LE DIABLE A PARIS



— PREMIERE PARTIE —



LE DIABLE A PARIS

LE DIABLE A PARIS

PARIS ET LES PARISIENS

A LA PLUME ET AU CRAYON

PAR

GAVARNI — GRANDVILLE

BERTALL — CHAM — DANTAN — CLERGET
BALZAC — OCTAVE FEUILLET
ALFRED DE MUSSET — GEORGE SAND — P.-J. STAHL — E. SUE — SOULIÉ
GUSTAVE DROZ — HENRY ROCHEFORT
A. VILLEMOT, ETC.



PARIS
J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE JACOB, 18

1868



PROLOGUE

(La scène se passe dans l'autre monde.)

COMMENT IL SE FIT QU'UN DIABLE VINT A PARIS ET COMMENT CE LIVRE S'ENSUIVIT

(P.-J. STAHL.)

> Facilis descensus Averni.
> « Il n'est que trop aisé de descendre aux enfers. »
> VIRGILE.

I

De quoi ne se lasse-t-on pas? — Il arriva qu'un jour, las sans doute de siéger, une fourche en main, sur son trône d'ébène, Satan s'ennuya si fort, qu'il voulut à tout prix se

désennuyer. La chose n'est pas plus facile aux enfers que sur la terre, et après avoir essayé de mille moyens sans réussir à autre chose qu'à augmenter son mal, il allait se résigner à s'ennuyer davantage, quand l'idée lui vint de visiter toutes les parties de son immense empire.

« Bien pensé, sire, dit à l'oreille de Satan un diablotin qui n'était pas plus haut en tout qu'une coudée, et qui venait de sauter sans façon sur les royales épaules; l'ennui n'a pas de si longues jambes qu'on le croit, et il y a peut-être moyen de courir plus vite que lui. »

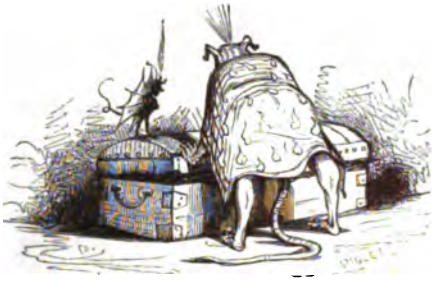
Or, pour le dire en passant, ce diablotin était quelque chose comme le secrétaire particulier, ou, si vous l'aimez mieux, l'âme damnée de Satan, qui, dans un jour de bonne humeur, l'avait du même coup attaché à sa personne et surnommé Flammèche. Pourquoi Flammèche? Mais s'il fallait tout expliquer, rien ne finirait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, fort de l'approbation de Flammèche, Satan, qui n'avait qu'une demi-confiance dans son idée, finit par la trouver excellente, voire la meilleure qui lui fût jamais venue! « Car enfin, se disait-il, quand bien même mon voyage ne devrait pas être un voyage d'agrément, je devrais encore le faire dans l'intérêt de mon gouvernement. Il y a longtemps que mes sujets ne m'ont vu, il peut être d'un bon effet que leur monarque se montre à eux.



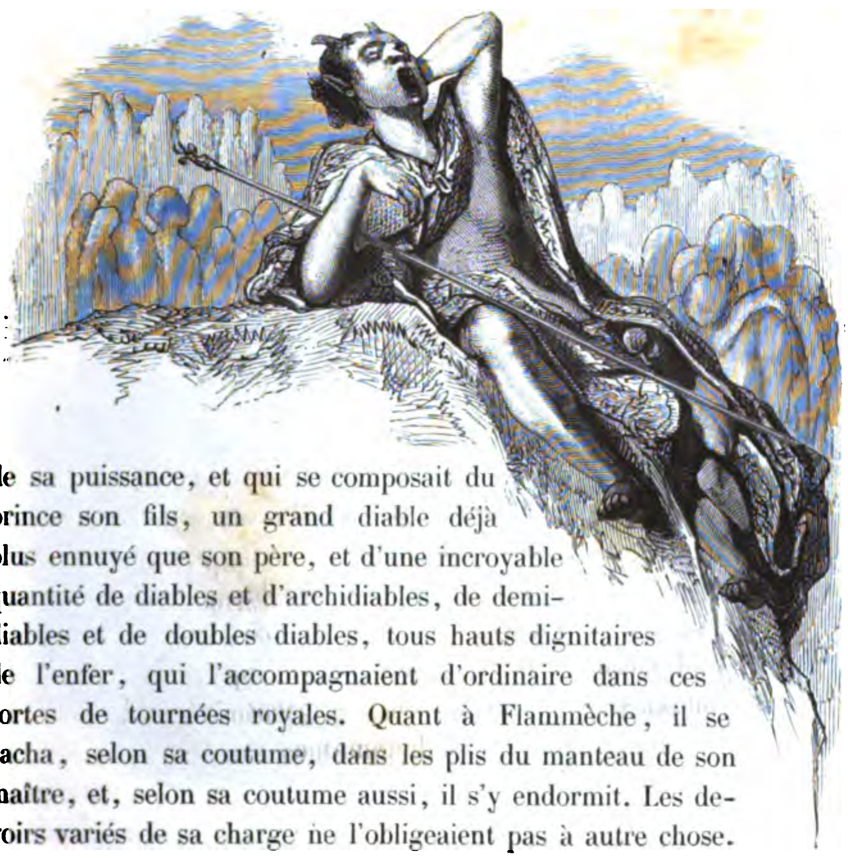
— Ne fût-ce que pour leur faire voir, dit Flammèche, que vous n'êtes ni si vieux ni si noir qu'on veut bien le leur dire tous les jours. »

II

Satan fit donc ses malles, — après quoi, il se mit en route,



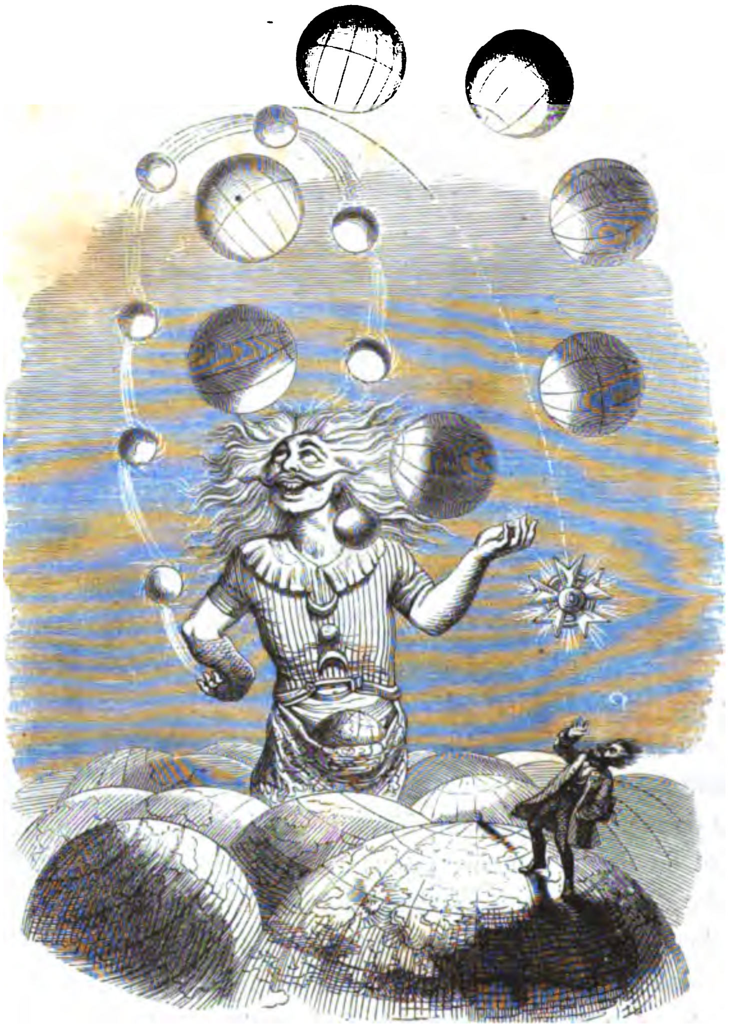
non comme le premier venu assurément, mais avec un cortége digne



de sa puissance, et qui se composait du prince son fils, un grand diable déjà plus ennuyé que son père, et d'une incroyable quantité de diables et d'archidiables, de demi-diables et de doubles diables, tous hauts dignitaires de l'enfer, qui l'accompagnaient d'ordinaire dans ces sortes de tournées royales. Quant à Flammèche, il se cacha, selon sa coutume, dans les plis du manteau de son maître, et, selon sa coutume aussi, il s'y endormit. Les devoirs variés de sa charge ne l'obligeaient pas à autre chose.

III

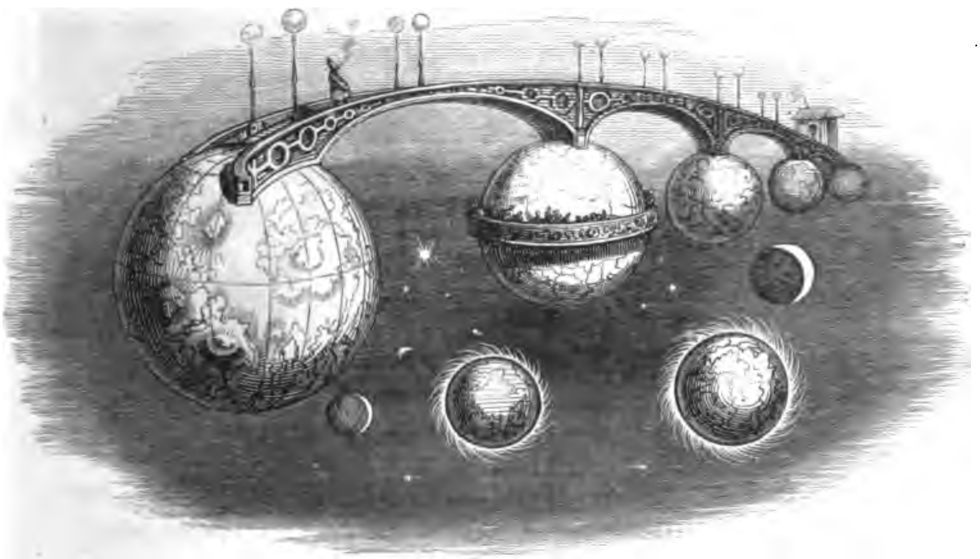
Pour dire que Satan perdit son ennui dans son voyage, et dans quelle partie de ses États il eut le plus à s'applaudir de son idée ou le plus à s'en repentir, voilà ce qu'on ne saurait préciser, la géographie de l'enfer n'ayant encore été faite par personne. Toujours est-il qu'après avoir parcouru dans tous les sens ces espaces sans limites que peuplent les âmes des habitants des mondes que nous ne connaissons pas et dont se font de si étranges idées les gens qui ont de l'imagination :



Physiciens jonglant avec les planètes.



Astrologues et nécromanciens,



Ingénieurs rêvant des ponts pour relier les astres entre eux,

Astronomes



en quête des éclipses,

Poëtes et peintres peuplant le zodiaque à leur guise,



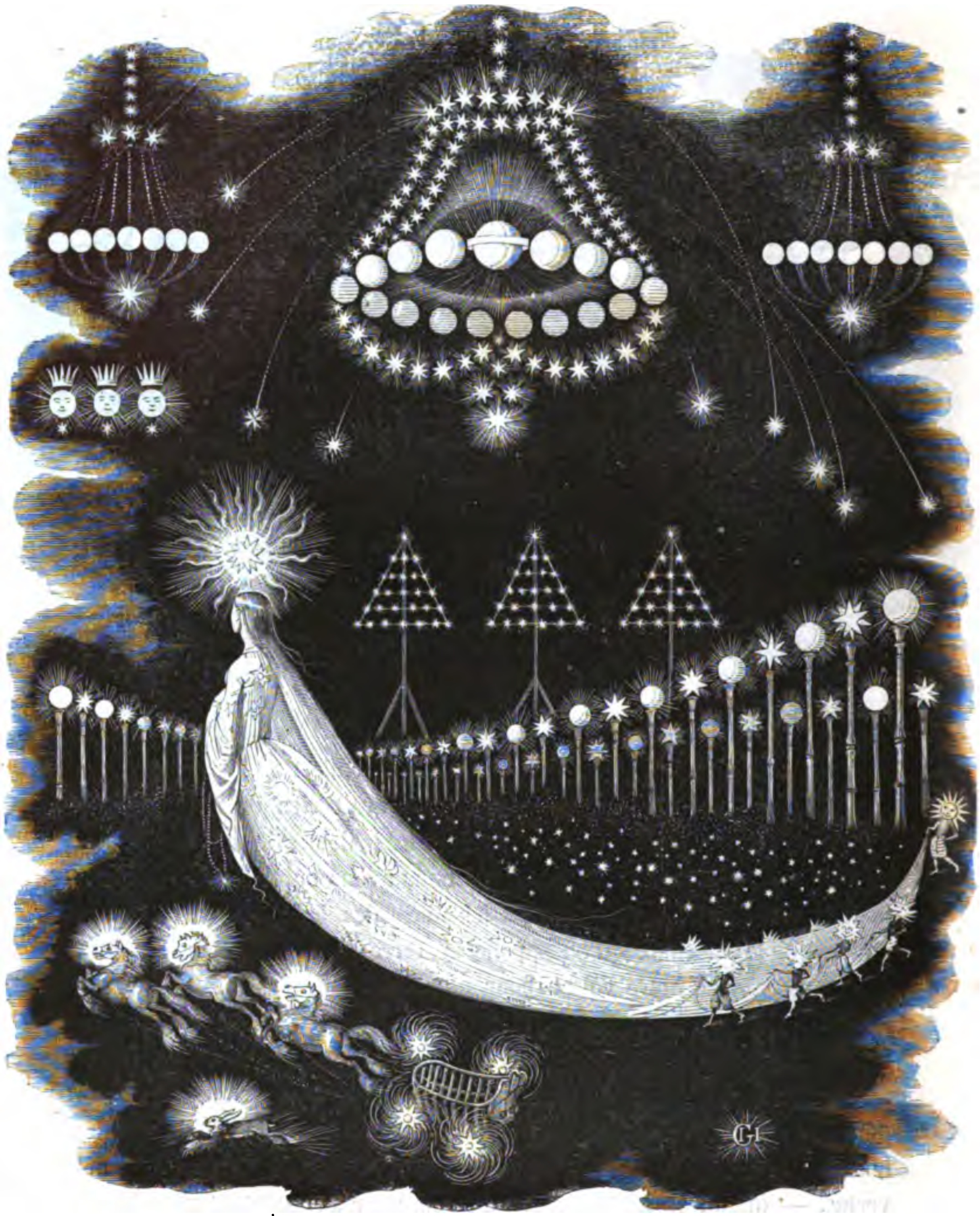
Satan se tourna vers sa suite en diable qui n'est pas encore tout à fait guéri de son mal; et, d'un ton qui n'avait rien de flatteur pour notre planète, il dit : « Il ne faut rien faire à demi; je m'aperçois que dans notre course à travers nos États nous avons oublié ce petit département dans lequel sont reléguées les âmes des habitants de cette fille imperceptible du chaos qu'on appelle la Terre; orientons-nous de notre mieux, reprenons notre vol et réparons notre oubli.

— Sire, dit une voix dans le cortége, les âmes des hommes sont bien bavardes; Votre Majesté n'a-t-elle pas eu assez de harangues...

— Mon fils, répondit Satan, ne dites point de mal des harangues; le pouvoir est au bout de toutes ces paroles, et il est bon de dire ou de laisser dire, de temps en temps, quelques mots à ceux qu'on gouverne, — quand on les sait assez discrets pour s'en contenter. »

Satan avait dit; et, déployant ses ailes, il se dirigea vers le point le plus obscur de l'horizon; le cortége infernal, se frayant à sa suite un

chemin à travers la foule des corps célestes qui parsèment l'infini, laissa bientôt derrière lui les milliers d'univers que la main de Dieu



seul a comptés, et arriva dans ces lieux habités par le vide où la antaisie des poëtes a placé les enfers.

IV

L'ANTICHAMBRE DE L'ENFER

Quand on apprit, dans le sombre empire, que Satan en personne allait l'honorer de sa présence, l'émotion fut au comble. Des fêtes publiques furent décrétées. Tous les travaux furent interrompus.



Ixion cessa de tourner sa roue, dont le progrès des temps avait fait une petite rôtissoire à café.



Le cruel amour cessa d'embrocher des cœurs.



Le fouet des mégères resta suspendu sur la tête de leurs victimes.

Les ciseaux des Parques ne purent se refermer sur le fil fatal.

Ces vieilles dames effarées crurent un instant que l'âge avait paralysé leurs doigts crochus. Cette trêve de la mort ne fit de mal à personne. Elle eut même son contre-coup heureux sur la terre. L'univers respira.



Deux grandes nations allaient en venir aux mains, qui auraient été peut-être bien embarrassées de dire pourquoi elles s'allaient égorger. Leurs armées s'arrêtèrent subitement, et ce fut à qui applaudirait le plus chaleureusement d'un bout du monde à l'autre à cette grève tant désirée des coups de fusil. La Paix essaya un sourire... et la Discorde recula. Les fiancées, les sœurs et les mères essuyèrent leurs larmes, et les ouvriers des villes et des champs ressaisirent, joyeux, les instruments de leurs travaux.

Minos, Éaque et Rhadamanthe furent tenus de déclarer que toutes les causes étaient remises à huitaine.

Les paperasses rentrèrent dans les cartons des procureurs. Les dossiers purent faire un petit somme. Si cela fit l'affaire de ces magistrats redoutés d'avoir devant eux quelques jours de vacances, cela ne fit pas



tout d'abord celle de tous les plaideurs. Gentilshommes et manans, rapières et gourdins furent renvoyés dos à dos.

Il ne manque pas de gens toujours pressés d'être écorchés, sous le prétexte qu'il serait bien bon de pouvoir égratigner les autres. J'imagine pourtant que les moins entêtés s'aperçurent bientôt qu'il n'était si bon procès qui valût un arrangement à l'amiable

En même temps s'organisèrent des réjouissances publiques :

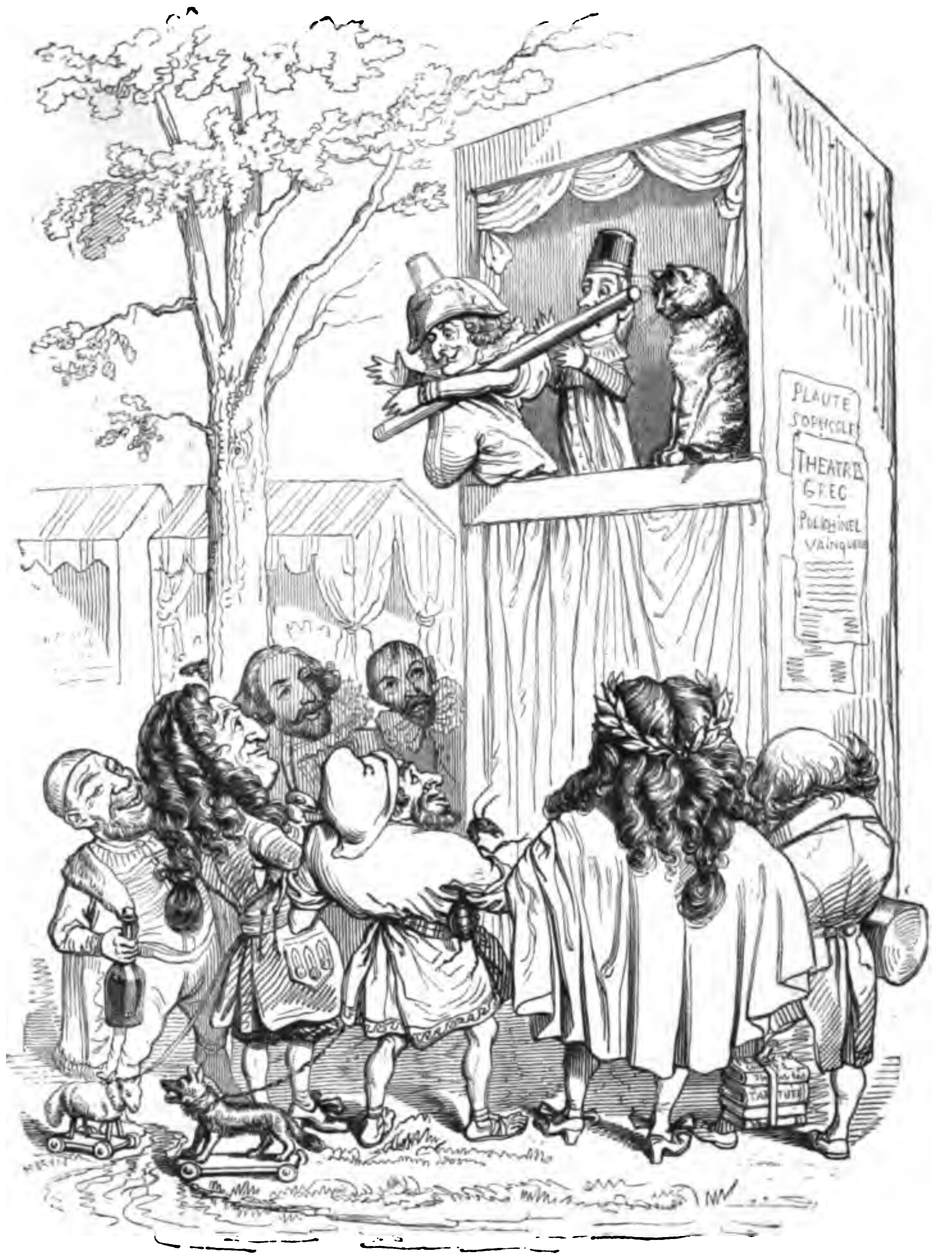


on ouvrit des jeux de boules et des concerts en plein vent où les sages



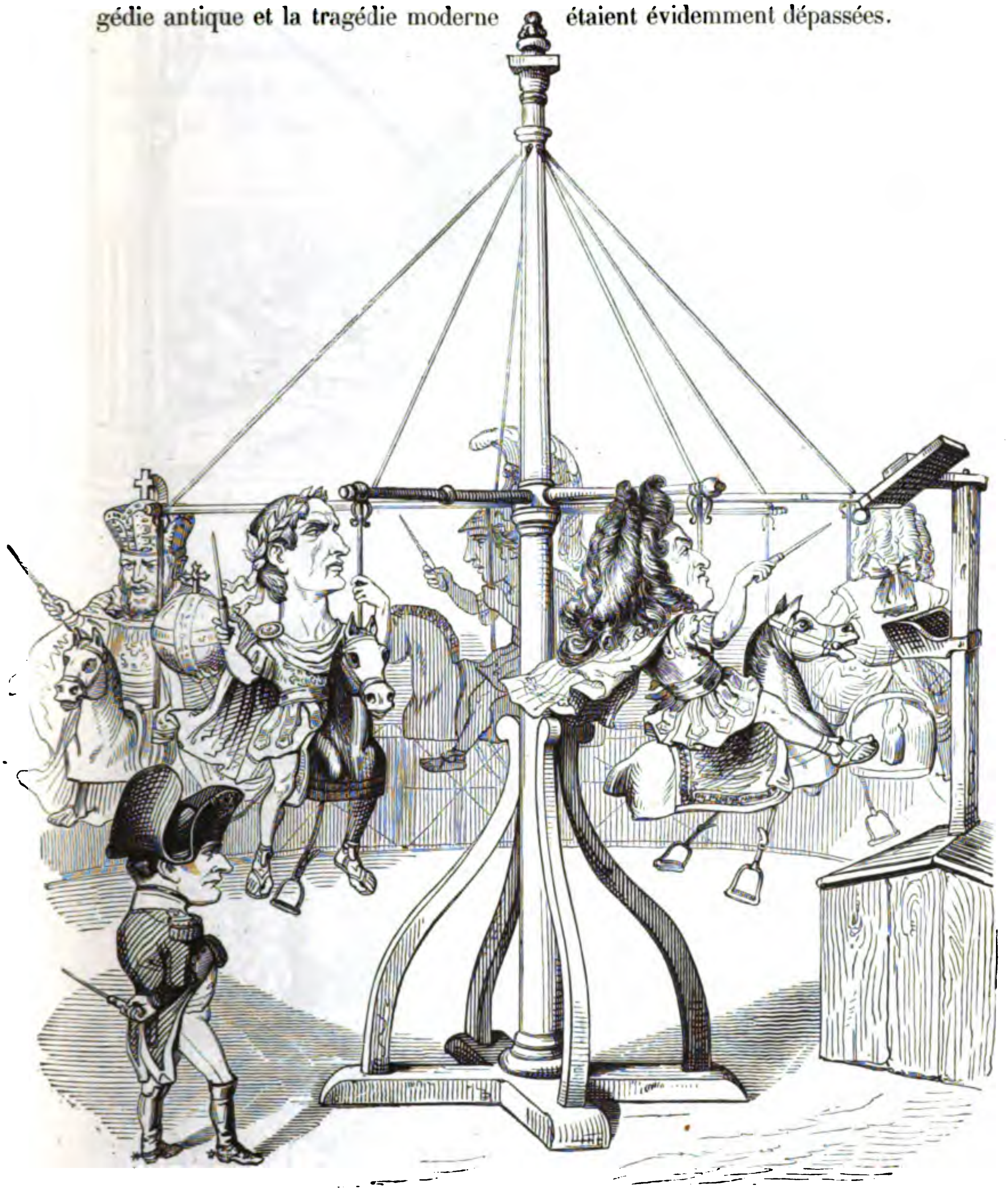
et les demi-dieux à la retraite purent faire briller leurs petits talents.

Des théâtres furent établis dans les contre-allées de la célèbre promenade des Champs-Élysées.



Des drames du genre le plus pathétique et le plus nouveau se déroulèrent devant les yeux émerveillés de la foule des grands hommes de

tous les temps. Polichinelle et le commissaire firent fureur. La tragédie antique et la tragédie moderne étaient évidemment dépassées.



Les chevaux de bois se mirent à tourner, montés par ceux des cavaliers du sombre royaume qui avaient gardé le goût de l'équitation.



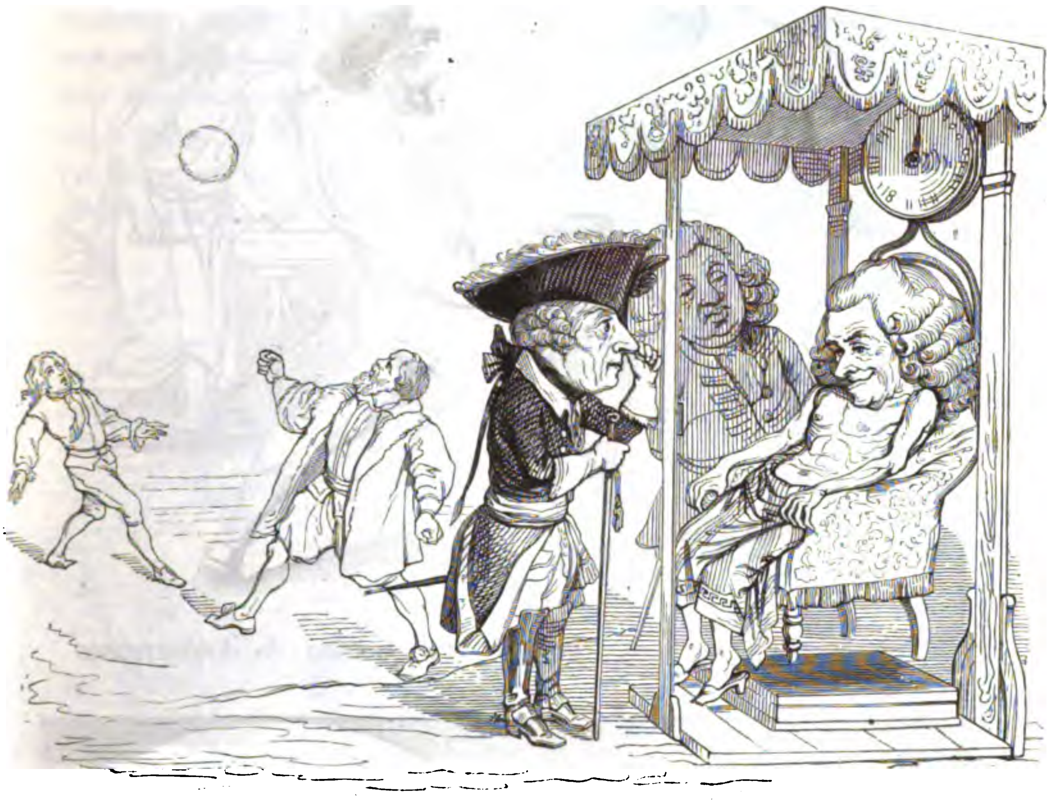
On ne se refusa pas les pantomimes militaires.



Un tir à la cible fut monté à la grande joie de Guillaume Tell.

Gessler et d'autres tyrans fameux furent soumis, en effigie, aux plus cruelles épreuves.

Les fauteuils-balances, une bien ingénieuse invention, gémirent bientôt sous le poids de l'ombre des grands hommes, et l'on put savoir enfin ce que chacune d'elles devait peser pour la postérité.



Il y eut de grands monarques fort étonnés de se trouver dans la balance de la justice finale, plus légers que certains écrivains qu'ils avaient cru honorer, au delà de leur mérite, pendant leur vie, en daignant les appeler dans leur intimité.

On aurait pu entendre s'échanger de singuliers propos entre ces rois de l'esprit et ces rois de la guerre. Nous n'en citerons qu'un :

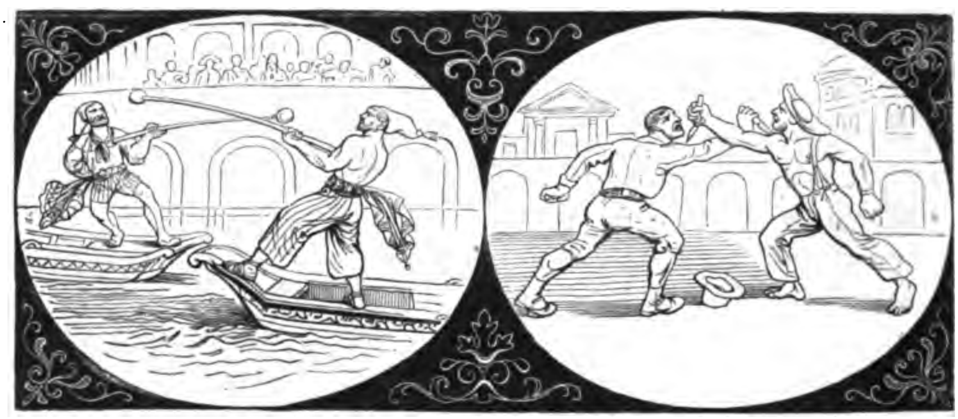
« Savez-vous quel sera un jour votre plus beau titre de gloire? disait Voltaire au grand Frédéric ; ce ne sera pas d'avoir agrandi vos états, mais d'y avoir institué l'éducation gratuite et obligatoire. »

Hercule et Milon de Crotone, dont les membres commençaient à

s'ankyloser par l'inaction, purent enfin lutter de force, grâce au jeu, tout nouveau pour eux, du dynamomètre, etc., etc.



Ces deux athlètes durent faire à cette occasion de douloureuses



réflexions sur les changements amenés par les mœurs dans les lois qui régissent aujourd'hui l'univers.

Hercules et lutteurs ne seraient-ils plus les arbitres du monde?

La matière serait-elle vaincue, quand l'esprit ne la conduit pas?

Qu'estimerait-on les jeux du cirque en des temps où le plus fort ne trouve d'emploi que dans les baraques de saltimbanques?

Les autorités du lieu se rassemblèrent, et il fut décidé qu'on ferait de son mieux pour recevoir Sa Majesté le Diable.

Tout ce qu'il y avait de peintres et de décorateurs, de tapis et de tapissiers, fut mis en réquisition pour orner la salle, d'ordinaire assez nue, dans laquelle se tenaient, à leur arrivée, — en attendant qu'on leur assignât une destination définitive, — les âmes qui avaient passé de vie à trépas, et le débarcadère de l'enfer se trouva ainsi converti, vu l'urgence, en une salle de trône.

Pendant les quelques instants qui avaient précédé l'heure désignée



pour l'ouverture de la séance, on s'arracha coiffeurs, modistes et cordonniers. Les conseillers infernaux, les maréchaux, les officiers généraux, avaient revêtu leurs plus beaux uniformes, tandis que mesdames les conseillères, les générales et les maréchales, qui, bien entendu,

n'avaient pas négligé de se faire belles et de se mettre dans leurs plus petits souliers pour la circonstance, s'attifaient de leur côté. Ce fut



un assaut de toilette, absolument comme si la chose se fût passée sur la terre. Tout ce qui était illustre et chamarré occupa au moment solennel les places indiquées par l'huissier chargé de régler le cérémonial.

Bientôt la voix du héraut introducteur se fit entendre, et Satan entra au milieu d'un profond silence qui fut interrompu tout à coup par les cris de «Vive Satan!» que poussèrent, au moment où on y songeait le moins, quelques fonctionnaires qui tenaient évidemment à n'être point pris pour des muets.

Nous ne ferons pas ici le portrait de Satan; nous nous bornerons donc à dire que, — depuis le jour où il était tombé du haut des airs, *comme une étoile rapide*, le prince de l'air, qui jadis brillait à côté des soleils eux-mêmes, était bien changé. D'ailleurs Satan, qui ne manquait

pas de coquetterie, avait jugé à propos de prendre pour cette solennité la figure et le costume exigés par la circonstance.



Arrivé au milieu de l'estrade, Satan se découvrit un instant, et fit avec beaucoup de facilité le salut d'usage; après quoi, s'étant assis et couvert, il tira de sa poche un petit papier, et, plaçant sa main sur son cœur, il s'apprêtait à le lire, quand tout à coup des cris, venus du dehors, s'étant fait entendre :

« Qu'est-ce que cela ? » s'écria Satan.

V

COMMENT IL SE FIT QUE SATAN NE PUT PAS LIRE SON DISCOURS.

« Sire, dit en tremblant le chef des huissiers, la salle dans laquelle vous êtes est celle où viennent tous les jours s'abriter les âmes, à mesure qu'elles arrivent de là-haut, et il y a derrière cette porte tout un convoi de nouveaux venus qui s'impatientent peut-être. Nous allons, s'il vous plaît, les prier de nous laisser en repos et les chasser...

— Pas du tout, dit Satan, qui remit aussitôt, avec un air de satisfaction non équivoque, son discours dans la poche d'où il l'avait tiré; pas du tout, je n'avais absolument rien de nouveau à vous dire, sinon que tout continue d'aller pour le mieux dans le meilleur des enfers possible, ce que vous savez aussi bien que moi; si donc vous le jugez bon, nous suspendrons la séance, et nous laisserons entrer tous ces

braves gens, puisqu'ils sont pressés. Le premier pas des habitants de la terre dans notre monde est quelquefois divertissant, et, soit dit entre nous, l'enfer est un lieu assez peu récréatif pour qu'on ne néglige point de s'y distraire. — D'ailleurs, ajouta-t-il avec quelque gravité, il y a longtemps que nous n'avons eu de nouvelles de la terre, et nous ne serons pas fâchés de savoir ce qui s'y passe.

VI

UN CONVOI D'AMES.

Soudain entrèrent pêle-mêle, guidées par l'esprit qui les avait accompagnées depuis leur départ de la terre, pressées et comme des feuilles qu'aurait chassées un vent impétueux, des âmes de tout âge, de tout sexe et de tout rang, et il y en avait un si grand nombre, qu'on aurait eu de la peine à comprendre qu'elles pussent tenir dans la salle, si l'on n'avait su qu'elles n'étaient qu'apparence.

VII

Les unes entraient en pleurant, les autres en riant; mais la plupart paraissaient si préoccupées de l'événement qui d'un monde les avait jetées dans l'autre, que quelques-unes ne remarquèrent même pas la présence de Satan.

« Pardieu! disait d'un ton bourru une âme fort replète, c'est bien la peine d'être mort et de s'être fait enterrer, et d'avoir laissé là-haut ce qu'on avait de meilleur, c'est-à-dire son corps et ses appétits, pour se retrouver ici vivant comme si de rien n'avait été.

— Quoi! dit un grand Turc qui arriva brandissant une queue de vache, quoi! pas de houris! Par Allah! où sont les houris?

— Pas une, illustre pachà, pas une seule, dit un vieux diable au Turc désappointé.

— Aussi, reprit le Turc, quelle idée ai-je eue de venir mourir en Europe! dans l'enfer de mon pays, les choses ne se seraient pas passées ainsi.

— Le bel enterrement! s'écriait un brave bourgeois en toisant ses voisins d'un air protecteur...

— De quel enterrement parlez-vous? lui dit Flammèche, qui venait de se réveiller.

— Et duquel parlerais-je, répondit l'ombre en se frottant les mains avec quelque suffisance, sinon du mien?... une messe en musique, des flambeaux d'argent, mille bougies, l'église tout entière tendue de noir; des voitures, vides il est vrai, mais si nombreuses qu'on pouvait à peine les compter; toutes les cloches en branle, un catafalque magnifique, deux ou trois discours sur ma tombe, lesquels seront, bien sûr, reproduits par les journaux, et enfin une place au Père-Lachaise, une vraie petite maison de campagne ornée d'une colonne de marbre blanc, surmontée d'une urne noire, avec une épitaphe en vers. Quelle gloire! quel triomphe! quelle fumée! quel enterrement!...



— Mon drame allait être joué! disait l'un!

— Et mon poëme imprimé! disait l'autre!



— Mourir en plein carnaval! » s'écriait une ombre bizarrement accoutrée.

Et celui-ci : « Mes trésors, mes biens, mes terres, mes maisons, mes gens, mes chevaux, mes chiens! »

Il y en eut un assez simple pour s'écrier : « O ma maîtresse!

— Que vont-ils devenir sans moi? disait un ministre qui était parvenu à se faire inhumer avec son portefeuille.

— J'ai oublié trente mille francs dans ma paillasse! s'écriait l'ombre exaspérée d'un mendiant.

— Criez, disait une âme qui se drapait dans son linceul, criez donc! vous ne crieriez pas tant si, comme moi, vous n'aviez laissé là-haut que la misère! De ma vie je n'ai été si bien couvert que le jour où l'on m'a donné le linceul des pauvres que voici.

— O sort partial! murmurait un vieillard, j'avais quatre-vingt-dix ans à peine, et mon voisin, qui en avait quatre-vingt-quinze, est resté, tandis que me voici.

— Toutes les femmes sont infidèles, disait un vieux mari.

— Hélas! non, disait un autre qui arrivait — suivi de sa moitié!!!



— Les hommes sont des traîtres... nous sommes toutes mortes de chagrin, etc., etc. »

Ces paroles, qu'on n'entendait que confusément, partaient d'une procession de femmes qui gémissaient toutes à la fois; elles étaient entremêlées de cris et de sanglots; les larmes, on peut le penser, ne man-

quaient pas non plus et ruisselaient jusque sur les pieds de Satan, les plus hardies et les plus éplorées de ces belles victimes s'étant approchées pour chercher à séduire leur juge ou à l'apitoyer sur leur sort.

« Justice! s'écriaient-elles; puisque les hommes ne sont pas punis sur la terre, punissez-les, monseigneur, et vengez-nous. »



L'une d'elles, plus osée et plus virile que ses compagnes, escaladant une espèce de chaire qui se trouvait là trop à point, entama un discours qui débutait naïvement par ces mots : « Monseigneur, nous sommes des anges... » Mais ce mot ange était tombé comme du plomb fondu dans l'oreille du cortége infernal.

Les anges furent subitement entourés par une légion de diables peu galants qui menaçaient de leur faire un mauvais parti, quand Satan, que



le souvenir d'Ève rendait peut-être indulgent, d'un geste imposa silence à ses suppôts, et, croyant bien faire, décréta qu'à l'avenir ces âmes opprimées seraient séparées de leurs maris pour toute l'éternité.

Mais ce fut alors un tel concert d'imprécations, que c'était à ne pas s'entendre.



« Le remède est pire que le mal, s'écrièrent quelques-uns des anges revenus subitement à leur naturel.

— Que diable voulez-vous donc? s'écria Satan hors de lui-même; je mets votre vertu à couvert, vous ne serez plus trompées, et vous n'êtes pas contentes? »

Mais d'un autre côté :

« Hélas! hélas! qui nourrira mes chers enfants? disait une ombre qui faisait de vains efforts pour s'échapper.

— Qui me rendra leur doux sourire? » disait une autre.

Deux petites âmes jumelles, pareilles à celles dont les peintres prêtent les traits aux séraphins eux-mêmes, entrèrent alors comme en se jouant; mais à peine furent-elles entrées, que, se retournant toutes deux d'un même mouvement, elles se mirent à pleurer en disant : « Maman! maman!

— Chers petits, leur dit à voix basse Flammèche attendri, prenez patience, elle ne tardera pas à venir. »

Puis vinrent de jeunes vierges vêtues de blanc; puis quelques jeunes femmes qui avaient encore sur la tête leur couronne de mariée. « La mort, l'affreuse mort nous a séparés! s'écriaient-elles.

— Dieu vous entend, disait à cette foule désolée l'esprit qui les avait amenées; mourir n'est rien, il ne s'agit que d'attendre. »

Mais au milieu, beaux et pâles tous deux comme les étoiles au



matin, s'avançaient, se tenant étroitement enlacés, un jeune homme et une jeune femme que la mort avait frappés du même coup. « Je t'ai suivie jusqu'ici, disait l'amoureux jeune homme à son épouse bien-aimée; quand ta mère viendra à son tour, elle retrouvera ta main où elle l'avait placée, dans la mienne.

— Et elle saura, dit la jeune fille, que je n'aurais pas choisi une autre fin. »

Quant aux autres, ils poussaient des cris de détresse si lamentables, et leur douleur était si incohérente, qu'on ne pouvait en saisir le sens.

« Silence! » s'écria l'huissier.

VIII



« Que se passe-t-il donc là-haut? dit à une ombre, dont le maintien austère le frappa, Satan, qui depuis quelques instants s'était borné à faire quelques mouvements de tête suivant que ce qu'il voyait avait ou n'avait pas piqué sa curiosité, et que veut dire ce sombre visage?

— Ce qui se passe là-haut est fait pour te plaire, répondit celui à qui s'adressait cette question : le mensonge, la sottise et l'avarice se disputent le monde; les braves gens ne savent que faire de leur bravoure; l'intérêt personnel a tout envahi; où la médiocrité suffit, le mérite s'efface; l'indifférence en matière politique, c'est-à-dire l'oubli de la patrie, est vantée, prêchée, récompensée, ordonnée; les mots d'honneur et de vertu sont peut-être encore dans quelques bouches, mais, laissez faire, et ils ne seront bientôt plus nulle part — que dans les dictionnaires! et ma foi, ce qu'on peut donc faire de mieux, c'est de mourir en souhaitant à la postérité des temps meilleurs.

— Vraiment! dit Satan; tu as raison, l'ami, voici de bonnes nouvelles.

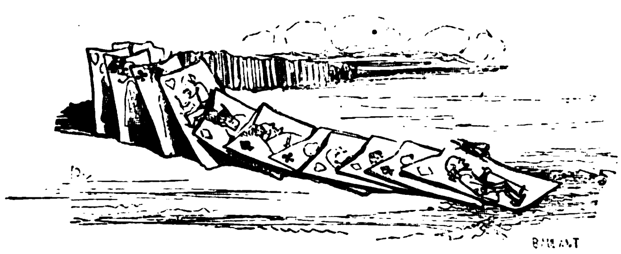
— Cette ombre se trompe, nous vivons sous un prince ami de la paix, dit un autre, et tout bien vient de là. Si l'on s'insulte encore, on ne se bat plus du moins; les arts fleurissent à loisir, la prospérité du pays s'accroît tous les jours, les emplois publics sont donnés au plus digne, le fils succède au père, le neveu est placé par son oncle, tout travail a son salaire, chaque chose a son prix connu et fait d'avance, tout s'acquiert, tout se paye, le présent est d'argent et l'avenir est d'or.

— Très-bien, dit Satan d'une voix enjouée; si tu veux jamais un emploi dans l'enfer, fais-le-moi savoir; les places que tu as perdues là-haut, tu les retrouveras ici. »

Et s'adressant alors à un troisième : « Et toi, que me diras-tu?

— Rien assurément de ce que vous ont dit ces deux messieurs, répondit celui-ci en se dandinant. Ce qu'on fait là-haut? Mais qu'y peut-on faire, sinon boire, manger, dîner, souper, fumer et dormir; aller au bois, au cercle, aux eaux ou ailleurs, acheter des chevaux et en revendre; parier, jouer et être amoureux tant qu'on a de l'argent; se ruiner enfin corps et biens, puis prendre alors congé de ses créanciers, en laissant pour tout héritage aux héritiers qu'on a, quand on en a, le souvenir d'une vie si belle et si utile?





— A la bonne heure, dit Satan, voilà un garçon intéressant! Comment vous nomme-t-on, mon petit ami? Étiez-vous duc ou marquis, ou seulement fils de bourgeois parvenu?

— Monsieur, dit l'ombre, j'étais riche, et mon blason était un écu.

— Pourquoi cet air égaré? dit encore Satan à un quatrième.

— Un jour, dit celui-ci, je laissai là mes livres, mes chers livres! — On se battait dans les rues; la mémoire du passé, les leçons de l'histoire, et je ne sais quelle funeste envie de bien faire, me poussèrent au milieu des combattants. « Vive la liberté! » m'écriai-je. C'était un crime; on m'emprisonna : je perdis la raison, — et me voici.

— Ah! oui, dit Flammèche, la liberté ou la mort. Tu as eu la mort; de quoi te plains-tu?

— Allons donc, dit un estafier de l'enfer, on ne meurt plus en prison; qui te croira?

— Ton sang n'a pas coulé, et tu demandes de la pitié? dit une troisième voix; la mort t'a laissé ta folie.

— Que ne faisais-tu comme ce beau fils? s'écria Satan avec humeur; on t'aurait laissé faire. »

IX

« Décidément, dit le roi des enfers découragé, les morts n'ont plus ni esprit ni gaieté; encore quelques-uns comme ceux-là, et nous regretterons notre ennui ! » Et déjà, mettant la main dans sa poche, il faisait mine d'y chercher son discours, quand la vue d'une ombre qu'il n'avait point encore aperçuê vint fort à propos lui rendre quelque espoir.

X

« Eh! l'ami, dit-il à un petit vieillard qui était affublé d'une longue robe et d'une toque, et dont le regard curieux se promenait sur l'assemblée, que regardez-vous donc comme cela?

— Je regarde tout, dit le personnage à qui s'adressait l'interpellation de Satan, et n'ai point eu d'autre envie, en venant ici, que celle de pouvoir enfin regarder.

— Réponds-nous d'abord, lui dit Satan, tu regarderas après. Que faisais-tu sur la terre?

— J'avais l'honneur d'y professer la philosophie, répondit l'ombre.

— Bah! dit Satan, toi, philosophe?

— Mon Dieu, oui! répliqua l'ombre, et j'en rends grâce aux leçons d'un frère que j'avais dans la théologie... »

XI

L'OMBRE D'UN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE.

Voyant que Satan semblait disposé à la laisser parler :



« Telle que vous me voyez, dit-elle, j'ai passé mes nuits et mes jours à demander à la science ce que c'était que la vie et la mort, ce que nous étions avant, ce que nous deviendrions après.

— Et qu'en penses-tu? reprit Satan.

— Ma foi, dit l'ombre en remuant la tête, c'est ici ou jamais qu'il faut être sincère : j'avouerai donc que je n'avais guère appris que des choses assez confuses. Parmi les philosophes, la plupart se contentent de définir, ce qui n'est pourtant pas la même chose que d'expliquer.

« Je ne vous parlerai ni de Démocrite, ni d'Héraclite, ni de Thalès, ni de Pythagore, ni d'Aristote, ni de Platon, suivant lesquels l'homme redevient après sa mort un atome rond ou crochu, de l'eau ou du feu, une monade ou une entéléchie, ou bien encore une idée, — ni des sophistes, suivant lesquels on ne sait pas si l'on existe, ni de ceux-ci qui affirment que nous ne sommes ni finis ni infinis, ni de ceux-là qui prétendent qu'on est sphérique ; — mais je vous parlerai de systèmes plus nouveaux. — Un système nouveau a toujours un avantage sur un système ancien, c'est que, sans être bon lui-même, il peut prouver que celui qu'il remplace ne vaut rien, en attendant que même sort lui arrive.

« Suivant les éclectiques modernes, on n'existe que pour les autres, l'âme n'ayant pas connaissance d'elle-même, et il faut avouer que ce n'est pas la peine d'avoir découvert l'œil intérieur pour conclure si obscurément.

« Suivant les panthéistes...

— Passons, dit Satan.

— Suivant les idéalistes, reprit le philosophe...

— Passons, passons, dit encore Satan.



— Suivant Kant...

— Passons, vous dis-je! s'écria Satan.



— Suivant Maupertuis, reprit le savant un peu troublé, pour être immortel, il faut être hermétiquement enduit de poix-résine.

— Très-bien! dit Flammèche.



— Suivant Swedenborg... Mais, suivant celui-ci, je n'y ai rien compris, bien qu'il m'ait extrêmement intéressé...



— Par mes cornes! dit Satan, dont l'impatience allait croissant, assez de philosophie, je vous prie, nous ne sommes point ici à l'école; vos systèmes anciens et vos systèmes nouveaux m'ont tout l'air de se valoir.

— C'est pourtant de toutes ces erreurs que se compose la vérité, dit le philosophe; mais j'obéirai à Votre Majesté. »

Puis reprenant son discours :

« Suivant les amants, on est éternellement assis à l'entrée d'une clairière traversée par un pâle rayon de la lune, sous un arbre où chante un rossignol qu'on ne voit pas, non loin d'un clair ruisseau, et on attend sa maîtresse, — qui ne manque jamais de venir.

« Suivant les mélancoliques, on lit perpétuellement des inscriptions sur les tombeaux.

« Suivant les bourgeois, on rentre dans le sein de la nature. Qu'est-ce que le sein de la nature?

« Suivant un grand nombre, on redevient ce qu'on était avant de naître, c'est-à-dire une charade, une énigme.

« Suivant d'autres enfin, ceux qui vont quelquefois à l'Opéra, l'enfer est un lieu plein d'escaliers, du haut desquels montent et descendent sans cesse des légions de diables et de pécheresses très-gaies et fort agiles.

« Suivant...

— Suivant! suivant! dit Satan exaspéré; tout ce que vous savez

doit-il nécessairement commencer par cet insupportable mot? Que diable, mon cher, variez votre formule, ou taisez-vous!

— Je savais encore quelque chose de la mythologie grecque ou romaine, dit le pauvre savant intimidé. Nous avons de gros et de petits livres qui nous ont conservé la mémoire et l'image de tous ses symboles,



dont on aurait grand tort de médire, car ils sont charmants et clairs, quoique poétiques. Je suis fâché, sire, de ne pas vous avoir apporté quelques-uns de ceux qui figuraient dans ma bibliothèque. Le dernier paru, un bijou littéraire, auquel il ne manque que des images, le *Dictionnaire de la Mythologie* de M. Ordinaire, un savant spirituel, ce qui, dit-on, est rare, vous aurait certes intéressé. Je connaissais donc de nom Pluton et Proserpine; à vrai dire, je ne m'attendais pas précisément à les retrouver ici, mais je ne me serais pas plaint de les y rencontrer.

« Des cinq fleuves de l'enfer païen, le Styx; le Cocyte, l'Achéron, le Phlégéthon et le Léthé, j'aurais regretté le dernier, s'il est vrai toutefois qu'un verre de son eau m'eût pu débarrasser de tout ce dont j'ai si inutilement chargé ma mémoire. Je n'aurais pas été fâché de ne trouver ici Éaque, Minos et Rhadamanthe qu'en peinture; ils me paraissent tout à fait propres à décorer les murs. Pour Clotho, Lachésis et Atropos, j'aurais été très-aise de voir d'un peu près de quelle substance se compose le fil de vie de la quenouille chargée d'hommes de celle-ci, et de quel métal est faite la paire de ciseaux de celle-là.

« La barque à Caron m'a toujours paru un moyen de transport

naïf et agréable. J'avoue que cela m'eût diverti de voir la figure du vieux nautonier vous ramenant, au lendemain d'un bal masqué, une cargaison de Pierrots et autres types parisiens.



« Quant à Cerbère, ce petit chien à trois gueules, pour croire qu'il a jamais vécu, je voudrais le voir ici même, — ne fût-il qu'empaillé, la philosophie fait peu de cas des phénomènes.

« D'après les Hindous, j'aurais dû, avant d'arriver, me faire servir un carafon d'amrita, cette ambroisie qui donne l'immortalité, et dont le dépôt est dans la lune.

« J'aurais pu croire encore qu'il y a dans le paradis six cents millions de nymphes ou ampsaras plus ravissantes les unes que les autres, sans oublier l'arbre paridjata, dont les fleurs répandent un parfum qui s'étend du zénith au nadir.

« Je me serais attendu à voir Votre Majesté d'une couleur verte, habillée de vêtements rouges, montée sur un buffle, la bouche garnie de dents faites pour effrayer tout l'univers.

« Son greffier aurait eu pour nom Thchitraponpta, et j'aurais fait le chemin qui me séparait de cet empire, montre en main, en quatre heures quarante minutes.

« J'aurais vu ramper ici une incroyable quantité de serpents.

« Parmi ces messieurs qui viennent d'arriver comme moi, les uns auraient été jetés dans les bras d'une femme rougie au feu, et les autres, obligés de manger des balles de fer brûlantes; ceux-ci auraient été lancés dans des fosses remplies d'insectes dévorants, et ceux-là auraient eu un ventre excessivement large, et la bouche aussi petite que le trou d'un aiguille.

— Continue, dit le Diable en encourageant du geste l'orateur, qui ne s'était jamais vu à pareille fête; je ne suis pas fâché d'apprendre ce qui se dit de moi dans votre petite planète.

— Grand prince, reprit l'ombre avec enthousiasme, chez les peuples SCANDINAVES, — mais les Scandinaves ne savent ce qu'ils disent, — l'enfer a la réputation d'être un lieu d'une obscurité complète, gouverné par une déesse (Héla), dont le palais s'appelle la misère; le lit, la douleur; la table, la faim.

« S'il fallait les en croire, deux corbeaux partiraient tous les matins du ciel et reviendraient tous les soirs raconter à Odin ce qu'ils ont vu et entendu dans le monde.

« En Chine, Ti-Kang, dieu des enfers, a sous ses ordres, comme un roi constitutionnel, huit ministres et cinq juges. — Les criminels sont jetés dans des chaudières d'huile bouillante, coupés par morceaux, sciés en deux, dévorés par des reptiles ou des chiens, grillés et torréfiés à petit feu. — En revanche, il s'y trouve deux ponts, l'un d'or et l'autre d'argent, et tous deux fort étroits, qui conduisent à la félicité.

« MAHOMET ne m'a rien appris, sinon que dans l'enfer existe un

arbre, l'arbre Zacoum, dont les fruits sont des têtes de diables; j'ai vu aussi dans le Coran pourquoi tous les coqs chantent tous les matins à la même heure, et pourquoi aussi... Mais en voici bien assez pour vous prouver qu'au milieu de ces avis divers il est malaisé de faire un choix.

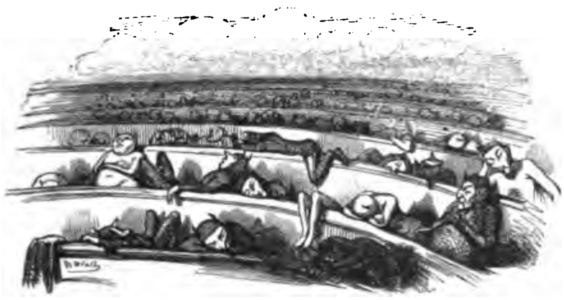
« Quand j'eus tout compulsé, tout remué, sans pouvoir arriver à une conclusion quelconque, il me vint un beau jour une idée qui me parut lumineuse et qui l'était peut-être. Je brûlai aussitôt mes livres et les monceaux de papiers de toutes sortes que j'avais amassés autour de moi, et je me dis : « Il est, pardieu, bien étonnant que je n'y aie pas « pensé plus tôt, et que personne n'y ait songé avant moi! Cette vérité, « que j'ai la sottise de chercher dans mes livres et dans toutes les « cavités de mon cerveau, tout le monde sait, et les enfants eux-mêmes « savent qu'elle habite au fond d'un puits, — sans doute parce que « les hommes l'y ont jetée; — allons l'y chercher! » Sur quoi, je mis ma robe de chambre, et allai donner de la tête dans le puits de notre maison.



« J'y trouvai la mort, laquelle est peut-être la vérité que je cherchais.

« Mais je m'arrête, ajouta-t-il, car je m'aperçois, au maintien calme

et réfléchi de cette illustre assemblée, qu'il n'a rien manqué à mon discours, et que mon succès est complet.



XII

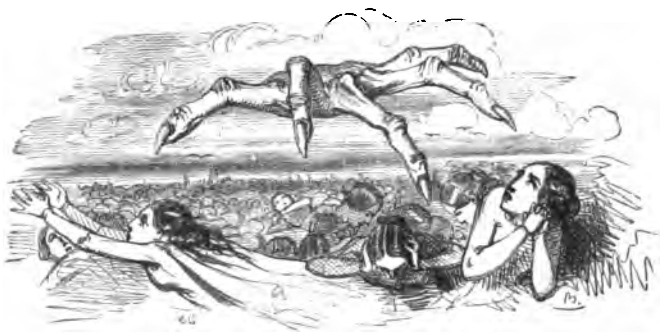
— Peste soit du bavard! » dit Satan en laissant échapper un geste de joie quand l'ombre eut cessé de parler. Mais il n'en était pas quitte encore, et, quoi qu'il en eût, force lui fut d'entendre une nouvelle ombre qui, pendant le discours du pauvre professeur, s'était avancée jusque sur les degrés de l'estrade, en donnant, tant que dura ce discours, les marques de la plus vive indignation.

« Sire, dit cette ombre, ne jugez point les philosophes ni la philosophie sur les propos de ce bonhomme, qui n'a jamais su évidemment ce que philosopher voulait dire. S'il se trouve encore là-haut quelques âmes candides courant sur les chemins arides de la science après la sagesse, elles n'ont pour auditeurs que la foule; mais les véritables représentants de la philosophie ont mieux compris leur mission : ce n'est ni dans les livres, ni sous des amas de notes, et encore moins au fond des puits, qu'ils ont cherché la vérité, mais bien sur les marches des trônes, où les passions populaires l'avaient forcée de se réfugier; amants courageux des gouvernements constitués, les partis vaincus ont senti ce que pesait leur colère, et les rois eux-mêmes ont appris, — à leurs dépens, — que, s'ils servaient le pouvoir, c'était par amour pour le pouvoir lui-même et non par un sot attachement pour celui qui l'occupe; les philosophes...

— Les philosophes!... s'écria Satan, j'en ai par-dessus la tête, des philosophes et de la philosophie. S'il résulte quelque chose de ce que vous m'avez tous débité, c'est que rien au monde ne saurait vous mettre

d'accord, et que le chaos s'est réfugié dans la cervelle humaine. Voyons, dit-il en s'adressant, en désespoir de cause, non plus à une seule, mais à toutes les âmes réunies dans un coin de la salle, laquelle d'entre vous répondra sensément à ma question? »

Mais la question n'avait pas encore été posée, qu'il s'éleva une grande rumeur parmi les âmes, — et chacune ayant la prétention d'être celle qui pouvait le mieux répondre, il fallut l'emploi de la force pour rétablir le silence.



« Où avais-je la tête, dit alors Satan, de penser que je pourrais apprendre quoi que ce soit de vous par vous-mêmes! »

Puis s'adressant au guide qui avait escorté le convoi :

« Or çà, de quelle partie de la terre arrivent tous ces gens-là?

— De Paris, répondit le guide.

— De Paris! s'écria Satan; quoi! et le Turc aussi?

— Le Turc aussi, répliqua le guide. Il y a de tout à Paris.

— Parbleu, reprit aussitôt Satan, j'en aurai cette fois le cœur net. Il y a assez longtemps que je veux savoir ce que c'est que ce Paris, pour que je m'en passe aujourd'hui même la fantaisie. — Quel dommage, dit-il, que je ne puisse planter là et mes États et surtout mes sujets! Un voyage dans Paris, voilà un voyage à faire! »

Et s'étant tourné vers sa suite, son regard tomba sur Flammèche, qui, n'ayant pas prévu le mouvement de Satan, bâillait alors outre mesure.

« Tu bâilles, lui dit Satan, donc tu t'ennuies; et si donc tu t'ennuies, il pourra te convenir de faire un petit voyage. Il s'agit d'aller de ce pas à Paris, des expéditions de ce genre ne sont pas sans précédents. Tu y seras, sous la forme qu'il te plaira de choisir, mon correspondant et

mon ambassadeur, et tu auras soin, si tu tiens à mes bonnes grâces, de m'écrire toutes les semaines pour m'en donner des nouvelles. Je prétends apprendre de toi tout ce qui s'y passe, et, qu'une fois tes notes envoyées, on sache ici de Paris tout ce qu'il est bon, tout ce qu'il est, diaboliquement parlant, possible d'en savoir.

« Et maintenant, voici mes pleins pouvoirs ; va et sois exact.

— Sire, disposez de moi, » dit Flammèche, que l'idée de ce voyage avait complétement réveillé.

XIII

Satan s'étant alors découvert :

« Messieurs les Diables, la séance est levée, dit-il.

— Sire, et le discours? s'écria alors l'assemblée tout entière.

— Mes amis, mes bons amis, mes chers amis, dit Satan en remerciant du geste les assistants, les discours comme celui que j'ai été sur le point de vous débiter ne vieillissent pas : celui-ci ne sera donc pas perdu pour vous, et, avec votre permission, je vous le garderai pour ma prochaine visite.

— Vive Satan! » s'écria alors l'assemblée enthousiasmée, comme si ces dernières paroles eussent laissé dans toutes les oreilles des sons enchanteurs.

Après quoi, le cortége ayant quitté la salle, les choses reprirent en



enfer leur cours accoutumé, l'immense tabatière dans laquelle venaient de se passer toutes ces choses se referma, et ce ne fut pas sans plai-

sir que les régisseurs, les machinistes, les trucs et les décors de l'enfer, que cette journée laborieuse paraissait avoir mis sur les dents, purent

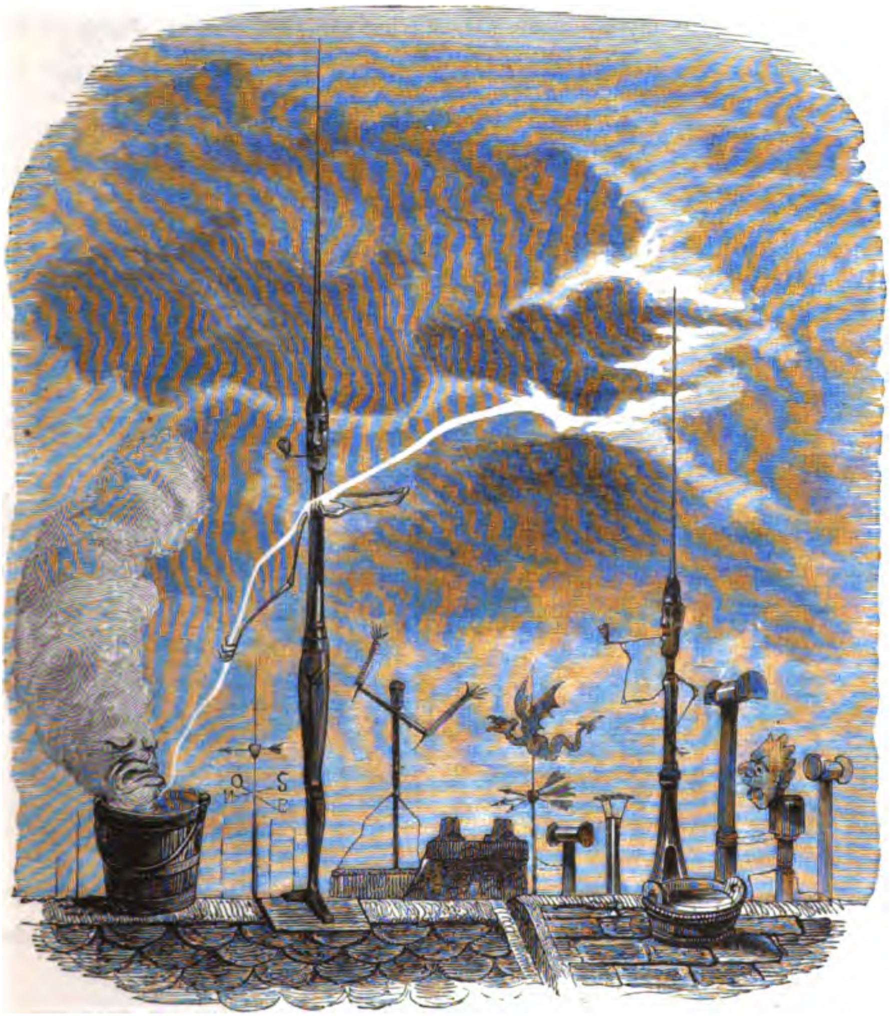


enfin, tout en se reposant, se communiquer, dans le secret des coulisses, leurs petites observations critiques et politiques sur les incidents de la cérémonie.

XIV

COMMENT CE LIVRE S'ENSUIVIT.

On ne sut pas d'abord comment Flammèche était venu à Paris : si ce fut à pied ou à cheval; s'il s'était mis en route sur un des manches à balai de l'enfer; s'il avait quitté les sombres demeures sur ce long cheveu de Satan qui, d'après le Dante, est la seule route qu'on puisse prendre pour s'en échapper; s'il apparut tout d'un coup, comme Robin



des Bois, au milieu des éclairs et du tonnerre, au-dessus des innombrables tuyaux de cheminées, paratonnerres et girouettes qui donnent

un si fantastique aspect aux toits de notre capitale ; ou si enfin il sortit de terre par là seule volonté de son maître et au moyen d'une de ces trappes dont on aurait tort de se faire faute quand on tient à sa disposition les mille et un trucs de l'enfer. Mais le fait est qu'on l'aperçut un beau matin fumant, d'un air mélancolique, une cigarette sur cette partie du boulevard des Italiens qui est le premier lieu du monde pour ceux des Parisiens qui ne voient le monde que là où ils sont.

Je dois dire qu'on ne fut bien édifié sur l'emploi des premières heures passées par Flammèche parmi nous qu'en voyant s'étaler un jour aux vitres des libraires et des marchands d'estampes une série de dessins représentant, sous ses aspects les moins flatteurs, *Paris et les Parisiens vus du haut en bas :* les premières impressions de voyage de Flammèche.

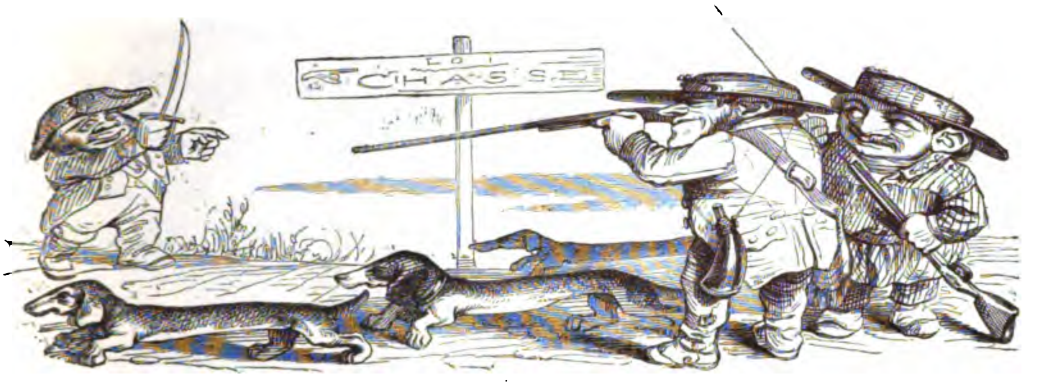


Il paraît constant que l'envoyé du diable, avant de prendre pied sur notre planète, avait cru prudent de flâner un peu au-dessus de la grande fourmilière parisienne pour en reconnaître les abords.

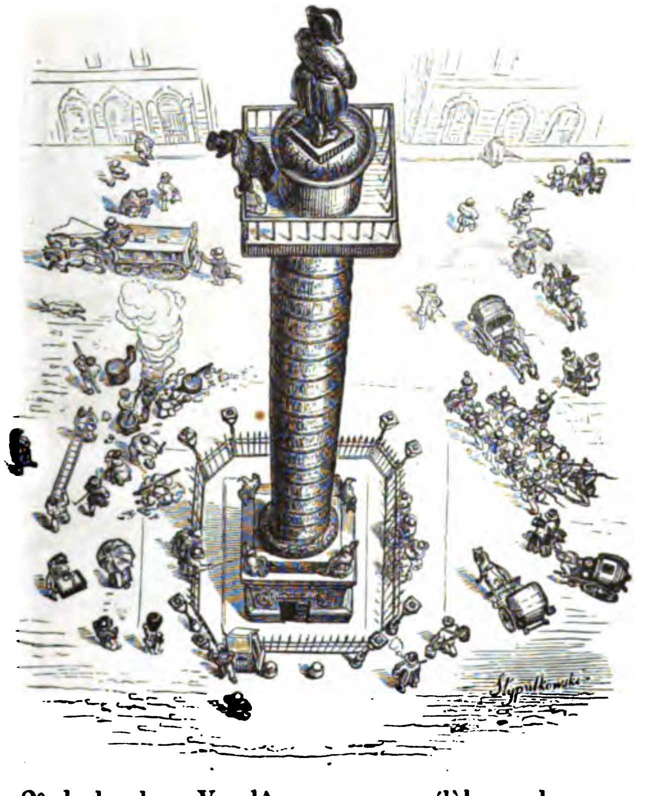
A la vue de ses habitants s'offrant soudain à lui en raccourci, Flammèche avait été pris d'un accès d'hilarité moqueuse qui ne scandalisera que ceux à qui il n'est jamais arrivé de planer, ne fût-ce qu'en

pensée, au-dessus de leurs semblables, et, dans la ferveur de son zèle, il avait esquissé, parmi les milliers de sujets qui se présentaient à son observation, ceux qui lui parurent les plus capables d'arracher un sourire à son vieux maître.

Ce fut ainsi qu'il traça successivement le tableau : 1° d'une des scènes



terribles qui signalent l'ouverture de la chasse dans la plaine Saint-Denis;



2° de la place Vendôme avec sa célèbre colonne;

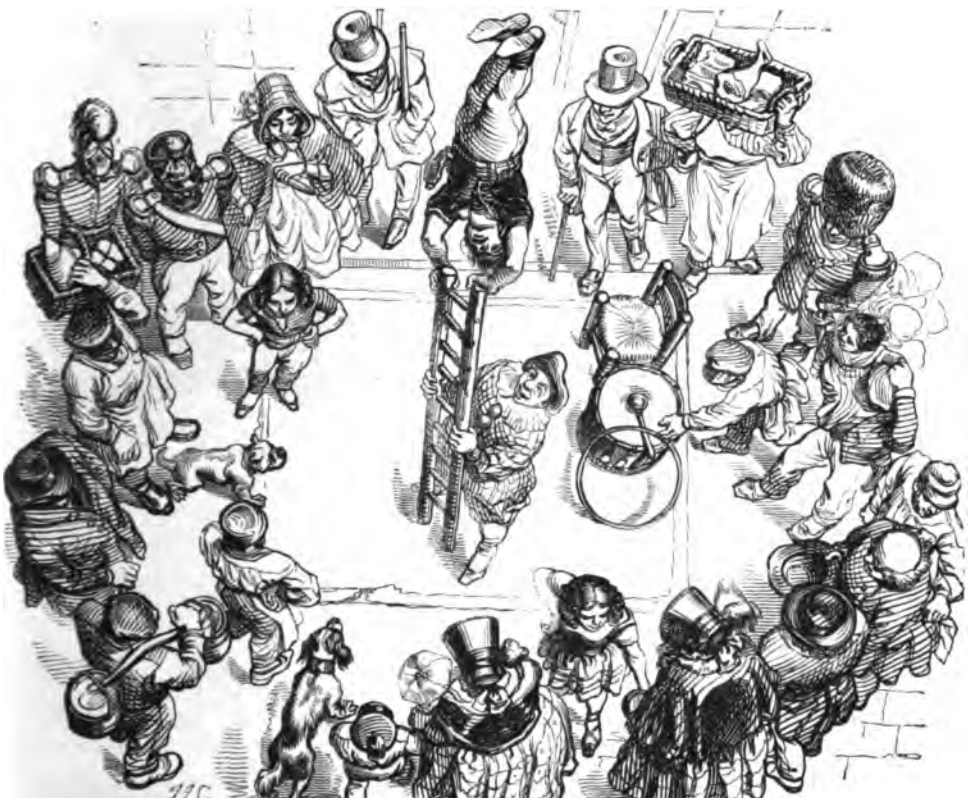
3° d'un superbe tambour-major dominant son régiment comme un peuplier qui aurait poussé au milieu d'un champ de blé (nous ose-



rons dire en passant qu'en faisant le portrait d'un aussi bel homme, Flammèche crut avoir fait celui d'un généralissime) ; 4° de Paris le matin quand il appartient encore exclusivement aux cuisinères,

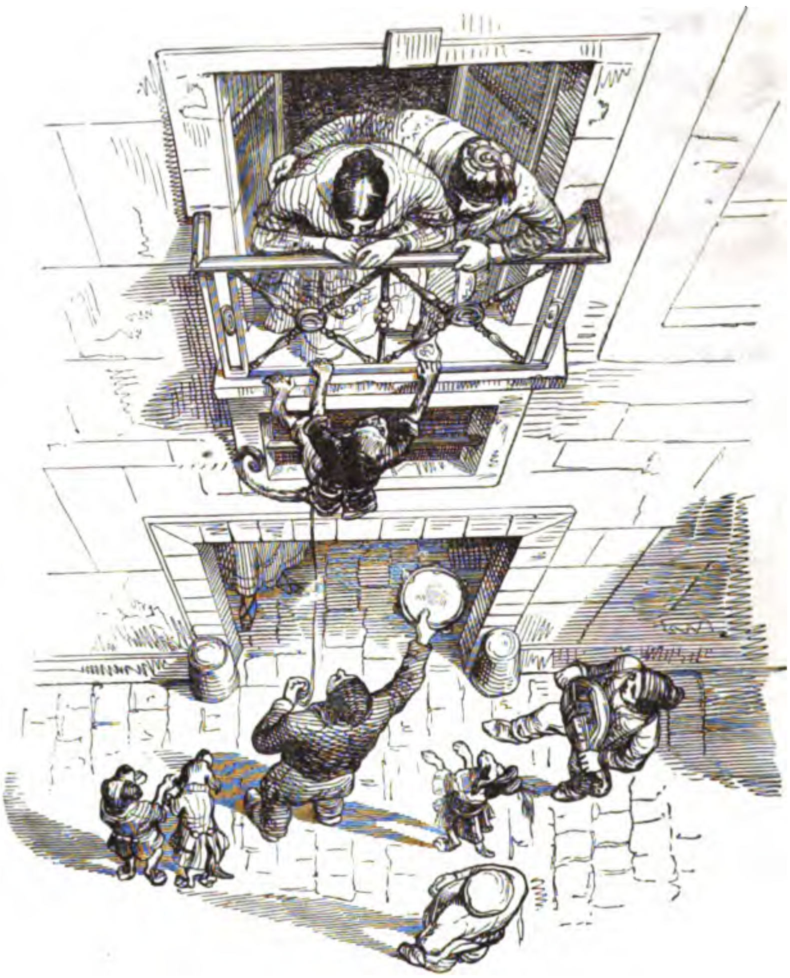


aux porteurs d'eau, aux garçons épiciers et aux bouchers;



5° d'un cercle de badauds amassés autour d'un Paillasse;

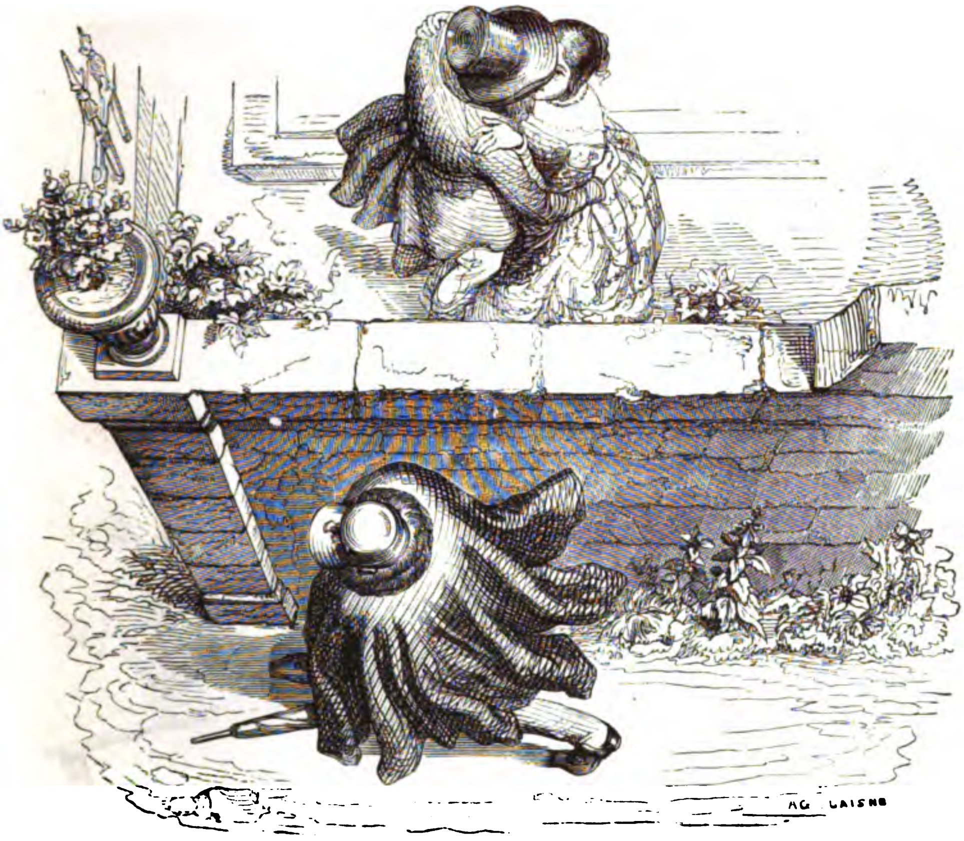
6° d'un jeune couple matinal donnant des petits sous à un singe très-agile, chargé des intérêts d'une troupe de joueurs de vielle et de chiens savants. Monsieur et madame venaient de passer leur robe de chambre; l'air était frais, la nuit avait été bonne. Un bon déjeuner les attendait.



La Catharina et son champêtre refrain arrivaient à point. Les petits musiciens étaient à la fois drôles et gentils; avec les sous tombèrent de la croisée quelques biscuits et des morceaux de sucre.

Cette scène de bonne entente conjugale de deux époux, inaugurant gaiement la journée par un acte de charité, avait déjà éveillé dans l'esprit de Flammèche l'idée qu'une planète qui n'est pas peuplée uniquement

de célibataires peut offrir à ses habitants des agréments ignorés de l'enfer; et cette réflexion avait été encore fortifiée par la vue de deux amoureux qui semblaient se dire de très-près, sur la terrasse d'un jardin, des choses extrêmement tendres.

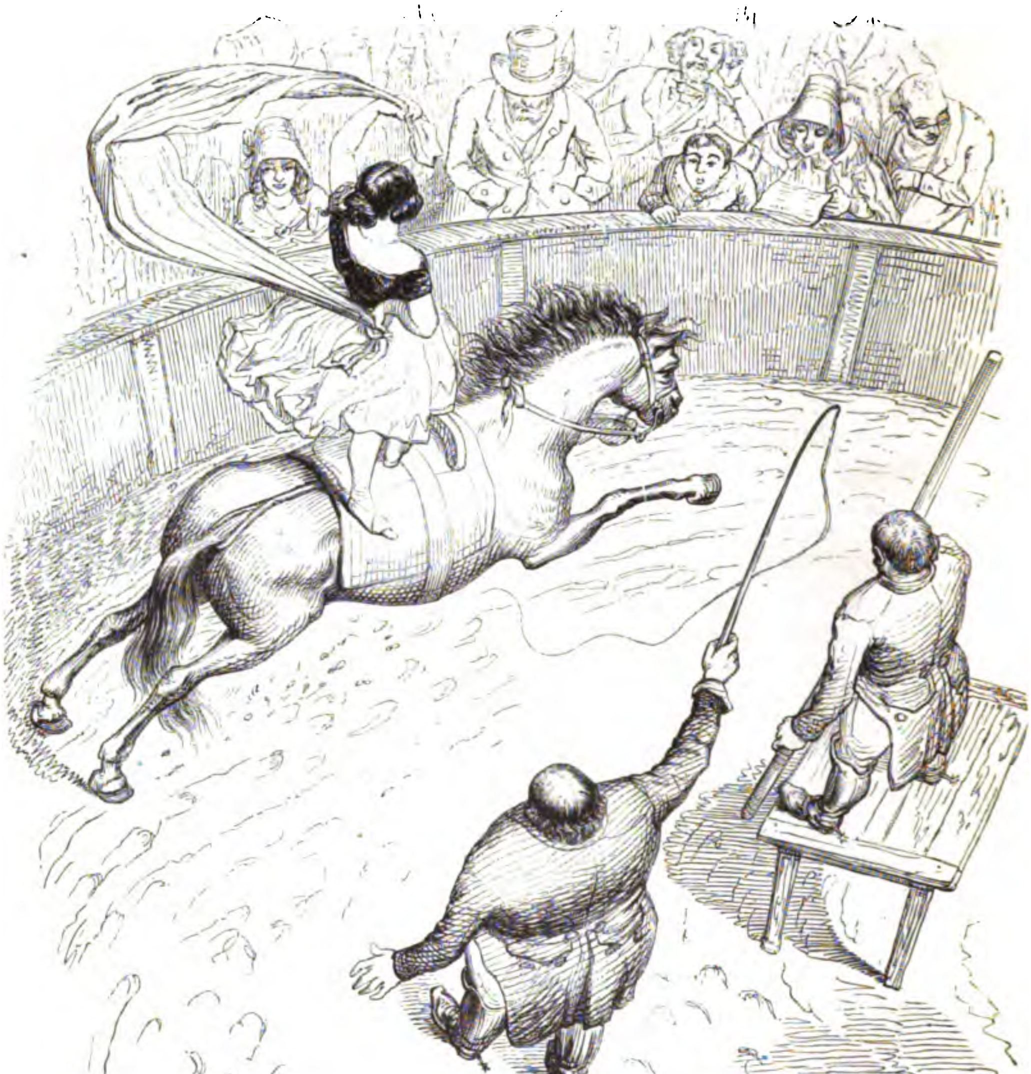


« On peut donc être heureux ici bas, rien qu'en s'aimant, » avait pensé Flammèche, devenu rêveur.

Toutefois, ayant remarqué au pied du mur qui soutenait la terrasse une figure sombre, enveloppée d'un grand manteau, celle d'un jaloux sans doute, il fut obligé de reconnaître qu'il pouvait y avoir quelque ombre à ces charmants tableaux.

Mais quand d'un nouveau coup d'aile il se trouvait porté par grand hasard au-dessus de l'Hippodrome, quand il eut aperçu une sorte de déesse toute reluisante d'or et de paillettes, voltigeant comme une flamme

vive sur le dos d'un cheval lancé au galop, quand les fanfares d'un bruyant orchestre, quand les applaudissements des spectateurs affolés



eurent monté jusqu'à lui, Flammèche oublia tout. Je crois (que Satan me pardonne!), je crois que cet ingénu du royaume des ombres eût donné sans barguigner sa part de l'enfer pour prendre la place de l'écuyer poussif, qui, le fouet à la main, semblait régler les destinées de la créature incomparable dont la grâce l'avait foudroyé.

Il put encore tracer d'une main fiévreuse la scène féerique qu'il

avait sous les yeux; mais, son croquis achevé, le crayon tomba de ses doigts, et, du haut des airs, s'exhala de sa poitrine un si énorme sou-



pir, qu'un gros nuage en fut traversé, et que les Parisiens, croyant un subit orage, s'armèrent soudain de tous leurs parapluies.



Peu s'en fallut que, dans l'étrange émoi qui l'avait saisi, Flammèche ne reprît son vol pour fuir à jamais cette terre d'abord dédaignée où il se sentait en face de sensations si nouvelles et de dangers inconnus.

Flammèche regrettait-il l'enfer et ce qu'il y avait laissé? Non; car il s'était aperçu, dès le premier coup d'œil, que tout agréable qu'il eût trouvé jusqu'alors d'être un Diable de quelque valeur, d'avoir des cornes et d'être le favori de Satan, — un peu d'air et de liberté pouvait remplacer bien des choses.

Nous dirons même que c'était avec une sorte de plaisir qu'usant de son pouvoir il avait changé sa figure de l'autre monde contre un visage humain, et caché sous des bottes vernies — ses pieds fourchus, qui auraient pu faire peur même à l'intrépide écuyère.

Et personne assurément, si ce n'est peut-être Satan lui-même, n'aurait pu reconnaître sous sa nouvelle forme de dandy parisien le Diablotin dont nous avons dit quelques mots dans le courant de ce récit.

Mais, ainsi que tous les esprits infernaux qui avant lui étaient venus visiter notre globe, Flammèche, en s'affublant de nos airs et de nos habits, n'avait pu se dispenser de prendre en même temps sa part de nos faiblesses. — Ce qui le prouve, c'est qu'à la première occasion il était devenu — amoureux!

Il s'ensuivit que le jour où il lui fallut mettre la main à la plume pour envoyer son premier bulletin à Satan, après avoir en vain remué ses notes et ses souvenirs, il ne put rien tirer de son encrier, après ses premiers croquis, qu'un billet doux qui sentait trop bon et n'était point à l'adresse de l'enfer.

Le propre de l'amour étant d'être exclusif de tout ce qui n'est pas lui-même, — dans ce Paris si divers et si multiple, l'enfer, dans la personne de son représentant, avait fini par ne distinguer qu'une femme, la célèbre Mlle Brinda.

Une seconde tentative pour reprendre son œuvre commencée n'ayant eu pour résultat qu'un second billet doux, toujours à l'adresse de Mlle Brinda : « Pardieu! se dit Flammèche, ne puis-je donc à la fois satisfaire et mon maître et ma maîtresse? Ce que j'aurais à dire à Satan, un autre ne peut-il le dire à ma place? Ce qui manque à Paris, sont-ce



les gens qui écrivent, qui racontent, qui dessinent, qui critiquent, enfin? Ne puis-je demander à chacun de ces crayons, de ces plumes, de ces

grattoirs et de ces canifs célèbres, un de ces services qu'entre Diables



et hommes de lettres on ne saurait se refuser, c'est-à-dire un peu ou beaucoup d'aide, suivant que mon mal ira en croissant ou en diminuant? et la chose ainsi faite par eux comme par moi-même, et mieux que par moi-même assurément, Satan aura-t-il le plus petit mot à dire? Qu'y aura-t-il perdu? Rien, et bien au contraire.

« Quant à moi, j'y aurai gagné d'être amoureux tout à mon aise; — et fasse mon étoile, ajouta-t-il en soupirant, que... »

Mais il n'acheva pas sa pensée.

S'étant donc mis en route aussitôt, Flammèche rencontra partout l'accueil que devait nécessairement lui mériter sa qualité d'envoyé de l'enfer. Les uns trouvèrent piquant d'entrer ainsi, dès ce monde, en relation avec Satan lui-même; les autres y virent un côté utile, l'amitié d'un Diable pouvant tôt ou tard être mise à profit. Bref, chacun mit à sa disposition, ceux-ci leur plume, ceux-là leur crayon.

A quelques jours de là une grande réunion eut lieu, dans laquelle Flammèche exposa ce que Satan attendait de lui. Dix plans furent pro-

posés, dont le moins bon était excellent; mais par cela même le choix devenait difficile, et sur la proposition d'un des membres les plus respectés de l'assemblée, il fut décidé que, pour sortir d'embarras, on n'en suivrait aucun. Il se dit à cette occasion les choses les plus ingénieuses et les plus sensées contre les méthodes et contre les classifications, qui alourdissent tout sans rien éclairer, contre la règle enfin, et contre la raison elle-même.

« Paris est un théâtre dont la toile est incessamment levée, dit l'illustre écrivain qui avait conclu contre les méthodes, et il y a autant de manières de considérer les innombrables comédies qui s'y jouent qu'il y a de places dans son immense enceinte. Que chacun de nous le voie donc comme il pourra, celui-ci du parterre, celui-là des loges, tel autre de l'amphithéâtre : il faudra bien que la vérité se trouve au milieu de ces jugements divers. D'ailleurs, souvent un beau désordre ..



— *Est un effet de l'art!* cria l'assemblée tout entière; ceci est connu foin des méthodes! »

Un point fut dès lors résolu, c'est que, comme garantie d'impartialité, on prendrait pour devise ce mot d'un ancien :

« Tu parleras pour; — tu parleras contre; — tu parleras sur. »

Il fut décidé aussi, sur l'avis de Flammèche, que, — pour satisfaire aux idées d'ordre qu'il connaissait à Satan, — des notes scientifiques et autres seraient jointes au dernier article avec une table raisonnée des matières, de façon à satisfaire les esprits sérieux de l'enfer, au cas où il pourrait se trouver des esprits sérieux en enfer.

S'étant alors approché d'un meuble de forme assez bizarre, monsieur l'ambassadeur pressa un ressort qui fit ouvrir un tiroir entièrement noir,

sur lequel on vit flamboyer tout d'un coup, écrits en lettres de feu, ces mots : TIROIR DU DIABLE.

« Chers messieurs, dit l'envoyé de Satan, tout ce que vous destinerez à mon maître, mettez-le sous enveloppe avec ces mots en suscription : *Tiroir du Diable*, jetez-le en l'air par-dessus votre tête et ne vous inquiétez pas du reste. Vos manuscrits viendront d'eux-mêmes et sans le secours de personne à leur destination; et soyez tranquilles, si nombreux



qu'ils soient, ils seront tous examinés, un à un, avec l'intérêt qu'ils ne pourront pas manquer de mériter. Ceci dit, Flammèche ayant gracieuse-



ment salué l'assistance, la conférence fut déclarée dissoute. Flammèche se croyait seul, quand il s'aperçut qu'un petit homme de mine originale était resté en arrière dans un des coins de l'appartement.

« Que faites-vous là, mon ami? dit-il à ce visiteur obstiné.

— Monsieur, répondit le petit homme, j'ai une bonne idée... et si je suis demeuré plus longtemps qu'il ne pouvait paraître convenable de le faire, c'est que je tenais à vous l'offrir. Mes confrères, qui sortent d'ici, sont à coup sûr la fleur des lettres et des arts. M'est avis cependant que malgré tous leurs talents ils ne réussiront pas, même en se cotisant, à remplir complétement le but que vous vous proposez. Paris n'est pas, comme eux, né d'hier; Paris a deux mille ans, et, de tout temps, les gens d'esprit s'en sont occupés. Mon idée est qu'à tout ce que vont écrire pour vous ces messieurs il ne serait pas mauvais d'ajouter, ne fût-ce que pour pouvoir en faire la comparaison, ce qu'ont dit de Paris, *dans le passé*, des gens qui les valaient bien. J'ai l'honneur d'être un érudit, et j'ai des cartons pleins de petites notes où sont consignées les opinions des personnages et des écrivains fameux de tous les temps et de tous les pays sur Paris et les Parisiens, depuis César jusqu'à nos jours. Je mets ces précieux cartons à votre disposition.



— Bravo, dit Flammèche, le vieux est souvent le nouveau en matière littéraire. Vous viderez donc vos cartons au profit du tiroir du diable, mon cher monsieur, et Satan deviendra pour autant votre obligé.

— Ce n'est pas tout, dit le petit homme, tout ce qu'on va écrire et dessiner pour vous, cela ne peut pas rester sous le boisseau. Il n'est pas d'artiste pour qui l'argent vaille la publicité, parce que, pour qui fait état de l'approbation publique, la publicité ressemble toujours un peu à la gloire. C'est un livre, et même un grand livre, un livre tout au moins curieux et singulier que vous allez faire; or, un livre ne s'édite pas, ne se manifeste pas tout seul. Il vous faut un éditeur.

— Qu'est-ce que vous entendez par ce gros mot : UN ÉDITEUR, mon brave homme ?

— J'entends, répondit le petit homme, quelqu'un qui a pour fonction de s'enrichir ou de se ruiner à la place des auteurs en se chargeant de faire imprimer leurs œuvres, de les répandre dans le public ou de les garder en magasin quand le public répond : « Non ! » à toutes ses avances.

— Le métier est-il bon ? dit Flammèche ?

— Cela dépend, dit le petit homme; il y a quelques éditeurs très-riches, beaucoup sont pauvres. C'est une profession dangereuse que celle qui consiste à demander un prix quelconque à un public blasé et

méfiant d'une feuille de papier imprimée. Il y a de fort bons livres qui ne se vendent pas, Excellence; heureusement qu'il en est d'exécrables dont la foule capricieuse raffole.

— Alors cela fait compensation, dit Flammèche en riant.

— Pas toujours, répondit le petit homme. Les livres qui se vendent sont des oiseaux rares, on en compte un sur cent; l'opération du libraire ne ressemble à aucune autre. Le beau papier blanc lui coûte deux francs le kilo. Quand il a dépensé quatre francs en plus pour enrichir ce kilo de papier de belles gravures et d'un beau texte imprimé à grand frais, si le public n'en veut pas, le kilo de papier imprimé et illustré, qui finalement a coûté six francs au libraire, ne représente plus que quatre sous chez l'épicier. C'est peut-être la seule industrie où la main-d'œuvre fasse perdre plus des trois quarts de sa valeur à la matière première.

— Diantre! dit Flammèche, je plains les éditeurs.

— Je ne les plaindrais pas, dit le petit homme, et leur métier serait d'or, si, par un procédé quelconque, on pouvait rendre aux montagnes de papier imprimé qui s'accumulent dans leurs magasins leur blancheur première; malheureusement le secret reste à trouver. Je ne sais pas, en vérité, à quoi pensent messieurs les chimistes. Quel service ils rendraient aux lettres et à l'humanité si, de tout le papier inutilement noirci de stériles chefs-d'œuvre, ils pouvaient refaire, par un lavage quelconque, de beau papier blanc bien innocent! Mais ce n'est pas tout. Quand le livre est imprimé, il faut le faire connaître, l'annoncer, ce qui est ruineux, et le répandre, ce qui n'est pas une petite affaire. Cent mille prospectus ne pèsent pas une once devant l'incrédulité publique; et puis, s'il faut tout vous dire, la France, qui est le pays le plus spirituel de l'Europe, est celui qui lit le moins. Le Français, le Parisien surtout, n'est vraiment curieux que de lui-même. Quand un vrai Parisien spirituel est tout seul, il a, en somme, la société qui lui convient le mieux, il est avec quelqu'un qui lui plaît, qui l'ennuie moins qu'un autre, qui ne lui fait que des histoires à son gré, et qui ne le force à aucun travail qui le contrarie. Un livre est toujours un peu un professeur de quelque chose, une sorte de redresseur de torts. Le Parisien n'aime pas cela. Rien ne peut lui ôter de la tête que ce qu'il sait le mieux, c'est ce qu'il n'a jamais appris. Bref, nous sommes charmants seigneurs, mais ignorants comme des carpes.

— Vous n'êtes pas vaniteux, du moins, dit Flammèche.

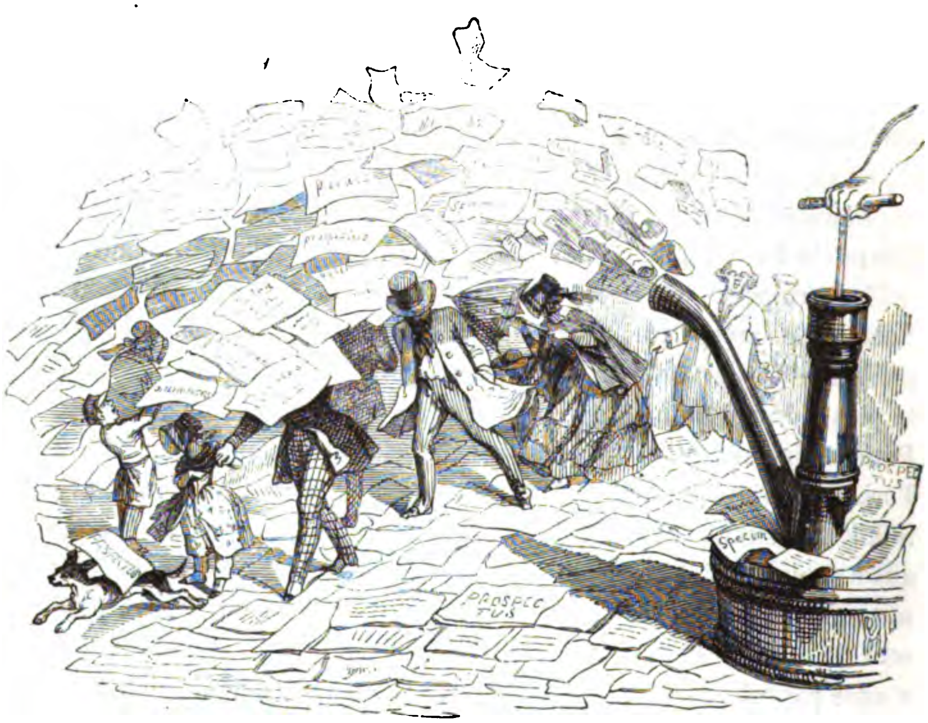
— Qui sait? dit le petit homme : l'ignorance est peut-être une fatuité, et la pire de toutes.

« Mais revenons-en à nos moutons. Prenez un éditeur, Excellence! Puisque c'est nécessaire, c'est qu'évidemment cela est bon à quelque chose. De deux choses l'une : ou l'œuvre que vous commencez aura un grand succès, et l'honneur vous en reviendra; ou elle n'en aura pas, et vous aurez la consolation de vous dire que c'est la faute de votre éditeur. L'amour-propre trouve toujours son compte à mettre un intermédiaire, un tampon entre elle et le public.

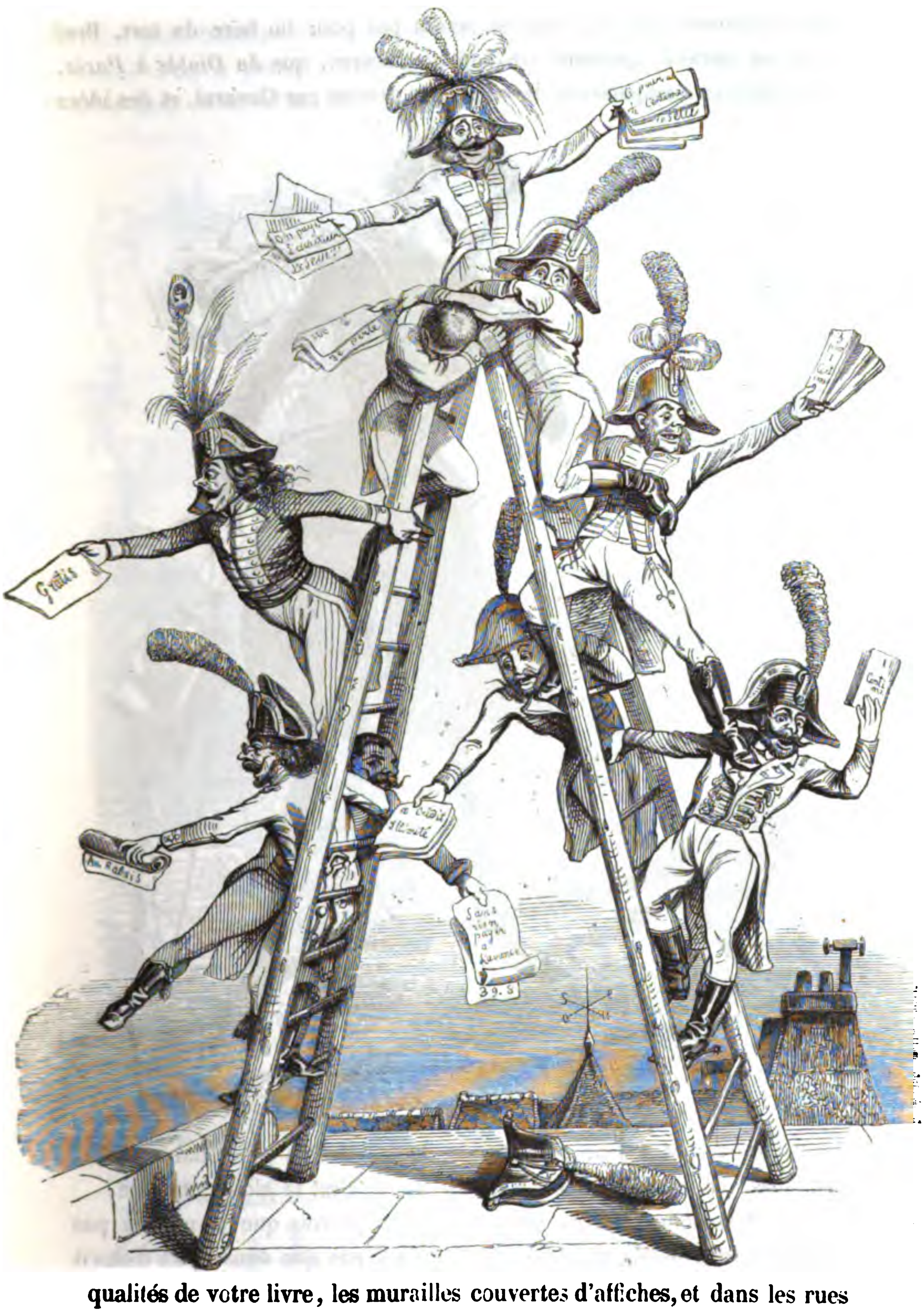
« Je vous propose l'éditeur des *Animaux peints par eux-mêmes*.

— Il ne négligera rien pour le succès? dit Flammèche.

— Rien, dit le petit homme, son intêret n'est-il pas de réussir? Comme tous ses confrères, il sait que *tout* n'est pas encore *assez* pour éveiller l'attention d'un public que mille choses à la fois sollicitent, et qui, ne sachant plus à quel livre se vouer, au milieu de l'avalanche des productions de toutes sortes qu'on lui offre, finit trop souvent, à son grand dommage, par ne plus lire du tout. Si vous avez un éditeur,



Paris sera, dans huit jours, inondé, pavé de prospectus; les journaux seront bourrés de belles annonces où l'on ne dissimulera aucune des



qualités de votre livre, les murailles couvertes d'affiches, et dans les rues

on distribuera des avis qui ne seront pas pour lui faire du tort. Bref l'on ne parlera, pendant vingt-quatre heures, que du ***Diable à Paris.*** Les théâtres s'empareront de votre type dessiné par Gavarni, et des idées



qu'ils trouveront à leur convenance dans celles de vos collaborateurs. Or, être volé dans les choses d'imagination, c'est la gloire suprême.

— A la bonne heure, dit Flammèche; je vois que je n'aurai pas grand'chose à faire, et je ne vous cacherai pas que dans l'état d'esprit où je suis c'est précisément ce dont je me sens le plus capable. »

Le petit homme s'étant retiré, Flammèche respira. Il se trouvait soulagé d'un si grand poids, qu'il prit la plume d'une main presque légère pour écrire à Satan :

F.D.

Sire,

Nous avions tort de faire fi des hommes! ces pygmées sont des géants, et, à côté de leurs femmes, ces géants eux-mêmes ne sont que des pygmées.

Sire, Paris est le plus beau fleuron de votre couronne, et je serai bientôt en mesure d'envoyer successivement à Votre Majesté un compte rendu fidèle de ces mille choses gaies et de ces mille choses tristes dont se compose l'univers parisien, — toutes choses contre lesquelles votre ennui ne saurait tenir, — sans oublier ce que vous aimez tant, — des images à toutes les pages!

Notre œuvre, du reste, est pour faire du bruit dans le monde entier, et je puis promettre à Votre Majesté que dans peu elle sera satisfaite.

FLAMMÈCHE.



Puis, ayant cacheté sa lettre, il la jeta en l'air en lui disant : « Va au Diable! »

Et elle y alla.

« Ma foi! bien pauvre qui ne saurait promettre, » dit Flammèche en riant.

Et là-dessus il se coucha.

Le lendemain, l'envoyé de Satan se leva frais et dispos. « Baptiste, dit-il à son valet de chambre, — qui s'appelait Baptiste, selon la coutume des valets de chambre, — ouvre le tiroir que tu sais et apporte-moi ce que tu y trouveras. »

Paris est la ville du monde où l'on dort le moins, c'est pourquoi tout s'y fait vite. Le tiroir était déjà plein, — tant la nuit avait été féconde.

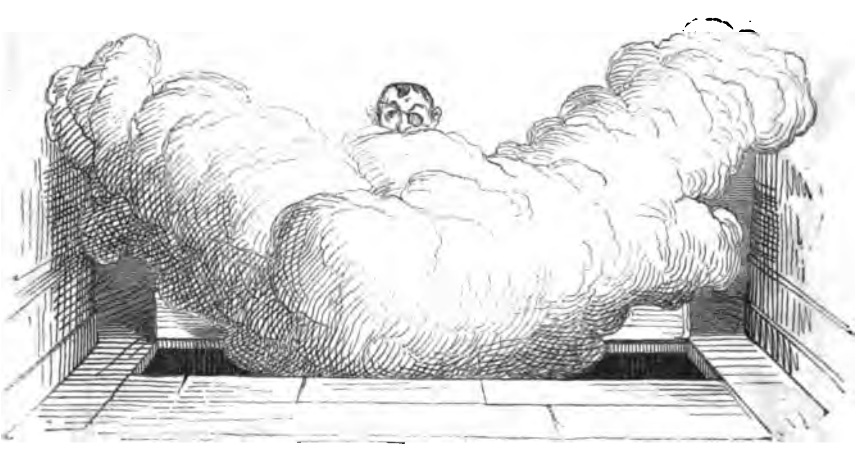
Le premier manuscrit qui tomba sous la main de Flammèche portait ce titre :

PARIS

« A la bonne heure, dit-il : mon maître, qui aime l'ordre, sera servi à souhait. Avant de voir les détails, n'est-il pas juste de considérer l'ensemble? »

Le premier bulletin qu'on envoya à Satan, et à l'éditeur du *Diable à Paris*, ce fut donc celui qui va suivre.

P.-J. STAHL.





PARIS

Il est, il est sur terre une infernale cuve:
On la nomme Paris; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine,
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation,
Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

Là, dans ce trou boueux, le timide soleil
Vient poser rarement un pied blanc et vermeil;
Là, les bourdonnements nuit et jour dans la brume
Montent sur la cité comme une vaste écume;
Là, personne ne dort; là, toujours le cerveau
Travaille, et comme l'arc tend son rude cordeau.
On y vit un sur trois, on y meurt de débauche;
Jamais le front huilé, la mort ne vous y fauche,

Car les saints monuments ne restent dans ce lieu
Que pour dire : Autrefois il y avait un Dieu.

Là, tant d'autels debout ont roulé de leurs bases,
Tant d'astres ont pâli sans achever leurs phases,
Tant de cultes naissants sont tombés sans mûrir,
Tant de grandes vertus, là, s'en vinrent pourrir,
Tant de chars meurtriers creusèrent leur ornière,
Tant de pouvoirs honteux rougirent la poussière,
De révolutions au vol sombre et puissant
Crevèrent coup sur coup leurs nuages de sang,
Que l'homme, ne sachant où rattacher sa vie,
Au seul amour de l'or se livre avec furie.

Misère! après mille ans de bouleversements,
De secousses sans nombre et de vains errements,
De trônes abolis, de royautés superbes
Dans les sables perdus, et couchés dans les herbes,
Le Temps, ce vieux coureur, ce vieillard sans pitié,
Qui va, par toute terre, écrasant sous le pié
Les immenses cités regorgeantes de vices;
Le Temps, qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encore, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.

Toujours même fracas, toujours même délire
Même foule de mains à partager l'empire,
Toujours même troupeau de pâles sénateurs,
Même flot d'intrigants et de vils corrupteurs,
Même dérision du prêtre et des oracles,
Même appétit des jeux, même soif des spectacles,
Toujours même impudeur, même luxe effronté,
En chair vive et en os même immoralité;
Même débordement, mêmes crimes énormes,
Moins l'air de l'Italie et la beauté des formes.

La race de Paris, c'est le pâle voyou
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou;
C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure
Paresseux et flânant, et loin de sa demeure
. attant les maigres chiens, ou le long des grands murs

Charbonnant en sifflant mille croquis impurs;
Cet enfant ne croit pas, il crache sur sa mère,
Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère;
C'est le libertinage enfin en raccourci,
Sur un front de quinze ans c'est le vice endurci.

Et pourtant il est brave, il affronte la foudre,
Comme un vieux grenadier il mange de la poudre,
Il se jette au canon en criant : Liberté!
Sous la balle et le fer il tombe avec beauté.
Mais que l'Émeute aussi passe devant sa porte,
Soudain l'instinct du mal le saisit et l'emporte,
Et le voilà, courant en bande de vauriens,
Molestant le repos des tremblants citoyens,
Et hurlant, et le front barbouillé de poussière,
Prêt à jeter à Dieu le blasphème et la pierre.

O race de Paris, race au cœur dépravé,
Race ardente à mouvoir du fer et du pavé,
Mer, dont la grande voix fait trembler sur les trônes
Ainsi que des fiévreux tous les porte-couronnes!
Flot hardi qui trois jours s'en va battre les cieux
Et qui retombe après, plat et silencieux!
Race unique en ce monde! effrayant assemblage
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge!
Race qui joue avec le mal et le trépas,
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas!

Il est, il est sur terre une infernale cuve :
On la nomme Paris; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine,
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation,
Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

AUGUSTE BARBIER.



MONOLOGUE DE FLAMMÈCHE

Flammèche avait lu jusqu'au bout sans mot dire.

Quand il fut arrivé à la dernière strophe, à la dernière note de cette plainte amère, il se leva épouvanté et se demanda pour la seconde fois s'il ne ferait pas bien de reprendre immédiatement la route des enfers.

« Eh quoi! pensait-il, serait-il vrai qu'un mal infini pût trouver place en un monde si borné? serait-il vrai que ces maisonnettes enfumées, que ces petites femmes, que ces poitrines débiles, pussent contenir de si extrêmes misères? »

Son regard s'étant alors porté sur la rue, Flammèche vit la foule qui s'y pressait. Dans cette foule, il y avait en effet des riches et des pauvres, des faibles et des forts, des hommes en haillons et d'autres élégamment vêtus. Il y vit aussi des méchants et même quelques bons!...

D'hommes heureux, et sur la figure desquels on ne pût lire l'expression d'un désir, d'une convoitise ou d'un regret, il n'en vit guère.

Mais ayant regardé une seconde fois et avec plus d'attention, de façon à lire jusqu'au fond des âmes les plus repliées sur elles-mêmes, il en vint à reconnaître dans cette même foule, où il n'avait vu d'abord que des intérêts égoïstes, que des passions rivales, que des appétits contraires, — des pères et des enfants, des frères et des sœurs, des époux et des amants, des liens visibles et des liens invisibles. Il y vit enfin qu'il n'y avait pas de cœur si pervers qu'il n'y restât, comme un



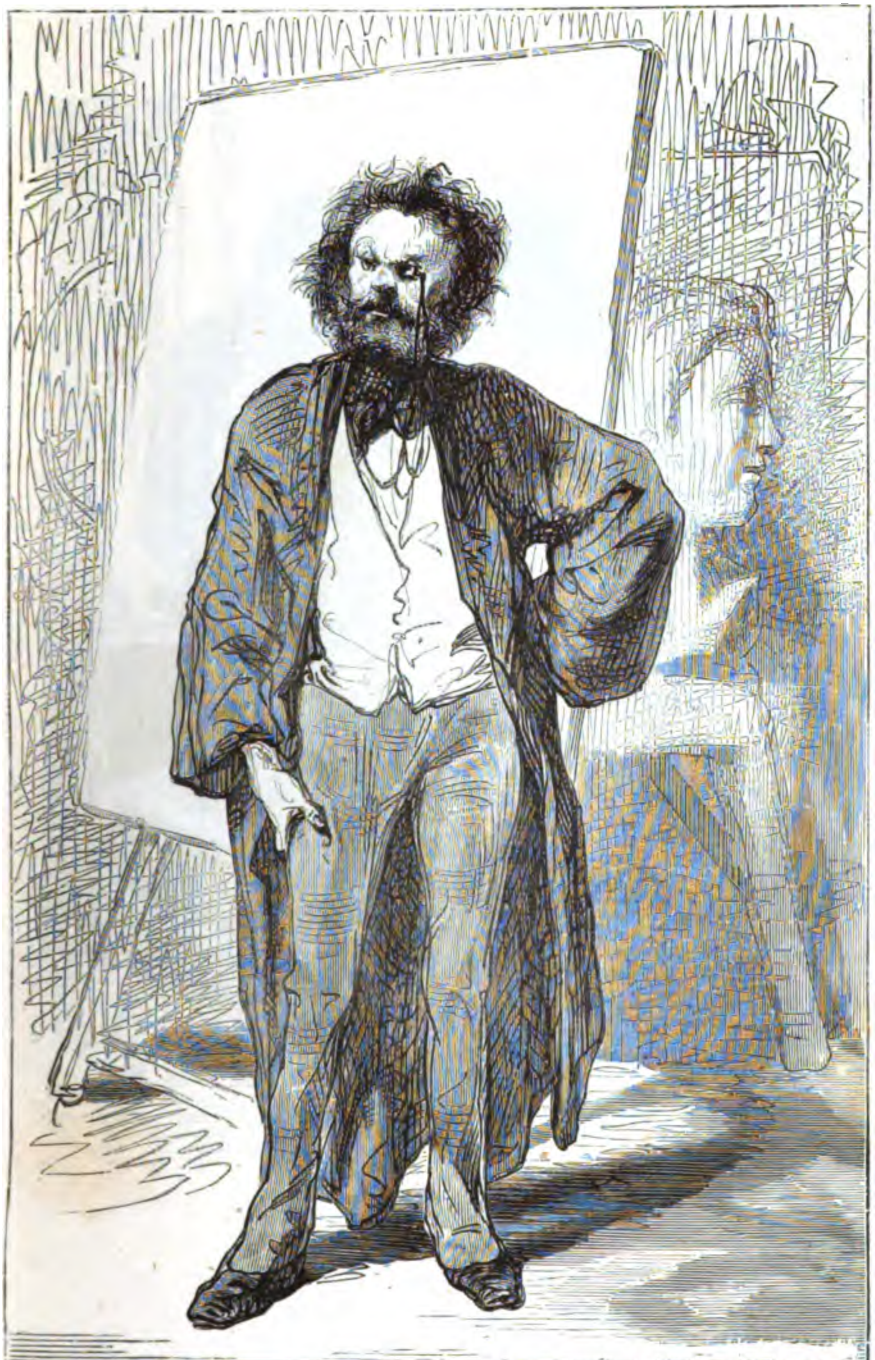
C'est pas moi qu'on fera poser!

GAVARNI. INÉDIT.



Quand nos demoiselles auront fini d'offenser la morale publique, on va souper.

GAVARNI. INEDIT



Ne causons jamais des bourgeois.

GAVARNI. INÉDIT.



Sans ouvrage.



Ex-jockeys des écuries d'Artois.



Un de la vieille.



Funérailles d'un chien de qualité.



Et avoir eu cabriolet !...



Fraîchement décoré.



Ruines d'un Elleviou



Mauvais sujet, qui pourrait être son propre grand-père.



« On écrit de Brives-la-Gaillarde : — Le pair de France, marquis de Chevincourt, comte de Saint-Paul, vicomte de Chevrigny, commandeur de Saint-Louis, chevalier de Saint-Michel et de Saint-Hubert, grand'croix de Marie-Thérèse d'Autriche, chevalier de l'Éléphant de Danemark, de la Tour et de l'Épée de Portugal, et de l'Aigle-Blanc de Pologne, etc., etc., etc., est mort avant-hier dans son château de... » — Qu'est-ce que ça me fait ?



LE SCULPTEUR DE CIMETIÈRE.

Que de paroissiens fameux dont il ne serait bientôt plus question par ici, si un homme de talent n'était pas là pour leur y tailler une couronne de n'importe quoi sur la mémoire !



— En v'là du guignon ! la femme à Salanthoud qui perd son homme le même jour que son chien !

— Pauv' femme !... un si beau caniche !



— Comment! feu mon cousin n'aurait laissé que ça? Voyons! je vous le demande, madame Laizardé, depuis trente-sept ans qu'il était pharmacien!... Madame Laizardé, feu mon cousin, pour sûr, devait avoir des fonds placés...

— Sur la caisse apothicaire...



— Y avait deux paroissiens de la queue qui se disaient tout bas que la défunte était une femme bien légère...

— Merci ! j'aurais voulu les y voir, eux, à la descendre, la sylphide, d'un troisième au-dessus de l'entre-sol.



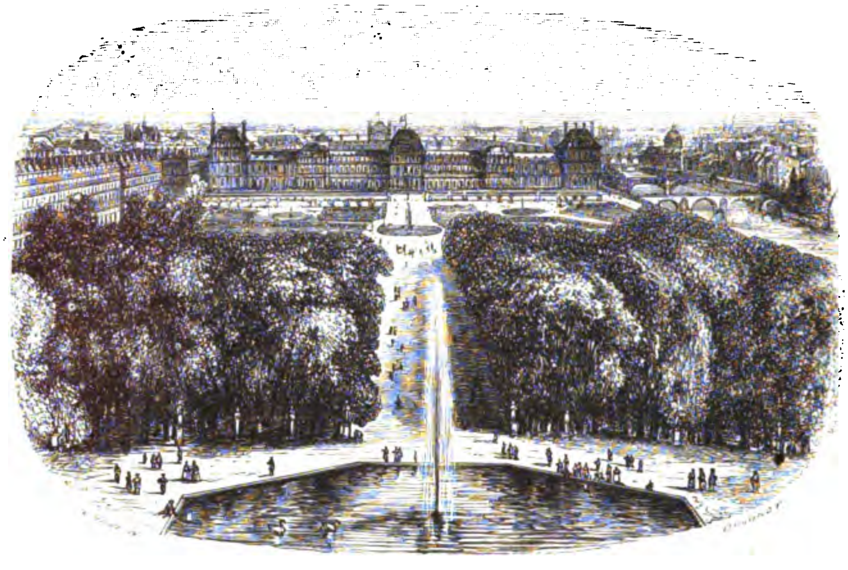
Paris nouveau. — Place du Carrousel.

fonds impérissable de bien, — un peu d'amour, c'est-à-dire un peu de ce qui fait beaucoup pardonner, — un peu de ce qui sauve.

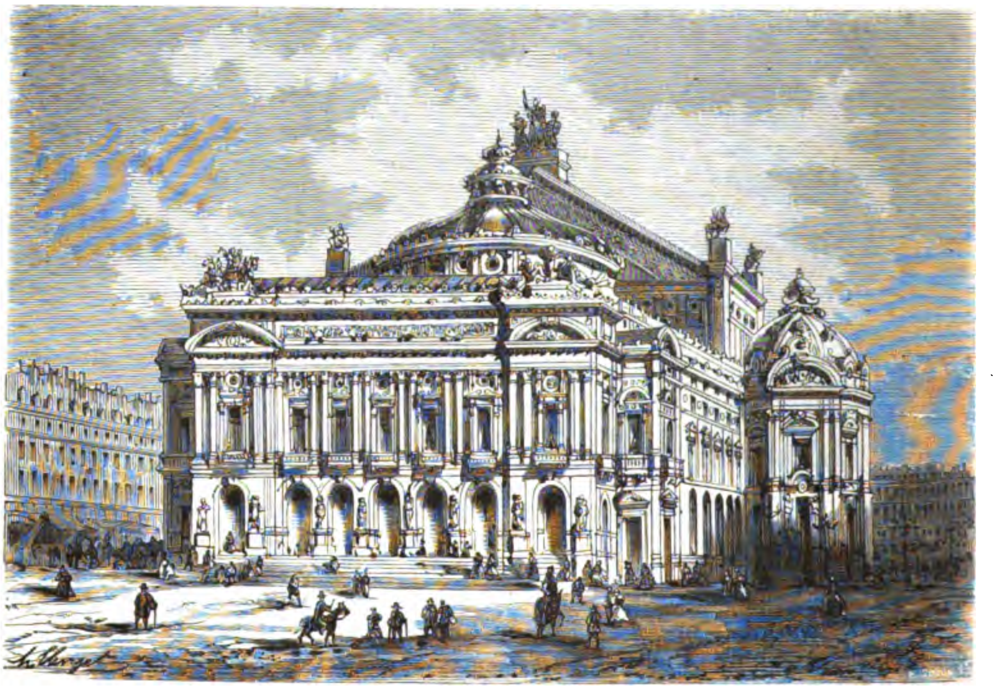
Et nous ajouterons à sa louange que, tout fidèle serviteur du Diable qu'il fût, cette découverte lui fit quelque plaisir.

Se transportant par la pensée au-dessus des splendeurs de Paris, de ses monuments, de ses boulevards, de ses quais incomparables, de ses

places, de ses hôtels, de ses squares, de ses jardins, de ses théâtres, de



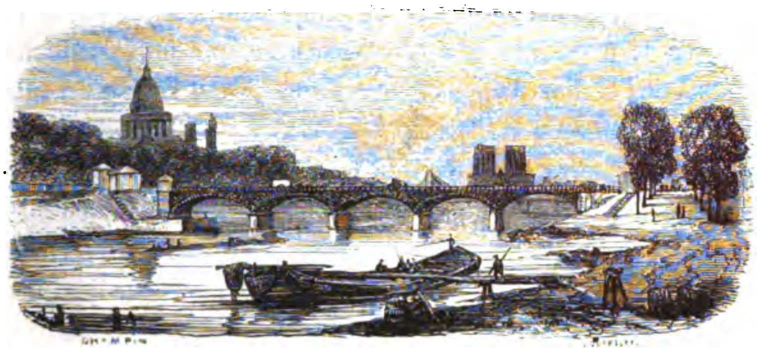
ses palais, et de ses opulents magasins, palais, eux aussi, du luxe,



Le nouvel Opéra.

des arts et de l'industrie : « Cuve infernale tant qu'on voudra, se dit

Flammèche, et qui peut en effet cacher dans quelques-unes de ses profondeurs de quoi justifier la terrible invective du poëte, mais il faut avouer que l'aspect en est grand et beau, et que les chaudrons de l'enfer ne seraient que de viles marmites à côté. L'œuvre qui apparaît ainsi révèle tout au moins de fins et forts ouvriers. »



Et faisant un retour sur lui-même :

« Je penserai, s'ils l'exigent, de messieurs les hommes, tout le mal qu'ils se plaisent à dire d'eux-mêmes, c'est leur affaire. Mais pour ce qui est de leurs femmes, j'attendrai des preuves qui me soient personnelles. Si ces créatures sont ce qu'on appelle des démons sur la terre, quelle idée s'y fait-on de la diablerie? »

Réconforté par ces réflexions, le chevaleresque envoyé de Satan s'assit plein de confiance devant son fameux tiroir, et, sur son ordre, Baptiste, en ayant fait jouer le secret, le vida tout entier sur sa table de travail.

L'opération avait été faite un peu vivement. Baptiste eut fort à faire de relever ceux des manuscrits qui s'étaient, en assez bon nombre, éparpillés sur le parquet. Tout en les ramassant, l'honnête Baptiste ne se faisait pas faute de jeter un coup d'œil sur les titres de chacun d'eux. Un sourire discret et timidement narquois disait assez le cas que cette âme primitive faisait de tout ce papier noirci. « Il faut convenir que les auteurs ont de drôles d'idées, disait ce sourire, je vous demande un peu si tout cela les regarde, et de quoi ils se mêlent! »

Un rire à peine étouffé s'échappa cependant des lèvres du silencieux valet de chambre, à la vue de la suscription d'un petit cahier qui avait glissé jusqu'au milieu de la chambre.

« Qu'est-ce que c'est, maître Baptiste? dit Flammèche; il me paraît que vous êtes gai.

— Excusez-moi, monsieur, répondit Baptiste en haussant les épaules; mais voilà un titre qui me paraît plus godiche encore que les autres : « *Ce que c'est qu'un passant!* » Faut-il être bête de croire que quelqu'un peut avoir besoin qu'on lui explique une chose aussi simple!

— Donc, maître Baptiste, vous savez ce que c'est qu'un passant?

— Dame, monsieur, répondit Baptiste, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour ça. Un passant, c'est ce que monsieur regarde par la fenêtre, quand il n'a rien de mieux à faire, c'est ce que je vois du haut du balcon quand j'ai fini d'épousseter, et que je me repose en attendant que la poussière que j'ai dérangée se remette à sa place. C'est enfin tout le monde qui va d'un côté ou de l'autre, suivant son idée. »

Présentant alors à son maître le manuscrit : « *les Passants à Paris.* »

« Après ça, si monsieur tient à savoir ce que les écrivains sont capables d'écrire quand ils n'ont rien à dire, que monsieur lise lui-même. C'est encore heureux que le cahier ne soit pas gros.

— Au fait, dit Flammèche, qui n'avait peut-être pas contre le sujet qui excitait la pitié de M. Baptiste pour son auteur les mêmes préjugés que son valet de chambre, au fait, lisons, monsieur Baptiste. »





— Quand cette ingénuité-là n'aura plus de voix, je ne vois pas trop, dis donc, ce qui lui restera; c'est pas des jambes, bien sûr!

— Non, mais elle aura toujours les pieds en crin



SALOMON, dit PIGEONNEAU,

CHEF DE CLAQUE,

Tient bravos, bis, chut, rires et pleurs, et généralement tout ce qui concerne le succès. (Son bureau, chez le marchand de vin.)



Une mère de famille.



Après le débardeur, la fin du monde!



— Tu sais bien, Margouty, ce beau Turc qui m'avait parlé, avec une veste, tu sais, à tout plein de belles affaires brodées le long des manches, et puis une culotte qui n'en finissait plus... enfin avec quoi je suis revenue de chez Mabile... et qui m'avait dit qu'il était suave... — Eh bien? — Eh bien, Margouty, c'est un homme qui vend de ces machines qui sentent bon, rue Vivienne! — Et qui puent chez le monde.



Paul trouve que le bal est dégoûtant. — Pauline trouve que non.



Le pierrot, je ne sais pas... mais la pierrette, pour être ta femme, c'est ta femme... et c'est une canaille... C'est à toi, Bigré, à voir si tu veux filer ou si tu veux cogner;... moi, je cognerais!...



— L'homme que t'as là, ma petite mère, c'est moi qui te le dis : c'est pas grand'chose.

— Mosieu est pair de France?



Auditeur au conseil d'État.



Un attaché d'ambassade en mission extraordinaire.



— Encore une nuit blanche que tu me fais passer, Phémie. — Eh bien! et moi donc? — Toi, Phémie, c'est pour ton plaisir. — Eh bien! et toi? est-ce que ce n'est pas pour mon plaisir, bête?



Quand ils ne sont pas bien drôles, ils sont bien tristes.



N'y aurait pas de société possible si une dame ne pouvait pas accepter un verre de vin... sans qu'on y fiche une giffle après, parce qu'elle aura dansé avec un autre... pas vrai, Polyte?



Ah ! si sa dame le voyait !



— Viens au bal ce soir !.. Qu'est-ce qui te manque ?

— Un pantalon



Un débardeur en femme



Orientalistes



— Nous aimons-nous, ce soir?

— Non, j'ai affaire.



— Décidément, Sandrine, vous n'aurez pas de pitié pour les battements de mon pauvre cœur?

— Pa' un' miette! J' t'antipathe.



Mon ami, je vous sacrifie tout ce que je dois au meilleur des époux !
Si jamais vous me trompiez, Maurice, oh ! ce serait bien mal !



J'aurai voiture !



— C'est pourtant cet animal de petit Honoré qui m'a cédé cet amour-là, le jour de son départ... « C'était un trésor, une merveille, un ange! » ... Un ange qui fume du tabac de caporal!... — Ça, c'est un cas rédhibitoire.



Clarisse, vous avez une peine en dessous ! Mais, voyez-vous, Clarisse, c'est pas à moi qu'on cachera les mélancolies qu'y a dans les cuisines ; je connais ça à vos robinets, moi... Venons boire la goutte.



Électeur éligible.



Le plus beau des droits de l'homme est le droit de pêche.



ASSURANCES MUTUELLES CONTRE LES CHANCES DE L'APPÉTIT.

Capital social : CENT MILLE ASTICOTS.

(Le gérant attend les actionnaires.)



Mon mur.



« Épouse gazouilleuse auprès de son seigneur. »

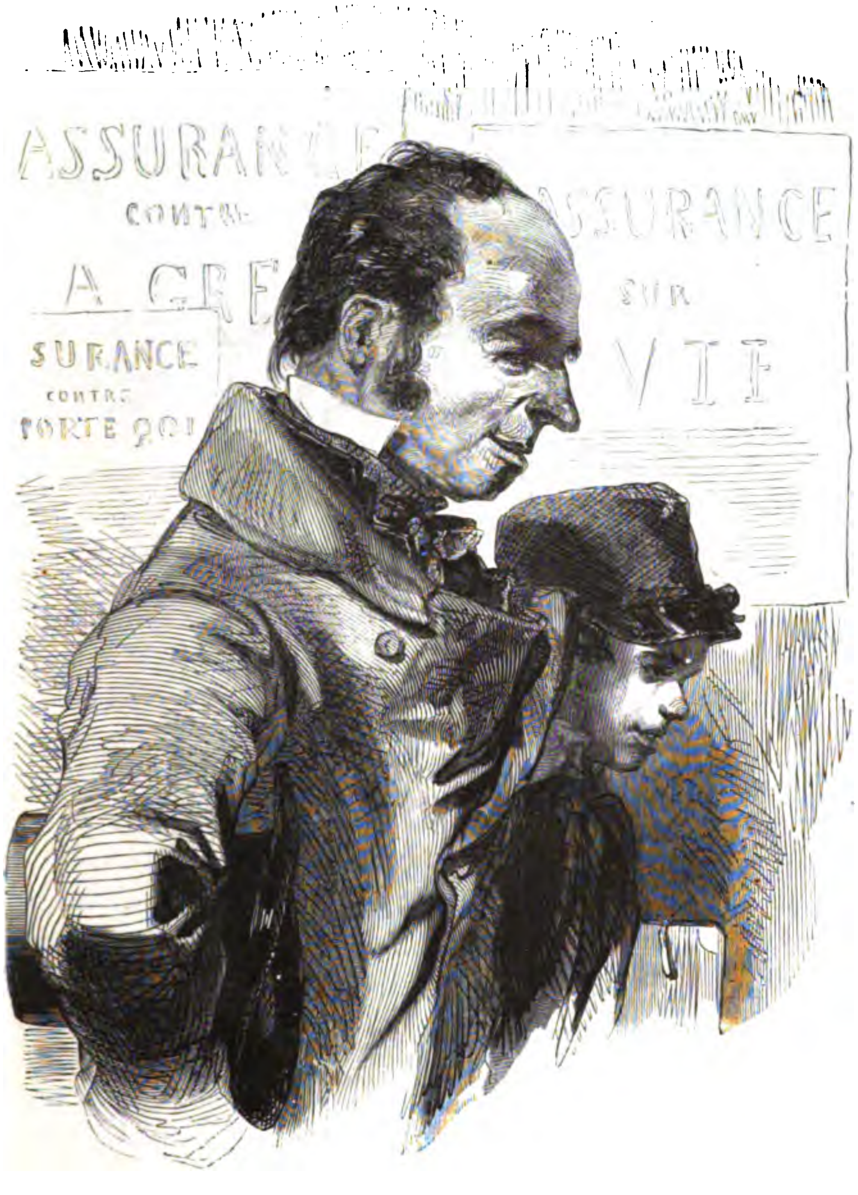
(LASSAILLY.)



M'ame Beauminet veut des fleurs .. J'ai apporté des graines en veux-tu, en voilà!...
aussi je retournerai à Paris les mains pleines... de durillons.



Mosieu le maire, ex-traître de mélodrame



— P'pa ! qu'est-ce que c'est donc que l'assurance sur la vie ?... c'est pour qu'on ne meure pas ?... Et sur la grêle, p'pa, c'est pour qu'on n'ait pas la petite vérole... hein, p'pa ?

— Non, bête, c'est pour la grêle dans les champs... une manière à eux de vacciner les pommes de terre.



Je n'ai jamais été ce qui s appelle un joli garçon, non!... on avait une figure chiffonnée qui ne déplaisait pas trop au sexe.



CE QUE C'EST QU'UN PASSANT

Un soldat, un prêtre, un fonctionnaire, un ouvrier portant les attributs de leur état social ne sont pas des passants.

Un passant est quelqu'un qui ressemble à tout le monde et qui ne peut se distinguer de personne.

Ce qui ressemble le mieux à un passant, c'est un autre passant.

Il n'y a de passants qu'à Paris. Un provincial ne sait pas ou sait mal ce que c'est qu'un passant.

Un homme qu'on connaît n'est point un passant. On sait toujours plus ou moins en province ce qu'est un homme qui passe, et où il va. Un passant est un homme qui va on ne sait où. Il n'y a donc de passants en province que pour les étrangers.

Il ne faut pas confondre l'homme qui se promène avec le passant.

Un homme qui se promène a l'air d'aller partout ou de n'aller nulle part. Un passant est un homme qui va quelque part.

Les gens qui se promènent, n'eussent-ils pour guide que le hasard, sont des gens qui se cherchent et semblent venus où ils sont, exprès pour se regarder. Les passants sont des gens qui se rencontrent, qui se croisent et qui, à moins qu'ils ne se coudoient, passent outre sans s'apercevoir même qu'ils se sont rencontrés.

Le passant est quelqu'un qui est seul et qui reste seul au milieu de tout le monde, qui ne se soucie pas de vous et qui vous est indifférent, à tort peut-être, — car tout passant est un secret.

Cet homme qui passe, il se peut que votre maîtresse l'attende.

C'est lui, peut-être, qui va vous enlever votre fortune, votre ami, votre honneur.

Vous l'aimerez demain, chère lectrice; et toi, lecteur, retiens-le, ton sort pourrait bien être dans ses mains.

Vous cherchez des amis, vous cherchez des maris, vous cherchez des amants, vous cherchez ce qui vous manque, pourquoi ce passant ne serait-il pas ce que vous cherchez?

Paris est la ville du monde où l'on peut faire, à propos d'un passant, le plus grand nombre de conjectures. Comme dans la rue rien ne distingue un homme d'un autre homme, un passant peut être, au gré du spectateur, un ministre ou un grand acteur, un prince ou un député, un ambassadeur ou un bourgeois quelconque. Et de même que la beauté d'une femme aimée est surtout dans l'œil de celui qui l'aime, de même la qualité d'un passant est dans l'œil de celui qui l'examine.

Pour les femmes, un passant est un homme qui les regarde trop, ou qui ne les regarde pas assez, une insulte ou un compliment, quelquefois l'un et l'autre. Si c'est une insulte, à quoi bon en parler? Si c'est un compliment, où est le mal? D'un inconnu, d'un passant, toute louange s'accepte : elle n'est pas compromettante, et elle est désintéressée. Après cela, les louanges désintéressées sont-elles bien celles que les femmes préfèrent?

— Pour un sot pénétré de sa seule importance, un passant est un impertinent qui la méconnaît, ou un pauvre diable qui l'ignore.

— Pour un homme célèbre, c'est une leçon d'humilité. Le passant lui rappelle que tous les hommes se ressemblent.

— Pour l'homme pressé qui court à ses affaires, le passant n'est qu'un obstacle matériel, trop multiplié.

— Pour un homme quinteux, un passant c'est un ennemi.

— Pour un amoureux, un passant n'est rien.

— Pour un flâneur, un passant est une distraction comme une autre.

— Pour un curieux, c'est un mot à chercher ou à surprendre.

— Pour un coupable, tout passant est un danger.

— Pour un homme ivre, s'il a le vin tendre, le passant, c'est son meilleur ami; — s'il a le vin mauvais, c'est un propre à rien, « qu'est-ce qu'il fait dans la rue? »

— Pour un jaloux, c'est un rival.

— Pour un envieux, c'est celui qui a ce qui lui serait dû.

— Pour un avare, cela pourrait bien être un voleur.

— Pour un homme malheureux, un passant est un indifférent de plus.

— Pour un pauvre, c'est l'espérance cent fois déçue.

— Pour l'homme qui n'a rien, un passant est toujours un homme qui a quelque chose.

Vous convient-il de descendre dans quelques détails ? — Essayons.

— Pour un tailleur, le passant est quelqu'un qu'il habillerait toujours mieux que cela.

— Pour le charretier chargé de l'arrosage, c'est ce qui fait de la poussière.

— Pour le balayeur, c'est ce qui fait de la boue.

— Pour un cocher, c'est ce qui gêne les voitures et qu'il est malheureusement défendu d'écraser.

— Pour l'ouvrier laborieux et intelligent, c'est son travail qui passe. c'est le consommateur. — Pour l'ouvrier quinteux, utopiste et paresseux, toujours mécontent, c'est celui qui ne fait rien, l'exploiteur... mot terrible sous lequel se cache la pire des haines.

— Pour l'œil d'une femme qui épie derrière sa persienne l'arrivée de celui qui déjà devrait être là, c'est une déconvenue et une impatience : un retard dans un désir.

— Pour le goutteux retenu sur sa chaise longue, c'est un homme diablement heureux, puisqu'il marche.

— Pour le prisonnier, c'est, quel qu'il soit, celui qu'il voudrait être, car c'est la liberté.

— Pour l'agent de police, c'est celui qu'il arrêtera peut-être demain, celui qu'il a peut-être tort de ne pas arrêter aujourd'hui.

— Pour le pick-pocket, — quand ce n'est pas le mouchard qu'il redoute, — c'est son dîner encore égaré dans la poche d'un autre, c'est son fonds de commerce ambulant, c'est ce qu'est le gibier pour le braconnier à l'affût, quelque chose qu'il faut saisir sans bruit et qui peut-être ne vaudra ni la poudre, ni la prison.

— Pour un monarque qu'on supposerait égaré par un caprice. comme les califes des *Mille et une Nuits*, dans les rues de sa capitale, c'est... mais cela dépend des jours et du monarque, c'est un des atomes. soutiens ou terreur de sa puissance. c'est son esclave. sa chose. ou son maître.

— Pour un homme politique, c'est une des gouttes d'eau du flot qui peut tout emporter, dont le mouvement peut être ralenti, mais non arrêté.

— Pour un philosophe, c'est une fraction de son système.

Le passant n'est donc qu'un être relatif, qui, par lui-même, ne saurait être autre chose qu'un passant, et qui n'acquiert de valeur particulière qu'à la condition d'être rencontré et jugé.

La rue est le royaume du passant; quand il a disparu, le royaume est vide. La solitude et le silence s'en emparent, et il n'y reste pas trace de son passage.

La rue, n'est-ce pas la terre tout entière? Qu'y reste-t-il de l'homme quand il a passé?

Mais dans la rue, comme sur la terre tout entière, alors même qu'il ne resterait rien de lui quand il a passé, l'homme est quelque chose quand il passe. — Car le passant, c'est — *les passants,* — c'est-à-dire le sang le plus chaud qui puisse courir dans les veines d'une grande cité.

A voir tous ces contrastes se rencontrant sans se heurter, sans se voir, — la joie à côté de la misère, l'homme qui rit à côté de l'homme qui pleure, le vice à côté de la vertu, l'oppresseur à côté de sa victime; à voir cette mêlée, sans but apparent, des intérêts, des sentiments et des mouvements les plus opposés, les pires et les meilleurs, ce flux et ce reflux monotone dont la pensée semble être dans ce mot : « Ote-toi de là que j'y passe, » vous pourriez croire que l'égoïsme l'a emporté, et qu'il ne se rencontre dans Paris que des individus et pas de société.

Détrompez-vous : il arrive qu'à des heures solennelles ces membres épars se rejoignent soudain; ces forces, tout à l'heure isolées, trouvent un centre commun; ces unités, qu'on avait si soigneusement séparées, se groupent d'elles-mêmes et s'aperçoivent qu'elles sont un nombre : les mains se serrent, les cœurs s'embrasent, et dans cette foule où d'abord vous n'aviez vu que des passants il vous faut saluer bientôt ce formidable peuple de Paris qui n'est chez lui que quand il est dans la rue, auquel on ne croit que quand il se montre, et qui a été, toutes les fois qu'il l'a fallu, — et en dépit de tout et de tous, — le premier peuple de la terre.

P.-J. STAHL.

« Eh bien, maître Baptiste? dit Flammèche, quand la lecture fut achevée.

— Dame, monsieur, dit Baptiste, qu'est-ce que vous voulez? Cela a le diable au corps les auteurs ; si c'est leur état de penser, à propos de ce qu'on voit dans la rue, à un tas de choses, laissons-les faire. »

Flammèche, rasséréné par cette sage réponse, parcourut d'un œil curieux les titres de quelques manuscrits.

« Ah! ah! dit-il, *Ce qu'on a dit de Paris* dans tous les temps et dans tous les pays! Si je ne me trompe, ceci nous est adressé par le petit homme qui fait profession, et ce n'est pas d'un sot, de préférer l'esprit tout fait à celui qu'il faudrait faire. Voyons un peu sa récolte. »

CE QU'ON A DIT DE PARIS

DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS.

* L'Assemblée des représentants se tiendra dans Lutèce, ville des Parisiens. — JULES CÉSAR. (53 ans av. J.-C.)

* Paris ne sera jamais pris que si les Parisiens le veulent bien. — CAMULOGÈNE. (53 av. J. C.)

* On ne peut oublier Paris. — STRABON. (L'an 20 après J.-C.)

* Paris est un bon lieu de séjour. — L'EMPEREUR ANTONIN. (150 ans après J.-C.)

* Paris est une bonne ville. Le peuple y écoute avec plaisir et comprend très-bien les choses spirituelles : il a de l'imagination et du cœur. Les persécutés sont ses amis. — SAINT DENIS. (IIIe siècle. — *Acta sanctorum.*)

* C'est à Paris qu'il faut faire des révolutions, quand on veut se rendre maître de la Gaule. — AMMIEN MARCELLIN. (IVe siècle.)

* Paris comprend tout, pardonne tout, même le ridicule de vivre en philosophe. — L'EMPEREUR JULIEN. (IVe siècle.)

* « Bourgeois, je vous dis que vous laissiez vos biens à Paris et ne bougiez de cette ville : par la grâce de Dieu, Paris sera toujours plus sûre que toutes les autres cités. » — SAINTE GENEVIÈVE. (Ve siècle. — *Légende dorée.*)

* Quand les femmes se mêlent d'être patriotes, Paris n'a rien a craindre. — ATTILA. (ve siècle.)

* Je veux avoir Paris. — CHILDÉRIC. (478.)

* Restons à Paris quelque temps; on s'y repose mieux qu'ailleurs. — CLOVIS. (498.)

* Paris est à tout le monde et n'est à personne. — (*Acte de partage des fils de Clovis.* 511.)

* Paris est le grand marché des peuples. — FRÉDÉGAIRE. (VIIe siècle.)

* Paris élève sa tête entre les autres villes, autant qu'un chêne domine au-dessus des roseaux. L'ABBÉ ABBON. (IXe siècle.)

* Paris, la ville des lettres : on y enseigne tout. — *Chronique du* XIe *siècle.*

* Paris la noble et puissante ville. — GUILLAUME LE BRETON. (*La Philippide.* — XIIIe siècle.)

* Paris, ville de boue ! — LE ROI PHILIPPE-AUGUSTE. (1215.)

* Paris, ville de baguenaudage, de ribaudage et de grande prouesse. FROISSARD. (1400.)

Flammèche en était là de la lecture des citations fournies par le petit homme, quand celui-ci se glissa dans son cabinet.

« Monseigneur, dit-il, c'est un remords qui m'amène. Il se peut que vous soyez émerveillé de découvrir qu'on parlait de Paris quand il n'existait pas, — ou presque pas, comme vous allez voir qu'on en parle aujourd'hui. J'ai voulu vous prévenir qu'en vertu d'un privilége qui est celui de tout citateur, qu'il s'agisse de science, d'histoire, d'art, ou même de religion, parmi les premières citations que je vous ai données, quelques-unes, bien qu'exactes quant à la lettre, sont peut-être légèrement bistournées quant à leur esprit même. Mais j'ai pensé que le *tiroir du diable* ne devait pas se priver d'un moyen dont légistes, historiens, théologiens, savants usent tous les jours avec autant de succès que de candeur. Si je ne vous avais pas donné les premiers mots que le passé ait bégayés sur l'enfance de Paris.

si je ne les avais pas rendus un peu plus clairs qu'ils ne semblent peut-être dans les originaux, mon travail eût fait pitié à tous mes confrères. Si enfin je ne les avais pas groupés de façon à les approprier à votre livre, on m'eût taxé d'être un maladroit.

« Mais cette confession faite pour le début de mon travail, je puis vous rassurer sur le reste. J'ai poussé jusqu'au scrupule le soin de la vérité aussitôt que, sorti des origines, je n'ai plus eu qu'à choisir, pour vous satisfaire, dans les documents authentiques. Ah! monseigneur. les origines! les origines! que de temps on perd à les inventer! »

Flammèche réfléchit un instant, mais prenant bientôt son parti :

« Ma foi! dit-il, mon brave homme, je ne vois qu'un moyen de me laver les mains de ce que vous m'apprenez: c'est de consigner vos paroles, ici même. Si pour des ouvrages d'importance le public admet la méthode que vous venez de m'exposer, j'espère qu'il la trouvera bonne aussi pour un livre qui n'a pas mission d'être majestueux.

« Continuons. »

---

* Paris vaut moins qu'on ne le dit, et pourtant c'est une grande chose que Paris. — PÉTRARQUE (1361.)

Il n'est bon bec que de Paris.
VILLON. (XV[e] siècle.)

* En ceste ville, il y ha force preudes femmes et chastes. — RABELAIS.

* Paris est une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir.
RABELAIS.

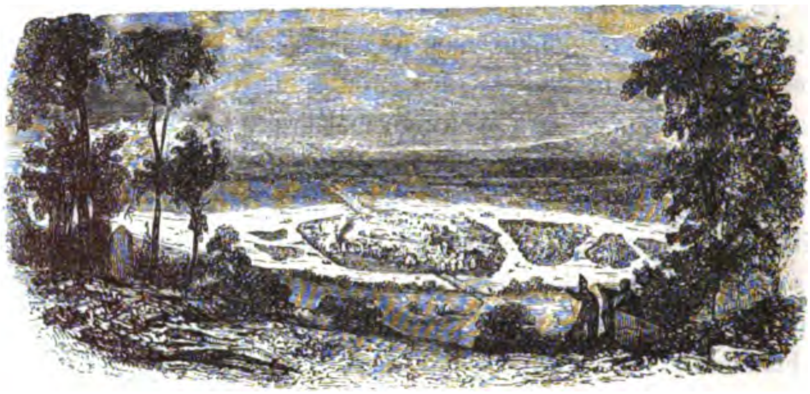
* Les autres villes sont des villes; Paris est un monde. — CHARLES-QUINT. (1539.)

* Paris est l'enfer des chevaux, le purgatoire des maris, le paradis des femmes. — CHARLES-QUINT.

Tant que Paris ne périra,
Gaîté du monde existera.
NOSTRADAMUS. (1555.)

* A Paris, il n'y a écu qui n'y doive dix sols de rente une fois l'année. — BLAISE DE MONTLUC. (XVI[e] siècle.)

PARIS D'HIER.



Paris sous les Gaulois.



Urne funéraire, rue Vivienne.



Hôtel de Sens.



Maison d'Héloïse et d'Abeilard.



Thermes de Julien.



Paris sous les Romains



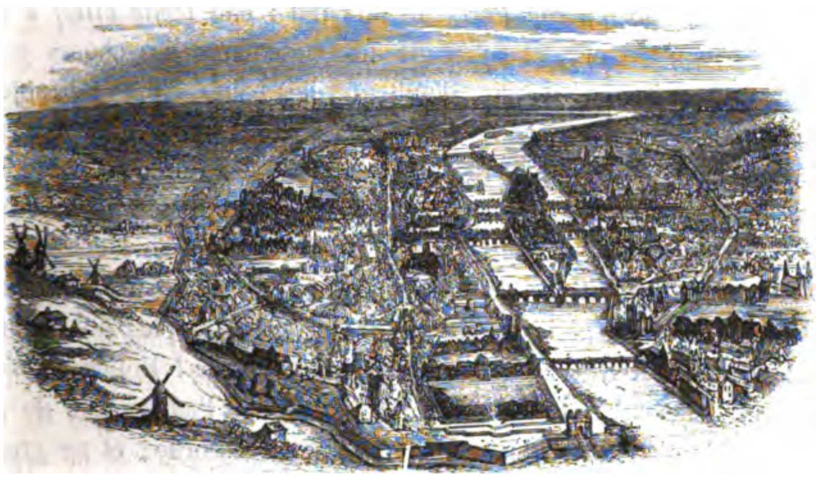
Rue de la Ferronnerie.



Foire Saint-Germain.



Hôtel du maréchal d'Ancre.



Paris sous Louis XIII.



Maison de Molière.



Maison de Regnard.

* Il ne fait jamais mauvais temps pour retourner à Paris. — *Adages français*. (XVI[e] siècle.)

* Paris, ville ingrate et perfide. — HENRI III.

* Paris, tête du royaume, mais tête trop grosse et trop capricieuse. HENRI III.

* Paris! quel nid de coquettes! — HENRI IV.

* Paris vaut bien une messe. — HENRI IV.

* Je donnerai quelque jour à Paris un nouveau blason et j'y mettrai des dés, une épée et une cotte de femme. — HENRI IV.

* Je ne veux oublier cecy, que je ne me mutine jamais tant contre la France que je ne regarde Paris de bon œil : elle (*cette ville*) a mon cœur dez mon enfance, et m'en est advenu comme des choses excellentes; plus j'ay veu, depuis, d'aultres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection : je l'aime par elle mesme, et plus en son estre seul que rechargée de pompe étrangière : je l'aime tendrement jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette; mais surtout grande et incomparable en variété et en diversité de commoditez; la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions! Entière et unie, je la treuve défendue de toute aultre violence : je l'advise que de tous les partis, le pire sera celui qui la mettra en discorde; et ne crainds pour elle qu'elle mesme, et crainds pour elle autant certes que pour aultre pièce de cet Estat. Tant qu'elle durera, je n'auray faulte de retraicte où rendre mes abbois; suffisante à me faire perdre le regret de toute aultre retraicte. — MONTAIGNE.

Paris est sans comparaison :
Il n'est plaisir dont il n'abonde.
Chacun y trouve sa maison;
C'est le pays de tout le monde.

Chanson du XVII[e] siècle.

Paris. . . . .
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.

P. CORNEILLE.

* Les marchands de Paris dans leurs boutiques raisonnaient des

affaires de l'État et étaient infectés de l'amour du bien public qu'ils estimaient plus que leur avantage particulier. (1648.) — Mme DE MOTTEVILLE.

* A Paris le poste d'homme du public est plus beau et même plus sûr que celui de favori du prince. Vous vous étonnerez peut-être de ce que je dis « *plus sûr* » à cause de l'instabilité du peuple; mais il faut avouer que celui de Paris se fixe plus aisément qu'aucun autre. — LE CARDINAL DE RETZ.

PARIS EN 1650.

Un amas confus de maisons;
Des crottes dans toutes les rues;
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues;

Force gens noirs, roux et grisons;
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues;

Maint poudré qui n'a pas d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble;

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit;
C'est là Paris : que vous en semble?

SCARRON.

* *Fluctuat, non mergitur* (ballottée, jamais coulée); devise donnée à la ville de Paris, qui avait, comme on sait, pour blason un navire.

* *Mascarille.* — Eh bien, mesdames, que dites-vous de Paris?

Madelon. — Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudrait être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

Mascarille. — Pour moi, je tiens que, hors Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

Cathos. — C'est une vérité incontestable.

Mascarille. — Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise. — MOLIÈRE, *les Précieuses ridicules* (1659).

Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, auprès de Paris, un lieu de sûreté.
BOILEAU.

* *M. de Pourceaugnac.* — Ah! je suis assommé! Quelle maudite ville! assassiné de tous côtés.

Sbrigani. — Qu'est-ce, monsieur? est-il encore arrivé quelque chose?

M. de Pourceaugnac. — Oui, il pleut en ce pays des femmes et des lavements. — MOLIÈRE. (1669.)

* On ne voit à Paris que travail et qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant? — MONTESQUIEU.

* Paris est le siége de l'empire de l'Europe. — MONTESQUIEU.

* A Paris règnent la liberté et l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauvent pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. — MONTESQUIEU.

* On ne s'amuse qu'à Paris. — LE MARÉCHAL DE SAXE.

* Paris!.. Une ville où il faut promener la moitié du temps son corps dans une voiture et où l'âme est toujours hors de chez elle. — VOLTAIRE.

* On aperçut enfin les côtes de France.

« Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin? dit Candide.

— Oui, dit Martin, j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête, d'autres où l'on fait le bel esprit; et, dans toutes, la principale occupation est l'amour; la seconde, de médire; et la troisième, de dire des sottises. — Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris? — Oui, j'ai vu Paris; il tient de toutes ces espèces-là; c'est un chaos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu : j'y fus volé, en arrivant, de tout ce que j'avais, par des filous; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison, après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande... On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là : je le veux croire. »

VOLTAIRE. (*Candide.*)

* Paris est une basse-cour composée de coqs d'Inde qui font la roue et de perroquets qui répètent des paroles sans les entendre. — VOLTAIRE.

* Un Anglais pense tout haut, un Français ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche les auteurs français se dédommageaient de la hardiesse qui était interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût et tout ce qui est du ressort des belles-lettres; égalant par la politesse, les grâces et la légèreté, tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. — FRÉDÉRIC LE GRAND.

* Paris est un désert d'hommes! — J.-J. ROUSSEAU.

* Il est inconcevable que, dans ce siècle de calculateurs, il n'y ait pas un Français qui sache voir que la France serait beaucoup plus puissante si Paris était anéanti. — J.-J.-ROUSSEAU.

* Quand j'entends un Français et un Anglais, tout fiers de la grandeur de leurs capitales, disputer entre eux lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitants, c'est pour moi comme s'ils disputaient ensemble lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné. — J.-J. ROUSSEAU.

* On peut regarder Paris comme le centre de l'incontinence de la France, et même comme le mauvais lieu de l'Europe. — RÉTIF DE LA BRETONNE. (1775.)

* Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner, quatre francs pour prendre l'air, cent louis pour avoir le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu. — CHAMFORT.

* C'est à Paris que les ambitions, les préjugés, les haines et les tyrannies des provinces viennent se perdre et s'anéantir. Là, il est permis de vivre obscur et libre. Là, il est permis d'être pauvre, sans être méprisé. L'homme affligé y est distrait par la gaieté publique, et le faible s'y sent fortifié des forces de la multitude. — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

* A Paris, la Providence est plus grande qu'ailleurs. — RIVAROL.

* A Paris, on trouve tout. — MERCIER.

* Paris est l'alambic de la France. — LE PRINCE DE LIGNE.

* Viens à Paris; rien ne vaut ce séjour où les sciences, les arts, les

grands hommes, les ressources de toute espèce pour l'esprit se réunissent à l'envi. — Mme ROLAND.

* Paris n'est pas, ainsi que les autres, une ville qui appartienne en propre à ses habitants; Paris est plutôt la patrie commune, la mère-patrie de tous les Français. — CAMILLE DESMOULINS.

* La France est dans Paris. — DANTON.

* Dans les batailles, dans les plus grands périls, sur les mers, au milieu même des déserts, j'ai eu toujours en vue l'opinion de cette grande capitale de l'Europe. — NAPOLÉON. (16 décembre 1804.)

* Il n'y a pàs d'art humain pour gouverner Paris, car c'est le Diable qui le mène. — JOSEPH DE MAISTRE.

* Paris s'occupe davantage d'une comédie nouvelle que de dix batailles gagnées ou perdues. — SAVARY, DUC DE ROVIGO. (1810.)

* Paris est le lieu du monde où l'on peut le mieux se passer de bonheur. C'est sous ce rapport qu'il convient si bien à la pauvre espèce humaine. — Mme DE STAEL.

* Mme de Staël demeurait rue de Grenelle Saint-Germain, près de la rue du Bac, lorsqu'elle fut exilée (à la fin de 1803). Forcée de quitter Paris, elle se dirigea aussitôt vers l'Allemagne. La mort de son père la ramena subitement à Coppet.... En 1805, s'occupant d'écrire son roman-poëme (*Corinne*), Mme de Staël ne put demeurer plus longtemps à distance de ce centre unique de Paris où elle avait brillé, et en vue duquel elle aspirait à la gloire. C'est alors que se manifeste en elle cette inquiétude croissante, ce mal de la capitale, qui ôte sans doute un peu à la dignité de son exil, mais qui trahit du moins la sincérité passionnée de tous ses mouvements. Un ordre de police la rejetait à quarante lieues de Paris; instinctivement, opiniâtrément, comme le noble coursier au piquet qui tend en tous sens son attache, comme la mouche abusée qui se brise sans cesse à tous les points de la vitre en bourdonnant, elle arrivait à cette fatale limite, à Auxerre, à Châlons, à Blois, Saumur. Sur cette circonférence qu'elle décrit et qu'elle essaye d'entamer, sa marche inégale devient une stratégie savante; c'est comme une partie d'échecs qu'elle joue contre le gouvernement représenté par quelque préfet plus ou moins rigoriste. Quand elle peut s'établir à

Rouen, la voilà dans le premier instant qui triomphe, car elle a gagné quelques lieues sur le rayon géométrique. Mais ces villes de province offraient peu de ressources à un esprit si actif, si jaloux de l'accent et des paroles de la pure Athènes. Voyageant plus tard en Allemagne, elle disait : « Tout ce que je vois ici est meilleur, plus instruit, plus éclairé peut-être que la France, mais un petit morceau de France ferait bien mieux mon affaire. » Enfin il y eut moyen de s'établir à dix-huit lieues de Paris (quelle conquête!), à Acosta. « Oh! le ruisseau de la rue du Bac! » s'écriait-elle quand on lui montrait le miroir du Léman. A Acosta, comme à Coppet, elle disait ainsi; elle tendait plus que jamais les mains vers cette rive si prochaine. Se promenant un jour avec les deux Schlegel, et M. Fauriel, celui-ci, qui lui donnait le bras, se mit involontairement à admirer un point de vue : « Ah! mon cher Fauriel, dit-elle, vous en êtes donc encore au préjugé de la campagne. » Et sentant aussitôt qu'elle disait quelque chose d'extraordinaire, elle sourit pour corriger cela. L'année 1806 lui sembla trop longue pour que son imagination tînt à un pareil supplice, et elle arriva à Paris un soir, n'amenant ou ne prévenant qu'un très-petit nombre d'amis. Elle se promenait chaque soir et une partie de la nuit à la clarté de la lune, n'osant sortir de jour. Des indiscrétions firent que Fouché fut averti. Il fallut vite partir, et ne plus se risquer désormais à ces promenades le long des quais, du ruisseau favori et autour de cette place Louis XV si familière à Delphine. —
SAINTE-BEUVE.

* Les provinces ont un caractère si servile qu'elles se croient honorées quand on leur enlève quelque artiste ou quelque monument pour orner Paris, qui les persifle. — FOURIER.

* Paris ressemble au duc de Vendôme : épicurien, cynique, paresseux, se levant à midi, mais pour aller vaincre. — BENJAMIN CONSTANT.

* Cher Paris! il est encore, à tout prendre, ce qu'il y a de mieux dans cette Europe si corrompue. Sans doute il renferme beaucoup de mal, mais le mal y est moins mauvais qu'ailleurs, et c'est beaucoup. —
LAMENNAIS.

* Paris n'a pas de politique, mais des coups de tête qui sont des coups de maître. — ARMAND CARREL.



Guichet du Carrousel.



Les Tuileries en 1792.



Ancienne rue Saint-Nicaise.



Ancienne prison de l'Abbaye.



L'ancien club des Jacobins.



Place Dauphine.
La patrie en danger.



Tombeau de Dagobert.
(Jardin des Petits-Augustins.)



Une des cours du musée des Petits-Augustins.



Héloïse et Abeilard.



Ancienne rue de la Convention.



Les marches de l'église Saint-Roch au 13 Vendémiaire.



Terrasse des Feuillants.



Les Grands-Augustins, autrefois.



L'ancien Temple.



Les Grands-Augustins, autrefois.



Passerelle de Constantine.





La Bastille, anciennement.



Armes de Paris.



Abbaye de Saint-Denis.

Tour de Sainte-Geneviève.

* Hors de Paris, penseurs et poëtes mènent une misérable vie d'isolement... Imaginez-vous, au contraire, une ville comme Paris, où les hommes les plus remarquables d'une grande nation, réunis sur un seul point, sont en rapport journalier, où les luttes et l'émulation amènent la réciprocité des lumières et des progrès ; une ville où ce qu'il y a de plus parfait dans tous les règnes de la nature, dans les arts de l'univers entier, est chaque jour offert en spectacle au public ; représentez-vous cette métropole du monde, où chaque pas que l'on fait sur un pont, sur une place publique, rappelle quelque grand événement du passé ; où chaque coin de rue a servi de théâtre à quelque épisode historique. Et, pour compléter cet ensemble, faites surgir devant vos yeux non pas le Paris d'une époque de ténébreux obscurantisme, mais bien le Paris du XIXe siècle, dans lequel, depuis trois générations d'hommes, et grâce à des hommes de génie, une telle abondance d'idées a été mise en circulation que, sur la surface du globe, on n'en saurait trouver autant sur un seul point, et vous comprendrez ce qu'il y a là d'esprit infus, de force d'impulsion pour aider le talent à se déployer et à prendre son essor. — GŒTHE.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris.

BÉRANGER.

* Notre beau pays a un immense avantage: il est *un*. Trente-quatre millions d'hommes, sur un sol d'une moyenne étendue, y vivent d'une même vie, y sentent, y pensent, y disent la même chose presque au même instant. Il n'a cet avantage qu'à la condition d'un centre unique d'où part l'impulsion commune et qui meut tout l'ensemble. C'est Paris, qui parle par la presse, qui commande par le télégraphe; frappez ce centre, et la France est comme un homme frappé à la tête. (1840.) —

A. THIERS.

* Paris est une république. L'homme qui a de quoi vivre et qui ne demande rien n'y rencontre jamais le gouvernement. — STENDHAL. (1833.)

* A Paris il y a moins d'envie que dans les provinces; quelque bonne disposition que l'on ait, on ne peut pas haïr un inconnu. —

STENDHAL.

* Pauvre provincial qui avez quitté vos champs, votre ciel, votre maison et votre famille, pour venir vous enfermer dans ce cachot de l'esprit et du cœur, voyez Paris, ce beau Paris, que vous aviez rêvé si merveilleux! voyez-le s'étendre là-bas, noir de boue et de pluie, bruyant, infect et rapide comme un torrent de fange! — GEORGE SAND.

C'était un débauché de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice et de la plus féconde;
Je veux dire Paris.

A. DE MUSSET.

APRÈS UNE REPRÉSENTATION DU MISANTHROPE.

Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde!
Quelle mâle gaîté, si triste et si profonde!
. . . .
S'il rentrait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville,
Il (*Alceste*) y trouverait mieux pour émouvoir sa bile
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet;
Nous avons autre chose à mettre au cabinet.

ALFRED DE MUSSET. (1840.)

* Il n'y a pas d'endroit sous le ciel où l'on s'occupe autant de son voisin qu'à Paris. — ALFRED DE MUSSET.

* Paris a d'inexplicables caprices de laideur et de beauté. — BALZAC.

* Paris n'est pas la demeure de l'ennui; si parfois on l'y rencontre, vous pouvez en accuser une négligence de l'octroi. — L. JAN.

* A Paris, dans cette ville d'élégance perfectionnée et de luxe merveilleux, il n'y a que deux saisons : celle où la boue est involontaire, c'est la mauvaise saison; celle où la boue est volontaire, c'est la belle saison, le temps des arrosages. — Mme DE GIRARDIN.

* En fait de commérage, il n'existe pas dans tout l'univers une ville qui soit plus *petite ville* que Paris. Rome n'est rien en comparaison, c'est une petite ville *simple*, tandis que Paris est une collection de *petites villes* qui luttent entre elles d'imagination et de curiosité. A Paris, les commérages se compliquent et se multiplient à l'infini; on devine ce que peut produire l'esprit de rivalité appliqué au commérage. Chaque quartier a la prétention de connaître l'aventure du jour mieux que tous les

autres quartiers, et chaque narrateur, pour prouver qu'il en sait plus que personne, ajoute au récit qui court un détail nouveau de son invention. L'histoire ainsi défigurée fait son chemin sans obstacle. Le contrôle est impossible dans un si vaste empire. Le mensonge circule librement, protégé par l'immensité. — Mme DE GIRARDIN.

* La passion du luxe qui s'est manifestée depuis quelque temps à Paris est précisément la passion des gens qui n'ont point de fortune. N'est-ce pas un des effets bizarres de l'esprit de contradiction, qu'on ne sente le désir d'avoir le superflu que lorsqu'on manque du nécessaire? A Paris, les millionnaires sont fort tristes : une seule chose les fait rire, c'est la prodigalité des pauvres diables. Ici, moins on possède et plus on dépense. Avec deux mille livres de rente on mange vingt mille francs par an. On fait le contraire en province : avec vingt mille livres de rente on mange deux mille francs par an. — Mme DE GIRARDIN.

* Paris, à force d'être l'Eldorado, est un gouffre où chacun se précipite tout comme on se précipitait dans la rue Quincampoix, au bon temps du système de Law. — JULES JANIN.

* L'homme de génie, à Paris, c'est celui auquel le plus de gens ressemblent. — DÉSIRÉ NISARD.

* A Paris, nous sommes bien toujours la société qui croit à ce qui l'amuse, et qui s'amuse surtout de sa propre diffamation. Nous aimons mieux notre caricature que notre portrait. — CUVILLIER-FLEURY.

* Paris est l'échanson universel : il goûte et essaye les us et les idées,
A. KARR.

* A Paris, c'est le mot qu'on ne dit pas qui est le mot dangereux.
THÉOPHILE GAUTIER.

* Paris est à proprement dire toute la France ; celle-ci n'est que la grande banlieue de Paris. — HENRI HEINE.

* L'amour pour Paris est pour beaucoup dans le patriotisme des Français, et si Danton ne prit pas la fuite, « parce qu'on ne peut emporter la patrie aux semelles de ses souliers, » cela voulait dire qu'on ne trouve pas à l'étranger l'équivalent de Paris. — HENRI HEINE.

* Quand Paris prend du tabac, toute la France éternue. — GOGOL.

* Qui n'a pas passé une soirée à Paris n'a pas vécu. — LOUIS BLANC.

* Paris est d'absolue nécessité; une Europe où Paris manquerait serait fragile et ne tiendrait pas. — VARNHAGEN D'ENSE.

* A Paris, en vieillissant, le bon devient meilleur. — ALEX. DUMAS.

* De tous les livres qu'ait encore écrits la main de l'homme, Paris est le plus intéressant. — A. ESQUIROS.

* Paris n'est pas un pays, mais le résumé du pays. — MICHELET.

* Qui dit Paris dit la monarchie tout entière; il en est le grand et complet symbole. — MICHELET.

PARIS

OPINION D'UN VIEUX GENTILHOMME DE PROVINCE.

Ah! ce n'est plus Paris, la belle capitale,
Éblouissant les yeux du luxe qu'elle étale,
Où les arts, apportant leurs chefs-d'œuvre divers,
Se donnaient rendez-vous des bouts de l'univers.
— Les magasins sont clos; plus d'art, plus de négoce;
C'est un événement que le bruit d'un carrosse;
Chacun craint son voisin et reste en sa maison;
On rêve en s'endormant qu'on s'éveille en prison;
Tout se tait; les passants glissent comme des ombres;
Quelquefois seulement on entend des bruits sombres....
L'avenir ne promet que de pires fureurs.

F. PONSARD.

* Paris ne sait plus rien apprécier avec le regard d'une raison indépendante et moqueuse. Nous ne rions maintenant ni des autres ni de nous : en perdant notre esprit, nous avons perdu notre liberté. — PROUDHON.

Paris a le calme et l'orage,
Le bien au mal entrelacé :
C'est un gouffre pour l'insensé,
C'est une oasis pour le sage.

Cte DE GRAMONT.

« O Athènes, c'est pour toi que je combats, » disait Alexandre. A combien plus forte raison le surnuméraire de la gloire le dirait-il aujourd'hui de Paris ! — E. PELLETAN.

* La Rome de Néron.... une ville comme Paris de nos jours, artificielle, bâtie par ordre, où l'on a visé surtout à obtenir l'admiration des provinciaux. — E. Renan.

* L'embryon fait l'homme : il le construit molécule à molécule par l'évolution continue de l'idée qui est en lui. C'est ainsi que Paris a fait la France. — M. Berthelot.

* Paris! formidable auberge ! — L. Veuillot (1866).

* Paris n'est et ne sera jamais que la grande auberge de l'Europe.
Barrère (1790).

Être peu dans Paris, c'est n'être rien du tout,
Et, sans un piédestal, nul n'y semble debout.
Émile Augier

* S'amuser est un mot français et n'a de sens qu'à Paris. —
H. Taine.

* La Province et Paris! un escargot traîné par un papillon. —
H. Taine.

* On dit vulgairement que Paris n'a pas été fait en un jour. Nous le voyons bien aujourd'hui, puisque voilà quinze ans qu'on est occupé à le refaire, et que les maçons n'ont pas mis encore le bouquet sur l'édifice. — Auguste Villemot.

* Combien sont venus tenter la gloire à Paris qui sont repartis en disant : « Il est trop difficile d'être Parisien ! » — Alex. Dumas fils.

* O Paris, tu es facile à l'homme qui débute, terrible à l'homme qui a réussi. On dirait, Dieu me pardonne! que tu prends de la jalousie contre ceux qui t'ont forcé à l'admiration et que tu te venges sur eux de tout le plaisir qu'ils t'ont donné. — Edmond About.

* Un riche impertinent est ridicule, à Paris. — A. Morel.
* Paris trouve un mot pour chaque idée. — A. Morel.
* C'est comme une noblesse d'être né Parisien ou de l'être devenu.
A. Morel

* A Paris, il est difficile de placer son cœur et de garder son argent.
Nestor Roqueplan.

* Paris n'est plus une ville, c'est une gare. — V. Sardou.

* A Paris souvent le ménage, tel que le produit le nouveau train de la vie mondaine, est une espèce de raison sociale où le mari représente la recette et la femme la dépense. Ils ne se rencontrent guère plus que ne ferait une calèche lancée à grandes guides côtoyant une locomotive emportée par un train express. — PAUL DE SAINT-VICTOR.

* A Paris, lorsqu'un homme possède une femme, il n'a plus qu'une idée : c'est de la quitter pour en choisir une autre. — HENRI ROCHEFORT.

* Paris est la capitale des sept péchés capitaux. — SIEBECKER.

* Ce qui pousse les étrangers, les jeunes surtout, vers Paris, c'est — qu'ils s'en rendent compte ou non, — le secret désir d'y découvrir enfin le vrai mot de l'énigme humaine. Paris ne le donne pas plus que toute autre ville; mais ne l'ayant pas trouvé là, on ne le cherche plus ailleurs, et l'on se laisse aller au septicisme, à l'indifférence, à la résignation. Cette résignation, muette et comme honteuse d'elle-même, tout Parisien, — le plus évaporé aussi bien que le plus important, — la porte cachée au fond de son être, et elle en dit plus à qui sait entendre que les déclamations chagrines ou violentes des misanthropes. — TOURGUENEFF.

* Sois trois fois maudit, Paris, repaire immonde, où les amis se déchirent, où les ennemis s'embrassent, où l'on peut voir assis et dînant à la même table les insulteurs et les insultés de la veille! — JULES SANDEAU.

* Il faut vous avouer que ce beau Paris n'est pas parfait, et que je découvre peu à peu des taches dans ce soleil. Paris est un lieu admirable, c'est dommage seulement qu'il y ait des habitants : non qu'ils ne soient pas aimables, ils le sont trop; mais ils sont aussi trop distraits, et, autant que je puis le croire, ils vivent et meurent sans penser à ce qu'ils font. Ce n'est pas leur faute, ils n'en ont pas le temps. Ils sont, sans sortir de Paris, des voyageurs éternels, incessamment dissipés par le mouvement et la curiosité. Les autres voyageurs, quand ils ont visité quelque coin intéressant du monde et oublié pendant un mois ou deux leur maison, leur famille, leur foyer, rentrent chez eux et s'y assoient; les Parisiens, jamais. Leur vie est un voyage. Ils n'ont pas de foyer. Tout ce qui est ailleurs le principal de la vie y devient secondaire. On y a, comme partout, son domicile, son intérieur, sa chambre : il le faut bien. On y est, comme partout, époux et père, épouse et mère, il le

PARIS D'HIER.



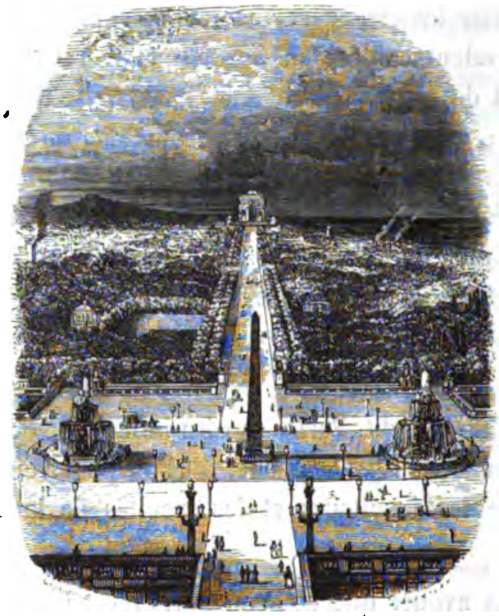
Terre-plein du Pont-Neuf.



Hôtel de Ville.



La Monnaie.



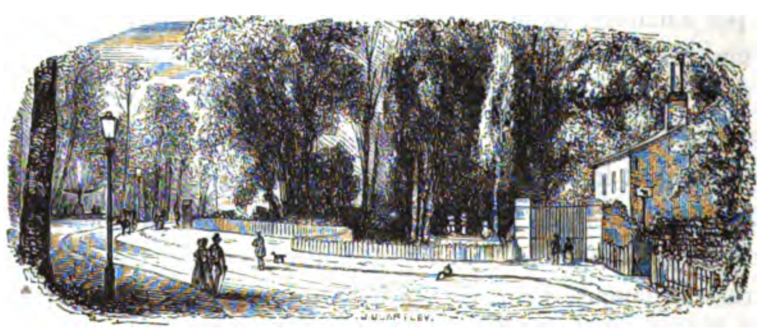


Pont de l'Hôtel-Dieu.



Les Invalides.

La place de la Concorde et les Champs-Élysées.



Avenue Gabrielle.



Ancienne barrière Saint-Martin.



Tour de l'Horloge du Palais.



Bains du Pont-Neuf.



Vue des quais prise de la tour Saint-Gervais.



Ancienne pompe Notre-Dame.



Louvre.



Ancien pont de Bercy.

faut bien encore, mais tout cela aussi peu que possible. L'intérêt n'est pas là ; il est dans la rue, dans les musées, dans les salons, dans les théâtres, dans les cercles, dans cette immense vie extérieure qui sous toutes les formes s'agite jour et nuit à Paris, vous attire, vous excite, vous prend votre temps, votre esprit, votre âme, et dévore tout. C'est le meilleur lieu du monde pour y passer, et le pire pour y vivre. — OCTAVE FEUILLET.

* Il y a quelques jours, j'accompagnais aux buttes Chaumont un homme d'État illustre, dont j'ai l'honneur d'être l'ami, M. Gladstone. Devant ce grand spectacle de Paris étendu sous nos yeux, il fit cette observation tout anglaise : « Il n'y a pas assez de fumée. » Cela choquait ses idées d'homme pratique, de ne pas voir plus de fabriques, ses idées d'homme qui ne comprendrait pas Londres sans le bruit des machines et les panaches de fumée des usines. — JULES SIMON.

* On compare Paris à Londres. Chaque ville a ses destinées, ses besoins, son caractère. Suivez les bords de la Tamise : vous voyez sur ses deux rives des magasins et des manufactures. Suivez les quais de la Seine : vous voyez que Paris est la ville des arts. Non, Paris ne doit pas être une ville manufacturière, Paris doit être le grand centre de consommation des produits manufacturés du reste du pays. Le pays produit, Paris consomme. — Mis D'HAVRINCOURT.

* Chamfort disait : « J'ai connu une femme qui m'a gâté toutes les autres. » Paris est la ville qui gâte toutes les autres. A Londres, à Berlin, à Vienne, à Rome même, la ville aux parfums, on regrette Paris. Les odeurs de Paris n'ont empêché personne d'y revenir.

* Londres écrase. Paris dilate. Les poitrinaires de l'esprit y guérissent.

* Vous vous plaignez de Paris? — Quittez-le. Vous y reviendrez, et bien content.

* Le vrai Parisien, hors de Paris, c'est le poisson hors de l'eau. Et n'en riez pas, c'est la gloire de Paris que, loin de lui, la vie soit impossible à quiconque l'a connu.

* Paris ne peut faire d'ingrats que parmi les sots ou les culs-de-jatte : ceux que l'esprit ou ceux que le mouvement gêne

* Les jours de révolution, c'est Paris qui a le mal et c'est la province qui fait les soupirs.

* Paris est si fort qu'après l'avoir pris, l'Europe coalisée n'a même pas pensé à le garder.

* Ce qui fait la force indestructible de Paris, c'est qu'il est et sera toujours plein de gens intelligents qui aiment mieux y mourir de faim que d'aller vivre en paix dans le plus beau lieu du monde.

* Paris est le jeune-premier de l'Europe. Les femmes le savent bien. Ce n'est qu'à Paris qu'il fait tout à fait bon d'être belle.

* Paris porte bien ses défauts et fait bon marché de ses qualités. C'est la ville la moins gourmée, la moins empesée, la moins amidonnée de l'Europe. Paris a assez d'esprit pour être tout, même bête, même fat sans être sot. La fatuité de Paris, quand Paris a la lubie d'être fat, n'est jamais longue, et ne monte pas jusqu'à la morgue. C'est la qualité de Paris d'avoir un si bon caractère, qu'il peut rire d'autrui aussi bien que de lui-même sans se fâcher. Il est tout juste assez content de lui, pour n'être jamais tout à fait mécontent des autres.

* Quand Paris prend le galop, l'Europe se met au trot. L'Europe ne rattrape Paris que quand Paris s'arrête, ou recule. Mais sitôt que Paris se voit rattrapé, Paris, repart. C'est pourquoi l'Europe s'est toujours défiée de la France endormie. — P.-J. Stahl.

* Paris dort comme tout le monde, mais il se réveille toujours à l'heure et n'est jamais en retard pour dire le mot qui est l'avance du progrès. Paris, soldat téméraire, quand il le faut, vous dira très-bien un beau jour : « La guerre, c'est trop bête. Le progrès n'est plus là ! »

* Il ne faut pas éveiller le chat qui dort. C'est le fond de la politique de tous les gouvernements à l'égard de Paris. Heureusement Paris ne dort jamais que d'un œil.

* En France toutes les villes pensent de même. La campagne ignorante retarde seule sur Paris. Grâce aux chemins de fer, qui mettent du soir au matin Paris dans les départements et les départements dans Paris, par l'échange des journaux, des idées et des personnes, par l'émulation des goûts, des curiosités, des manies, et même des ridicules si vous voulez; grâce au télégraphe, qui rend la même pensée, la même lubie électrique et instantanée, sur toute la surface du territoire, l'antagonisme de Paris et des autres villes de France n'existe plus. Vous habitez Lille, Strasbourg, Nice, Marseille, Lyon, Bordeaux, Nantes, Cherbourg, le Havre, Dunkerque, Pontoise ou Carpentras, etc., vous êtes des Parisiens, car vous vivez de l'air de Paris.

* La province fournit tout à Paris : le pain, le vin, les fruits, les légumes, les poissons, les beefsteacks, les côtelettes, le gibier, la volaille,

la houille, les métaux, le bois, ses grands hommes, toutes les matières premières. Paris ne donne en échange de tout cela à la province, qu'une chose : « *l'éclairage;* » et c'est assez pour que des deux parts on soit quitte.

* La province rejette sur Paris quelqu'un dont elle ne savait que faire, un homme singulier, embarrassant, qui ne pouvait être ni notaire, ni avoué, ni marchand. Paris lui apprend que « *ce bon à rien* » était un homme de génie et le lui rend célèbre. Voilà comment la province fournit ses grands hommes à Paris.

* L'Europe même ne croit à ses gloires que quand Paris les a signées et paraphées. — P.-J. STAHL.

* La province se console de n'être pas Paris en se laissant dire qu'elle lui fournit tous ses grands hommes. On la trompe. A l'heure qu'il est, on peut compter sur les registres de l'État civil de Paris *trois cent vingt huit* hommes célèbres à divers degrés, controlés par Vapereau, en attendant le jugement probablement plus sévère de la postérité : 67 peintres, 50 hommes de lettres, 36 auteurs dramatiques, 32 savants, 28 hommes politiques, 12 officiers généraux, 3 voyageurs, 4 avocats, 5 architectes, 12 musiciens, 15 sculpteurs, 6 journalistes, 4 graveurs, 12 industriels, 1 empereur, 1 cardinal, 1 pasteur, 31 artistes dramatiques, et 8 médecins. N'est-ce pas une réponse victorieuse à cet administrateur de Paris né à Paris, qui prétend qu'il n'y a pas de Parisiens?

JULES VERNE.

* Dans l'état actuel des choses, prêcher des croisades contre Paris, c'est tout simplement conspirer contre la vie nationale, je parle de la vie de l'intelligence, puisqu'elle s'est concentrée là et qu'on l'attaque dans sa place de refuge. — JEAN MACÉ.

* Londres me semble inférieur à Paris sous plusieurs rapports. La grandeur même, quand elle est comme illimitée, nuit à la beauté. —

LACORDAIRE.

* Paris est la seule ville du monde où la royauté appartienne à l'esprit. L'esprit y court les rues. Les titis en ont plein leurs poches. Les femmes de la halle l'emploient pour enguirlander leurs discours en guise de persil, et ne le font pas payer. — TOUSSENEL.

* Là où l'esprit est roi la femme est reine, et seule distribue les couronnes. Toutes les femmes voudraient venir à Paris, si elles étaient maîtresses de leurs destinées. — TOUSSENEL.

* Avez-vous été exilé de Paris? vous a-t-on ôté Paris? vous l'a-t-on arraché? Non. Eh bien, vous ne savez pas ce que vaut Paris! Il n'est que la force, ou que la conscience du plus dur devoir qui puisse retenir un vrai Parisien loin de Paris. Ah que l'on aime Paris, sitôt qu'on l'a perdu!

Qui est-ce qui a le plus magnifiquement, le plus profondément, le plus tendrement, le plus amoureusement dit, chanté, célébré, pénétré Paris? C'est un exilé, un homme qui, depuis dix-sept ans, n'y a pas mis les pieds, mais de qui évidemment la pensée n'en a pas été absente un seul jour. Prenons au hasard quelques lignes, quelques traits épars, dans l'éblouissant tableau de Paris que Victor Hugo vient de publier dans *Paris-Guide :*

« Qui regarde Paris a le vertige. Rien de plus fantasque, rien de plus tragique, rien de plus superbe. — Paris est le semeur. — La fonction de Paris, c'est la dispersion de l'idée. — Paris travaille pour la communauté terrestre. — Paris est le condensateur. — Le mouvement est français, l'impulsion est parisienne. — Le magnifique incendie du progrès, c'est Paris qui l'attise. — Paris a sur la terre une influence de centre nerveux; s'il tressaille, on frissonne. — Paris est l'enclume des renommées. — Bien des choses seraient ou voudraient être; mais le rire de Paris est un obstacle. — La gaieté de Paris est efficace.

« Vouloir toujours, c'est le fort de Paris. Vous croyez qu'il dort, non, il veut. La volonté de Paris est en permanence. C'est là ce dont ne se doutent pas assez les gouvernements de transition. Paris est toujours à l'état de préméditation. Il a une patience d'astre mûrissant lentement un fruit. Les nuages passent sur sa fixité; un beau jour, c'est fait. Paris décrète un événement: la France, brusquement mise en demeure, obéit.

« Paris n'est pas une ville, c'est un gouvernement. — Qui que tu sois, voici ton maître. » — VICTOR HUGO.

* L'âme de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, le Paris ancien, et des *Misérables*, le Paris d'hier, n'a jamais quitté Paris. Paris s'en doutait.

P.-J. STAHL.

« Monsieur, dit Baptiste, je conviens qu'il y a, par-ci par-là, dans le paquet du petit homme des choses qui étonnent, mais si à présent,

pour nous distraire, nous lisions quelques histoires! Dans les histoires, les auteurs mettent tout de même des réflexions, de ça on ne peut pas les empêcher, mais ça passe mieux avec le reste. Voyez-vous, les idées des auteurs, quand c'est à part, je n'aime pas beaucoup ça! Il faut presque travailler pour les comprendre, et les vrais livres ne doivent être que pour amuser, bien certainement.

— Un bon maître doit toujours obéir à son domestique. Je serais désolé de vous contrarier, monsieur Baptiste, dit Flammèche. Voyons donc ce que vous avez à m'offrir en fait d'histoires, *et cætera*.

— Nous ne manquons de rien, dit Baptiste : tenez, voilà d'abord les *Drames invisibles* de Frédéric Soulié. Les drames invisibles, c'est toujours ceux-là qu'on a envie de connaître, n'est-ce pas, monsieur? L'homme est curieux de ce qu'on lui cache, le titre déjà est donc bien trouvé. M. Soulié, qui a fait les *Mémoires du Diable*, que monsieur devrait bien connaître, doit avoir fait sous ce titre-là quelque chose qui mérite d'être lu, bien sûr. Et puis voilà les *Billes d'agate* de M. Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*, un auteur étonnant, monsieur! et puis les *Amours d'un Pierrot*, et une chose qui s'intitule *Appartement de garçon à louer*. Mais ces deux-là, c'est de celui dont nous venons de lire *les Passants*, ce serait trop tôt du même. Monsieur préférerait peut-être : *Paris marié, philosophie de la Vie conjugale*, de M. de Balzac. M. de Balzac a fait bien du tort aux maris, en faisant tourner la tête à leurs femmes, à ce que m'a dit un de mes anciens maîtres, qui n'était pas garçon comme monsieur. Aimez-vous mieux quelque chose de M. Jules Sandeau, ou de M. Octave Feuillet, ou de Charles Nodier, ou de George Sand? Monsieur ne se fâchera pas d'apprendre que cet écrivain-là c'est une dame : les femmes de génie, il n'y en a pas par douzaines. MM. Gautier, Méry, Gustave Droz, Rochefort, Villemot, Texier, Kaempfen, ont bien voulu nous envoyer déjà des articles, c'est bien aimable à eux d'avoir été si exacts. Je vois que nous ne manquerons de rien; et comme tous les jours il va nous arriver quelque chose de nouveau, comme nous pouvons compter sur les vignettes de Gavarni, de Granville, de Bertall, de Cham et de Dantan, sur les vues de Paris, ancien et nouveau, de Clerget et de Champin, il est clair que nous allons amasser là peu à peu un livre vraiment beau et très-riche. Tiens, voilà quelque chose de M. Gozlan, un homme extrêmement fin; les titres plairont à monsieur, avec les idées que je crois qu'il a : *Ce que c'est qu'une Parisienne*; les *Maîtresses à*

Paris. Mais, si monsieur veut m'en croire, nous commencerons tout de même par l'histoire de *Mademoiselle Mimi Pinson,* de M. Alfred de Musset : cela me fait l'effet d'être une histoire d'amour — des étudiants et des grisettes, — et cela n'est pas en vers, quoique M. de Musset en ait fait qui doivent être bien bons, puisqu'ils ne me déplaisent pas. Oh, monsieur, lisons *Mademoiselle Mimi Pinson !*

— Va pour *Mademoiselle Mimi Pinson*, dit Flammèche; je vois, Baptiste, que vous avez des idées en littérature, et que vous prendriez goût au métier de rédacteur en chef.

— Oh, monsieur, » dit Baptiste en rougissant...

MADEMOISELLE MIMI PINSON

PROFIL DE GRISETTE

PAR ALFRED DE MUSSET

I

Parmi les étudiants qui suivaient, l'an passé, les cours de l'École de médecine, se trouvait un jeune homme nommé Eugène Aubert. C'était un garçon de bonne famille, qui avait à peu près dix-neuf ans. Ses parents vivaient en province, et lui faisaient une pension modeste, mais qui lui suffisait. Il menait une vie tranquille, et passait pour avoir un caractère fort doux. Ses camarades l'aimaient ; en toute occasion on le trouvait bon et serviable, la main généreuse et le cœur ouvert. Le seul défaut qu'on lui reprochait était un singulier penchant à la rêverie et à la solitude, et une réserve si excessive dans son langage et ses moindres actions, qu'on l'avait surnommé *la Petite Fille,* surnom, du reste, dont il riait lui-même, et auquel ses amis n'attachaient aucune idée qui pût l'offenser, le sachant aussi brave qu'un autre au besoin, mais il était vrai que sa conduite justifiait un peu ce sobriquet, surtout

par la façon dont elle constrastait avec les mœurs de ses compagnons. Tant qu'il n'était question que de travail, il était le premier à l'œuvre; mais s'il s'agissait d'une partie de plaisir, d'un dîner au Moulin de Beurre, ou d'une contredanse à la Chaumière, *la Petite Fille* secouait la tête, et regagnait sa chambrette garnie. Chose presque monstrueuse parmi les étudiants, non-seulement Eugène n'avait pas de maîtresse, quoique son âge et sa figure eussent pu lui valoir des succès, mais on ne l'avait jamais vu faire le galant au comptoir d'une grisette, usage immémorial au quartier latin. Les beautés qui peuplent la montagne Sainte-Geneviève, et se partagent les amours des écoles, lui inspiraient une sorte de répugnance qui allait jusqu'à l'aversion. Il les regardait comme une espèce à part, dangereuse, ingrate et dépravée, née pour laisser partout le mal et le malheur en échange de quelques plaisirs. « Gardez-vous de ces femmes-là, disait-il : ce sont des poupées de fer rouge; » et il ne trouvait malheureusement que trop d'exemples pour justifier la haine qu'elles lui inspiraient. Les querelles, les désordres, quelquefois même la ruine qu'entraînent ces liaisons passagères, dont les dehors ressemblent au bonheur, n'étaient que trop faciles à citer, l'année dernière comme aujourd'hui, et probablement comme l'année prochaine.

Il va sans dire que les amis d'Eugène le raillaient continuellement sur sa morale et ses scrupules.

« Que prétends-tu, lui demandait souvent un de ses camarades, nommé Marcel, qui faisait profession d'être un bon vivant, que prouvent une faute ou un accident arrivés une fois par hasard?

— Qu'il faut s'abstenir, répondait Eugène, de peur qu'ils n'arrivent une seconde fois.

— Faux raisonnement, répliquait Marcel; argument de capucin de carte, qui tombe si le compagnon trébuche. De quoi vas-tu t'inquiéter? Tel d'entre nous a perdu au jeu; est-ce une raison pour se faire moine? L'un n'a plus le sou, l'autre boit de l'eau fraîche; est-ce qu'Élise en perd l'appétit ? A qui la faute si le voisin porte sa montre au mont-de-piété pour aller se casser un bras à Montmorency? la voisine n'en est pas manchote. Tu te bats pour Rosalie; on te donne un coup d'épée; elle te tourne le dos, c'est tout simple; en a-t-elle moins fine taille? Ce sont de ces petits inconvénients dont l'existence est parsemée, et ils sont plus rares que tu ne penses. Regarde un dimanche, quand il fait beau temps, que de bonnes paires d'amis dans les cafés, les pro-



— Le mari d'Angélina.
— Ça ?
— Ça.



— Tiens donc ça dans l'œil, innocent !... c'est mieux, et plus commode

— Oui, mais je ne peux pas.



Érection d'un monument.

GAVARNI.



Je l'ai été dix-sept ans, moi, commis dans la nouveauté, et je n'ai jamais porté de moustaches !



LES AFFICHES DES THÉATRES.

Quels bêtes de spectacles!... TARTUFFE à l'Odéon; aux Français, LE MISANTHROPE... N'y a absolument qu'aux Funambules, LE BŒUF ENRAGÉ, et n'y aura pas de places!

GAVARNI. LE DIABLE A PARIS.



Qui qui vient à Mabile?

GAVARNI. INÉDIT.



Impéria née Pipelet.

GAVARNI. INÉDIT.

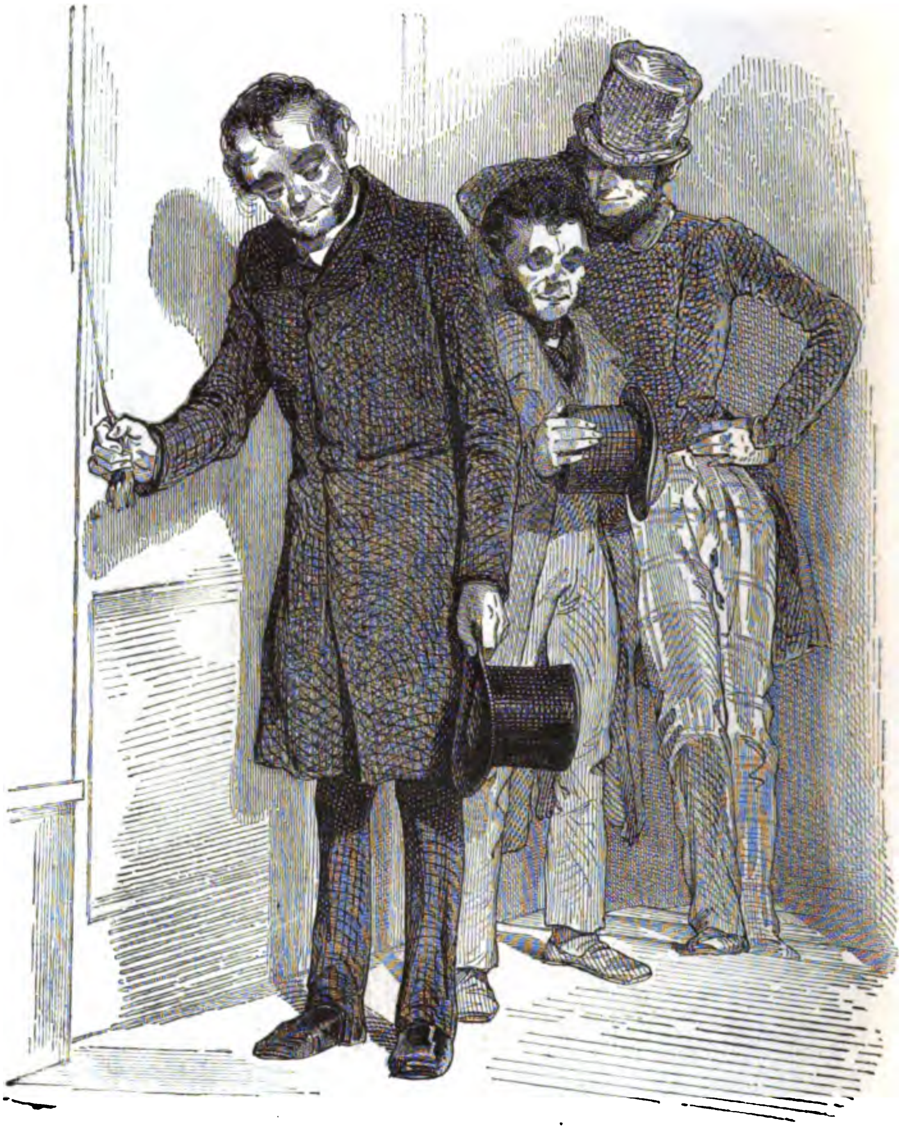


Une ténébreuse affaire.



Mosieu ne tient pas à voir ce que j'ai sur le derrière?

GAVARNI. INÉDIT.



« De par le roi, la loi et justice »



— Vous accorder un nouveau délai pour le capital?... Mais depuis trois ans, mon cher mosieu Philibert, vous n'avez pas seulement pu rattraper les intérêts ..

— Ah! père Vautour, ça court si vite, vos intérêts!



Au trente avril prochain, il vous plaira payer, à son ordre, la somme de mille écus, que vous n'avez pas reçue comptant.



S'il restait quelque chose à Mathieu, dont j'étais l'homme d'affaires, aujourd'hui Mathieu payerait pour être le mien.



Mons Vautour est bon prince, et du gibier qu'il chasse
Daigne aux rats du palais octroyer la carcasse



CLICHY.

Victime d'un abus de créance.



CLICHY.

Le premier quart d'heure des cinq ans.



« L'HOTEL DES HARICOTS. »

« ... Malheur! trois fois malheur aux capitaines rapporteurs
« Qui vous y flanquent dedans pour trois fois vingt-quatre heures! »



CLICHY.

Censé à la campagne.



« A L'HOTEL DES HARICOTS. »

M'en voilà pour encore vingt-quatre heures de paysage hors tour.



Les maris ne font pas toujours rire.



Le père est à l'hôpital.



Le père est financier.



AU COIN D'UNE RUE **ENTREPOT D'ALLUMETTES CHIMÉRIQUES ALLEMANDES**		
Du 184	FR.	C.
Livré à M.		
Quarante allumettes		
Quarante préparations chimiques		
Une boîte de carton		
TOTAL.	**1 sou de pain.**	



Machine à pleurer la Bretagne ou la Normandie — de la force d'un Auvergnat.

menades et les guinguettes! Considère-moi ces gros omnibus bien rebondis, bien bourrés de grisettes, qui vont au Ranelagh ou à Belleville. Compte ce qui sort, un jour de fête seulement, du quartier Saint-Jacques : les bataillons de modistes, les armées de lingères, les nuées de marchandes de tabac ; tout cela s'amuse, tout cela a ses amours ; tout cela va s'abattre autour de Paris, sous les tonnelles des campagnes, comme des volées de friquets. S'il pleut, cela va au mélodrame manger des oranges et pleurer ; car cela mange beaucoup, c'est vrai, et pleure aussi très-volontiers, c'est ce qui prouve un bon caractère. Mais quel mal font ces pauvres filles, qui ont cousu, bâti, ourlé, piqué et ravaudé toute la semaine, en prêchant d'exemple le dimanche l'oubli des maux et l'amour du prochain? Et que peut faire de mieux un honnête homme, qui de son côté vient de passer huit jours à disséquer des choses peu agréables, que de se débarbouiller la vue en regardant un visage frais, une jambe ronde, et la belle nature?

— Sépulcres blanchis, disait Eugène.

— Je dis et maintiens, continuait Marcel, qu'on peut et doit faire l'éloge des grisettes, et qu'un usage modéré en est bon. Premièrement, elles sont vertueuses, car elles passent la journée à confectionner les vêtements les plus indispensables à la pudeur et à la modestie ; en second lieu, elles sont honnêtes, car il n'y a pas de maîtresse lingère ou autre qui ne recommande à ses filles de boutique de parler au monde poliment ; troisièmement, elles sont très-soigneuses et très-propres, attendu qu'elles ont sans cesse entre les mains du linge et des étoffes qu'il ne faut pas qu'elles gâtent, sous peine d'être bien moins payées ; quatrièmement, elles sont sincères, parce qu'elle boivent du ratafia ; en cinquième lieu, elles sont économes et frugales, parce qu'elles ont beaucoup de peine à gagner trente sous, et s'il se trouve des occasions où elles se montrent gourmandes et dépensières, ce n'est jamais avec leurs propres deniers ; sixièmement, elles sont très-gaies, parce que le travail qui les occupe est en général ennuyeux à mourir, et qu'elles frétillent comme le poisson dans l'eau dès que l'ouvrage est terminé. Un autre avantage qu'on rencontre en elles, c'est qu'elles ne sont point gênantes, vu qu'elles passent leur vie clouées sur une chaise dont elles ne peuvent pas bouger, et que par conséquent il leur est impossible de courir après leurs amants comme les dames de bonne compagnie. En outre, elles ne sont pas bavardes, parce qu'elles sont obligées de compter leurs points. Elles ne dépensent pas grand'chose pour leur

chaussure, parce qu'elles marchent peu, ni pour leur toilette, parce qu'il est rare qu'on leur fasse crédit. Si on les accuse d'inconstance, ce n'est pas parce qu'elles lisent de mauvais romans ni par méchanceté naturelle; cela tient au grand nombre de personnes différentes qui passent devant leurs boutiques; d'un autre côté, elles prouvent suffisamment qu'elles sont capables de passions véritables par la grande quantité d'entre elles qui se jettent journellement dans la Seine ou par leur fenêtre, ou qui s'asphyxient dans leurs domiciles. Elles ont, il est vrai, l'inconvénient d'avoir presque toujours faim et soif, précisément à cause de leur grande tempérance, mais il est notoire qu'elles peuvent se contenter, en guise de repas, d'un verre de bière et d'un cigare : qualité précieuse qu'on rencontre bien rarement en ménage. Bref, je soutiens qu'elles sont bonnes, aimables, fidèles et désintéressées, et que c'est une chose regrettable, lorsqu'elles finissent à l'hôpital. »

Lorsque Marcel parlait ainsi, c'était la plupart du temps au café, quand il s'était un peu échauffé la tête; il remplissait alors le verre de son ami, et voulait le faire boire à la santé de mademoiselle Pinson, ouvrière en linge, qui était leur voisine; mais Eugène prenait son chapeau, et tandis que Marcel continuait à pérorer devant ses camarades, il s'esquivait doucement.

II

Mademoiselle Pinson n'était pas précisément ce qu'on appelle une jolie femme. Il y a beaucoup de différence entre une jolie femme et une jolie grisette. Si une jolie femme, reconnue pour telle, et ainsi nommée en langue parisienne, s'avisait de mettre un petit bonnet, une robe de guingan et un tablier de soie, elle serait tenue, il est vrai, de paraître une jolie grisette. Mais si une grisette s'affuble d'un chapeau, d'un camail de velours et d'une robe de Palmyre, elle n'est nullement forcée d'être une jolie femme ; bien au contraire, il est probable qu'elle aura l'air d'un portemanteau, et, en l'ayant, elle sera dans son droit. La différence consiste donc dans les conditions où vivent ces deux êtres, et principalement dans ce morceau de carton roulé, recouvert d'étoffe et appelé chapeau, que les femmes ont jugé à propos de s'appliquer de chaque côté de la tête, à peu près comme les œillères des chevaux; (il faut remarquer cependant que les œillères

empêchent les chevaux de regarder de côté, et que le morceau de carton n'empêche rien du tout).

Quoi qu'il en soit, un petit bonnet autorise un nez retroussé, qui à son tour veut une bouche bien fendue, à laquelle il faut de belles dents et un visage rond pour cadre. Un visage rond demande des yeux brillants; le mieux est qu'ils soient le plus noirs possible, et les sourcils à l'avenant. Les cheveux sont *ad libitum*, attendu que les yeux noirs s'arrangent de tout. Un tel ensemble, comme on le voit, est loin de la beauté proprement dite. C'est ce qu'on appelle une figure chiffonnée, figure classique de grisette, qui serait peut-être laide sous le morceau de carton, mais que le bonnet rend parfois charmante, et plus jolie que la beauté. Ainsi était mademoiselle Pinson.

Marcel s'était mis dans la tête qu'Eugène devait faire la cour à cette demoiselle; pourquoi? Je n'en sais rien, si ce n'est qu'il était lui-même l'adorateur de mademoiselle Zélia, amie intime de mademoiselle Pinson. Il lui semblait naturel et commode d'arranger ainsi les choses à son goût, et de faire amicalement l'amour. De pareils calculs ne sont pas rares, et réussissent assez souvent, l'occasion, depuis que le monde existe, étant, de toutes les tentations, la plus forte. Qui peut dire ce qu'ont fait naître d'événements heureux ou malheureux, d'amours, de querelles, de joies ou de désespoirs, deux portes voisines, un escalier secret un corridor, un carreau cassé?

Certains caractères, pourtant, se refusent à ces jeux du hasard. Ils veulent conquérir leurs jouissances, non les gagner à la loterie, et ne se sentent pas disposés à aimer parce qu'ils se trouvent en diligence à côté d'une jolie femme. Tel était Eugène, et Marcel le savait; aussi avait-il formé depuis longtemps un projet assez simple, qu'il croyait merveilleux et surtout infaillible pour vaincre la résistance de son compagnon.

Il avait résolu de donner un souper, et ne trouva rien de mieux que de choisir pour prétexte le jour de sa propre fête. Il fit donc apporter chez lui deux douzaines de bouteilles de bière, un gros morceau de veau froid avec de la salade, une énorme galette de plomb, et une bouteille de vin de Champagne. Il invita d'abord deux étudiants de ses amis, puis il fit savoir à mademoiselle Zélia qu'il y avait le soir gala à la maison, et qu'elle eût à amener mademoiselle Pinson. Elles n'eurent garde d'y manquer. Marcel passait, à juste titre, pour un des talons rouges du quartier latin, de ces gens qu'on ne refuse pas;

et sept heures du soir venaient à peine de sonner, que ces deux femmes frappaient à la porte de l'étudiant, mademoiselle Zélia en robe courte, en brodequins gris et en bonnet à fleurs; mademoiselle Pinson plus modeste, vêtue d'une robe noire qui ne la quittait pas, et qui lui donnait, disait-on, une sorte de petit air espagnol dont elle se montrait fort jalouse; toutes deux ignoraient, on le pense bien, les secrets desseins de leur hôte.

Marcel n'avait pas fait la maladresse d'inviter Eugène d'avance; il eût été trop sûr d'un refus de sa part. Ce fut seulement lorsque ces demoiselles eurent pris place à table, et après le premier verre vidé, qu'il demanda la permission de s'absenter quelques instants pour aller chercher un convive, et qu'il se dirigea vers la maison qu'habitait Eugène; il le trouva, comme d'ordinaire, à son travail, seul, entouré de ses livres. Après quelques propos insignifiants, il commença à lui faire tout doucement ses reproches accoutumés, qu'il se fatiguait trop, qu'il avait tort de ne prendre aucune distraction, puis il lui proposa un tour de promenade. Eugène, un peu las, en effet, ayant étudié toute la journée, accepta; les deux jeunes gens sortirent ensemble, et il ne fut pas difficile à Marcel, après quelques tours d'allée au Luxembourg, d'obliger son ami à entrer chez lui.

Les deux grisettes, restées seules, et ennuyées probablement d'attendre, avaient débuté par se mettre à l'aise; elles avaient ôté leurs châles et leurs bonnets, et dansaient en chantant une contredanse, non sans faire de temps en temps honneur aux provisions, par manière d'essai. Les yeux déjà brillants et le visage animé, elles s'arrêtèrent joyeuses et un peu essoufflées, lorsque Eugène les salua d'un air à la fois timide et surpris. Attendu ses mœurs solitaires, il était à peine connu d'elles; aussi l'eurent-elles bientôt dévisagé des pieds à la tête avec cette curiosité intrépide qui est le privilége de leur caste; puis elles reprirent leur chanson et leur danse, comme si de rien n'était. Le nouveau venu, à demi déconcerté, faisait déjà quelques pas en arrière, songeant peut-être à la retraite, lorsque Marcel, ayant fermé la porte à double tour, jeta bruyamment la clef sur la table.

« Personne encore! s'écria-t-il. Que font donc nos amis? Mais n'importe, le sauvage nous appartient. Mesdemoiselles, je vous présente le plus vertueux jeune homme de France et de Navarre, qui désire depuis longtemps avoir l'honneur de faire votre connaissance, et qui est particulièrement grand admirateur de mademoiselle Pinson. »

La contredanse s'arrêta de nouveau; mademoiselle Pinson fit un léger salut, et reprit son bonnet :

« Eugène! s'écria Marcel, c'est aujourd'hui ma fête; ces deux dames ont bien voulu venir la célébrer avec nous. Je t'ai presque amené de force, c'est vrai; mais j'espère que tu resteras de bon gré à notre commune prière. Il est à présent huit heures à peu près; nous avons le temps de fumer une pipe en attendant que l'appétit nous vienne. »

Parlant ainsi, il jeta un regard significatif à mademoiselle Pinson, qui, le comprenant aussitôt, s'inclina une seconde fois en souriant, et dit d'une voix douce à Eugène : « Oui, monsieur, nous vous en prions. »

En ce moment les deux étudiants que Marcel avait invités frappèrent à la porte. Eugène vit qu'il n'y avait pas moyen de reculer sans trop de mauvaise grâce, et, se résignant, prit place avec les autres.

III

Le souper fut long et bruyant. Ces messieurs ayant commencé par remplir la chambre d'un nuage de fumée, buvaient d'autant pour se rafraîchir. Ces dames faisaient les frais de la conversation, et égayaient la compagnie de propos plus ou moins piquants aux dépens de leurs amis et connaissances, et d'aventures plus ou moins croyables, tirées des arrière-boutiques. Si la matière manquait de vraisemblance, du moins n'était-elle pas stérile. Deux clercs d'avoué, à les en croire, avaient gagné vingt mille francs en jouant sur les fonds espagnols, et les avaient mangés en six semaines avec deux marchandes de gants ; le fils d'un des plus riches banquiers de Paris avait proposé à une célèbre lingère une loge à l'Opéra et une maison de campagne qu'elle avait refusées, aimant mieux soigner ses parents et rester fidèle à un commis des *Deux-Magots;* certain personnage qu'on ne pouvait nommer, et qui était forcé par son rang à s'envelopper du plus grand mystère, venait incognito rendre visite à une brodeuse du passage du Pont-Neuf, laquelle avait été enlevée tout à coup par ordre supérieur, mise dans une chaise de poste à minuit, avec un portefeuille plein de billets de banque, et envoyée aux États-Unis, etc., etc.

« Suffit, dit Marcel, nous connaissons cela. Zélia improvise, et quant à mademoiselle Mimi (ainsi s'appelait mademoiselle Pinson en petit comité), ses renseignements sont imparfaits. Vos clercs d'avoué n'ont gagné qu'une entorse en voltigeant sur les ruisseaux ; votre banquier a offert une orange, et votre brodeuse est si peu aux États-Unis, qu'elle est visible tous les jours, de midi à quatre heures, à l'hôpital de la Charité, où elle a pris un logement par suite de manque de comestibles. »

Eugène était assis auprès de mademoiselle Pinson. Il crut remarquer, à ce dernier mot, prononcé avec une indifférence complète, qu'elle pâlissait. Mais presque aussitôt elle se leva, alluma une cigarette, et s'écria d'un air délibéré :

« Silence à votre tour ; je demande la parole. Puisque le sieur Marcel ne croit pas aux fables, je vais raconter une histoire véritable, *et quorum pars magna fui.*

— Vous parlez latin? dit Eugène.

— Comme vous voyez, répondit mademoiselle Pinson; cette sentence me vient de mon oncle, qui a servi sous le grand Napoléon, et qui n'a jamais manqué de la dire avant de réciter une bataille. Si vous ignorez ce que ces mots signifient, vous pouvez l'apprendre sans payer; cela veut dire : Je vous en donne ma parole d'honneur. Vous saurez donc que la semaine passée, je m'étais rendue avec deux de mes amies, Blanchette et Rougette, au théâtre de l'Odéon.

— Attendez que je coupe la galette, dit Marcel.

— Coupez, mais écoutez, reprit mademoiselle Pinson. J'étais donc allée avec Blanchette et Rougette à l'Odéon, voir une tragédie. Rougette, comme vous savez, vient de perdre sa grand'mère; elle a hérité de quatre cents francs. Nous avions pris une baignoire; trois étudiants se trouvaient au parterre ; ces jeunes gens nous avisèrent, et, sous prétexte que nous étions seules, nous invitèrent à souper.

— De but en blanc? demanda Marcel; en vérité, c'est très-galant. Et vous avez refusé, je suppose.

— Non, monsieur, dit mademoiselle Pinson, nous acceptâmes, et, à l'entr'acte, sans attendre la fin de la pièce, nous nous transportâmes chez Viot.

— Avec vos cavaliers?

— Avec nos cavaliers. Le garçon commença, bien entendu, par

nous dire qu'il n'y avait plus rien; mais une pareille inconvenance n'était pas faite pour nous arrêter. Nous ordonnâmes qu'on allât par la ville chercher ce qui pouvait manquer. Rougette prit la plume, et commanda un festin de noces : des crevettes, une omelette au sucre, des beignets, des moules, des œufs à la neige, tout ce qu'il y a dans le monde des marmites. Nos jeunes inconnus, à dire vrai, faisaient légèrement la grimace.

— Je le crois parbleu bien, dit Marcel.

— Nous n'en tînmes compte. La chose apportée, nous commençâmes à faire les jolies femmes. Nous ne trouvions rien de bon, tout nous dégoûtait. A peine un plat était-il entamé, que nous le renvoyions pour en demander un autre. « Garçon, emportez cela; ce n'est pas tolérable. Où avez-vous pris des horreurs pareilles ? » Nos inconnus désirèrent manger; mais il ne leur fut pas loisible. Bref, nous soupâmes comme dînait Sancho, et la colère nous porta même à briser quelques ustensiles.

— Belle conduite! et comment payer ?

— Voilà précisément la question que les trois inconnus s'adressèrent; par l'entretien qu'ils eurent à voix basse, l'un d'eux nous parut posséder six francs, l'autre infiniment moins, et le troisième n'avait que sa montre, qu'il tira généreusement de sa poche. En cet état, les trois infortunés se présentèrent au comptoir, dans le but d'obtenir un délai quelconque. Que pensez-vous qu'on leur répondît ?

— Je pense, répliqua Marcel, que l'on vous a gardées en gage, et qu'on les a conduits au violon.

— C'est une erreur, dit mademoiselle Pinson. Avant de monter dans le cabinet, Rougette avait pris ses mesures, et tout était payé d'avance. Imaginez le coup de théâtre, à cette réponse de Viot : « Messieurs, tout est payé! » Nos inconnus nous regardèrent comme jamais trois chiens n'ont regardé trois évêques, avec une stupéfaction piteuse mêlée d'un pur attendrissement. Nous, cependant, sans feindre d'y prendre garde, nous descendîmes et fîmes venir un fiacre. « Chère marquise, me dit Rougette, il faut reconduire ces messieurs chez eux. — Volontiers, chère comtesse, » répondis-je. Nos pauvres amoureux ne savaient plus quoi dire. Je vous demande s'ils étaient penauds! Ils se défendaient de notre politesse, ils ne voulaient pas qu'on les reconduisît, ils refusaient de dire leur adresse; je le crois bien, ils étaient

convaincus qu'ils avaient affaire à des femmes du monde, et ils demeuraient rue du Chat-qui-pêche ! »

Les deux étudiants, amis de Marcel, qui, jusque-là, n'avaient guère fait que fumer et boire en silence, semblèrent peu satisfaits de cette histoire. Leurs visages se rembrunirent; peut-être en savaient-ils autant que mademoiselle Pinson sur ce malencontreux souper, car ils jetèrent sur elle un regard inquiet, lorsque Marcel lui dit en riant :

« Nommez les masques, mademoiselle Mimi. Puisque c'est de la semaine dernière, il n'y a plus d'inconvénient.

— Jamais, monsieur, dit la grisette. On peut berner un homme, mais lui faire tort dans sa carrière, jamais.

— Vous avez raison, dit Eugène, et vous agissez en cela plus sagement peut-être que vous ne pensez. De tous ces jeunes gens qui peuplent les écoles, il n'y en a presque pas un seul qui n'ait derrière lui quelque faute ou quelque folie, et cependant c'est de là que sort tous les jours ce qu'il y a en France de plus distingué et de plus respectable : des médecins, des magistrats...

— Oui, reprit Marcel, c'est la vérité. Il y a des pairs de France en herbe qui dînent chez Flicoteaux, et qui n'ont pas toujours de quoi payer la carte. Mais, ajouta-t-il en clignant de l'œil, n'avez-vous pas revu vos inconnus ?

— Pour qui nous prenez-vous ? répondit mademoiselle Pinson d'un air sérieux et presque offensé. Connaissez-vous Blanchette et Rougette ? et supposez-vous que moi-même...

— C'est bon, dit Marcel, ne vous fâchez pas. Mais voilà, en somme, une belle équipée. Trois écervelées qui n'avaient peut-être pas de quoi dîner le lendemain, et qui jettent l'argent par les fenêtres pour le plaisir de mystifier trois pauvres diables qui n'en peuvent mais!

— Pourquoi nous invitent-ils à souper? » répondit mademoiselle Mimi Pinson.

IV

Avec la galette parut, dans sa gloire, l'unique bouteille de vin de Champagne qui devait composer le dessert. Avec le vin on parla chanson.

« Je vois, dit Marcel, je vois, comme dit Cervantes, Zélia qui

tousse ; c'est signe qu'elle veut chanter. Mais si ces messieurs le trouvent bon, c'est moi qu'on fête, et qui par conséquent prie mademoiselle Mimi, si elle n'est pas enrouée par son anecdote, de nous honorer d'un couplet. Eugène, continua-t-il, sois donc un peu galant, trinque avec ta voisine, et demande-lui un couplet pour moi. »

Eugène rougit et obéit. De même que mademoiselle Pinson n'avait pas dédaigné de le faire pour l'engager lui-même à rester, il s'inclina, et lui dit timidement :

« Oui, mademoiselle, nous vous en prions. »

En même temps il souleva son verre, et toucha celui de la grisette. De ce léger choc sortit un son clair et argentin ; mademoiselle Pinson saisit cette note au vol, et d'une voix pure et fraîche, la continua longtemps en cadence.

« Allons, dit-elle, j'y consens, puisque mon verre me donne le *la*. Mais que voulez-vous que je vous chante? Je ne suis pas bégueule, je vous en préviens, mais je ne sais pas de couplets de corps de garde, je ne m'encanaille pas la mémoire.

— Connu, dit Marcel, vous êtes une vertu; allez votre train, les opinions sont libres.

— Eh bien, reprit mademoiselle Pinson, je vais vous chanter à la bonne venue des couplets qu'on a faits sur moi.

— Attention ! Quel est l'auteur ?

— Mes camarades du magasin : c'est de la poésie faite à l'aiguille; ainsi je réclame l'indulgence.

— Y a-t-il un refrain à votre chanson ?

— Certainement : la belle demande !

— En ce cas-là, dit Marcel, prenons nos couteaux, et, au refrain, tapons sur la table, mais tâchons d'aller en mesure. Zélia peut s'abstenir, si elle veut.

— Pourquoi cela, malhonnête garçon? demanda Zélia en colère.

— Pour cause, répondit Marcel; mais si vous désirez être de la partie, tenez, frappez avec un bouchon, cela aura moins d'inconvénients pour nos oreilles et pour vos blanches mains. »

Marcel avait rangé en rond les verres et les assiettes, et s'était assis au milieu de la table, son couteau à la main. Les deux étudiants du souper de Rougette, un peu ragaillardis, ôtèrent le fourneau de leurs pipes pour frapper avec le tuyau de bois; Eugène rêvait, Zélia boudait. Mademoiselle Pinson prit une assiette et fit signe qu'elle voulait

la casser, ce à quoi Marcel répondit par un geste d'assentiment; en sorte que la chanteuse, ayant pris les morceaux pour s'en faire des castagnettes, commença ainsi les couplets que ses compagnes avaient composés, après s'être excusée d'avance de ce qu'ils pouvaient contenir de trop flatteur pour elle :

MADEMOISELLE MIMI PINSON

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît;
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette!
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage;
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté;
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette!
C'est la gaîté.
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimi Pinson.

Elle a les yeux et la main prestes;
Les carabins, matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,
Landerirette!
A son comptoir.
Quoique sans maltraiter personne,
Mimi leur fait mieux la leçon
Qu'à la Sorbonne.
Il ne faut pas qu'on la chiffonne,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson peut rester fille;
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille,
Landerirette!
Au bout du doigt.
Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon,
Faut être honnête,
Car il n'est pas loin de sa tête,
Le bonnet de Mimi Pinson.
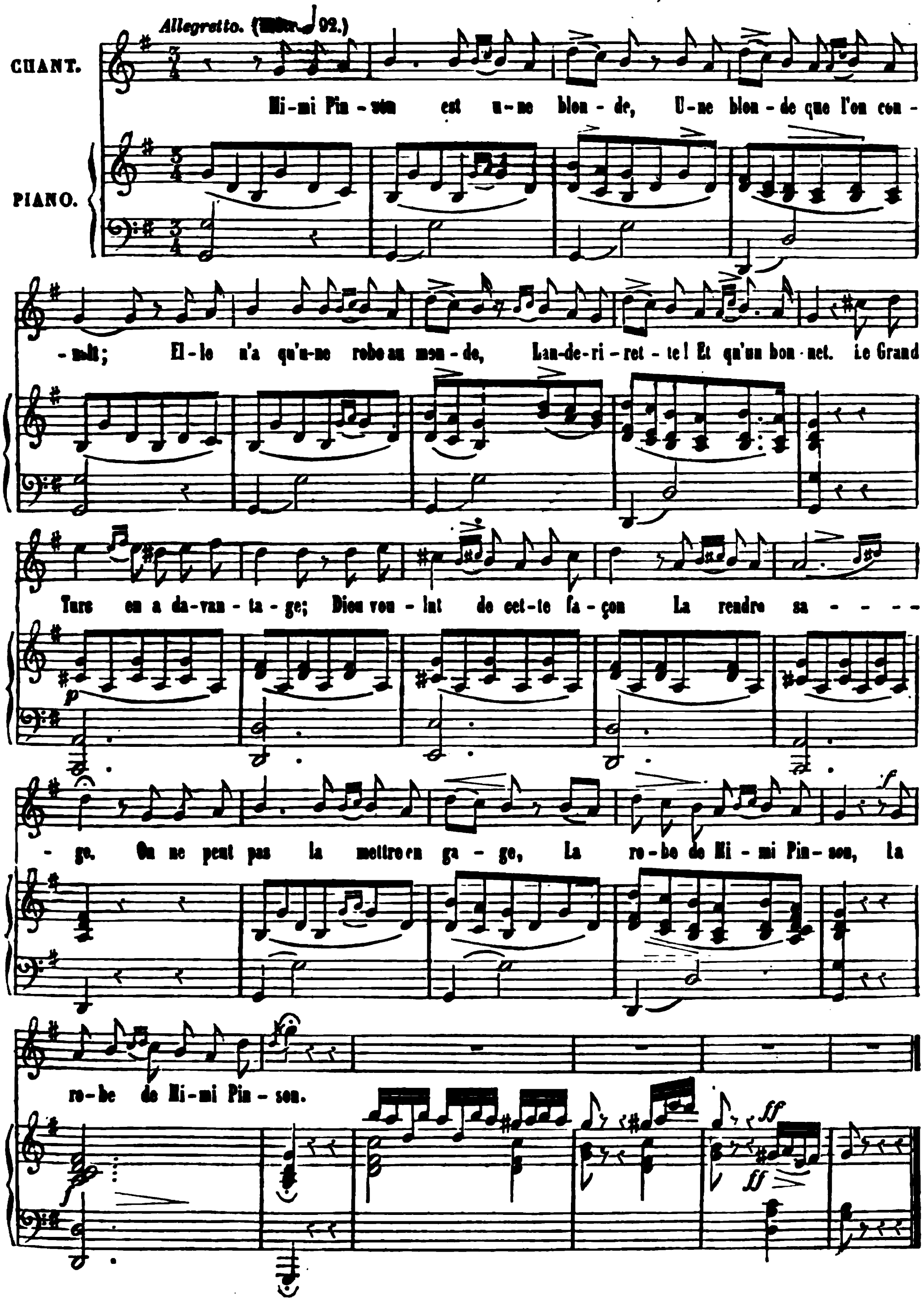
D'un gros bouquet de fleur d'orange
Si l'Amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerirette!
A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson
Fourré d'hermine;
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain.
Aux trois jours, elle a fait la guerre,
Landerirette!
En casaquin.
A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson!
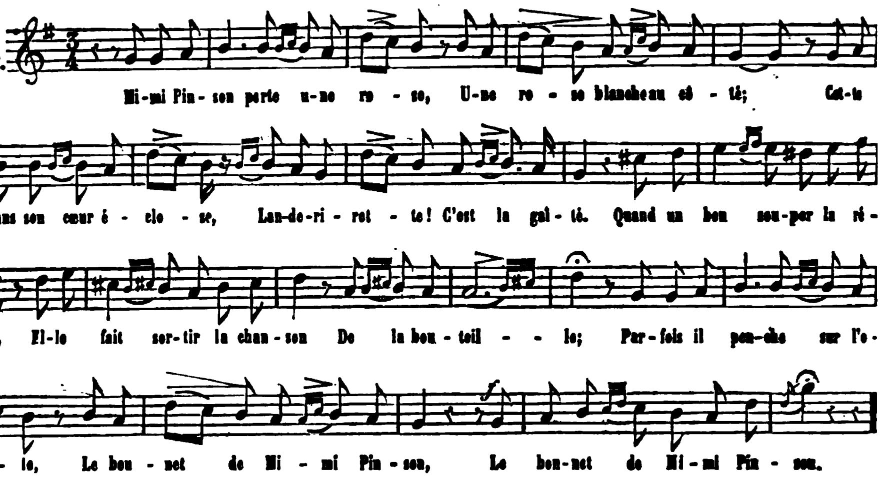
PAROLES de ALFRED DE MUSSET

MADEMOISELLE MIMI PINSON
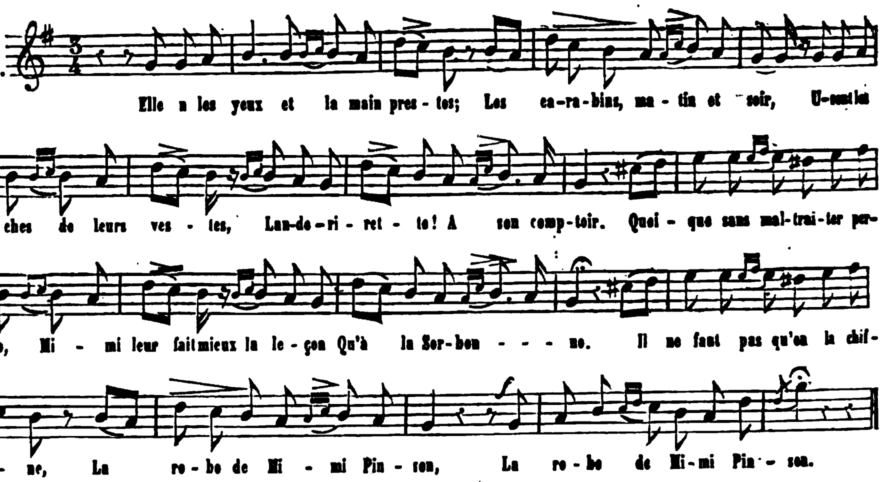
MUSIQUE de FRÉDÉRIC BÉRAT
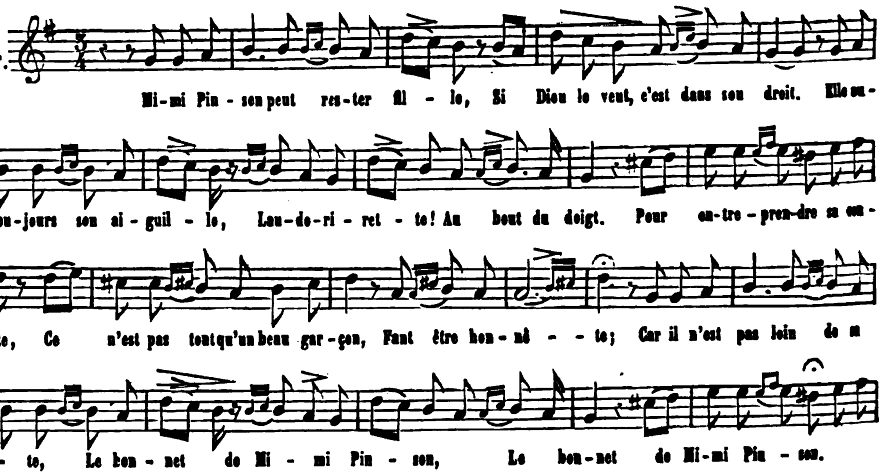


2e COUPLET.
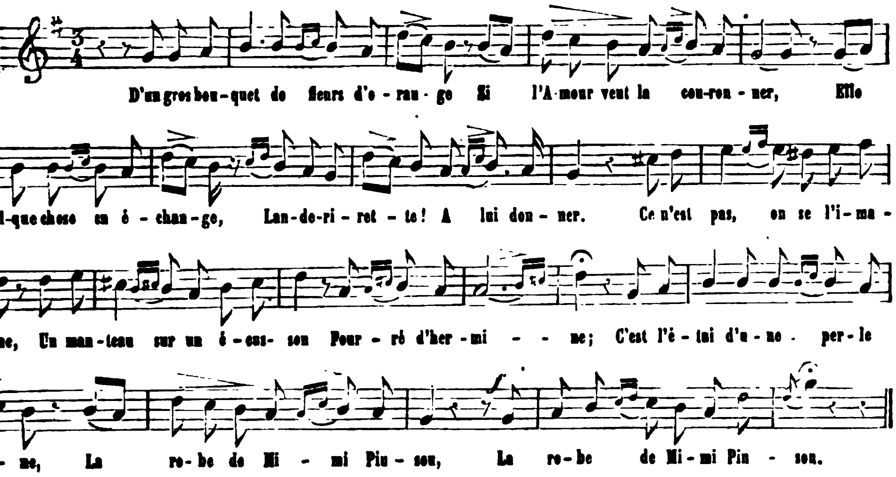


3e COUPLET.
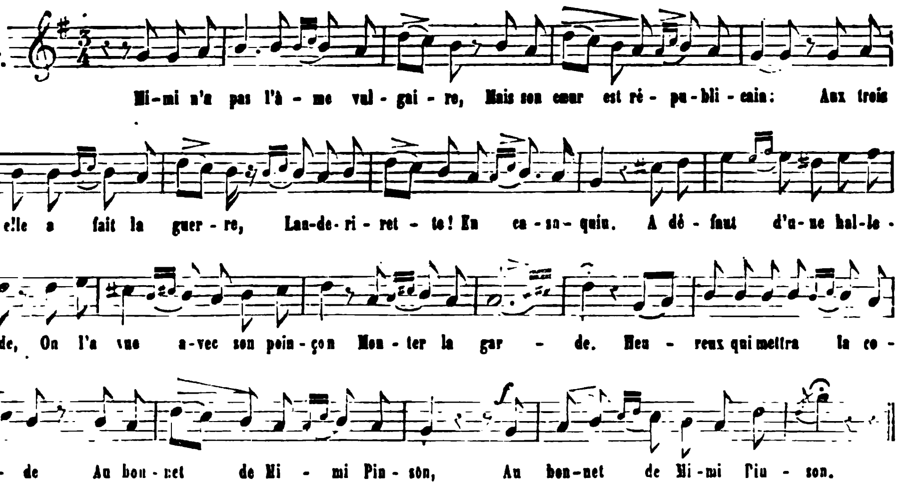


4e COUPLET.



5e COUPLET.



6e COUPLET.



Les couteaux et les pipes, voire même les chaises, avaient fait leur tapage, comme de raison, à la fin de chaque couplet. Les verres dansaient sur la table, et les bouteilles, à moitié pleines, se balançaient joyeusement en se donnant de petits coups d'épaule.

« Et ce sont vos bonnes amies, dit Marcel, qui vous ont fait cette chanson-là? il y a un teinturier, c'est trop musqué. Parlez-moi de ces bons airs où on dit les choses! et il entonna d'une voix forte :

Nanette n'avait pas encor quinze ans...

— Assez, assez, dit mademoiselle Pinson; dansons plutôt, faisons un tour de valse. Y a-t-il ici un musicien quelconque?

— J'ai ce qu'il vous faut, répondit Marcel, j'ai une guitare; mais, continua-t-il en décrochant l'instrument, ma guitare n'a pas ce qu'il lui faut; elle est chauve de toutes ses cordes.

— Mais voilà un piano, dit Zélia, Marcel va nous faire danser. »

Marcel lança à sa maîtresse un regard aussi furieux que si elle l'eût accusé d'un crime. Il était vrai qu'il en savait assez pour jouer une contredanse; mais c'était pour lui, comme pour bien d'autres, une espèce de torture à laquelle il se soumettait peu volontiers. Zélia, en le trahissant, se vengeait du bouchon.

« Êtes-vous folle? dit Marcel; vous savez bien que ce piano n'est là que pour la gloire, et qu'il n'y a que vous qui l'écorchiez, Dieu le sait. Où avez-vous pris que je sache faire danser? Je ne sais que la *Marseillaise*, que je joue d'un seul doigt. Si vous vous adressiez à Eugène, à la bonne heure, voilà un garçon qui s'y entend; mais je ne veux pas l'ennuyer à ce point, je m'en garderai bien : il n'y a que vous ici d'assez indiscrète pour faire des choses pareilles sans crier gare. »

Pour la troisième fois, Eugène rougit, et s'apprêta à faire ce qu'on lui demandait d'une façon si politique et si détournée. Il se mit donc au piano, et un quadrille s'organisa.

Ce fut presque aussi long que le souper. Après la contredanse vint une valse; après la valse, le galop : car on galope encore au quartier latin. Ces dames surtout étaient infatigables, et faisaient des gambades et des éclats de rire à réveiller tout le voisinage. Bientôt Eugène, doublement fatigué par le bruit et par la veillée, tomba, tout en jouant machinalement, dans une sorte de demi-sommeil, comme les postillons qui dorment à cheval. Les danseuses passaient et repassaient devant lui comme des fantômes dans u rêve; et comme rien n'est plus aisément triste qu'un homme qui regarde rire les autres, la mélancolie, à laquelle il était sujet, ne tarda pas à s'emparer de lui : « Triste joie! pensait-il; misérables plaisirs! instants qu'on croit volés au malheur! Et qui sait laquelle de ces cinq personnes qui sautent si gaiement devant moi est sûre, comme disait Marcel, d'avoir de quoi dîner demain? »

Comme il faisait cette réflexion, mademoiselle Pinson passa près de lui; il crut la voir, tout en galopant, prendre à la dérobée un morceau de galette resté sur la table, et le mettre discrètement dans sa poche.

V

Le jour commençait à paraître quand la compagnie se sépara. Eugène, avant de rentrer chez lui, marcha quelque temps dans les rues pour respirer l'air frais du matin. Suivant toujours ses tristes pensées, il se répétait tout bas, malgré lui, la chanson de la grisette :

Elle n'a qu'une robe au monde,
Et qu'un bonnet.

« Est-ce possible? se demandait-il. La misère peut-elle être poussée à ce point, se montrer si franchement, et se railler d'elle-même? Peut-on rire de ce qu'on manque de pain? »

Le morceau de galette emporté n'était pas un indice douteux. Eugène ne pouvait s'empêcher d'en sourire, et en même temps d'être ému de pitié. « Cependant, pensait-il encore, elle a pris de la galette et non du pain; il se peut que ce soit par gourmandise. Qui sait? c'est peut-être l'enfant d'une voisine à qui elle veut rapporter un gâteau; peut-être une portière bavarde qui raconterait qu'elle a passé la nuit dehors, un cerbère qu'il faut apaiser. »

Ne regardant pas où il allait, Eugène s'était engagé par hasard dans ce dédale de petites rues qui sont derrière le carrefour Buci, et dans lesquelles une voiture passe à peine. Au moment où il allait revenir sur ses pas, une femme, enveloppée dans un mauvais peignoir, la tête nue, les cheveux en désordre, pâle et défaite, sortit d'une vieille maison. Elle semblait tellement faible qu'elle pouvait à peine marcher; ses genoux fléchissaient; elle s'appuyait sur les murailles, et paraissait vouloir se diriger vers une porte voisine où se trouvait une boîte aux lettres, pour y jeter un billet qu'elle tenait à la main. Surpris et effrayé, Eugène s'approcha d'elle, et lui demanda où elle allait, ce qu'elle cherchait, et s'il pouvait l'aider. En même temps il étendit le bras pour la soutenir, car elle était près de tomber sur la borne. Mais, sans lui répondre, elle recula avec une sorte de crainte et de fierté. Elle jeta à terre son billet, montra du doigt la boîte, et paraissant rassembler toutes ses forces : « Là! » dit-elle

seulement; puis, continuant à se traîner aux murs, elle regagna sa maison. Eugène essaya en vain de l'obliger à prendre son bras, et de renouveler ses questions. Elle rentra lentement dans l'allée sombre et étroite d'où elle était sortie.

Eugène avait ramassé la lettre; il fit d'abord quelques pas pour la mettre à la poste, mais il s'arrêta bientôt. Cette étrange rencontre l'avait si fort troublé, et il se sentait frappé d'une sorte d'horreur mêlée d'une sorte de compassion si vive, qu'avant de prendre le temps de la réflexion il rompit le cachet presque involontairement. Il lui semblait odieux et impossible de ne pas chercher, n'importe par quel moyen, à pénétrer un tel mystère. Évidemment cette femme était mourante; était-ce de maladie ou de faim? Ce devait être, en tout cas, de misère. Eugène ouvrit la lettre; elle portait sur l'adresse : « A monsieur le baron de***, » et renfermait ce qui suit :

« Lisez cette lettre, monsieur, et par pitié ne rejetez pas ma « prière. Vous pouvez me sauver, et vous seul. Croyez ce que je « vous dis, sauvez-moi, et vous aurez fait une bonne action qui vous « portera bonheur. Je viens de faire une cruelle maladie qui m'a ôté « le peu de force et de courage que j'avais. Le mois d'août, je rentre « en magasin ; mes effets sont retenus dans mon dernier logement, « et j'ai presque la certitude qu'avant samedi je me trouverai tout à « fait sans asile. J'ai si peur de mourir de faim, que ce matin j'avais « pris la résolution de me jeter à l'eau, car je n'ai rien pris encore « depuis près de vingt-quatre heures. Lorsque je me suis souvenue « de vous, un peu d'espoir m'est venu au cœur. N'est-ce pas que « je ne me suis pas trompée? Monsieur, je vous en supplie à genoux, « si peu que vous ferez pour moi me laissera respirer encore quelques « jours. Moi, j'ai peur de mourir, et puis je n'ai que vingt-trois « ans ! Je viendrai peut-être à bout, avec un peu d'aide, d'atteindre « le premier du mois. Si je savais des mots pour exciter votre pitié, je « vous les dirais, mais rien ne me vient à l'idée. Je ne puis que pleurer « de mon impuissance, car, je le crains bien, vous ferez de ma lettre « comme on fait quand on en reçoit trop souvent de pareilles : vous « la déchirerez, sans penser qu'une pauvre femme est là qui attend les « heures et les minutes avec l'espoir que vous aurez pensé qu'il « serait par trop cruel de la laisser ainsi dans l'incertitude. Ce n'est « pas l'idée de donner un louis, qui est si peu de chose pour vous, « qui vous retiendra, j'en suis persuadée; aussi il me semble que

« rien ne vous est plus facile que de plier votre aumône dans un papier,
« et de mettre sur l'adresse : A mademoiselle Bertin, rue de l'Éperon.
« J'ai changé de nom depuis que je travaille dans les magasins, car
« le mien est celui de ma mère. En sortant de chez vous, donnez cela
« à un commissionnaire. J'attendrai mercredi et jeudi, et je prierai avec
« ferveur pour que Dieu vous rende humain.

« Il me vient à l'idée que vous ne croyez pas à tant de misère;
« mais si vous me voyiez, vous seriez convaincu.

« ROUGETTE. »

Si Eugène avait d'abord été touché en lisant ces lignes, son étonnement redoubla, on le pense bien, lorsqu'il vit la signature. Ainsi c'était cette même fille qui avait follement dépensé son argent en parties de plaisir, et imaginé ce souper ridicule raconté par mademoiselle Pinson, c'était elle que le malheur réduisait à cette souffrance et à une semblable prière. Tant d'imprévoyance et de folie semblait à Eugène un rêve incroyable. Mais point de doute, la signature était là; et mademoiselle Pinson, dans le courant de la soirée, avait également prononcé le nom de guerre de son amie Rougette, devenue mademoiselle Bertin. Comment se trouvait-elle tout à coup abandonnée, sans secours, sans pain, presque sans asile? Que faisaient ses amies de la veille, pendant qu'elle expirait peut-être dans quelque grenier de cette maison? Et qu'était-ce que cette maison même où l'on pouvait mourir ainsi?

Ce n'était pas le moment de faire des conjectures; le plus pressé était de venir au secours de la faim. Eugène commença par entrer dans la boutique d'un restaurateur qui venait de s'ouvrir, et par acheter ce qu'il put y trouver. Cela fait, il s'achemina, suivi du garçon, vers le logis de Rougette; mais il éprouvait de l'embarras à se présenter brusquement ainsi; l'air de fierté qu'il avait trouvé à cette pauvre fille lui faisait craindre, sinon un refus, du moins un mouvement de vanité blessée; comment lui avouer qu'il avait lu sa lettre? Lorsqu'il fut arrivé devant la porte :

« Connaissez-vous, dit-il au garçon, une jeune personne qui demeure dans cette maison, et qui s'appelle mademoiselle Bertin?

— Oh! que oui, monsieur! répondit le garçon. C'est nous qui

portons habituellement chez elle. Mais si monsieur y va, ce n'est pas le jour. Actuellement elle est à la campagne.

— Qui vous l'a dit? demanda Eugène.

— Pardi, monsieur, c'est la portière! Mademoiselle Rougette aime à bien dîner, mais elle n'aime pas beaucoup à payer. Elle a plutôt fait de commander des poulets rôtis et des homards que rien du tout; mais pour voir son argent, ce n'est pas une fois qu'il faut y retourner! Aussi nous savons dans le quartier quand elle y est ou quand elle n'y est pas...

— Elle est revenue, reprit Eugène. Montez chez elle, laissez-lui ce que vous portez, et si elle vous doit quelque chose, ne lui demandez rien aujourd'hui. Cela me regarde, et je reviendrai. Si elle veut savoir qui lui envoie ceci, vous répondrez que c'est le baron de ***. »

Sur ces mots Eugène s'éloigna; chemin faisant il rajusta comme il put le cachet de la lettre, et la mit à la poste. « Après tout, pensa-t-il, Rougette ne refusera pas, et si elle trouve que la réponse à son billet a été un peu prompte, elle s'en expliquera avec son baron. »

VI

Les étudiants, non plus que les grisettes, ne sont pas riches tous les jours. Eugène comprenait très-bien que pour donner un air de vraisemblance à la petite fable que le garçon devait faire, il eût fallu joindre à son envoi le louis que demandait Rougette; mais là était la difficulté : les louis ne sont pas précisément la monnaie courante de la rue Saint-Jacques; d'une autre part, Eugène venait de s'engager à payer le restaurateur; et par malheur son tiroir, en ce moment, n'était guère mieux garni que sa poche. C'est pourquoi il prit, sans différer, le chemin de la place du Panthéon.

En ce temps-là demeurait encore sur cette place ce fameux barbier qui a fait banqueroute et s'est ruiné en ruinant les autres. Là, dans l'arrière-boutique, où se faisaient en secret la grande et la petite usure, venait tous les jours l'étudiant pauvre et sans souci, amoureux, peut-être, emprunter à énorme intérêt quelques pièces d'argent dépensées le soir et chèrement payées le lendemain; là entrait fur-

tivement la grisette, la tête basse, le regard honteux, venant louer pour une partie de campagne un chapeau fané, un châle reteint, une chemise achetée au mont-de-piété; là, des jeunes gens de bonne maison, ayant besoin de vingt-cinq louis, souscrivaient pour deux ou trois mille francs de lettres de change; des mineurs mangeaient leur bien en herbe; des étourdis ruinaient leurs familles et souvent perdaient leur avenir. Depuis la courtisane titrée à qui un bracelet tourne la tête, jusqu'au cuistre nécessiteux qui convoite un bouquin ou un plat de lentilles, tout venait là comme aux sources du Pactole, et l'usurier barbier, fier de sa clientèle et de ses exploits, jusqu'à s'en vanter, entretenait la prison de Clichy en attendant qu'il y allât lui-même.

Telle était la triste ressource à laquelle Eugène, bien qu'avec répugnance, allait avoir recours pour obliger Rougette, ou pour être du moins en mesure de le faire; car il ne lui semblait pas prouvé que la demande adressée au baron produisît l'effet désirable. C'était de la part d'un étudiant beaucoup de charité, à vrai dire, que de s'engager ainsi pour une inconnue; mais Eugène croyait en Dieu : toute bonne action lui semblait nécessaire.

Le premier visage qu'il aperçut en entrant chez le barbier fut celui de son ami Marcel, assis devant une toilette, une serviette au cou, et feignant de se faire coiffer. Le pauvre garçon venait peut-être chercher de quoi payer son souper de la veille; il semblait fort préoccupé, et fronçait les sourcils d'un air peu satisfait, tandis que le coiffeur, feignant de son côté de lui passer dans les cheveux un fer parfaitement froid, lui parlait à demi-voix dans son accent gascon. Devant une autre toilette, dans un petit cabinet, se tenait assis, également affublé d'une serviette, un étranger fort inquiet, regardant sans cesse de côté et d'autre; et, par la porte entr'ouverte de l'arrière-boutique, on apercevait dans une vieille psyché la silhouette passablement maigre d'une jeune fille qui, aidée de la femme du coiffeur, essayait une robe à carreaux écossais.

« Que viens-tu faire ici à cette heure? » s'écria Marcel, dont la figure reprit l'expression de sa bonne humeur habituelle dès qu'il reconnut son ami.

Eugène s'assit près de la toilette, et expliqua en peu de mots la rencontre qu'il avait faite, et le dessein qui l'amenait.

« Ma foi, dit Marcel, tu es bien candide. De quoi te mêles-tu puis-

qu'il y a un baron ? Tu as vu une jeune fille intéressante qui éprouvait le besoin de prendre quelque nourriture : tu lui as payé un poulet froid, c'est digne de toi; il n'y a rien à dire. Tu n'exiges d'elle aucune reconnaissance, l'incognito te plaît; c'est héroïque. Mais aller plus loin, c'est de la chevalerie; engager sa montre ou sa signature pour une lingère que protége un baron et que l'on n'a pas l'honneur de fréquenter, cela ne s'est pratiqué, de mémoire humaine, que dans la Bibliothèque bleue.

— Ris de moi si tu veux, répondit Eugène. Je sais qu'il y a dans ce monde beaucoup plus de malheureux que je n'en puis soulager; ceux que je ne connais pas, je les plains; si j'en vois un, il faut que je l'aide. Il m'est impossible, quoi que je fasse, de rester indifférent devant la souffrance. Ma charité ne va pas jusqu'à chercher les pauvres, je ne suis pas assez riche pour cela; mais quand je les trouve, je fais l'aumône.

— En ce cas, reprit Marcel, tu as fort à faire; il n'en manque pas dans ce pays-ci.

— Qu'importe! dit Eugène, encore ému du spectacle dont il venait d'être témoin; vaut-il mieux laisser mourir les gens et passer son chemin? Cette malheureuse est une étourdie, une folle, tout ce que tu voudras; elle ne mérite peut-être pas la compassion qu'elle fait naître; mais cette compassion, je la sens. Vaut-il mieux agir comme ses bonnes amies, qui déjà ne semblent pas plus se soucier d'elle que si elle n'était plus au monde, et qui l'aidaient hier à se ruiner? A qui peut-elle avoir recours? à un étranger qui allumera un cigare avec sa lettre, ou à mademoiselle Pinson, je suppose, qui soupe en ville et danse de tout son cœur, pendant que sa compagne meurt de faim? Je t'avoue, mon cher Marcel, que tout cela, bien sincèrement, me fait horreur. Cette petite évaporée d'hier soir, avec sa chanson et ses quolibets, riant et babillant chez toi, au moment même où l'autre, l'héroïne de son conte, expire dans un grenier, me soulève le cœur. Vivre ainsi en amies, presque en sœurs, pendant des jours et des semaines, courir les théâtres, les bals, les cafés, et ne pas savoir le lendemain si l'une est morte et l'autre en vie, c'est pis que l'indifférence des égoïstes, c'est l'insensibilité de la brute. Ta mademoiselle Pinson est un monstre, et tes grisettes que tu vantes, ces mœurs sans vergogne, ces amitiés sans âme, je ne sais rien de si méprisable! »

Le barbier, qui, pendant ces discours, avait écouté en silence, et

continué de promener son fer froid sur la tête de Marcel, sourit d'un air malin lorsque Eugène se tut. Tour à tour bavard comme une pie, ou plutôt comme un perruquier qu'il était, lorsqu'il s'agissait de méchants propos, taciturne et laconique comme un Spartiate dès que les affaires étaient en jeu, il avait adopté la prudente habitude de laisser toujours d'abord parler ses pratiques, avant de mêler son mot à la conversation. L'indignation qu'exprimait Eugène en termes si violents lui fit toutefois rompre le silence.

« Vous êtes sévère, monsieur, dit-il en riant et en gasconnant. J'ai l'honneur de coiffer mademoiselle Mimi, et je crois que c'est une fort excellente personne.

— Oui, dit Eugène, excellente en effet, s'il est question de boire et de fumer.

— Possible, reprit le barbier, je ne dis pas non. Les jeunes personnes, ça rit, ça chante, ça fume; mais il y en a qui ont du cœur.

— Où voulez-vous en venir, père Cadédis? demanda Marcel. Pas tant de diplomatie, expliquez-vous tout net.

— Je veux dire, répliqua le barbier en montrant l'arrière-boutique, qu'il y a là, pendue à un clou, une petite robe de soie noire que ces messieurs connaissent sans doute, s'ils connaissent la propriétaire, car elle ne possède pas une garde-robe très-compliquée. Mademoiselle Mimi m'a envoyé cette robe ce matin au petit jour; et je présume que si elle n'est pas venue au secours de la petite Rougette, c'est qu'elle-même ne roule pas sur l'or.

— Voilà qui est curieux, dit Marcel, se levant et entrant dans l'arrière-boutique, sans égard pour la pauvre femme aux carreaux écossais; la chanson de Mimi en a donc menti, puisqu'elle met sa robe en gage? Mais avec quoi diable fera-t-elle ses visites à présent? Elle ne va donc pas dans le monde aujourd'hui? »

Eugène avait suivi son ami; le barbier ne les trompait pas : dans un coin poudreux, au milieu d'autres hardes de toute espèce, était humblement et tristement suspendue l'unique robe de mademoiselle Pinson.

« C'est bien cela, dit Marcel; je reconnais ce vêtement pour l'avoir vu tout neuf il y a dix-huit mois. C'est la robe de chambre, l'amazone et l'uniforme de parade de mademoiselle Mimi. Il doit y avoir à la manche gauche une petite tache grosse comme une pièce de cinq sous, causée par le vin de Champagne. Et combien avez-vous prêté là-dessus,

père Cadédis, car je suppose que cette robe n'est pas vendue, et qu'elle ne se trouve dans ce boudoir qu'en qualité de nantissement?

— J'ai prêté quatre francs, répondit le barbier; et je vous assure, monsieur, que c'est pure charité; à tout autre je n'aurais pas avancé plus de quarante sous; car la pièce est diablement mûre, on y voit à travers; c'est une lanterne magique. Mais je sais que mademoiselle Mimi me payera; elle est bonne pour quatre francs.

— Pauvre Mimi! reprit Marcel. Je gagerais tout de suite mon bonnet qu'elle n'a emprunté cette petite somme que pour l'envoyer à Rougette.

— Ou pour payer quelque dette criarde, dit Eugène.

— Non, dit Marcel, je connais Mimi; je la crois incapable de se dépouiller pour un créancier.

— Possible encore, dit le barbier. J'ai connu mademoiselle Mimi dans une position meilleure que celle où elle se trouve actuellement; elle avait alors un grand nombre de dettes. On se présentait journellement chez elle pour saisir ce qu'elle possédait, et on avait fini, en effet, par lui prendre tous ses meubles, excepté son lit, car ces messieurs savent sans doute qu'on ne prend pas le lit d'un débiteur. Or, mademoiselle Mimi avait dans ce temps-là quatre robes fort convenables. Elle les mettait toutes les quatre l'une sur l'autre, et elle couchait avec pour qu'on ne les saisît pas; c'est pourquoi je serais surpris si, n'ayant plus qu'une seule robe aujourd'hui, elle l'engageait pour payer quelqu'un.

— Pauvre Mimi, répéta Marcel. Mais, en vérité, comment s'arrange-t-elle? Elle a donc trompé ses amis? elle possède donc un vêtement inconnu? Peut-être se trouve-t-elle malade d'avoir mangé trop de galette; et, en effet, si elle est au lit, elle n'a que faire de s'habiller. N'importe, père Cadédis, cette robe me fait peine, avec ses manches pendantes qui ont l'air de demander grâce; tenez, retranchez-moi quatre francs sur les trente-cinq livres que vous venez de m'avancer, et mettez-moi cette robe dans une serviette, que je la rapporte à cette enfant. Eh bien, Eugène, continua-t-il, que dit à cela ta charité chrétienne?

— Que tu as raison, répondit Eugène, de parler et d'agir comme tu fais, mais que je n'ai peut-être pas tort; j'en fais le pari, si tu veux.

— Soit, dit Marcel, parions un cigare, comme les membres du Jockey-Club. Aussi bien, tu n'as plus que faire ici. J'ai trente et un francs, nous sommes riches. Allons de ce pas chez mademoiselle Pinson; je suis curieux de la voir. »

Il mit la robe sous son bras, et tous deux sortirent de la boutique.

VII

« Mademoiselle est allée à la messe, répondit la portière aux deux étudiants, lorsqu'ils furent arrivés chez mademoiselle Pinson.

— A la messe! dit Eugène surpris.

— A la messe ! répéta Marcel. C'est impossible, elle n'est pas sortie. Laissez-nous entrer; nous sommes de vieux amis.

— Je vous assure, monsieur, répondit la portière, qu'elle est sortie pour aller à la messe, il y a environ trois quarts d'heure.

— Et à quelle église est-elle allée?

— A Saint-Sulpice, comme de coutume; elle n'y manque pas un matin.

— Oui, oui, je sais qu'elle prie le bon Dieu; mais cela me semble bizarre qu'elle soit dehors aujourd'hui.

— La voici qui rentre, monsieur; elle tourne la rue; vous la voyez vous-même. »

Mademoiselle Pinson, sortant de l'église, revenait chez elle, en effet. Marcel ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il courut à elle, impatient de voir de près sa toilette. Elle avait, en guise de robe, un jupon d'indienne foncée, à demi caché sous un rideau de serge verte dont elle s'était fait, tant bien que mal, un châle. De cet accoutrement singulier, mais qui, du reste, n'attirait pas les regards, à cause de sa couleur sombre, sortait sa tête gracieuse coiffée de son bonnet blanc, et ses petits pieds chaussés de brodequins. Elle s'était enveloppée dans son rideau avec tant d'art et de précaution, qu'il ressemblait vraiment à un vieux châle, et qu'on ne voyait presque pas la bordure. En un mot, elle trouvait moyen de plaire encore dans cette friperie, et de prouver, une fois de plus sur terre, qu'une jolie femme est toujours jolie.

« Comment me trouvez-vous? dit-elle aux deux jeunes gens, en écartant un peu son rideau et en laissant voir sa fine taille serrée dans son corset; c'est un déshabillé du matin que Palmyre vient de m'apporter.

— Vous êtes charmante, dit Marcel. Ma foi, je n'aurais jamais cru qu'on pût avoir si bonne mine avec le châle d'une fenêtre.

— En vérité? reprit mademoiselle Pinson; j'ai pourtant l'air un peu paquet.

— Paquet de roses, répondit Marcel. J'ai presque regret maintenant de vous avoir rapporté votre robe.

— Ma robe? Où l'avez-vous trouvée?

— Où elle était, apparemment.

— Et vous l'avez tirée de l'esclavage?

— Eh! mon Dieu, oui, j'ai payé sa rançon. M'en voulez-vous, de cette audace?

— Non pas; à charge de revanche. Je suis bien aise de revoir ma robe; car, à vous dire vrai, voilà déjà longtemps que nous vivons toutes les deux ensemble, et je m'y suis attachée insensiblement. »

En parlant ainsi, mademoiselle Pinson montait lestement les cinq étages qui conduisaient à sa chambrette, où les deux amis entrèrent avec elle.

« Je ne puis pourtant, reprit Marcel, vous rendre cette robe qu'à une condition.

— Fi donc! dit la grisette. Quelque sottise! Des conditions? je n'en veux pas.

— J'ai fait un pari, dit Marcel; il faut que vous nous disiez franchement pourquoi cette robe était en gage.

— Laissez-moi donc d'abord la remettre, répondit mademoiselle Pinson; je vous dirai ensuite mon pourquoi. Mais je vous préviens que si vous ne voulez pas faire antichambre dans mon armoire ou sur la gouttière, il faut, pendant que je vais m'habiller, que vous vous voiliez la face comme Agamemnon.

— Qu'à cela ne tienne, dit Marcel; nous sommes plus honnêtes qu'on ne pense, et je ne hasarderai pas même un œil.

— Attendez, reprit mademoiselle Pinson; je suis pleine de confiance, mais la sagesse des nations nous dit que deux précautions valent mieux qu'une. »

En même temps elle se débarrassa de son rideau et l'étendit délicatement sur la tête des deux amis, de manière à les rendre complétement aveugles.

« Ne bougez pas, leur dit-elle; c'est l'affaire d'un instant.

— Prenez garde à vous, dit Marcel; s'il y a un trou au rideau, je ne réponds de rien. Vous ne voulez pas vous contenter de notre parole; par conséquent elle est dégagée.

— Heureusement ma robe l'est aussi, dit mademoiselle Pinson; et ma taille aussi, ajouta-t-elle en riant et en jetant le rideau par terre.

Pauvre petite robe! il me semble qu'elle est toute neuve. J'ai un plaisir à me sentir dedans!

— Et votre secret? nous le direz-vous maintenant? Voyons, soyez sincère, nous ne sommes pas bavards. Pourquoi et comment une jeune personne comme vous, sage, rangée, vertueuse et modeste, a-t-elle pu accrocher ainsi d'un seul coup toute sa garde-robe à un clou?

— Pourquoi?... pourquoi?... » répondit mademoiselle Pinson, paraissant hésiter; puis elle prit les deux jeunes gens chacun par un bras, et leur dit en les poussant vers la porte :

« Venez avec moi, vous le verrez. »

Comme Marcel s'y attendait, elle les conduisit rue de l'Éperon.

VIII

Marcel avait gagné son pari. Les quatre francs et le morceau de galette de mademoiselle Pinson étaient sur la table de Rougette avec les débris du poulet d'Eugène. La pauvre malade allait un peu mieux, mais elle gardait encore le lit; et, quelle que fût sa reconnaissance envers son bienfaiteur inconnu, elle fit dire à ces messieurs, par son amie, qu'elle les priait de l'excuser, et qu'elle n'était pas en état de les recevoir.

« Que je la reconnais bien là! dit Marcel; elle mourrait sur la paille dans sa mansarde, qu'elle ferait encore la duchesse vis-à-vis de son pot à l'eau. »

Les deux amis, bien qu'à regret, furent donc obligés de s'en retourner chez eux comme ils étaient venus, non sans rire entre eux de cette fierté et de cette discrétion si étrangement nichées dans une mansarde. Après avoir été à l'École de médecine suivre les leçons du jour, ils dînèrent ensemble, et, le soir venu, ils firent un tour de promenade au boulevard Italien. Là, tout en fumant le cigare qu'il avait gagné le matin :

« Avec tout cela, disait Marcel, n'es-tu pas forcé de convenir que j'ai raison d'aimer, au fond, et même d'estimer ces pauvres créatures? Considérons sainement les choses sous un point de vue philosophique. Cette petite Mimi, que tu as tant calomniée, ne fait-elle pas, en se dépouillant de sa robe, une œuvre plus louable, plus méritoire,

j'ose même dire plus chrétienne, que le bon roi Robert en laissant un pauvre couper la frange de son manteau? Le bon roi Robert, d'une part, avait évidemment quantité de manteaux : d'un autre côté, il était à table, dit l'histoire, lorsqu'un mendiant s'approcha de lui en se traînant à quatre pattes, et coupa avec des ciseaux la frange d'or de l'habit de son roi. Madame la reine trouva la chose mauvaise, et le digne monarque, il est vrai, pardonna généreusement au coupeur de frange; mais peut-être avait-il bien dîné. Vois quelle distance entre lui et Mimi! Mimi, quand elle a appris l'infortune de Rougette, assurément était à jeun. Sois convaincu que le morceau de galette qu'elle avait emporté de chez moi était destiné par avance à composer son propre repas. Or, que fait-elle? Au lieu de déjeuner, elle va à la messe, et en ceci elle se montre encore au moins l'égale du roi Robert, qui était fort pieux, j'en conviens, mais qui perdait son temps à chanter au lutrin pendant que les Normands faisaient le diable à quatre. Le roi Robert abandonne sa frange, et, en somme, le manteau lui reste; Mimi envoie sa robe tout entière au père Cadédis, action incomparable en ce que Mimi est femme, jeune, jolie, coquette et pauvre; et note bien que cette robe lui est nécessaire pour qu'elle puisse aller, comme de coutume, à son magasin, gagner le pain de sa journée. Non-seulement donc elle se prive du morceau de galette qu'elle allait avaler, mais elle se met volontairement dans le cas de ne pas dîner. Observons en outre que le père Cadédis est fort éloigné d'être un mendiant, et de se traîner à quatre pattes sous la table. Le roi Robert, renonçant à sa frange, ne fait pas un grand sacrifice, puisqu'il la trouve toute coupée d'avance, et c'est à savoir si cette frange était coupée de travers ou non, et en état d'être recousue; tandis que Mimi, de son propre mouvement, bien loin d'attendre qu'on lui vole sa robe, arrache elle-même de dessus son pauvre corps ce vêtement, plus précieux, plus utile que le clinquant de tous les passementiers de Paris. Elle sort vêtue d'un rideau; mais sois sûr qu'elle n'irait pas ainsi dans un autre lieu que l'église; elle se ferait plutôt couper un bras que de se laisser voir ainsi fagotée au Luxembourg ou aux Tuileries; mais elle ose se montrer à Dieu, parce qu'il est l'heure où elle prie tous les jours; crois-moi, Eugène, dans ce seul fait de traverser avec son rideau la place Saint-Michel, la rue de Tournon et la rue du Petit-Lion, où elle connaît tout le monde, il y a plus de courage, d'humilité et de religion véritable, que dans toutes les hymnes du bon roi Robert, dont tout le

monde parle pourtant, depuis le grand Bossuet jusqu'au plat Anquetil, tandis que Mimi mourra inconnue dans son cinquième étage, entre un pot de fleurs et un ourlet.

— Tant mieux pour elle, dit Eugène.

— Si je voulais maintenant, dit Marcel, continuer à comparer, je pourrais te faire un parallèle entre Mucius Scévola et Rougette. Penses-tu, en effet, qu'il soit plus difficile à un Romain du temps de Tarquin de tenir son bras pendant cinq minutes au-dessus d'un réchaud allumé, qu'à une grisette contemporaine de rester vingt-quatre heures sans manger? Ni l'un ni l'autre n'ont crié, mais examine par quels motifs. Mucius est au milieu d'un camp, en présence d'un roi étrusque qu'il a voulu assassiner; il a manqué son coup d'une manière pitoyable, il est entre les mains des gendarmes. Qu'imagine-t-il? Une bravade. Pour qu'on l'admire avant qu'on le pende, il se roussit le poing sur un tison, car rien ne prouve que le brasier fût bien chaud ni que le poing soit tombé en cendres. Là-dessus, le digne Porsenna, stupéfait de sa fanfaronnade, lui pardonne et le renvoie chez lui. Il est à parier que ledit Porsenna, capable d'un tel pardon, avait une bonne figure, et que Scévola se doutait qu'en sacrifiant son bras il sauvait sa tête. Rougette, au contraire, endure patiemment le plus horrible et le plus lent des supplices, celui de la faim; personne ne la regarde. Elle est seule au fond d'un grenier, et elle n'a pas là pour l'admirer, ni Porsenna, c'est-à-dire le baron, ni les Romains, c'est-à-dire les voisins, ni les Étrusques, c'est-à-dire ses créanciers, ni même le brasier, car son poêle est éteint. Or, pourquoi souffre-t-elle sans se plaindre? Par vanité d'abord, cela est certain, mais Mucius est dans le même cas; par grandeur d'âme ensuite, et ici est sa gloire; car si elle reste muette derrière son verrou, c'est précisément pour que ses amis ne sachent pas qu'elle se meurt, pour qu'on n'ait pas pitié de son courage, pour que sa camarade Pinson, qu'elle sait bonne et toute dévouée, ne soit pas obligée, comme elle l'a fait, de lui donner sa robe et sa galette. Mucius, à la place de Rougette, eût fait semblant de mourir en silence, mais c'eût été dans un carrefour ou à la porte de Flicoteaux. Son taciturne et sublime orgueil eût été une manière délicate de demander à l'assistance un verre de vin et un croûton. Rougette, il est vrai, a demandé un louis au baron, que je persiste à comparer à Porsenna. Mais ne vois-tu pas que le baron doit évidemment être redevable à Rougette de quelques obligations personnelles? Cela saute aux yeux du moins clairvoyant.

Comme tu l'as, d'ailleurs, sagement remarqué, il se peut que le baron soit à la campagne, et dès lors Rougette est perdue. Et ne crois pas pouvoir me répondre ici par cette vaine objection qu'on oppose à toutes les belles actions des femmes, à savoir qu'elles ne savent ce qu'elles font, et qu'elles courent au danger comme les chats sur les gouttières. Rougette sait ce qu'est la mort; elle l'a vue de près au pont d'Iéna. car elle s'est déjà jetée à l'eau une fois, et je lui ai demandé si elle avait souffert. Elle m'a dit que non, qu'elle n'avait rien senti, excepté au moment où on l'avait repêchée, parce que les bateliers la tiraient par les jambes, et qu'ils lui avaient, à ce qu'elle disait, *raclé* la tête sur le bord du bateau.

— Assez, dit Eugène, fais-moi grâce de tes affreuses plaisanteries. Réponds-moi sérieusement. Crois-tu que de si horribles épreuves, tant de fois répétées, toujours menaçantes, puissent enfin porter quelque fruit? Ces pauvres filles, livrées à elles-mêmes, sans appui, sans conseil, ont-elles assez de bon sens pour avoir de l'expérience? Y a-t-il un démon attaché à elles qui les voue à tout jamais au malheur et à la folie; ou, malgré tant d'extravagances, peuvent-elles revenir au bien? En voilà une qui prie Dieu, dis-tu; elle va à l'église, elle remplit ses devoirs; elle vit honnêtement de son travail; ses compagnes paraissent l'estimer, et vous autres mauvais sujets, vous ne la traitez pas vous-mêmes avec votre légèreté habituelle. En voilà une autre qui passe sans cesse de l'étourderie à la misère, de la prodigalité aux horreurs de la faim; certes, elle doit se rappeler longtemps les leçons cruelles qu'elle reçoit. Crois-tu qu'avec de sages avis, une conduite réglée, un peu d'aide, on puisse faire de telles femmes des êtres raisonnables? S'il en est ainsi, dis-le moi : une occasion s'offre à nous; allons de ce pas chez la pauvre Rougette; elle est sans doute encore bien souffrante, et son amie veille à son chevet. Ne me décourage pas, laisse-moi agir. Je veux essayer de les ramener dans la bonne route, de leur parler un langage sincère; je ne veux leur faire ni sermon ni reproche; je veux m'approcher de ce lit, leur prendre la main, et leur dire..... »

En ce moment, les deux amis passaient devant le café Tortoni. La silhouette de deux jeunes femmes qui prenaient des glaces près d'une fenêtre se dessinait à la clarté des lustres. L'une d'elles agita son mouchoir, et l'autre partit d'un éclat de rire.

« Parbleu! dit Marcel, si tu veux leur parler, nous n'avons que faire d'aller si loin, car les voilà, Dieu me pardonne! Je reconnais

Mimi à sa robe, et Rougette à son panache blanc, toujours sur le chemin de la friandise. Il paraît que M. le baron a bien fait les choses.

IX

— Et une pareille folie, dit Eugène, ne t'épouvante pas?

— Si fait, dit Marcel; mais, je t'en prie, quand tu diras du mal des grisettes, fais une exception pour la petite Pinson. Elle nous a conté une histoire à souper, elle a engagé sa robe pour quatre francs, elle s'est fait un châle avec un rideau; et qui dit ce qu'il sait, qui donne ce qu'il a, qui fait ce qu'il peut, n'est pas obligé à davantage. »

ALFRED DE MUSSET.

PARIS D'HIER.



Bazar Bonne-Nouvelle.



Fontaine Richelieu.



Restaurant Deffieux. (Boulevard du Temple.)



Théâtre de la Porte-Saint-Martin.



Théâtre de l'Ambigu-Comique.



Bains Chinois.



La Samaritaine.



Boulevard des Italiens.

UN COUP DE CANIF

PAR GUSTAVE DROZ

Personne n'ignore que Robert adorait sa femme. Il l'avait épousée par amour, vous le savez comme moi, et il s'était jeté avec un tel enthousiasme dans sa nouvelle vie, que du jour au lendemain toutes ses relations furent brisées comme verre. Il s'enferma dans son sanctuaire, mit la clef en dedans et dégusta son bonheur goutte à goutte. Lorsqu'on le rencontrait, il vous disait un mot à peine : il avait coupé ses favoris, ne portait plus que les moustaches et ne quittait pas les cravates bleues. Il semblait avoir peur de son passé, tant il prenait de soin à éviter ceux qui pouvaient lui en rappeler le souvenir. Il paraissait préoccupé, vous regardait à deux fois avant de vous reconnaître, et vous répondait comme le fait un homme durant l'entr'acte, lorsqu'il est pressé de regagner sa stalle. Raoul n'était pas le premier chez lequel je remarquais ces façons d'être. Presque tous les jeunes mariés se ressemblent : ils acquièrent tout à coup une circonspection, une dignité particulière aux gens qui ont gagné un gros lot, aux francs-maçons nouvellement initiés, et aux conspirateurs qui viennent de prêter serment.

Ils ne lisent plus les mêmes journaux, changent de tailleur et démoliraient Paris tout entier, n'était la dépense, pour anéantir sous les décombres toutes les Nana et Nini qui parfois encore leur sourient en passant.

Raoul fut ainsi pendant huit mois environ. Vers le milieu du neuvième, il y eut un relâchement dans ses habitudes.

On le rencontra plus souvent; ses favoris commencèrent à repousser et les cravates bleues se montrèrent moins fréquemment; il avait repris l'usage du cigare, marchait plus lentement et flânait volontiers. Ce n'est pas qu'il fût moins heureux dans son intérieur, ou qu'il aimât moins sa jolie petite femme; car je me souviens qu'à cette époque même je le rencontrai à une pièce fort en vogue où il était venu seul, et lui ayant demandé des nouvelles de sa femme, il me répondit en confidence et avec un grand accent de franchise :

« Mon cher, c'est un trésor! »

Quand un mari dit cela aussi nettement, il y a lieu de croire, n'est-

il pas vrai? qu'il est fort amoureux. Eh bien, non; je crois, en y réfléchissant, qu'il y a lieu de croire à une certaine diminution d'amour de sa part. Lorsque j'entends l'un d'eux me dire de sa femme : « C'est un trésor, mon cher, il faut la connaître, etc., etc., » je crois voir un homme qui souffle sur un tison qui s'éteint. Quand le feu flambe, on se chauffe et on ne dit rien.

Or, pour vous dire toute la vérité, Raoul commençait à souffler son feu. Les douceurs mêmes qui l'avaient enivré il y a neuf mois lui paraissaient maintenant un peu fades. Il trouvait autour de lui la température tiède, accablante, et lorsque sa femme venait tout doucement par derrière et l'embrassait au front, il commençait à s'apercevoir, ce qui ne lui était jamais arrivé, que cela le décoiffait, et il en était irrité. Il ne disait rien, ne se mettait point en colère, mais il était agacé; d'autant plus que la charmante petite femme ne manquait pas, après son baiser, de lui fermer les yeux avec ses deux mains et de rire comme une folle.

« Voyons, Louise, disait-il, je suis en train de lire.

— Alors il faut dire : Ma petite femme, je t'adore, ou sans cela je ne lâche pas.

— Mais je t'ai dit cela cinq cents et tant de fois! » Il enrageait au au fond et disait rapidement : « Ma petite femme, je t'adore : la, je t'adore; embrasse-moi; c'est fini... tu es un ange... ôte tes mains.

— Du tout, du tout, c'est de la contrebande, cela, il faut dire, *Ma pe...ti...te femme,* bien gentiment.

— *Ma pe-ti-te femme,* répétait Raoul, en tapotant sur la table, je t'a... Je t'adore, la; je ne me fais pas prier, tu ne diras pas que je me suis fait prier.

— Tu m'aimes donc toujours?

— Parbleu! mais je ne peux pas te le signer tous les quarts d'heure, sois juste. »

Et il ramassait son livre qui était tombé par terre en se refermant, de sorte qu'il cherchait pendant cinq minutes la page commencée. Cela le mettait de mauvaise humeur, et un quart d'heure après, en se mettant à table, tout naturellement, il trouvait le potage trop salé.

« Tiens, je ne trouve pas, moi, disait Louise.

— Et moi je le trouve, » répliquait Raoul en versant de l'eau dans son bouillon.

Il faut dire que la chère petite, qui croyait voir un parti pris chez

son mari, protestait en mettant du sel, de sorte que Raoul haussait les épaules et s'écriait au bout d'un instant de silence :

« Ma chère, votre cuisinière ne sait pas cuire la viande; celle-ci n'est pas mangeable. Il n'y a qu'au restaurant qu'on trouve un filet présentable; » et il poussait une espèce de soupir qui ressemblait à s'y méprendre à un regret continu.

« Il n'y a qu'un mois que vous vous plaignez ainsi, mon ami, je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas... vous ne comprenez pas... D'abord je ne me plains pas; remarquez bien... A vous entendre, on croirait que je ne suis content de rien!

— Je ne dis pas cela.

— Vous le laissez supposer du moins... »

Il se faisait un silence; mais durant ce temps Raoul pensait que tout à l'heure, après le dîner, il irait s'installer dans le salon, n'ayant ce soir-là ni spectacle, ni bal; qu'il ouvrirait son journal et que tout en lisant il verrait le mouvement régulier de l'aiguille de sa femme et l'éternelle tapisserie à dessins rouge et noir sur fond blanc, et qu'après le journal il reprendrait son livre, et qu'après avoir bâillé trois fois il regarderait la pendule; que sa femme aurait l'air chagrin en le voyant bâiller, et lui dirait pour l'empêcher de dormir :

« J'ai bien envie de faire ce petit coin-là bleu au lieu de le faire noir; qu'est-ce que tu en penses, petit homme? »

Petit homme! une expression qui l'avait fait pleurer de tendresse et lui semblait absurde à présent. Toutes ces pensées venaient une à une, et à mesure qu'elles arrivaient il sentait sa mauvaise humeur croître, de sorte qu'il reprenait tout à coup avec aigreur :

« Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire à exiger un filet bien cuit.

— Eh bien! j'ai tort, je veillerai à cela, disait Louise avec un air un peu pincé.

— Vous ai-je dit que vous aviez tort?... j'ai tort! Vous avez une singulière manie, ma chère enfant, celle de vous poser en victime continuellement. »

Au fond il se sentait absurde, mais cela était plus fort que lui et la colère lui montait au cerveau, comme la sueur monte au front dans un endroit trop chaud.

« Voyons, Raoul, calmez-vous; il n'y a pas grand mal dans tout cela.

— Me calmer! suis-je donc en colère? Oh! mais vous êtes impossible, ma chère!

— Eh bien! oui, je suis impossible, je vous l'accorde.

— Ce qu'il y a de joli, c'est que vous me l'accordez, mais n'en êtes point convaincue : au fond, vous vous trouvez parfaite; votre respectable tante vous le répète assez souvent. Je m'étonne qu'elle ne soit pas venue ce soir vous demander à dîner... Qu'est-ce que vous avez après ce filet?

— Je ne sais vraiment pas. »

Le dîner s'achevait dans le plus profond silence; puis aussitôt après Raoul prenait son chapeau.

« Vous sortez?

— Si vous voulez bien le permettre. »

Et il s'en allait d'un pas assuré. Dans l'escalier il se disait :

« Elle ne m'a pas demandé si je rentrerais tard, c'est extraordinaire. Oh! j'ai été trop faible dans les premiers mois. »

Une fois dans la rue, il s'arrêtait sur le trottoir, ne sachant où aller. Il respirait à pleins poumons comme un homme qui sort de l'eau, et marchait au hasard en boutonnant ses gants.

« J'ai besoin d'air, disait-il, ouf!... c'est une excellente petite femme, mais j'ai été trop faible. »

Il entrait chez un marchand de tabac pour allumer son cigare. Sur les boulevards il voyait les cafés ouverts, une foule étalée sur des chaises, et il réfléchissait que pour flâner à son aise dans Paris il faut être seul. Il passait devant son ancien cercle tout étincelant de lumière, mais il n'osait point encore y monter, quoiqu'il en eût grande envie; il craignait certains sourires et passait de l'autre côté de la rue. Il se rappelait que, lorsqu'il donnait le bras à sa femme, la jupe lui frottait la jambe d'une façon agaçante; qu'en passant devant les bijoutiers et les modistes madame s'arrêtait invariablement, ce qui le rendait furieux; et que lui, de son côté, en face des armuriers et des libraires, il se disait : « Si j'étais seul, j'entrerais voir cela de près. » Il se rappelait qu'hier encore, en revenant du Bois, la conversation s'en allait mourante au roulement de la voiture, puis qu'il s'était tu, ne sachant plus que dire, et avait senti que ses paupières se fermaient. Il était effrayé de se trouver déjà si vieux et si triste, lui qui riait si fort, il y a deux ans à peine. Enfin, au bout de deux heures, il avait un remords et instinctivement rentrait chez lui, où il trouvait sa femme avec les yeux rouges.

« Elle a pleuré!... se disait-il; si je ne peux pas sortir un instant sans retrouver des larmes, en vérité c'est à déserter. »

Au lieu de l'embrasser comme il en avait eu envie en montant l'escalier, il disait d'un petit air glacial :

« Bonsoir, ma chère, » et rentrait chez lui.

Louise, de son côté, sentait que son mari s'ennuyait auprès d'elle, elle devinait que tout en elle, jusqu'au frôlement de sa robe, agaçait Raoul. Elle faisait mille efforts pour rétablir la gaieté, les causeries intimes, les bons petits éclats de rire au coin du feu; mais l'effort même qu'elle s'imposait la rendait gauche. Elle embrassait à contre-temps, entamait une conversation méditée d'avance, tandis que son mari lisait un livre intéressant, et celui-ci répondait :

« Ah! vraiment! » sans même lever les yeux.

D'autre part elle se sentait blessée dans son amour-propre, et lorsqu'elle avait essayé devant son mari un chapeau sur l'effet duquel elle comptait et que Raoul lui avait dit :

« Il n'est pas mal ce chapeau, seulement je l'aurais pris jaune au lieu de blanc, » la pauvre chère petite se sentait des envies de battre quelqu'un et se disait : « Que faire, mon Dieu! que faire? »

Cet état de choses qu'on appelle, je crois, la lune rousse, durait depuis un mois environ, lorsque Raoul, qui était encore à table, reçut un billet plié menu et parfumé.

« Vous permettez, n'est-ce pas? » dit-il, en se tournant vers sa femme, et il déplia la lettre qui était ainsi conçue :

« Qui sait, mon cher Raoul, s'il ne vous serait pas agréable de vous « trouver dans ce petit restaurant du bois de Vincennes qui est au mi- « lieu de l'eau? N'est-ce pas le numéro 3 dont les fenêtres donnent sur « le lac? J'ai idée que, demain mardi, ce salon sera libre, qu'en pensez- « vous? C'est à voir dans tous les cas. Vers sept heures le soleil s'abaisse « derrière les arbres, on est au frais dans ce chalet, et les filets chateau- « briand y sont exquis.

« AMANDA. »

« Amanda, se dit Raoul, où diable ai-je connu une Amanda? » Il resta un instant pensif.

« C'est une mauvaise nouvelle? » fit Louise.

Il se rappela alors que sa femme était là, et répondit comme un homme interrompu par un indiscret :

« Non, non, c'est de mon tailleur » Seulement, comme il mettait

précipitamment du sucre dans son café pour éviter de regarder sa femme en face, il crut voir du coin de l'œil qu'elle l'observait fixement. Au lieu de chiffonner la lettre il la remit soigneusement dans l'enveloppe et la glissa dans sa poche.

Chose assez difficile à expliquer, il fut charmant ce soir-là.

Cette lettre folle, cette Amanda qu'il ne se rappelait pas le moins du monde, faisaient naître en lui les plus riantes idées. Il était en quelque sorte flatté qu'on ne crût pas le mauvais sujet tout à fait mort en lui, et il éprouvait un véritable plaisir à être vertueux, se sentant sous la main un moyen de ne plus l'être.

« Je n'irai certes pas à ce rendez-vous, se disait-il, mais enfin si j'étais un autre homme!... Il y en a peu qui résisteraient à un moment de folie... Ce n'est même pas un moment de folie, c'est un moment de gaieté qu'il faut dire. Après tout, pourquoi se laisser éteindre? Ah! si je n'avais pas un ange pour femme! Elle ne s'en doute pas, la pauvre mignonne! » Il la regardait, penchée sur la tapisserie, et ne disant mot.

« Elle ne se doute de rien... si je voulais! »

Il se leva d'un air gaillard et marcha de long en large dans le salon, tout en fredonnant, avec la satisfaction de quelqu'un qui est armé jusqu'aux dents et qui se dit : « Si je ne tue personne, c'est uniquement parce que je suis bon; on ne se doute pas combien je suis bon. » Il se sentait en ce moment-là une véritable supériorité.

« Comme tu travailles avec ardeur ce soir, ma chère! c'est très-gentil ce dessin-là, le filet noir fait bien au milieu du rouge, il fait très-bien ce filet noir; » et il ajoutait à part lui : « Ce qu'il y a de particulier, c'est que je ne me rappelle pas cette Amanda. C'est absurde, cette lettre, » et il chantonnait : « Absurde... surde... surde. » Il était heureux comme un roi.

Le lendemain matin la première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle de ce dîner, et, tout en déjeunant, il ne put s'empêcher d'expliquer à Louise ce qu'est un vrai filet chateaubriand bien cuit.

« En voulez-vous manger ce soir? j'en ferai faire un.

— Non, pas ce soir. Je parle de cela, mais je n'en ai point envie; d'ailleurs, ce soir, cela n'est pas possible. » Il avait plaisir à mettre le pied sur la pente du talus, persuadé qu'il ne glisserait pas.

« Que ferez-vous donc ce soir?

— Je ne t'ai donc pas dit cela?... J'ai rencontré Paul V***, excellent garçon, qui m'a invité à dîner pour ce soir. Son frère revient du

Mexique. Je me suis excusé, mais il a mis une telle insistance que j'ai été vraiment touché. Excellent garçon que ce brave Paul!

— Ah! fit Louise.

— Oh! mais je n'irai pas... très-probablement. »

Raoul se leva de table, embrassa sa femme et se dit à lui-même: « Il est bien clair que si je n'étais pas le modèle des maris, rien ne me serait plus facile que d'aller là-bas, d'autant plus qu'au fond c'est fort innocent. »

Vers cinq heures et demie il rentra chez lui.

« Bast! dit-il, j'ai peur de fâcher le brave Paul, je vais aller dîner chez lui. Cela ne te chagrine pas, n'est-ce pas, ma petite Louise? D'ailleurs, j'ai pensé à une chose : je vais te déposer chez ta tante, tu dîneras avec elle, et Jean ira te reprendre. Moi, je vais à pied, cela me fera du bien, je ne fais pas assez d'exercice. Est-ce convenu?

— Comme vous voudrez; mais ne vous donnez pas la peine de me conduire chez ma tante, j'irai de mon côté. »

Une demi-heure après, Raoul, beau comme un astre, le sourire aux lèvres et cravaté de bleu, montait dans un coupé de louage et se faisait conduire au bois de Vincennes. Il lui sembla qu'il était plus léger de cinquante livres et il monta l'escalier du chalet en se disant : « Après tout, elle ne le saura pas! »

C'est avec un certain plaisir qu'il retrouvait cette odeur de cuisine particulière aux restaurants, ce bruit d'assiettes, de plats; qu'il vit les garçons affairés escaladant les escaliers, la serviette sous le bras et des couverts dans la poche de la veste.

« Monsieur est seul? lui dit l'un d'eux.

— Oui, mais j'attends quelqu'un. Le n° 3 est libre, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur. »

Le garçon ouvrit une petite porte, et Raoul entra tout joyeux. Il lui sembla que le garçon lui lançait un regard qui voulait dire : « Mauvais sujet, va! » et il fut ravi.

« Monsieur ne commande rien d'avance?

— Non, j'attendrai. » Il ôta son chapeau et inspecta la pièce. C'était l'éternel cabinet qu'il avait vu cinq cents fois : papier rouge à ramages d'or, divan à trois coussins et trop mou, pendule en bronze doré représentant une bergère sur une fontaine, et deux pots de fleurs sans fleurs; un piano droit flétri et sans clef attendait le Désert, comme les ânes de Montmorency attendent leur cavalier; un tapis où toutes les bottes de

Paris ont le droit de laisser leurs traces; puis une petite table ronde sur laquelle le couvert était mis. Les fourchettes et les cuillers, lourdes, épaisses, résistantes, étaient déformées et ternies; on sentait que des centaines d'inconnus s'en étaient déjà servis, et que des centaines d'autres s'en serviraient encore. Sur le bord des assiettes, trop solides, était écrit en toutes lettres le nom du restaurant. Tout cela rappela à Raoul un dégoût qu'il avait éprouvé jadis, mais dont il ne se souvenait plus, et il ouvrit les deux fenêtres pour renouveler l'air de la pièce qui sentait le renfermé.

« J'avais oublié tout cela, se dit-il, et je suis bien aise d'être venu, c'est curieux; » puis il fredonna pour chasser des idées confuses qui lui venaient à l'esprit. Il sentait que sa gaieté s'en allait, il tira sa montre; il était sept heures un quart, et il avait faim.

« Au fait, si cette lettre était une plaisanterie, je n'y avais pas songé... après tout ce serait pour le mieux. » On était fort gai dans le cabinet voisin, et, au milieu du bruit des assiettes et des verres, il distinguait des éclats de rire. Je ne sais pas trop ce qui lui passa par la la tête, mais il s'accouda sur l'appui de la fenêtre et regarda fixement le lac qui était tranquille comme une glace; les arbres s'y reflétaient au loin et une bonne odeur de bois, par intervalles, venait jusqu'à lui.

« Ma pauvre petite femme, » murmura-t-il.

Il allait sonner, lorsqu'un bruit de jupe de soie se fit entendre dans le corridor. La porte s'ouvrit, une femme entra avec précipitation, et, tout effarée, vint s'asseoir sur le divan. Elle avait un voile si épais qu'il était impossible de distinguer ses traits, mais on devinait dans tous ses gestes l'élégance, et aussi la peur et l'embarras... Raoul resta stupéfait. Il fixait la nouvelle venue et cherchait à distinguer sous le voile. Enfin, il reconnut sans doute des traits qui lui étaient connus, un visage qui lui rappelait des souvenirs encore bien vivaces, car il pâlit extrêmement, et, tout à coup, se précipita dans les bras que la jeune femme lui tendait.

« Dis-moi que tu ne m'en veux pas, s'écria Louise, car c'était elle; dis-le-moi vite. » Elle releva son voile; ses yeux brillaient au milieu de grosses larmes.

« C'est moi qui t'ai trompé, » dit-elle tout bas en s'emparant de la tête de son mari. Puis, éclatant de rire malgré les pleurs :

« Vois-tu, je mourais d'envie de manger un filet chateaubriand bien exécuté. »

GUSTAVE DROZ.

FLAMMÈCHE ET BAPTISTE

CONVERSATION ET CONSULTATION

PAR P.-J. STAHL

I



Flammèche était un diable de bonne foi, et qui ne tenait pas d'ailleurs à s'en faire accroire à lui-même ; — il avait donc bientôt reconnu que sa mission n'était point aussi facile à remplir qu'il se l'était imaginé. Le peu qu'il avait vu et entendu l'avait tout d'abord convaincu que, pour avoir été le secrétaire intime de Satan, et le diable le mieux instruit des secrets de l'autre monde, il n'en était pas moins dans le nôtre fort neuf en toutes choses.

Aussi, après avoir considéré dans le premier moment Paris avec la curiosité banale d'un entomologiste examinant sous le verre de sa loupe une fourmilière quelconque, s'était-il bientôt senti intéressé par la singularité du spectacle qu'il avait sous les yeux. Dans ces mouvements, en apparence si désordonnés, il avait fini par distinguer une certaine symétrie ; et dans ces bruits, d'abord si confus, des voix et des discours qui ne manquaient pas absolument de sens et d'harmonie. La scène n'avait pas grandi, mais les acteurs, mais la pièce, avaient pris des proportions raisonnables. Un mathématicien lui avait prouvé, par A+B, que l'infini étant partout et dans tout, dans l'unité comme dans le nombre, un est aussi parfait que cent mille, et que la terre, par conséquent, est, sinon aussi grosse, au moins aussi digne de l'attention de l'observateur que toute autre partie plus considérable de l'univers, — ce qui revient à dire, avec raison peut-être, qu'un ciron vaut un éléphant ; — et Flammèche avait trouvé sans réplique cette théorie de l'infini. Un

métaphysicien lui avait démontré que les plus grandes choses sont contenues dans les plus petites, *maxima in minimis;* et un gamin, à qui il avait fait une question probablement par trop naïve, lui avait demandé, avec beaucoup de sang-froid, s'il revenait de son village.

Bref, Flammèche en était arrivé à s'avouer ingénument — ce qui était encore une naïveté — qu'il avait tout à apprendre avant de pouvoir rien critiquer.

II

Son parti avait été bientôt pris.

« J'apprendrai, se dit-il, fût-ce à mes dépens! »

Et Flammèche, qui était intrépide, commença bravement, non par le plus difficile, mais à coup sûr par le plus dangereux, puisque tout d'abord, ainsi que nous l'avons dit, il était devenu amoureux.

L'Amour, chère madame, est un maître qui ne fait grâce à personne.



III

UNE CONSULTATION.

La lecture de l'histoire de mademoiselle Mimi Pinson et du Coup de canif embrouilla tellement toutes les idées que Flammèche amoureux s'était faites des femmes et le jeta dans de telles perplexités, que, voulant s'en tirer à tout prix :

« Baptiste, dit-il en s'adressant en dépit de cause à son valet de chambre, réponds-moi : que penses-tu des femmes?



— Mais, monsieur, dit Baptiste, de l'air d'un homme pris au dépourvu.

— Dis toujours, reprit Flammèche; que penses-tu des femmes?

— Dame, monsieur, dit enfin Baptiste, c'est selon. »

Et il fut impossible de tirer de la bouche du sage Baptiste un mot de plus.

« Au fait, pensa Flammèche, ce garçon a raison, et sa réponse en vaut une autre.

« Baptiste, je n'ai plus de cigares, » dit Flammèche.

IV

OPINION DÉFINITIVE DE BAPTISTE SUR LES FEMMES.

Baptiste, qui était sorti un instant pour aller chercher des cigares, venait de rentrer.

« Que diable! lui dit encore Flammèche, qui avait fini par trouver que la réponse de son valet de chambre laissait quelque chose à désirer, que diable! Baptiste, tu as dû être joli garçon; il n'est pas possible que tu n'aies rien de mieux à répondre à ma question que les deux mots que tu viens d'articuler tout à l'heure. »



Et comme Baptiste, pour ne pas répondre *c'est selon*, ne répondait rien du tout :

« Mais enfin, lui dit Flammèche, tu as été amoureux?

— J'ai été si jeune!... dit Baptiste.

— Eh quoi! dit Flammèche, te repentirais-tu d'avoir aimé? »

Baptiste hésita un instant.

« Il y a femme et femme, dit-il enfin.

— Comme il y a fagot et fagot, » dit en riant Flammèche, que le laconisme de Baptiste mit en bonne humeur.

Baptiste, qui avait respectueusement baissé les yeux pendant que son maître l'interrogeait, et qui les avait même fermés tout à fait, sans doute pour se mieux recueillir quand il avait eu à lui répondre, Baptiste, l'entendant rire et ne comprenant rien à cette subite gaieté, se hasarda



alors à lever la tête pour en savoir le motif; mais les regards de Baptiste ne rencontrèrent que le fauteuil vide de Flammèche.

Quant à Flammèche lui-même, il avait disparu!

V

Un autre que Baptiste eût été intrigué de cette incroyable disparition, car la porte n'avait point été ouverte, les fenêtres n'avaient pas cessé d'être fermées, et l'appartement que Flammèche occupait dans l'hôtel des Princes, où il était descendu, avait toujours passé pour être parfaitement clos. Un autre aurait cherché sous les tables, sous le lit, derrière les rideaux, partout enfin, si peu probable qu'il pût être qu'un ambassadeur s'y fût caché dans le seul but de causer une surprise à son valet de chambre; mais Baptiste était un serviteur trop discret pour s'inquiéter jamais de ce que pouvait faire son maître et pour scruter ses actions. Il se contenta de replacer le fauteuil dans un des coins du salon, de fermer le secrétaire, de ranger les papiers — et de descendre à l'office.

Le lendemain, Flammèche n'avait point reparu.

Un autre que Baptiste se serait dit peut-être : « Où donc monsieur

a-t-il passé? » Mais Baptiste, qui était Allemand et même Prussien, ne se dit rien du tout et se borna à l'attendre.

Personne, on le voit, n'était moins bavard que Baptiste, puisque, contre l'ordinaire des gens qui parlent peu, il ne causait même pas quand il était tout seul.

Vers dix heures du matin, un domestique monta une lettre à Baptiste. Cette lettre était de Flammèche.

Lettre de Flammèche à Baptiste.

« Mon bon garçon, lui disait Flammèche, je reviendrai quand je « pourrai.

« En attendant mon retour, qui peut être prompt et qui peut ne pas « l'être, et tant que durera mon absence, tu seras mon chargé d'af- « faires, — c'est-à-dire que tu auras soin d'ouvrir une fois par semaine, « tous les lundis, mon secrétaire; que tu prendras, les yeux fermés, « dans le tiroir du milieu, un des manuscrits qui s'y trouveront, et « qu'après en avoir fait un paquet proprement cacheté, tu auras à l'en- « voyer (par la poste) au Diable, mon maître, en y joignant les lettres « à son adresse qu'il m'arrivera peut-être de te faire passer pour lui.

« Te voici par conséquent, mon cher Baptiste, ambassadeur par « intérim; c'est la moindre des choses, comme tu vois; ne t'effraye « donc pas, mais sois exact, tu as affaire à un maître qui ne sait pas « attendre.

« *N. B.* — Parmi les manuscrits qui s'offriront à ta vue, ne va pas « t'aviser de choisir; prends au hasard! — Il n'y a d'impartial — que « le hasard!

« FLAMMÈCHE. »

« *Post-scriptum.* — Quand tu auras besoin d'argent, tu en trouveras « dans ta poche. »

Beaucoup de gens à la place de Baptiste, et je n'entends pas parler seulement des valets de chambre, auraient dit sans plus tarder : « J'ai

besoin d'argent. » Mais le calme de cet honnête serviteur ne se démentit point dans cette circonstance, et, quoiqu'il ne servît Flammèche que depuis quelques jours, il ne songea même pas à vérifier cette dernière parole de son maître.

Après avoir lu sa lettre avec une grande attention, il la replia silencieusement, et tout fut dit.

Mais si Baptiste avait peu de conversation, c'était en revanche un garçon ponctuel et régulier; aussi ne manqua-t-il pas une seule fois d'exécuter dans tous ses points la manœuvre prescrite, et de tirer, — sans choisir — et au jour dit, du tiroir mystérieux, un manuscrit quelconque.

Grâce à ce tiroir, toujours bien rempli, grâce au zèle de Baptiste, la curiosité de Satan ne chôma pas un seul instant. Ce grand monarque se prit bientôt d'une si grande passion pour ces messages qui lui venaient de la terre, que le jour de leur arrivée était pour lui un jour de fête.



Ces jours-la, il rassemblait sa cour. Les vignettes passaient d'abord de main en main, après quoi un diable — le moins enroué sans doute — faisait à haute voix la lecture de ce qui venait d'arriver.

Quant à Flammèche, que faisait-il? qu'était-il devenu? Si quelqu'un le sait, ce n'est pas nous; mais nous le saurons plus tard peut-être, et, quand nous le saurons, — notre devoir sera de le dire.

P.-J. STAHL.

LE MONDE ÉLÉGANT. — LES BALS.

LA CONTREDANSE — LA VALSE A DEUX TEMPS — LA POLKA.

DE LA CONTREDANSE.



Pose penchée qu'il faut prendre pour tenir à la danseuse une conversation variée sur la pluie et le beau temps.



Comment on doit conduire élégamment les dames à la pastourelle.



De la grâce avec laquelle il convient de se produire *au solo*.

DE LA VALSE A DEUX TEMPS.

La seule admise aujourd'hui, peut-être parce qu'elle est moins décente.



Valse de M. le marquis de X***



Valse de M. le vicomte de G***



Valse de M. le baron de Z***

DE LA POLKA.

Danse nouvelle.



Satisfaction du maître de la maison.



Polka glissée, seule avouée par les gens du bel air.



Une bien bonne personne (style de dame).

DE LA POLKA (SUITE).



Le Départ. — Exercice que l'on commence à proscrire comme trop gracieux.



Étude de polka sentimentale.
La dame. — Petit comité.



Polka sautée.
Polka peu considérée.



Un magistrat intègre allant prendre sa dix-septième leçon.



Polka sentimentale.
Le cavalier seul.



Étude consciencieuse à huis clos.
Trois heures du matin.

PROMENADE AUTOUR DES BANQUETTES AVEC LES DÉSIGNATIONS DONNÉES PAR LES DANSEURS.

(Les Français sont le plus galant peuple de la terre.)



Une charrette.



Un fagot.



Un paquet.

COMMENT ON SE SALUE A PARIS



Lorsque le cavalier Marin vint en France, sous le roi Louis XIII, il fut tellement surpris des démonstrations excessives que pratiquaient les jeunes seigneurs en s'abordant, et des salutations incroyables qui précédaient leurs causeries, qu'il écrivit ce joli mot à ses amis d'Italie : « *En France, toute conversation commence par un ballet.* »

Le salut et la façon de s'aborder, qui sont caractérisés d'une manière si différente dans les diverses parties du monde, ont surtout à Paris des formes particulières. On ferait presque l'histoire de la société parisienne par l'histoire chronologique de ces formes de salutation. Molière, à qui rien ne pouvait échapper de la grande comédie humaine, a fait, dans M. Jourdain, deux joyeuses peintures de ces ridicules : lorsque M. Jourdain, sorti tout érudit des mains de son maître de danse, fait reculer la marquise afin de donner à ses trois saluts le développement nécessaire, et lorsque, usant d'une autre science, il apprend de son maître de philosophie la manière d'aborder cette belle dame avec la phrase si fameuse et si malléable : « *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* » Il est assez étrange que toute rencontre de deux personnes soit précédée en effet de deux actes indispensables, une contorsion et une banalité, c'est-à-dire le salut et le compliment.

Ce petit *ballet* qui s'exécute ainsi, selon le cavalier Marin, entre ces deux personnes qui se rencontrent, n'aurait-il pas un secret motif, celui de se recueillir de part et d'autre et de mesurer ce qui va s'échanger dans la conversation? Une rencontre est une surprise ; une surprise embarrasse, et le salut et les compliments vagues qui le suivent sont parfaitement placés pour se remettre d'aplomb.

Toute l'échelle sociale se retrouverait au besoin dans la gradation des courbes que dessinent les divers saluts. Du maréchal de France au mendiant, du fat au plat, les inflexions sont innombrables dans leur

variété, et la plus habile dissertation mathématique ne pourrait les reproduire.

Le salut est comme les caractères, il est altier, simple,

bonhomme, insultant, bienveillant, froid, humiliant. . . bas. . .

. . . . . naïf, gourmé. . . . . orgueilleux, triste, ...

. . . . inquiet, misérable. . . . . audacieux. . . . . . .

Tel salut irrite, tel autre touche et émeut. — Les rapports sociaux et les nuances des positions s'y dessinent d'une manière éclatante, mais rapide. Avant que les deux salutateurs se soient raffermis sur leurs

jambes, vous jugez de la distance qui les sépare; et une fois raffermis sur leurs pieds et le ballet terminé, le niveau de l'habit noir efface l'inégalité.

Les sots et les fats ont une supériorité immense sur les gens d'esprit dans cette pratique. Quant à l'homme de génie, il est au dernier rang, il n'a jamais su saluer.

Cet art est difficile; il exige des études profondes, une expérience considérable, ou une inspiration naturelle qui les remplace.

Le salut exquis est celui qui contient autant de dignité que de bienveillance; le plus sot est celui qui humilie et afflige.



L'homme du peuple et l'ouvrier ignorent presque le salut; entre eux ils s'abordent en riant, mais la tête droite; et même à l'égard de leurs supérieurs ou des riches, ils ne savent pas se courber.

A mesure, au contraire, qu'on remonte dans les degrés de la civilisation, la souplesse du salut augmente; elle atteint sa dernière courbe dans les salons des rois et des grands.

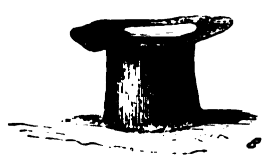


Il y a peut-être au fond de cet usage du salut un immense ridicule, inaperçu parce qu'il est un usage, mais qui frapperait des yeux inaccoutumés à le voir.

Benjamin Constant sentait cela, lorsque, écrivant à Mme de Charrière, il souriait des gens qui *perdent leur équilibre pour paraître mieux polis.*

Mais qu y faire? changer ce ridicule pour un autre? cela en vaut-il la peine? Contentons-nous de l'avoir constaté, afin que les générations moqueuses qui nous suivront sachent que nous nous étions connus nous-mêmes, et que nous les avions prévenues et pressenties dans les sarcasmes et les dédains dont elles accableront notre âge.

P. PASCAL.





Exposition des produits de l'Industrie.



S'il y a à Paris des femmes pas belles, faut dire que y en a bien des laides aussi !



La femme se porte bien, mais c'est le chapeau qui est mal porté !



Y a-t-il donc tant de quoi être comme ça faraud... parce que, le jour de la distribution des nez, on s'aura levé à trois heures du matin?



Goujat?... j' t'en vas donner du goujat, moderne!



V'là un nez qu'a coûté cher à mettre en couleur.



Ne faisons pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait.



Des gros comme ça qu'a le moyen de se fairé voir pour rien, faut-y que ça soit chiche de pas se fiche en sauvage!



C'est ça qui serait un joli journal... qui vous donnerait tous les jours à mosieu des nouvelles de chez lui, plutôt que du Caucase et de l'empereur Nicolas... Nicolas toi-même, va! C'est moi qu'en sait du cocasse... pas vrai, madame?



LE PORTUGAL ET LE BANC DE TERRE-NEUVE.

(Orange et morue.)



LA HAVANE.

(Cigares.)



(AIR CONNU.)

« . . . .
J'ai vu son sourire enchanteur;
J'ai baisé sa bouche entr'ouverte,
Et j'ai cru baiser une fleur! »

(PARNY.)



Entre la Seine et la faim.



Avec la permission des autorités, messieurs, qu'est-ce qu'il faut à un homme habile pour vous en faire voir de toutes les couleurs?... Pas plus gros que ça, de n'importe quoi, messieurs!



CHEMIN DE TOULON.



MADAME ÉLOA CABESTAN.

Tient pâte épilatoire, mariages de raison, leçons de guitare et taffetas pour les cors.



— Que veux-tu, Zénobie? chacun sa misère! le lièvre a le taf, le chien les puces, le loup la faim... l'homme a la soif!
— Et la femme à l'ivrogne!



Il fait du vent.



Il n'y a qu'un homme au... au monde... qui peuve savoir combien il est.. soûl. c... c'est lui !



— Collé.

— C'est-à-dire que voilà le cinquième de hussards aux places à quatre sous.



PHYSIONOMIES DE PARADIS.

Vers la fin d'un cinquième acte.



Mon cher mosieu, c'est du bon argent que je donne à quinze... à seize, si vous voulez — contre de mauvaises signatures. — C'est une infamie? Bien! je fais de l'usure... très-bien! Mais alors, quand vous prenez de ces actions, au capital soi-disant garanti, et que vous comptez bonnement sur des dividendes de trente, quarante, cinquante, cent pour cent... qu'est-ce que c'est que vous faites?



LES CONDAMNATIONS DE L'ANNÉE.

Voyons... « Vol avec escalade, » « Vol avec effraction, » c'est pas ça... « Escroquerie, » nous y voilà; c'est par ici que je dois trouver mon ex-homme de confiance.



La charité est un plaisir dont il faut savoir se priver.



Je fais une affaire d'un rien pour faire des affaires de tout.



— Oui, ça fait vingt-huit francs... Eh bien! pour un effet de cent vingt-huit francs, et à quatre-vingt-dix-sept jours encore!

— Ah çà! m'sieu... Alonzeau, vous imaginez-vous, par exemple, que nous demandons la charité dans les maisons de banque?



Un lion de la vallée

(MARCHÉ AUX VOLAILLES).



Voyons... Beauminet,... nous avons donc encore été frappé ce matin dans ce que nous avons de plus chair?



Gaz portatif.

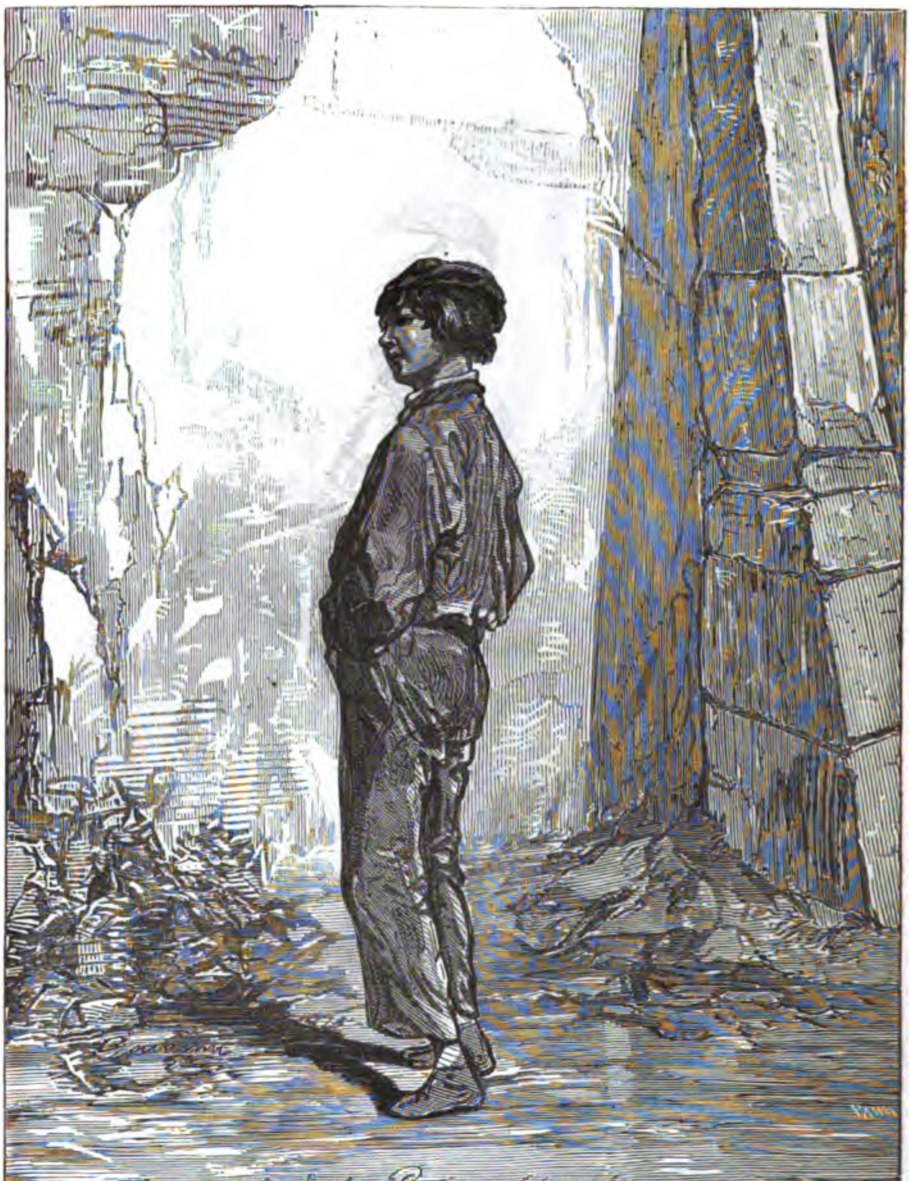


Sans profession

GAVARNI. INÉDIT.



Petites vanités, pour de petits hommes!



Le moutard de Paris.



Un Lovelace de Bagnolet.



ARITHMÉTIQUE DE GARGOTE.

Etant donnés trois chats, dont une chatte, on demande six gibelottes.



Daphnis attend Chloé.



Ninie pense que les romans sont de mauvais livres, non pour ce qu'ils ajoutent à nos passions, mais pour ce qu'ils en ôtent.



— Au moins si j'étais aimée comme toi ! (Les femmes ont toujours l'ingénuité de comparer l'envers de leur amour avec l'endroit de celui des autres.)



Expression religieuse à trente-trois sous l'heure.



OROSMANE

de comédie bourgeoise.



Ne lui parlez pas des bourgeois!



LES DRAMES INVISIBLES

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ

. . . . Be this or aught
Thau this more secret now design'd, I haste
. To know.

« Que cela soit ainsi, ou qu'il y ait un secret plus caché
« j'irai et je le connaîtrai. »

MILTON, *Paradis perdu.*
(Paroles de Satan au Péché et à la Mort.)

Au sixième étage d'une magnifique maison de la Chaussée-d'Antin logeait, il y a quelques années, un jeune homme du nom de Marc-Antoine Riponneau. C'était un gros garçon de vingt-cinq ans, d'une figure ronde et purpurine, aux yeux bleus et à fleur de tête, au nez légèrement retroussé et largement ouvert, aux lèvres cerise et avancées; un vrai visage de bonheur et de contentement, si un front bas et des cheveux tellement fournis, qu'ils n'étaient supportables que taillés en brosse, n'eussent prêté à sa physionomie un air sordide et envieux, et dénoté plus d'obstination que d'intelligence. Marc-Antoine était commis au ministère des finances et gagnait 1,800 francs par an. Il s'en contentait, mais il n'en était pas content. Employé au budget de l'État, il en avait appris toutes les illusions et s'en était garé pour sa vie privée. Aussi, point de dette inscrite emportant intérêts payables de six mois en six mois; point de dette flottante, qu'on ne doit jamais, parce qu'on

la doit toujours (c'est-à-dire parce qu'on emprunte pour payer ce qu'on a emprunté). Ce qu'il avait surtout supprimé de ses comptes comme un des rêves les plus trompeurs de la finance, c'était le chapitre des ressources imprévues. Marc-Antoine avait 1,800 francs, il ne comptait que sur 1,800, et encore comptait-il avec eux, ne les prenant que pour 1,700 francs, vu que la loi à venir sur les pensions pouvait lui imposer une retenue ou le forcer à quelque opération d'assurance. Chaque dépense était invariablement cotée, prévue et couverte. Grâce à beaucoup de sobriété, il épargnait sur ses repas pour être bien vêtu; et grâce à beaucoup de circonspection dans tous ses mouvements, il maintenait ses habits dans un état de fraîcheur encore décente, alors que, sur les épaules d'un gesticulateur, ils eussent été déjà flétris depuis longtemps. Riponneau ne se permettait d'étendre démesurément ses bras et ses jambes, et de se tirer à son aise dans sa peau, qu'à l'heure où il était débarrassé de tout vêtement avariable par trop de liberté dans les mouvements. Mais il faut dire qu'à cette heure il s'en dédommageait amplement, et c'était par la pantomime la plus désordonnée qu'il accompagnait les exclamations suivantes :

« N'avoir que 1,800 francs, et porter en soi le germe de toutes les grandes pensées ! »

Le germe de toutes les grandes pensées, soit, à proprement parler, le désir de toutes les jouissances luxueuses de la vie.

« Ah ! continuait Marc-Antoine, être pauvre et voir en face de soi, là, au premier de cette grande maison, un M. de Crivelin et une Mme de Crivelin ! Ils sont riches, et tout leur rit; le monde les flatte; ils sont heureux ! »

Ici maître Riponneau frappait du pied.

« Si seulement, continuait-il, j'étais comme ce M. Domen, qui occupe tout le second de notre maison, quel autre usage je ferais de ma fortune, que celui qu'il fait de la sienne! Mais qu'importe? il est heureux à sa manière, puisque pouvant vivre partout il ne vit que chez lui; tandis que moi, il faut que je me prive de tout. D'ailleurs, n'eût-il pas la fortune, il a la gloire, la considération. Tonnerre et tonnerre ! il est heureux! »

A ce passage de ses doléances, Riponneau trépignait. Puis venaient de nouvelles exclamations, et sur le bonnetier qui occupait le magasin de droite de la porte cochère, et sur le confiseur qui occupait le magasin de gauche, et sur tous les locataires de la maison, les uns après les autres; car, par exception, cette maison était splendidement habitée : la-

quais, chiens et chevaux grouillaient dans la cour; la fumée des cheminées de cuisine sentait la truffe et le faisan; dans les escaliers qu'il descendait le matin pour aller chercher son lait, Marc-Antoine rencontrait les sveltes chambrières au tablier de neige, parfumées des essences de leurs maîtresses. Puis il se heurtait à la face rebondie des cuisiniers. Ses bottes, cirées à grand'peine, noircissaient devant l'éclat miroitant des souliers vernis des valets de chambre. Le bonheur des maîtres l'insultait par la valetaille. Puis, le soir, les voix délicieuses des concerts, les murmures et le doux fracas de la danse, et quelquefois, à travers une fenêtre ouverte, une belle tête blonde ou brune couronnée de fleurs, un corps souple et gracieux tout rayonnant des reflets de la soie, ou voilé des vapeurs de la mousseline; tantôt la douce nonchalance du bonheur inoccupé, tantôt la fièvre ardente du plaisir, tout cela entourait Marc-Antoine d'une atmosphère brûlante de désirs dans laquelle il s'agitait, ouvrant sa poitrine à cet air embaumé, ses lèvres à ces fantômes divins, sans pouvoir rien saisir, mâchant à vide, embrassant des ombres, et arrivant par degrés à des transports de rage qui lui faisaient battre le sol à coups de pied et les murs à coups de poing. Or, un soir que l'exaspération de Riponneau était arrivée à un degré terriblement turbulent, il entendit frapper à sa porte, et presque aussitôt entra dans sa chambre un homme d'à peu près soixante ans, au front chauve et vaste, enveloppé d'une robe de chambre d'indienne ouatée et piquée comme les vieilles courtes-pointes de nos grand'mères. Cet homme avait un œil vif et perçant, une expression fine, railleuse, et cependant pleine de bonhomie.



« Mon voisin, dit-il à Riponneau d'une voix douce et posée, chacun est le maître chez soi. Je n'ai pas assisté à la prise de la Bastille ni concouru à la révolution de Juillet pour ne pas reconnaître ce grand principe politique. Mais toute liberté a ses limites, parce que sans cela elle empiète sur la liberté des autres. Vous avez la liberté de crier, mais dans une certaine mesure, car j'ai la liberté de dormir; et si votre liberté détruit la mienne, elle devient une tyrannie et la mienne un esclavage, ce qui est contre les principes des deux révolutions dont je viens de vous parler. »

Marc-Antoine eut envie de se fâcher : le voisin ne lui en donna pas le temps, et reprit :

« Du reste, ce n'est pas pour moi que je réclame, je vis volontiers dans le silence ou dans le bruit; mais je vous parle pour votre petite voisine, Mlle Juana, la couturière, que j'ai vue rentrer ce soir bien pâle, bien souffrante, et les yeux tout rouges de larmes et de la fatigue du travail. Elle s'est couchée, la pauvre enfant, espérant dormir, m'a-t-elle dit : eh bien! mon cher voisin, pour elle, pour cette chère petite, étudiez un peu moins fort vos rôles de mélodrame.

— Hein? fit Marc-Antoine.

— D'ailleurs, reprit le voisin d'un air capable, j'ai vu Talma, monsieur; et, croyez-moi, ce n'était point avec de grands gestes et de grands cris qu'il faisait ses plus beaux effets. Tenez, dans *Manlius,* il ne faisait que lever le pouce et regarder de côté lorsqu'il disait ces deux vers :

> C'est moi qui, prévenant leur attente frivole,
> Renversai les Gaulois du haut du Capitole.

Et la salle croulait sous les applaudissements. Croyez-moi, monsieur, la bonne déclamation...

— Mais. monsieur. je ne suis pas comédien.



— Ah bah! fit le vieux voisin, vous êtes donc avocat?

— Mais non.

— Vous êtes trop jeune pour être député; qu'êtes-vous donc, pour hurler à propos de rien? »

Marc-Antoine hésita et finit par répondre :

« Je suis pauvre, monsieur, je m'ennuie du bonheur des riches, et je m'amuse à ma manière. »

Le voisin regarda Riponneau avec intérêt : il y eut sur le visage du vieillard une lutte entre un premier mouvement de malice et un second mouvement de bienveillance. La bienveillance l'emporta. Il prit une chaise et, avec cette douce autorité que donnent l'âge et l'indulgence, il dit à Riponneau :

« Ah! vous êtes pauvre, et par conséquent malheureux. Causons un peu, voisin. Vous savez que c'est surtout entre pauvres qu'on est libéral; et moi qui suis heureux, je veux vous donner un peu de ce qui vous manque, je veux vous faire part de mon bonheur.

— Et comment vous y prendrez-vous, voisin? car, si j'ai bien observé vos habitudes, vous êtes seul chez vous.

— Oui.

— Vous travaillez du matin au soir.

— Oui.

— Vous sortez rarement.

— Oui.

— Où donc est votre bonheur, et que pouvez-vous me donner?

— Rien, mais j'aurai beaucoup fait pour vous si je vous ôte quelque chose du cœur : c'est l'envie qui vous ronge et qui flétrit toutes les joies de votre jeunesse, comme le ver au cœur de l'arbre.

— Moi envieux ! dit Marc-Antoine en rougissant.

— Voyons, jeune homme, êtes-vous marié?

— Non.

— Avez-vous une maîtresse?

— Non.

— Avez-vous une famille qui..

— Je suis orphelin.

— Avez-vous des dettes?

— Non.

— Point de femme, *ergo* point d'enfants; point de maîtresse, *ergo* point de rivaux; point de famille, *ergo* point de liens; point de dettes, *ergo* point d'huissiers : en somme, vous êtes exempt de tous les fléaux de l'humanité. Donc, si vous êtes malheureux, cela ne venant point de causes extérieures et indépendantes de votre être, votre infortune vient d'une cause intérieure et inhérente à votre nature. Cette cause, c'est l'envie.

— Et quand cela serait, dit Riponneau; quand j'envierais le bonheur de tout ce qui m'entoure, où serait le mal?

— Le mal est à souffrir de ce qui vous est étranger, ce qui est profondément déraisonnable.

— Bah! dit Riponneau, il n'y a point de déraison à souhaiter la fortune.

— Il y a de la déraison à souhaiter le chagrin, le désespoir,

les tourments incessants, les inquiétudes perpétuelles qui l'accompagnent.

— Lieux communs que tout cela, mon cher voisin : consolations banales du pauvre à son confrère; dérision insolente du riche, quand c'est lui qui tient ce langage. »

Le voisin réfléchit, et après un long silence il dit à Marc-Antoine :

« Eh bien! répondez franchement : qui donc enviez-vous parmi ceux qui vous entourent? à la place de qui voudriez-vous être?

— A la place de qui? fit Marc-Antoine. Mais il n'y en a pas un seul qui ne soit plus heureux que moi; et puisqu'en fait de désirs le champ est libre, et qu'on ne vole personne en prenant en rêve le bien des autres, pensez-vous que je n'aimerais pas mieux être dans la position des Crivelin que dans la mienne?

— Vraiment?

— Mais dame! la semaine dernière je n'ai pas dormi de la nuit, du bruit de la fête qu'ils ont donnée. Les plus magnifiques équipages encombraient la rue; les noms les plus considérables étaient annoncés à voix de stentor à la porte de leurs salons. Ceux qui entraient brûlaient d'arriver, ceux qui partaient regrettaient de s'en aller; et sur l'escalier où j'ai passé dix fois, sortant de chez moi, y rentrant sans cesse pour fuir ce bruit de fête déchirant, j'entendais à toutes les marches :

« — Quelles aimables gens! Quelle gaieté! Comme on voit bien qu'ils sont heureux! »

« Et d'autres disaient :

« — Ils marient leur fille au comte de Formont. Un beau mariage! Jeunesse, beauté, fortune, considération des deux côtés. Ils sont heureux, mais ils le méritent bien. »

— Ah! fit le voisin, vous avez vu et entendu tout cela sur l'escalier?

— Oui-da!

— Eh bien! si vous étiez entré dans le salon, c'eût été bien mieux : partout la joie, le rire, les félicitations; et sur le visage des maîtres de la maison la satisfaction du bonheur que procure le bonheur qu'on donne; et de tous côtés, des assurances d'amitié, et l'ivresse du comte de Formont, et la joie retenue d'Adèle de Crivelin, et leurs regards furtivement échangés, et le doux et bienveillant sourire des vieillards qui surprennent ces regards et rêvent de leur passé; et l'orgueil du

père, l'amour de la mère triomphants et ravis du succès de leur fille... C'était un tableau charmant à minuit, à une heure du matin, à trois heures, à cinq heures encore; mais au point du jour, le rideau était baissé, la comédie était finie, et le drame commençait.

— Ah bah! dit Marc-Antoine; est-ce que la fortune de M. de Crivelin serait compromise, et, comme tant d'autres, cacherait-il sa ruine sous des fêtes?

— Non.

— Est-ce que sa femme ne serait pas ce qu'elle doit être?

— C'est la meilleure des femmes.

— Une faute de sa fille?

— C'est un ange de vertu et de pureté.

— Mais alors, qu'est-ce donc?

— Une bonne action, rien qu'une bonne action oubliée depuis quinze ans, et qui s'est tout à coup montrée à eux sous la forme d'un hideux gredin à figure jaune et bilieuse, d'un ignoble gueux qui a roulé la crasse de ses guenilles sur la soie de ces meubles dorés qu'effleurait, une heure avant, la gaze des jeunes et belles danseuses.

— Je ne vous comprends pas.

— Écoutez-moi donc. Cet homme, vêtu d'une livrée crasseuse, était resté toute la nuit dans l'antichambre. Dans une pareille cohue de laquais, celui-ci avait échappé aux regards des domestiques de la maison; mais à mesure que les salons se dépeuplaient et les antichambres à la suite, on fit attention à lui, et on le regarda d'assez mauvais œil; mais le drôle ne faisait que mieux prendre ses aises et s'étaler plus insolemment sur les banquettes. Enfin arriva le moment où partirent les derniers conviés, et le laquais crasseux resta à son poste. On finit par lui demander pourquoi il demeurait.

« — J'attends mon maître, M. Eugène Ligny.

« — Il n'y a plus personne, lui répondit-on.

« — Je vous dis qu'il est ici; demandez-le à votre maître, il le retrouvera. »

« Les domestiques voulurent se fâcher : le manant éleva la voix, et M. de Crivelin parut à la porte de l'antichambre, en demandant la cause de ce bruit.

« — C'est cet homme, répond le valet de chambre, qui refuse de sortir, sous prétexte qu'il attend son maître.

« — Et comment se nomme son maître?

« — Celui que je cherche, dit le laquais inconnu, s'appelle Eugène Ligny, et je ne sortirai pas sans lui avoir parlé. »



« A peine avait-il prononcé ces paroles, que M. de Crivelin attache sur cet homme des yeux épouvantés; il pâlit, il chancelle, et, contenant à peine la terreur et le trouble qu'il éprouve, il donne l'ordre à ses domestiques de se retirer et invite cet homme à le suivre.

« D'ordinaire, les petits malheurs arrivent en aide aux grandes catastrophes. Une maison où vient de se donner un bal de cinq cents personnes est en général fort peu en ordre : les portes démontées laissent les appartements ouverts à tous les regards. M. et Mme de Crivelin ne s'étaient gardé à l'abri de l'invasion que la chambre de leur fille et leur propre chambre; tout le reste de l'appartement était percé à jour. Mme de Crivelin était dans les mains de sa femme de chambre, lorsque son mari vint la prier de se retirer chez sa fille et de lui laisser un moment sa chambre pour un entretien de la plus grande importance.

« — Ah! dit-elle en riant, je parie que c'est M. de Formont qui te poursuit... Mais en vérité, c'est bon pour les amoureux, de ne pas dormir. Renvoie-le à plus tard.

« — Non, ce n'est pas cela... C'est... De grâce, retire-toi jusqu'à ce que j'aille te prévenir!

« — Mais qu'avez-vous donc? s'écrie Mme de Crivelin : vous êtes pâle, vous avez le visage renversé... Qu'y a-t-il?

« — Rien, ma chère amie, rien; mais, je t'en prie, laisse-nous! »

« Mme de Crivelin céda, mais emportant avec elle une inquiétude qui gagna bientôt sa fille; car Adèle ne dormait pas encore, et en voyant sa mère entrer chez elle, elle la questionna, et à l'effroi de Mme de Crivelin, à son inquiétude, elle se prit à trembler à son tour. Voilà donc ces deux pauvres femmes repoussées, renfermées dans le coin le plus étroit de leur splendide appartement, attendant avec inquiétude l'issue d'une conférence si inattendue, si bizarre, et qui avait si fort troublé M. de Crivelin. Avec qui était-il? que disait-il? et quel intérêt assez puissant le dominait, pour le forcer à donner une pareille audience à pareille heure?

« Adèle voyait Jules de Formont mort; Mme de Crivelin s'égarait dans un dédale de suppositions impossibles.

« Pendant ce temps, voici ce qui se passait dans la chambre où M. de Crivelin s'était enfermé avec le sale laquais.

« — Tu m'as donc reconnu, Eugène? lui dit cet homme.

« — Toi ici? lui dit M. de Crivelin; toi vivant?

« — Quand tu me croyais mort, c'est plaisant, n'est-ce pas? Que veux-tu? c'est comme ça. Fais-moi donner un verre de vin et une tranche de jambon, et tu verras que je ne suis pas un fantôme.

« — Voyons, Jules, ce n'est pas pour cela que tu es venu : parle! parle donc, malheureux!

« — Depuis six heures que je suis dans ton antichambre, je crève de soif et de faim, je veux boire et manger.

« — Qu'est-ce à dire?

« — Je veux boire et manger. Allons, va me chercher ça toi-même, si tu as peur que ça ne salisse les mains de tes domestiques de me servir. »

« Crivelin baissa la tête et sortit. Un moment après, il rentrait avec un plateau qu'il plaçait devant l'ignoble goujat, et lui disait :

« — Maintenant, parle; que veux-tu? »

« Le nommé Jules se mit en devoir de manger, et commença ainsi :

« — Ecoute, Eugène, voici ce que tu m'as écrit il y a dix-sept ans :

« Tu le vois, Jules, tes folies ont eu le résultat que je t'avais prédit.
« Du désordre tu es passé aux fautes, des fautes au crime, et maintenant

« une condamnation infamante pèse sur ta tête. Puisque tu as pu
« t'échapper de ta prison, profite de ta liberté pour fuir et pour fuir
« seul. N'entraîne pas un enfant, qui naît à peine à la vie, dans l'exis-
« tence errante qu'il faut que tu ailles cacher dans un nouveau monde.
« Laisse-moi ta fille. A l'heure où la loi te frappait, le malheur me frap-
« pait aussi : ma fille est mourante. Si Dieu me la garde, la tienne lui
« sera une sœur ; si Dieu me la reprend, ta Marie prendra sa place près
« de nous. Voici assez d'or pour que tu puisses emporter dans ta fuite
« les moyens de reconquérir plus tard une fortune honorable. »

« — N'est-ce pas là ce que tu m'as écrit?

« — C'est vrai, fit M. de Crivelin.

« — Huit jours après, reprit cet homme, tu partais emmenant les deux enfants en Italie, tous deux âgés à peine de deux ans ; tu allais rejoindre ta femme, qui avait été forcée de te quitter pour aller recevoir les derniers adieux et le pardon de sa mère, qui se mourait à Naples. Tu l'avais épousée contre le vœu de sa famille, et cette famille noble t'avait défendu d'assister à cette réconciliation. Ta belle-mère étant morte, tu retournas près de ta femme. Quant à moi, pour mieux assurer ma fuite, je déposai au bord d'une rivière une lettre où je disais que je n'avais pas voulu survivre à ma honte ; et, un mois après ton départ, tu recevais la nouvelle de ma mort. A la même époque, ta fille mourait à Ancône, et tu en faisais la déclaration sous le nom que tu portais alors. Puis tu continuas ton voyage, laissant tous les étrangers que tu rencontrais appeler l'enfant qui t'accompagnait du nom de ta fille. Toi-même, charmé de sa grâce, de sa beauté, de sa tendresse pour toi, tu l'appelais du nom de ton enfant, voyageant lentement, prévoyant avec terreur le moment où il faudrait dire à ta femme que sa fille était morte. Alors, voilà tout à coup une idée qui te passe par la tête. Ta femme, emmenée par son frère, M. de Crivelin, près de sa mère mourante, avait quitté ton Adèle trois mois après sa naissance, à cet âge où le visage des enfants change à chaque année qui se succède, Marie, la fille de Jules Marsilly, mort à ce que tu pensais, ne pouvait-elle, aux yeux d'une mère, remplacer cette Adèle perdue? Ta femme était malade à son tour ; la nouvelle de la mort de sa fille pouvait la tuer ; tu te décidas à la tromper : Marie Marsilly devint Adèle Ligny.

« — Puisque tu sais si bien le sentiment qui a dicté ma conduite, fit M. de Crivelin, peux-tu m'en faire un crime?

« — Je ne blâme rien, répondit l'ivrogne; je raconte. »

« Il but deux verres de vin, et poursuivit ainsi :

« — Ta ruse réussit à merveille, elle réussit même au delà de tes espérances; ce ne fut pas seulement ta femme qui fut ravie de cette fille si belle et si charmante; son oncle, M. de Crivelin, qui ne pouvait te pardonner d'être devenu son beau-frère, s'amouracha de cette enfant, et huit ans après il lui laissait toute sa fortune en te nommant son tuteur, à la condition que tu ajouterais son nom au tien. Voilà pourquoi tu es rentré en France sous le nom d'Eugène Ligny de Crivelin.

« — Mais je n'ai trompé personne. Je n'ai point renié mon nom.

« — Tu en es incapable. Seulement l'habitude t'est venue de supprimer le Ligny, et de t'appeler M. de Crivelin; et comme j'avais fort peu entendu prononcer ce nom dans ma jeunesse, jamais je n'eusse pensé que le riche M. de Crivelin fût mon ancien camarade de collége Eugène Ligny, si ces jours-ci je n'avais vu, affichés à la porte de la mairie de mon arrondissement, les bans de Mlle Adèle Ligny de Crivelin avec le comte Bertrand de Formont.

« C'est à cet aspect que je me suis demandé comment Adèle, morte à Ancône, vivait à Paris.

« — C'est un mensonge, fit M. de Crivelin, qui crut voir là une espérance d'échapper à cet horrible embarras.

« — Mon bonhomme, lui dit le brigand, ne joue pas un rôle que tu ne sais pas. Je passai à Ancône le lendemain de la mort de ta fille, et tout le monde y parlait de ton désespoir. D'ailleurs, au besoin on retrouverait les actes. Écoute-moi donc avec douceur. »

« Le drôle acheva une seconde bouteille, et reprit :

« — Tu comprends qu'une fois sur cette voie l'histoire de ton roman a été bien facile à faire. Tu avais mis ma fille à la place de la tienne, et maintenant tu en es peut-être arrivé à te persuader de bonne foi que c'est ton enfant.

« — Oh! oui, fit M. de Crivelin; c'est mon enfant, ma fille, mon espoir, mon bonheur... Voyons, que veux-tu? que demandes-tu?

« — Posons bien la question pour nous bien entendre, reprit le scélérat.

« D'abord, tu m'as volé mon enfant, crime prévu par la loi. Ensuite, pour recueillir l'héritage de l'oncle, tu as produit un extrait de naissance que tu as appliqué à ma fille, lorsque la preuve de la mort de ta fille est à Ancône; *secundo,* pour faire publier les bans de la prétendue

Mlle Ligny de Crivelin, tu as usé d'un titre également faux. Ceci est incontestable. Maintenant raisonnons :

« Pour avoir apposé une autre signature que la mienne au bas d'un papier timbré, j'ai été condamné à quinze ans de travaux forcés. Je suis misérable et déshonoré, et je ne dois de ne pas être au bagne qu'à la réputation que j'ai d'être mort. Toi, au contraire, pour t'être servi faussement d'un acte authentique, pour avoir enlevé à d'autres héritiers une immense succession au moyen de cet acte, tu es riche, honoré, tu nages dans l'opulence et les fêtes; ce n'est pas juste.

« — Mais que prétends-tu, malheureux! voudrais-tu m'enlever Adèle? Ah! misérable! mais sa mère, car ma pauvre femme est sa vraie mère, voudrais-tu la tuer? Oh! je préférèrais dire la vérité, et les tribunaux me la laisseraient, j'en suis sûr.

« — C'est à savoir. Mais la question n'est pas vidée, et voici un point important : le testament de M. de Crivelin est fait en faveur de Mlle Adèle Ligny. Si je prouve que l'héritière n'était pas la demoiselle Ligny, je la ruine, je te ruine, je vous ruine. C'est une bêtise que je n'ai pas envie de faire. D'ailleurs, je suis trop bon père pour commettre une pareille cruauté pour rien. Mais tu sais qu'il est dit dans la morale des honnêtes gens qu'un bienfait n'est jamais perdu; en conséquence de cette maxime, je me fais votre bienfaiteur. Cette fortune que je puis vous ravir à tous, je vous la laisse; c'est comme si je vous la donnais : ce bonheur que je pourrais anéantir d'un mot je le respecte, c'est comme si je le faisais : ta femme, qui mourrait de cette découverte, je la laisse vivre, c'est comme si je la sauvais de l'eau ou de l'incendie; cette fille chérie dont je perdrais sans retour toutes les espérances, je lui permets d'épouser son amoureux. Qu'est-ce que je fais donc? Je te fais riche et heureux; je sauve la vie à ta femme; je marie ma fille à un homme d'un nom honorable, d'une famille noble; en vérité, on n'est pas plus vertueux, on n'est pas plus bienfaiteur, on n'est pas plus Montyon que ça : le bienfait déborde, et comme il est dit qu'un bienfait n'est jamais perdu, tu me donnes un million.

« — Un million, juste ciel! s'écria M. de Crivelin.

« — Un bienfait ne peut pas être perdu, dit le misérable.

« — Mais tu oublies, reprit M. de Crivelin, que je puis t'envoyer au bagne. »

« Le scélérat se lève, l'œil sanglant, la bouche écumante:

« — Pas de menaces de ce genre, ou je te force à me demander

grâce à genoux, ou je force ta femme et ma fille à venir ici baiser à plat ventre la crotte de mes souliers. Je te donne deux heures pour me faire ta réponse; dans deux heures je serai ici. »

« Et tout aussitôt cet homme sortit.

— Voilà une triste histoire, fit Riponneau.

— Oh! dit le voisin, ce n'est là que le commencement; car à côté de cette chambre étaient la mère et la fille, qu'un de ces bons domestiques dévoués, qui ne manquent jamais de vous dire ce qui vous est désagréable, avait averties que M. de Crivelin était enfermé avec un homme qui avait toute la figure d'un assassin, et que cela faisait peur aux bonnes gens de l'antichambre. Ce charitable avis, joint au trouble que Mme de Crivelin avait remarqué chez son mari, la poussa à prêter l'oreille à ce qui se disait dans la chambre voisine. Au tressaillement cruel, aux cris étouffés que laissa échapper Mme de Crivelin, Adèle se mit à écouter aussi, et toutes deux apprirent en même temps l'horrible secret qui les frappait toutes deux; le secret qui disait à la mère : « Ce n'est pas là ta fille; » le secret qui disait à la fille : « Ce n'est pas là ta mère! »

« Voilà pourquoi, lorsque M. de Crivelin rentra dans cette chambre, il les trouva toutes deux à genoux, toutes deux pleurant, sanglotant, et se tenant convulsivement embrassées : car déjà Mme de Crivelin ne pleurait plus l'enfant mort qu'elle avait à peine connue, elle pleurait l'enfant qu'elle avait élevée, et que dans sa divine puissance maternelle elle avait faite à son image, l'enfant qu'elle avait aimée avec passion, et qui l'avait aimée d'un saint amour.

« Ce fut surtout alors que commença le drame avec ses pleurs, ses déchirements, ses transports. Et depuis huit jours que cela dure, monsieur, tout est désespoir, larmes, terreurs, dans cette maison. Et cependant, le lendemain, il fallait assister à un magnifique dîner chez la mère de M. de Formont; et pour que le secret de ce malheur ne transpirât point au dehors, ces trois heureux qui vous font envie y sont allés. Et comme ils étaient tous trois plus sérieux qu'à l'ordinaire, et quelque peu pâles, on les a poursuivis de joyeuses félicitations sur la fatigue de leur fête splendide. On a bu à leur santé, au bonheur inaltérable des deux époux; il leur a fallu sourire, les larmes sous les paupières, les sanglots dans la gorge, le désespoir à fleur de poitrine.

— Mais qu'ont-ils fait? que vont-ils faire? dit Riponneau.

— Une grosse somme d'argent a éloigné le scélérat. Mais il peut revenir; mais dans quelques années sa peine sera périmée; c'est-à-dire

que, parce qu'il aura échappé au bagne pendant vingt ans, il sera aussi quitte envers la société que celui qui serait resté tout ce temps lié à sa chaîne, et alors il ne parlera plus avec la retenue d'un homme qui a peur pour lui-même, il sera le maître absolu de cette famille.

« En attendant, poussée par la fatalité de son existence précédente, elle vit le jour comme elle doit vivre pour qu'on ne soupçonne rien, mais elle pleure la nuit. C'est là, au coin du feu, où ils veillent tous les trois, que se passent de longues conférences de larmes, des serments désolés de ne se jamais quitter. Ce n'est pas tout, monsieur, Adèle aime M. de Formont; elle l'aime parce qu'il est brave, généreux, plein de sentiments élevés, parce qu'elle est fière d'être aimée de lui; et précisément parce qu'elle l'aime de ce noble et chaste amour, elle ne veut pas le tromper, elle ne veut pas qu'un jour cet homme si pur, d'une famille si honorable, puisse voir se ruer au milieu de son bonheur ce misérable qui se dira le père de sa femme.

« Adèle ne veut plus épouser le comte de Formont.

« — Mais comment faire, mais que dire? » se sont écriés M. et Mme de Crivelin.

« Et cette enfant, admirable en tout, leur a répondu :

« — Comme c'est pour moi que vous souffrez ainsi, c'est à moi de prendre le blâme et la douleur de cette rupture. »

« Elle a tenu parole, monsieur; depuis huit jours, cette délicieuse et bonne créature s'est faite impertinente, froide, capricieuse. Elle aiguillonne de mots piquants les colères qu'elle excite par sa froideur; elle raille les larmes qu'elle fait couler; elle rit des tourments désespérés de son amant. Mais, comme je vous l'ai dit, l'heure vient où la comédie finit et où le drame commence; et alors il n'y a pas un seul des tourments qu'elle a causés qui ne lui revienne au cœur plus amer et plus déchirant. Que de larmes douloureuses pour les pleurs qu'elle a fait répandre! que de cris désolés pour les plaintes qu'on lui a faites! Le jour, elle souffre de faire le mal; la nuit, elle souffre du mal qui est fait. Et ce n'est pas tout : M. et Mme de Crivelin voient leur fille perdre chaque jour ses forces dans la lutte qu'elle soutient contre elle-même, contre son amour, contre la douleur qu'elle donne et celle qu'elle éprouve. Ce matin, le médecin l'a trouvée dévorée d'une fièvre ardente, et la voilà malade. Ce n'est rien aux yeux du monde : une indisposition nerveuse qui se calmera; et la famille des Crivelin n'en est pas moins une famille d'heureux. Et vous tout le premier, vous donnez des coups de poing aux murs parce que la joie de

ces heureux vous importune et vous pèse. En voulez-vous de leur joie, jeune homme? Oh! qu'à l'heure qu'il est ils changeraient bien et leurs riches appartements, et leurs équipages, et leurs millions, pour votre mansarde, votre parapluie et vos dix-huit cents francs! »

J'ai dit, je crois, que Riponneau avait le front bas et les cheveux plantés en brosse, et j'ai ajouté que cela lui donnait un air d'obstination, et l'air n'était point menteur. Ne pouvant nier le malheur, il voulut le justifier; voici comment:

« Ma foi, dit-il, s'ils sont malheureux, ils le méritent bien.

— Bah! fit le voisin.

— Quand on fait des actes pareils et qu'on en reçoit le châtiment, cela est logique. Je les plains, voilà tout; et certainement je ne voudrais pas être à leur place. D'ailleurs, leur malheur a dépendu d'un accident qui pouvait ne pas arriver; auquel cas, rien ne venait troubler leur félicité. Tenez, par exemple, voilà M. Domen; celui-là, certes, a fait dans sa vie plus d'une faute, et de celles que le monde ne pardonne pas d'ordinaire. Eh bien! parce qu'il est riche, parce qu'il a un nom et du talent, tout est accepté. On l'admire, même on l'applaudit pour ce qui serait la honte et le désespoir d'un autre : il est heureux, et je ne vois pas ce qui pourrait venir troubler son bonheur. Ce ne serait certes pas la découverte de sa fausse position, car il s'en fait gloire; il la porte avec assez d'orgueil pour que je trouve que ce soit de l'insolence.

— Ah! dit le voisin, vous enviez cela, et vous n'êtes pas le seul. En effet, il a cherché la gloire et la fortune dans les arts, et il a trouvé fortune et gloire. Il a aimé une femme qui était mariée, il l'a audacieusement enlevée à son mari; et plus audacieusement encore, il a fait taire le mari en le menaçant de démasquer toutes les hideuses saletés par lesquelles ce mari a poussé une femme bonne, noble, charmante, à se donner à un autre. Il ne s'est pas arrêté là; il a pris cette femme sous sa protection, il a proclamé tout haut son amour, son adoration, son respect pour elle. Et cette femme, on l'a respectée du respect qu'il lui montrait; on s'est dit qu'elle ne pouvait inspirer de pareils sentiments sans les mériter; et peu à peu cette existence a été tolérée par tous, admise souvent. Et comme la richesse l'accompagne, s'il plaît à Domen d'ouvrir sa maison, tout ce qu'il y a de grands artistes à Paris, tout ce qu'il y a de noms célèbres, se pressent dans ses salons. S'il voyage, on le reçoit comme un roi; on le fête, on le complimente, et cette femme prend la moitié de toute cette gloire, de tout ce bonheur.

— Eh bien! monsieur, fit Riponneau, ceux-là sont heureux, j'espère; et vous venez de peindre leur bonheur en traits qui ne sont pas exagérés assurément, et contre lesquels vous n'avez probablement rien à dire.

— Leur bonheur! fit le voisin avec un accent plein d'amertume; leur bonheur! répéta-t-il. Oh! oui, la surface est riante, dorée, et fleurie et resplendissante. Mais déchirez ce voile, pénétrez au delà de ce qu'on vous montre, et vous trouverez la plaie, la plaie ardente, douloureuse, gangrenée et incurable. Cette existence vous fait envie; demandez plutôt l'enfer, la misère, la faim.

— Comment ça, comment ça? dit Riponneau.

— Vous disiez tout à l'heure que c'était un hasard qui avait fait le malheur de M. et de Mme de Crivelin, et que si ce hasard ne fût pas arrivé, ils eussent été heureux malgré la faute; que ce hasard disparaîsse, que ce Marsilly meure, et voilà tout le bonheur revenu : c'est possible. Mais dans ce bonheur que vous enviez, dans ce bonheur de M. Domen et de sa belle maîtresse, Mme de Montès, le malheur est un hôte constant qui ne les a pas quittés un moment, et qui ne les quittera jamais. Il est assis à leur table, il monte dans leur voiture, il veille à leur chevet. Il est de toutes les heures et de tous les moments de la vie. L'orgueil recouvre de son manteau de pourpre la blessure des deux victimes, mais elle saigne toujours.

— Voyons, voyons, fit Marc-Antoine, voilà de bien belles phrases; mais sans connaître personnellement M. Domen, je vois bien des gens qui sont presque toujours avec lui, et qui seraient fort embarrassés de dire quel malheur il a pu lui arriver. Au contraire, c'est à chaque instant des exclamations sur les chances inouïes qui servent tout ce qu'il entreprend. En quoi est-il donc malheureux?

— En tout; il n'a pas eu un malheur comme vous l'entendez, mais tout est malheur pour lui.

— Allons donc!

— Tout; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que la douleur lui vient par les portes les plus basses, comme par les hautes.

— Ah bah!

— Ecoutez. Un jour, il fut invité à un bal avec Mme de Montès chez des amis qui, ayant pénétré dans le secret de cette liaison, l'avaient pardonnée et s'étaient senti le courage de la protéger aux yeux du monde. Mme de Montès entre, prend place, sans que rien indique la moindre

désapprobation de la part de personne. On danse; mais quand la contredanse est finie, les deux femmes qui se trouvaient assises chacune d'un côté de M[me] de Montès ne reprennent pas leur place, et elle reste encadrée dans ce vide, exposée dans ce pilori de soie. Le bal continue, personne ne l'invite : Domen n'accepte la leçon ni pour lui ni pour M[me] de Montès, et la conduit lui-même à la contredanse; personne ne s'en montre irrité; mais le vis-à-vis qui était en face de lui fait semblant de s'être trompé de place et se glisse doucement de côté. L'insolence partait d'une femme qui avait eu trente amants, mais dont le mari était là. Enfin si ce n'eût été un jeune homme de dix-huit ans qui menait par la main une enfant de quinze ans, tous deux ne voyant devant eux qu'un danseur et une danseuse; si ce n'eussent été ces deux innocents, Domen et M[me] de Montès restaient là, abandonnés et répudiés. Croyez-vous que ce bal qui vous semble un triomphe n'eût pas été payé cruellement cher?

— Et c'était toujours ainsi?

— Non assurément, voisin; et jamais ni l'un ni l'autre n'eussent supporté deux fois cet affront; mais ne suffit-il pas de l'avoir souffert pour le craindre sans cesse? Ce fut alors que M[me] de Montès prit pour la retraite ce goût qui n'est qu'un exil qu'elle s'impose. Domen l'aimait, et Domen voulut lui faire une maison charmante : les hommes y vinrent en foule, les femmes s'en tinrent écartées. Quelques maris eurent le courage d'y conduire leurs femmes, car ils avaient pu apprécier ce qu'il y avait de véritable honneur et de dévouement dans cette position coupable. Ils l'osèrent une fois, ils ne l'osèrent pas deux. Après l'insulte qui repousse, l'insulte qui déserte.

« Et maintenant, monsieur, une fois ce levain jeté dans cette existence, tout s'y est aigri, tout. Si dans une promenade un ami passe sans les voir, ce n'est pas qu'il ne les ait vus, c'est qu'il a honte de les saluer. Si dans la maison il se trouve un domestique insolent, il ne l'est que parce qu'il se croit le droit d'insulter à une femme qui ne porte pas le nom de son maître. Et dans ces voyages dont je vous parlais, un homme abordera M. Domen ayant M[me] de Montès à son bras; et il dira à M. Domen qu'il est heureux et fier de rencontrer un sculpteur aussi illustre, un rival de Thorwaldsen et de Canova; et comme cet homme ne sait de Domen que la vie de l'artiste, il s'inclinera en souriant vers la femme qui est au bras du grand artiste, en la félicitant de porter un nom aussi illustre.

« Que répondront-ils? Faudra-t-il confier à cet étranger et leur position, et leur histoire, et leur vie tout entière? Faudra-t-il qu'ils se taisent? Mais le lendemain cet homme racontera avec vanité qu'il a rencontré M. et Mme Domen; il les invitera, il les fêtera, jusqu'à ce qu'un de ces parasites qui vivent des anecdotes de la vie de chacun lui apprenne qu'il s'est trompé, ou plutôt qu'on l'a trompé. Ce sera une proscription nouvelle, avec cette accusation de plus qu'ils ont menti. Et cependant ils ont tout fait pour garder au moins la loyauté de leur faute, pour que personne ne s'y trompe. Croyez-vous que cela soit vivre?

— Hum! c'est ennuyeux, mais il y a des compensations; d'abord pour Domen, qui est reçu partout.

— Et qui s'exile de partout. Savez-vous qu'il a ordonné à ses domestiques de lui remettre secrètement toutes ses lettres; car il peut se trouver, dans leur nombre, une lettre d'invitation à son nom seul, et Mme de Montès subira l'injure et la douleur de cette exclusion. Et si elle apprend cet ordre de son mari, si elle apprend qu'on lui cache les lettres qu'il reçoit, pensez-vous que de prime abord elle y découvrira l'attention dévouée qui cherche à lui épargner un chagrin? Elle y verra un mystère, une intrigue, un nouvel amour; elle sera jalouse.

« N'en a-t-elle pas le droit, non point parce que Domen est léger, inconstant, mais parce qu'elle sait qu'il souffre, qu'il est malheureux; parce qu'elle sait qu'elle l'enlève à la vie du monde qui devrait être la sienne; parce qu'elle sait que ne trouvant chez lui que solitude, tristesse, plaintes, il doit aller chercher ailleurs de la joie, des rires, des plaisirs, ce qui est nécessaire à la vie de celui dont le labeur est rude et incessant; car il travaille sans cesse pour couvrir au moins de luxe l'existence de misère qu'il mène?

« Après le levain qui a tout aigri dans cette existence, laissons-y pénétrer la jalousie. Ce n'est plus une douleur incessante, mais calme; ce sont les cris, les désespoirs, les tempêtes, les menaces de suicide, la haine de la vie. Ils s'aiment, monsieur, et ils se pardonnent, et ils se jurent de ne pas céder ni l'un ni l'autre à ce monde qui les écrase avec tant d'indifférence. Domen reparaîtra dans quelques soirées. Il y consent : elle le veut.

« Mais pendant qu'on l'accueille comme un voyageur sur lequel personne ne compte plus, lui faisant ainsi sentir ce qu'il quitte et ce qu'il vient retrouver, que fait la pauvre femme? Elle attend, elle souffre, elle va et vient dans cet appartement, d'autant plus vide qu'il est plus im-

mense. Demandez-lui si à pareille heure elle n'aimerait pas mieux votre mansarde, sans un sou, mais avec une aiguille qui lui gagnerait sa vie. Rentre-t-il de bonne heure, il la trouve dans les larmes, qu'elle n'a pas eu le temps d'essuyer; rentre-t-il tard, il la trouve dans la colère; car, dit-elle, ce n'est plus un devoir qu'il accomplit, c'est un plaisir dans lequel il s'est oublié. Je vous l'ai dit : de tous les malheurs, ce malheur est le plus terrible; celui-là n'a pas d'histoire, parce qu'il n'a pas d'événements; ce n'est pas une ruine qui fait disparaître toute une fortune, ce n'est pas un enfant qui meurt, ce n'est pas un désastre qui frappe, écrase et passe : c'est une souffrance de toutes les heures, de toutes les minutes. Je ne vous raconterai pas ce qu'on appelle un malheur, c'est le malheur éternel qu'il faudrait raconter. Cette existence n'est pas troublée par une de ces maladies violentes et connues qui abattent et tuent, ou se guérissent; elle est dévorée par une souffrance cachée, insaisissable, sans nom, qui échappe à tous les remèdes; je vous dis que c'est l'enfer et la damnation sur la terre.

— Eh bien! fit Marc-Antoine, je veux bien admettre qu'ils soient malheureux; mais permettez-moi de prendre votre comparaison. Vous avez assimilé leur malheur à une de ces maladies sourdes et cruelles qui échappent à la médecine. A qui viennent ces maladies? Aux gens nerveux, délicats, susceptibles; ces deux personnes ont une névralgie morale, voilà tout; mais à mon sens cela tient autant à leur constitution qu'à leur position. Supposez que ce soient de vigoureuses natures, rudes et froides physiquement et moralement, et tous ces coups d'épingle ne se sentiront pas. Je vais plus loin : faites-les vicieux, et ils ne souffriront pas. Tenez, voyez, par exemple, Mlle Débora. Quelle étonnante histoire que celle de cette fille! Oui, certes, elle a été bien malheureuse, elle a souffert et elle a bien payé d'avance le bonheur qui lui est venu; mais enfin il lui est largement venu.

« Qu'était-elle? Une pauvre fille mendiante, qui chantait au coin des rues, qui tendait la main au sou qu'on lui jetait, plus souvent pour la faire taire que pour la faire chanter; battue quand elle rentrait le soir sans rapporter la somme demandée par le saltimbanque qui se dit son père; la nudité, la misère, la faim, le travail excessif, la terreur constante, telle a été sa vie jusqu'au jour où un hasard lui a permis de montrer cette fière intelligence qui se révoltait en elle.

« Ce jour-là elle est montée sur le théâtre, elle y a fait entendre cette voix qu'on méprisait au coin de la borne, et qui a remué d'admi-

ration tous ceux à qui elle a récité les magnifiques musiques de Gluck, de Rossini, de Mozart. En peu d'années la gloire est venue, la fortune est venue; et pour que rien ne manque au triomphe de cette vanité ambitieuse, les plus beaux et les plus élégants de l'époque sont venus déposer leur amour à ses pieds; elle a goûté avant de choisir, dit-on, et elle a choisi celui que les plus belles et les plus nobles se disputaient. Cet homme l'adore, il est son esclave, et n'est point comme M. Domen, il n'a pas peur de son amour, il s'en pare, il en fait montre; et comme je ne crois pas que la Débora ait appris dans son enfance les délicatesses qui font le malheur de M[me] de Montès, comme dans sa position l'amour est presque de droit, comme je ne lui suppose pas de remords pour ses faiblesses, je ne vois pas ce qui peut troubler un bonheur si parfait; car c'est non-seulement le bonheur, c'est le triomphe, c'est la victoire. M[me] de Montès est moins qu'elle n'eût dû être; elle en souffre, je le conçois. Mais cette Débora est plus qu'elle n'a jamais pu le rêver; et si celle-là n'est pas heureuse, qui le sera?

— Personne probablement, répondit le voisin, puisque vous ne l'êtes pas vous-même; car Débora a son enfer comme M[me] de Montès.

— Elle est jalouse de son amant?

— Non.

— Elle est jalouse de ses rivales de l'Opéra?

— Non.

— Elle est peu satisfaite du public?

— Ce n'est pas cela.

— Qu'a-t-elle donc?

— Ah! fit le vieux voisin en se grattant le nez, ceci est difficile à vous faire comprendre. »

Puis il continua :

« Êtes-vous artiste d'une façon quelconque?

— Non.

— Avez-vous jamais été autre chose que commis?

— Non.

— Avez-vous fait quelques dépenses extravagantes?

— Jamais.

— Voyons, avez-vous quelque ami qui soit riche ou qui mange de l'argent comme s'il l'était?

— Oui.

— Ah! voilà qui est bien; peut-être vais-je trouver de ce côté la porte par laquelle je veux vous faire pénétrer dans le malheur qui ronge cette vie que vous trouvez si heureuse. Dites-moi, avez-vous jamais fait avec cet ami, qui mange de l'argent, ce qu'on appelle un dîner de grisettes?

— Certainement, plus d'un, et d'assez bons.

— Voici mon affaire; car il est impossible que ceci ne vous soit point arrivé. La grisette que vous avez menée au *Rocher de Cancale* ou chez Douix a commandé le dîner; elle a consulté d'abord la carte par le côté droit, c'est-à-dire par la colonne des chiffres, et elle a demandé, non pas ce qu'elle aimait, mais ce qui lui a paru devoir être le meilleur parce que c'était le plus cher?

— Sans doute, cela m'est arrivé, et je n'oublierai jamais de ma vie un dîner de cet hiver, composé de quinze francs de radis, de soixante francs d'asperges et quarante-cinq francs de fraises avec un faisan et un homard.

— C'était tout?

— Ah! ma foi, je ne me rappelle pas tous les accessoires, et les vins, et les liqueurs; enfin cela monta, pour quatre, à cent écus.

— Comment! et dans ce somptueux dîner il ne s'est pas trouvé un petit article bizarre, en désaccord avec le reste?

— Si, par Dieu! et même quelque chose d'assez plaisant. Imaginez-vous que nos deux grisettes, après avoir goûté à toutes ces excellentes choses, ont fini par demander un morceau de petit salé avec des choux.

— Allons donc, nous y voilà. Eh bien! mon cher voisin, cette belle et célèbre Débora est dans la position de vos grisettes; sa gloire, sa fortune, son amour, ce sont les asperges, les fraises et le homard de vos dîneuses; avec ces mets elles mouraient de faim, avec ces avantages magnifiques elle meurt d'ennui.

— Ah bah! » fit Marc-Antoine.

Puis il ajouta, en riant par avance de l'esprit qu'il allait faire :

« Mais ne peut-elle pas, comme les grisettes, se donner son petit salé et ses choux?

— Ah! c'est que c'est ici que la différence commence; c'est ici que se trouve la nuance bizarre, étrange, insaisissable, et cependant profonde, qu'il y a entre Débora et les femmes dont je vous parlais. Ce n'est pas comme chez Mme de Montès une lutte entre elle et le monde

c'est une lutte entre l'intelligence et l'habitude, un combat entre la nature primitive et la nature acquise.

— Diable ! voilà qui est diablement subtil.

— Écoutez-moi bien : on n'arrive pas au talent, à la puissance, au succès de Débora sans avoir en soi une intelligence large, féconde capable de s'assimiler avec toutes les grandes idées.

— Cela est incontestable.

— Mais on n'a pas vécu dans la misère et la pauvreté, dans la mendicité surtout, sans y avoir pris des habitudes d'hypocrisie qui, lorsque le mendiant a cessé sa comédie, se changent en joies pétulantes, grossières, railleuses, et qui crachent sur le bienfaiteur qu'on a surpris par des plaintes jouées.

— Cela se peut.

— Eh bien ! mon cher ami, lorsque Débora est sur les planches, la hauteur de ses idées va de pair avec les idées qu'elle exprime ; elle se plaît à ces jeux du théâtre parce que ce sont franchement des jeux de théâtre, et elle donne au public ce que le public lui demande. Mais lorsqu'elle a dépouillé la robe de soie et déposé la couronne de reine, elle ne retourne pas à sa liberté de saltimbanque, à ses cris, à ses rires extravagants, elle rentre, malheureusement pour elle, dans une autre comédie. Son salon est ouvert, des hommes élégants l'occupent, des femmes aux manières bien apprises s'y trouvent. La Débora est fière, la Débora vaut à elle seule toutes ces femmes, et elle veut le leur montrer. Après avoir tenu le théâtre en reine, elle tient son salon en grande dame : elle y cause, elle y flatte, elle y raille... jusqu'au moment où, fatiguée de cette nouvelle scène, de ce nouveau public, elle s'échappe pour courir dans une petite chambre cachée, où la souveraine, qui tenait tout le monde en respect, se met à crier à son amant qui la suit :

« — Ça m'embête ! »

« Il veut faire une remontrance.

« Elle se met en fureur, mais non point dans une de ces fureurs polies que l'éducation nous enseigne ; elle envoie paître son amant, elle jure, elle sacre, elle casse les meubles, et si une chambrière importune arrive, elle lui flanque un coup de pied ; elle appelle l'homme le plus élégant de France cornichon, de cette même voix qui chante d'or et de diamants : il se désole, elle le met à la porte, et pour peu qu'elle soit montée, elle soupe avec son cocher et trinque avec ses femmes de chambre.

— Impossible !

— Puis vient le lendemain amenant le repentir; car elle l'aime, lui, ou plutôt la partie intelligente de Débora estime et aime l'amour de cet homme. Elle sait bien tout ce qu'il vaut, elle qui a appris, à la plus basse école, le peu que valent les autres, et elle se trouve indigne, ignoble, d'avoir ces souvenirs et ces regrets, et ces retours vers son vilain passé; elle se sent faite pour être tout ce que son amant veut qu'elle devienne; elle le rappelle, elle lui demande pardon, et elle recommence sa comédie; elle se refait la femme charmante et distinguée qu'il aime, elle y met toute sa force, tout son amour; elle s'y use encore une fois, le fil casse, et alors les scènes recommencent. Alors elle se sauve; elle laisse son équipage pour monter dans un fiacre; elle erre aux environs des places, et lorsqu'elle surprend un saltimbanque échangeant avec son compère un coup d'œil qui signale la dupe qu'il vient de faire, et qui montre la pièce blanche qu'il vient de lui escamoter, et avec laquelle on boira et rira à ses dépens; lorsque la Débora voit cela, il prend à la riche et célèbre actrice des regrets farouches, et si jamais il lui arrive de pleurer, c'est à ce moment.

« Sur quoi pleure-t-elle? sur sa fortune présente? Quelquefois. Que pleure-t-elle? sa misère passée? Oui et non. L'ambition, l'intelligence, les désirs élevés sont d'un côté; c'est pour les satisfaire qu'elle joue sa double comédie. Les habitudes, les turbulents souvenirs, le sang bohème, la licence de la pauvreté, les délires de la joie en haillons sont de l'autre, et c'est ce qui lui fait détester et la fortune qu'elle a acquise, et la gloire qu'elle mérite, et l'amour qu'elle donne, et l'amour qu'elle éprouve.

— Vous me permettrez de vous faire observer, voisin, que ce sont là des peines tout à fait imaginaires.

— Vous me permettrez de vous faire observer, mon cher voisin, que vous venez de dire une énorme sottise. Excepté la colique, et la fièvre, et les membres cassés, et la névralgie, tout est peine imaginaire à ce compte. Sachez donc une chose, c'est qu'on ne souffre réellement que par les idées. Mettez une drôlesse du coin de la rue à la place de Mme de Montès, et elle ne souffrira d'aucune des douleurs qui tuent cette pauvre femme. Mettez une fille de portière à la place de Débora, attiédissez cette nature dévorante, et elle n'éprouvera aucun des retours soudains qui la tourmentent; ou bien abaissez la hauteur de son intelligence, et elle retournera à son passé, sans remords, sans regrets, sans

jugement cruel contre elle-même. Le malheur est dans la lutte, et il y est si poignant, si actif, qu'il brûle et dessèche cette vie, qu il la menace, qu'il la tue.

— Eh bien! reprit Riponneau, si à mon compte je ne comprends pas le malheur, il me semble qu'au vôtre il n'existe pas de bonheur sur a terre.

— Bien au contraire, il y a les gens qui ne sentent rien, qui n'éprouvent rien, qui n'aiment rien...

— Et quels sont-ils? »

Le voisin prit une figure sinistre, et répondit avec un mauvais rire:

« Il y a les morts. »

Marc-Antoine eut peur, et comme il se fit un moment de silence presque solennel, ils entendirent, à travers la cloison qui les séparait, comme le bruit d'une chute, puis de longs gémissements étouffés.

« C'est notre voisine! s'écria Riponneau.

— Oui, fit le voisin en haussant les épaules, elle gémit.

— Mais il se passe quelque chose d'extraordinaire, sentez-vous cette odeur de charbon?

— Je la connais, répondit le voisin sans se déranger.

— Il y a là un malheur.

— Ce n'est pas mon avis.

— C'est un suicide.

— Vous voyez bien.

— Ah! courons.

— Laissez-la faire, elle a sans doute, pour agir ainsi, des raisons que nous ne connaissons pas. »

Riponneau jeta sur le vieux voisin un regard furieux d'indignation; le vieux voisin haussa encore les épaules et rit au nez de Riponneau. Quant à celui-ci, il courut à la porte de Juana (la voisine s'appelait Juana) et flanqua un coup de pied dans la porte; la porte, en sa qualité de porte de mansarde, se brisa du premier coup, et Riponneau entra dans une atmosphère d'asphyxie qui le suffoqua. Un corps blanc couché sur le carreau frappa ses yeux, il se baissa, le prit dans ses bras, l'emporta dans sa chambre, le déposa sur son lit.

Oh! que Juana était belle ainsi, quoique déjà ses lèvres fussent presque violettes, quoiqu'une légère écume bordât les coins de sa bouche.

La jeune fille s'était couchée après avoir allumé le réchaud fatal,

coiffée de son plus frais bonnet, couverte de son linge le plus fin et le plus blanc, sortant elle-même du bain : elle avait fait de la coquetterie avec la mort, la jolie coquette ; et la mort était venue avec avidité poser sa main glacée sur le sein nu de sa belle fiancée ; mais heureusement Marc-Antoine était arrivé à temps, et il voyait ce front pur et blanc s'animer, ces yeux aux reflets veloutés s'ouvrir et se refermer avec étonnement ; il voyait ces lèvres s'agiter pour recevoir l'air pur qu'il lui prodiguait par la porte et les fenêtres ouvertes ; il voyait ce sein se soulever sous les longues aspirations qui ramenaient la vie.

Qu'elle était belle ! Mais, disons-le, à ce premier moment Riponneau ne pensait point à regarder tout cela, si ce n'est pour épier avec anxiété la résurrection de l'infortunée.

Enfin vint un moment où la vie fut tout à fait reprise à ce beau corps.

Juana voulut parler, Juana voulut interroger, on lui imposa silence, on lui ordonna le repos ; elle voulut se lever et fuir, et ce fut à ce moment qu'elle s'aperçut du désordre où elle avait été surprise, et que d'elle-même, rougissant et plus belle encore, elle se cacha dans ce lit sur lequel elle avait été déposée.

Alors les larmes vinrent.

Les larmes, cette rosée qui tombe du cœur et qui le laisse un moment tranquille et reposé, comme les flots de pluie qui s'échappent d'un nuage chargé d'orages, et qui rendent un instant au ciel son calme et sa transparence, jusqu'au moment où le soleil reprend cette pluie pour en faire un nouvel orage, comme le cœur rappelle ses larmes pour de nouveaux désespoirs.

C'était là de la poésie du voisin pendant qu'il regardait s'endormir Juana épuisée de fatigue et de pleurs. Riponneau la regardait aussi, mais non point, comme il la voyait maintenant, emmaillottée de ses draps par-dessus son bonnet, mais comme il l'avait vue au moment où il ne la regardait pas, quand elle était étendue sur son lit *dans le simple appareil...* (vous savez l'autre vers) ; et ce souvenir lui revenait si vif, si charmant, si délicieux, que, malgré l'ennui qu'il avait éprouvé à écouter les histoires du voisin, il voulut l'interroger sur celle de la pauvre fille qu'il avait sauvée.

« Vous qui connaissez tous les gens de cette maison, lui dit-il, vous devez savoir quelle est cette Juana, et vous devez savoir surtout ce qui l'a poussée à cet acte de désespoir.

— Ce qu'elle est, fit le voisin en la regardant d'un air dédaigneux, ce qui l'a poussée à se tuer... à quoi bon vous l'apprendre?

« Ne chantait-elle pas hier encore comme une fauvette, tirant son aiguille joyeusement, et devalant ses six étages comme un oiseau qui descend du ciel; légère, rieuse, l'air pétillant, la lèvre retroussée, toute pimpante et heureuse? Ce qu'elle est? ce qui l'a poussée à se tuer? C'est encore un de ces drames invisibles qui s'agitent sous l'existence publique de chacun, cuisant et lancinant comme le mal de dents, qui ne se montre pas et qui vous assassine. Vous n'y croiriez pas.

— Ah! fit Riponneau, le résultat est là pour me donner la foi.

— Bah! fit le voisin, vous direz qu'elle est folle.

— Vous me prenez donc pour un imbécile, ou comme un froid égoïste tel que vous? car vous m'avez dit tout à l'heure ces paroles: « laissez-la faire; » mais vous croyiez que c'était une plaisanterie que ces plaintes que nous entendions, n'est-ce pas

— Pas le moins du monde, seulement j'étais sage pour elle... et peut-être pour vous.

— Pour moi, dit Riponneau, que vou'ez-vous dire »

L'œil du voisin s'illumina d'une flamme qui sembla traverser la chambre, le mur, et aller se perdre au loin dans l'espace, et il repartit froidement:

« L'avenir vous répondra pour moi. Maintenant voici en peu de mots ce que vous voulez savoir :

« Cette Juana est la fille d'un ouvrier imprimeur en toiles peintes; c'est le septième enfant d'une nombreuse famille, septième enfant arrivé près de dix ans après tous les autres, septième enfant, par conséquent, fort mal accueilli des grands et des petits, du père et de la mère.

« Mon jeune ami, reprit le voisin, rien n'est saint, et sacré, et beau, et respectable comme l'amour maternel, et l'amour paternel, et l'amour fraternel; mais c'est précisément parce que ces sentiments sont les plus puissants de la nature, que, lorsqu'on les brise, on devient tout à fait cruel et méchant. C'est le navire retenu par un triple câble de fer; quand l'effort des vents est assez violent pour que le câble casse, le navire fuit au delà de toute route suivie.

« Ce que cette enfant a eu à souffrir des duretés de sa famille te ferait saigner le cœur : la privation de nourriture et de vêtements, le froid, la faim, on lui a tout infligé. Tu la vois belle et grande, et de cette ample beauté qui annonce le développement de toutes les forces de la jeunesse,

eh bien! tout cela a été maigreur, marasme, dos voûté, poitrine étroite, voix haletante. Dix ans se sont ainsi passés sans qu'elle ait déchargé sa famille du fardeau inutile qui lui était venu.

« Enfin, une sœur de la mère eut pitié de cette enfant et la prit pour la nourrir. C'était la femme d'un riche boucher, corpulente, criarde, forte en gros mots. Juana gagna, à cette nouvelle existence, tout ce qu'on peut tirer du filet de bœuf et des bonnes côtelettes de mouton, c'est-à-dire le développement d'une riche nature physique; mais ce qui est l'aliment de 'âme, la nourriture de l'esprit, voilà ce qui lui a encore plus manqué que dans sa famille. Il n'y avait pour elle d'autres paroles que celles qui lui reprochaient, je ne dirai pas le pain, mais la chair qu'elle mangeait; et remarquez, voisin, que cette fille était née avec toutes les bonnes dispositions à être reconnaissante. Mais on a fait si bien, qu'on a tué en elle ce sentiment si rare. Elle a pris en haine tout ce qui l'entoure, et elle était arrivée à quinze ans à n'avoir qu'un désir, c'est à savoir de se venger de tout le monde. Ce fut il y a un an, elle avait alors dix-huit ans, que la mort de sa tante lui rendit la liberté.

« Parmi les mauvaises leçons qu'elle avait reçues chez sa tante, Juana avait profité de celle que lui donnait la déplorable position de son oncle. Veux-tu la savoir? veux-tu savoir comment cet homme (et il y en a mille à Paris comme lui), ayant toutes les apparences de la prospérité commerciale et du bonheur intérieur, était le plus misérable des hommes? Soit imprudence, soit plutôt prodigalité pour satisfaire les désirs luxueux de sa femme, il avait compromis sa fortune. Il était à deux pas de sa ruine, lorsqu'un ami se présente, un honnête marchand de bœufs; il veut venir au secours de l'oncle de Juana; il lui propose des fonds, lui en prête sur billets garantis par une cession de biens, et tout ce que l'usure peut maginer de bonnes précautions. Notre boucher, dont on prédisait la ruine, triomphe et peut donner un soufflet à ceux qui le dénonçaient déjà au commerce comme perdu; en conséquence, il double ses dépenses pour l'épouse adorée qui l'avait déjà si profondément entamé.

« Le prêteur applaudit. Voilà qui est bon.

« Les échéances arrivent, impossible de payer; et, avec la certitude de cette impossibilité, une plus horrible certitude, c'est que la bouchère a acquitté de sa personne la complaisance avec laquelle le prêteur renouvelle ses libéralités usuraires.

« Jusque-là, on avait été prudent, discret, soumis. Maintenant, on parle haut, on raille, on insulte : en effet, le mari est entre la ruine

imminente et la froide acceptation de son déshonneur; il préférera la ruine, mais il a des enfants qui mourront de faim et une fille que le déshonneur de sa mère déshonorera. D'ailleurs, s'il ose élever une plainte, la réponse est toute prête : « C'est un débiteur qui calomnie son créancier. » Quel rôle prendre? Celui qui, du moins, sauve à la fois la fortune et les apparences. Il se fait l'ami de son marchand de bœufs; il le convie et joue la confiance, le bonheur, la gaieté. Et ses voisins disent : « Il ne sait rien, donc il n'y a rien pour lui. C'est du bonheur. » Oh! non, voisin, c'est d'abord un tourment muet, puis, lorsque l'outrecuidance des coupables passe toutes les bornes, il éclate dans le mystère de son ménage, il tempête, il crie. Mais la femme, implacable et sûre de son pouvoir, lui répond froidement :

« — Mais, mon Dieu! mets-le à la porte, je ne demande pas mieux. »

« Chasser l'homme qui tient son existence et son honneur dans ses mains, non pas seulement son existence, mais celle de ses enfants; il ne le peut pas, et il reprend sa chaîne honteuse, la rage au cœur. Mais qui sait cela? Personne du dehors, car le boucher a sa vanité, il aime mieux passer pour un sot que pour un lâche. Personne ne se doute de ce qu'il souffre, excepté les siens; et parmi les siens, Juana.

« Que pouvait-elle rapporter de cette leçon? Ce qui devait nécessairement germer dans un esprit si mal préparé, cette idée, qu'avec de l'argent on a tout, même le droit de manquer à tous les devoirs. Aussi, dès qu'elle a été libre, à quoi a-t-elle aspiré? A être riche. Elle avait trop vécu de calcul pour ne pas bien calculer; elle ne s'est pas pressée, elle a attendu une bonne occasion, et elle n'a écouté de propositions que celles qu'accompagnait une grande fortune assurée par un mariage.

« A-t-elle été assez imprudente pour se fier à des promesses, et maintenant n'a-t-elle plus rien à donner à celui qui ne veut plus rien rendre? ou bien n'a-t-elle pas eu assez d'habileté ou assez de charmes pour pousser par ses rigueurs celui qui l'aime jusqu'au mariage? C'est ce que j'ignore; mais la vérité, c'est qu'il se marie dans huit jours... »

Le voisin n'avait pas achevé, qu'un vieux monsieur, vénérable d'habit, de perruque et de ruban rouge, entre et demande Juana. Quelle surprise! c'est l'un des plus riches financiers de la France administrative, un receveur général qui vaut mieux qu'un banquier et demande Mlle Juana... On la lui montre dormant, après lui avoir dit ce qui s'est passé.

Le financier prie qu'on l'éveille et qu'on les laisse seuls. Le voisin se

retire, et Marc-Antoine, pensant qu'il est chez lui, désire rester ; il a peur que la belle Juana ne s'envole pendant son absence. Seulement il promet d'écouter le moins qu'il pourra, avec l'intention farouche de tout entendre. Le vieillard s'approche du lit, et voici au juste ce que recueille Riponneau :

« Vous avez écrit à ma fille une lettre pour lui dire que M. de Belmont, son futur, la trompait ; qu'il vous aimait ; qu'il vous avait promis de vous épouser. »

La voix s'éteignit dans un murmure où les paroles échappèrent à Riponneau. Un moment après, la voix reprit :

« Vous avez failli tuer ma fille : elle est au lit, mourante, désolée et ne veut plus entendre parler de ce mariage.

— C'est ma vengeance, monsieur, dit Juana.

— Mais cette vengeance frappe des gens qui ne vous ont fait aucun mal, n'est-ce pas? Je veux ce mariage, j'en ai besoin, mais ma fille n'y



consentira qu'autant que la même main qui lui a écrit cette lettre infâme lui en écrira une nouvelle, en lui déclarant que c'est une invention par laquelle on a voulu nuire à M. de Belmont...

— Jamais! » s'écria Juana d'une voix résolue.

Le vieillard marmotta.

« Jamais! » fait Juana d'une voix plus douce...

Le vieillard marmotta encore : puis tout à coup, et comme inspiré par une idée soudaine, il regarde Marc-Antoine ; et alors le marmottage d'aller, d'aller comme un flux intarissable.

Pendant ce temps, Juana laisse échapper quelques *non* de moins en moins formels ; puis elle jette un coup d'œil gracieux sur Riponneau, et baisse la tête et finit par se taire. La comédie était faite ; voici comment elle fut jouée.

Le monsieur s'éloigna en disant à Riponneau :

« Merci, monsieur, des soins que vous avez donnés à cette charmante enfant. Toute notre famille, qui prend intérêt à elle, vous saura gré de votre bonne action, et nous serions heureux de pouvoir vous récompenser, en venant au secours des chagrins de Juana. »

Sur cette parole, le vénérable vieillard les laissa ensemble.

Maintenant récapitulons. La pièce avait commencé un lundi ; passons au :

MARDI.

« O Juana ! dit Marc-Antoine, voulez-vous toujours mourir ?

— Je le voulais hier encore, car je ne croyais pas aux cœurs généreux et désintéressés.

— Et vous y croyez maintenant ?

— Ne m'avez-vous pas sauvée sans me connaître ? »

MERCREDI.

« Qu'est cela ? ce n'est rien, que de vous sauver la vie : le bonheur pour moi, ce serait de la consoler. »

JEUDI.

« Il n'y a de consolation, pour les cœurs brisés, que dans les douces affections, et je n'ai point d'amis.

— Je serai le vôtre.

— Je n'ai point de famillle.

— Je vous en serai une. »

VENDREDI.

« Après ce que j'ai fait pour un autre, vous devez me mépriser.

— Je vous admire et je vous vénère.

— Vous ne m'aimerez jamais.

— Je vous aime déjà comme un fou.

— Comme un fou, vous avez raison; car où cela vous mènera-t-il?
— A me consacrer à votre bonheur. »

SAMEDI.

« Mon bonheur, il ne sera jamais que dans une union légitime, et vous ne voudrez jamais m'épouser. »

DIMANCHE (*après une nuit de réflexion*).

« Quand vous voudrez, mon nom est à vous. »

Ce dialogue est composé des derniers mots de huit jours de conversations, chacune de quatre heures; mais quand ce mot fatal et suprême fut dit, ce mot : *Je vous épouserai,* on apprit à Marc-Antoine qu'il aurait une riche dot et la protection du vénérable monsieur qu'il avait vu.

« A mon tour d'être heureux, s'écrie alors Marc-Antoine, à moi la fortune, la considération, le bonheur! »

Et trois semaines après, il recevait sa nomination à la place de sous-chef, une dot de 40,000 francs et la main de Juana.

Une seule chose attrista ce beau jour : en sortant de la maison, le remise de Riponneau s'accrocha au corbillard blanc qui venait prendre le corps de mademoiselle de Crivelin; et le docteur *Funin,* qui était un des témoins de Juana, fut obligé de quitter le dîner de noces pour se rendre près de Domen, qui s'était manqué en se tirant un coup de pistolet au cœur.

Au dire des convives, Adèle était morte de la poitrine, et Domen avait voulu se tuer parce qu'il n'avait pas été nommé de l'Institut. Une seule voix s'éleva pour contredire ces explications, ce fut celle du voisin, que Riponneau avait invité à la noce, et qui se contenta de dire :

« Non, c'est tout simplement le dénoûment forcé de deux de ces drames invisibles qui fourmillent sous l'épiderme social.

— Qu'est-ce que ça veut dire? s'écria-t-on de tous côtés. Qu'est-ce que c'est qu'un drame invisible?

— Vous voulez le savoir? dit le voisin. Eh bien! regardez : il y en a un qui commence à cet instant même à côté de nous. »

Personne ne comprit, pas même Riponneau.

Mais six mois après, quand sa femme accoucha et qu'il voulut faire quelques observations, et que sa femme l'appela méchant gratte-papier, et lui prouva que, sans elle, il serait — dans la crotte de sa mansarde;

Huit jours après cette naissance, quand il obtint de l'avancement et qu'il vit choisir un parrain qu'il ne connaissait pas, qui était le fils du ministre qui le protégeait;

Trois mois après cet avancement, quand après avoir quitté, soucieux et triste, le trône bureaucratique de cuir vert où ses anciens collègues venaient le saluer humblement, il vit, au détour de l'allée des Veuves, au fond d'un fiacre mal voilé, sa belle Juana et le parrain, fils du ministre;

Quelques heures après cette rencontre, lorsque, rentré chez lui, il voulut faire du bruit et qu'on le menaça de se jeter par la fenêtre;

Longtemps après, lorsqu'il vit, à mesure que sa considération augmentait au dehors par l'ardeur qu'il mettait à remplir ses devoirs, diminuer sa considération dans son intérieur;

Quelques années plus tard, lorsque sa femme, forte de la misère à laquelle elle l'avait arraché et du fol amour qu'il avait gardé pour elle, tourna contre lui les mépris de ses domestiques, le rendit ridicule à ses enfants, sacrifia les légitimes au premier-né, foula tout respect aux pieds, alors Marc-Antoine Riponneau, arrivé à trente-six ans chef de division, maître des requêtes, décoré de la Légion d'honneur, honoré pour sa probité et sa capacité, cité comme un des heureux du siècle, car il couvrait de tous ses efforts le scandale de sa maison, Riponneau, dis-je, finit par comprendre ce que le voisin avait voulu dire en parlant, le jour de son mariage, du drame invisible qui commençait.

Aux gens qui souffrent viennent les idées les plus bizarres; il alla vers son ancienne maison, où il avait tant trépigné, tant frappé du poing le long des murs. Il monta au sixième qu'il avait habité, il s'arrêta devant la porte de cette chambre où il s'était trouvé si malheureux, et se mit à pleurer son malheur d'autrefois; il ne regarda pas celle de Juana, et il arriva à la porte de son vieux voisin : c'était là qu'il allait.

Il frappa : une tête blonde et rose lui ouvrit.

« Que demandez-vous, monsieur?

— Un vieux monsieur qui habitait ici il y a quelques années.

— Comment se nommait-il?

— Je ne sais pas, mais il était copiste, je crois. »

Une jeune femme parut, belle et triste.

« Ah! je sais de qui vous voulez parler, monsieur, un vieillard chauve... »

Elle le dépeignit à ne pouvoir le méconnaître...

« Savez-vous où je pourrais le trouver?

— Attendez, monsieur, je vais vous le dire, car il change souvent d'adresse, mais il a soin d'envoyer ici toujours la dernière. »

Pendant que la jeune et belle femme cherchait, une voix rauque sortit de l'alcôve.

« Qu'est-ce qu'il y a, Manon?

— Un monsieur qui vient chercher l'adresse du vieux locataire...

— C'est votre mari? dit Riponneau avec dégoût.

— Oui, monsieur; il est un peu malade. »

Le gueux était ivre-mort.

« Voici cette adresse, monsieur.

— Ma bonne dame, fit Riponneau, vous ne me semblez pas heureuse? »

Et il montra le mari de l'œil.

« Permettez-moi de vous remercier de votre complaisance. »

Cela dit, il lui offrit deux louis.

« Merci, monsieur, lui dit la jeune femme; mon mari est un bon ouvrier qui travaille beaucoup... quand il ne souffre pas... Merci. »

Riponneau jeta un coup d'œil dans la chambre. c'était la misère, et la hideuse misère partie de l'aisance; un lit était resté, il était d'acajou; une table, elle était élégante; des chaises, elles avaient appartenu à un salon.

Il laissa dix louis dans les mains de l'enfant, et s'en alla en disant:

« Encore un de ces drames invisibles sur lesquels le dévouement, la piété, le labeur de cette noble pauvre femme, jettent un voile que personne que moi n'a peut-être soulevé. »

Ce disant, il regarda l'adresse écrite qu'on lui avait mise dans la main, et vit ces mots : « Employé, comme porteur des livraisons du « *Diable à Paris*, chez M. Hetzel, rue Jacob, n° 18. » Avant-hier M. Riponneau est venu chez notre éditeur, mais il n'a reconnu aucun de nos porteurs. Alors il a pris nos premières livraisons, et après les avoir lues, il s'est écrié :

« Que le Diable m'emporte si ce n'est pas lui-même qui était le vieux voisin! »

FRÉDÉRIC SOULIÉ.



Ancienne abbaye Saint-Victor.



Ancienne église des Innocents.



Embarcadère du chemin de fer de Strasbourg.



Halle aux blés.



Église Saint-Sulpice.

PARIS D'HIER.



Notre-Dame-de-Lorette.



Palais de l'Institut.



Barrière Clichy.



Hôtel de Ville.



Tour Saint-Jacques-la-Boucherie.



Église Saint-Merry.

LE JOUR DE MADAME

PAR GUSTAVE DROZ

C'est dans le petit salon que madame reçoit; on y est plus chez soi. les meubles sont plus intimes et les fenêtres au midi donnent sur le jardin.

Malgré les stores de soie rose tendus sous les rideaux, le gai soleil de mai pénètre joyeusement, caresse en passant le velours et le satin, se joue dans les rideaux, arrache aux vieux cadres des éclats mal éteints et noie toute la pièce dans une poussière d'or.

On se sent bien dans ce petit salon, il y a là un air de fête et de gaieté qui vous ravit d'abord, un mélange délicieux de confortable, de luxe et de simplicité, de désordre et de recherche qui sent sa Parisienne de bonne maison et vous invite à causer. C'est madame évidemment qui, ce matin, gantée de Suède et armée de son petit plumeau à manche d'ivoire, a fait sa ronde et préparé toute cette confusion; elle qui, mignonnement, coquettement, à petits coups, a épousseté les mille riens luxueux de ces étagères et disposé les fleurs qui embaument là-bas; elle qui a mis sur la table de Boule cette coupe et ces bonbons, ces livres entr'ouverts, dorés comme des suisses d'église, ces journaux et ces brochures au milieu desquels on distingue la pièce nouvelle, la *Semaine religieuse*, le discours sur les sucres prononcé avant-hier à la Chambre, un sermon du père Félix, et des billets de loterie pour les petits Chinois — que d'art dans ces détails! — elle qui a jeté sur le piano ouvert une partition de Gounod annotée au crayon; elle enfin qui a répandu un peu d'elle-même jusque dans les plus petits coins et a laissé dans l'atmosphère son parfum de Parisienne et de femme du monde.

Ce n'est là ni un salon, ni une chambre à coucher, ni un boudoir, ni un cabinet de lecture, ni un atelier; ce n'est rien de tout cela, et c'est tout cela à la fois. C'est un adorable milieu, tout de fine élégance et de luxueuse fantaisie. C'est le cadre où madame aime à poser au naturel, c'est le temple adorable où du fond de son fauteuil, le pied en l'air et la jupe étalée, elle donne audience, le temple où elle exhibe officiellement ses grâces, met sa beauté en chapelle et officie de trois à six au milieu de ses fidèles.



M. le chevalier de Faublas.



Du tripot à Bicêtre.



Un chapeau de trois louis qui n'aura été vu qu'une fois à l'Opéra avant d'être revendu au Temple quatre livres dix sous.



Un page de la reine Hortense.



Je te présente,
Tu me présentes,
Il me présente,
Nous nous présentons,
Vous vous présentez,
Ils ou elles se présentent.

GAVARNI. LE DIABLE A PARIS.



— Je vas te présenter bon !... mais... moi... qui est-ce qui me présentera?

— Moi, après.



— Qu'est-ce que c'est que ce mosieu?
— Un m'sieu, je crois, que ma mère a présenté à Jules.
— Et ton étourneau d'époux ne te le présente pas?... Il est bien, ce mosieu



Présenté par le mari.



GRANDES ENTRÉES.

Bojour, chère!



La personne qui a présenté ce petit m'sieu.



Le m'sieu qu'a presenté c'te dame.



Membre correspondant de plusieurs sociétés savantes
et de la société de madame une telle.



Un traducteur d'Anacréon.



Présentés par M. le procureur du roi.



Le cousin de ma femme



Un m'sieu très-bien.

Madame, au reste, a vu le jour à Paris et excelle à empêcher la conversation de tomber. Rarement on lui a dit un mot sans qu'elle en trouvât dix à répondre. De sa petite main perdue dans les bagues elle annote, souligne sa pensée, et, chose étrange, lorsqu'elle veut se taire, elle sait tout dire en ne disant rien. Son œil brillant vous sourit sans cesse et vous fait croire parfois que vous avez de l'esprit. Ses lèvres vermeilles et humides, toujours entr'ouvertes et prêtes à la joie, laissent voir ses petites perles blanches qu'on regarde malgré soi et qui détournent l'attention. Lorsqu'elle veut combattre le silence, elle fait vibrer son petit rire sonore qui ranime la causerie défaillante et vous ramène au feu comme l'éclat du clairon. Elle rend la parole aux muets, fait entendre les sourds et entraîne tout le monde dans le courant de son irrésistible bavardage. Chez elle, c'est une bourrasque, les mots lancés de tous les côtés à la fois tombent dru comme grêle, les éclats de rire s'entrechoquent comme de la vaisselle qui remue dans un sac, et durant deux ou trois heures, au milieu de ces femmes adorablement prétentieuses, parlant vite et haut, éclatant à tout propos en rires bruyants et en gestes peu naturels, mais toujours délicieux, minaudant de leur jolie bouche, et se lançant mutuellement à la tête des poignées de grâce et d'esprit comme on ferait de poignées de poudre d'or pour s'aveugler, on reste ébloui soi-même. On veut s'en aller et on demeure; alors on parle, on parle, on parle, comme tournent les moulins et les prêtres indiens.

Trivialités ou choses exquises, on sait tout dire et l'on dit tout; les idées les plus disparates, les sujets les plus opposés, les opinions les plus paradoxales se suivent et s'enchaînent avec une aisance et une rapidité qui donneraient le vertige à une Allemande et tueraient son mari. En cinq minutes on a fait le tour du monde, ébranlé les empires, jugé les arts, commenté les religions, expliqué l'impossible, et cela sans fatigue et sans peine, avec un mot, un geste, un mouvement imperceptible de la tête ou du pied, un sourire, n'importe quoi.

Tout ce bourdonnement ressemble à une nuée d'innombrables petits riens miroitant au soleil, parcelles de diamants ou de verre cassé; cela brille, voilà ce qui est certain.

Dans l'art difficile de recevoir, les Parisiennes ont acquis une célébrité méritée. Il n'y a qu'elles qui sachent dire avec un geste impossible à rendre, avec une grâce de petit chat blanc qu'on caresse : *Eh, bonjour, ma belle!* Il n'y a qu'elles qui, en se renversant dans le fauteuil, sachent murmurer un *adieu, mignonne chérie, adieu*, et cela sans se lever, avec

un sourire et un geste pleins de caresses et de confidences, d'intimité et d'affection.

Il est vrai que les trois quarts du temps on déteste la *mignonne chérie,* mais là n'est point la question.

On peut être aimable sans aimer, comme dit cette dame en bleu qui est assise là-bas, et tout en se mordant l'on peut sourire.

MADAME. — Eh bien, ma chère, je ne suis pas ainsi, moi, j'ai le cœur sur la main.

MONSIEUR A., auteur de la brochure sur les sucres. — C'est un bien joli coussin que vous mettez-là sous votre cœur.

MADAME, avec un sourire. — Vous êtes bien bon, merci. Quand j'aime je n'ai pas de mesure; c'est absurde, mais que voulez-vous que j'y fasse, je suis trop sensible! Ainsi quand M. V... vient ici, je me pince pour m'empêcher de l'adorer. Ah, ah! plaisanterie à part : vous vous rappelez Miss, ma petite chienne blanche?

MADAME B. — Qui disait papa et maman quand on lui grattait la tête, comme le phoque. Quel ange que ce petit être!

MADAME. — Je m'y étais tellement attachée à oette chère petite, que lorsque je l'ai perdue...

MONSIEUR A. — En vérité, elle a succombé?

MADAME. — Parbleu, vous en auriez fait autant à sa place. Mme de Saint-Gervais, une cathédrale, s'est assise dessus, j'ai entendu un gémissement sourd... vous comprenez, sous cette masse! Et elle ne bougeait pas, cette femme! Ah! j'ai pleuré toutes les larmes de mon pauvre corps; oh! j'ai souffert horriblement. L'abbé Gélon vous le dira bien. Ce pauvre abbé, il me consolait comme il pouvait : mais, ma chère enfant, il faut se faire une raison, nous sommes tous mortels, etc. Il avait l'air de se moquer de moi, mais au fond il était ému!

MADAME C. Et il y avait de quoi. Pauvre petite bête, à son âge! Ça a dû être une mort atroce, quelle agonie! moi, à sa place, j'aurais mordu, je me serais défendue, j'aurais appelé quelqu'un.

MADAME. — Vous auriez sonné le valet de chambre, n'est-ce pas? (Avec feu.) Mais vous ne comprenez donc pas qu'elle était étouffée, anéantie; mettez-vous à sa place. (Rire prolongé.) Ah! mais j'oubliais de vous le dire: il a décidément accepté l'anneau.

MADAME B., machinalement. Ah! vraiment?... A propos de caniche, j'ai été voir hier Anna; j'ai vu une coiffure qu'elle a fait faire pour la campagne; ma chère! une espèce de casquette avec des sonnettes autour.

c'était un joli spectacle; à pouffer de rire. Mais de quel anneau parlez-vous? Les alliances ne se portent plus; mon mari n'a pas voulu en entendre parler quand je me suis mariée.

MADAME. — Il ne s'agit pas de cela : je parle de l'anneau pastoral que l'abbé Gélon vient enfin d'accepter.

TOUTES CES DAMES. — En vérité! Ah! quel bonheur! Contez-nous donc cela.

MONSIEUR A. — C'est une dignité dont ses vertus le rendaient digne à tous égards... à tous égards.

MADAME. — N'est-ce pas? Voici la chose. (Elle soulève sa jupe avec deux doigts et avance sa pantoufle brodée.) Il avait jusqu'à présent refusé; on en a même parlé dans les journaux, s'il m'en souvient bien, mais tout dernièrement on a insisté de nouveau. Les cardinaux lui ont demandé comme un service, — ce n'est point un bruit en l'air, on me l'a écrit de Rome; — mais enfin, mais pourquoi, mais voyez donc; si ce n'est pas pour vous que ce soit pour nous... tout ce qu'on dit en pareil cas; et il a accepté, ce cher... monseigneur. Dieu! que ça va me gêner de l'appeler monseigneur! Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'il va nous quitter. Quand il est venu m'annoncer cela, hier au soir, j'ai pleuré comme une enfant.

MADAME B. — Vos larmes ont dû lui rappeler la mort de Miss, à ce bon abbé!

MADAME. — Oh! ne plaisantons pas sur ce sujet-là, si vous voulez bien, ma belle.

MADAME C. — Qu'est-ce que ça veut dire, cette casquette et ces sonnettes? Où sont-elles, ces sonnettes?

MADAME B. — Mais là, autour. C'est affreux; mais il paraît que ça va se porter... avec un petit entre-deux en satin qui tourne. Il faudra bien en passer par là.

MADAME C. — Nous en arriverons au képi comme dans la garde nationale, et au casque comme chez les pompiers. C'est fou, c'est fou, c'est fou! Donne-moi un bonbon. (Fouillant sur la table.) Tiens, la pièce de chose! comme il a de l'esprit, ce garçon-là, n'est-ce pas, monsieur A.?

MONSIEUR A. — Je ne sais au juste, madame, de quelle œuvre vous voulez parler.

MADAME C. — Ces hommes politiques sont étonnants, il faut leur mettre les points sur les *i*. Je vous parle de la fameuse pièce où madame... madame... enfin une actrice, a des croisillons de valenciennes tout autour; ça part de là et ça vient en mourant, avec des gros choux au cor-

sage, et une profusion de diamants. Vous n'avez pas vu cette pièce-là? C'est de chose... un garçon d'énormément d'esprit; on dit même que, sans ses idées religieuses, qui sont tout ce qu'il y a de plus déplorable, il entrerait à l'Académie... Chose, eh! mon Dieu, je ne connais que lui!

MADAME. — A propos d'Académie, avez-vous entendu dire qu'un des ambassadeurs japonais, un nommé... un très-grand nom, aspirât à occuper le fauteuil vacant?... Dame, écoutez donc, en se faisant naturaliser; il paraît que c'est un puits de science, et fort agréable de sa personne.

MADAME B. — Ça va être une concurrence redoutable pour Jules Janin.

MADAME. — Jules Janin est furieux. Cela pourrait bien amener un duel. C'est Ernest qui me racontait tout cela; il m'a fait mourir de rire. Comprenez-vous, Janin obligé de se fendre le ventre, pour lui qui n'en a pas l'habitude ! c'est à en perdre son latin. Les Japonais, c'est autre chose! Se fendre le ventre!... ils ne font que cela.

MADAME C. — Mon Dieu, moi, je les ai rencontrés l'autre jour, rue de Rivoli; ça ne m'a pas frappée.

MADAME. — Ah! ah! ah!... charmant!... Mais qu'est-ce que vous alliez dire, monsieur A? Je vous ai interrompu.

MONSIEUR A., cherchant. — Je ne me... souviens plus... Ah! mille pardons ; je voulais dire que cette nomination de l'abbé Gélon avait, à coup sûr, une portée politique.

MADAME. — Moi qui adore ces sujets-là, contez-moi cela; voyons, voulez-vous un bonbon?

MONSIEUR A. — Merci mille fois. C'est bien simple. Politique de conciliation. (Il tousse.) Vous n'ignorez pas que le cabinet de Vienne se trouva fort indécis lorsque, d'un côté, la Valachie, la Lithuanie, la Poméranie et la...

MADAME. — Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites-là! mais qu'est-ce que ce pauvre abbé Gélon fait là dedans?

MONSIEUR A. — Je m'explique: après l'hésitation du cabinet de Vienne, le saint-siége inquiet en déféra aux Tuileries, vous comprenez? cruelle alternative!...

MADAME. — Sans doute; mais acceptez donc un bonbon. (Elle prend les bonbons sur la table et aperçoit la brochure.) A propos de bonbons, j'ai lu votre petite chose sur les sucres; oh! c'est charmant. (Monsieur A. s'incline avec un sourire modeste.) Oui, oui, c'est charmant; c'est à vous rendre gourmand, si on ne l'était pas tout naturellement.

MONSIEUR A., contrarié. — C'est fait à un point de vue purement politique, et par cela même sérieux ; mais le sujet comportait...

MADAME. — Sans aucun doute, il le comportait; mais, non, c'est charmant. Impossible de mettre plus de sel... (Elle sourit.) dans du sucre. (A part.) Il faudra pourtant que je coupe les feuilles de sa petite machine. — Dis donc, Ernestine, qu'est-ce que vous disiez donc à propos de cette pièce, est-ce joli?

MADAME B. — Je ne l'ai pas vue, mon mari m'a dit : Eh, eh! sans doute c'est fort amusant, mais c'est mal charpenté.

MADAME. — Mais il dit donc toujours la même chose? Mal charpenté! Il voit des poutres partout.

MADAME B. — Excepté dans son œil.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — M. le docteur P. (Le docteur P. est très-chauve, cravate blanche, parle vite, coquet de ses pieds et de ses mains comme tous les accoucheurs; on se salue.)

LE DOCTEUR P., à madame. — Je viens de rencontrer votre mari qui m'a dit que vous étiez souffrante, je monte en passant. Où est-elle cette souffrance?

MADAME. — Je vous dirai cela plus tard, cher docteur.

LE DOCTEUR P. — Du tout, je n'ai que cinq minutes, je sors de l'Académie et l'on m'attend pour une consultation. A la tête, aux pieds, votre maladie? Vous avez peut-être faim vers les six heures du soir? Moi aussi cela m'arrive. (Il ôte son gant.) Voyons le pouls. Vous avez là un oli bracelet; c'est indien cela? c'est gentil.

MADAME, avec une petite moue. — Mais je souffre, je vous jure; j'ai des étouffements et pas d'appétit. Oh, ça m'inquiète!

LE DOCTEUR P. — Et puis des bâillements le soir après dîner, quand vous n'allez ni au bal, ni au spectacle, ni au concert, et que votre mari vous lit le journal, n'est-ce pas?

MADAME. — Oui, c'est positif.

LE DOCTEUR P. — Eh bien, il faut prendre du sirop de gomme bien chaud et aller dans le monde.

LE DOMESTIQUE, annonçant. — Madame D...

LE DOCTEUR P., à madame D. — N'est-ce pas, chère madame, qu'il faut aller dans le monde quand on a des pesanteurs d'estomac?

MADAME D., parlant très-haut. — Tiens, vous voilà, vous. Certainement qu'il faut aller dans le monde, mais pas dans la foule, entendons-nous. J'en sors de la foule! Bonjour, mignonne chérie; et toi, ma jolie. Je suis

empanachée, pas vrai? Ma chère, une foule! si je ne suis pas en lambeaux, c'est un miracle; je dois avoir des loques qui traînent partout.

MADAME. — Ah! tu viens du mariage de Louise?

MADAME D., sans répondre. — Dans la sacristie, c'était à n'y pas tenir... Monsieur A..., votre servante.

MONSIEUR A. — Mille pardons; j'attendais un moment, un instant de... silence pour vous offrir mes hommages.

MADAME D. — Un moment de silence? ce qui veut dire que je suis une bavarde. Je suis sûre que je vous ai interrompu. Eh bien, voyons, je me tais, continuez.

MONSIEUR A., embarrassé. — Mais je ne disais rien, je vous jure... je...

MADAME. — Pas de fausse modestie. Monsieur m'a expliqué tout à l'heure, avec une lucidité merveilleuse, la question du Danemark.

MONSIEUR P. — Pardon, ça n'était pas tout à fait cela.

MADAME. — Enfin, presque. Ne chicanez donc pas; c'était fort intéressant.

MADAME D. — Eh bien, continuez donc... Ah! à propos, je vous remercie de votre petit écrit sur les sucres; c'est tout simplement un petit bijou, c'est ciselé. — Tu sais que c'est l'abbé... monseigneur... je ferai un nœud à mon mouchoir comme à la pension, j'oublie toujours... monseigneur Gélon, veux-je dire, qui les a mariés. Le grand orgue, des voix, pas mal de tapis, un discours très-gentil, des fleurs... enfin, c'était convenable. Mais le mari, oh! le mari!... à empailler. Des gros bêtes de cheveux rouges aplatis, il avait l'air d'un rat qui sort d'une cruche d'huile. De plus, un visage de marteau de porte, des mains de bossu, des jambes de tailleur, et avec cela un air de sultan qui se prépare à lancer le mouchoir... Ah! ah! ah!... ça fait trembler, cette idée de mouchoir. Si on savait, mon Dieu! Pauvre petite colombe, une candeur adorable sous son grand voile blanc... Moralement, c'est un ange. Physiquement, elle louche un peu, mais pas tant que sa mère. Ah! ah! la maman avait, ah! ah! sur la tête un petit plumeau qui était gentil! Le papa porte perruque, j'ai découvert cela par derrière, il y avait un jour. Moi, j'aime les gens qui ont de faux cheveux, c'est bête, mais c'est plus fort que moi. Généralement ils ont bon cœur, ces gens-là... Mais je me tais, je ne veux pas interrompre M. A..., il me sauterait à la gorge, quoiqu'il ait bon cœur aussi; ah! ah! ah!... Continuez donc, monsieur A..., vous voyez, j'écoute. (Elle met les bonbons sur ses genoux et grignote.)

MONSIEUR A. — Mais, madame, vous ne m'avez nullement interrompu.

MADAME D. — Eh bien, alors, pourquoi criez-vous par-dessus les toits que je vous coupe la parole? Ça me rappelle un mot charmant que j'ai lu... où donc ai-je lu cela?... dans un roman d'About... ou de Dumas fils... je ne sais plus au juste... ou...

LE DOCTEUR P. — Ou de Veuillot.

MADAME D. — C'est léger, ce que vous dites là! Quand le docteur plaisante, on dirait toujours qu'il casse un meuble. Qu'est-ce que ça veut dire, ou de Veuillot? Parbleu, tout le monde sait que vous êtes libre penseur. Heureusement que vous guérissez vos malades, ça vous sauve. Ah! j'aurais voulu que vous entendissiez ce que l'abbé Gélon a dit aujourd'hui au mariage de Louise à propos de l'affaire Renan. Ça vous aurait confondu; moi je n'ai pu m'empêcher de rire, parce qu'à ce moment-là le beau-père s'est essuyé les yeux. Est-ce qu'il serait compromis là dedans? Ça m'étonnerait; il a l'air respectable, décoré et puis riche, car il a du foin dans ses bottes, ce vieillard! Je trouve même qu'il devrait mettre son foin ailleurs, cela lui fait un pied énorme. Il a une démarche d'éléphant, le beau-père.

MADAME. — Que voulez-vous qu'il fasse de son foin?

MADAME D. — Je n'en sais rien, moi, qu'il le mange; ah! ah! ah!

MONSIEUR A. — Personne n'échappe à vos spirituelles railleries.

MADAME D. — Quand je vous disais que M. A... allait me sauter à la gorge. Eh bien, voyons, continuez, je me tais. (Regardant à la pendule.) Six heures, ah! mon Dieu! je me sauve. Quand on entend causer avec esprit (Elle s'incline en souriant vers M. A.), le temps passe avec une rapidité! Adieu, ma belle; docteur, sans rancune. Tiens, je ne t'ai pas raconté la toilette de Louise, moi qui venais pour cela. Ça ne fait rien, le marié est richement laid... tu ris? je te le jure sur la tête du docteur... vous permettez docteur? que je préférerais mille fois mieux épouser le beau-père, il a de la fraîcheur. Adieu, je me sauve. (Elle sort.)

La pendule sonne six heures et demie. Toutes ces dames se lèvent et au milieu du frou-frou des robes, on entend dans les confusions : « Adieu, ma belle! — Que je t'embrasse. — A jeudi. — Comment donc? — Mais si, mignonne. Etc., etc.

— Tout cela est amusant, dit le docteur dans l'escalier, mais je manquerai ma consultation. La conversation des femmes : un vrai verre de champagne, une goutte de vin et trois pieds de mousse! »

GUSTAVE DROZ.

LES BALS EN PLEIN AIR.

MABILE, LA CHAUMIÈRE, LA CHARTREUSE, L'ERMITAGE, LE DELTA, ETC., ETC.



Un citoyen de la Chaumière.



Plan, coupe et élévation de *Rosita*, reine Pomaré.

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille, etc., etc.



Un naturel du bal Mabile.



Entrée en matière.

DÉBUTANT.



Bachelier ès lettres.



Sortie.



Exemple de valse... chicarde.



La polka chez Mabile



Vue d'un père de famille fourvoyé, mais complaisant.

EN AVANT DEUX.

CANCAN LÉGER,



par un procureur du roi
en herbe.



Un employé du gouvernement (section de morale),
au point de vue affectionné
par les danseurs.

CANCAN FLEURI,



par un futur membre
de l'Institut.

—



Procédé
pour conduire sa dame
à la pastourelle.

A LA
LA PASTOURELLE.



Solo gracieux.



Autre procédé
pour conduire sa dame
à la pastourelle.



Variante :
solo
de dame.

LE TOURNIQUET.



Exercice rafraîchissant.



NOTA. *Les poses prohibées sont supprimées avec dessin.*

MOYENS DE SÉDUCTIONS.



Le fin petit verre
avec bain de pied.



La morale publique
à la Chaumière.

MOYENS DE SÉDUCTIONS.



La citadine ou lutécienne,
ad libitum, pour le retour.

VARIÉTÉS.



En avant deux
à la barrière Montparnasse



La pastourelle
au
Delta.



Un tour de valse
au Prado d'été.



Ce qu'il faut penser
de tout cela.



La polka telle qu'on l'exécute sous l'œil vertueux
du père Lahire.



Étranger venu pour étudier
les belles manières.

UNE BONNE FORTUNE PARISIENNE

HISTOIRE D'UN APPARTEMENT DE GARÇON A LOUER

RACONTÉE A DES AMIS PAR UN AVOCAT

PAR P.-J. STAHL

I

Quand du collége, où j'avais fréquenté les Grecs et les Romains, j'eus à faire mon premier saut dans le monde, je trouvai sur le seuil, m'attendant au passage, un de mes anciens, un des héros de la grande cour, un vieux de vingt ans qui m'avait laissé sur les bancs à faire ma philosophie, l'année précédente, pour précipiter d'autant son entrée dans l'univers parisien. Mon ami René avait toute une année scolaire, un siècle d'avance sur moi : il se fit fort de terminer promptement mon éducation, de m'apprendre ce que je n'aurais jamais appris au collége, disait-il, de me faire enfin et bientôt connaître la vie — dans toutes ses profondeurs!

J'étais timide alors...

L'auditoire toussa.

Plus timide que vous n'êtes enrhumés, mes amis, reprit l'avocat; le vrai courage commence toujours par la peur.

« Eh quoi! dis-je à René, tu connais des dames et il faudra que j'en connaisse aussi! Je n'oserai jamais. J'aime mieux doubler ma philosophie. »

Et mon ami de rire! mais quel rire! grand Dieu! celui de Méphistophélès combiné avec le sourire fatal de don Juan, ni plus ni moins! et encore ces personnages n'étaient-ils que de candides enfants à côté du sombre René.

A quarante ans on est rarement blasé, mais à vingt ans on l'est toujours. René l'était, cela va sans dire.

« Hélas! j'ai trop vécu, me disait-il. La vie n'a plus rien à m'apprendre, j'ai vidé la coupe jusqu'à la lie; quel triste breuvage! Que ne puis-je t'inoculer gratis mon expérience et t'éviter ainsi d'avoir à mordre aux fruits amers de l'arbre de la science! Mais non, chacun veut, chacun doit voir par ses yeux ce qui l'attend ici-bas; ne pouvant mieux faire, je recommencerai la route avec toi et te guiderai. Suis-moi donc. »

René était riche. Quoiqu'il fût blond et de ce blond nonchalant et paresseux qui est le blond féminin, c'était une nature active, enthousiaste, fiévreuse, presque turbulente. Le suivre n'eût pas été facile, s'il eût fallu le suivre à pied ou même en omnibus, selon mes petits moyens, car il allait bon train; mais René me fit comprendre que quand on a partagé pendant huit ans pensums et retenues on est frères, que ce qu'il avait était à moi, par conséquent; et que, puisqu'il avait des chevaux, j'avais des chevaux, et de l'argent, j'avais de l'argent aussi.

J'essayai de résister à l'entraînement de cette doctrine; ce communisme eût été plus de mon goût si j'eusse dû être, dans l'arrangement proposé, celui qui donne et non celui qui prend. Mais une larme brilla dans l'œil bleu de René quand il vit mes hésitations. Il me rappela pathétiquement que pendant de longues années il avait accepté sans scrupule au collége, comme un complément nécessaire à la supériorité de son appétit sur le mien, la ration de pain de mes goûters. Je compris que ma fierté lui semblait un déni d'amitié et que j'allais ajouter à son désenchantement de toutes choses. Je m'attendris et je fus vaincu.

Il résulta de cette défaite que, pendant deux ans, j'oubliai que j'aurais à défendre un jour la veuve, l'orphelin et les banquiers malheureux, pour demeurer le compagnon indispensable du plus candide et du plus fou des hommes.

René était très-joli garçon, de la beauté alors à la mode; il était pâle et même un peu vert, ce qui était à cette époque de romantisme le comble de la distinction; il avait l'air intéressant d'un poitrinaire et une constitution robuste, double avantage. Il s'ensuivit que s'il était fort coureur il n'en était pas moins couru. Ah! mes amis, que de succès et dans tous les prix, soit au propre, soit au figuré! Que de ravages nous fîmes, lui et moi, non-seulement dans les jardins publics, mais encore dans quelques parterres particuliers!

C'est pendant ces deux années que j'ai appris à connaître les formes variées sous lesquelles l'amour peut s'offrir à quiconque ne songe pas encore à en faire la clef de voûte d'un établissement solide.



Monseigneur, c'est moi qui...

GAVARNI.



A dansé la gavotte.



Une lionne dans sa loge.



... Et lui qui a eu la simplicité de renverser un gouvernement !... non, il ne se pardonnera jamais les journées de juillet !



Certainement, aux élections prochaines, si l'honorable M. Brailliard persiste dans cette voie... il pourra compter sur la mienne.



COMPTE D'INTÉRÊTS POLITIQUE.

Soit A l'intensité d'amour pour le pays en général, chez un éligible donné, et A' sa sympathie toute particulière pour les électeurs.

Soit H le nombre d'habitants, C le nombre de colléges, E la moyenne des voix dans chaque collége.

(Chaque électeur ayant droit à X d'amour), on a $X = \frac{A}{H} + \frac{A'}{C \times E}$

On demande la valeur de X en kilos de cassonade au taux du jour.



Réélu.



Dégommé.



Mosieu ! je n'ai pas l'honneur de vous connaître... mais vous m'avez l'air d'un fichu polisson !



— Voyons, Trautapé, qu'est-ce que t'as perdu !... Ta femme? — Non, Dachu. — Ton petit? — Non, Dachu. — Ta tante Janson, la chamarreuse? — Non, Dachu. — T'as perdu ton cousin du Port au Sel? — Non, Dachu...

Trautapé a perdu Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie protecteur de la Confédération du Rhin, etc., etc, etc...



Je l'ai dit au feu roi, j'ai dit : « Sire, une cause qui méconnaît des hommes comme nous est une cause perdue ! »



Je découvre Pierre et couvre Paul.



Si la rosier ne sent rien, le porteur sent l'ail.



MANON RICHEMBEC.

Vend violette, ou crevette, ou crie la rose ; et dit autre chose.



Une saisie chez Polichinelle.



Fleur des pois.



Poëte érotique.



— J'y vas parler, moi, au Préfet.



La Concierge du trente-sept a connu mademoiselle Duchesnois.



Totole et Dédèle.

II

Ce que je vis alors, je n'ai eu garde de l'oublier.

On aura beau exalter l'amour pour l'amour, il en est de lui comme de l'art pour l'art. Aimer ou écrire à tort et à travers, sans but d'avenir, ce n'est pas l'emploi, c'est le gaspillage de ses forces. Qu'on poétise tant qu'on voudra les appétits du cœur, les maladies de l'âme et le libertinage de l'esprit, qu'on idéalise la débauche, qu'on la pare, qu'on la quintessencie même si l'on peut, il n'en restera pas moins vrai que tant qu'on n'a pas rencontré en face de soi la femme à laquelle on n'oserait pas exprimer un autre désir que celui-ci : « Madame ou mademoiselle, je voudrais bien être votre mari, » on ne se doute pas de ce que c'est qu'une vraie femme.

Faites, par exception, d'une maîtresse un ange, un séraphin, un archange, un objet rare, ce ne sera jamais, quelle que soit votre bonne volonté, qu'un ange déclassé, qu'un séraphin en voie de perdition, qu'un archange de pacotille, qu'un objet rare ayant un défaut, tache ou fêlure, et diminué ainsi des trois quarts de sa valeur première. Car enfin, il faut bien qu'on se le dise et que les dames que cela peut intéresser consentent à l'entendre, quatre-vingt-dix fois sur cent, la maîtresse d'un homme a oublié quelque chose pour en arriver à n'être que sa maîtresse, et, ce quelque chose ne fût-il qu'un mari, c'est beaucoup. Qu'est-ce donc quand, par-dessus le mari, c'est un enfant, une famille, c'est-à-dire tout ce qu'on se doit à soi-même, tout ce qu'on doit aux autres? Et pourtant, à qui d'entre les faibles mortels n'est-il pas arrivé, au moins une petite fois dans sa vie, de se mettre en frais d'amour de première classe là où des sentiments de seconde catégorie eussent été déjà de la prodigalité?

Chacun m'accordera qu'il n'est pas facile de faire durer l'amour, même dans les meilleures conditions possibles, celles du mariage, par exemple, — les seules, quoi qu'en disent les gens qui n'y ont pas suffisamment réfléchi, les seules où, soit matériellement, soit moralement, il puisse trouver un air respirable. Pourquoi durerait-il dans des conditions détestables?

Vous semez la plante délicate de l'amour dans une terre excellente

et bien préparée, elle y trouve une exposition convenable, et les soins nécessaires... Six fois sur dix cependant elle végète! et vous voudriez qu'en la laissant tomber dans quelque ruelle sombre où le soleil n'a jamais eu ses entrées, où l'on ne peut la cultiver que par des procédés artificiels, vous voudriez qu'elle se métamorphosât en immortelle! Ceci n'est pas soutenable.

Dieu me garde de médire systématiquement des pauvres êtres qui, dans le voyage de la vie, délaissent la grande route pour nous suivre ou nous précéder dans les sentiers perdus du sentiment. Mais de ces équipées, mais de ces échappées au bout desquelles tôt ou tard la terre finit par manquer sous vos pas, que peut-il jamais advenir? On a découvert, j'y consens, que toutes les femmes, et même les pires, peuvent être parfaites pendant cinq minutes! La triste affaire, cependant, que ces rencontres d'où il ne peut rester à chacun, finalement, que de la stupeur! Le devoir ne fût-il qu'une lanterne, gardons-la, cette humble lanterne, pour éviter les fondrières.

III

René et moi nous venions d'atteindre cet âge où tout pas fait hors de la vie commune semble une conquête, où l'on ne croit pouvoir prouver sa force que par ses écarts, où l'on imagine que la liberté ne consiste qu'à faire ce qui est défendu. Il y avait d'ailleurs en ce temps-là comme une folle croisade contre tout. Le besoin de respirer était si grand, que pour respirer mieux on brisait les fenêtres. C'était un assez beau temps. Nous avions la tête à l'envers, l'air était plein d'utopies absurdes, mais généreuses, dont la plus impraticable nous eût trouvés prêts au martyre. Ces époques trop chaudes inquiètent les contemporains : c'est un tort, elles sont toujours fécondes. Je les préfère aux temps froids, et si je ris d'elles aujourd'hui, c'est comme on rit de ce qu'on a aimé et de ce dont on a été; ce n'est certes pas pour prôner le givre et le verglas.

Au nombre des chimères de 183., la plus séduisante avait pris corps sous la main du génie, des hommes d'esprit s'en étaient emparés, et elle était devenue la pierre angulaire d'une doctrine, laquelle eut alors des martyrs qui, grâce à Dieu, se portent bien aujourd'hui. On s'était attendri démesurément sur le sort des femmes, non pas sur le sort des femmes

qui suivent la voie droite, quelque mérite qu'elles y aient, mais plus spécialement sur le sort des infortunées qui s'égarent dans les chemins de traverse de l'amour. Toute la pitié, toute la charité, tout l'intérêt fut pour celles-ci pendant quelques années. La réhabilitation par l'amour de la femme tombée, l'émancipation du sexe faible, ce fut alors le rêve de tout ce qui était jeune. Ce fut celui de mon ami René.

Pour s'entendre appliquer par quelque moderne Marion ces deux vers du poëte :

> De l'autre Marion rien en moi n'est resté;
> Ton amour m'a refait une virginité,

et pour refaire à une âme égarée ce que Didier était parvenu à refaire à Marion, il eût donné sa fortune et sa vie.

A la poursuite de ce rêve sa folie atteignit quelquefois des proportions épiques.

Son prétendu scepticisme avait fondu comme cire aux premières prédications de Ménilmontant. Si le costume saint-simonien lui eût plu, s'il eût été plus étoffé, René fût devenu bientôt un des apôtres visibles de la doctrine; mais l'uniforme seul lui manqua. Disciple fervent, il portait partout la parole nouvelle et partout la répandait à flots.

René parlait beaucoup et même bien. Quand il tenait un de ses thèmes favoris, il montait par l'émotion jusqu'à l'éloquence, qui peut, plus souvent qu'on ne le croit généralement, se passer de bon sens et de raison.

C'était surtout dans les lieux ouverts à cette partie de la plus belle moitié du genre humain qui semble avoir renoncé à la famille, c'était dans les bals publics qu'il aimait à exercer son singulier talent d'improvisation. Tout prétexte lui était bon pour prêcher son petit évangile. Que de fois j'ai vu les danses s'arrêter, le cercle bizarre des pierrots et des débardeuses se former autour de lui, et l'orchestre être contraint de se taire devant la parole enflammée de ce charmant apôtre!

Que disait-il? Ce qu'ont dit dans tous les temps les prédicateurs qu'on écoute : « Soyez bons, — la bonté n'est pas une vertu, c'est un devoir; — la charité envers le prochain n'est qu'une dette; l'amour est une obligation pour quiconque respire; — ne méprisez rien en ce monde : le vicieux n'est qu'un malade, le méchant n'est qu'un fou, la femme égarée

n'est qu'une mère de famille qui n'a pas trouvé d'emploi ; » et toutes les variations que comportent ces élastiques *arguments*.

Ces propositions séduisantes, passant par ses lèvres juvéniles, animées par le regard quasi extatique de cette tête fine et aristocratique, prenaient couleur à ce point que son étrange auditoire s'y passionnait et finissait par verser des larmes. Que de triomphes à la fois grotesques et touchants il eut alors, mon pauvre René, dans de bien drôles d'endroits! Moi qui vous parle, j'ai vu pleurer à sa voix des polichinelles et des titis; j'ai vu des balocheuses émues baiser le pan de ses habits.

Il fut pendant deux hivers le dieu de toutes les femmes déroutées et leur prophète favori. S'il y eût eu un désert, une Thébaïde aux environs de Paris, pas trop loin des bals Musard et Valentino, pas trop loin de la Chaumière et du Prado, il eût pu s'y faire suivre par la foule des brebis sans pâturages qui cherchent, trop souvent sans le trouver, un brin d'herbe à brouter entre les fentes des pavés de Paris; et Babylone eût été ainsi purifiée... pour quinze jours!

Il eut des duels fantastiques, qui firent du bruit alors, des duels où il risqua consciencieusement sa vie pour des dames célèbres, qu'on retrouverait peut-être aujourd'hui accroupies dans quelque loge de portier; des duels sans merci contre des jeunes premiers sans manières, coupables à ses yeux d'avoir manqué d'égards à des femmes qui n'en attendaient pas.

« Je mourrai à la tâche, disait-il, mais je ferai respecter la femme. La pire vaut mieux que nous. Tant que la femme (que ce mot était grand dans sa bouche!), tant que la femme ne sera pas un être sacré en France et pour tous, quelle que soit sa condition, le monde ne retrouvera pas son équilibre. »

Ah! qu'il en parlait bien des femmes! de quelle voix pénétrée et suave, et qu'en effet il savait bien aller trouver, jusqu'au fond du limon dont sont faites quelques filles d'Ève, la paillette d'or qui s'y cachait!

Alchimiste téméraire, il consumait le plus pur de son cœur et de ses rentes à souffler sur des cendres froides pour en tirer des flammes, à ramasser des feux éteints pour en faire du diamant. Rien ne le rebutait dans ce genre d'entreprise, encore bien qu'il y laissât souvent la gaieté et la bonne humeur nécessaires à son âge. Que d'expériences je lui ai vu manquer dont il avait espéré un succès complet! Que de fois la cornue éclata dans ses mains au moment précis où, selon lui, le grand œuvre allait s'accomplir!

Cette manie de purification du vice par l'amour ne laissa pas de faire momentanément quelque tort à la vertu. Au lieu de chercher d'honnêtes femmes là où il y en avait de toutes faites, on en cherchait surtout là où il n'y avait aucune chance d'en rencontrer. Pour quelques pêches miraculeuses pratiquées en eau trouble, que de coups de filet perdus, que de vase remuée! Pour quelques perles trouvées dans le fumier par des lapidaires intrépides, que d'immondices soulevées! Pour une brebis sauvée et rachetée, que de bêtes malsaines payées à des prix fous! Il n'importe! on cherchait, on fouillait, les cerveaux travaillaient, les cœurs battaient, et comme en somme une fausse passion n'a jamais rassasié un véritable appétit, les passions vraies reprenaient bientôt le dessus; et comme après avoir essayé de la fausse innocence on en arrivait bientôt à découvrir que la vraie innocence, la bonne, celle qui n'a jamais eu besoin de réparation, est d'un usage infiniment plus sûr et plus agréable à la fois, on retombait bientôt aux pieds de la véritable vertu, et toutes les agitations tournaient en définitive à son profit. On avait pris le plus long pour arriver à la vérité, mais peut-être après ces détours y revenait-on meilleur et plus aguerri.

IV

Au bout de deux ans d'illusions et de désillusions alternatives, la lumière pour moi s'était faite. Las d'errer dans le surnaturel, j'en étais enfin revenu à sentir le besoin de rentrer dans la vie pratique. J'avais fini par faire comprendre à René que, n'ayant que son argent à jeter par les fenêtres, il serait non-seulement honnête, mais sage, que je tentasse de me faire par mon travail une position indépendante, et que ce n'était point en poursuivant en commun nos études d'anatomie morale sur le vif, dans les bals de l'Opéra et dans les coulisses des petits théâtres, que j'arriverais à prendre mes grades à la Faculté de droit et à devenir une des lumières du barreau.

René, dans un jour de bon sens, était tombé d'accord avec moi que notre séparation était nécessaire.

« Eh bien! lui dis-je, dès aujourd'hui, René, je vais me mettre en quête d'un petit appartement. Ce sera un pied-à-terre pour toi dans le quartier où je le prendrai, et cela te changera de monter mes quatre ou cinq étages. J'ai idée que nous allons adorer ma gouttière. »

Pour faire d'une pierre deux coups et réparer ainsi le temps perdu, j'avais pris la dure résolution de travailler chez un avoué et de faire mon droit en même temps. Or, mon avoué demeurait rue Vivienne; il était donc bon que je me logeasse le moins loin possible de l'étude, et il fut entendu que je commencerais par explorer le quartier de la Bourse et les rues avoisinantes.

René me proposa de m'aider ou de m'accompagner du moins dans mes recherches.

« Je n'ai rien à faire, me dit-il, cela me distraira. »

Je m'étonnai bien un peu qu'une distraction de ce genre fût du goût de René, mais j'acceptai volontiers son offre.

« Partons, lui dis-je, et partons à pied. Outre qu'il ne serait pas commode de se tenir le nez au vent dans une voiture, et d'en descendre à chaque instant pour faire la chasse aux écriteaux, je prétends, dès aujourd'hui, rompre avec toutes les habitudes que ma situation personnelle ne me permet pas de conserver. »

Nous habitions tout au haut du faubourg du Roule un petit hôtel qui venait à René de sa famille.

« Soit, me dit René en me prenant le bras, mais sortons du côté des Champs-Élysées, je te raconterai en route quelque chose que j'ai eu le courage de te cacher depuis un mois, pour m'épargner le mortel chagrin de te voir traiter légèrement peut-être une liaison qui a dès à présent, pour moi, les proportions d'un engagement sérieux : je ne veux pas avoir un secret pour toi au moment de nous séparer. »

Ce début m'inquiéta. J'avais vu René plus solennel, je ne l'avais jamais vu si grave. « J'ai grand'peur, me dis-je, que cette fois mon pauvre René soit plus profondément atteint qu'à l'ordinaire. »

Mes craintes n'étaient que trop fondées.

René, toujours enthousiaste, toujours naïf, avait encore une fois trouvé ce qu'il cherchait, une âme à sauver. Le don Juan d'autrefois était radieux. Le cœur candide de l'homme blasé était comble d'une joie ingénue. Méphistophélès se frottait les mains. Il était aimé!

L'ange — il y a toujours un ange au fond de nos folies — l'ange qui l'aimait avait ou du moins était susceptible d'acquérir toutes les perfections. Cela eût dû aller sans dire, René préféra m'énumérer une à une les richesses que pouvait contenir le trésor dont il avait à m'annoncer la découverte.

Les ailes de la créature céleste qu'il tenait à me décrire avaient peut-

être autrefois traîné un peu sur la terre, mais ce n'était pas la peine d'en parler. Grâce à René, d'ailleurs, grâce à l'amour, elle était en train de remonter dans l'azur pour n'en plus redescendre.

« Ah! mon ami, me dit René, je suis le plus heureux des hommes. Quand tu connaîtras Léocadie...

— Léocadie!

— Joli nom, n'est-ce pas?

— Je m'y ferai, lui répondis-je; comme nom d'ange, il m'a un peu surpris, mais va toujours.

— Quand tu la connaîtras, reprit-il, tu comprendras mon bonheur.

— Mais enfin, lui dis-je, d'où t'est-il tombé ce bonheur, est-il sûr que ce soit du ciel?

— Tu te rappelles, me dit René, qu'il y a un mois la vente d'une ferme que m'avait léguée ma tante me força d'aller à Chartres. L'affaire traîna un peu. Je restai deux mois dans la capitale du pays beauceron. Chartres n'est peut-être pas la ville la plus gaie du monde. Quand je m'en fus donné à cœur-joie de manger du pâté de perdreaux de Lemoine à chacun de mes repas et de voir et de revoir la cathédrale qui est superbe, bien qu'elle soit odieusement gâtée presque partout à l'intérieur; quand j'eus fait deux jours de suite le tour des promenades plantées de très-beaux arbres, où par parenthèse il n'y a personne pendant la semaine et où il y a trop de monde le dimanche, je me demandai avec terreur ce que je ferais de ma seconde soirée.

« Heureusement, c'était un dimanche : une affiche m'apprit qu'il y avait spectacle extraordinaire. Bocage était à Chartres, Bocage devait jouer Antony, ce vrai père de la *Dame aux Camélias*. Une dame inconnue, une dame du monde, qui avait consenti à paraître devant le public chartrain, précisément parce qu'elle était complétement étrangère au pays, devait seconder le célèbre artiste parisien et jouer à côté de lui le rôle de Mme d'Hervé. La représentation se donnait au bénéfice de la famille d'un pompier qui venait de périr dans un incendie.

« Qu'on parle encore des pressentiments. J'entrai au théâtre, malgré toutes ces promesses, avec un enthousiasme des plus modérés; je pris ma place en bâillant, et la toile, cette toile qui me séparait à peine de ma destinée, la toile se leva sans que rien m'avertît que mon cœur devait battre.

« Mais bientôt parut Mme d'Hervé. Ah! mon ami, quels accents! quels regards! quelle âme! quelle vertigineuse et irrésistible beauté! Mon en-

traînement fut tel qu'il se communiqua à la salle tout entière. Mille mains électrisées par les miennes répondirent bientôt à mes bravos par des bravos frénétiques. Un acte, deux actes, et puis le reste de la pièce, se jouèrent; trois rappels successifs firent de cette représentation un triomphe pour l'artiste inspirée. De la scène, où elle planait sur son public affolé, son regard parvint à me dire qu'elle sentait que ce triomphe elle me le devait en partie. Le rideau tomba. Je demeurais à ma place, comme plongé dans une sorte d'extase. J'étais, à la lettre, foudroyé. S'il n'eût fallu que traverser des flammes pour aller arracher Mme d'Hervé au trop heureux Bocage, je l'eusse fait. Mais il fallait traverser des corridors sombres, des escaliers bizarres, c'était une autre affaire. Je ne sais pas encore par où je passai, mais je me trouvai tout à coup aux pieds de cette admirable créature et dans sa loge...

— Tu es bien là, dis-je à René, en lui demandant la permission de l'interrompre, restes-y un instant. La rue Saint-Louis-d'Antin m'irait assez; voici un écriteau : PETIT APPARTEMENT DE GARÇON A LOUER, SUR LE DERRIÈRE; c'est mon affaire. Laisse-moi monter. La maison me convient, et si l'appartement me plaît, je te ferai appeler avant de conclure, pour avoir ton avis.

— Ne sois pas trop long, me dit René; puisque j'ai commencé, il faut que tu saches tout. »

V

Je montai et je redescendis sans avoir rien fait : l'appartement était sombre, sans air, impossible. Le portier était aimable : c'était beaucoup, mais ce n'était pas assez.

« C'est à recommencer, dis-je à René.

— Quoi! vraiment, tu veux...

— Tu veux quoi? lui dis-je, voyant qu'il ne m'avait pas compris.

— Tu veux que je recommence l'histoire de Léocadie?

— Non, fichtre pas! je ne veux recommencer qu'à chercher des appartements; quant à ton histoire, je n'en ai rien perdu : tu étais aux pieds de Mme d'Hervé, qu'est-ce que tu as bien pu y faire?

— J'ai été droit au but, me répondit René. Je n'avais pas trop préjugé de cette nature d'élite. Mon cœur m'avait dit que j'allais me trouver en présence d'une femme supérieure à laquelle tout ce qui eût été détour

eût fait pitié. Je fus donc carré avec elle. J'osai lui dire tout d'abord que je l'adorais, qu'elle avait du génie, que sa place était à côté, au-dessus même de Mme Dorval; qu'auprès d'elle Mlle Mars n'était qu'une carafe d'orgeat, et que je mettais ma fortune et ma vie à ses pieds pour l'aider à monter jusqu'où l'appelait son talent.

« Elle répondit à ma franchise par une franchise égale. Elle m'avoua sans embarras qu'elle m'avait remarqué à l'orchestre, qu'elle n'avait joué que pour moi, qu'elle m'avait presque attendu à chaque entr'acte, que ma brusque apparition l'avait donc à peine surprise, et qu'au moment même où je m'étais précipité dans sa loge elle se disait : « Pour-« quoi n'est-il pas déjà là? » Que conclure de cette étrange et subite sympathie, de cette attraction en quelque sorte magnétique, sinon que nous étions nés l'un pour l'autre, et qu'évidemment nos âmes étaient sœurs? Nous revînmes ensemble à Paris. Ah! mon ami, je puis mourir. J'aurai eu, dès ce monde, un avant-goût des amours du ciel. Mais, j'y pense, puisque tu me quittes, pourquoi n'essayerais-je pas, dès que tu auras trouvé un appartement, de décider celle que j'aime à te remplacer à l'hôtel dans celui que tu occupais? Qui mieux que Léocadie pourra remplir le vide que va me causer notre séparation?

— Ne te presse pas, dis-je à René, réfléchis avant de prendre ce grave parti d'une cohabitation subite; on sait bien comment ça commence, mais non comment cela finit. Mme d'Hervé, avant votre rencontre, demeurait bien quelque part sans doute. Pourquoi dès lors se hâter?

— Tu me le demandes! me dit René, tu n'as jamais aimé! Mais en dehors même du désir bien naturel à tout homme qui aime de tenir tout entier dans sa main l'objet de sa passion, j'ai une raison plus grave de vouloir Léocadie ailleurs qu'où elle est. Sais-tu où et avec qui vit cette femme aux pieds de laquelle tout Paris tombera un jour? Dans une mansarde, avec une pauvre vieille camarade de théâtre, dont elle partage la misère. C'est toute une histoire que cette existence. Le mari de Léocadie, car Léocadie est mariée, son mari était dans le commerce, sa femme vivait heureuse et honorée. Tout à coup une crise imprévue bouleversa leur fortune et culbuta leur maison. M. X... était tout à la fois un homme faible et cynique. Il disparut un beau matin, laissant à sa femme, pour tout adieu, un mot où il lui disait qu'il lui rendait sa liberté, qu'elle ne le reverrait jamais, qu'elle était intelligente, qu'elle était belle, que c'étaient deux capitaux pour un... enfin des monstruo-

sités. Loin de perdre la tête, Léocadie se roidit contre la tempête et parvint presque à la dominer. Elle avait reçu une éducation à la fois solide et brillante; elle se fit institutrice, elle ne refusa aucun travail, elle donna des leçons de tout. Elle vivait ainsi dans une médiocrité laborieuse, quand se déclara sa vocation pour le théâtre. Elle abandonna dès lors ses leçons pour se livrer à l'étude approfondie de son art. Il y a une volonté de fer dans cette frêle enveloppe. Depuis plus d'une année, elle eût pu débuter sur une des scènes de Paris; elle a le courage de résister à cette tentation, et se contente de jouer de loin en loin en province pour s'exercer et reconnaître ainsi ses forces sans se compromettre sur le terrain définitif de la lutte. Elle ne veut paraître à Paris qu'avec éclat. C'est en vain que ses ressources s'épuisent, elle persiste, et rien n'ébranle son courage. Ajoute à cela que le lâche abandon de son mari lui a donné un tel mépris pour l'humanité, qu'elle s'est juré de tout faire plutôt que de remettre jamais son sort entre les mains d'un homme quel qu'il soit. Mes prières...

— Pardon si je t'interromps, dis-je à René; mais nous voici place Louvois, et j'aperçois tout autour une guirlande d'écriteaux; c'est bien le diable si je ne trouve pas dans tout cela mon affaire. Cela m'irait assez, une place : on n'a pas de vis-à-vis, on est plus chez soi. Par où vais-je commencer?

— Par ici, me dit René en m'indiquant un écriteau. La maison est supportable : il n'y a pas de cour, tous les appartements doivent donner sur le devant; au moins tu verras clair. Allons, fais vite, et appelle-moi de là-haut par une fenêtre si l'affaire s'arrange. J'allume un cigare, et quand tu descendras je te dirai le reste, c'est-à-dire mes projets pour l'avenir; quant au passé, tu sais à peu près tout : ce n'est pas long à dire, le bonheur sans tache. »

VI

J'avais à peine fait quelques pas sous la porte cochère de la maison que m'avait désignée René, que le portier sortit de sa loge comme un dogue de sa niche.

Je n'ai point oublié le superbe regard que jeta sur moi ce personnage quand je lui demandai à visiter le petit appartement qu'il avait à louer au quatrième.

« Dites au *cintième,* me dit-il d'un ton rogue et gourmé, il y a un entre-sol. On ne trompe pas le monde ici.

— Montons toujours, j'ai de bonnes jambes, lui répondis-je.

— Que monsieur me suive pour lors ; mais, que monsieur le sache, j'ai eu aussi des jambes; tout le monde en a eu, des jambes, dans son temps; monsieur ne sera pas toujours jeune non plus. »

Nous montons un étage, puis deux ; mon cerbère s'arrêta pour souffler, et l'interrogatoire suivant commença:

« Monsieur est garçon ?

— Oui.

— Tout à fait garçon?

— Tout à fait.

— C'est que la maison n'admet que des personnes qui ont des principes, et je préviens monsieur...

— C'est bon, lui dis-je non sans humeur, je vous comprends, je suis prévenu. »

Je pris les devants et l'ascension continua. Le portier me suivait majestueusement, lentement, posément, accentuant lourdement chaque marche avec un flegme irritant. Quand nous fûmes arrivés au troisième:

« Monsieur n'a pas de chien? me dit-il.

— Non.

— Pas de chat ? pas de perroquet ? pas d'enfant ? pas de piano?

— Non.

— Monsieur joue peut-être du cornet à piston?

— Non.

— Ou de la clarinette?

— Je ne joue de rien.

— Monsieur fume-t-il la pipe?

— Non.

— Monsieur rentre-t-il souvent à des heures indues?

— Non.

— Monsieur découche-t-il ?

— Non.

— Monsieur fait peut-être son ménage lui-même? ajouta-t-il en jetant sur ma tenue, une tenue du matin, un regard sournois.

— Eh non ! répondis-je.

— Pour lors, tant mieux pour monsieur, dit-il, surtout si ma femme consent à le faire.

— Si votre femme est raisonnable et propre, je pourrai, en effet, m'arranger d'elle.

— Mme Pirard est raisonnable avec les personnes qui le sont, et elle est propre avec un chacun, me dit M. Pirard en ôtant sa casquette, par respect sans doute pour le beau nom que portait sa femme.

— Monsieur déjeune-t-il chez lui? dit-il encore.

— Oui, mais cela n'est un embarras pour personne; un pain d'un sou et un verre d'eau, voilà mon ordinaire.

— Pour lors, monsieur, me dit le dogue s'arrêtant tout net et se posant sur ses pattes de derrière, ne montons pas plus haut. Ma femme me disait encore ce matin : « Monsieur Pirard, tant pis pour toi si tu « prends pour le cintième des locataires que je n'aurai pas à leur-z-y faire « des déjeuners à la fourchette, ton déjeuner s'en ressentira. » Descendons. monsieur, descendons, vous ne feriez pas l'affaire de ma femme.

— Que le diable vous emporte ! m'écriai-je. C'était bien la peine de me laisser monter jusqu'ici.

— Voilà encore ce qui n'irait pas à Mme Pirard, dit M. Pirard; des vivacités avec moi... elle ne les souffrirait pas! Elle me respecte et veut qu'on me respecte aussi. Mme Pirard n'aime que les personnes civilisées.

— Que le diable emporte aussi Mme Pirard! ajoutai-je exaspéré.

— C'est en parlant comme cela des dames des concierges qu'on devient un Lacenaire et même un républicain, monsieur, me dit M. Pirard.

— Que t'est-il arrivé? s'écria René quand je le rejoignis; tu es rouge comme un coq.

— Rien; j'ai fait de la politique avec cet animal de portier, et cela m'a animé.

— Bah! me dit-il, quelle idée! Et l'appartement?

— Passons à un autre.

— Pour cette fois, reprit René, je monte avec toi. J'en ai assez de faire le pied de grue sur les trottoirs; mais laisse-moi porter la parole. Je plais aux portiers et j'arrangerai mieux que toi ton affaire.

« Je me tromperais fort, ajouta-t-il en me montrant une sorte de petite terrasse au milieu de laquelle pendait un écriteau, si cet écriteau ne nous indiquait pas le paradis que tu cherches. Ça a l'air gentil et gai là-haut.

— Soit, lui dis-je, montons ensemble, je ne parlerai plus aux portiers, mais, par compensation, tu ne me parleras de Léocadie que quand nous serons redescendus. Je t'écouterais mal en me livrant à l'examen

des lieux où je vais peut-être, et pour longtemps, enterrer ma trop brillante jeunesse.

— C'est entendu, me dit-il; mais quand nous aurons visité cet appartement, tu m'appartiendras; nous irons déjeuner au café Cardinal : je te donnerai une omelette aux rognons pour deux, il n'y a pas d'arêtes là dedans et tu pourras m'écouter tout en mangeant. »

Jamais je n'avais vu René plus gai; le plaisir de débarrasser son cœur du seul secret qu'il eût eu pour moi l'avait comme allégé.

« Et dis-toi bien une chose, ajouta-t-il en traversant lestement la place pour arriver à la maison que nous avions en vue, c'est que ce n'est pas un conseil qu'il me faut, mais ton approbation pleine et entière, mais des félicitations! Je veux que dans quinze jours tu sois aux pieds de Léocadie; tu verras! tu verras! Ah! si elle était libre!

— Que ferais-tu? lui dis-je.

— Ce que je ferais? Je l'épouserais, parbleu!

— Tu l'épouserais!...

— Et ce ne serait pas long, reprit-il. Ne sommes-nous pas convenus cent fois qu'il n'y avait de mariages de raison que les mariages d'inclination? Ne suis-je pas riche pour deux?

— Riche pour deux, oui, et amoureux pour dix, je le vois bien, » répondis-je en essayant de rire.

VII

Mais déjà René était en conversation intime avec mon futur concierge : je ne tardai pas à comprendre, en l'écoutant, toute la supériorité de ses manières sur les miennes en ce qui concerne les portiers. Le premier mot échangé entre ce nouveau Cerbère et René avait été une pièce de vingt francs. Exaltée par ce préambule, la portière, une femme encore jeune et d'un extérieur avenant, coupa la parole à son mari, ne s'en rapportant qu'à elle, sans doute, de répondre à des locataires qui parlaient si bien la langue aimée des portiers.

« Le petit appartement que monsieur va voir est charmant, dit-elle; il se compose de trois pièces et d'une petite antichambre. Il y a deux entrées, l'une à droite, l'autre à gauche, sur le palier, ce qui est bien commode. Le salon s'ouvre sur une petite terrasse, d'où l'on a de l'air

et de la vue, et où l'on peut avoir des fleurs. L'appartement est encore occupé, mais il sera libre dans quinze jours. Il est habité depuis trois mois par un artiste qui chante, je crois, aux Champs-Élysées, un homme très-drôle, que le propriétaire a trouvé trop gai pour la maison. Monsieur n'est pourtant pas plus regardant qu'il ne faut, mais la maison serait devenue impossible avec un locataire comme celui-là. C'est un homme qui joue de tout ce qui fait du bruit, de l'orgue, de la trompette, du cor et du tambour. Ce ne serait encore rien, mais il fait des armes toute la journée; croiriez-vous qu'il avait eu l'idée de faire un tir au pistolet sur sa terrasse? C'est plein de lances et de fusils chez lui.

— Bravo! dit René; avec un prédécesseur comme celui-là, mon ami n'aura pas de peine à passer pour un saint.

— Mais, dis-je, ce locataire est-il sorti? je ne voudrais pas le déranger au milieu de ses exercices.

— Il est parti en disant qu'il allait à sa répétition, répondit la concierge. Il ne doit rentrer que sur le tard et m'a chargée d'en prévenir une personne qu'il attend, pour le cas où elle arriverait trop tôt; mais j'ai ses clefs, et si ces messieurs le veulent, je vais les accompagner.

— Très-bien, et dépêchons-nous, me dit René; il est onze heures et demie, et j'ai faim. »

Quand nous fûmes arrivés sur le palier :

« Entrez, messieurs, nous dit la concierge, mais ne faites pas trop d'attention à l'état dans lequel peut se trouver l'appartement. C'est un désordre forcé avec le locataire qui l'occupe; tout ce qui devrait être sur les tables est par terre, et tout ce qui pourrait rester par terre est sur les tables. Je prie ces messieurs de ne toucher à rien : il y a des pistolets aussi chez ce diable d'homme, et je tremble toujours que tout ça ne parte quand je fais l'appartement.

— Bon, bon, dit René gaiement, nous connaissons ça, soyez tranquille. Il m'intéresse, votre toqué de locataire; je suis curieux de voir son perchoir. »

Nous avions examiné la première et la seconde pièce : un vrai musée comique. Les murailles étaient couvertes de caricatures fixées au mur avec des épingles : des Gavarni, des Cham, des Bertall, des Dantan, et des Daumier. René riait aux éclats en lisant les légendes. « Beau Louvre, disait-il, à l'usage d'un paillasse. » Je le laissai absorbé dans cette désopilante inspection, et, plus impatient, j'ouvris les fenêtres de ce qui allait être ma terrasse, pour voir quel air avait le voisinage et quel effet

pouvaient produire d'en haut les statues de la jolie fontaine Louvois, alors assez nouvelle.

Je fus retenu sur la terrasse par un attroupement qui s'était formé autour de deux bateleurs. Ces deux artistes en plein vent s'étaient pris de querelle avec des militaires. Le public s'était partagé en deux camps : on se battait, on criait ; la garde arriva. En vrai badaud j'attendais le dénoûment, pourtant facile à prévoir, de cette bagarre, quand un cri, un cri terrible, un cri qui ne pouvait être qu'un cri de désespoir ou d'agonie, un de ces cris lamentables qui glacent le sang dans les veines de quiconque les entend, vint jusqu'à moi.

La concierge me regarda tout interdite.

« Monsieur a-t-il entendu ? s'écria-t-elle.

— D'où peut venir cet horrible cri ? lui dis-je.

— Il me semble, me répondit-elle en pâlissant, que cela est venu de la chambre à coucher, de celle où a dû passer votre ami, car il n'est plus là.

— René ! m'écriai-je en me précipitant dans l'appartement, René !

— Là, cette porte, me dit la concierge ; entrez le premier, monsieur, je n'oserais pas... »

Quel spectacle ! Je n'oublierai de ma vie cette heure terrible ; mon pauvre, mon cher René était renversé sur un divan, les yeux à demi fermés, le regard atone, la pâleur de la mort sur la figure ; une de ses mains crispées serrait convulsivement la crosse d'un pistolet, son visage était couvert de sang.

Je me jetai à genoux devant lui :

« Qu'as-tu, René ? lui dis-je, parle-moi, réponds-moi ; ce sang... ce pistolet... qu'est-il arrivé ? qu'as-tu fait ? »

Par un effort suprême, le moribond rouvrit un instant les yeux.

« Je me suis tué, dit-il. Léocadie !... Ah !!! »

Il perdit connaissance et tomba comme une masse inerte dans mes bras. Je le portai sur le lit et j'essayai d'étancher le sang qui coulait d'une blessure qu'il avait à la tempe droite. La concierge avait couru chercher un chirurgien. Grâce au ciel, il y en avait un qui demeurait dans la maison.

Quand l'homme de l'art arriva, il y eut dix minutes d'une attente qui me parut un siècle. Il voyait bien par où était entrée la balle, mais il ne se rendait pas compte de la route qu'elle avait pu prendre. Il envoya chercher sa trousse. Lorsqu'il eut sondé la plaie :

« Quel cas étrange! dit-il à son aide qui venait d'entrer; la balle ne paraît pas avoir pénétré dans le cerveau. Les parois osseuses ne sont point défoncées, voilà le trou qu'elle a fait cependant, où peut-elle être?

« Pardieu, ajouta-t-il après s'être livré à un examen minutieux, pardieu, je ne me trompe pas, ce ne peut être qu'elle que je sens là, sous mon doigt, entre la mâchoire et l'oreille. Mais comment s'y est-elle prise pour descendre si bas? Elle s'est donc creusé un tunnel?

« C'est égal, dit-il en s'adressant à moi, si je peux ravoir la balle sans faire d'incision, si elle veut bien reprendre la route qu'elle a déjà faite, si aucun accident nerveux trop grave ne se déclare, il n'y a rien de perdu peut-être, et votre ami pourra se vanter d'avoir joué à un jeu auquel quatre-vingt-dix-neuf autres sur cent auraient perdu la vie. »

Sans une contraction spasmodique, et en quelque sorte intermittente, qui révélait que René respirait encore, quand la sonde pénétrait dans sa blessure, on eût dit que nous n'avions plus sous les yeux qu'un cadavre.

L'opération fut faite avec l'aide d'une petite pince et d'une sorte de crochet fort mince que l'habile praticien maniait avec une dextérité que je ne pus m'empêcher d'admirer. Je vois encore ces mains habiles, agissant lentement, mais sûrement, sur la balle, pour ménager les fibres délicates et si nombreuses qui s'entre-croisent autour des tempes, et la balle, remontant peu à peu par l'ouverture qu'elle avait faite, comme si elle eût obéi à une puissance mystérieuse, comme le fer obéirait à l'aimant. Quelques mouvements convulsifs, que j'avais le cruel devoir de comprimer, des cris instinctifs, étouffés, signalaient seuls la présence de la vie dans le pauvre patient. Quand la balle fut dans les mains de l'opérateur, je respirai. Il envoya chercher de la glace; il en plaça sur le front du malade, et par-dessus des compresses sur la plaie même.

« Et maintenant, dit-il, un calme absolu; pas d'émotion surtout! Si le malade revient à lui, il se peut qu'il ait perdu la mémoire, qu'il ait le délire; calmez-le par de bonnes paroles, gardez-vous de le contredire, dites-lui qu'un accident l'a mis dans cet état. Pas de visites surtout, et espérons. Vous pouvez avoir confiance dans la personne qui m'assiste comme en moi-même. Je m'en vais presque tranquille; je reviendrai ce soir. »

Ce ne fut que quand la première émotion fut passée, ce ne fut que lorsque je me trouvai au pied du lit où gisait mon pauvre ami, et forcé d'attendre dans le silence et du temps seul la réponse à mes angoisses, que je me rappelai tout à coup que nous étions dans le domicile d'un

étranger. Je donnai l'ordre à la concierge de m'appeler quand le maître du logis se présenterait. Je ne doutais pas que, quel qu'il fût, il ne consentît à nous céder la place.

VIII

J'avais cru tout d'abord à un accident. J'avais pensé que René, trouvant des pistolets et ne les croyant pas chargés, les avait maniés imprudemment. Mais après les paroles qui lui étaient échappées, l'illusion n'était pas possible. Je l'avais bien entendu :

« Je me suis tué, avait dit René.

« Je me suis tué! » Qu'avait-il pu se passer dans ce cerveau, pour que l'idée de la mort s'en fût instantanément emparée? Ce suicide étrange, comment s'en rendre compte, de la part d'un homme qui venait de se déclarer en plein bonheur, qui, deux minutes avant de se livrer au dernier acte de désespoir, hâtait avec une vivacité juvénile l'heure prochaine de son déjeuner?

La chambre où le plus funeste des hasards nous avait conduits n'avait rien de funèbre. Quel fantôme, invisible pour tout autre, avait donc pu apparaître dans cette chambre aux yeux de mon cher René? Elle était bien telle que l'avait dépeinte la concierge : une chambre d'artiste, d'artiste de bas lieu, du désordre partout, un désordre burlesque, des fleurets, des plastrons, de vieilles armes ébréchées et rouillées, des instruments de musique, une guitare pendue à la muraille à côté d'un costume de marquis, une perruque à queue rouge sur un guéridon, quelques essais de peinture, des tableaux sans cadre accrochés au mur; sur le lit, un masque et un faux nez; par terre, aux pieds de René, une miniature. Rien, rien là dedans, semblait-il, qui pût conduire à une pensée de mort une imagination exubérante sans doute, mais où l'enthousiasme du beau et du bon l'emportait de beaucoup sur les idées mélancoliques.

Léocadie! ce nom qui le matin m'avait fait sourire quand pour la première fois René l'avait prononcé devant moi, ce nom avait été aussi, je m'en souvenais bien, le dernier qu'eût murmuré sa bouche avant son évanouissement, le dernier qui dût sortir de ses lèvres peut-être. Était-ce alors un adieu à la femme aimée, ou bien, revenant ainsi à ce moment suprême, ce nom n'était-il pas plutôt une suprême objurgation et comme l'explication du fait qui allait terminer sa vie?

C'était à s'y perdre.

J'étais plongé dans ces douloureuses réflexions, quand, en interrogeant le pouls de René, j'aperçus dans sa main gauche, entre ses doigts fermés, un papier taché de sang.

Je parvins à rouvrir, à détendre cette main que la douleur, que la colère peut-être avait roidie, et j'en tirai l'étrange lettre que voici, explication trop claire de ce qui venait de se passer :

A MONSIEUR HECTOR, ARTISTE DRAMATIQUE.

« Mon gros chien,

« Fais le mort pendant quelque temps encore, prends patience. Mon apôtre va comme sur des roulettes. Il est sérieusement riche ; il est bon enfant, et, sans être plus bouché qu'un autre, il est d'une incommensurable crédulité. Les affaires sont si faciles avec lui, que c'en est honteux. Meubles, maisons, voitures, rentes, professeurs, claqueurs, et du respect par-dessus le marché, j'aurai tout avec lui. Il n'y a de trop que le respect.

« Le jour où ce bel innocent est tombé à mes genoux du haut des clochers de Chartres, je lui ai fait au pied levé des contes de l'autre monde ; il a tout cru.

« Que c'est bête à moi de lui avoir dit, pour faire ma tête, que j'étais mariée ! il était fichu, ayant le reste, de me demander ma main par-dessus le marché. Dis donc, Totor, sais-tu un moyen de se défaire d'un mari qui n'a jamais existé ?

« Mais je ris ; quant à ça, je n'en voudrai jamais assez à un homme pour le conduire à cette extrémité. J'ai pour principe qu'il ne faut faire que le mal qui peut passer.

« Il y a des moments où, devant la confiance sans bornes de ce grand, de ce charmant bébé, il me prend des scrupules : je lui voudrais plus de défense. D'autres fois, je me dis, quand je le vois, pour tout ce qui n'est pas moi, aussi et plus avisé que n'importe qui : « Ce n'est pas possible ; c'est un garçon qui fait la bête pour me faire poser ! Un de ces matins, il va me dire : « Veux-tu finir ? » Mais non, René m'aime, il m'aime autant et plus encore qu'il ne croit. Expliquez-vous donc ça !

Quel malheur pour un homme que des amours si aveugles ! Si j'étais pire que je ne suis, pourtant, voilà un garçon dont il ne resterait rien dans six mois ; mais je me connais, je le lâcherai un jour ou l'autre. Je n'aurai peut-être jamais eu pour lui un bon sentiment que ce jour-là : je veux qu'un loup me croque s'il m'en sait gré quand cela arrivera.

« Après tout, je lui ai rendu service ; une autre l'aurait ruiné tout à fait, je ne le ruinerai qu'à moitié, et pour son argent je l'empêcherai du moins d'être un niais pour le restant de ses jours. C'est lui qui ne coupera pas dedans souvent après moi !

« Devine où il m'a menée hier ! Au sermon ! au sermon de M. X***, un fier artiste qui aurait fait un fameux jeune premier si ça avait tourné du côté théâtre au lieu de tourner du côté église. Et avant-hier, à la sainte messe ! Crois-tu que cela fasse plaisir, toi, d'entrer dans les églises avec des consciences chiffonnées comme les nôtres et de se trouver devant Celui qu'on ne peut pas tromper, à côté de ceux qu'il faut qu'on trompe ?

« Je me dis quelquefois que si j'avais rencontré ce René à seize ans !... Mais aujourd'hui c'est du petit-lait.

« Tu me revaudras ce temps de retraite, mon Totor. Ça me reposera de retrouver tout autour de moi ta grosse face rebondie. Ton secret pour m'aller, c'est que tu ne vaux ni pis ni mieux que moi, c'est que nous nous connaissons depuis A jusqu'à Z, c'est que je n'ai plus rien ni à te cacher ni à te montrer ; et si ce n'est pas divin, c'est commode. Être en scène ailleurs qu'au théâtre, se tenir dans le tête-à-tête comme si le rideau était levé et le lustre allumé, quelle scie ! C'est de l'argent gagné que celui qu'on gagne en mentant jour et nuit ! Il doit y avoir des métiers plus doux qu'on aurait bien dû m'apprendre.

« Ah çà ! Hector, est-ce que par hasard j'aurais une espèce de talent ? Mon René n'en veut pas démordre, et, quand je l'entends parler juste des autres, il m'arrive de me dire que ça ne serait pourtant pas impossible que de ce côté-là il vît clair, même pour moi. Il me semble quelquefois que si je n'avais pas honte de dire de belles choses comme si je les pensais, je n'irais, en somme, pas plus mal qu'une autre. Je t'assure qu'en province, quand il n'y a que les banquettes et que je me risque, ça va presque bien. Je me touche quelquefois jusqu'à me faire pleurer. Pourquoi ne ferais-je pas pleurer mon prochain ? il est moins dur.

« C'est dans un de ces moments-là que j'ai mordu messire René. Quelle farce ! Malheureusement, ce n'est pas tous les jours fête, et, ici, on me rirait au nez si je me lançais.

« C'est égal, ce serait bon de grimper un peu et d'être quelque chose faute d'avoir pu être quelqu'un.

« C'est comme toi, monsieur Hector, tu pourrais te redresser si tu voulais; tu chantes pas mal, va, et tu es si drôle! Si l'argent du jeune René pouvait nous servir à remonter sur nos bêtes, le René aurait eu sa raison d'être. Car, quant à thésauriser, ni moi ni toi nous n'y parviendrons. Voyons, veux-tu travailler? veux-tu trimer pour de bon? Je travaillerai et je trimerai. Je t'offre des maîtres. Tu es si jeune, mon gros Totor! ça me tracasse pour toi dix fois plus que pour moi, l'idée d'un mauvais avenir. Les chutes des femmes, ça n'étonne personne, il y a toujours quelqu'un qui les ramasse, ne fût-ce que pour les porter à l'hôpital; mais un homme dans le ruisseau, je ne peux pas voir ça. Il n'y a pas assez d'excuses. Va voir un chanteur; j'irai, moi, chez M. Samson! Est-ce que tu veux passer ta vie à érailler ta voix dans la fumée? Ce serait donc pour finir, comme les aveugles, par chanter sur les ponts avec un caniche pour caissier? Oui, travaillons, et comme ça mon philosophe en sera arrivé à ses fins, il m'aura fait du bien. Pauvre garçon, son intention est bonne; mais qu'est-ce que tu veux? l'amour qu'on ne partage pas, ça rend féroce. On tuerait un homme comme un poulet pour s'épargner un regard tendre, et les trois quarts du temps on aimerait mieux des coups qu'une caresse.

« La singulière chose que les jeunes gens d'aujourd'hui! Ils n'étaient tout de même pas comme ça avant les glorieuses. Qu'est-ce qu'ils ont donc mangé pendant les trois jours? Il n'y en a pas un qui laisse les femmes tranquilles. Voilà le sixième qui veut me sauver! Est-ce qu'on leur donne des médailles?

« Et quelle jolie manière ils ont de le faire, notre salut! Entre nous, excepté la musique, qui vaut mieux, la chanson est la même, et cela ressemble comme deux gouttes d'eau, leur procédé, au procédé par lequel on nous perdait avant la révolution. Malgré ça, ce petit imbécile de René m'attendrit avec ses systèmes sur nous autres. Je ne sais pas si c'est sur les nerfs ou sur autre chose que ça me tape; mais ça m'agace, ce qu'il me récite. Le fait est qu'on devrait bien s'occuper de notre sort dans les gouvernements, et ne pas nous abandonner uniquement à la charité des gens vicieux. Naître sur le trottoir et y mourir, ça peut passer : mais y chercher à dîner... c'est roide! Est-ce que ce n'est pas terrible de penser que s'il n'y avait que des sages dans les rues, il n'y aurait pas moyen d'exister?

« Allons, Hector, assez de bêtises, arrêtons les frais et mettons-nous à piocher. Ma tante m'a dit, le jour où elle m'a flanquée sur le pavé (j'avais treize ans) : « Didie, tu as appris à lire en quinze jours, à écrire en un mois, et l'orthographe en lisant des vaudevilles ; tu peux prétendre à tout. » Ma vieille tante devait s'y connaître.

« J'entends dire que l'art est une religion ; eh bien ! va pour la religion de l'art ! Puisqu'elle permet le péché, c'est la seule qui puisse nous convenir.

« Dans ce bas monde il faut avoir une idée fixe. Ayons-en une. Il n'y a rien d'heureux comme les gens pour qui les vessies sont des lanternes. Ils voient clair la nuit, leur tête est pleine d'étoiles, ils ont dans le cerveau un ciel complet ; tout ce qui touche à leur idée est superbe, leur maîtresse est la lune, leur ami est le soleil. René a la chance d'être si parfaitement toqué, qu'il y a de par le monde un monsieur, un simple monsieur, qu'il considère comme le vrai Dieu. Je lui ai demandé son nom d'homme à son dieu, il me l'a dit et ça m'a fait rire. Mais lui il est resté sérieux comme un âne qu'on étrille ! Eh bien ! c'est là le bonheur, et ce bonheur-là, qui consiste à mettre sa joie dans une baliverne quelconque, il est à la portée de tout le monde et même à la nôtre. Faute de mieux, arrangeons-nous-en donc.

« Mais ce n'était pas pour nous faire un sermon que je t'écrivais ; c'était pour laisser passer la pluie et pour t'envoyer mon portrait. Je ne sais pas si cette figure-là est la mienne, mais elle est diablement jolie. René a voulu m'avoir, même en peinture, et il a si bien payé le peintre, que celui-ci, galamment, a fait deux portraits au lieu d'un de Mlle Didie, et en cachette m'a donné le second. Il pensait bien qu'un original comme ta servante ne devait pas être embarrassé de trouver le placement de sa copie.

« J'ai dit : « Bon ! voilà l'affaire à Totor. »

> Et si je ne suis pas là,
> Mon portrait, du moins, y sera.

« Mais mon portrait n'est que pour te mettre en goût : je n'y tiens plus, dès demain je prends ma volée du côté de la place Louvois ; il y a trop longtemps que je ne t'ai vu, aussi ! attends-moi donc. J'arriverai vers dix heures du matin. Habille-toi en marquis pour me recevoir, et bats aux champs quand je ferai mon entrée dans ton palais. Il convient de faire rire encore une fois ton propriétaire.

« Si tes nombreuses affaires t'empêchaient d'être libre, écris-le-moi, et, comme toujours, signe *Uranie.*

« Quelle bonne idée j'ai eue de faire de toi une femme de lettres! cela me permet de laisser traîner notre correspondance, ingénieuse manière de gagner la confiance en faisant semblant d'en montrer. Raconte-moi que tu as quelque chose à lire au directeur des Délassements, et que comme tu as un rôle pour moi, tu me pries de t'accompagner chez lui; cette histoire nous donnera le temps d'aller déjeuner chez le père Lathuille.

« Adieu, Mossieu Totor, tâchez d'être gai pour votre Léocadie, depuis un mois submergée dans le sérieux contre sa vocation.

« LÉOCADIE. »

« 1er *P. S.* — Ça m'amuse de me cacher pour faire mes fredaines. Ça me fait croire que je suis une femme honnête.

« 2e *P. S.* — Il pleut toujours, mais mon sac est vidé et mon encrier à sec.

« 3e *P. S.* — Dis donc, Totor, tu garderas mon portrait. Il n'y a pas de diamants autour. »

Je comprenais tout. Nous étions dans l'appartement de M. Hector; de plus, en même temps que cette lettre, en même temps que la preuve de la folie et du néant de ses amours, et avant que la réflexion lui eût rendu le sang-froid que la découverte qu'il venait de faire lui avait ôté, une arme s'était malheureusement trouvée sous la main de René.

Le hasard fait certes plus de romans que tous les romanciers du monde.

IX

Il y eut un épilogue à cet événement. L'état de René demeura inquiétant pendant quinze jours; mais ces quinze jours écoulés, sa convalescence fut rapide. Une chose me fut particulièrement agréable dans cette prompte convalescence, c'est qu'elle fut doublé en quelque sorte, et que l'esprit se rétablit en même temps que le corps.

Quand fut fermée la petite cicatrice qu'avait laissée à sa tempe le passage de la balle à son aller et dans son retour, René n'était plus amou-

reux, et ce qui me prouva que la guérison était réelle, c'est qu'elle s'opéra sans qu'une seule malédiction sortît de ses lèvres contre Mlle Léocadie.

Il fut près de trois semaines sans prononcer son nom. Il s'était contenté de me demander si je n'avais pas trouvé quelque part, après sa tentative de suicide, une lettre signée d'elle et de me prier de la lui rendre.

La fièvre étant passée, je fis ce qu'il désirait. Je vis pendant plusieurs jours, et à plusieurs reprises, René lire et relire silencieusement cette longue épître dont tous les mots, comme il me le dit plus tard, étaient une brûlure sur sa plaie. Je le laissai faire, j'étais décidé à ne pas entamer le premier ce chapitre. Un matin, il m'en épargna la peine.

« Mon cher ami, me dit-il, j'ai été un sot. Mais ce n'est pas la plus utile révélation qui soit sortie pour moi de la lecture de la lettre de Mlle Léocadie à M. Hector. Ce qui en est ressorti encore, c'est que je n'ai vraiment pas le droit de garder rancune de ce qui s'est passé à cette demoiselle. Ce n'est pas sa faute si j'ai pris du noir pour du blanc. Ma folie ne peut faire son crime. Qu'on en veuille à une femme bien élevée, instruite dans la vertu, ayant conscience du bien et du mal, de vous trahir, de mentir, de jouer un rôle et de cacher le vice sous les dehors du bien, je le comprends; mais pourquoi en voudrais-je à Léocadie? Je me suis bien plus trompé qu'elle ne m'a trompé. Toute sa faute a été de me laisser mon erreur. Eh bien, de cette faute, je l'absous. Si je comprends bien la lettre de Mlle Didie à M. Totor, ce couple fantastique n'est peut-être pas perdu sans retour. Mais au lieu de le sauver par l'amour qui est un égoïsme dans son genre, puisqu'il ne donne rien pour rien, c'est par la charité que j'aurais dû entreprendre de le remettre sur ses pieds. Il est possible de faire remonter quelques degrés de l'échelle à ces deux êtres qui, à défaut du reste, ont de l'intelligence, et de cela je n'entends pas démordre. Seulement, au lieu de donner toutes mes pensées à Mlle Didie, je prétends les partager entre elle et son Totor. Ce pittoresque personnage m'intéresse. Si ce que j'en devine par la manière dont parle de lui une femme qui n'est pas bête est vrai, M. Hector est un bohémien, mais un bohémien de la bonne espèce, un bohémien qui ne déclame pas, un bohémien gai. Dussions-nous être accrochés à une médaille dans l'esprit de Mlle Léocadie, entreprenons ce double sauvetage.

« Je soupçonne que tu as dû voir, depuis que je suis dans ce lit, la Mme d'Hervé dont j'avais rêvé d'être l'Antony, et son Antony véritable; si j'ai bien compris le sens de la correspondance qui a illuminé ma situa-

tion, je suis chez ce pauvre diable et je lui fais tort de son lit depuis bientôt quinze jours, après lui avoir fait tort d'autre chose pendant un mois. Qu'as-tu appris? qu'as-tu vu? qu'as-tu fait? et comment tout s'est-il arrangé de ce côté? Dis-le-moi, et n'aie pas peur de me troubler. Mon coup de pistolet n'a été qu'un coup de sang, suivi d'une saignée; le cerveau est complétement dégagé et je puis tout entendre.

— Premièrement, lui répondis-je, en ce qui concerne M. Hector, rassure-toi, tu ne lui as fait aucun tort. Il est logé.

— Pardieu, me dit René, je suppose bien que tu n'as pas laissé coucher dans la rue un homme dont je suis l'hôte, après tout, et que tu as fait généreusement les choses pour l'indemniser de cette violation de domicile.

— Hélas! lui dis-je, je n'ai rien eu à faire, je n'ai rien pu faire pour M. Hector. La Providence y a pourvu.

— S'il est arrivé quelque malheur à M. Hector, me dit René, ne ris pas. Ce nom est marié dans mon esprit au nom de Léocadie, il se lie à un fait qui, quoi qu'il arrive, aura une influence sur ma vie, et je regarderais comme une vraie disgrâce... Voyons, M. Hector n'est pas mort?

— Non, répondis-je à René; quelle idée as-tu là?

— Mais enfin où est-il? à l'hôpital peut-être, ou malade dans quelque coin?

— Pas plus à l'hôpital qu'au cimetière.

— Dieu soit loué! tu m'avais fait peur, s'écria l'excellent René; mais parle donc!

— Eh bien! lui dis-je, M. Hector est à Clichy. Le pauvre diable n'a pas reparu chez lui, depuis que, grâce à ta lubie, son logis est devenu le nôtre, et ce n'est qu'hier que Mlle Léocadie a appris sa mésaventure. Le Totor ne manque pas d'une certaine fierté; ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il s'est décidé à faire savoir à son amie qu'enlevé subitement par un garde du commerce, au moment où il sortait d'une répétition, il se trouvait depuis ce temps-là sous clef.

« Ce n'est qu'hier aussi, et pas plus tôt, que je suis parvenu à trouver Mlle Léocadie, qui avait, en venant s'informer de M. Hector, refusé d'abord de donner son adresse à la concierge. N'ayant reçu ni lettre de M. Hector, ni lettre de M. René, elle s'était crue abandonnée tout à coup du genre humain, et, bien que cela l'eût d'abord étonnée, cette âme forte avait fini par en prendre son parti : « J'en ai tant vu dans ce genre! » m'a-t-elle dit. Ce n'est qu'hier, enfin, par conséquent, qu'elle a su ce

qui te concernait. Je dois ajouter que son attitude en écoutant mon récit a été convenable.....

— Pour ce qui est de M. Totor, me dit gaiement René, c'est bien. Son mal n'est pas sans remède : je briserai ses fers! Mais parle-moi de Léocadie : qu'en penses-tu? que dis-tu de mes projets?

— M[lle] Léocadie n'est pas la femme que tu avais rêvée, tant s'en faut, lui répondis-je, mais je ne crois pas impossible qu'elle soit ce que tu la juges depuis que tes yeux sont ouverts. Je m'attendais à trouver une conversation cynique et tant soit peu débraillée, comme le style de sa lettre à ton rival; point; elle m'a, sans poser, reçu en femme intelligente qui sait au besoin se montrer comme il faut. Elle est fort belle, de la beauté qui convient surtout au théâtre; l'œil est noir, hardi et même un peu dur, mais on sent qu'il peut s'adoucir et que toutes ses flèches doivent porter. La voix est bien timbrée, flatteuse au besoin, rarement tendre, mais je la crois susceptible, dans la colère ou l'ironie, de devenir très-dramatique. Si pour de bon elle veut travailler, mon avis est qu'il peut en effet y avoir en elle l'étoffe d'une comédienne.

— Cela me suffit, dit René; dès que je serai sur pied, nous nous mettrons à la besogne. Léocadie comprendra et secondera nos efforts. Ses épanchements avec M. Hector m'en répondent. En la mettant en bonnes mains, elle fera son chemin au théâtre, et je me trouverai moins bête quand tout Paris l'applaudira. »

Je fis, à la prière de René, une seconde visite à Léocadie, et lui exposai les intentions de mon ami sur elle et son plan.

« J'accepte tout, me dit-elle; remerciez pour moi ce brave enfant. Je crois qu'il est enfin dans le vrai en ce qui me touche. La femme est perdue, mais on peut sauver l'artiste. Il ne dépendra ni de moi ni d'Hector, auquel je suis heureuse de voir qu'il s'intéresse, de donner raison à ses prévisions. Par exemple, car je veux être franche, dites à René que je ne lui promets pas de devenir jamais une sainte. Croit-il que ce puisse être impunément qu'une femme, même forte, ait toute sa vie vécu de raccrocs et d'aventures? Mais si le cœur que chacun nous prend et que chacun nous rend, Dieu sait dans quel état! si ce cœur ne se pétrifiait pas dans nos poitrines, si le don incessamment répété de tout notre être ne nous devenait pas forcément une chose indifférente, au lieu d'être les rebuts de la société, nous mériterions d'en être considérées comme les martyrs.

« La passion de l'art s'est éveillée trop tard en moi. L'esprit eût pu conserver la chair; mais la chair a faim, la chair a soif, la chair a froid

avant que ne s'ouvrent les appétits de l'esprit. Le moyen de ne pas les écouter quand, d'autre part, rien ne nous soutient, ni père, ni mère, ni vrais amis, ni bonnes leçons, ni bons exemples?

« Et c'est à nous que tout ce qui est jeune vient demander de l'amour, pourtant; à nous! Ne dirait-on pas que les cannes et les cravaches de ces messieurs sont autant de baguettes de Moïse, et qu'il doit leur suffire d'en frapper jusqu'aux rochers pour que l'eau pure en jaillisse?

« Mais, dites-moi donc un peu quelle chose cocasse est là vie! N'admirez-vous pas que le bien sorte du mal ou le mal du bien, presque également, presque indifféremment?

— Sans votre *presque,* lui dis-je, votre petite phrase, mademoiselle, eût été un beau blasphème. Travaillez beaucoup, remontez un peu sur votre bête, comme vous le disiez à votre camarade Hector, et vous verrez bientôt, à n'en pouvoir douter, que dans ce monde, si incohérent, si biscornu qu'il puisse apparaître quand on le voit d'où vous le regardez, le bien est encore la règle et le mal l'exception. Jugez-en un peu par ce qui vous arrive. Vous n'avez de plus que vos pareilles que de l'intelligence, et déjà l'on vous compte comme un mérite ce qui n'est qu'un don de la nature. Croyez que les plus malheureux en ce monde ont encore leur sort dans leurs mains, et que beaucoup font un naufrage complet à qui le port aurait pu s'ouvrir s'ils avaient entrepris de lutter contre la tempête.

— *Amen!* me dit Léocadie en riant; que l'avenir me prouve cela, et je ne demande pas mieux que de le croire; mais c'est égal, c'est un fier appoint dans la vie que de naître en terre ferme : nous le savons, nous qui sommes nées sur des barques en détresse. »

X

Vous avez tous connu, messieurs, dit l'orateur, celle qui s'appelait Léocadie. Vous l'avez applaudie sous un nom qu'elle a rendu célèbre. Ce nom, je ne vous le dirai pas. Léocadie n'est plus au théâtre, elle y a laissé la réputation d'une artiste hors ligne et d'une femme qui, par un contraste assez frappant dans la vie des comédiennes, avait à la ville plus d'esprit que de sensibilité, bien qu'au théâtre elle fût tout flamme. — M. Hector est devenu un chanteur bouffe remarquable; il a fait fortune en Italie, sous un nom italien. Londres, Saint-Pétersbourg et Paris

ont aimé tour à tour l'ancien baryton en plein vent. Léocadie lui est restée fidèle à sa façon.

« Quand nous serons par trop vieux, Hector et moi, m'écrivait-elle il y a quelques mois, nous nous retirerons à la campagne. Nous nous ferons fermiers et nous doterons des rosières. »

Quant à René, il s'est marié, il a eu des enfants, il a été député influent et éloquent sous le règne de Louis-Philippe, et aujourd'hui il n'est plus rien. Il a renoncé à la vie publique et vit heureux de la vie de famille. Il gâte sa femme et ses enfants qui le lui rendent bien. La dernière fois que je l'ai vu, le plus jeune de ses petits garçons, mettant son petit doigt sur la cicatrice qui lui est restée à la tempe, lui demanda qui avait fait « ce bobo-là à son petit père. »

Au lieu de lui répondre, René l'embrassa.

« Quand on pense, dit-il, que pour les gens qui sont venus au monde riches et bien portants comme moi le bonheur serait si facile, et que les trois quarts des fils de famille ne savent ni le saisir ni le garder, c'est à se demander à quoi sert l'argent! J'ai envie de me ruiner sur mes vieux jours pour faire le bonheur de mes mioches; je les forcerais ainsi à travailler. Entre la bohème riche et la bohème pauvre, entre la vie de M. Hector autrefois et celle de M. René avant sa première mort, je serais bien embarrassé de faire un choix. La raison n'était à coup sûr ni d'un côté ni de l'autre, mais les circonstances atténuantes, j'en ai bien peur, se trouvaient plutôt du côté du pauvre cabotin que du côté du riche héritier. »

P.-J. STAHL.



VUES DE PARIS NOUVEAU

PAR CLERGET.



Rivière de la Pompadour. — Bois de Vincennes.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. ROUSSET



Les jeunes amoureux, ça rit de nous, Françoise, parce que nous nous sommes tenu ce que ça se promet.



Rien de bon pour l'hiver comme une charretée de bon bois... Pour avoir chaud...
on monte ça au cinquième, au-dessus de l'entre-sol.



Mon neveu, un médecin vous guérira peut-être de vos coliques; mais deux médecins vous guériraient, pour sûr, de la médecine.



Désire faire l'éducation d'un jeune homme de bonne famille.



REVENU DES QUARTIERS NEUFS.

Notre-Dame de Lorette ! Quels caractères, rue de la Bruyère ! Rue de la Rochefoucauld, quelles maximes !



MÉDITATIONS A L'ILE SAINT-DENIS.

... Et y a des pauvres femmes assez fichues bêtes pour se ficher à l'eau parce qu'un homme les quittera !... Un homme ! quelque chose de rare !



La petite à la mère Carton.



On en a fait bien des folies pour Dorothée !



« Sol lucet omnibus. »



Ah! qu'i' m'embête! ah! qu'i' m'embête! ah! qu'i' m'embête!



A éprouvé bien des pertes !



Un secret de polichinelle.



Départ pour la chasse.



Une femme à la mode, du pays latin.



LA BONNE.

Je trouve que les cachemires ont été bien portés, cette année, au mont-de-piété!



Ramasseur de n'importe quoi, n'importe où.



Une mauvaise connaissance.



Régiment (sans colonel) de colonels sans régiment.



Rien dans les mains, rien dans les poches.



Ce qu'y a de monde à Paris qui n'attendra pas que les arrondissements soient prêts pour filer dans le 13e...! Ça fait frémir.

VUES DE PARIS NOUVEAU

PAR CLERGET.



Les cascades du lac des Minimes. — Bois de Vincennes.

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE I. ROUSSET.

MEUBLES DE SALON.

(UTILITÉS.)



Garanti pour
toutes les contredanses.



Glaces
et sorbets.



Conducteur de
cotillon.



Dévoué aux demoiselles
qui dansent peu.



« Si vous n'aviez
pas coupé mon roi! »



Sur le point de retrouver
son unique romance.



Amie de la maison
à la recherche — d'un mari.



Banquettes du fond.



Ami de la maison
à la recherche — d'une dot.

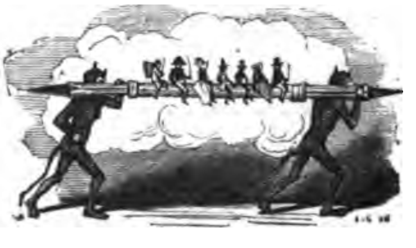
TABLE DES TEXTES

ET DES VIGNETTES DANS LE TEXTE

DU PREMIER VOLUME

TABLE DES VIGNETTES HORS TEXTE

GAVARNI. — LES GENS DE PARIS



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR RUE SAINT-BENOIT, 7.

LE DIABLE A PARIS



— TROISIÈME PARTIE —



LE DIABLE A PARIS

LE DIABLE A PARIS

PARIS ET LES PARISIENS

A LA PLUME ET AU CRAYON

PAR

GAVARNI — GRANDVILLE

BERTALL — CHAM — DANTAN — CLERGET
BALZAC — OCTAVE FEUILLET
LÉON GOZLAN — THÉOPHILE GAUTIER — P.-J. STAHL — JULES JANIN — JEAN MACÉ
ALPHONSE KARR — GUSTAVE DROZ — TAXILE DELORD
ERCKMANN-CHATRIAN — GÉRARD DE NERVAL — Mme DE GIRARDIN
VICTOR DE LAPRADE — CHARLES NODIER
NESTOR ROQUEPLAN, ETC.



PARIS
J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE JACOB, 18

1868

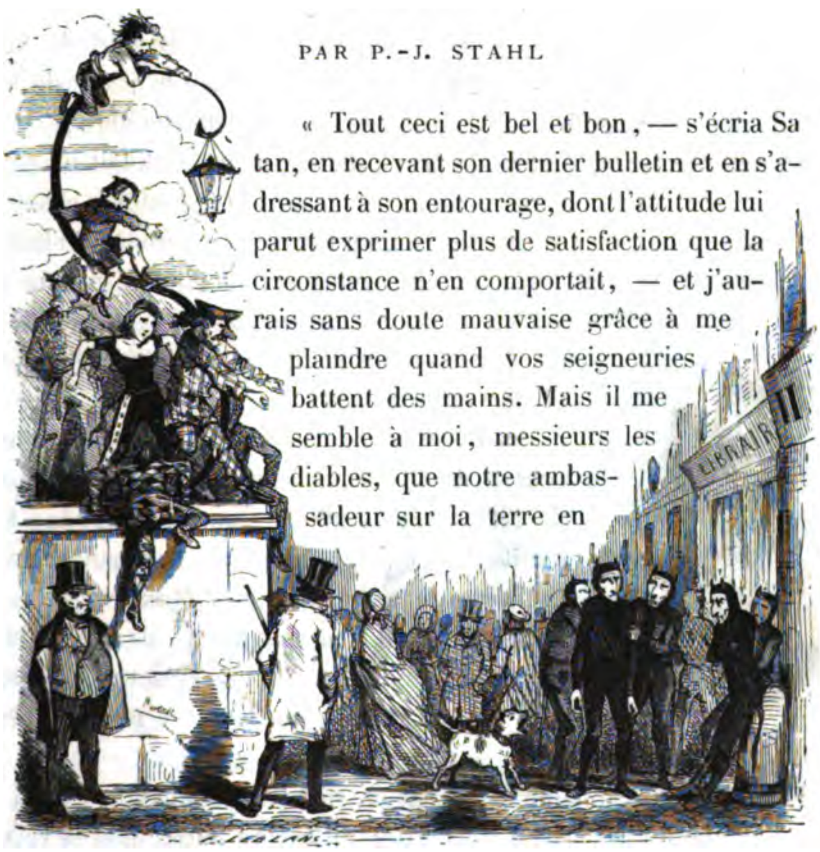
J. Claye, imprimeur
r. S. Benoit, 7 à Paris

LE DIABLE A PARIS



COUP D'ŒIL SUR PARIS

A PROPOS DE L'ENFER



PAR P.-J. STAHL

« Tout ceci est bel et bon, — s'écria Satan, en recevant son dernier bulletin et en s'adressant à son entourage, dont l'attitude lui parut exprimer plus de satisfaction que la circonstance n'en comportait, — et j'aurais sans doute mauvaise grâce à me plaindre quand vos seigneuries battent des mains. Mais il me semble à moi, messieurs les diables, que notre ambassadeur sur la terre en

prend bien à son aise, et que, si nous avons à nous louer de quelqu'un en cette affaire, ce n'est certes pas de lui, mais bien des pauvres humains sur lesquels il a trouvé commode de faire peser tous les devoirs de sa charge. Parce qu'il sera sorti de nos lèvres royales quelques bâillements de moins depuis que nous avons imaginé de nous mettre en communication avec la terre, est-ce à dire que nous devions être désarmé et oublier que nous entretenons là-haut, aux frais de l'État et loin de tout contrôle, un serviteur infidèle !

« Çà, que pense-t-on de Flammèche autour de moi? Est-il ici quelqu'un qui s'imagine que nous sommes au bout de la réponse qu'on peut faire à cette question : « Qu'est-ce que Paris? » Ce que nous savons, de qui le tenons-nous? Et ce que nous ne savons pas, qui nous le dira? Ce tableau qu'on nous fait, qui nous garantit qu'il soit fidèle et que, malgré le bon vouloir qu'ils semblent mettre à s'entre-déchirer, les braves gens qui nous écrivent soient sincères? — Je serais, parbleu, bien aise qu'on pût me dire s'il est dans un monde quelconque un métier plus doux que ce singulier métier de rédacteur en chef que le drôle que nous avons si follement honoré de notre confiance a su se choisir? — Et c'était, ma foi, bien la peine de faire les frais d'un ambassadeur — là où suffit un valet de chambre ! »

Flammèche, en sa qualité de favori de Satan, ne comptait nécessairement en enfer que des amis. Aussi, en voyant la redoutable colère de leur maître se tourner contre lui d'une façon si imprévue, l'émotion qu'en ressentirent tous ces bons amis fut-elle si douloureuse, que pas un ne se trouva la force d'ouvrir la bouche pour sa défense.



Satan s'étant alors levé au milieu du silence et de l'effroi général :

« Puisque ici chacun se tait, qu'on m'écoute, dit-il, je vais parler, et que l'exemple de Flammèche serve de leçon à quiconque tenterait de l'imiter! » Puis se tournant vers le capitaine de ses gardes : « Monsieur le capitaine, lui dit-il, prenez quatre de vos diables, choisissez-les parmi les plus résolus, et, sans plus tarder, montez là-haut et m'en ramenez Flammèche mort ou vif. »

Et comme le capitaine s'inclinait en signe de soumission :

« J'ajouterai une corne à vos cornes, dit encore Satan dont la voix se

radoucit tout à coup, si vous vous acquittez convenablement de l'importante mission que je vous confie. — Ah! sire, » dit le capitaine.

ARRIVÉE DU CAPITAINE A PARIS, CE QU'IL ADVINT DE LUI ET DE SES DIABLES.

Satan parlait encore, que déjà il était obéi, et que, dans leur empressement à exécuter les ordres de leur maître, le capitaine et sa petite armée, composée des quatre diables qu'il s'était adjoints, et de quelques autres qui l'avaient suivi en volontaires, étaient étourdiment arrivés au cœur même de Paris sans avoir pensé à se munir des renseignements au moyen desquels il leur eût été possible de parvenir jusqu'auprès de Flammèche et sans avoir pris aucune des précautions qui pouvaient assurer leur incognito.

Mais heureusement pour eux il se trouva qu'on était alors dans les derniers jours du carnaval, de façon qu'ils furent généralement pris pour des bourgeois qui voulaient s'amuser.

Le bruit courut bien un instant, à cause de leur teint qui était un peu foncé, qu'ils venaient d'Alger ou de la Chine ou du Japon ou du Mexique! Les Parisiens ont bientôt fait de tout confondre sitôt qu'il ne s'agit pas d'eux-mêmes. Mais bientôt tous ces bruits tombèrent comme tombent à Paris tous les bruits; on entrait en carême : et la seule chose qu'ils eurent à faire fut de s'habiller comme tout le monde pour n'être point remarqués. Si quelques-uns, à voir leur air emprunté dans nos vêtements, dont ils n'avaient pas l'habitude, les prirent pour des forgerons endimanchés, nous devons dire que ceux-là étaient des Parisiens raffinés, c'est-à-dire de ceux qui remarquent



tout, mais qui ne s'étonnent de rien; et la vérité est qu'il y avait à peine huit jours qu'ils étaient parmi nous, que déjà personne ne songeait plus à eux.

Le pauvre capitaine et sa bande, qui avaient cru d'abord que rien ne serait plus facile que d'en arriver à leurs fins, n'avaient pas tardé à s'apercevoir que leur besogne n'était pas beaucoup plus aisée que ne le

serait celle d'un homme qui aurait à chercher dans un fleuve quelconque une certaine goutte d'eau qu'on lui aurait vaguement signalée.

D'ailleurs, ayant toujours vécu, comme ils l'avaient fait, dans le pays des ombres, au milieu d'êtres impalpables, parmi des âmes enfin, ils n'entendaient absolument rien aux choses de la terre, et n'avaient pas la moindre idée de ce que peut être un corps, et de tous les embarras qu'il peut y avoir à exister à l'état solide.

Leur situation était celle de gens qui seraient venus au monde dans toute la maturité de l'âge, et qui auraient à faire à trente ans, et en quelques jours, les expériences qui absorbent d'ordinaire les années de l'enfance et de la jeunesse.

Quand force fut aux pauvres diables de regarder pour voir, de marcher pour aller d'un lieu à un autre, de manger pour vivre, de parler pour être entendus, d'écouter pour entendre, de faire enfin des efforts d'intelligence pour acquérir les notions les plus élémentaires de notre vie terrestre, leur étonnement fut extrême, et toutes ces conditions matérielles et nécessaires de notre existence leur parurent souverainement bizarres et fatigantes.

Accoutumés qu'ils étaient à regarder des mondes, à voir de près des lunes et des soleils, ils eurent besoin d'une application extraordinaire pour se rendre compte de ces imperceptibles différences qui font qu'il est convenu de dire parmi nous — que le blanc n'est pas noir.

Il leur fallut, on le comprendra sans peine, toute une semaine pour distinguer un homme d'une femme, et il leur en fallut beaucoup davantage pour distinguer un homme d'un autre homme, une femme d'une autre femme, une voiture d'une autre voiture, une maison d'une autre maison, un boulevard d'un autre boulevard, un square d'un autre square, une rue d'une autre rue, dans une ville où l'on s'efforce de tout ramener à l'unité.

Pour ce qui est de ces nombreux et infinis détails dont se complique et se compose, dit-on, la véritable vie parisienne, laquelle use plus de nuances que de couleurs, et qui consistent à pouvoir reconnaître ou à croire qu'on peut reconnaître à la première vue la qualité d'un homme, s'il est riche ou pauvre, coiffeur ou gentilhomme; à savoir à qui est telle voiture si bien attelée, combien M. O... a de chevaux, les noms de ces chevaux, leur généalogie, leur âge, etc.; à dire tout d'abord où va une femme qui passe suivant qu'elle a telle ou telle autre toilette, qu'il est une heure ou une autre heure, si cette femme est un ange ou un démon,

si elle attend son mari ou son amant; à parler de la nouvelle du jour, à inventer celle du lendemain, à oublier celle de la veille et mille autres choses dont l'importance est universellement reconnue à Paris, comme encore : — le nom de la femme à la mode, — les jours de réception de madame N..., — si tel salon est blanc, s'il est orange, — si madame la comtesse de W... est revenue de la campagne, — si les gens qui n'ont rien à faire ont été à Baden plutôt qu'à Vichy, — si les voyages en Suisse sont encore de bon ton, — combien dépense le romancier *** et de combien il est endetté, — ce qui s'est perdu tel jour chez l'Américain K..., — comment M. R... ayant su que sa femme..., et comment la femme de M. R... ayant su que son mari..., tout avait fini par s'arranger, etc., etc. — Ils étaient à cent lieues d'en soupçonner même l'existence.

Ce n'était cependant pas pour rien qu'ils étaient des suppôts de Satan, car ils avaient à peine passé six semaines dans Paris, qu'ils le connaissaient aussi bien qu'un Anglais du duché de Yorkshire, qui y serait débarqué de la veille.

Néanmoins, s'ils avaient dans ce court séjour gagné de pouvoir se perdre dans la foule, il faut bien dire qu'ils n'avaient pas avancé d'un pas vers le but de leur expédition.

Comme il n'était venu dans la tête d'aucun de ces honnêtes diables qu'une des conditions de sécurité pour une ville comme Paris était que la moitié de ses habitants fût soumise à l'espionnage intéressé de l'autre, au lieu d'aller tout droit au bureau de police, où ils auraient appris, pour vingt sous, dans quel hôtel Flammèche était descendu, ils se livrèrent ingénument à un genre d'investigation dont la naïveté atteste suffisamment leur innocence.



L'un d'eux remarqua que des hommes s'adressaient à d'autres hommes dont le métier paraissait être de dormir au coin des rues, quand on ne les réveillait pas pour leur demander le numéro d'une maison ou toute autre chose; il s'adressa à l'un de ces hommes, et s'étant informé auprès de lui s'il savait où demeurait « M. Flammèche..., » il en avait obtenu, en échange de sa demande, le conseil poli de s'adresser à l'épicier à côté ou au fruitier en face.

Mais l'épicier l'avait renvoyé au boucher, et le boucher à d'autres.

Un second, qui avait fait de rapides progrès dans la lecture, avisant sur les murs de Paris une grande quantité d'affiches de couleurs variées, avait remarqué sur un certain nombre de ces affiches ces mots écrits en gros caractères : « CHIEN PERDU ; *récompense honnête*, etc., » et avait proposé au capitaine de faire placarder sur tous les murs de Paris de petites affiches du même genre, sur lesquelles on donnerait le signalement de Flammèche, en promettant également une récompense honnête à celui qui...



Mais le capitaine l'avait judicieusement interrompu en lui faisant observer que s'il paraissait reçu qu'on réclamât ainsi UN CHIEN PERDU, il ne voyait pas qu'on eût jamais songé à faire l'application de ce moyen à la perte d'un ambassadeur.

Bref, ils étaient à bout d'expédients quand le hasard, qu'ils avaient oublié, vint un beau matin à leur aide en leur mettant fort à propos sous la main un abonné du *Diable à Paris* qui les mena rue Richelieu, à l'Hôtel des Princes.

CE QUI SE PASSA A L'HÔTEL DES PRINCES.

Baptiste étant devenu, par suite des incidents peu compliqués d'ailleurs que nous avons racontés au début de ce livre et grâce à la disparition tout à fait inattendue de Flammèche, un des plus utiles rouages de cette histoire, le lecteur bienveillant nous pardonnerait sans doute de consacrer ici quelques lignes à cet honnête serviteur, — ne fût-ce que pour lui rendre cette justice que, depuis qu'il cumulait les triples et délicates fonctions de secrétaire d'ambassade, de rédacteur en chef et de valet de chambre, il avait, par une ponctualité qui ne se trouva pas une fois en défaut, justifié l'absolue confiance de son maître. Mais Baptiste joignant à toutes ses autres qualités celle d'être extrêmement modeste, nous nous bornerons à dire, pour ne point le blesser dans ce bon sentiment, qu'au moment même où le capitaine sonna à la porte ce modèle des serviteurs venait, le plumeau en main, d'épousseter les meubles du cabinet de son maître avec un soin égal à celui qu'il y aurait mis si Flammèche l'eût quitté le matin pour y revenir le soir même.

Le capitaine, qui avait la main hardie, ayant sonné avec quelque vivacité, l'idée vint un instant à Baptiste que c'était peut-être son maître

qui, sorti depuis un an, se décidait enfin à rentrer; — mais tout en allant ouvrir, il fit réflexion que, quand on part comme Flammèche était parti, c'est qu'on peut revenir sans s'arrêter ainsi aux cérémonies de la porte; aussi n'éprouva-t-il aucune déconvenue quand, au lieu de voir son maître, il se vit face à face avec le capitaine, qui était suivi de tout son monde.



« M. Flammèche est-il chez lui? » demanda le capitaine d'une voix qu'il s'efforçait de rendre agréable.

On sait que Baptiste était fort bref en ses discours.

« Non, répondit-il au capitaine.

— Et depuis quand est-il sorti? dit le capitaine.

— Depuis un an, dit Baptiste.

— Diable! reprit le nouvel envoyé de Satan; et savez-vous quand il rentrera?

— Je n'en sais rien, répliqua Baptiste.

— De par l'enfer, » s'écria le capitaine oubliant tout à coup que son rôle pouvait être de cacher son jeu...

Baptiste, voyant que le capitaine s'échauffait, lui ferma la porte au nez.

Sur quoi, abjurant toute réserve, le capitaine, après avoir crié et tempêté de façon à ameuter contre lui tous les garçons de l'hôtel, se mit intrépidement à faire le siége de l'appartement de Flammèche, comme s'il eût disposé de tous les diables de l'enfer.



Mais par malheur pour lui la rue Richelieu est une rue où rien ne manque, pas même les agents de police; — à la réquisition du maître de l'hôtel, l'un d'eux s'en alla chercher la garde; si bien que l'infortuné capitaine fut, après une résistance héroïque, arrêté et conduit, pieds et poings liés, faut-il le dire? — au violon d'abord, et puis après, devant M. le commissaire de police du quartier.

Là (historien véridique, nous sommes obligé de ne rien déguiser), là, le pauvre capitaine, sur cette réponse, la seule qu'on pût tirer de lui : « qu'il était venu de l'autre monde en celui-ci pour s'emparer du

secrétaire intime de Satan, qui devait y être caché, » fut déclaré atteint de folie, et par suite enfermé à Charenton.

Des diables qui étaient venus avec lui, pas un n'eut le courage de partager son sort. — Tous, voyant que les affaires de leur chef allaient mal, s'étaient lâchement esquivés à la faveur du désordre que causa la défense de l'intrépide capitaine; et comme ils se trouvèrent bientôt sans ressource sur le pavé de Paris, force leur fut de chercher à s'employer.

Les uns trouvèrent à se caser au Vaudeville, où ils essayèrent de faire pièce à Flammèche en lui prenant le titre de son livre; les autres, sous divers noms, se répandirent dans les divers théâtres de Paris, qui furent en un clin d'œil inondés d'un déluge de chefs-d'œuvre où le diable avait nécessairement le beau rôle.— On en compta jusqu'à dix-sept, et nous donnerons ici le nom de quelques-uns, pour l'instruction de la postérité : *les Sept Châteaux du diable; — les Trois Péchés du diable; — les Premières Armes du diable; — Satan* ou *le Diable à Paris; — Paris diabolique;* — etc., etc., etc.

Le diable une fois à la mode, on ne vit plus partout que diables et diableries, au grand scandale de ceux-ci et à la plus grande joie de ceux-là; les murs en furent couverts, les maisons en furent pleines.

Quand tous les théâtres furent pourvus, quelques-uns, dit-on, s'allèrent mettre, en désespoir de cause, au service des ennemis, littéraires ou non, du livre que voici, et vécurent ainsi pendant quelques jours du produit de quelques pages qu'ils écrivirent, — contre tout ce qui réussit en général et contre *le Diable à Paris* en particulier, — dans deux petites revues, dont l'une va encore plus mal que l'autre, sans doute parce qu'elle va plus souvent; mais il faut vivre, ce mot explique bien des choses, et tout bon apôtre trouvera que c'est justice que l'envie s'attache au succès et que la faim serve l'envie. Mais de ceci à quoi bon parler? et veuille le ciel, — pour que toute jalousie s'apaise, — que ces renards de la fable trouvent enfin ce qui leur manque, c'est-à-dire quelques douzaines d'abonnés!



Un des mieux avisés, sans contredit, ce fut le plus obscur d'entre eux; celui-ci endossa sans vergogne une veste de cuisinier, — et ouvrit, tout près des boulevards, rue de la Lune, un restaurant de bonne mine — où, jusqu'à présent, tout semble aller pour le mieux. Fasse la bonne étoile de l'hôtelier du *Diable à Paris* qu'il n'ait point à héberger les autres diables, ses confrères!

Quant à l'infortuné capitaine, comme il s'opiniâtra d'autant plus dans sa folie qu'il était fou comme beaucoup d'autres peut-être avec tout son bon sens, — les portes de son cabanon restèrent impitoyablement fermées sur lui, — si bien que, n'entendant parler ni de lui ni de ses compagnons, et de Flammèche pas davantage, Satan, après toutefois s'être abandonné à quelques petits accès de colère dont trembla tout le noir empire, prit le sage et spirituel parti de faire son deuil de ses deux ambassadeurs. Disons que ceci lui fut d'autant plus facile que l'imperturbable Baptiste ne manqua pas de lui envoyer, comme si de rien n'eût été, son bulletin hebdomadaire; — ce que voyant, Satan finit par trouver que tout était pour le mieux sur terre comme aux enfers. « D'ailleurs, se disait-il, en pensant à Flammèche pour qui il se sentait toujours quelque faiblesse, si le pauvre garçon est véritablement amoureux là-haut, il est clair qu'il n'y reste pas pour son plaisir, et qu'il est plus à plaindre qu'à blâmer. — Et puis, se disait-il encore, en tournant et retournant sa nouvelle livraison, ce serait bien le diable si tout ceci n'avait pas une fin. Tout vient à point à qui sait attendre... attendons. Dans ce petit monde, d'où toutes ces jolies choses m'arrivent, — il n'y a rien d'éternel. »

P.-J. STAHL.



DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX MESSIEURS, se promenant leur chapeau à la main.

PREMIER MONSIEUR. — C'est un pari que j'avais fait, et des plus plaisants.

SECOND MONSIEUR. — Oui-da! J'en ai beaucoup entendu parler.

PREMIER MONSIEUR. — Je ne l'avais vue qu'une fois en ma vie; mais c'était assez pour moi.

SECOND MONSIEUR. — Et vous osâtes en faire la gageure, sur ce simple souvenir?

PREMIER MONSIEUR. — Elle m'était demeurée là, vous dis-je, et rien de ce qui est entré là n'en sort.

SECOND MONSIEUR. — Vous êtes un terrible homme! Mais comment en fîtes vous la conquête?

PREMIER MONSIEUR. — J'avais parié, comme vous savez, que je la posséderais sous trois mois.

SECOND MONSIEUR. — C'était beaucoup vous engager.

PREMIER MONSIEUR. — *Audaces fortuna...* J'avais été poussé à bout : j'étais résolu à n'y rien épargner.

SECOND MONSIEUR. — Et c'est à Berne que vous la découvrîtes!

PREMIER MONSIEUR. — Incontinent après le pari, je courus chez le père Sabran, rue de Ménars, où je l'avais vue autrefois.

SECOND MONSIEUR. — Bon!

PREMIER MONSIEUR. — Il était parti pour Florence, et ne l'avait point laissée derrière lui : il n'avait garde, car, si vous avez connu le père Sabran, vous devez savoir que c'était un gaillard qui s'y connaissait.

SECOND MONSIEUR. — Certes, et c'est à quoi il s'est ruiné.

PREMIER MONSIEUR. — J'arrive à Florence : le père Sabran était mort.

SECOND MONSIEUR. — Mort?

PREMIER MONSIEUR. — Absolument : c'était un homme fatigué.

SECOND MONSIEUR. — S'il était mort, vous en dûtes concevoir de l'espoir, — *expectata dies...*

PREMIER MONSIEUR. — Comme vous dites, mais après avoir retourné

Florence, comme je vous retourne ce gant, j'appris qu'elle devait être à Rome.

SECOND MONSIEUR. — Vous y allâtes?

PREMIER MONSIEUR. — J'y courus à bride abattue, *quadrupedante putrem;* mais comme j'arrivais par une porte, elle sortait par l'autre, en trousse d'un académicien, Suisse de nation.

SECOND MONSIEUR. — *Spes delusa!* fâcheux contre-temps!

PREMIER MONSIEUR. — Ce n'est pas tout. Voilà ma femme qui me tombe sur le dos.

SECOND MONSIEUR. — A Rome?

PREMIER MONSIEUR. — A Rome!

SECOND MONSIEUR. — Ah! ah! ah!

PREMIER MONSIEUR. — L'inquiétude, la jalousie peut-être, l'avaient lancée à ma poursuite.

SECOND MONSIEUR. — *Genus irritabile;* — enfin?

PREMIER MONSIEUR. — Enfin, je lui avouai tout : elle se fâcha modérément, et, bref, elle voulut m'accompagner dans mes recherches. Je partis avec elle pour la Suisse.

SECOND MONSIEUR. — Avec votre femme? (Il rit.)

PREMIER MONSIEUR. — Avec ma femme, et c'est à Berne enfin, mon cher monsieur, que je gagnai mon pari. Je l'y trouvai, — *rem acu tetigi.* Je la possède depuis ce temps-là, et je ne regrette ni l'argent ni l'ennui qu'elle m'a coûtés. — La voici. (Il tire de sa poche une petite édition de Juvénal.)

SECOND MONSIEUR. — Ne me ferez-vous pas voir la virgule, objet du pari?

PREMIER MONSIEUR. — C'est celle que voici. Remarquez : c'est une édition faite par les jésuites : il n'en reste plus que cet exemplaire. Voyez un peu le sens que donne à ce vers la virgule placée après le second mot.

SECOND MONSIEUR. — (Après avoir lu.) Ho! ho! ho! *Le latin dans les mots...*

PREMIER MONSIEUR. — N'est-ce pas? Ma femme n'a jamais voulu comprendre. Je vais faire mon cours. Bonsoir.

SECOND MONSIEUR. — Et moi, ma classe : adieu. (Ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

DEUX DAMES.

PREMIÈRE DAME. — Mon Dieu! laissez-les aller, ma chère.

SECONDE DAME. — Soit! Vous avez vu Rome, de cette affaire?

PREMIÈRE DAME. — Oui, c'est très-joli.

SECONDE DAME. — Votre mari a fini par trouver ce qu'il cherchait?

PREMIÈRE DAME. — Oui.

SECONDE DAME. — Et vous, n'avez-vous rien rapporté de ce voyage?

PREMIÈRE DAME. — Je vous demande pardon.

SECONDE DAME. — Quoi donc?

PREMIÈRE DAME. — Ce jeune Romain qui nous suit. (Elles s'éloignent.)

SCÈNE III.

LE JEUNE ROMAIN, tenant un livre, puis SÉBASTIEN.

LE JEUNE ROMAIN. — *La tavola*, la table; *il fazzoletto*, le mouchoir.

SÉBASTIEN. — (L'abordant.) Que diable étudies-tu là, Pierre? Viens-tu au cours?

LE JEUNE ROMAIN. — Appelle-moi Pietro, désormais, dans les lieux publics. J'étudie l'italien. Pendant les vacances, j'ai rencontré à Rome cette dame que tu vois là-bas; elle me prend pour un Romain. Je ne puis pas décemment lui écrire en pur français. Je prétends lui gazouiller du toscan avant peu. *La tavola*, la table; *il fazzoletto*, le mouchoir. (Il s'éloigne.)

OCTAVE FEUILLET.





— Je vous garde un coupon pour Chantereine, jeudi, mon petit Charles : je joue la « Fille d'honneur. » — Ça sera drôle! — ... Tous mes amis viennent. — Ça sera plein!



L'ÉTUDE.

« Te voilà donc enfin, monstre souillé de crimes ! »



Madame Charmant, vous avez dit votre scène du pavillon comme un ange : c'est parfait! mais ne montez pas l'escalier si vite : faut laisser à sir Arthur le temps de se tuer.



Ah! Seigneur, protégez une vierge chrétienne.



« . . . . A l'heure du danger,
Mes sœurs, mes faibles sœurs, sans défense on nous laisse !
Eh ! comment pourrions-nous sauver notre jeunesse
Et nos foyers qu'on livre à l'or de l'étranger ? »



J'avais demandé un petit chapeau... mais votre patron n'en fait jamais qu'à sa tête!



— Nous soupons chez Véry, Chozikof et moi, avec M[lle] Beaupertuis... Viendrez-vous, ma charmante? — Votre proposition, Monsieur le comte, est de nature à compromettre gravement les intérêts de notre fidèle alliée l'Angleterre... Toutefois nous y réfléchirons; mais, quoi que nous ayons résolu, nous garderons le secret à la Russie; nous vous en donnons, Monsieur le comte, notre parole royale.



— Un rôle charmant. — Quoi? — Un tambour. — Encore! Mais, auteur de mes maux, vous ne pouvez donc rien faire sans tambours ni trompettes?



Voilà M. Granger qui apporte le bancal à Madame. Il y a aussi un chasseur qui apporte un bouquet et un billet; le bouquet ne sent rien, mais le billet sent bon.



LE ROLE.

« Vois : les flots de la mer inhumaine n'ont rien laissé pour nous sur le sable. Le vent meurtrier du désert a passé sur l'arbre du voyageur, dont la branche, hélas ! est stérile... Hélas ! mes yeux ont en vain cherché les grains nourriciers dans l'herbe odorante que l'ouragan a fauchée, et dans les nids abandonnés les petits des oiseaux du rivage !... O ma mère... ma mère ! . j'ai faim ! » — Eh bien, v'là ton café, Titine.



— Ici, c'est la route au fond de la vallée, et me voilà dans ma berline, dont l'essieu se brise à vingt pas de ton chalet.

— Ça n'est pas vrai: c'est le sommet de la montagne, puisque je viens de traire mes blanches brebis, et que je cueille des fraises pour ton déjeuner.



AU PETIT LEVER.

1er Feuilleton. — Il est impossible de montrer plus d'esprit, plus de gaieté, plus de finesse, que ne l'a fait madame Polydor dans le rôle de Suzette; il est impossible d'être plus gentille et mieux tournée.

2e Feuilleton. — Décidément, madame Polydor se montre de plus en plus insignifiante dans le rôle de Suzette.

3e Feuilleton. — Etc., etc., etc., etc.

SOUS LE MARRONNIER DES TUILERIES

PAR OCTAVE FEUILLET

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOURGEOIS.



PREMIER BOURGEOIS. — Qu'y a-t-il, compère? vous avez la mine douloureuse, ce matin.

SECOND BOURGEOIS. — Mais vous semblez singulièrement triste vous-même, père Mathias.

PREMIER BOURGEOIS. — C'est que je viens de reconnaître que je m'étais trompé sur la vocation de mon fils.

SECOND BOURGEOIS. — J'ai de mon côté le même sujet d'affliction.

PREMIER BOURGEOIS. — Cela est singulier. Mon fils, dès son bas âge, n'aimait rien tant que de compter sur ses doigts, et de plier les mouchoirs de sa mère. Je le vouai au commerce.

SECOND BOURGEOIS. — C'est comme le mien, père Mathias. Rien de plus clair en apparence que sa vocation. Il ne pouvait souffrir d'être habillé autrement qu'en artilleur, et dès huit ans il battait du tambour de façon à surprendre tout le monde. Je l'ai fait étudier pour être militaire.

PREMIER BOURGEOIS. — Eh bien! croiriez-vous que mon drôle n'a jamais pu discerner le mètre de l'aune, ni le coton de la soie? c'est ce que vient de me déclarer son patron.

SECOND BOURGEOIS. — Le mien vient de prendre la fuite dans une escarmouche.

PREMIER BOURGEOIS. — Et cependant mon fils est rempli de moyens.

SECOND BOURGEOIS. — Cela ne m'étonne pas, père Mathias, car le mien est plein de courage. Adieu. (Ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

Deux étrangers arrivent de deux côtés opposés et s'arrêtent devant le marronnier, dont ils considèrent le feuillage naissant. — 20 mars.



PREMIER ÉTRANGER, à part. — Il est en fleur. Rien n'est plus vrai. C'est un arbre merveilleux.

SECOND ÉTRANGER, à part. — Ces Français sont un peuple fanfaron; il n'y a pas plus de fleurs que sur ma main, à cet arbre.

PREMIER ÉTRANGER, à part. — Je le croyais moins élevé.

SECOND ÉTRANGER, à part. — C'est un petit arbre, à tout prendre.

PREMIER ÉTRANGER, à part. — Ma foi, je suis bien aise de l'avoir vu.

SECOND ÉTRANGER, à part. — Je ne le voudrais pas dans mon jardin, quand le roi me l'offrirait. (Ils s'éloignent.)

SCÈNE III.

UN GÉNÉRAL ET SA FEMME.

LE GÉNÉRAL. — Il me semble que nous pourrions nous asseoir là, si vous le trouvez bon, Nancy.

NANCY. — N'avez-vous pas un ordre à prendre au château?

LE GÉNÉRAL. — Précisément. — J'irai dans un moment, et vous m'attendrez là deux minutes. (Ils s'assoient sous le marronnier.) Ces premiers jours de printemps sont intolérables.

NANCY. — Ce n'est pas ce que disent les poëtes, mon cher général.

LE GÉNÉRAL. — Je voudrais qu'on leur mît un sac sur le dos, à vos poëtes, ma chère, pour leur apprendre à juger les choses.

NANCY. — C'est une mesure fort désirable, monsieur.

LE GÉNÉRAL. — A propos, est-il vrai que j'aie autant bruni qu'on le dit, — en Afrique?

NANCY. — Vous?

LE GÉNÉRAL. — Oui, moi.

NANCY. — Bruni?

LE GÉNÉRAL. — Sans doute. On m'en a fait compliment hier, et je vous avoue que j'en serais charmé.

NANCY. — Pourquoi cela ?

LE GÉNÉRAL. — Parce que cela sied à un homme, — surtout lorsqu'il est militaire, et qu'il a la barbe noire. Est-ce votre avis ?

NANCY. — Oui, général. — Qu'est-ce qui nous salue, là-bas?

LE GÉNÉRAL. — C'est Beaudouin. Le pauvre diable! savez-vous ce que lui vient de faire sa femme?

NANCY. — Pas du tout.

LE GÉNÉRAL. — C'est très-plaisant. Mais je ne puis guère me permettre de vous en faire part.

NANCY. — Comment vouliez-vous alors, monsieur, que je l'eusse appris d'un autre ?

LE GÉNÉRAL. — C'est juste. — Au reste, voici ce que c'est. Vous savez, Nancy, que les histoires d'aides de camp séducteurs sont aussi connues que celles du vol à l'américaine. — Eh bien! ne voilà-t-il pas Beaudoin qui présente son aide de camp à sa femme, et qui lui donne place à la table, au feu, et...

NANCY. — Général, c'est un conte de bivouac, ceci.

LE GÉNÉRAL. — Bref, ma chère, le dénoûment est mêlé de circonstances tellement inouïes, que les meilleurs amis de Beaudouin, et je suis du nombre, ne savent à quel saint se vouer pour ne pas lui rire au nez.

NANCY. — Je ne comprends pas que l'on rie d'un mari trompé, à moins qu'il ne soit lui-même un homme à bonnes fortunes.

LE GÉNÉRAL. — Oui, sans doute. Mais Beaudouin, ma chère, c'est une exception. Je vous dis qu'il y a des détails qui dérideraient un podestat. (Il rit.) — Ah! tenez, Nancy, voici Lespars, de qui je vous ai parlé.

NANCY. — Qui ça, Lespars?

LE GÉNÉRAL. — Qui était mon aide de camp il y a deux mois.

NANCY. — Ah ! c'est possible.

LE GÉNÉRAL. — Comment, c'est possible ! — Je me suis tué avant-hier à vous conter l'histoire de sa blessure près d'Ouchda! C'est lui qui fit ce beau coup de sabre avec un chef kabyle.

NANCY. — Je croyais que vous m'aviez dit qu'il était mort.

LE GÉNÉRAL. — Non, puisque le voilà.

NANCY. — Qui? est-ce ce jeune homme en gilet blanc?

LE GÉNÉRAL. — Non, — pas celui-là; plus près de la statue, là, une fine tête, de petites moustaches relevées.

NANCY. — Il n'a pas une tournure militaire.

LE GÉNÉRAL. — Rien n'est plus trompeur que la mine du gaillard. Si vous l'entendiez parler, c'est une jeune fille. — Il faudra que je vous le présente, si vous le permettez.

NANCY. — Je veux bien. Seulement vous m'aurez bientôt présenté tout votre régiment, si vous n'y prenez garde.

LE GÉNÉRAL. — Allons, ma chère! un de plus ou de moins, qu'importe?

NANCY. — On peut aller loin avec ce principe.

LE GÉNÉRAL. — Je vais vous le chercher. Il vous tiendra compagnie pendant que j'irai au château; voulez-vous?

NANCY. A votre guise, général. (Le général revient l'instant d'après, suivi de Lespars.)

LE GÉNÉRAL. — Ma chère, c'est Lespars, de qui je vous ai parlé.

NANCY. — Ah! monsieur! — Veuillez vous asseoir.

LE GÉNÉRAL, bas, à Lespars. — Ne vous laissez pas intimider : elle est excellente au fond. — (Haut.) Je vais au château, Nancy. Monsieur vous servira de porte-respect. Excusez-moi, Lespars, je reviens tout à l'heure.

(Le général s'éloigne.)



SCÈNE IV.

NANCY, LESPARS.

NANCY. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu cette nuit, mon ami, et pourquoi me demander un rendez-vous sous ce marronnier?

OCTAVE FEUILLET.

SOUS LES TILLEULS DE LA PLACE ROYALE

UNE VIEILLE DAME, assise; UN VIEUX MONSIEUR, assis près d'elle; UN VIEUX DOMESTIQUE, en livrée; UN VIEUX GRIFFON.

LA VIEILLE DAME, prenant une prise dans une tabatière à portrait. — Oui, mon cher monsieur, voilà un an que j'ai l'indiscrétion de vous remarquer chaque matin sur cette place, et je vous remarque d'autant mieux qu'il n'y a guère que vous et moi à une lieue à la ronde qui n'ayons pas l'air de marchands de toile. — Pardon, je suppose que vous avez une tabatière?



LE VIEUX MONSIEUR, poliment, et tirant de sa poche une tabatière à portrait. Oui, madame.

LA VIEILLE DAME. — C'est heureux, car j'avoue que je n'aime pas à faire de la mienne un bénitier. C'est un genre de politesse qui est d'un goût qui n'est pas le mien.

LE VIEUX MONSIEUR, souriant. — Je suis surpris qu'on n'ait pas encore eu l'idée d'établir des tabatières publiques.

LA VIEILLE DAME. — Cela viendra, mon cher monsieur. J'ai un neveu qui fume, — telle que vous me voyez.

LE VIEUX MONSIEUR, caressant un rayon de soleil sur son genou. — Charmante matinée!

LA VIEILLE DAME. — Puis-je me flatter que j'entre pour quelque chose dans ce — charmante matinée?

LE VIEUX MONSIEUR. — Il est vrai, madame, que j'y pensais.

LA VIEILLE DAME. — Hé! hé! vous ne l'aurez pas sur la conscience, m'est avis. N'importe. — Mais puisque nous sommes sur le chapitre des indiscrétions, — et je vous avertis que je ne taris point sur celui-là, — qu'y a-t-il de si touchant dans la façade de ce grand vilain hôtel rouge, — que vous vous jugiez dans l'obligation de soupirer chaque matin en le regardant? — Il y a quelque histoire là-dessous, et je vous avouerai que j'en suis curieuse.

LE VIEUX MONSIEUR. — Est-ce que vraiment je soupire d'une façon ostensible, madame?

LA VIEILLE DAME. — Mon Dieu, oui! — Si visiblement que je l'ai remarqué, — moi qui n'ai jamais prêté grande attention à ces choses-là.

LE VIEUX MONSIEUR. — Ah! madame, que je vois de malheureux dans ce seul mot!

LA VIEILLE DAME. — Le méchant homme! Il me refuse une histoire dont je suis éprise violemment, et me distille des fadeurs dont je n'ai que faire! (Au vieux domestique.) — Lépine, promenez un peu Zamor. (Lépine sort avec le griffon.) — Bien! maintenant, mon cher monsieur, je vous écoute.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous avez, madame, une façon de vouloir, qui, je m'en doute assez, a toujours été irrésistible.

LA VIEILLE DAME. — C'est possible, — cela ne vous regarde pas. Contez-moi cette histoire.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je vous dirai qu'elle est un peu haut troussée.

LA VIEILLE DAME. — Je le verrai bien.

LE VIEUX MONSIEUR. — Soit! la voici : — Histoire du mouton de la présidente.

LA VIEILLE DAME. — Oui-da!

LE VIEUX MONSIEUR. — Du temps que j'avais des cheveux...

LA VIEILLE DAME. — C'était, monsieur, j'imagine, avant la grande révolution?

LE VIEUX MONSIEUR. — Oui, madame, et c'est une des choses excellentes qu'elle fit disparaître. Je les avais naturellement bouclés, en manière de toison, et la poudre, que je ne leur ménageais point, venait en aide à la nature pour en faire à ma bonne mine un encadrement surprenant.

LA VIEILLE DAME. — Je vous ferai observer que je suis forcée de vous croire sur parole.

LE VIEUX MONSIEUR. — L'hôtel que voici, madame, était alors habité par le président de M***, dont la femme, étant d'une famille de gens d'épée, n'avait jamais fort goûté la robe.

LA VIEILLE DAME. — Et vous étiez d'épée?

LE VIEUX MONSIEUR. — Aussi vrai que son mari était de robe. Il en résulta qu'une belle nuit... Mais, auparavant, il est bon de vous dire que, donnant fort dans les modes du jour, la charmante présidente se faisait suivre partout d'un petit mouton tout enrubanné de rose.

LA VIEILLE DAME. — Elle était donc charmante, cette présidente?

LE VIEUX MONSIEUR. — Petite, fraîche, enfantine, sautillante, rusée comme un diable, et brave comme un lion.

LA VIEILLE DAME. — Peste! voilà une présidente bien gaillarde!

LE VIEUX MONSIEUR. — Bref, vers la fin d'une de ces nuits dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler, je m'esquivais par une fenêtre du premier, d'où j'avais coutume, à l'aide d'un treillage, de descendre dans le jardin, quand un grand laquais du président m'apparut brutalement : je n'eus que le temps de sauter dans une plate-bande, non pas sans laisser une poignée de mes cheveux entre les mains du drôle. — Le président, armé de cette fâcheuse pièce, entre à grand bruit chez sa femme, qui dormait comme une pauvre innocente. — Madame! madame! — Monsieur! monsieur! dit la présidente. — Madame! en vérité, vous me direz de qui sont ces cheveux! — Cela, des cheveux! c'est de la laine! Je vous prie de me laisser dormir. — De la laine! de la laine! Il n'y a point de laine, madame! c'est à moi que vous voulez la couper sur le dos! Un homme vient de sauter dans le jardin par une fenêtre de votre appartement. — Eh bien! qu'on le prenne! — Il est parti, madame vous savez bien qu'il est parti! — Ah çà! dit la présidente, se mettant sur son séant, expliquez-vous, monsieur. Que prétendez-vous avec vos cheveux? — Ce ne sont pas mes cheveux, madame, ce sont ceux d'un autre, et voilà justement ce dont je me plains. Me direz-vous de qui sont ces cheveux? — Pourquoi pas, si je le sais. Montrez-les-moi. — Mais à peine les eut-elle regardés, qu'elle éclata de rire et se mit à mordre ses draps dans des convulsions de joie interminables. — Ah! vraiment, dit-elle enfin au président ébahi, — je l'avais deviné, c'est mon mouton! Votre domestique et Perrette se seront fait une peur réciproque, et la pauvre bête se sera sauvée dans le jardin. — C'est là que je vous tiens, dit le président : depuis quand un mouton est-il poudré? — Le mien l'est, monsieur, nous le poudrâmes hier soir, moi et ma fille de chambre, pour me

divertir. — Il est inutile d'ajouter, madame, que Perrette fut en effet trouvée dans le jardin, et qu'elle était poudrée de la tête à la queue, et si agréable en cet état, que le président en faillit mourir de rire. Il n'eut garde de manquer à en faire le récit partout, finissant toujours par se tordre en disant : C'était le mouton de ma femme! — D'où l'on m'appela le mouton de la présidente. — Hélas! je fus heureux, madame, jusqu'au jour où la présidente, donnant de plus en plus dans la bergerie, se mit en tête qu'un seul mouton, — si bien poudré qu'il fût...

LA VIEILLE DAME. — Vertu de ma mère! monsieur.

LE VIEUX MONSIEUR. — Plait-il, madame?

LA VIEILLE DAME. — Continuez.

LE VIEUX MONSIEUR. — De sorte qu'au bout d'un certain temps le président aurait dû dire, en bonne conscience : — le troupeau de ma femme!

LA VIEILLE DAME. — Et qui habite l'hôtel aujourd'hui, cher monsieur?

LE VIEUX MONSIEUR. — Je ne sais. Vous comprendrez ma répugnance à y aller voir. La présidente émigra, et j'ai ouï dire qu'elle se remaria à l'étranger.

LA VIEILLE DAME. — Ah! fort bien! — Vous avez sur votre tabatière un pastel qui me paraît distingué. C'est un portrait... un portrait de femme!...

LE VIEUX MONSIEUR, souriant. — Vous êtes pénétrante, madame. Tenez, qu'en pensez-vous?

LA VIEILLE DAME. — Amusez-vous à regarder la mienne pendant ce temps-là. (Ils font l'échange de leurs tabatières.)

LE VIEUX MONSIEUR, regardant la tabatière de la vieille dame. — Ciel! c'est impossible!

LA VIEILLE DAME. — Ah çà! permettez, chevalier. — J'en aurais autant à vous dire. — Vous êtes un fat. Offrez-moi votre bras jusqu'à mon hôtel. Je ne sais trop si je vous dois rendre mon portrait, que vous allez montrer par les rues.

LE VIEUX MONSIEUR. — De grâce, chère présidente!... Et me permettez-vous de vous rendre le mien?...

LA VIEILLE DAME. — Je ne vous le demandais pas. — Lépine, portez Zamor. (Montrant le griffon.) Voilà, — avec vous, chevalier, — tout ce qui me reste de mon — troupeau. (Ils s'éloignent.)

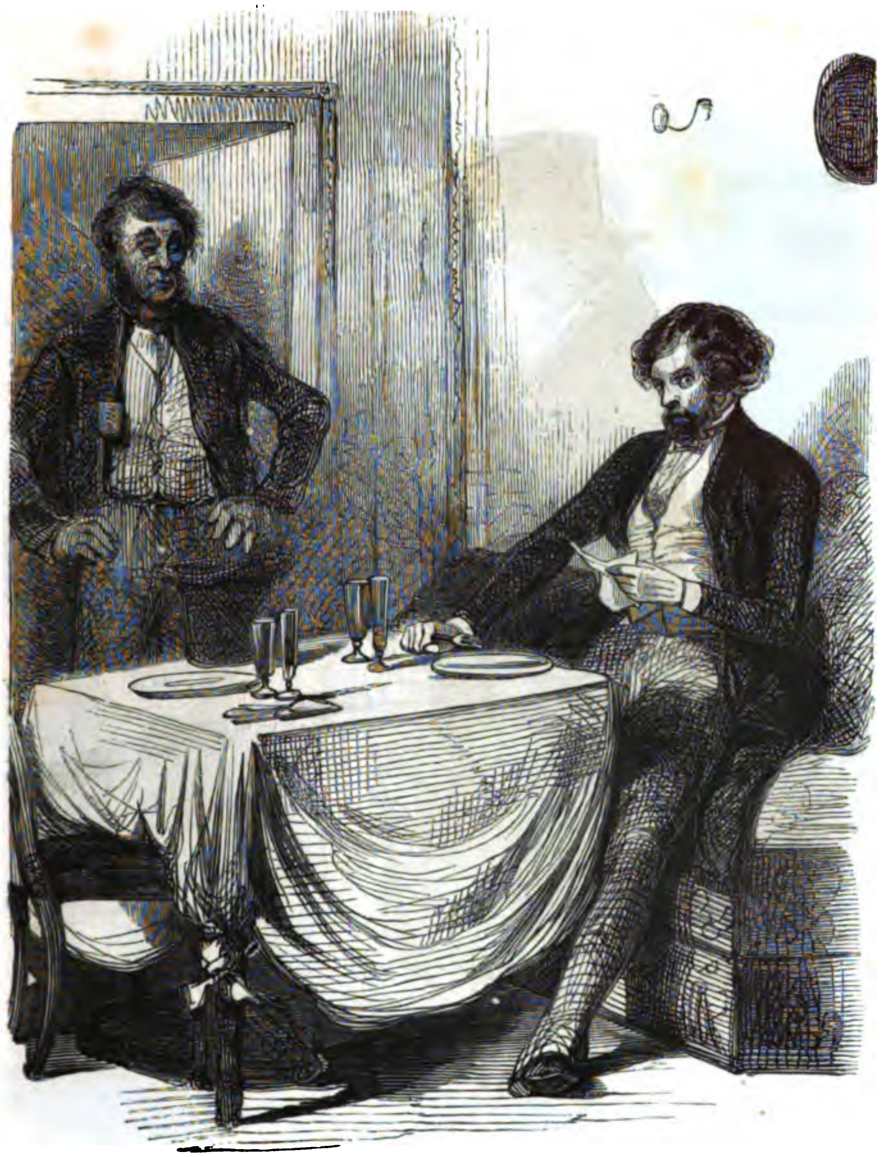
OCTAVE FEUILLET.



— C'est égal, je trouve que le parrain de la petite vient trop chez nous... — Ces noisettes-là ne sont guère bonnes! — Et ça fait jaser... tu sais bien que ce n'est pas pour moi que je dis ça; tu me connais... — Oh! tu feras ce que tu voudras, mais tu passeras pour un homme sans caractère... En v'là encore une creuse.



— Voyons, Coquardin, que diable ! il faut se faire une raison !... et d'ailleurs, en êtes-vous bien sûr ? — Sûr !... Ils sont à Saint-Cloud, à l'heure qu'il est, comme nous voilà ici... — Hum !



A un monsieur Anatole qui attend dans un cabinet de la Poissonnerie.

D'un cabinet chez Pétron.

Monsieur,

Dans la pièce voisine de celle où je dîne ici avec mon épouse, une voix de femme, s'adressant à de joyeux convives, s'est écriée : « Et mon Anatole ingénu qui m'attend à la Poissonnerie! » et, après des rires indécents, la même voix a ajouté : « Attends, attends, mon petit! » Je m'empresse, Monsieur, de vous donner avis de ce propos trop léger. Croyez à toute ma sympathie pour des chagrins bien touchants, quoiqu'ils soient, permettez-moi de le dire, souvent mérités dans des attachements illégitimes.

Général Baron Coquardeau.



— Voilà un gros Loulou qui vient passer toute la journée avec sa biche, oui!
— Mais comment fait-il donc, cet homme-là, pour être gentil comme ça?



Que voulez-vous? j'irai tout seul... Satanée migraine! Tu souffres donc bien?... Pauvre chat!



— Vraiment, dans ta position, tu as bien tort, ma chère petite, de laisser un vilain singe comme ça pendu sous tes yeux toute la journée... — Qu'est-ce que ça peut faire? — Ça fait que le petit dernier de Caroline ressemble à mosieu Coquardeau; voilà ce que ça fait!... C'est bien gai pour une mère!



— Voyons! Théodore! nous ne sommes donc plus la Bichette à notre petite maman?



Le v'là!... ôte ton chapeau.



LES MAITRESSES A PARIS

PAR LÉON GOZLAN

Ce mot n'a pas d'équivalents délicats dans la plupart des langues étrangères, par la raison que l'objet qu'il indique chez les autres peuples n'est pas comme parmi nous un être qui aime et qui est aimé. Les étrangers ont emprunté au vocabulaire grossier des sens des dénominations plus ou moins blessantes pour qualifier la femme choisie entre toutes que nous nommons en France *Maîtresse*. Leurs langues ingrates déshonorent sans pitié ce que la nôtre élève, elles souillent ce que nous parons de fleurs, elles tachent de boue le front que nous couronnons. Chez eux, la maîtresse est encore l'esclave antique, debout à l'angle du chemin ou accroupie dans l'ombre sur les degrés de marbre du palais; chez nous, la maîtresse procède de la chevalerie et de la royauté; elle a suivi Renaud et Tancrède aux croisades et s'est assise sur le trône avec Charles VII, François I[er], Henri III, Henri IV et Louis XIV. Agnès Sorel, Diane, Gabrielle, Montespan, nobles femmes, cœurs tendres, esprits charmants! Sans elles les princes sur la volonté desquels elles ont régné n'auraient eu ni courage, ni délicatesse, ni loyauté, ni distinction. Ils n'auraient été que rois.

PUISSANCE RENFERMÉE DANS LE MOT : — MAITRESSE.

La *maîtresse* n'est pas la femelle du *maître,* comme une définition inexacte semblerait le laisser croire. Elle s'appelle maîtresse, parce qu'elle est tout simplement le maître. Elle est maîtresse, ou de la volonté, ou des actions, ou de la pensée, ou des secrets, ou de la fortune,

ou de l'honneur, ou de la vie de l'homme, ce qui ne laisserait pas grande autorité au maître si elle en avait un; et voilà pourquoi elle se nomme à bon droit maîtresse.

Quand on dit : « M. le comte se promenait aujourd'hui au Bois avec sa maîtresse, » cela signifie que la maîtresse de M. le comte a voulu aller se promener au Bois, non pas à cause de l'envie que celui-ci en avait, mais malgré son envie.

J'ai mené ma maîtresse au bal, je conduirai cette année ma maîtresse en Italie ou aux eaux, je vais chez ma maîtresse, cela veut dire, dans les mœurs parisiennes, ma maîtresse veut que je la mène au bal, que je la conduise en Italie, et elle consent à me recevoir chez elle.

Ainsi une maîtresse parisienne vous laisse faire, non pas tout ce que vous voulez, mais bien tout ce qu'elle veut. Cela n'a pas toujours été ainsi; on peut le voir par :

LES MAITRESSES ANTIQUES, QU'IL NE FAUT PAS CONFONDRE AVEC LES VIEILLES MAITRESSES.

Ouvrez le spirituel Horace, le mordant Juvénal, ou Ovide, et vous vous convaincrez qu'à Rome les maîtresses ne pouvaient sortir que du rang des esclaves. Aussi étaient-elles loin de représenter, par l'autorité, la fantaisie, le caprice souverain, la maîtresse parisienne, qui vous choisit avant que vous ne l'ayez choisie. Au premier pli du front, au plus léger sillon à l'angle des tempes, au moindre changement de nuance dans la pureté du teint ou l'émail bleuâtre des dents, le maître la renvoyait à sa maison des champs, à ses cuisines ou au service du bain; et il s'en occupait ensuite autant que de la louve de Romulus.

Ce qui ôtait chez les Romains toute saveur à ces liaisons particulières, c'est le mépris qu'affectait la loi envers les femmes affranchies et les femmes esclaves. Elles étaient si peu considérées, que le mari qui les fréquentait publiquement ne passait pas pour adultère. Aucun opprobre, aucune flétrissure ne l'atteignait. Or, comme le nombre des femmes esclaves et des femmes affranchies étrusques, grecques, africaines, juives. formait l'immense majorité des femmes marchant sur le pavé de Rome, le concubinage y était aussi étendu que peu remarqué.

On voit que la maîtresse antique n'a rien de commun avec la maîtresse parisienne, si magnifiquement personnifiée dans celle qui osa dire un jour à son amant : « Quand finirez-vous de me compromettre? Vous ne cessez de vous montrer en public avec votre femme. »

LA FEMME ET LA MAITRESSE.

Le grand Albert, dans son fameux *Traité d'Histoire naturelle*, a écrit un chapitre fort érudit et fort ingénieux où il déroule la vaste série des êtres antipathiques; il les nomme tous, excepté deux qu'il a oubliés : la femme et la maîtresse. Autant vaudrait passer sous silence Adam et Ève en racontant l'histoire de la création du monde.

CE QU'EST LA MAITRESSE AUX YEUX DE LA FEMME PRISE DANS LE SENS D'ÉPOUSE.

Fût-elle belle comme Ninon, elle est sans beauté, sans grâce, surtout sans pudeur.

Fût-elle spirituelle comme Aspasie et madame de Sévigné, elle n'a pas l'ombre d'intelligence; elle est sotte, ennuyeuse, stupide.

Eût-elle la distinction d'une reine, elle est commune, vulgaire et grisette.

Ce jugement est injuste et faux, quoique la femme, dès qu'elle se croit trahie par son mari, fasse un retour sur elle-même pour savoir en quoi elle est inférieure à sa rivale. Jamais conseil de révision n'a soumis les conscrits à un examen aussi rigide. Il est rare que la femme ne finisse pas par découvrir la cause physique ou morale de sa défaite, et plus rare encore qu'elle ne la jette un jour comme un reproche à la face de son mari.

Ce fut après s'être convaincue avec raison de sa supériorité qu'une femme dit à la maîtresse de son mari, qui avait été autrefois son amie : « Ah! ma chère, si j'avais pu prévoir que mon mari aimât les dents gâtées! »

CE QU'EST LA FEMME AUX YEUX DE LA MAITRESSE.

La maîtresse parisienne a une peur instinctive de la femme de son amant. Elle s'attend toujours à la voir tomber sur elle. Cette terreur est la cause d'un dédain sans exemple. La maîtresse se dépeint la femme sous le jour le plus désavantageux et le plus ridicule. D'abord elle la voit très-vieille, fût-elle plus jeune qu'elle, ce qui arrive fréquemment; laide, cela va sans dire; mal mise, portant le cabas, un parapluie rouge et un tartan, fût-elle une des reines de la mode dans le haut monde parisien.

OPINION SUR LA MAITRESSE ET LA FEMME MARIÉE, ÉMISE PAR UN DE MES AMIS QUI N'A PAS ÉTÉ MARIÉ ET QUI N'A JAMAIS EU DE MAITRESSE.

« Je pense que la femme mariée, opposée à la maîtresse, représente le côté grave, noble et utile de la vie, le côté architectural, si l'on peut s'exprimer ainsi, celui sans lequel il n'y aurait pour l'homme ni repos, ni abri, ni dignité. Elle est encore le beau fruit qui renferme tous les pepins de la famille et de la société. Otez l'épouse, vous êtes bien près de supprimer la mère, non pas celle qui est uniquement chargée de produire des enfants, mais celle qui a mission de les aimer tendrement, de les élever, d'en faire des hommes et des citoyens. Ainsi la femme, selon le mariage, n'est pas moins que la société même, puisqu'elle est ce qui en constitue la force, la grandeur, la durée et la perpétuité.

« Voici maintenant ce que je pense de la maîtresse. Elle est le côté jeune et riant de la vie, elle en est le mois de mai, l'esprit, la verte poésie, l'imagination. Retranchez la maîtresse, vous retranchez nécessairement tout ce que l'imagination, la poésie et l'esprit enfantent de gracieux et de beau dans la sphère de l'idéal, c'est-à-dire les arts. Aussi se démontre-t-on facilement que les plus splendides œuvres (prenez au hasard) de la peinture, de la statuaire et de la poésie ont été inspirées par ces femmes indépendantes que nous appelons aujourd'hui maîtresses. Ne citez pas, il faudrait tout citer, enfermer le monde des arts tout entier entre des guillemets. Érudition facile, érudition blessante pour la femme du mariage. Mais pourquoi la blesserait-on? Elle est la raison, la maîtresse n'est que l'esprit; elle est l'ordre, la maîtresse n'est que l'enthousiasme; elle est le bon sens, la maîtresse n'est que le délire; elle est la terre, la maîtresse n'est que le ciel; non pas, expliquons-nous vite, celui où l'on va pour ses bonnes œuvres, mais celui où l'on voudrait aller pour ne faire aucune sorte d'œuvre, même une bonne. »

RÉFLEXION INGÉNIEUSE QUI RESSORT DE MON SUJET; MALHEUREUSEMENT ELLE N'EST PAS DE MOI, MAIS D'UN AUTEUR ESPAGNOL PEU CÉLÈBRE.

« J'ai connu, dit cet auteur peu célèbre, un jeune seigneur portugais « qui fut assez heureux pour épouser la jeune maîtresse qu'il adorait et « pour la voir mourir dès qu'elle fut sa femme. »

LES MAITRESSES DE CŒUR A PARIS.

Paris, qui passe pour la ville sceptique par excellence, est pourtant celle où se trouvent, avec toutes les conditions du dévouement le plus éthéré, les maîtresses de cœur. La province les rêve; Paris les tient en réserve pour ces milliers de jeunes gens qui accourent avec des trésors d'espérance et qui n'y rencontrent que des abîmes de déception. On les voit arriver avec une fougueuse suffisance et frapper aux portes de la gloire et de la fortune. Ces portes sont dures à s'ouvrir! Des années s'écoulent, les ailes de l'illusion se fatiguent, l'espérance tombe épuisée sur le seuil. Que deviennent alors ces pauvres exilés? Beaucoup s'éteignent dans les brumes du suicide : il y a tant d'eau et tant de ponts à Paris! Quelques-uns retournent à pied dans leurs villages, mais le plus grand nombre découvre à la fin une main protectrice sur laquelle il n'avait pas compté. Ce n'est pas celle de l'homme riche ou puissant auprès duquel une lettre de recommandation ou de mystification avait introduit à leur arrivée ces pauvres dupes.

Sur le carré de sa mansarde, le jeune provincial a vu voler un jour les plis d'une jupe blanche, glisser une jambe nue. Le lendemain, il a aperçu le corsage; le surlendemain, il a entendu chanter. Le chant, la jupe, le le corsage, annoncent la jeune fille aimante et gaie, pauvre et laborieuse, blanchisseuse ou fleuriste. Le hasard, ce brave garçon de hasard, fait qu'un beau soir on se prête de l'eau; un autre beau soir, de la lumière; un autre soir infiniment plus beau, la romance en vogue. Bientôt on ne se prête plus rien, on se donne tout : on n'a plus qu'un loyer à payer, quand on le paye. Enfin l'artiste a trouvé sa muse, celle qui le soutient, l'encourage, l'inspire, écoute ses vers, admire ses tableaux, copie ses romans ou ses drames. Quelle bonne créature que la maîtresse parisienne lorsqu'elle s'éprend d'un fol et joyeux amour pour celui qui n'a rien! Gai, elle rit avec lui; découragé, elle rit pour lui; malade, elle souffre avec lui; applaudi, elle s'exalte plus que lui; riche... elle a cessé d'être avec lui. Hélas! oui, c'est triste à écrire, mais c'est vrai. Presque tous ces grands talents, toutes ces illustres renommées qui deviennent l'orgueil de la science médicale, du barreau, de la littérature et des arts, seraient morts de froid et de faim sans la grisette parisienne, sans la maîtresse de cœur, qu'ils laissent mourir dans un grenier, à l'hôpital ou dans la rue. A maîtresse de cœur, maîtres en ingratitude.

Après cette maîtresse, celles qui vont passer sous nos yeux sont sans contredit d'un ordre plus brillant; mais impriment-elles un souvenir aussi doux, aussi tendre au fond du cœur? Je vous en fais juge, mon lecteur.

LES MAITRESSES D'ARGENT.

Sous ce titre s'ouvre devant nous une vaste galerie de portraits, car il y a :

1° La maîtresse qui vous aime autant pour vous que pour votre argent;

2° Celle qui vous aime plus pour votre argent que pour vous;

3° Celle qui ne vous aime que pour votre argent;

4° Celle qui vous aime plus pour vous que pour votre argent, et cependant qui aime l'argent.

Étudions d'abord :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME AUTANT POUR VOUS QUE POUR VOTRE ARGENT.

Celle-là ne sera pas longtemps, je le crains, dans les mêmes termes avec vous. Elle finira, tombant du côté par où elle penche, par préférer ce qui sonne dans la poche à ce qui brûle au fond du cœur. Un jour l'équilibre, péniblement maintenu, sera rompu tout à fait. Les très-jeunes maîtresses deviennent à Paris des exemples de ces conversions en faveur de l'argent, dès qu'elles ont acquis avec vous une expérience qu'elles ne peuvent mettre à profit qu'avec d'autres. Après avoir balancé, comme la tombe de Mahomet, entre l'aimant du cœur et l'aimant de l'argent, elles finissent, plus résolues que le cercueil du Prophète, par vous quitter avec une larme et un sourire, heureuses et tristes à la fois.

A dater de ce jour elles prennent place à côté de :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME PLUS POUR VOTRE ARGENT QUE POUR VOUS.

Les maîtresses de ce genre ont été de tout temps fort nombreuses dans la bonne ville de Paris, et c'est à elles, rien qu'à elles, que la littérature doit, inestimable avantage, ces amusantes, ces délicieuses comédies du XVIIIe siècle où l'on voit les fermiers à gilets d'or, à culottes de brocart, les financiers à bec-de-corbin-grugés par tant de spirituelles grandes dames dont les servantes, aussi friponnes qu'elles, s'ap-

pellent Nérine, Dorine et Marton. Dancourt s'est fait un nom en excellant dans la peinture un peu haute en couleur, mais fort divertissante, de ces femmes, qui dissolvent, plus activement que certains acides, l'or, l'argent et les pierres précieuses. Dans notre siècle, le vaudeville les a traduites avec moins de succès, par la raison qu'elles ont pris, au milieu de notre société moderne, une physionomie plus accusée qu'au XVIIIe siècle. Elles volaient Mondor et M. de la Rapinière, elles ne trompent même plus Arthur devenu banquier. Les ingénieuses roueries à l'aide desquelles elles plumaient tout vivants les financiers et les maltôtiers ont été remplacées par un traité en règle et fidèlement observé des deux parts : ce qui donne lieu à parler ici, mais très-succinctement, de la maitresse qui ne vous aime que pour votre argent.

LA MAITRESSE QUI NE VOUS AIME QUE POUR VOTRE ARGENT.

Cette glorieuse subdivision se compose des maîtresses qui vous aiment :

Rue de Grammont, pour trois cents francs par mois, les gants et les fleurs ;

Rue du Helder, pour quatre cents francs par mois et un groom ;

Rue Saint-Lazare et du Mont-Blanc, pour cinq cents francs par mois et une voiture à un cheval ;

Faubourg du Roule, deux mille francs par mois, le pavillon d'un hôtel, deux voitures, un cuisinier, un chasseur et deux chevaux.

Enfin, pour borner cette liste et non la clore, il faut encore citer celles qui aiment pour leur argent les princes et les ducs, et qui sont toujours obligées de plaider avec leur intendant quand elles veulent rentrer dans les frais de leur amour.

Ces maitresses blasonnées ont un profond dédain pour :

LA MAITRESSE QUI VOUS AIME PLUS POUR VOUS QUE POUR VOTRE ARGENT.

Cette maîtresse désintéressée s'expose à votre avarice ou à votre générosité, deux sentiments que les femmes détestent parce qu'elles n'admettent ni le despotisme ni les concessions. Afin de ne tomber ni dans les concessions ni dans le despotisme, elle creusera un piége innocent auquel vous vous prendrez avec une merveilleuse facilité. Nous allons indiquer ce piége, échantillon de bien d'autres, en rapportant un dialogue sténographié par une victime.

Frédéric dit à sa maîtresse, qui l'aime plus pour lui que pour son argent :

« Chère Herminie, tu me disais l'autre jour que tu devais deux cents francs à Mme Rampon, ta couturière. Les voici ; paye-la et débarrassons-nous-en.

— Merci, mon ami. »

Herminie court déposer l'argent dans son secrétaire.

Une semaine après, Frédéric, à propos de mille choses, dit à sa chère Herminie :

« Eh bien, as-tu payé le petit mémoire de Mme Rampon ? »

Herminie, avec un petit air gêné :

« Non, mon ami ; mais voici pourquoi : mon malheureux tapissier s'est présenté juste le jour où je comptais payer Mme Rampon, et il m'a obligée, — tu sais comme il est besoigneux ! — à lui acquitter son mémoire.

— Qui s'élevait ?

— A cent quarante francs.

— Fort bien. Il te manque donc à présent cent quarante francs pour faire face à la note de la couturière ?

— Mais oui...

— Les voici. Tes deux cents francs sont de nouveau complétés. Finis-en avec cette Mme Rampon.

— Oh ! oui, mon ami, nous n'y penserons plus. »

Dix jours s'écoulent, et Frédéric dit à Herminie, qui lui montre, pour savoir s'il est de son goût, un nouveau bonnet :

« Enfin as-tu terminé tes comptes avec ta couturière ?

— Pas précisément. Figure-toi que mon bijoutier est venu — on dirait un fait exprès ! — le lendemain du jour où tu m'avais complété les deux cents francs de Mme Rampon ; et il m'a suppliée — d'ailleurs il est déjà venu si souvent ! — de lui régler sa note, qui se monte à cent vingt francs.

— Mais la couturière, la couturière ?

— Ah ! dame ! je n'ai plus assez pour elle maintenant, puisqu'il ne me reste plus que quatre-vingts francs.

— Il s'agit donc, en ce cas, de te remettre une seconde fois le complément des deux cents francs destinés à Mme Rampon ?

— Si tu voulais..... »

Et Frédéric verse le complément, c'est-à-dire cent vingt francs. En sorte que Mme Rampon n'est pas encore payée et qu'Herminie a reçu quatre cent soixante francs.

Ce manége dure quelquefois plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois. On cite un de ces ménages de la main gauche où la femme paye depuis dix ans ses milliers de fantaisies personnelles avec deux cent dix francs dus au miroitier de la maison, que l'amant paye et qui est censé n'être jamais payé.

En général, il faut toujours exiger de sa maîtresse, et j'ajoute tout bas de sa femme, qu'elle acquitte immédiatement la dette pour laquelle vous lui donnez de l'argent. J'ai dit pourquoi.

D'UNE ESPÈCE DE MAITRESSE TRÈS-COMMUNE A PARIS ET DANS LES DÉPARTEMENTS.

Corneille a dit, dans un magnifique vers qu'il fait prononcer par Auguste, que, « monté sur le faîte, l'homme aspire à descendre. » Beaucoup de bourgeois parisiens justifient cette maxime, et non-seulement ils aspirent à descendre, mais ils descendent jusqu'à leurs cuisinières. Rien n'est commun à Paris comme ces unions intimes entre les maîtres et celle qui confectionne leur dîner. Elles sont longues, se découvrent tard, transpirent peu au dehors, mais elles ont leur drame et leurs nombreuses péripéties. Pour nous servir d'une expression empruntée à notre sujet, nous appellerons ces intrigues des *amours à l'étouffée*. Il en résulte un bouleversement social dont le proverbe suivant peut donner une idée.

AUGUSTINE ET SON MAITRE

PROVERBE EN UN ACTE ET UNE SCÈNE, REFUSÉ PAR LE THÉATRE FRANÇAIS

PERSONNAGES :

AUGUSTINE, cuisinière.
SON MAITRE, âgé de quarante ans, bel homme.

La scène se passe à Paris, rue Saint-Honoré. Le théâtre représente une chambre à coucher en désordre.

LE MAITRE, couché, sonnant et appelant. — Augustine ! (Augustine ne répond pas.)

LE MAITRE, sonnant et appelant plus fort. — Augustine ! Augustine ! (Augustine continue à ne pas répondre.)

LE MAITRE, cassant le cordon de la sonnette. — Augustine ! Augustine ! Augustine !

AUGUSTINE. — Voilà ! m'vlà ! Quel affreux sabbat vous faites ! Que voulez-vous ?

LE MAITRE. — Mes journaux !

AUGUSTINE, étonnée. — Je les lisais.

LE MAITRE. — Il me semble que vous pourriez me les donner d'abord.

AUGUSTINE, avec dédain. — Oh! mon Dieu! les voilà, vos journaux. Ils ne sont pas déjà si intéressants. Depuis trois jours nous sommes sans feuilletons.....

LE MAITRE. — Mon café, Augustine.

AUGUSTINE. — Il n'est pas fait. Voilà tout.

LE MAITRE. — A dix heures!

AUGUSTINE. — Vous oubliez que nous sommes en hiver et qu'il n'est jamais jour.

LE MAITRE. — Il faut pourtant que je sorte.

AUGUSTINE. — Si vous preniez votre café à votre second déjeuner.

LE MAITRE. — Je ne déjeunerai pas ici.

AUGUSTINE. — Deux soucis de moins pour moi, en ce cas. Et où allez-vous déjeuner?

LE MAITRE. — Chez un ami.

AUGUSTINE. — ...e.

LE MAITRE. — Chez un ami, vous dis-je.

AUGUSTINE, appuyant sur la voyelle. — ...e.

LE MAITRE. — ...e! e! e! e!.... Voyons que je m'habille.

AUGUSTINE, s'asseyant dans un fauteuil. — Ne vous fâchez pas.

LE MAITRE. — Mes bottes!

AUGUSTINE, croisant les jambes. — Vos bottes ne sont pas prêtes.

LE MAITRE. — Et pourquoi?

AUGUSTINE, fièrement. — Je vous ai dit que je ne voulais plus les vernir. Cette besogne-là n'est pas d'une femme.

LE MAITRE. — Vous n'avez plus voulu frotter mon appartement, parce que ce n'était pas, disiez-vous, la besogne d'une femme; vous n'avez plus voulu ensuite battre mes habits, parce que ce n'était pas, avez-vous dit encore, la besogne d'une femme; vous n'avez plus voulu faire mes commissions, toujours parce que ce n'était pas la besogne d'une femme; aujourd'hui, vous refusez de vernir mes bottes, parce que ce n'est pas la besogne d'une femme. Mais quelle est donc, je vous prie, la besogne d'une domestique?

AUGUSTINE, décroisant les jambes. — Comme cela vous coûte peu à dire! votre domestique!! Eh bien, votre domestique vous demande son congé.

LE MAITRE, très-agité. — Soit! Je suis las de ce despotisme!

AUGUSTINE, quittant le fauteuil. — Despo.... quoi?

LE MAITRE, jetant son bonnet de nuit. — ...tisme.

AUGUSTINE. — Vous ne savez qu'humilier les gens! Voilà vos clefs. Voilà celle du caveau; veillez-y : vos portiers sont des ivrognes.

LE MAITRE. — Tu ne me l'avais jamais dit.

AUGUSTINE. — Voilà la clef de votre argenterie. Veillez-y aussi. La maison n'est pas sûre. On y entre comme dans une halle.

LE MAITRE. — C'est vrai.

AUGUSTINE. — Voilà la clef de vos vins fins et de vos liqueurs. Ne les laissez pas traîner. Les bonnes aiment le parfait-amour.

LE MAITRE. — Un calembour.

AUGUSTINE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

LE MAITRE. — Quel ton superbe!

AUGUSTINE. — Ah! j'oubliais de vous rendre cette croix d'or que vous m'avez donnée la dernière fois que je vous ai soigné de votre gros rhume.

LE MAITRE. — Garde-la, Augustine.

AUGUSTINE. — Je ne veux rien de vous. (En cherchant la croix d'or pendue à son cou au bout d'un cordon de soie, Augustine dérange sa collerette, son fichu, elle s'impatiente.).

LE MAITRE. — Voyons... Augustine; pas d'enfantillage... Je prendrai un homme de peine pour vernir mes bottes, tu as raison.

AUGUSTINE. — Laissez-moi m'en aller.

LE MAITRE. — Ne suis-je pas un bon maître?

AUGUSTINE. — Qu'est-ce que cela me fait?

LE MAITRE, solennellement. — Augustine, j'élève tes gages à cinq cents francs.

AUGUSTINE, près de la porte. — Croyez-vous que ce soit l'intérêt qui me guide?

LE MAITRE. — Ne parlons plus de cela.

AUGUSTINE. — Vous allez vous habiller?

LE MAITRE. — Oui, mon enfant.

AUGUSTINE. — Vous déjeunerez ici?

LE MAITRE. — Je te l'ai dit, on m'attend.....

AUGUSTINE, moins loin de la porte. — On attendra. Vous aviez promis de me faire voir le drame qu'on joue à la Porte-Saint-Martin. On le joue ce soir.

LE MAITRE. — Eh bien! tu iras ce soir à la Porte-Saint-Martin. Es-tu contente?

AUGUSTINE. — Oui.....

LE MAITRE. — A présent, écoute-moi.

AUGUSTINE. — Dites.....

LE MAITRE. — Je t'ai donné un domestique pour cirer l'appartement, un domestique pour battre mes habits, un domestique pour faire mes commissions, un domestique pour vernir mes bottes. Laisse-m'en prendre un à mon tour pour qu'il fasse mon lit. Voilà dix ans que je dors dans un lit qui n'est pas fait.

AUGUSTINE, boudant. — Il paraît que mes précédentes avaient donc aussi de l'autorité chez vous. Je m'en doutais.

De la cuisine suivez-moi au théâtre, et nous ferons connaissance avec

LES MAITRESSES DE THÉATRE.

Fuyez les courtisanes et les femmes de théâtre, disent encore les vieux parents de province en donnant leurs bénédictions aux jeunes fils de famille qui viennent à Paris.

Chers vieux parents, il n'y a plus de courtisanes à Paris, et les femmes de théâtre ne sont pas ce que vous pensez. Les unes, parmi ces dernières, sont d'honnêtes mères de famille qui élèvent plus ou moins mal leurs enfants; les autres, en très-petit nombre, sont les plus énigmatiques créatures de la terre, ou de l'enfer, si vous l'aimez mieux.

De six heures à minuit, elles appartiennent au directeur, au régisseur, au coiffeur, à l'habilleuse et au public. Après minuit, après s'être débarbouillées, par conséquent faites comme un pastel estompé, elles rentrent chez elles pâles, brisées, haletantes. Elles soupent. Affreux régime! l'estomac bourré de viandes froides, elles se couchent, et dorment mal jusqu'à huit heures du matin. A peine les yeux ouverts, elles se mettent à répéter leur rôle dans la pièce à l'étude; puis elles prennent précipitamment une tasse de café à la crème et s'en vont dare-dare au théâtre, où la répétition les retient jusqu'à quatre ou cinq heures. De cinq à six il faut qu'elles dînent. C'est le seul instant qui leur est laissé pour songer à ce qui constitue la vie de tout le monde, au ménage, à la famille, aux créanciers. Cherchez maintenant le temps qu'elles ont à prodiguer aux plaisirs, au champagne frappé et à l'amour.

DÉFINITION UN PEU EXAGÉRÉE DE LA FEMME DE THÉATRE.

C'est une poulie qui gémit et qui crie. Quand elle ne crie pas. elle est de bois.

UN RUSSE ET SON AMANTE.

FABLE.

Un Russe, riche en fourrures, aimait une fois une actrice du Théâtre-Français. Sur ce terrain les nationalités sont sans rancune; elles s'embrassent même. Ce Russe aimait donc cette actrice. On le voyait tous les soirs à l'orchestre applaudir son adorée. On le vit constamment à cette place pendant les trois mois qu'elle joua un rôle d'homme dans je ne sais plus quel drame infiniment spirituel. Qu'il devait être heureux! La jeune actrice était vraiment charmante en culotte de satin, en bas de soie, en justaucorps pincé, avec ses moustaches et ses regards de velours bleu en amande.

Vous croyez qu'il était heureux?

Un jour, il quitte brusquement l'orchestre, la France, et laisse ces mots à son adorée :

« Mademoiselle,

« On m'avait dit en Russie que vous étiez la femme de Paris, par « conséquent de l'univers, qui saviez le mieux et le plus élégamment « vous habiller. Personne, me disait-on, ne se drape comme vous dans « un châle, personne ne pose plus adorablement son pied sur le pavé, « aucune femme n'est aussi gracieuse dans une robe de satin.

« J'arrive à Paris, je me présente, vous m'accueillez. Votre porte « m'est toujours ouverte, mais excepté le jour. Vos travaux, vos études « commandent cette exception. Je ne puis donc vous voir que le soir « et après le soir. Mais, depuis trois mois, tous les soirs vous êtes en « homme, et après le soir vous n'êtes en rien du tout, comme, du reste, « tout le monde.

« Je pars donc, mademoiselle, sans avoir pu vous voir dans le cos- « tume de votre sexe, sous lequel on m'avait dit en Russie que vous « étiez si ravissante ; et c'est pour cela que je pars. »

MORALITÉ DE LA FABLE.

Aucune. Je ne lui en trouve pas.

Parvenu à ce point de la route que nous nous sommes tracée, le découragement nous saisit. Nous avons déjà marché bien longtemps, et pourtant que ne nous reste-t-il pas à dire! Que d'intéressants épisodes, de portraits originaux, de peintures vraies et railleuses sont encore dans les limbes et qu'une main habile aurait pu en tirer! Nous avions une chasse magnifique à faire sur la terre la plus féconde en gibier, et nous rapportons un moineau franc. Cet aveu ne part pas d'une fausse modestie, et nous le prouvons en nous accusant de n'avoir pas parlé de :

LA MAITRESSE DONT ON A PEUR,

Celle qui vous écrit :

« Monstre,

« Si vous vous mariez, je me jette à l'eau, je mange du vert-de-gris, « ou je me précipite du haut des tours Notre-Dame. On ne se joue pas « ainsi d'une âme tendre et crédule.

« ANASTASIE. »

Anastasie a quelquefois quarante ans, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle serait capable d'exécuter ses menaces. A Paris, les passions n'ont pas d'âge.

Nous n'avons pas parlé non plus de :

LA MAITRESSE GRANDE DAME,

Qui vous renvoie, sous enveloppe parfumée, toutes vos lettres et vous redemande les siennes avec le sang-froid qu'elle apporte aux actes les plus ordinaires de la vie; et qui, si elle vous aperçoit, trois mois après, dans le monde, se penche à l'oreille de sa voisine en lui disant : Est-ce que ce n'est pas monsieur un tel? Aidez-moi donc à dire son nom!

J'ai passé sous silence :

LA MAITRESSE QU'ON A LA FAIBLESSE DE CHERCHER A REVOIR, APRÈS L'AVOIR QUITTÉE DEPUIS LONGTEMPS, AFIN DE SE DONNER LE PLAISIR DE S'ENTENDRE DIRE : COMME VOUS AVEZ GROSSI! DIEU! COMME VOUS AVEZ VIEILLI!

Pauvre femme dont vous avez célébré les yeux qui ont la patte-d'oie, dont vous avez loué le front qui maintenant miroite et tourne, par sa

nuance, à la conserve d'ananas, dont vous avez admiré la poitrine, aujourd'hui ravinée comme par un torrent, dont vous avez admiré les beaux cheveux que couvre à cette heure un turban taillé en forme de charlotte russe. Oh! ne revoyez pas vos maîtresses, ne revoyez pas vos anciens portraits, ne revoyez pas... ne revoyez rien.

Ai-je dit un seul mot de :

LA MAITRESSE ANGLAISE,

Démon cousu dans la peau d'un ange, rose du Bengale enragée, aimant quelqu'un plus que son mari, c'est vous; aimant quelqu'un plus que vous, c'est elle (beaucoup de Françaises sont dans ce cas); aimant quelque chose plus qu'elle, c'est sa réputation; aimant quelque chose beaucoup plus que sa réputation, c'est le thé vert coupé avec du thé russe?

De combien d'autres maîtresses encore ne faudrait-il pas parler avant d'arriver à la plus dangereuse de toutes, à celle qui n'a son amour ni dans la tête, ni dans le cœur, ni dans les yeux, mais dans son écritoire; à celle qui vous répond, quand vous lui dites : « Je t'aime! » par : « Quand ferez-vous passer mon roman dans la *Presse* ou dans le *Siècle?* » A celle qui vous prend pour corriger ses fautes, et que vous gardez pour vous mortifier des vôtres :

LA MAITRESSE BAS-BLEU!!!

LÉON GOZLAN.



DU MOT — MONSIEUR

ET DE QUELQUES-UNES DE SES APPLICATIONS

On demande souvent quels sont les savants et les gens de lettres auxquels on doit encore le *Monsieur*, et quelle règle il faut suivre, quand on parle d'eux, pour ne pas manquer aux convenances d'une société polie; cette difficulté n'était pas tranchée au XVII[e] siècle, et Ménage paraît bien persuadé qu'on dira toujours M. Arnauld et M. Descartes; en quoi il s'est trompé, surtout pour le second. Il est reçu aujourd'hui qu'on ajoute ce titre cérémonieux au nom de tous les vivants, et, quant aux morts, de tous ceux dont on a pu être contemporain. Ainsi Voltaire et Montesquieu seraient encore M. de Voltaire et M. de Montesquieu pour quelques vieillards. Le caractère du personnage et de son talent modifie toutefois beaucoup cette convention dans l'usage ordinaire. Les grands hommes perdent beaucoup plus tôt le *Monsieur* que les autres, parce que l'imagination s'accoutume facilement à agrandir le domaine de leur réputation aux dépens des temps passés, et à les confondre d'avance avec les classiques profès. Je ne pourrais m'empêcher d'écrire sans formule : Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine, Béranger, Victor Hugo; et il me semble que le contraire serait malséant, cette licence qui marque une familiarité déplacée avec la médiocrité n'étant que l'expression d'un hommage envers le génie. Beaucoup d'hommes célèbres de notre époque seront longtemps des *Messieurs*. Ceux-là n'en sont plus.

J'ajouterai qu'il y a une délicatesse exquise, mais spontanée, et peut-être inexpliquée jusqu'ici, à conserver le titre de *Monsieur* à certains hommes éminemment vertueux qui ont occupé de grandes positions dans le monde, mais que l'exercice de la vertu a placés si haut au-dessus des dignités civiles, que leur nom est resté la première de leurs recommandations aux yeux de l'histoire. Il ne serait pas surprenant que la postérité dît encore : M. de Malesherbes, M. Lainé et M. de Martignac, comme nous disons M. de Harlay et M. de Thou.

CHARLES NODIER.



Oui, ma chère, mon mari a eu l'infamie de faire venir cette créature dans ma maison, sous mes yeux! et cela, quand il sait que la seule affection que j'aie en ce monde est à deux cents lieues d'ici!...

Les hommes sont lâches!...



— Voilà deux fois que vous rentrez à minuit, cette semaine! Qu'est-ce que c'est que ce genre-là?

— Puisque je t'ai déjà dit que marraine était en couche...

— Mâtin! elle y met le temps cette marraine-là.



— On aime donc un peu son bichon?
— Trop, mauvais sujet!



— Mais voyons! si Paul et Henri s'entendent, il faudra que tu choisisses : lequel des deux garderas-tu? — Celui qui me quittera.



— Comment, ma petite, je viens de rencontrer ton mari avec M. Édouard! — Eh bien? — Ah çà!... ils sont donc bien ensemble, à présent? — Parbleu! — O Virginie! je te reconnais bien là!



— O Henri ! Henri ! Mon Dieu, mon Dieu !... Sacrifiez-vous donc pour un ingrat comme ça !... ne plus le voir !... jamais !... Mais est-ce que ça va m'être possible, à moi, de ne plus voir mon Henri ?... — Heureusement que ton Amédée te reste...



Mon cher Monsieur,

Caroline me charge de vous rappeler certain duo dont elle raffole, et que vous lui avez promis. Vous seriez vraiment bien aimable de venir dîner avec elle aujourd'hui, et de lui apporter votre musique. Pour moi, je serai privé du plaisir de vous entendre, car je suis attendu à Versailles. Plaignez-moi, mon cher monsieur, et croyez-moi toujours votre bien affectionné. COCARDEAU.



Mais quelle est donc la femme qui ne serait pas heureuse et fière de vous appartenir, mon Jùles?

DE L'ESPRIT A PARIS

PAR P.-J. STAHL

C'est une chose digne de remarque que Paris soit en même temps la ville du monde où l'on aime le plus l'esprit, et celle où l'on semble estimer davantage la bêtise. Un homme d'esprit qui n'a pas de rentes au soleil, qui a sa fortune à faire ou tout bonnement sa vie à gagner, doit tout d'abord, chez nous, se faire pardonner de n'être point un sot comme le premier venu, comme la plupart de ceux dont il aura besoin.

Si à son esprit il ne joint pas un peu de malice, s'il ne sait pas à l'occasion faire un peu la bête, s'il ne s'arrange pas, tout au moins, pour bien cacher l'esprit qu'il a, il est perdu. Il aura plus de mal, pour arriver au plus mince emploi, qu'un niais quelconque à rouler carrosse. Ceci n'est point un paradoxe, c'est la plus palpable des vérités.

Il semble que cette rare faculté, cette faculté essentielle, L'ESPRIT, soit considérée par nous comme un objet de luxe dont il est impossible de tirer parti au point de vue pratique, et qu'il y ait de la suffisance, de la part d'un homme d'esprit, de prétendre à accomplir la besogne d'un sot.

D'où vient donc que l'esprit soit une si pauvre recommandation dans ce Paris qu'on appelle par excellence le pays de l'esprit? d'où vient donc cette défiance dont on y accueille l'homme d'esprit à son entrée dans la vie, pour peu qu'il ait faim, et d'où aussi l'inexplicable confiance qu'y rencontrent généralement les imbéciles?

Bien que je n'ignore pas que la querelle des sots et des gens d'esprit doive être éternelle et qu'elle ne puisse jamais se plaider qu'aux dépens de l'esprit et au profit de la sottise, on me permettra ici d'en dire quelques mots et d'essayer de jeter un peu de jour sur la double question que je viens de poser.

Quand on fait tant que d'être sot, j'imagine qu'il doit faire bon de l'être tout à son aise, de n'être gêné par rien ni par personne dans sa sottise, et de pouvoir se plonger dans ses petites ténèbres sans jamais que la lumière y pénètre.

Or, qu'est-ce qu'un homme d'esprit au milieu des sots, si ce n'est la lumière importune? On comprend dès lors qu'à l'approche de l'homme d'esprit les rangs des sots se resserrent.

« Soit, direz-vous, que l'homme d'esprit cherche fortune ailleurs. Ce n'est pas un malheur pour un garçon de mérite que de n'avoir point à vivre avec des gens qui ne sauraient le comprendre. »

Je serais de votre avis, lecteur spirituel, si à côté du régiment, que dis-je! de l'innombrable armée des sots, se trouvait seulement un bataillon de gens d'esprit tout prêts à recevoir les nouvelles recrues et à leur donner un ordinaire supportable. Mais ce bataillon, où est-il?

Avec tout leur esprit, les gens d'esprit ne sont pas jusqu'ici parvenus à le former. La majorité a toujours détesté les corps d'élite et la grande armée dont je parlais tout à l'heure a toujours pris soin de faire avorter dans leur germe les tentatives faites pour constituer parmi nous ce qu'on eût pu appeler le corps ou la corporation des gens d'esprit. En voulez-vous une preuve? Voyez notre Académie : du génie, de la science, de la pensée, du talent, de l'éloquence, du mérite tant qu'on voudra; mais le fauteuil de l'esprit proprement dit, le tapissier de l'Académie ne l'a pas encore fabriqué.

L'homme d'esprit, dans notre société, n'est donc par le fait qu'un tirailleur réduit souvent à la maraude et dont le sort est d'être tué presque toujours, sans que personne y prenne garde, dans quelque combat d'avant-poste.

Je n'exagère point, et, si l'on me montre, dans quelque situation très en vue, un petit nombre d'hommes d'esprit exceptionnellement arrivés, je dirai que ce n'est certes point à cause de leur esprit, mais malgré leur esprit, que ceux qu'on prétend m'opposer ont obtenu de s'égaler au commun de nos grands hommes politiques, par exemple. J'en appelle sur ce point aux cinq ou six hommes vraiment spirituels, — je dis spirituels dans le sens français, dans le sens gaulois de ce mot, — qui, depuis trente ans, ont occupé accidentellement quelques places sur les banquettes du char de l'État. Est-ce en faisant briller ou en assourdissant le feu de leur lanterne qu'ils sont venus à bout d'y monter?

De ce que c'est un obstacle à la fortune, dans notre société française, d'être un homme d'esprit, il s'ensuit tout naturellement que n'avoir pas d'esprit est un joli capital pour un débutant.

Ces deux phénomènes s'expliquent l'un par l'autre, et chacun par ses contraires.

Les gens que l'homme d'esprit effraye, ceux qui resserrent leurs rangs à sa vue : le commerçant un peu encroûté, le banquier sans génie,

le père de famille inintelligent, le mari qui a sur la fidélité des femmes l'opinion de M. Paul de Kock, la majorité des commerçants, des hommes d'affaires, des pères de famille par conséquent, tous ces braves gens-là, l'homme médiocre, leur semblable, les rassure. Il leur va comme un gant, et la logique veut que les portes qui se ferment pour le premier s'ouvrent toutes grandes pour le second. Et, d'ailleurs, qui est-ce qui, dans une société où l'intérêt personnel domine, ne fait pas de préférence une petite place à ses côtés à l'homme qui ne peut pas l'éclipser, à l'imbécile dont le voisinage, encore qu'il puisse être fâcheux, ne saurait du moins être inquiétant? Un homme sans valeur occupe une place, mais il ne la remplit pas, et, tandis que la place d'un homme nul n'est que la place de quelque chose, celle d'un homme d'esprit est tout de suite la place de quelqu'un. Quand on s'expose à coudoyer un homme supérieur, c'est avec lui qu'il faut compter et non avec sa fonction seulement.

Convenons aussi qu'il se dit journellement autour d'un comptoir, dans le bureau d'un négociant, dans l'étude d'un tabellion, autour de la toque de quelques avoués, derrière la grille d'un agent de change, dans le sein d'un certain nombre de familles, partout enfin où l'intérêt est en jeu, une foule de sottises accréditées par l'usage, tolérées par la loi, nécessitées par le besoin, exigées par la niaiserie, la vulgarité ou la duplicité du public avec lequel on est en rapport, et que toutes ces choses-là, il n'y aurait aucune sûreté à charger un homme d'esprit de les dire. Elles sortiraient moins ingénument d'une conscience et d'une bouche qui sauraient ce qu'agir et parler veulent dire, que de la conscience et de la bouche d'un pauvre diable qui met candidement toutes les obéissances passives au nombre des vertus et qui a trouvé sans réplique qu'il n'y eut de défendu que ce qui n'est pas profitable.

Qui n'a pas entendu dix fois dans le monde parisien des dialogues comme celui-ci :

« Vous connaissez Francis?

— Un garçon d'esprit, ma foi.

— Eh bien, il est notaire !

— Notaire! pas possible! Qui est-ce qui lui a confié une étude?

— Que voulez-vous, mon cher? on ose tout aujourd'hui! »

Ou cet autre :

« Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Paul de C***? Vous savez, celui qui a publié, l'an passé, une relation de son voyage en Chine, un

garçon qui n'avait rien, qu'un peu d'esprit; eh bien, M. Z*** vient de lui donner son usine à conduire, plus la main de sa fille!!

— M. Z***, son usine? Ah çà! mais M. Z*** est devenu fou, je suppose.

— Ne m'en parlez pas... »

Ou celui-ci :

« Vous savez bien le petit M***, qui faisait mes affaires à la Bourse?

— Oui, — celui qui vous a donné de si bons conseils? D'après ce que vous m'avez dit, mon gaillard, vous avez gagné deux cent bons mille francs, grâce à lui, l'an passé!

— Précisément. Eh bien, savez-vous ce qu'il a fait, l'imbécile? Il a fait une pièce au Théâtre-Français, une pièce qui a un succès fou. C'est un garçon perdu! Je l'ai rencontré huit jours après son équipée, et, ma foi, je ne lui ai pas mâché mon opinion. « Vous avez eu mes derniers « ordres, lui ai-je dit. Si vous croyez que j'aurai confiance dans un « auteur, vous vous trompez du tout au tout. Tant pis pour vous! vous « m'alliez avant d'avoir perdu la tête; mais, aujourd'hui, vous m'offri- « riez un empire, que je ne vous donnerais pas commission de m'acheter « seulement pour cent francs de rente. »

— C'était dur; mais il ne l'avait pas volé. Et qu'est-ce qu'il vous a répondu, le pauvre garçon?

— Le pauvre garçon? Vous le plaignez à présent? Vous avez de la bonté de reste, par exemple! Il m'a ri au nez, m'a frappé sur le ventre et m'a dit qu'il avait parié, avant que sa pièce fût jouée, qu'il perdrait ma clientèle dès que son nom serait sur l'affiche; que ce que je lui disais ne l'étonnait donc pas et que c'était nature... »

Un dernier exemple, tiré d'un peu plus haut.

On conseillait à un président du conseil, que je ne veux pas nommer, de prendre pour collègue, dans un moment de crise, M. X***

« Non, répondit-il tout net, X*** a trop d'esprit, il est trop fort, il nous gênerait. »

Etc., etc., etc.

Hélas! hélas! il faut le confesser, l'esprit a tort, la société et la sottise ont raison. Il est une foule d'emplois incompatibles avec l'esprit; il est une foule de places où un homme d'esprit ferait tache par son éclat même et se trouverait fourvoyé, comme un diamant au doigt d'un pauvre homme. Si donc, au lieu de classer un homme, son esprit ne sert qu'à le déclasser, rien n'est plus normal que l'ostracisme qui pèse sur l'esprit.

Sur ce, vous tous qui avez de l'esprit, humiliez-vous et tenez-vous pour avertis qu'à moins d'un miracle ou, tout au moins, d'une abjuration dans les règles, votre royaume n'est pas de ce monde. Où diable vous nicherait-on, dans un pays où sa médiocrité est un préjugé en faveur du jugement d'un homme, où il suffit presque d'être un peu bête pour avoir une notoriété de bon sens ?

Ce n'est pas avec de l'esprit, en effet, je parle de l'esprit d'honnête homme, le seul qui soit de l'esprit, c'est-à-dire avec de la raison sans empois, c'est-à-dire avec cette irrésistible soudaineté, avec cette brusque et franche gaieté du bon sens qui est la marque du véritable esprit, que vous saurez faire illusion et à vous-même et aux autres sur le sérieux d'une entreprise peu morale, sur la valeur d'une doctrine absurde, sur l'importance d'une découverte qui n'a de prix pour personne, sur le mérite d'un système politique que votre cœur condamne. Et, si ce talent essentiel de vous tromper vous-même et de tromper les autres vous fait défaut, vous n'êtes qu'une superfétation sociale.

Est-ce là, oui ou non, la condition faite à l'esprit de nos jours? L'esprit uni à la conscience, dont il doit être inséparable pour avoir qualité d'esprit, est-il, oui ou non, un empêchement plutôt qu'une aide dans la vie moderne?

Qui pourrait le nier?

A ce compte, dira-t-on, le mot de l'Évangile : « Bienheureux les pauvres d'esprit, » serait donc vrai sur la terre comme au ciel, et la condition d'homme d'esprit serait, même ici-bas, une des pires de notre triste humanité?

Oui et non.

Oui, dans l'ordre matériel.

Non, dans l'ordre moral.

Tout homme d'esprit digne de ce nom doit contenir un philosophe et être armé contre les disgrâces de la vie, de façon à ne perdre l'esprit ni dans le succès, ni dans la défaite. Or, ne plaignez pas celui à qui reste l'esprit. Le plus riche est pauvre, assis sur ses millions, à côté de ce déshérité dont la besace ferait envie à la caisse de M. de Rothschild, si, par impossible, M. de Rothschild n'était pas un homme de génie.

L'esprit porte ses consolations en lui-même; sa fortune, c'est-à-dire la joie de sa raison satisfaite, est tout intérieure. Quoi qu'il lui arrive, il ne saurait la perdre. « L'esprit, a dit M. de Rémusat, est peut-être le seul bien de ce monde qui soit sans mélange. Seul, avec la vertu, il ne

laisse aucun regret après lui. » Disons encore, avec la Romiguière, « qu'il ne vieillit pas, » et ajoutons, pour notre compte, qu'il empêche la raison de vieillir.

Beaucoup de gens s'inscrivent contre ces vérités; qu'importe? Ceux-là n'ont pas réfléchi au sens exact qu'il faut donner à ce mot ESPRIT, qui ne signifierait rien s'il méritait les étranges et très-variées significations que tous les jours on lui donne.

Pour un grand nombre de bonnes gens, pour tous ceux qui font, d'instinct, obstacle à l'esprit, il semble qu'*esprit* et *légèreté* soient synonymes et qu'aujourd'hui comme au moyen âge l'homme d'esprit ne puisse prétendre qu'à l'emploi des comiques, qu'à être, non le bouffon de quelqu'un, — de nos jours, les rois, dit-on, n'ont plus de fous à leur cour, — mais le bouffon de tous.

Il a dû arriver à quelques hommes d'esprit, dans nos temps agités, de se dévouer à quelque noble cause, de s'y consacrer entièrement et de mourir en la servant. Savez-vous ce qu'ils auront gagné à ce généreux sacrifice? « Tous les gens d'esprit ont décidément la tête à l'envers, dira-t-on. De quoi diable se mêlent-ils, je vous prie? » Et ce sera là toute l'oraison funèbre que leur feront les gens bienveillants. Les malveillants ne s'en tiendront pas là. « Hum! diront-ils, à qui fera-t-on croire que, sous ce prétendu héroïsme, il n'y eut pas quelque intérêt caché? Ils ont manqué leur but; ils sont punis par où ils ont péché; c'est bien fait. »

Le malheur de l'esprit, dans nos sociétés modernes, c'est qu'il ne pose pas; c'est que les périodes qui charment les niais, c'est que les phrases et les cols empesés l'agacent; c'est qu'il parle, en un mot, et ne déclame jamais; c'est enfin que, pour les gens d'esprit, le sérieux est au fond, tandis que, pour les sots, il est à la surface.

De là ce grand, cet inextricable malentendu qui ne finira que quand la majorité des Français saura qu'on peut être plus frivole en faisant un sermon qu'en regardant voler une mouche.

On me passera de ne pas appeler gens d'esprit ceux qui n'ont d'esprit que ce qu'il en faut pour émerveiller les bavards et pour amuser et abuser les sots. Ce ne sont là que joueurs de gobelets et instrumentistes de place publique; leurs variations et leurs tours de force ne sont qu'affaire de saltimbanques. L'esprit et la raison ne sauraient avoir ni deux bureaux, ni deux plumes. Ce qui n'est pas tous les deux n'est ni l'un ni l'autre.

J'en dis autant de l'esprit et de la conscience. Un coquin, si spirituel

qu'on le suppose, ne sera jamais qu'un homme d'esprit mânqué. « Eh quoi! me dira-t-on, ce fripon célèbre, ce fripon merveilleux, ce fripon illustre qui a tenu la France en éveil pendant vingt ans, il n'a pas d'esprit, celui-là? »

A quoi on me permettra de répondre que l'homme qui n'a pas eu l'esprit de n'être pas un fripon n'est qu'un sot.

L'esprit qui n'a pas le consentement des honnêtes gens et l'approbation des esprits élevés n'est pas l'esprit. L'esprit ne commence que là où il fait rêver les sots et pâlir les méchants. Hors de là, tout ce que l'on appelle esprit n'est que mirage et apparence. Le plus beau feu d'artifice ne fera jamais l'ouvrage du soleil.

Il est un moyen, toutefois, pour l'homme d'esprit de reprendre le rang qui lui est dû dans notre société française, s'il a le cœur ferme aussi bien qu'il a l'œil pénétrant. Ce moyen, le voici : il faut qu'acceptant la situation d'isolement qui lui est faite au milieu des intérêts de tous, il se fasse résolûment le spectateur et le juge de cette société qui le trouve inutile. Il faut que, s'armant d'une plume comme d'un fouet, il entre à la suite de Rabelais, de Montaigne, de Charron, de Voltaire, de la Bruyère, de la Rochefoucauld ou de Chamfort au service de la moralité publique.

Pour peu que cette détermination soit servie par le talent, les mains jusque-là fermées pour lui ne tarderont pas à se rouvrir. Cela s'explique : mieux vaut encore tendre les bras que le dos à un homme dont la tâche est désormais de frapper.

Aussitôt donc que les sots s'aperçoivent que, dans cette main qu'on croyait si futile, une plume a le piquant d'une épée et qu'un mot tombé de cette bouche rieuse est capable de faire, comme la balle d'une arme à feu, un trou aux peaux les plus dures, le respect fait place au dédain et c'est à qui saluera le plus bas cette force hier méconnue.

Les arts et les lettres, voilà le refuge, voilà le port obligé de l'homme d'esprit qui ne sait pas transiger et qui ne veut pas mettre son esprit dans sa poche. Port étroit, fécond en naufrages, mais en naufrages glorieux. Bien mourir ne vaut-il pas mieux que mal vivre?

Non, il n'est pas d'alternative, non, il n'est pas deux professions pour l'homme d'esprit. Il faut qu'il écrive. Celui qui n'écrit pas est une sentinelle sans fusil. Celui qui écrit, au contraire, si humble que soit la table qui porte sa plume et son papier, a une part de souveraineté ici-

bas. Mais, qu'il ne l'oublie pas, pour lui, désormais, plus de repos. Quand l'homme d'esprit a paru dans la lice, il ne peut plus désarmer; quand il ne règne pas, on l'opprime.

On vient de faire un livre sur un mot, sur ce titre: « *le Roi Voltaire.* » Sans faire tort à ce livre, je suis bien sûr que son titre n'est pas ce qu'il contient de pire.

Voltaire a eu cet honneur de prouver que l'esprit était le maître du monde, à une époque où le monde tout entier était à refaire. La besogne était immense, mais immense était son courage, et pas un jour son vaillant esprit ne faillit à la tâche.

La tâche aujourd'hui est moins grande; est-ce pour cela que les ouvriers semblent manquer? ou bien, au lieu d'être excités par les nobles exemples du passé, craignent-ils, après de tels devanciers, d'entrer dans la carrière?

Hélas! tous n'ont pas l'esprit de Voltaire, sans doute! Tous n'ont pas non plus sa conscience et son âme indomptable, ni sa foi dans la toute-puissance de l'esprit. Mais qu'importe? Ne fût-on qu'un soldat sous la bannière des grands esprits qui ont illuminé le monde, il faut servir. C'est le privilége de l'esprit, qu'alors même qu'il ne peut rien pour lui-même, il peut beaucoup pour les autres. L'esprit est le seul patron que sa clientèle n'abandonne pas; car, la plupart du temps, il plaide gratis. Le jour n'est-il pas venu de rappeler à tous que l'esprit n'est point un simple talent d'agrément, et que le plus mince apport de l'homme d'esprit dans le monde sert autant ce monde que le plus admirable mouvement des machines dont s'enorgueillit, à bon droit d'ailleurs, l'industrie?

P.-J. STAHL.





— Entends-moi bien : demain matin, il ira t'engager à dîner ; si tu lui vois son parapluie, c'est qu'il n'aura pas sa stalle aux Français, alors tu n'accepteras pas ; s'il n'a pas de parapluie, tu viendras dîner. — Mais (il faut penser à tout) s'il pleut demain matin?... — S'il pleut, il sera mouillé, voilà tout... Si je ne veux pas qu'il ait un parapluie, moi, il n'en aura pas !.. Tu es donc bête ?...



— Toi, franche! toi, simple! avoir de la confiance en toi!... toi!... Vois-tu? toi! mais tu te moucherais de la main gauche rien que pour le plaisir de tromper ta main droite, si tu pouvais!



Une enfant! une enfant, Mosieu, dont je me croyais, avant-hier encore, le premier et le seul amour! — Si vous aviez été le premier, mon cher, vous n'auriez pas pu être le seul · faut être juste.



— Mais, docteur, vous vous trompez ! ça ne ferait que six mois et demi... que diable !
— Mon cher Cocardeau, la nature a des mystères qu'il n'est pas toujours donné à notre science d'approfondir...



Tu ne sais pas, mosieu Cocardeau, ce que ta fille a fait? La mâtine! n'a-t-elle pas jeté sa cathos dans le jardin de mosieu Alexandre (ce mosieu du rez-de-chaussée qui a cette barbe)... Il a eu la politesse de remonter la cathos à mademoiselle Nini. Il est fort honnête ce mosieu.. c'est égal, il me déplairait.



Voyons, Clara !. . voyons, Clara !... eh bien ! non, tu ne connais pas de petit jeune homme... Allons !.. c'est moi qui ne suis qu'un imbécile avec mes bêtises... et tu auras ton châle de velours .. Voyons, Clara ! voyons !



« Au reçu de ce billet, montez à cheval : hâtez-vous ! cherchez sur l'avenue de Neuilly une citadine jaune, stores baissés, cheval gris, vieux cocher — 108 — une seule lanterne allumée...

« Suivez ! on arrêtera à la petite porte d'une maison de Sablonville, un homme et une femme descendront. — Cet homme était mon amant. — Et cette femme, c'est la vôtre ! »

Vicomtesse de ***



Voyons, mon cher Gustave, soyez le plus raisonnable... Il ne faut pas être comme ça pour un mot... Vous savez comment est ma femme... mais elle est bonne au fond, et nous avons vraiment beaucoup d'amitié pour vous... Voyons! venez ce soir... Allons, vous viendrez ce soir...

LES PETITS POIS, LES DINERS EN VILLE

Par petits pois nous n'entendons pas ces chevrotines qu'Alger et le midi de la France nous expédient par masses énormes, et dont l'apparition sur nos marchés escompte la sensation, jadis si chère aux Parisiens, d'une primeur fraîche et savoureuse.

Le petit pois était jadis un végétal vénéré. La tradition populaire affirmait que les premiers petits pois étaient servis sur la table du souverain le vendredi saint.

L'on sait aussi qu'un des griefs les plus reprochés au financier Bouret fut d'avoir offert au roi Louis XV une tasse de lait fournie par une vache qui avait été nourrie avec des petits pois à vingt francs le litre.

Par petits pois nous n'entendons pas ce plomb de chasse venu de loin, et qui a la propriété de nettoyer l'estomac humain, comme le plomb des tonneliers nettoie les bouteilles.

Par petits pois enfin, nous entendons le petit pois de Paris, ce chef-d'œuvre de nos maraîchers, — le pois de Clamart.

Ce nom de Clamart est sinistre. Cimetière, amphithéâtre de médecine, sépultures de suppliciés, voilà ce qu'on trouve à Clamart, à côté de nos délicieux petits pois. — Nous pourrions — mais nous le réservons pour une autre fois — parler à cette occasion de Mirabeau.

Donc, depuis cinq ou six jours seulement, nous assistons à la reprise des petits pois véritables.

Mais que de voleries se pratiquent sur cet article intéressant! Autrefois, le petit pois était un. Il y en avait ou il n'y en avait pas. Or, aujourd'hui, tous les stocks de pois arrivant du Midi vont être mélangés avec les pois de Clamart, assortis tant bien que mal comme nuance, et vendus ensemble comme homogènes, de façon que le consommateur ne s'y reconnaisse qu'au coup de dent, comme s'il rencontrait de petits cailloux égarés dans de la crème.

Cette précocité trompeuse de la primeur dénature tous les végétaux. Les fraises — toujours du Midi — sont encore plus perfides que les faux petits pois, leurs compatriotes : une senteur adorable, un parenchyme ligneux, insipide. Fraises de Bordeaux, fraises de Marseille, ne sont qu'une décoration charmante pour l'œil et pour l'odorat. Les seules

fraises à la fois parfumées et savoureuses sont la fraise des bois de nos environs, *la Victoria, la Marguerite.*

Le retour de ces agréables aliments, auxquels les fleurs mêlent leur odeur variée et leur riche couleur, donnent aux palais et à la vue des voluptés douces et naturelles qui reposent de toutes les sophistications culinaires de l'hiver. On se sent soulagé de n'avoir plus à manger tant de truffes.

Enfin, on est heureux de n'avoir plus à dîner en ville.

Le sentiment de l'hospitalité, l'ennui de manger seul, la gourmandise, l'ostentation, ont créé cette corvée inhospitalière qui s'appelle le dîner en ville, et que les Parisiens s'infligent entre eux avec une férocité implacable et toujours croissante.

Aussi, vers la fin de l'hiver, alors que la session des truffes annonce ses dernières séances, les délicats et les sensés qui veulent défendre leur goût et leur estomac se sentent, nous le disions, comme délivrés d'un péril et d'un cauchemar.

Fort peu de gens, quand ils se mettent dans l'esprit de donner à dîner, se rendent honnêtement compte de ce qu'ils entreprennent sur leurs semblables.

La principale préoccupation d'un amphitryon est de montrer :

Son argenterie,

Son mobilier,

La toilette de sa femme.

Nous ne parlons pas du dîner comique où l'on mange des vol-au-vent, du turbot sanguinolent, du gibier douteux et des truffes de Montmartre, où la maîtresse de la maison organise au dessert un défilé méthodique et interminable de tous les bonbons fanés et des petits-fours plâtreux qu'elle a achetés elle-même, et dont elle récite tous les noms. C'est du guet-apens, on en rit plus tard; c'est le dîner Paul de Kock; il est odieux non moins que risible. C'est surtout par le dessert qu'il attente au système nerveux des convives.

Nous parlons du dîner ordinaire, qui n'est qu'honnêtement mauvais sans être ridicule; du dîner qu'on appelle improprement un dîner de bonne maison, parce qu'il est servi par deux gredins en livrée, que commande un autre gredin généralement grand, habillé de noir, et décoré du titre de maître d'hôtel.

Ce matador de l'office est à jamais exécrable. Les deux autres valets se contentent de tacher les habits et les robes des convives. Celui-là dé-

coupe les pièces du menu de façon que les bons morceaux restent pour la cuisine. Sous son couteau les pilons deviennent des blancs; les blancs ne sont pas pris dans le droit fil, les grosses pièces ne sont jamais attaquées dans la noix, les truffes disparaissent ou sont noyées dans ce gargottis fallacieux appelé sauce Périgueux, et dont la base n'est que de la pelure de truffes chamarrée d'une immonde chair à saucisses.

Il faudrait au moins que ce scélérat imposant vous présentât le plat sur lequel il a étalé sa victuaille taillée en fausse coupe.

Dans beaucoup de maisons c'est lui qui choisit lui-même et dépose sur l'assiette qui vous est présentée les arêtes de poisson, les croupions déguisés, les quarts de truffes, les miettes de foie gras, les *deux* asperges *en branche!* crie-t-il, et les douze petits pois que sa générosité vous distribue!

Ce genre de service est désobligeant, parce qu'il vous met à la discrétion d'un homme dont l'intérêt persistant est de faire disparaître les ailes et de n'offrir que les pilons.

Chacun doit se servir lui-même, à son goût, à sa proportion, dans le plat qui est mis à sa portée.

Une des plus grandes douleurs du dîner en ville, c'est l'uniformité de son organisation et de son menu : qui en a mangé un en a mangé cent.

Après cette soupe ridicule composée d'un bouillon pâle et sans œils, et dans laquelle s'entre-choquent de petits losanges blancs : « Madère! » s'écrie sans rire un valet de pied qui fait semblant de croire qu'il tient à la main du vin de Madère, et non pas une décoction de fleurs de sureau, étendue d'eau-de-vie de pomme de terre.

« Château-Yquem 47! » s'écrie un autre mystificateur, comme s'il ne savait pas qu'il verse du petit vin de Lunel coupé avec du grave!

« Turbot sauce aux câpres! sauce aux crevettes! »

La rage vous saisit. « Nous sommes pincés, disent les gens d'expérience; nous n'échapperons pas le filet de bœuf aux champignons farcis. »

Puis le délire vous prend. On mange de tout un peu, on s'empoisonne avec variété et par petits morceaux, on grignotte sa mort.

Au dessert, on voudrait du bouilli.

Dans la généralité, le dîner en ville est mauvais et pernicieux.

Par cette première raison que presque plus personne n'a de cave, et que la plupart des donneurs de dîners achètent du vin pour la circon-

stance, comme certains érudits ne prennent que dans Bouillet la science dont ils ont besoin pour le jour même. — C'est la cave Bouillet.

Quant au dîner qu'apportent tout fait à domicile les entrepreneurs de festins, il n'en faut pas parler. C'est de la cuisine de confection, et quand leurs maîtres d'hôtel vous offrent leur éternel filet de bœuf à la *jardinière*, ils feraient mieux de dire : *à la belle jardinière*.

L'inconvénient du dîner en ville provient surtout de ce que son but n'est pas défini.

Si c'est un acte de politesse, il est manqué quand le dîner n'est pas bon.

Si c'est une partie de gourmandise, cela devient alors un rendez-vous sérieux, une épreuve grave, et la première chose à faire, si l'on consulte les gourmands, les buveurs fins, les raffinés de la table, ce serait d'en exclure les femmes.

D'abord, disent-ils, parce que les femmes se font attendre et n'arrivent qu'en retard. — Généralement ce retard est de trois quarts d'heure.

Puis elles portent des robes dont la jupe semble faire exprès de se glisser sous les pieds des chaises de leurs voisins.

Puis elles ne mangent pas. Les hommes sont honteux de manger à côté d'elles, et les domestiques mettent à profit cette sorte d'indifférence générale pour glisser leurs pilons et leurs carcasses et ne donner que deux asperges — *en branche*.

Puis enfin les femmes prolongent le dessert et encouragent sa niaise profusion. Elles fuient devant le cigare. Trop heureux si elles ne nous envoient pas fumer dans une *smoking room* sans feu!

On devrait adopter franchement deux systèmes de dîner.

Ou le dîner raout, beaucoup de fleurs sur la table, peu de substances nourrissantes, grand dessert, poires duchesse, petits-fours, bombes glacées.

Ou le dîner pratique. Bon vin, pas de madère, puisqu'il n'en existe plus, pas de plats majestueux, pas de fleurs, pas de petits-fours.

C'est une utopie. Le mauvais dîner prévaudra; il devient d'une fréquence inquiétante, et ses dangers sont tels que, je le répète, ce n'est pas l'invité qui doit dans la huitaine envoyer sa carte chez l'inviteur, mais bien celui-ci qui doit le lendemain envoyer prendre des nouvelles de celui qu'il a voulu empoisonner.

NESTOR ROQUEPLAN.



Malheureuse! tu feras la honte de ton sexe et le désespoir du mien!



— Qu'est-ce que tu as? — J'ai que je viens de rencontrer Jules avec madame Bouvier!... — Eh bien! qu'est-ce que ça te fait? — Ça me fait!... C'est indécent. — On te rencontre bien avec lui. — C'est bien bête ce que tu dis là... au moins moi, on sait que c'est ton ami.



— Ce mosieu Ernest est assez bien...

— Ah! Dieu! tu trouves! Tu aimes donc les grandes barbes, toi?... moi, ça me dégoûte. Ah!



— Non, Nini, je ne pourrai pas aller au bal de l'Opéra ce soir, tu prieras un de ces messieurs de t'accompagner. — Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! — Ta ! ta ! ta ! .. soupe au lait ! .. Voyons. Nini, soyez gentille ; vous savez que vous avez envie d'un manchon.



Comment! tu me vois avec un mosieu que tu ne connais pas, et tu fais des bêtises inconvenantes comme ça!... et tu n'ôtes pas seulement ton chapeau!...

O Hippolyte, vous ne serez donc, toute votre vie, qu'un homme sans aucune espèce de formes?



... Mon Dieu! ça lui a pris hier au soir, après que Mossieu a été parti... mais à présent il y a du mieux... Madame repose... Ah! nous avons eu joliment peur!



— Quand je pense que M. Cocardeau va être mon mari, ça me fait de la peine pour Alexandre.

— Et à moi pour Cocardeau.



Loulou !... Loulou, voilà midi qui sonne au salon, tu sais que tu as affaire !... et le salon va bien : c'est Mosieu Jules qui l'a arrangé hier.

PARIS EN 89

PAR UN PORTE-BALLE DÉPUTÉ DU TIERS

ARRIVANT A PARIS

. . . .

Je profitai de ces quatre jours de vacances pour aller voir Paris avec mes deux confrères et Marguerite. Nous n'avions pas eu le temps de nous arrêter en passant, le 30 avril, deux jours après le pillage de la maison Réveillon, au faubourg Saint-Antoine. L'agitation alors était grande, les gardes de la prévôté faisaient des visites; on parlait de l'arrivée d'une foule de bandits. J'étais curieux de savoir ce qui se passait là-bas, si le calme revenait et ce qu'on pensait de nos premières séances. Les Parisiens, qui ne font qu'aller et venir, m'en avaient bien donné quelque idée, mais il vaut mieux voir les choses par soi-même.

Nous partîmes donc de bon matin, et notre patache, au bout de trois heures, entrait dans cette ville immense qu'on ne peut se représenter non-seulement à cause de la hauteur des maisons, de la quantité des rues et des ruelles qui s'enlacent, de la vieillerie des bâtisses, du nombre des carrefours, des impasses, des cafés, des boutiques et des étalages de toute sorte, qui se touchent et se suivent à perte de vue, et des enseignes qui grimpent d'étage en étage jusque sur les toits, mais encore à cause des cris innombrables de marchands de friture, de fruitiers, de fripiers et de mille autres espèces de gens traînant des charrettes, portant de l'eau, des légumes et d'autres denrées. On croirait entrer dans une ménagerie où des oiseaux d'Amérique poussent chacun leur cri, qu'on n'a jamais entendu. Et puis, le roulement des voitures, la mauvaise odeur des tas d'ordures, l'air minable des gens, qui veulent tous être habillés à la dernière mode, avec de la friperie, qui dansent, qui chantent, qui rient et se montrent pleins de complaisance pour les étrangers, pleins de bon sens et de gaieté dans leur misère, et qui voient tout en beau, pourvu qu'ils puissent se promener, dire leur façon de voir dans les cafés et lire le journal!... Tout cela, maître Jean, fait de cette ville quelque chose d'unique dans le monde; cela ne ressemble à

rien de chez nous : Nancy est un palais à côté de Paris, mais un palais vide et mort; ici tout est vivant.

Les malheureux Parisiens se sentent encore de la disette du dernier hiver; un grand nombre n'ont réellement que la peau et les os; eh bien, malgré tout, ils plaisantent : à toutes les vitres on voit des farces affichées.

Moi voyant cela, j'étais dans le ravissement; je me trouvais dans mon véritable pays. Au lieu de porter ma balle de village en village durant des heures, j'aurais trouvé des acheteurs ici, pour ainsi dire à chaque pas; et puis, c'est aussi le pays des vrais patriotes. Ces gens-là, tout pauvres, tout minables qu'ils sont, tiennent à leurs droits avant tout; le reste vient après.

Notre confrère Jacques a une de ses sœurs fruitière, rue du Bouloi, près du Palais-Royal; c'est là que nous descendîmes. Tout le long de la route, depuis notre entrée dans le faubourg, nous n'entendions chanter qu'une chanson :

> Vive le tiers état de France!
> Il aura la prépondérance
> Sur le prince, sur le prélat.
> Ahi! povera nobilita!
> Le plébéien, puits de science,
> En lumière, en expérience,
> Surpasse et prêtre et magistrat.
> Ahi! povera nobilita!

Si l'on avait su que nous étions du tiers, on aurait été capable de nous porter en triomphe. Aussi pour abandonner un peuple pareil, il faudrait être bien lâche! Et je vous réponds que si nous n'avions pas été décidés, rien que de voir ce courage, cette gaieté, toutes ces vertus, dans la plus grande misère, nous aurions pris du cœur nous-mêmes, et juré de remplir notre mandat, et de réclamer nos droits jusqu'à la mort.

Nous avons passé quatre jours chez la veuve Lefranc. Marguerite, avec mon confrère le curé Jacques, a vu tout Paris : le Jardin des Plantes, Notre-Dame, le Palais-Royal, et même les théâtres. Moi, je n'avais de plaisir qu'à me promener dans les rues, à courir ici, là, sur les places, le long de la Seine, où l'on vend des bouquins, sur les ponts garnis de friperies, de marchands de friture; à causer devant les boutiques avec le premier venu; à m'arrêter pour entendre chanter un aveugle, ou voir jouer la comédie en plein air. Les chiens savants ne

manquent pas, ni les arracheurs de dents, avec la grosse caisse et le fifre; mais la comédie au bout du Pont-Neuf est le plus beau; c'est toujours des princes et des nobles qu'on rit; ce sont toujours eux qui disent des bêtises. Deux ou trois fois j'en avais les larmes aux yeux, à force de me faire du bon sang.

J'ai visité la commune de Paris, où l'on discutait encore les cahiers. Cette commune vient de prendre une résolution très-sage : elle a laissé une commission en permanence pour observer ses députés, pour leur donner des avis et même des avertissements, s'ils ne remplissaient pas bien leur mandat. Voilà une fameuse idée, maître Jean! et qu'on a malheureusement négligée dans d'autres endroits. Qu'est-ce qu'un député qui n'est surveillé par personne, et qui peut vendre sa voix impunément, en se moquant encore de ceux qui l'ont envoyé? car il est devenu riche et les autres sont restés pauvres; il est défendu par le pouvoir qui l'achète, et ses commettants restent avec leur bon droit, sans appui ni recours! Le parti que vient de prendre la commune de Paris devra nous profiter; c'est un des articles à mettre en tête de la constitution : il faut que les électeurs puissent casser, poursuivre et faire condamner tout député qui trahit son mandat, comme on condamne celui qui abuse d'une procuration! Jusque-là, tout est au petit bonheur.

Enfin cette décision m'a fait plaisir; et maintenant je continue.

Outre ma joie de voir ce grand mouvement, j'avais encore la satisfaction de reconnaître que les gens ici savent très-bien ce qu'ils veulent et ce qu'ils font. J'allais, le soir, après le souper, au Palais-Royal, que le duc d'Orléans laisse ouvert à tout le monde. Ce duc est un débauché; mais au moins ce n'est pas un hypocrite; après avoir passé la nuit au cabaret ou bien ailleurs, il ne va pas entendre la messe et se faire donner l'absolution, pour recommencer le lendemain. On le dit ami de Sieyès et de Mirabeau. Quelques-uns lui reprochent d'avoir attiré dans Paris des quantités de gueux, chargés de piller et de saccager la ville; c'est difficile à croire, parce que les gueux arrivent tout seuls, après un hiver aussi terrible; qu'ils cherchent leur nourriture, et qu'on n'a pas besoin de faire signe aux sauterelles de tomber sur les moissons.

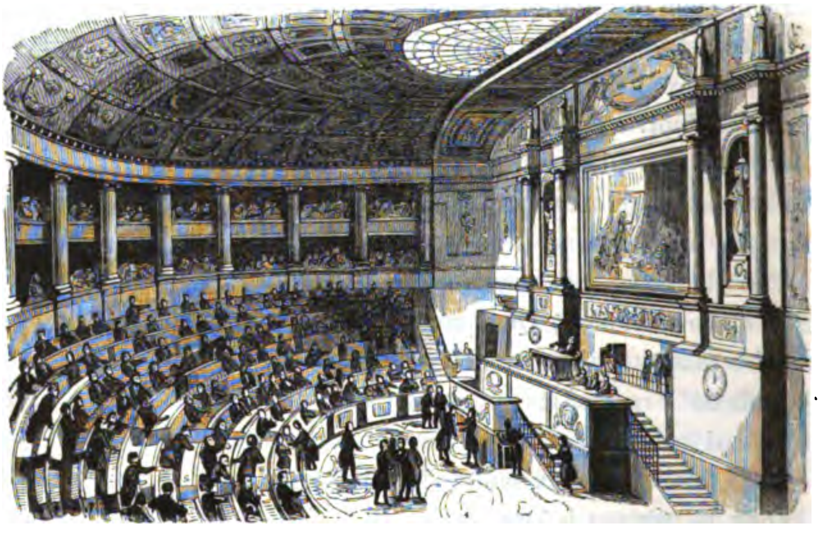
Enfin la reine et la cour détestent ce duc, et cela lui fait beaucoup d'amis. Son Palais-Royal est toujours ouvert, et dans l'intérieur se trouvent des lignes d'arbres où chacun peut se promener. Quatre rangées d'arcades entourent le jardin, et là-dessous sont les plus belles boutiques et les plus élégants cabarets de Paris. C'est la réunion de la

jeunesse et des gazetiers, qui parlent haut pour ou contre, sans se gêner de personne. Quant à ce qu'ils disent, ce n'est pas toujours fameux, et, la plupart du temps, cela vous passe par la tête comme dans un crible, le bon grain qui reste n'est pas lourd; ils vendent plus de paille que de froment. Deux ou trois fois j'ai bien écouté, et puis, en sortant, je me demandais, tout embarrassé : « Qu'est-ce qu'ils ont dit? » Mais, c'est égal, le fond est toujours bon, et quelques-uns ont tout de même beaucoup d'esprit.

Nous avons pris là, sous les arbres, une bouteille de mauvaise piquette très-chère. Les loyers sont chers aussi; je me suis laissé dire que la moindre de ces boutiques se loue deux et trois mille livres par an : il faut bien se rattraper sur la pratique. Ce Palais-Royal est réellement une grande foire, et la nuit, quand les lanternes s'allument, on ne peut rien voir de plus beau.

Le 11, vers deux heures de l'après-midi, nous sommes repartis bien contents de notre voyage, et bien sûrs que la masse des Parisiens était pour le tiers état. Voilà le principal.

ERCKMANN-CHATRIAN.



Salle de la Chambre des députés en 1840.

L'ARRIVÉE D'UN OUVRIER A PARIS — 1847

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

A mesure que nous approchions de Paris, tout changeait, tout prenait un autre air : les villages devenaient plus grands, les maisons plus hautes, les fenêtres plus serrées; les enseignes, — qu'on ne met jamais chez nous que sur la porte, — montaient au premier, au second, au troisième étage, rouges, bleues, jaunes, de toutes les couleurs, jusque sous les toits. Au-dessous, les cafés, les auberges, les boutiques, se rapprochaient; devant les maisons s'avançaient des espèces de toits en toile, pour abriter le monde de la pluie et du soleil. Une foule de gens en blouse, en habit, en veste, en casquette, en chapeau, allaient et venaient, couraient, se dépêchaient comme de véritables fourmilières.

A droite et à gauche, de hautes cheminées en briques, carrées ou rondes, lançaient leur fumée jusque dans le ciel. On sentait venir quelque chose de grand, d'extraordinaire, de magnifique et de terrible. Et derrière nous, à gauche, s'éloignait déjà une haute fortification carrée; le conducteur m'avait dit en passant :

« C'est Vincennes. »

Moi, j'ouvrais les yeux, je ne respirais plus, je pensais :

« Me voilà donc près de Paris; je vais entrer dans cette grande ville dont j'entends parler depuis que je suis au monde, d'où reviennent tous les bons ouvriers, tous les gros bourgeois, tous les gens riches, disant : « Ah! ce n'est pas comme à Pàris! »

Et ce mouvement du monde, ces voitures toujours plus nombreuses, me faisaient dire en moi-même :

« Oui, ils avaient raison, Paris est quelque chose de nouveau pour les hommes. Bienheureux ceux qui peuvent vivre de leur travail à Paris, où les ouvriers ne sont que des apprentis, et les maîtres des ouvriers! »

La grande route était devenue beaucoup plus large, elle était bien arrondie, pavée au milieu. On voyait de loin, bien loin, tout au bout, deux hauts échafaudages qui s'élevaient jusqu'aux nues.

En ce moment le conducteur donnait un pourboire au postillon, la voiture roulait comme le tonnerre. Bien d'autres voitures passaient près de nous toutes pleines de monde, des espèces de diligences ouvertes derrière,

avec deux marches pour monter et descendre. Le conducteur me dit :

« Voilà les omnibus... Nous approchons, jeune homme, nous approchons. Voyez ces deux hauts échafaudages et les grilles en travers, c'est la barrière du Trône, rappelez-vous ça. Plus loin arrive le faubourg Saint-Antoine. Cette grande voûte bleue à gauche, c'est le Panthéon, et ces deux hautes tours, c'est Notre-Dame. Ça, c'est Saint-Sulpice... ça, la tour Saint-Jacques, et tout là-bas ce carré gris clair, c'est l'Arc de triomphe. »

Plus il parlait, plus on en voyait; et de tous les côtés, dans les champs, des centaines de maisons s'avançaient et se répandaient à plus de deux lieues. Nous n'étions pourtant pas encore à Paris : les deux grands échafaudages, à force d'être loin, n'avaient pas l'air de se rapprocher, et seulement vers neuf heures, je vis les grilles que le conducteur appelait la barrière du Trône.

Alors les voitures de toute sorte, grandes, petites, carrées, rondes, étaient si nombreuses qu'elles arrivaient par files de sept, huit, dix, en suivant le revers de la route pour nous laisser passer, car nous arrivions ventre à terre, brûlant le pavé; les chevaux sautaient, le cou et les jambes arrondis; c'était un bruit terrible et grandiose. Le conducteur commençait à plier ses habits, à boucler son manteau; il disait :

« Nous y voilà! »

Et nous entrions entre les grilles. On s'arrêtait une seconde pour laisser monter le douanier avec son habit vert; et, pendant qu'il se glissait derrière, grimpant sous la bâche et regardant les paquets, nous entrions enfin dans la grande ville, dans ce faubourg Saint-Antoine, que le Picard m'avait représenté comme un véritable paradis : — nous étions à Paris!

Ah! ceux qui n'arrivent pas de la province ne se figureront jamais ce que c'est de voir Paris pour la première fois; non, ils ne peuvent se le figurer : ces grandes lignes de maisons hautes de six et sept étages, avec leurs fenêtres innombrables, leurs cheminées qui se dressent par milliers au-dessus des vieux quartiers, leurs trottoirs, et la foule qui passe, qui passe toujours, comme la navette du père Antoine; ces voitures aussi, ces pavés gras, cet air sombre, ces odeurs de toute sorte qu'on n'a jamais senties : les fritures, les épices, la marée, la boucherie; les gros camions pleins de balayures, le *hou-hou*, les cris des marchands, les coups de fouet, le grincement des roues... enfin, qu'est-ce que je peux dire?

J'étais comme abasourdi, comme confondu d'entendre tout cela, et de voir notre grosse voiture s'enfoncer, s'enfoncer toujours en ville; et

le même spectacle continuer, s'étendre à droite et à gauche dans les rues innombrables, — longues, droites, obliques, — avec le même fourmillement.

A travers cette confusion, nous arrivâmes sur une grande place ; au milieu de la place s'élançait à la cime des airs une colonne en bronze; et dans le roulement j'entendis le conducteur me crier :

« Place de la Bastille! »

Cela ne dura qu'une seconde : la grande colonne, toute couverte de lettres d'or, un ange au haut qui se jette dans le ciel, la colonne était passée! et des milliers d'hommes allaient et venaient; j'en voyais de toutes sortes : des marchandes de fleurs en chapeau de paille, avec des vannes pleines de roses; des hommes avec de petites fontaines à clochettes sur le dos, — les robinets sous le coude, — qui versaient à boire aux passants. Je voyais tant de choses, que les trois quarts me sont sorties de l'esprit.

Au moment où nous traversions la place, le conducteur, après avoir arrangé tous ses paquets, venait de se rasseoir; il me cria :

« Les boulevards! »

Ah! je suis revenu depuis à Paris, mais jamais je n'ai senti mon admiration et mon étonnement comme alors. Qu'on se figure une rue quatre ou cinq fois plus large que les autres, bordée de maisons magnifiques, avec des rangées de balcons qui n'en finissent plus, une rue tellement grande qu'on n'en voyait pas le bout; et, à mesure qu'on avançait, — comme les boulevards tournent, — de nouvelles maisons, de nouveaux balcons, de nouvelles enseignes à perte de vue! Le conducteur criait :

« Boulevard Beaumarchais!... Boulevard du Calvaire!... Boulevard du Temple!... Place du Château-d'Eau!... Boulevard Saint-Martin! »

Il me montrait aussi, à droite, des théâtres, des baraques, des affiches, et me disait :

« La Gaîté!... l'Ambigu!... la Porte-Saint-Martin! »

Enfin je n'avais pas le temps de regarder : tout passait comme un éclair. C'est ce que j'ai vu de plus étonnant. Et toujours ce monde innombrable qui courait, toujours ces voitures, ces dames, ces messieurs, cette presse de gens, ces cris des marchands et le reste.

Tout à coup la diligence tourna et descendit ventre à terre une rue plus étroite.

« La rue Saint-Martin! me cria le conducteur; apprêtez-vous, nous approchons des messageries. »

Nous filions dans la rue. Les maisons, hautes et sombres, sales et grises, avec leurs milliers d'enseignes de toutes les couleurs, avaient l'air de se pencher. La diligence faisait un bruit terrible, les gens se serraient sur le trottoir, en continuant de courir. Ensuite la voiture prit à droite une autre rue un peu plus large.

En ce moment toutes les lucarnes de notre diligence étaient pleines de calottes rouges, qui se penchaient dehors pour voir.

« Voici la halle au blé! » me dit encore le conducteur.

Quelques instants après nous entrions au pas, sous une voûte, dans la grande cour des messageries de la rue Saint-Honoré, et des centaines de gens entouraient notre diligence.

Dans cette cour, un grand nombre d'autres diligences se trouvaient en ligne. A chaque instant il en arrivait.

A mesure que nous sortions de la voiture, ou que nous descendions de l'impériale, des gens de toute espèce nous criaient :

« A l'hôtel d'Allemagne!

« A l'hôtel de Normandie! »

Ils nous présentaient des cartes. D'autres, en blouse, avec de petites hottes, nous demandaient :

« Où allez-vous? »

Je ne savais plus de quel côté me tourner. Je regardais mon conducteur, il entrait dans le bureau et s'arrêtait devant le trou d'un grillage, son portefeuille de cuir sous le bras. Il se mit à compter avec l'homme du bureau.

Derrière nous les parents : femmes, hommes, enfants, tous en chapeau, venaient recevoir leurs frères, leurs sœurs, leurs cousins. On s'embrassait, on envoyait quelqu'un chercher une voiture, on riait.

Moi, j'étais seul, on voyait bien que je ne devais pas être riche, on allait d'abord aider les autres. Je regardais descendre les paquets et les malles de la voiture; au milieu de tous ces gens, dont plusieurs avaient de mauvaises figures, j'étais bouleversé : si l'on m'avait pris ma malle, qu'est-ce que je serais devenu?

Et comme je restais là, dans un grand trouble, — parmi ce monde qui s'en allait et venait, entrait et sortait, réglait ses comptes, — ne sachant où descendre, enfin comme tombé du ciel, voilà qu'une figure s'approche et me dit :

« Hé! c'est toi, Jean-Pierre? »

Alors je regarde et je reconnais le fils Montborne, un de mes

anciens camarades chez le père Vassereau; il était en petite blouse serrée aux reins, et tenait sous le bras une de ces hottes à deux branches que j'avais déjà vues. En reconnaissant Montborne, un vieux camarade d'école, je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de crier :

« C'est toi, Michel?

— Oui, dit-il de bonne humeur.

— Et qu'est-ce que tu fais donc ici?

— Hé! je porte des paquets: je suis porteur depuis deux ans. »

Il était petit et maigre, il louchait; mais cela ne l'empêchait pas d'être fort. Je crus que le bon Dieu me l'envoyait. Après nous être embrassés bien contents, il me demanda :

« Et toi, Jean-Pierre, tu viens du pays... qu'est-ce que tu veux faire?

— Je viens travailler en menuiserie; j'ai une lettre de M. Nivoi.

— Et où est-ce que tu descends?

— Rue de la Harpe.

— Ah! fit-il, c'est loin, mais attends, j'ai quelque chose à porter près d'ici, je vais revenir et je te porterai ta malle. Seulement, ça coûtera trente-deux sous... Je suis marié, vois-tu... un autre te ferait payer plus cher.

C'est bien, lui dis-je, va, dépêche-toi, je t'attends. »

Il partit. J'avais un grand poids de moins sur le cœur. Je restai près de ma malle, qu'on avait mise avec beaucoup d'autres dans le bureau. Je la voyais et je ne m'en écartais pas.

Tout continuait à s'agiter dans la cour, sous la voûte et dans la rue. En écoutant ce grand bruit, je ne pouvais pas me figurer que cela durait toujours, et j'ai pourtant vu depuis que le mouvement ne cessait ni jour ni nuit dans cette ville.

Ce n'est qu'au bout d'une heure et quand l'inquiétude commençait à me gagner, que Montborne revint.

« Eh bien, dit-il, c'est fini, montre-moi ta malle.

— La voici.

— Et le billet?

— Le voilà.

— C'est bien. »

En même temps il tira ma malle de dessous les autres, il la posa d'abord debout sur sa petite hotte, passa la corde autour et l'enleva d'un coup d'épaule.

« En route, fit-il, suis-moi. »

Nous sortîmes. Je le suivais pas à pas. Nous passions dans la foule comme à travers une procession. Tout en marchant il me demanda :

« Ta lettre est pour un maître menuisier, rue de la Harpe?

— Oui.

— Mais tu n'es pas encore embauché?

— Non.

— Tu ne vas pas demeurer dans sa maison?

— Non.

— Eh bien, il faut aller te loger aux environs, dit-il; laisse-moi faire, je connais rue des Mathurins-Saint-Jacques un endroit où l'on passe la nuit à dix sous. Ceux qui louent au mois payent sept, huit, dix francs; ça dépend de la chambre. Tu verras, mais on paye d'avance.

— C'est bien, lui répondis-je, conduis-moi dans cette auberge, et si tu connais un endroit où l'on mange à bon marché, tu me le montreras avant de partir.

— Justement, fit-il, à côté se trouve le restaurant de Flicoteaux, un des bons endroits de Paris.

— Mais ça coûte cher, peut-être.

— Non, pas trop... ça dépend des plats et du vin. En mangeant du bœuf et buvant de l'eau, on paye de huit à dix sous. Mais si l'on demande du poulet et du vin, ça monte tout de suite à seize ou dix-huit sous, et même plus. »

Je pensai naturellement qu'avec un bon morceau de bœuf, du pain et de bonne eau, je n'aurais pas besoin de vin ni de poulet.

Nous passions alors auprès d'une grande bâtisse entourée de grilles et toute couverte de sculptures. Notre rue donnait sous la voûte de cette bâtisse magnifique, mais nous prîmes à gauche pour en faire le tour. Montborne me dit que c'était le Louvre. Comme nous tournions au coin de la grille à droite, je vis pour la première fois les quais qui suivent la Seine, le Pont-Neuf qui la traverse, et la statue de Henri IV, à cheval, au milieu du pont.

C'est là qu'on peut voir la grandeur de Paris, principalement sur le Pont-Neuf, lorsqu'on regarde à droite, le Louvre qui s'étend aussi loin qu'il est possible de regarder, l'Arc de triomphe, à plus d'une lieue, au bout d'une grand avenue d'arbres; et, de l'autre côté, le Palais de justice, la cathédrale de Notre-Dame et l'île de la Cité pleine de vieilles maisons qui se regardent dans l'eau.

Ces choses, je ne les ai connues que plus tard; alors j'en étais ébloui

d'admiration. Les files de ponts toujours couverts de monde, qui s'étendent sur le fleuve, n'étaient pas une des choses qui m'étonnaient le moins. Cela me paraissait aussi grand que toute l'Alsace, et si je n'avais pas été forcé de suivre Montborne, qui marchait toujours, je me serais arrêté là quelques instants.

Le Pont-Neuf était bordé de baraques où l'on faisait de la friture, mais je me suis laissé dire qu'on les a toutes abattues depuis.

Après avoir traversé ce pont et regardé la statue en courant, nous tournâmes sur l'autre côté du quai, bordé de rampes en pierre; et plus loin nous arrivâmes à droite, dans la vieille rue de la Harpe. Cette rue avait l'air de descendre sous terre, s'étendait, en remontant plus loin, jusqu'à la vieille place Saint-Michel. J'avais vu tant de palais, tant de cathédrales, tant d'arcs de triomphe, tant de maisons magnifiques, tant de richards roulant en voiture; j'étais tellement ébloui de ces choses, qu'en remontant la vieille rue de la Harpe, toute grise, toute décrépite, pleine de gens en manches de chemise, en veste, en petite robe, en camisole, qui couraient d'une porte à l'autre, qui fumaient des pipes aux fenêtres, qui portaient de l'eau sur les épaules, qui faisaient de la friture à leur porte, et qui semblaient vivre là chez eux de père en fils, que j'en eus le cœur soulagé.

Je trouvai même à cette rue un air de vieux Saverne; c'était vieux... vieux! On voyait des marchands de ferraille, comme chez nous, et de vieilles portes rondes toutes noires, où se tenaient des marchands de livres, de bretelles et de savates. Enfin je pensai :

« Maintenant nous ne sommes plus avec des millionnaires. »

Je m'attendrissais de voir des gens de la même espèce que moi, qui vendaient, achetaient et travaillaient pour vivre. Montborne me dit que cela s'appelait le quartier Latin. Il prit ensuite une autre rue à gauche, et finit par s'arrêter devant une maison étroite, haute de six étages au moins, et me dit :

« Nous y sommes, Jean-Pierre. »

C'était près d'une vieille bâtisse en arrière de l'alignement; un mur assez bas suivait la rue, et par-dessus ce mur on voyait le toit de ce vieux nid, et ses petites fenêtres comme au couvent de Marmoutier. J'ai su plus tard que cela s'appelait l'hôtel de Cluny, et qu'on y mettait toutes les vieilleries de la France.

Mon auberge se dressait un peu plus loin. Je crois encore la voir avec son pignon décrépit, où s'avançaient des pierres d'attente jusque

dans le ciel. Montborne était entré dans l'allée, tellement étroite que sa hotte raclait les murs des deux côtés, et tellement noire qu'on n'y voyait plus au bout de quatre pas. En même temps une odeur de cuir, et d'une quantité d'autres choses, vous remplissait le nez; des bruits de toutes sortes vous faisaient tinter les oreilles; un marteau toquait, un tour bourdonnait, quelqu'un chantait, pendant que dehors tout continuait à rouler, à crier, à passer.

Nous arrivâmes enfin dans une cour d'environ six à sept pieds; et, voyant le ciel tout en haut, je crus être au fond d'un puits. Comme je regardais, quelqu'un ouvrit le châssis d'une croisée au rez-de-chaussée, en criant :

« Qu'est-ce que c'est?

— Un voyageur, » répondit Montborne.

Aussitôt la porte au fond de l'allée s'ouvrit, et un homme trapu, les joues grasses et jaunes, un bonnet de coton crasseux sur la tête, les manches de chemise retroussées, un tire-pied dans la main, sortit en me regardant.

Derrière cette homme, que je reconnus pour être un cordonnier, s'avançait une petite femme sèche, déjà grise, le nez pointu, qui me regardait d'un œil de pie.

« Vous voulez passer la nuit? me demanda le cordonnier.

— Non, monsieur, je voudrais louer une chambre au mois.

— Ah bon! fit-il; Jacqueline va vous montrer les chambres.

— C'est un ouvrier menuisier, » dit Montborne.

Et la femme, qui m'avait bien regardé, prit un air riant.

« Il arrive du pays? dit-elle. Venez, monsieur. »

Elle avait décroché des clefs dans leur cassine et grimpait devant moi. Montborne suivait lentement.

« Vous serez bien, » disait-elle.

Nous montions, nous montions; les fenêtres s'élevaient, la cour descendait. A la fin je n'osais plus regarder par ces fenêtres, je croyais tomber la tête en avant.

« Nous avons des chambres à tout prix, disait la vieille; mais la jeunesse aime le bon marché.

— Oui, si vous pouviez m'avoir une chambre à six ou sept francs, » lui dis-je.

A peine avais-je dit cela, qu'elle se retourna comme indignée, en s'écriant :

« A six francs? Ce n'est pas la peine de monter. »

Nous étions tout au haut de l'escalier, presque sous les tuiles, et cette vieille, dont la figure était devenue de bois, me voyant étonné, dit :

« Redescendons : notre meilleur marché c'est huit francs... payés d'avance. »

Alors, me remettant un peu, je répondis :

« Eh bien, madame, montrez-moi la chambre à huit francs. »

Elle grimpa les dernières marches et poussa dans les combles une petite porte coupée en équerre. Je regardai, c'était un coin du toit. Dans ce coin, sur un petit bois de lit vermoulu, s'étendaient un matelas et sa couverture, minces comme une galette. Tout contre se trouvaient la table de nuit, la cruche à eau; et dans le toit s'ouvrait une fenêtre à quatre vitres, en tabatière.

Cela me parut bien triste de loger là.

« Décidez-vous, » me disait la vieille.

Et moi, songeant que je n'étais pas sûr de trouver tout de suite de l'ouvrage, que je n'avais personne pour me prêter de l'argent, et que dans cette ville, où tout le monde ne songe qu'à soi, ma seule ressource était de ménager, je lui répondis :

« Eh bien, puisque c'est le meilleur marché, je prends cette chambre.

— Vous faites bien, dit-elle, car les locataires ne manquent pas. »

En descendant, elle me montra dans un coin une espèce de fontaine, en me disant ;

« Voici l'eau. »

Montborne montait encore, je revins avec lui. Il trouva ma chambre très-belle, d'autant plus qu'il restait de la place pour la malle. Ensuite, comme il était pressé, je lui payai ses trente-deux sous; il me dit que deux maisons plus haut, à droite, près de l'hôtel de Cluny, je verrais le restaurant, et puis il s'en alla.

Je refermai la porte et je m'assis sur le lit, la tête entre les mains, tellement accablé d'être seul, au milieu d'une ville pareille, loin de tout secours, de toute connaissance, que pour la première fois de ma vie j'eus l'idée de m'engager.

« Qu'est-ce que je fais au monde? me disais-je. Les autres sont heureux, les autres ont leur maison, leur femme, leurs enfants, ou bien ils ont leurs père et mère, leurs frères et sœurs... Moi, je n'ai rien que ma pauvre vieille mère Balais. Eh bien, si je m'engage, je ferai l'exercice, j'aurai la nourriture, le logement, l'habillement, et rien à soigner. Je

défendrai l'ordre. Si les ouvriers se remuent, s'ils se révoltent, je ferai comme le régiment. Le père Nivoi m'en voudra, mais je ne puis pas vivre tout seul... Non, c'est trop terrible d'être seul, avec des gens qui ne pensent qu'à vous tirer de l'argent, qui vous sourient pour avoir votre bourse, et qui vous tournent le dos quand vous n'avez plus rien. »

J'étais découragé. Je n'avais personne pour me relever le cœur; l'idée du pays me faisait mal.

Pendant que ces idées tournaient dans ma tête, je me rappelai que le père d'Emmanuel m'avait dit d'aller voir son fils, mon ancien camarade, qui faisait son droit au quartier Latin. Ah! si j'avais pu le voir seulement une heure, comme cela m'aurait fait du bien! J'y songeais en me rappelant qu'il demeurait dans la rue des Grès, numéro 7. Mais allez donc trouver la rue des Grès en arrivant à Paris? Malgré cela, je voulus essayer.

Quelques instants après, la vieille revint, elle mit une serviette sur la cruche en disant :

« On vous changera de draps tous les mois. Vous savez, c'est huit francs par mois, payés d'avance. »

Alors je compris pourquoi la serviette était venue si vite. L'ayant donc payée, je demandai si par hasard la rue des Grès ne se trouvait pas aux environs.

« Ce n'est pas loin, répondit-elle; est-ce que vous connaissez quelqu'un à la rue des Grès?

— Oui, un étudiant en droit... un camarade d'enfance.

— Ah! fit-elle d'un air de considération, mon mari vous dira mieux où c'est. Si vous avez besoin d'autre chose, il ne faut pas vous gêner.

— Je n'ai besoin maintenant que d'être seul, » lui répondis-je.

Elle sortit. J'allai remplir ma cruche; j'ouvris ma malle, je me lavai, je changeai de chemise et d'habits. Le grand bruit du dehors m'arrivait jusque par-dessus les toits, le soleil brillait sur mes vitres.

Après avoir bien refermé ma malle et la porte, je descendis en suppliant le Seigneur de me faire la grâce, dans cette extrémité, de trouver Emmanuel, qui seul pouvait me donner de bons conseils et raffermir mon courage.

ERCKMANN-CHATRIAN.

LE DIMANCHE

PROMENADE D'UN OUVRIER DE LA PROVINCE DANS PARIS

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

Depuis mon arrivée à Paris, je n'avais pas eu le temps de revoir Emmanuel; l'ouvrage était pressé dans cette quinzaine, il avait fallu travailler le premier dimanche et le lundi jusqu'au soir. Mais, le samedi suivant, en nous faisant la paye, M. Braconneau nous ayant prévenus que le lendemain serait libre, je m'habillai de bonne heure et je courus à l'hôtel de la rue des Grès.

Cela tombait bien, car, en me voyant, Emmanuel s'écria :

« Je pensais à toi, Jean-Pierre : voici les vacances, les examens sont commencés; je passe à la fin de cette semaine et je m'en retourne deux mois au pays. J'aurais eu de la peine à partir sans t'embrasser. »

Il me serrait la main. Pendant qu'il ôtait sa belle robe de chambre, je lui racontai ce qui m'avait empêché de venir.

« Eh bien, nous allons faire un tour, dit-il, nous déjeunerons au Palais-Royal. »

En l'entendant dire que nous allions déjeuner au Palais-Royal, je crus qu'il plaisantait; il vit ce que je pensais et s'écria :

« Pas chez Véfour, bien entendu! Il faut attendre d'avoir notre part dans la pension de Louis-Philippe. Nous irons chez Tavernier, tu verras. »

Il riait, et nous sortîmes, comme la première fois, en descendant la rue de la Harpe. Mais il voulut me faire voir alors le Palais-de-Justice, fermé devant par une grille très-belle. Derrière cette grille se trouve une cour, et au bout de la cour, un escalier qui monte dans le vestibule, où les avocats accrochent leurs robes entre les colonnes. Sur la droite, un autre escalier mène dans une grande salle, la plus grande salle de France, et qu'on appelle salle des Pas-Perdus.

Tout autour de cette salle, très-haute, très-large et dallée comme une cathédrale, s'en ouvrent d'autres où sont les tribunaux de toute sorte pour juger les voleurs, les filous, les banqueroutiers, les incen-

diaires, les assassins et les amateurs de politique qui trouvent que tout n'est pas bien dans ce monde, et qui voudraient essayer de changer quelque chose.

C'est ce que m'expliquait Emmanuel, et je pensais que l'idée d'entrer dans la politique ne me viendrait jamais.

Après cela, nous descendîmes derrière, par un petit escalier qui mène sur une place ouverte à l'autre bout, au milieu du Pont-Neuf. Quand nous eûmes traversé cette place, assez sombre, nous vîmes à la sortie la statue de Henri IV tout près de nous, et, plus loin, cette magnifique vue du Louvre que j'avais tant admirée la première fois. Elle me parut encore plus belle, et même aujourd'hui je me figure que rien ne peut être plus beau sur la terre : cette file de ponts, ces palais du Louvre et des Tuileries, ces grilles, ces jardins, à gauche; ces autres palais, et tout au fond l'Arc de triomphe! Non, rien ne peut vous donner une idée plus grande des hommes!

Je le disais à Emmanuel, qui me prévint que le plus beau n'était pas encore ce que nous voyions, mais l'intérieur des palais, où sont réunies toutes les richesses du monde. Cela me paraissait impossible.

Comme nous continuions de marcher, étant arrivés dans la cour du Louvre, ce fut une véritable satisfaction pour moi de contempler ces magnifiques statues dans les airs, autour de l'horloge, représentant des femmes accomplies en beauté, qui se tiennent toutes droites, deux à deux, les bras entrelacés comme des sœurs, et qui doivent avoir au moins trente pieds de haut.

Rien ne manque à ce spectacle. Seulement, plus loin, après avoir passé la voûte du côté des Tuileries, nous arrivâmes sur une vieille place encombrée de baraques, dans le genre du cloître Saint-Benoît, ce qui ne me réjouit pas la vue. Elle était pleine de marchands d'images, de guenilles, de ferrailles, et d'autres gens de cette espèce. Deux ou trois vendaient même des perroquets, des pigeons, des singes et de petites fouines, qui ne faisaient que crier, siffler, en répandant la mauvaise odeur.

On ne pouvait pas comprendre de pareilles ordures entre deux si magnifiques palais. Emmanuel me dit que ces gens ne voulaient pas vendre leurs baraques à la ville, et que chacun est libre de vivre dans la crasse, si c'est son plaisir.

Naturellement je trouvai que c'était juste, mais tout de même honteux.

Ayant donc regardé cette place, qui ressemblait aux foires de village, Emmanuel me prit par le bras, en disant : « Arrive! »

En dehors de la cour du Louvre, à gauche, s'étendait la continuation de la bâtisse, et dans la cour se trouvait une porte assez haute, où des gens bien mis entraient.

« Avant d'aller déjeuner, il faut que tu voies le musée de peinture, me dit-il, nous en avons pour une heure. »

J'étais bien content de voir un musée; j'avais seulement entendu parler de musée, sans savoir ce que cela pouvait être.

Dans le vestibule commençait une voûte qui se partageait en plusieurs autres, fermées par de grandes portes en châssis tendues de drap vert. Contre une de ces portes, à gauche, était assis un suisse, que je pris d'abord pour quelque chose de considérable dans le gouvernement, à cause de son magnifique chapeau à cornes, de son habit carré, de sa culotte de velours rouge, de ses bas blancs et de son air grave; mais c'était un suisse! J'en ai vu d'autres habillés de la même façon. Ils restent assis, ou se promènent de long en large pour se dégourdir les jambes : — c'est leur état.

Une dame recevait les cannes et les parapluies dans un coin, moyennant deux sous.

A droite s'élevait un escalier, large d'au moins cinq mètres, avec des peintures dans les voûtes. On avait du respect pour soi-même en montant un escalier pareil; on pensait : « Je monte... personne n'a rien à me dire!... »

Mais tout cela n'était rien encore. C'est en haut qu'il fallait voir! D'abord, ce grand salon éclairé par un vitrage blanc comme la neige, d'où descendait la lumière sur des peintures innombrables, tellement belles, tellement naturelles, qu'en les regardant vous auriez cru que c'étaient les choses elles-mêmes : les arbres, la terre, les hommes, au printemps, en automne, en hiver, dans toutes les saisons, selon ce que le peintre avait voulu représenter.

Voilà ce qui s'appelle une véritable magnificence! Oui, quand on pense qu'avec de la toile et de la couleur les hommes sont arrivés à vous figurer tous les temps, tous les pays, tous les êtres, au lever et au coucher du soleil, à la lune, sur terre et sur mer, dans les moindres détails, c'est alors qu'on reconnaît le génie de notre espèce et qu'on s'écrie : « Heureux ceux qui reçoivent de l'instruction, pour laisser de pareilles œuvres après leur mort et nous enorgueillir tous!... »

Nous nous promenions dans ce grand salon, en silence comme dans une église; nous entendions nos pas sur les parquets, qui sont de vieux chêne. Emmanuel m'expliquait tout bas ce que nous voyions; il me disait le nom des peintres, et je pensais : « Quels génies!... quelles idées grandioses ils avaient, et comme ils les peignaient vivantes!... »

Je me rappelle que, dans ce salon, l'empereur Napoléon, à cheval, en hiver, au milieu de la neige, du sang et des morts, levait les yeux au ciel. Rien que de le voir, on avait froid.

C'est une des choses qui me sont restées. Mais ces terribles tableaux, qui sont faits pour donner aux hommes l'épouvante de la guerre, me plaisaient beaucoup moins que les champs, les prés, les bœufs, les petites maisons où l'on buvait à l'ombre devant la porte. On voyait que c'étaient tous d'honnêtes gens, et cela vous réjouissait le cœur; ou aurait voulu se mettre avec eux.

La représentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres, des saintes femmes et des anges, avec tous les chagrins qu'ils ont eus, les injustices d'Hérode et de Ponce-Pilate, vous rendaient trop triste. Enfin chacun trouve là ce qui lui plaît; chacun peut se rendre triste ou joyeux, selon ce qu'il regarde.

Après le grand salon carré, nous entrâmes dans une autre salle, longue d'au moins un quart de lieue, et puis encore dans une autre; cela n'en finissait plus. Emmanuel me parlait! mais tant de choses me troublaient l'esprit! Et comme il venait toujours plus de monde, tout à coup il me dit :

« Écoute, Jean-Pierre, c'est l'heure du déjeuner. »

Nous eûmes encore un bon quart d'heure pour remonter les salles, et, si vous voulez savoir la vérité, je fus bien content d'être dehors, au grand air. C'était trop à la fois. Et puis j'avais faim, j'étais pressé de m'asseoir devant autre chose que devant des peintures.

Nous n'étions pas loin du Palais-Royal, où nous arrivâmes en gagnant la rue Saint-Honoré. Nous revîmes, en passant, la galerie d'Orléans, le jardin, les jets d'eau, les arcades; mais ce qui me réjouit le plus, ce fut d'apercevoir l'écriteau de Tavernier, qu'Emmanuel me montra dans l'intérieur d'une de ces arcades.

Nous montâmes, et, malgré le bon dîner que nous avions fait chez Ober, je reconnus pourtant une grande différence. C'était là véritablement un restaurant parisien, bien éclairé, riche en dorures; les petites tables couvertes de nappes blanches à la file entre les hautes fenêtres, les

carafes, les verres étincelants, enfin tout vous annonçait la manière agréable de vivre en cette ville, quand on a de l'argent.

Nous étant donc assis, les domestiques arrivèrent. Emmanuel voulut avoir de l'eau de Seltz, du vin, du melon, des viandes, du dessert; et, si je n'avais pas lu les prix à mesure sur la carte, j'aurais cru que nous étions ruinés de fond en comble. Eh bien, tout cela ne montait pas à plus de trois ou quatre francs pour nous deux. C'est quelque chose d'étonnant!

Après le déjeuner, nous descendîmes prendre le café sur une petite table de tôle, au milieu du monde, dans le jardin. Emmanuel avait acheté des cigares, et nous fumions comme des propriétaires, en regardant à droite et à gauche les jolies femmes qui passaient. C'était bon pour un étudiant en droit; mais moi, j'avais tout de même un peu honte de jouer un si grand rôle. Enfin voilà l'existence de Paris. Peut-être dans le nombre de ces messieurs et de ces dames qui m'entouraient, appelant les garçons et se faisant servir, s'en trouvait-il qui ne me valaient pas.

Il faisait très-chaud, tout était blanc de poussière, même les arbres. Vers deux heures, quelques gouttes de pluie s'étant mises à tomber, tout le monde se sauva sous les arcades. Il fallut aussi nous retirer; mais Emmanuel me dit que cela ne durerait pas, et que nous allions monter en omnibus pour nous rendre à l'Arc de triomphe.

C'est ce que nous fîmes dans la rue Saint-Honoré, au coin de la place du Château-d'Eau, où se trouvait un corps de garde.

Les omnibus traversent tout Paris par centaines, et l'on peut aller d'un bout à l'autre de la ville pour six sous. Au milieu de la rue, vous n'avez qu'à faire signe, la voiture s'arrête; le conducteur vous donne la main, vous montez, et vous êtes assis sur un banc rembourré de crin, à côté de messieurs et de dames, pendant que la pluie coule sur les vitres et que les chevaux galopent.

De pareilles inventions montrent que rien ne manque dans notre pays.

Nous courions depuis dix minutes, et le soleil commençait à revenir, lorsque Emmanuel leva la main pour dire : « Halte! » Nous descendîmes sur une place grande comme deux fois Saverne, entourée de palais, de jardins et de promenades : la place de la Concorde. Je voudrais bien vous la peindre, avec ses deux fontaines en bronze, son obélisque, — une pierre en forme d'aiguille, d'au moins cent pieds, revenue d'Égypte, et couverte de sculptures, — et ses statues rangées tout autour représentant les villes principales de la France, sous la figure de femmes assises

sur des canons, des boulets, des vaisseaux... Oui, je voudrais vous peindre tout cela : — le jardin des Tuileries d'un côté, les Champs-Élysées et l'Arc de triomphe de l'autre, l'église de la Madeleine à droite, la Seine couverte de bateaux et la Chambre des députés à gauche ; mais aucune parole ne peut vous donner l'idée de cette place immense. Autant dire tout de suite que c'est une merveille du monde, et que, dans cette merveille, tout ce qu'il y a de riche en voitures, en cavaliers, en dames, vont, viennent, se promènent et se regardent pour voir lesquels ont les plus beaux chevaux, les plus beaux plumets et les plus belles robes.

Le long de l'avenue des Champs-Élysées vous découvrez, à travers le feuillage, des centaines de maisons où les millionnaires demeurent, et plus loin, sur l'autre rive du fleuve, à gauche, l'hôtel des Invalides, son dôme dans les nues.

Sous les arbres, on voit aussi de petits théâtres pour les enfants, des chevaux de bois, des jeux de toutes sortes, des hercules, des ménageries ; enfin c'est une fête depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Nous allions à travers tout cela. Nous voyions des statues en marbre de tous les côtés, dont je me rappelle principalement deux à l'entrée de la grande avenue, représentant deux hommes superbes et nus, qui tiennent par la bride des chevaux sauvages dressés sur les pieds de derrière, les jarrets pliés, la crinière droite, prêts à s'échapper

Emmanuel me prévint que c'étaient des chefs-d'œuvre, et je n'eus pas de peine à le croire.

Mais le plus beau c'est l'Arc de triomphe qui s'élève au bout de l'avenue, tout gris à force d'être loin, et pourtant superbe, avec ses lignes pâles dans le ciel, et ses voûtes, où des maisons pourraient passer.

Tout est beau, tout est grand dans cet arc de triomphe : nos victoires, qui y sont écrites partout, et qui font des listes de cinquante mètres ; la beauté de l'idée, la beauté des pierres, la beauté du travail, la beauté de la grandeur et la beauté des sculptures. Quatre de ces sculptures sont en dehors, sur des socles, appuyées contre les arches, et, d'après ce qu'Emmanuel me dit, elles représentent, du côté de Paris, la Guerre, sous la figure d'une femme que les soldats portent dans leurs bras, et qui crie : « Aux armes ! » Cela vous fait dresser les cheveux sur la tête. En regardant cette femme, on l'entend, on croit que les Russes et les Prussiens arrivent ; on voudrait courir dessus et tout massacrer.

Cette femme, je la vois toujours; elle ressemble à celles du Dagsberg, qui vont aider leurs hommes à déraciner des tocs. C'est terrible!

Contre l'autre arche, et séparée par la voûte, c'est la Gloire. L'empereur Napoléon figure la Gloire. Un ange lui met des couronnes sur la tête pour le bénir. C'est aussi très-beau.

Sur l'autre face, c'est l'Horreur de l'invasion, représentée par un cavalier qui écrase tout, et la Joie de la paix, représentée par des gens heureux qui rentrent leurs récoltes.

Voilà ce qu'Emmanuel m'expliqua, car je n'avais pas assez d'instruction pour deviner tout seul.

Le bœuf, le cheval et les gens sont tout ce qu'il est possible de voir d'admirable.

Je pourrais en dire beaucoup plus, mais ces choses resteront là pendant des siècles; et je pense, comme M. Nivoi, qu'il faut voir Paris pour connaître la grandeur de notre nation, sa gloire et sa force.

Ayant repris le chemin de notre quartier vers cinq heures, nous repassâmes dans le jardin des Tuileries, où les plus belles statues en marbre blanc se trouvent. Quant à vous dire les personnes qu'elles représentent, j'en serais bien embarrassé. Mais c'est achevé dans toutes ses parties, c'est entouré d'arbres et de petites allées bien unies. Les enfants jouent dans ces allées, les dames s'y promènent, et, malgré la foule, des ramiers volent aux environs; ils descendent même sur le gazon pour manger les mies de pain qu'on leur jette.

Ces ramiers vous rappellent le pays, les grands bois, les champs, et l'on pense : « Ah! si nous pouvions vivre comme vous de quelques petites graines, et si nous avions vos ailes, malgré les marbres, les palais et les colonnes, ce n'est pas ici que nous resterions. »

Je ne pouvais m'empêcher de le dire à mon camarade Emmanuel, lui rappelant comment le soir, au vallon, sous la Roche-Plate, en sortant de la rivière, — lorsque l'ombre des forêts s'allongeait dans les prairies, — on entendait les ramiers roucouler sous bois. Ils étaient par couples; mais en ce temps nous ne savions pas ce qu'ils se racontaient entre eux; je le savais maintenant, et je les trouvais bien heureux de pouvoir roucouler par couples, en se sauvant dans les ombres.

Emmanuel m'écoutait la tête penchée. J'aurais bien voulu lui parler un peu d'Annette; mais je n'osais pas... J'avais tant... tant de choses sur le cœur!

Nous étions sortis du jardin; il me conduisait à travers une grande

place, où se dressait une haute maison en forme de tour, couverte d'affiches, et de loin je reconnaissais le Louvre.

Alors tout me paraissait sombre, j'avais toujours le nom d'Annette sur la langue; je regardais mon camarade, qui semblait rêver, et nous marchions dans de petites ruelles sales. Les marchands d'eau passaient; les marchands d'habits, la bouche tordue, criaient, regardant aux fenêtres. Le vrai Paris des rues revenait.

Tout à coup Emmanuel, levant les yeux, dit :

« Voici le Rosbif! entrons, Jean-Pierre, et dînons. »

Nous entrâmes; tout était plein de monde, et nous ne trouvâmes de place qu'au fond, sous une espèce de toit en vitrage.

Nous fîmes encore un bon repas, mais je ne sais pas pourquoi la tristesse était venue. Emmanuel pensait peut-être à son examen, et moi, mon esprit était à Saverne. Je voulus payer, cela le mit de mauvaise humeur :

« Quand j'invite mon meilleur camarade, dit-il, je ne supporte pas qu'il paye. C'est presque une injure que tu me fais. »

Je lui répondis que ce n'était pas mon intention; mais que j'avais du travail, et que c'était juste de payer chacun son tour.

Il ne voulut pas y consentir, et je crus même qu'il était fâché. Mais, quelques instants après, étant sortis, il me serra la main en s'écriant :

« Jean-Pierre, je n'ai pas de meilleur ami que toi! Veux-tu venir au théâtre du Palais-Royal? »

J'étais fatigué. Je lui dis que ce serait pour une autre fois, et nous remontâmes lentement la rue Saint-Honoré.

Une chose me revient encore, c'est que le même soir, en passant sur le Pont-au-Change, Emmanuel me montra la place du Châtelet, avec sa petite colonne et sa fontaine, et plus loin le bal du Prado. Mais cette place et ce pont sont des choses qui me rappellent bien d'autres souvenirs. Il faudra que j'en parle plus tard. Tout ce que j'ai besoin de dire maintenant, c'est que, étant arrivés devant ma porte, nous nous embrassâmes comme de véritables frères. Je ne pouvais pas espérer le conduire à la diligence pendant la semaine, et je lui souhaitai bon voyage.

ERCKMANN-CHATRIAN.

LE MAL DU PAYS A PARIS

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

C'est pendant ce mois de septembre, cinq semaines après le départ d'Emmanuel, que j'eus le mal du pays. Je me sentais dépérir. La nuit et le jour je ne revoyais que Saverne, la côte, les bois de sapins, la rivière, les ombres du soir; je sentais l'odeur des forêts, j'entendais les hautes grives s'appeler, puis le métier du père Antoine, les sabots de la mère Balais, les éclats de rire d'Annette, tout, tout me paraissait beau, tout m'attendrissait :

« Ah! mon Dieu! si je pouvais seulement un peu respirer là-bas!... Ah! si je pouvais seulement embrasser la mère Balais et boire une bonne gorgée d'eau de la fontaine! Comme elle serait fraîche!... comme je reviendrais! Ah! je ne reverrai plus le bon temps! je ne chanterai plus en rabotant avec le Picard, je ne reverrai plus le père Nivoi, je n'entendrai plus les servantes crier autour des auges, et les vaches galoper la queue toute droite, les jambes en l'air... C'est fini... c'est ici qu'il faut que je laisse mes os. »

Voilà cette maladie terrible. Je tombais ensemble, et le père Perrignon avait beau me crier :

« Allons, courage, Jean-Pierre. Que diable! nous sommes à Paris, nous sommes dans les idées jusqu'au cou... Qu'est-ce que nous fait le reste? J'ai connu ça dans le temps... Oui, c'est dur... mais avec du courage on surmonte le chagrin. »

Il avait beau me prendre la main, le bourdonnement de la rivière sous les vieux saules m'appelait... J'aurais voulu partir. Et dans ces temps, en le reconduisant jusqu'à sa porte, rue Clovis, quand il montait et que je restais seul, au lieu de retourner au quartier Latin, je suivais ma route, j'arrivais à la rue Contrescarpe, tout au haut de la butte : une rue déserte, abandonnée, avec quelques vieilles enseignes, de l'herbe entre les pavés et le gros dôme du Panthéon derrière, tout gris.

Je regardais en passant ces gens minables, les souliers éculés, assis sur les marches; ces femme jaunes, ces enfants maigres, tous ces êtres sales, déguenillés; leurs petites vitres raccommodées avec du papier, et derrière les vitres des images du temps de la République ou de Louis XVI.

Dieu sait qui les avait collées là, ces images! les années avaient passé dessus. On y voyait les chapeaux à cornes, les perruques, les habits vert-perroquet, les gilets à fleurs tombant sur les cuisses, les cravates montant jusque sous le nez. C'était vieux, vieux! et tout restait dans le même état.

Je regardais cela, comme Jean d'Arimathie regardait au fond du sépulcre vide.

Au bas de la vieille rue en pente, où pas une voiture ne passait, à droite d'une mairie, à gauche d'une fontaine toute neuve et blanche, la fontaine Cuvier, avec le lion où s'appuie une femme nue, l'aigle en l'air qui s'envole un mouton dans les griffes, et au-dessous tous les animaux de la création; entre ces deux bâtisses je voyais un vieux mur couvert de lierre... Oh! le beau lierre... comme il vivait et s'étendait! — C'était le Jardin des Plantes.

Un peu sur la gauche du mur s'ouvrait une belle porte grillée, une sentinelle auprès. Là commençait l'allée en escargot bien sablée, tournant entre les plantes rares, les tulipes roses, — une fontaine en bénitier, pleine d'eau tranquille, à l'entrée; — et sur la butte, en l'air, par-dessus le vieux cèdre du Liban, large, plat et fort comme un chêne, se dressait le pavillon, parmi de vieilles roches représentant des bois pourris, des coquillages, des plantes, que l'invalide vous expliquait venir du déluge.

Bien souvent, de loin, avant d'oser entrer, j'avais examiné ces choses, pensant que c'était le jardin de quelque richard ou d'un prince; mais le passage continuel des vieilles femmes, leur cabas sous le coude, des ouvriers, des enfants, des soldats, m'avait enfin appris qu'on pouvait passer, et j'étais entré comme tout le monde.

Voilà l'un de mes plus beaux moments à Paris. Au moins là tout n'était pas des pierres, au moins ces plantes vivaient. Ah! c'est quelque chose de voir la vie! Oui, j'en étais content, tellement content que l'attendrissement me gagnait, et que je m'assis sur un banc à l'intérieur, pour regarder, respirer et presque fondre en larmes. Depuis trois mois je n'avais pas vu d'autre verdure que les grandes allées en murailles des Tuileries; je ne savais pas ce qui me manquait, alors je le compris et je me promis bien de revenir. Ah! s'il était tombé seulement un peu de rosée, cela m'aurait fait encore plus de bien, mais il ne tombe pas de rosée à Paris; tout est sec en été, tout est boueux en hiver.

La cage des serpents, derrière une file de vitres grises; le vieil élé-

phant, derrière ses hautes palissades; la girafe, avec sa tête de cheval au haut d'un cou de cigogne, et qui broute les feuilles sur des arbres de vingt pieds; les bâtisses rondes en briques rouges; les oiseaux de la Chine et d'ailleurs qui ressemblent à nos poules, à nos oies, à nos canards; les aigles qui crient, en regardant à travers leurs barreaux les pigeons dans les nues, et qui veulent tout à coup s'envoler; les vautours qui perdent leurs plumes et laissent pendre la tête au bout de leur long cou, nu comme un ver; les singes qui sautent et font des grimaces; les ours dans leurs fosses, qui se roulent sur le pavé brûlant et regardent en louchant ceux qui leur jettent du pain; les tigres, les lions qui bâillent; les hyènes, des espèces de cochons avec des têtes de chauve-souris, qui répandent une odeur très mauvaise, tout cela pour moi c'était de la vieillerie, comme ces carcasses de baleines et d'animaux d'avant le déluge, qui sont enfermées, avec des étiquettes, dans une grande bâtisse bien propre, et qui ressemblent à des poutres vermoulues. Je les regardais bien, mais j'aimais mieux la verdure, et rien qu'un épervier dans la montagne, quand il passe d'une roche à l'autre en jetant son cri sauvage, rien qu'un bœuf qui fume à la charrue, ou un chien de berger qui rassemble le troupeau, me paraissait mille fois plus beau que ces aigles, ces hyènes et ces lions décrépits.

C'est après avoir traversé la grande allée de tilleuls et de hêtres au milieu, — près des magnifiques baraques en verre où les plantes d'Amérique collent leurs grandes feuilles desséchées aux vitres, — c'est de l'autre côté, sur les quais, en suivant ces immenses entrepôts où les tonnes de vin et d'eau-de-vie, les ballots et les caisses sont entassés jusqu'aux toits pendant une lieue; où les bateaux descendent la Seine et déchargent leurs marchandises et leurs provisions de toutes sortes sur les pavés en pente, derrière les tours de Notre-Dame, près de l'Hôtel de ville, c'est là que la vie me revenait avec ces grandes histoires de la Révolution, où les gens, au lieu de croupir et de moisir comme ces animaux d'Asie et d'Afrique dans des cages, voulaient être libres et faire de grandes choses. Oui, c'est en face de l'Hôtel de ville, cette large et sombre bâtisse couverte d'ardoises, ses deux pavillons sur les côtés, sa haute porte en voûte, au milieu, où monte le grand escalier jusqu'à l'intérieur, ses grandes fenêtres et ces niches, où les vieux juges, tous les braves gens des anciens temps ont leur statue, c'est là que je me rappelais la terrible Commune : ces hommes de la Révolution, avec leurs habits à larges parements, leurs perruques, leurs tricornes, qui balayaient

le pays avec leurs décrets, qui déclaraient qu'on gagnerait tant de victoires en Hollande, tant en Prusse, tant en Italie, ainsi de suite, — ce qui ne manquait pas d'arriver, — et qui se soutenaient avec vingt départements, contre tout le reste de la France et de l'Europe, en nommant des soldats généraux, et des généraux soldats, pour le service de la patrie! Oui, j'étais dans l'admiration en regardant cette bâtisse, où s'étaient accomplies de si grandes choses; je comprenais mieux l'histoire que m'avait prêtée le vieux Perrignon, je me représentais ces révolutionnaires, et je pensais : « C'étaient d'autres hommes que nous! Depuis des années et des années nous serons tous en poussière, on ne saura pas même que nous avons existé, et d'eux on parlera toujours, ils seront toujours vivants! »

J'étais un soir en cet endroit, à l'entrée du pont, rêvant à tout cela, lorsqu'un grand canonnier roux me tapa sur l'épaule, en disant :

« Qu'est-ce que tu fais donc là, Jean-Pierre? »

Je regardai tout surpris, et je reconnus Materne le cadet, celui qui s'appelait François. Nous n'avions jamais été bien amis ensemble, et plus d'une fois nous nous étions roulés à terre; mais en le voyant là, je fus tout joyeux et je lui dis :

« C'est toi, François? Ah! je suis bien content de te voir. »

Je lui serrais la main. J'aurais voulu l'embrasser.

« Qu'est-ce que tu fais donc à Paris? me demanda-t-il.

— Je suis ouvrier menuisier.

— Ah! moi, je suis dans les canonniers à Vincennes. Qu'est-ce que tu payes?

— Ce que tu voudras, Frantz. »

Et lui, me prenant aussitôt par le bras, s'écria :

« Nous avons toujours été camarades! Arrive... je connais un bon endroit... Regarde... c'est ici. »

C'était à quatre pas, et je pense que tous les endroits étaient bons pour lui, quand un autre payait. Enfin, n'importe! il décrocha son sabre, le mit sur le banc en treillis, à la porte du cabaret, et nous nous assîmes devant une petite table dehors.

Les gens allaient et venaient. Je fis apporter une bouteille de bière, mais Frantz voulut avoir de l'eau-de-vie; il dit à la femme :

« Laissez le carafon! — Ah! tu es ouvrier, Jean-Pierre, et où ça?

— Rue de la Harpe, mais je demeure rue des Mathurins-Saint-Jacques.

— Bon... bon... A ta santé! »

Je lui demandai s'il avait des nouvelles du pays; mais il se moquait bien du pays, et disait :

« C'est un trou... ça ne vaut pas seulement la peine qu'on en parle...

— Mais ton père et ta mère?

— Je pense qu'ils sont encore vivants. Depuis deux ans je n'ai pas eu de lettre d'eux.

— Et toi, tu ne leur as pas écrit?

— Si, je leur ai demandé deux ou trois fois de l'argent; ils ne me répondent jamais... ça fait que je me moque d'eux. — A ta santé, Jean-Pierre! »

Il finissait toujours par là : « A ta santé, Jean-Pierre! »

Une chose qui me revient, c'est que je lui parlai de la réforme et qu'il me dit :

« Oui, c'est de la politique, et ceux qui se mêlent de politique, gare à eux! Tu sauras que chez les armuriers tous les fusils sont démontés; il manque aux uns la batterie, aux autres la cheminée; de sorte que ceux qui voudront faire de la politique, s'ils pillent les fusils, ne pourront pas tirer. Le sergent m'a dit ça! Il m'a aussi raconté qu'on mêle dans le nombre de ceux qui veulent faire de la politique des gaillards solides, bien habillés, comme des propriétaires, — qui passent même pour les plus enragés, — et qui portent de gros bâtons plombés avec lesquels ils assomment leurs camarades. Ces gens se reconnaissent tous par des signes. Ils arrêtent les autres et se mettent toujours trois ou quatre contre un. Avec ça, la troupe arrive et balaye le restant de la canaille. Ainsi, ne te laisse pas entraîner dans la politique. C'est un bon camarade qui te prévient... Prends garde!

— Je te crois, lui dis-je, et je n'ai pas envie de m'en mêler. »

Comme alors le carafon était vide, Materne se rappela qu'il devait répondre à l'appel et que Vincennes était à plus d'une lieue. Il se leva, boucla son ceinturon; je lui serrai la main, et pendant qu'il s'éloignait en traversant le pont, je payai l'eau-de-vie et la bière. Ensuite je rentrai bien content de l'avoir vu, mais tout de même étonné de ce qu'il m'avait dit sur les gueux chargés d'assommer leurs camarades.

ERCKMANN-CHATRIAN.

PARIS D'HIER.



Le Panthéon.



Théâtre du Gymnase-Dramatique



École militaire.



L'arc de triomphe de l'Étoile.



Ancien rond-point des Champs-Elysées.



Allée des Orangers.



Le canal près de la Bastille.



Escalier de la terrasse des Feuillants.



Panorama aux Champs-Élysées.



Grille des Tuileries en face la rue de la Paix.



Cirque de l'Impératrice.



— Comment saviez-vous, Papa, que j'aimais Mosieu Léon?
— Parce que tu me parlais toujours de Mosieu Paul



C'est bien drôle que ma femme devait dîner chez maman Cocardeau, et que je n'y ai trouvé que les petits. . C'est bien drôle !



Est-il, Dieu, permis d'avoir des pensées comme ça sur la mère de son petit Joseph?



Mais si un homme avait été pour moi ce que j'ai été pour toi, et que je lui aie fait ce que tu m'as fait!... Mais! mais... mais je serais... honteuse!



Mon aimable Amédée,

Ce soir, vers huit heures, à la Boule Rouge, en citadine; soyez attentif et ne faites pas attendre votre **Clara.**

Mon Henri bien aimé,

Juge de mon désespoir! j'ai un mal de gorge affreux, il me sera bien impossible de sortir ce soir. Il est même question de me poser vingt sangsues!!! Plains beaucoup et aime toujours ta **Clara.**



Ah ! c'est le jeune homme dont tu m'as parlé, madame Cocardy... Vous voulez donc entrer dans le bâtiment, jeune homme ?... Eh ben ! mais... c'est très-bien... Faut faire monter un lit dans une chambre d'en haut, v'là tout.



— Henri est fort bien... mais je crois que c'est Charles que j'aime le mieux.
— Alors, épouse Henri.



— Qu'est-ce que c'est que ce mosieu qui sort d ici?

— Ah! mon Dieu! il ne t'a pas parlé?... C'est un mosieu qui venait pour l'affaire d'Ancelin... et qui part ce soir... il t'a attendu plus de deux heures!...

— Mais comme tu as chaud, ma biche!



Se comporter ainsi avec un homme dont on est la mère de l'enfant !



Vois-tu, ma petite, quand un amoureux commence à devenir dangereux, faut se dépêcher d'en avoir deux... après on ne peut plus, et on fait des bêtises!



— Mais!... il me semble... qu'on a... pipé ici!
— Hein?... Ah! c'est moi qui ai voulu voir pour ma dent du fond... Ma foi, c'est bien des bêtises, ça ne fait rien.



Vous reverrai-je? — Allons... oui! — Où? — Ici. — Quand? — Demain!.... mais partez vite!.. — Ange, encore un mot : vous êtes mariée? — Parbleu!



Tu avais bien raison, ma femme, c'est bien plus joli par ici que par là-bas... Tiens!... mosieu Gustave!... ah! bien, on peut dire que voilà une rencontre bizarre!



Allez au bal de l'Opéra avec madame de Cocardeau, allez, madame Prudhomme, j'y consens : il y a toujours dans la confiance, quelque aveugle qu'elle soit, une noblesse qui, songez-y bien, manquerait à la ruse.

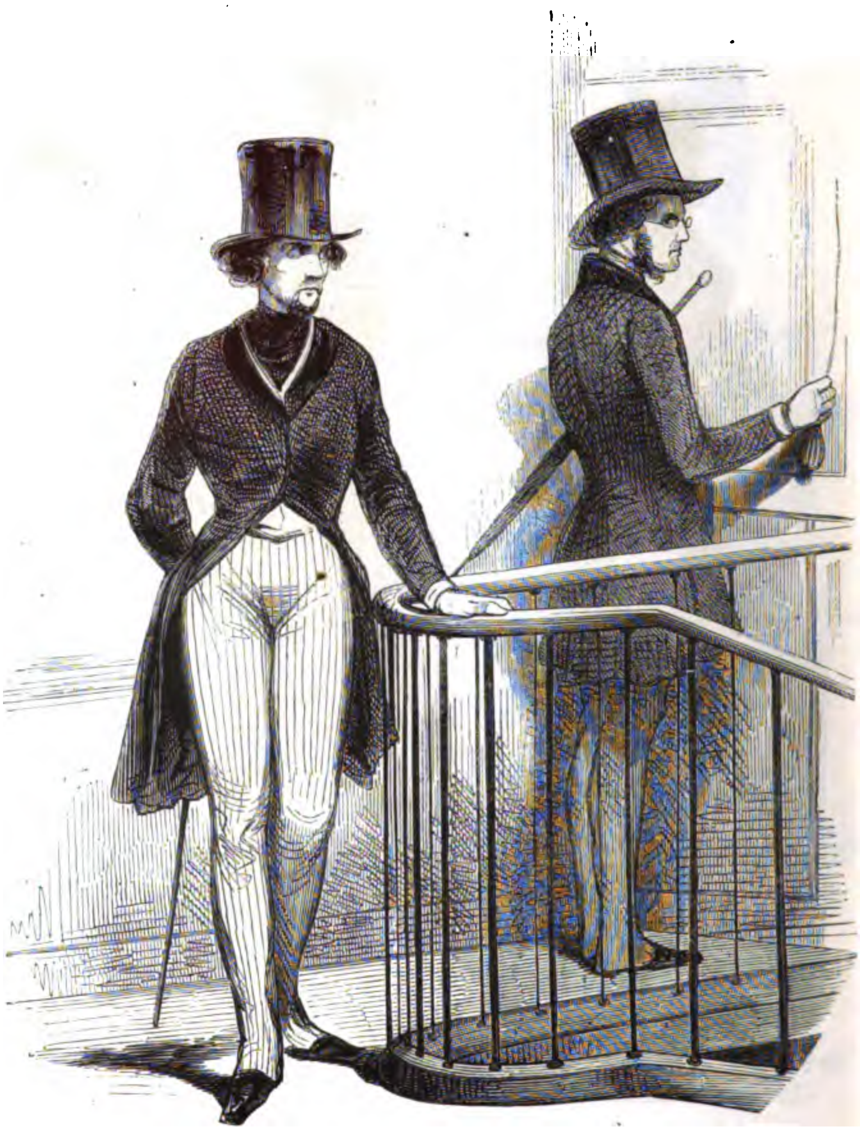


(Au premier Mosieu.) « Attendez-moi ce soir, de quatre à cinq heures, quai de l'Horloge du Palais. Votre AUGUSTINE. »

(Au deuxième Mosieu.) « Ce soir, quai des Lunettes, entre quatre et cinq heures. Votre AUGUSTINE. »

(Au troisième Mosieu.) « Quai des Morfondus, ce soir, de quatre heures à cinq. Votre AUGUSTINE. »

(A un quatrième Mosieu.) « Je t'attends ce soir, à quatre heures. Ton AUGUSTINE. »



Deux soupçons.

LES PARISIENNES

ÉTUDES MORALES

EXTRAITES DE L'ESPRIT DE MADAME DE GIRARDIN [1]

LE COURAGE DES PARISIENNES. — LEURS GOUTS EN LITTÉRATURE.
SIGNES DU TEMPS — BRAVOURE ET POLTRONNERIE.
CAUSERIES POSITIVES. — DÉVOTION DES PARISIENNES. — L'AIR DE PARIS.
LES PARISIENNES RETOUR DE PROVINCE.
CE QUE CHERCHENT LES PARISIENNES. — DE QUOI SE COMPOSE UNE JOLIE FEMME A PARIS. — L'INNOCENCE A PARIS. — DES VOCATIONS NATURELLES CHEZ LA PARISIENNE.

LE COURAGE DES PARISIENNES. — Les Parisiennes ont beaucoup plus de courage que les Parisiens : on avouera cela un jour. Regardez la rue, un jour d'orage : les hommes passent en cabriolet, les femmes s'en vont à pied dans l'eau et dans la boue. Sur dix passants, il y a huit femmes. Ce ne sont point des élégantes, non, sans doute; mais ce sont de braves mères de famille laborieuses, qui courent pour affaires, des ouvrières consciencieuses qui reportent leur ouvrage à l'heure dite, des gardes-malades qui rejoignent un lit de douleur, de jeunes filles artistes qui regagnent leur atelier. Ceci est un indice infaillible; vous ne risquez jamais de vous tromper en vous intéressant à la femme que vous voyez courir dans la rue par une averse. Le motif qui la fait sortir par ce temps-là méritera toujours votre intérêt et quelquefois votre admiration.

Les jeunes gens du jour ne savent plus ni souffrir, ni travailler; ils ne savent rien supporter, ni la douleur, ni la pauvreté, ni l'ennui, ni les humiliations honorables, ni le chaud, ni le froid, ni la fatigue, ni les privations; excepté quelques injures, ils ne savent rien endurer.

Voilà pourquoi les femmes ont été forcées de se métamorphoser; elles ont acquis des vertus surnaturelles, et qui certes ne leur convenaient point. Elles sont devenues courageuses, elles dont les frayeurs puériles avaient tant de grâce, elles sont devenues raisonnables, elles dont la légèreté avait tant d'attraits; elles ont renoncé à la beauté par économie, à la vanité par dévouement; elles ont compris, avec ce pur instinct qui

1. *L'Esprit de madame de Girardin*, avec une préface de M. de Lamartine. 1 très-joli volume in-18, chez J. Hetzel, 18, rue Jacob.

est leur force, que dans le ménage humain il faut que l'un des deux époux travaille pour que l'enfant soit nourri. L'homme s'étant croisé les bras, la femme s'est mise à l'ouvrage, et c'est pourquoi la femme n'existe plus.

Étudiez les mœurs du peuple; voyez la femme de cet ouvrier, elle travaille, elle élève ses enfants, elle s'occupe de la boutique et de son ménage, elle n'a pas dans tout le jour un seul moment de repos. — Que fait donc son mari? Où est-il? — Au cabaret.

Regardez cette jeune fille, elle est couturière en linge. Son teint est pâle, ses yeux sont rouges, elle a dix-huit ans, elle n'est déjà plus jolie. Elle ne sort jamais, elle travaille nuit et jour. — Et son père? — il est là dans l'estaminet voisin, occupé à lire les journaux.

Suivez cette belle femme. Comme elle marche rapidement! elle regarde à sa montre avec inquiétude, elle est en retard, elle a déjà donné depuis ce matin quatre leçons de chant, elle en a encore trois à donner. C'est un métier bien fatigant. — Et son mari, que fait-il donc? — Elle vient de le rencontrer; il se promène sur le boulevard avec une actrice de petits théâtres.

Regardez encore cette pauvre femme : comme elle a l'air de s'ennuyer! C'est une victime littéraire qui tâche de se faire une existence en écrivant. Ses médiocres ouvrages, qui se vendent assez bien, l'aident à vêtir convenablement sa petite fille. — Et son mari, où est-il donc? — Il est au café là-bas, qui joue au billard, en faisant des plaisanteries contre les femmes auteurs.

Voyez encore chez tous les ministres courir, s'agiter, parler cette petite femme; elle est riche, elle n'a pas besoin de travailler; mais son mari est un homme tout à fait nul, qui ne parviendrait à rien sans elle. Elle veut le faire nommer à telle place, et elle va solliciter pour lui, pendant qu'il joue au whist dans quelque club.

Eh! pensez-vous que ce soit pour leur plaisir que les femmes se fassent ainsi actives et courageuses? Croyez-vous qu'elles ne préféreraient pas mille fois redevenir nonchalantes et petites-maîtresses, et qu'il ne leur semblerait pas infiniment plus doux de passer leurs jours étendues sur de soyeux divans, avec des poses de sultane, entourées de fleurs, parées des plus riches étoffes et n'ayant autre chose à faire que de plaire et d'être jolies! En changeant leur nature, elles font un très-grand sacrifice, et qui leur coûte fort, croyez-le...

Ah! vous ne savez pas ce qu'il faut de courage à une femme pour

se dévouer à être toujours vêtue humblement; vous ne savez pas à quelles innombrables et irrésistibles tentations il lui faut à tout moment résister! En fait de parure, être sage, c'est être sublime! Passer devant une boutique engageante et voir suspendu derrière la glace un délicieux ruban bleu de ciel ou lilas, un ruban provocateur, qui vous excite à l'admirer; dévorer du regard cette proie charmante; bâtir toute sorte de châteaux en Espagne à son sujet; se parer en idée de ses nœuds coquets et se dire : « Je mettrai deux rosettes dans mes cheveux; le grand ruban sera pour la ceinture, le plus petit servira pour la pèlerine et pour les manches... » et puis tout à coup s'arracher violemment à ces coupables rêveries, se les reprocher comme un crime et fuir courageuse et désolée loin du ruban tentateur, sans même vouloir le marchander : cela seul demande plus de force d'âme que les plus terribles combats; et ce mot plein de stoïque résignation et de noble humilité que nous avons entendu l'autre jour nous a plus touché le cœur que toutes les belles paroles des héroïnes de Sparte et de Rome. Une femme devait aller à un bal, à une fête magnifique; elle était occupée à choisir des fleurs. Après avoir admiré ces couronnes à la mode qui sont si jolies, dont la forme est si gracieuse, elle en demanda le prix. Les belles fleurs fines sont très-chères cette année, et ce prix trop élevé l'effraya. Alors, posant tristement la couronne de roses sur le comptoir, elle dit avec un soupir : « C'est trop cher; je mettrai ma vieille guirlande! »

Ma *vieille guirlande!* Sentez-vous ce qu'il y a de douleur et de poignante résignation dans ces deux mots : ma vieille guirlande! Cela fait venir les larmes aux yeux.

Oui, les femmes ont perdu en attraits tout ce qu'elles ont gagné en qualités. Chose étrange! elles ont plus de valeur, elles ont moins de puissance; c'est que leur puissance, à elles, n'est point dans l'activité qu'elles déploient, mais dans l'influence qu'elles exercent; les femmes ne sont point faites pour agir, elles sont faites pour commander, c'est-à-dire pour inspirer : conseiller, empêcher, demander, obtenir, voilà leur rôle; agir, pour elles, c'est abdiquer.

Leurs goûts en littérature. — C'est à la douce influence des femmes que nous devons les horreurs à la mode. Ces adorables créatures aiment les crimes, les descriptions détaillées des lieux infâmes; on les sert selon leur goût. Vous criez contre les auteurs et contre les journa-

listes ; est-ce leur faute s'ils sont forcés de vous offrir de telles peintures? Ils avaient tous commencé par de riants tableaux, on ne les a point regardés : alors il leur a bien fallu chercher d'autres sujets pour attirer les yeux.

Signes du temps. — La véritable mission des femmes est de secourir ceux qui luttent seuls et désespérément ; leur devoir est d'assister les héroïsmes en détresse ; il ne leur est permis de courir qu'après les persécutés ; qu'elles jettent leurs doux regards, leurs rubans, leurs bouquets, au chevalier blessé dans l'arène, mais qu'elles refusent un applaudissement au vainqueur félon qui doit son triomphe à la ruse. Oh! le présage est funeste! ceci n'a l'air de rien, eh bien, c'est très-grave; tout est perdu, tout est fini dans un pays ou les renégats sont protégés par les femmes ; car il n'y a au monde que les femmes qui puissent encore maintenir dans le cœur des hommes, éprouvé par toutes les tentations de l'égoïsme, cette sublime démence qu'on appelle le courage, cette divine niaiserie qu'on nomme la loyauté.

Depuis quelques années, le courage et la droiture sont entièrement passés de mode ; les fourbes sans esprit, les intrigants moroses sont en tous lieux les favoris des belles. Il faut flétrir ce favoritisme dangereux; il ne faut pas permettre qu'il s'établisse, ce règne brutal, le règne des envieux et des traîtres. Dieu sait où il nous mènerait!

Bravoure et poltronnerie. — Le courage des femmes est si capricieux! telle perd la tête dans un incendie, qui a été sublime dans un naufrage ; telle autre, très-brave au milieu des flammes, ne peut entendre un coup de fusil sans s'évanouir ; un danger qui est un souvenir, pour l'une est un motif de sécurité ; pour une autre, précisément, c'est un motif de crainte invincible; il y a des mères qui sont courageuses parce que leurs enfants sont là et qu'il s'agit de les protéger ; il y en a d'autres, au contraire, qui sont folles d'effroi parce que leurs enfants sont près d'elles, et que l'excès de leur tendresse leur fait perdre toute énergie, toute présence d'esprit.

Il y a des jeunes filles qui ont peur des voleurs, des revenants, des crapauds, des souris, et qui se voient emporter par un cheval fougueux sans pâlir. Interrogez les femmes, elles vous feront toutes une réponse

différente : — Moi, je n'ai pas peur des revenants, mais j'ai peur des voitures; je reste une heure avant de me décider à traverser le boulevard, et quelquefois j'y renonce. — Moi, je n'ai pas peur des voitures; je n'ai peur que des chemins de fer. — Moi, j'ai peur sur un balcon, sur une montagne, j'ai le vertige. — Moi, j'ai peur des voleurs; je ne pourrais pas dormir sans une lampe dans ma chambre. — Moi, je n'ai peur que des morts; je ne peux pas traverser un cimetière sans frémir. — Moi, j'ai peur des fous. — Moi, des gens ivres qui chantent des chœurs. — Moi, des bœufs. — Moi, des chauves-souris. — Moi, des araignées. — Moi, des couleuvres. — Moi, des ennuyeux. Et vous, madame, oh! vous êtes calme, vous n'avez peur de rien? — Moi! si, j'ai peur des lâches. — Et moi, j'ai peur de tout ce que vous venez de nommer. — A la bonne heure, vous n'êtes pas une femme inconséquente, vous!

Causeries positives. — C'est là un des principaux ennuis du grand monde : entendre quelquefois, pendant une soirée entière, des femmes jeunes et vieilles, même des jeunes filles, parler fortune, dots, rentes, propriétés, maisons de rapport, usufruits, substitutions, etc., etc., avec un intérêt toujours croissant et une connaissance des faits admirable. Que des gens d'affaires, des commerçants s'appliquent à connaître la fortune de tous ceux qui les entourent, cela est tout simple : quand on a pour métier de vendre, il faut bien s'informer si ceux à qui l'on vend ont de quoi payer; mais dans un salon, mais pour des personnes qui ont la prétention d'être futiles et généreuses, cette science de la fortune générale, cette étude du bilan universel a quelque chose de dégoûtant et de misérable. O gens bien élevés! si votre vénalité vous porte à acquérir cette triste science, du moins que votre bon goût vous empêche de la faire valoir avec tant de pompe.

Dévotion des Parisiennes. — Le carême est fort brillant cette année, il lutte de plaisirs avec le carnaval; c'est affreux à dire, mais il faut bien l'avouer, puisque cela est. On danse, on danse avec ardeur, comme on devrait prier, et certes on ne jeûne pas. Si vous voyiez souper nos élégantes, si vous saviez comme toutes ces nymphes mangent, vous ne vous croiriez point aux jours des privations pieuses; vous ne comprendriez pas non plus pourquoi ces jeunes femmes sont si maigres.

Vrai, quand on a assisté à l'un de nos grands soupers de bal, quand on a vu ces frêles beautés à l'ouvrage, quand on a mesuré de l'œil ce qu'elles ont englouti de jambons, de pâtés, de volailles, de sautés de perdreaux et de gâteaux de toute espèce, on a le droit d'exiger d'elles des bras plus ronds et des épaules mieux *réussies*. Pauvres sylphides, en retournant chez elles, leur âme retrouve donc bien des chagrins!... car il faut plus d'une peine pour neutraliser les bienfaits nutritifs de pareils repas! Un homme d'esprit a dit : « Les femmes ne savent pas le tort qu'elles se font en mangeant. » Et il a bien raison; rien de plus désenchantant que de voir une femme belle et parée manger sérieusement. L'appétit n'est permis aux femmes qu'en voyage. Dans un salon, il faut qu'elles soient petites-maîtresses avant tout; et une petite-maîtresse ne doit prendre au bal que des glaces, ne doit choisir que des fruits et des friandises. Cela nous rappelle ce mot d'un enfant qui entendait sa mère retenir à déjeuner son maître d'écriture, et qui voulait l'inviter aussi à sa manière. « Oh! restez, monsieur, disait-elle (c'était une petite fille), je vous en prie : je n'ai jamais vu manger un maître d'écriture! » Sans doute, elle se figurait qu'un maître d'écriture devait manger des choses extraordinaires, des pains à cacheter peut-être, ou toute autre chose de son art. Eh bien, nous, nous sommes un peu comme elle : il nous semble qu'une élégante ne doit se nourrir à l'*œil* que de parfums, de fruits et de fleurs.

Il y a des merveilleuses qui savent adroitement concilier les plaisirs défendus et les privations ordonnées; ainsi elles vont au bal, elles y dansent, mais elles y jeûnent; si le bal a lieu un samedi, elles se privent de gâteaux et de glaces jusqu'à minuit; après minuit, c'est dimanche; quelques-unes, plus ingénieuses, se permettent les glaces aux fruits; les glaces aux fruits sont considérées comme une boisson; mais jamais elles ne se permettraient des glaces à la crème. Oh! jamais! le lait étant généralement considéré comme une nourriture. Elles dansent... mais elles ne se permettent pas non plus toutes les danses; il y a les danses des jours gras et les danses des jours maigres; ne confondez pas; cela ressemble au joli mot de la duchesse de M... On parlait d'un bal d'artistes qui devait être donné aux Variétés. — Dans la salle des Variétés? demanda quelqu'un. — Non, pas dans la salle, reprit une autre personne; on ne dansera que dans le foyer, à cause du carême. — Ah! dit la duchesse, le foyer est maigre?

L'air de Paris. — A Paris, toutes les femmes jouent un rôle; c'est que le besoin de produire de l'effet leur compose une seconde nature, qui détruit toute la noblesse de la première; c'est que la vanité, à Paris, est stérile, tandis que la vanité, à la campagne, est féconde. A Paris, une femme ne songe qu'à briller, son orgueil n'est qu'égoïsme; elle, toujours elle sur le premier plan; sa pensée est d'être la plus belle, la plus entourée, la plus spirituelle, la plus riche, la première enfin, toujours la première; et vous tous, vous ses enfants, vous son mari, vous sa sœur, vous sa mère, vous êtes sacrifiés à ce besoin d'effet, qui est le mobile de toutes les actions de sa vie. A la campagne, au contraire, sa vanité se repose, ou plutôt elle vous appartient; ses prétentions, bien loin de vous être hostiles, vous deviennent favorables, car maintenant son orgueil, c'est vous, c'est votre bien-être, ce sont vos plaisirs; elle s'occupe de vous du matin au soir; elle vous est rendue tout entière; plus de préoccupation mondaine, elle n'a plus qu'un rôle à jouer, celui de bonne maîtresse de maison, et ce rôle lui sied à merveille. Sa vanité est votre joie; cette vanité qui vous séparait d'elle à Paris, là vous réunit à toutes les heures; vous lui devez vos plus doux moments, et vous découvrez dans cette femme nouvelle mille qualités dont vous n'aviez aucune idée; vous lui trouvez de l'esprit, et jusqu'alors vous aviez cru sincèrement qu'elle en manquait; vous découvrez qu'elle est très-bonne musicienne, qu'elle chante bien ; talent gracieux qu'une rivalité de famille lui fait modestement cacher. « Ma cousine a une si belle voix, dit-elle, que je n'ose jamais chanter quand elle est là. » Vous lui découvrez enfin deux petits enfants adorables que vous n'aviez jamais vus et qu'elle élève parfaitement. Cette femme si moqueuse, si médisante à Paris, dans son château est bienveillante pour tout le monde. Si l'on vient à parler d'une de ses amies absente, elle en fera l'éloge, elle rendra justice à sa beauté; à Paris, elle en est envieuse, elle ne peut lui pardonner ses beaux cheveux, ses admirateurs et ses diamants; à la campagne, elle convient qu'elle est jolie, elle oublie ses succès qu'elle ne voit pas et ses diamants qui sont dans leur écrin; elle lui écrit mille choses affectueuses, et elle est sincère. O prodige! qu'est-ce que cela prouve? Que l'air de Paris ne convient pas aux Parisiennes. La vanité et l'envie composent l'atmosphère ici, et cela suffit pour corrompre les plus belles natures.

Les Parisiennes retour de province. — Les femmes de Paris qui reviennent des champs, qu'elles sont étranges ! Comment les définir? Ce ne sont plus des élégantes et ce ne sont pas encore de bonnes ménagères. Quelle conversation ! les voilà maintenant cent fois plus provinciales que les provinciales les plus consommées. Elles ont toutes les petites idées des petites localités, et elles n'ont pas ce qui en fait l'excuse, l'intérêt. Qu'une femme de province s'inquiète des moindres actions de sa sous-préfète ou de son sous-préfet, c'est tout simple; ces moindres actions peuvent avoir sur sa destinée une très-grande influence; mais qu'on s'en aille attentivement étudier le sous-préfet d'un autre, qu'on aille soupçonner, espionner, décrier le président du tribunal d'un autre, le substitut du procureur du roi d'un autre, le percepteur des contributions d'un autre; qu'on épouse les haines, les jalousies, les passions de la localité d'un autre... cela n'est pas dans la nature et cela est impardonnable comme toutes les choses que l'on fait sans motif raisonné et sans droit.

C'est là pourtant ce qu'ont fait nos Parisiennes; il faut les entendre parler des plaisirs de leur été, si l'on veut savoir jusqu'où peut aller la facilité merveilleuse d'une brillante Parisienne à adopter les défauts, les ridicules, les manies de toutes les provinces qu'elle parcourt. Nous n'avons encore eu l'honneur de rencontrer que deux nouvelles arrivées, et nous connaissons déjà toutes sortes de particularités intéressantes sur deux petites villes que nous ne connaissons pas du tout. Nous savons que la sous-préfète X... cache son âge; elle a trente-huit ans, elle s'en donne trente-deux. Elle est comme cette femme qui disait : « Trente-deux ans, c'est un âge charmant; je les ai déjà depuis deux ans, et je compte bien les avoir encore longtemps. » Bref, la sous-préfète cache son âge, elle cache son jeu aussi, car elle affecte de servir le candidat futur du gouvernement, et elle intrigue contre lui tant qu'elle peut. — Nous savons que les enfants du receveur particulier sont très-turbulents; c'est la faute de leur mère, qui est pour eux d'une faiblesse misérable. — Nous savons de plus que madame Simonet, que nous n'avons jamais vue, élève horriblement mal sa fille; que mademoiselle Euphrasie est très-insolente; qu'on lui laisse lire les journaux et qu'elle ne met pas un mot d'orthographe. — Nous savons aussi que madame Coutellier veut l'impossible; elle fait teindre ses vieilles robes à Paris, soit!... mais elle envoie à son correspondant une jupe de satin rose, une jupe de taffetas gris et une jupe de barége bleu,

et, de tout cela, elle veut qu'on lui fasse une robe de moire noire. C'est trop fort.

Toutefois leur conversation n'est pas ce qu'il y a de plus plaisant en elles; c'est leur costume qui est admirable à étudier! Dépêchons-nous d'en rire, car demain il sera plein de goût et d'élégance, et nous n'aurons plus qu'à le vanter. Mais aujourd'hui, quelle confusion! quel amalgame! que ces chiffons dépareillés sont étranges!

Ce que cherchent les Parisiennes. — Les Parisiennes n'ont à un si haut degré les passions de l'esprit que parce qu'elles n'ont pas les autres; si elles avaient plus de sentiments, elles auraient moins d'idées; si elles avaient plus d'amour, elles auraient moins d'ambition; mais ce sont d'étranges personnes; les Parisiennes ont une imagination dévorante et une nature froide, une vanité folle et un cœur plein de bon sens.

L'ambition, c'est toute leur vie; avoir de l'importance, c'est tout leur rêve. L'amour n'est pour elles qu'un succès; être aimée, c'est seulement prouver que l'on est aimable.

L'unique passion qu'elles puissent ressentir et comprendre, c'est la passion de la maternité, parce que l'amour maternel est une ambition sainte, un orgueil sacré.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, après une femme bête, c'est une femme généreuse. Il n'y a point d'exemple d'une riche héritière qui ait choisi un jeune mari parce qu'il était séduisant et beau; celle-ci a voulu être ambassadrice, celle-là a voulu être duchesse.

Quand la femme d'un vieux maréchal goutteux vient à mourir, toutes les jeunes filles qui ont de belles dots, en s'éveillant pensent à lui... Madame la maréchale!... pour une âme tendre ce mot est si doux!

Plus une Parisienne est jeune, plus elle est ambitieuse et intéressée.

Une Parisienne sincère n'a pas une pensée généreuse avant trente ans; à cet âge, elle s'interroge, elle se demande si elle ne s'est pas trompée de route, si les douces affections ne valent pas mieux que les hautes positions; elle a un éclair de sensibilité, elle entrevoit, comme nous l'avons dit ailleurs, les vanités de la vanité; elle consent à faire une expérience de cœur, elle se hasarde, elle se risque à aimer : mais cet essai n'est pas de longue durée; bientôt elle retombe dans la vérité de son caractère, elle revient à sa nature, et, après s'être faite la tendre protectrice de quelque jeune inconnu, elle se fait la gouvernante de quelque

vieillard en crédit pour retrouver plus promptement son importance perdue; elle expie enfin par des années de raison et d'orgueil une heure folle d'amour.

Certes, il a fallu aux femmes une bien grande habileté pour arriver à cette influence, malgré tant d'obstacles, malgré ces lois faites contre elles, malgré les craintes soupçonneuses des hommes, si jaloux de leur autorité. Elles ne sont parvenues à prendre cet empire qu'à force de duplicité et d'innocente hypocrisie, elles se sont *résignées :* elles ont accepté avec douceur le rôle modeste qu'on leur imposait pour déguiser leurs prétentions au rôle important qu'elles voulaient jouer; elles ont voilé leur supériorité réelle sous une futilité volontaire, exagérée, insupportable, et elles ont ainsi rassuré leurs tyrans, ou plutôt leurs rivaux, qui, les voyant si folles et si légères dans leurs plaisirs, ne se sont pas aperçus qu'elles étaient plus que jamais ambitieuses et profondes dans leurs desseins.

Elles ont dansé pour cacher qu'elles pensaient; elles ont déraisonné pour cacher qu'elles devinaient; il y en a même qui ont fait semblant d'aimer, pour cacher qu'elles jugeaient, elles ont volé le sceptre et l'ont caché sous les chiffons, et, comme elles étaient bien soumises, on les a laissées régner.

Ce fut un travail merveilleux et tant soit peu diabolique; mais un vieux philosophe de nos amis prétendait que toute Française était plus ou moins douée d'une certaine dose d'infernalité. Elle n'a pas, ajoutait-il, précisément fait ni signé de pacte avec Satan; oh! non, une Française ne se compromettrait jamais jusqu'à lui laisser de son écriture; mais il s'occupe d'elle, et elle est en coquetterie avec lui. Sans le bien traiter, elle l'écoute.

De quoi se compose une jolie femme a Paris. — Pour tous les vrais connaisseurs, la beauté sociale est la plus séduisante; aussi voit-on, à Paris, beaucoup de femmes très-admirées, très-aimées, et réellement très-aimables, dont la beauté se compose :

D'un joli bonnet, ruban rose, reflet favorable;

D'une charmante robe de soie, nuance amie, forme intelligente;

D'un soulier virginal;

D'un petit bracelet sans valeur, mais d'un style pur;

D'un bague précieuse, religieusement portée;

D'un beau mouchoir brodé, élégamment déplié;

D'un gros bouquet de violettes, sentant la violette;
De douze camélias dans des jardinières de Chine;
De deux rosiers tout en fleurs dans un vase de craquelé;
D'une coupe de *vieux sèvres* remplie de bonbons;
D'une argenterie très-bien tenue;
D'un thé chaque soir bien servi;
D'un café musulman, pur moka;
D'un vin de Xérès véritable;
De beaux chevaux parfaitement attelés;
D'un excellent maître d'hôtel;
D'un valet de chambre respectueusement empressé;
D'un ami célèbre;
D'un bel enfant bien élevé;
D'un mari de bonne compagnie.

Il y a des femmes bien plus riches que celles-là qui ne savent tirer de leur position brillante aucun de ces avantages.

Elles ont un bonnet de dentelles superbes, mais d'une forme carrée, une coiffure d'aïeule;

Elles ont aussi une belle robe de soie, mais d'une couleur fausse et chargée d'ornements lourds et prétentieux;

Elles ont des souliers mal faits qui ont l'air bête;

Elles ont des bracelets tapageurs comme des grelots de carlin;

Elles ont des bagues de charlatan;

Elles ont de grands mouchoirs affreusement empesés qui semblent se révolter; leur mouchoir est armé de cornes menaçantes;

Elles ont des bouquets de violettes qui sentent le marécage;

Elles ont dans leur jardinière des fleurs artificielles que leur valet de chambre cultive avec un plumeau;

Elles ont dans une coupe d'agate des bonbons à liqueurs;

Elles ont une argenterie magnifiquement ciselée qui vous dit le menu de la veille;

Elles ont un mobilier incommode et malveillant, de grands fauteuils en bois sculpté comme des stalles d'église, dont le dossier perpendiculaire est orné de rosaces en cuivre doré; ils vous cognent la tête et vous repoussent quand vous voulez vous appuyer, ils vous tirent les cheveux et vous retiennent quand vous voulez vous lever;

Elles ont un thé de comédie qu'elles ne servent pas;

Du café de voyage;

Des vins de fantaisie;

Un maître d'hôtel familier qui vous tient des discours, qui vous donne des conseils, qui vous dit, par exemple, ce qu'un domestique qui passait des plateaux dans un bal a dit un soir à un invité qui refusait des petits gâteaux : « Vous avez tort, ils sont excellents. »

Elles ont un valet de chambre bègue qui écorche tous les noms, qui vous confond avec des gens affreux que vous détestez, qui vous prépare toujours dans un salon une entrée ridicule;

Elles ont des amis obscurs, envieux, ennuyeux, assommants;

Elles ont des enfants insupportables, habillés en chiens savants!

Elles ont un mari mal peigné, qui les appelle devant tout le monde : Bichette, Minette ou Mignonne!

L'INNOCENCE A PARIS. — Les jeunes personnes, à Paris, celles du moins qu'on élève dans le monde, sont au courant de toutes les intrigues. La première chose qu'on leur apprend, c'est à plaire, et leur coquetterie s'éveille bien avant leur cœur. Leur imagination est corrompue d'avance; elles savent comment on trompe avant de savoir comment on aime; elles ne comprennent pas encore ce que c'est qu'une faute, mais elles sauraient déjà la cacher; elles sont à la fois naïves et fausses, *pures* et *rouées;* de là vient leur innocence sans candeur, et leur impatience du mariage, qui n'est que de la curiosité. Ce contraste de bien et de mal, ce mélange d'expérience anticipée et d'innocence involontaire, est très-piquant; il leur donne un air spirituel et original qui est souvent trompeur, et l'on est tout étonné, par la suite, de voir la jeune personne la plus distinguée, la plus citée pour sa gentillesse, ne paraître après son mariage qu'une femme très-ordinaire et sans esprit.

DES VOCATIONS NATURELLES CHEZ LA PARISIENNE. — Il y a de très-grandes dames à Paris qui sont nées actrices, et qui cependant n'ont jamais joué la comédie, même pour s'amuser. Nous ne voulons pas dire qu'elles sont comédiennes et qu'elles affectent de ridicules et trompeurs sentiments; nous voulons dire qu'elles sont nées pour le théâtre, qu'elles aiment les coups de théâtre, les poses de théâtre, les costumes de théâtre, le rouge, les mouches, les grands panaches, les aigrettes; regardez-les,

elles sont toujours en scène, mais sans prétention, sans le savoir et naturellement; elles préparent dans leur salon des *reconnaissances*, des rencontres imprévues; elles jouent dans la même soirée toutes sortes de rôles. Premier rôle. Amies dévouées : Elles traversent la foule et viennent vous serrer la main en levant les yeux au ciel. Second rôle. Grandes coquettes : Elles détachent de leur bouquet une branche de bruyère et la donnent avec un doux sourire à un jeune ou même à un vieux soupirant. Troisième rôle. Mères sensibles : Elles courent embrasser une petite fille de douze ans qu'une bonne mère aurait envoyée coucher à neuf heures. Quatrième rôle. Protectrices bienfaisantes : Elles font chanter un ange de vertu qui n'a pas de voix. Quoique duchesses ou princesses, elles redeviennent actrices par la force de leur naturel. Leur salon est un théâtre.

Il y a aussi de très-grandes dames qui sont nées *portières* et qui se maintiennent portières dans les positions les plus élevées. Chez elles, tous les jours, chacun en passant va raconter sa petite anecdote et déposer sa fausse nouvelle. Elles connaissent tout le quartier, c'est-à-dire tout le monde. Elles savent, à ne jamais s'y tromper, le chiffre de la fortune de chacun : celui-ci dépense trop, celui-là pourrait dépenser davantage; — les N... ne sont pas si riches qu'on le croit; les D... sont beaucoup moins pauvres qu'ils ne le disent. Cette jeune fille a un amour dans le cœur. — Cette autre ne se mariera jamais, à cause de sa mère. — M. de R... ne va plus chez Mme de P... — Les Demarcel sont brouillés avec les Marilly. — Le petit Ernest est très-occupé de Mme de T...; ils étaient hier ensemble au Gymnase. — La jolie duchesse de..., qui monte si bien à cheval, rencontre souvent par hasard au bois de Boulogne le prince de... — M. X... a vendu son poney au grand J..., qui ne pourra jamais le monter. — Les pauvres Z... ont supprimé leur voiture. — Les petites de T... sont devenues des héritières par la mort d'un jeune oncle. — Mme S... est bien *attrapée* d'avoir épousé un vieux mari qui se porte mieux qu'elle. Les Saint-Bertrand ne vont plus en Italie; ils viennent d'acheter le château de..., etc., etc., etc. Voilà ce qu'on dit à peu près chez ces femmes-là. Leur magnifique salon est une loge de portier.

D'autres grandes dames sont nées... il faut bien dire le mot... sont nées *courtisanes*. En vain leur excellente éducation les a préservées de tout mauvais goût; malgré elles, et par une pente insensible, elles sont redescendues au triste rang que la nature leur avait imposé. Elles aiment

le bruit, l'agitation, le désordre, et même un peu le scandale. Elles s'habillent d'une manière inconvenante, elles font événement partout. Elles ont horreur du repos; au spectacle, elles changent de place à chaque moment, elles vont boire dans le foyer; elles affectent des peurs enfantines, et poussent des cris aigus pour le moindre événement. Elles aiment les *cadeaux* dans toutes les anciennes acceptions du mot, c'est-à-dire les soupers fins et les présents coûteux; elles se laissent donner ou plutôt elles se font offrir des bijoux, qu'elles portent naïvement, non de ces bijoux insignifiants qui ont d'autant plus de prix qu'ils ont moins de valeur, qui ne sont précieux que par le souvenir, et que l'on nomme avec raison des *sentiments*, mais de vrais bijoux ayant un poids véritable, de gros joyaux estimés dans le commerce, qu'un père et un grand-oncle ont seuls le droit de donner. Dans le salon de ces femmes, rien ne se passe d'une façon convenable. On n'y parle point comme ailleurs. Là on ne se sent plus dans le monde. On n'y éprouve plus le besoin de s'observer, de se contraindre et de se fuir; les préférences s'y révèlent avec la plus aimable candeur, l'on se cherche, l'on se trouve; et quand on s'est trouvé, on ne se quitte plus. La société n'y est pas une réunion générale, c'est une collection de tête-à-tête attachants. Ce n'est plus l'harmonie d'une conversation à grand orchestre, c'est le gazouillement de vingt duos mélodieux. On y respire un parfum de mauvaise compagnie qui est piquant par le contraste, car le bel hôtel de ces grandes dames ressemble à une petite maison.

Il y a d'autres femmes riches, immensément riches, très-haut placées dans le monde, très-indépendantes par leur position, qui cependant sont nées *dames du palais*, qui trouvent toujours moyen d'être à la suite d'une autre femme quelquefois placée au-dessous d'elles. Ces femmes ont des instincts d'esclaves et des qualités de confidentes; elles excellent dans l'art de servir toutes les mauvaises passions. Ce sont des Œnones qui finissent toujours par se procurer une Phèdre, et qui la composeraient même au besoin. Comme leur empire est fondé sur des confidences, elles se hâtent de fabriquer le secret. Ces femmes-là sont extrêmement dangereuses, comme tout ce qui vit aux dépens de quelqu'un. Accepter, choisir toute sa vie une position secondaire, ce n'est pas d'une âme élevée. La complaisance n'a rien de commun avec le dévouement. Ces femmes, nées *dames du palais*, sont rarement maîtresses de maison. Quelle que soit leur fortune, tout chez elles se ressent de leur état de domesticité. On va les voir un moment aux heures où leur *princesse* n'est

pas visible. Leur salon est une salle d'attente; c'est quelquefois une antichambre.

Il y a encore d'autres femmes du monde qui sont nées *gardes-malades*, qui exercent sans diplôme la profession de médecin, à travers l'existence la plus élégante. Elles ont des recettes infaillibles pour tous les maux, on les surprend à toute heure préparant des tisanes et composant des drogues. Elles connaissent le nom de tous les bons apothicaires de Paris. Elles *n'aiment* pas la *quinine* de celui-là. Elles ne prennent jamais de *laudanum* que chez celui-ci. Elles vous recommandent bien de vous défier des sangsues d'un tel, mais vous pouvez lui demander de *son émétique*, elles ont été très-contentes de *son* émétique. Sous prétexte de vous guérir d'une innocente migraine, elles vous font les questions les plus indiscrètes; une visite, chez elles, dégénère toujours en consultation. Leur salon est un cabinet de docteur, et leur boudoir une pharmacie.

Il y a encore d'autres femmes qui sont nées... (que l'on nous pardonne cette expression) qui sont nées... Nous n'osons le dire! — Allons, courage! qui sont nées... *sergent de ville! garde municipal,* autrefois *gendarme!* Ces femmes courageuses font gratuitement la police des salons; elles vont et viennent de la salle de bal à la salle à manger avec un zèle et une activité infatigables; elles traversent la foule, et la foule se range à leur seul aspect; elles font taire les bavards quand on va chanter; elles ordonnent aux hommes assis de céder leurs places aux femmes récemment arrivées; elles font ouvrir les fenêtres, évacuer les portes, enlever les banquettes; elles savent repousser avec énergie jusque dans l'office les rafraîchissements intempestifs, et les gens de la maison qui ne les connaissent point leur obéissent, comme les passants obéissent à un garde municipal inconnu. Ces femmes, en général, sont grandes comme de beaux hommes; elles ont une bonne voix de commandement. Plus d'un colonel voudrait trouver, pour dire *Portez arme,* l'accent qu'elles trouvent pour crier : *Chut! chut donc,* ou bien : *On ne passe pas.* Elles ont une attitude martiale qui impose un grand respect. Leur robe à brandebourgs ressemble toujours un peu à un uniforme; leur toque de velours est un reste de chapeau à trois cornes, et leur bonnet... c'est un casque dégénéré.

Ces femmes ont quelques rapports avec d'autres femmes, Françaises et même Anglaises, qui sont nées... *major allemand...* Voilà qui va encore vous surprendre. Ces dames ont le teint fort animé, elles portent la tête haute, et les coudes en arrière; elles ont toujours l'air de marcher

au pas; du reste, rien de particulier dans leur caractère, si ce n'est qu'elles vont au bal pour boire du vin de Champagne, et qu'elles oublient toujours leur éventail sur le buffet.

Heureusement, et par compensation, il y a d'autres femmes qui sont nées *bergères* et qui se maintiennent bergères jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Elles chérissent les petits chapeaux coquets, capricieusement posés sur l'oreille. Elles sont toujours, et dès l'aurore, pavoisées de légers rubans, couronnées de fleurs, pomponnées de bouffettes et de rosettes. Dans l'âge le plus avancé, elles conservent une candeur enchanteresse, leur regard exprime un étonnement enfantin; elles ne croient pas au mal, elles ignorent tout, elles n'ont jamais rien vu. D'une voix douce et flûtée, elles s'écrient à chaque instant : « Quoi! vraiment, je ne le savais pas... je n'en ai jamais entendu parler... est-ce que c'est possible?... » Et cela à propos des événements les plus connus, des personnages les plus célèbres, des malices les plus vulgaires. Ces antiques Parisiennes ont toujours l'air d'arriver de leur village. Aussi leur ombrelle mignonne et rosée a un faux air de houlette très-pastoral, et leur chien, qui n'aboie jamais, a des prétentions d'agneau très-prononcées.

Nous ne parlerons point des marquises nées *soubrettes*, si piquantes et si aimables par le mélange de leurs grands airs et de leur gentillesse; — nous ne parlerons point non plus des femmes de chambre nées *princesses*, qui persistent à garder leur rang malgré vous, et qui veulent bien vous faire grâce de vous habiller, à condition que vous les traiterez en souveraines, servantes orgueilleuses et imposantes à qui l'on n'ose rien ordonner; — nous parlerons encore moins de ces pauvres filles du peuple, nées fatalement *petites-maîtresses*, et qui sacrifient leur honnêteté à leurs instincts d'élégance; — nous ne parlerons pas des Parisiennes-nées provinciales et des provinciales nées Parisiennes; nous terminerons en disant qu'il y a des actrices nées *grandes dames*, qui savent se faire une dignité de leur talent, qui savent dès le premier jour se placer sur un piédestal d'où elles ne descendent jamais; leurs manières calmes et simples sont remplies de grandeur et de distinction; elles ne visent point à l'effet, mais elles ne sont ni embarrassées, ni flattées de l'effet qu'elles ont produit. Elles ne se sentent à leur aise qu'avec des gens supérieurs : c'est pourquoi leur loge d'actrice au théâtre est un salon de bonne compagnie.

Mme DE GIRARDIN.



Champs-Élysées. — Cirque de l'Impératrice.

PARIS D'HIER.



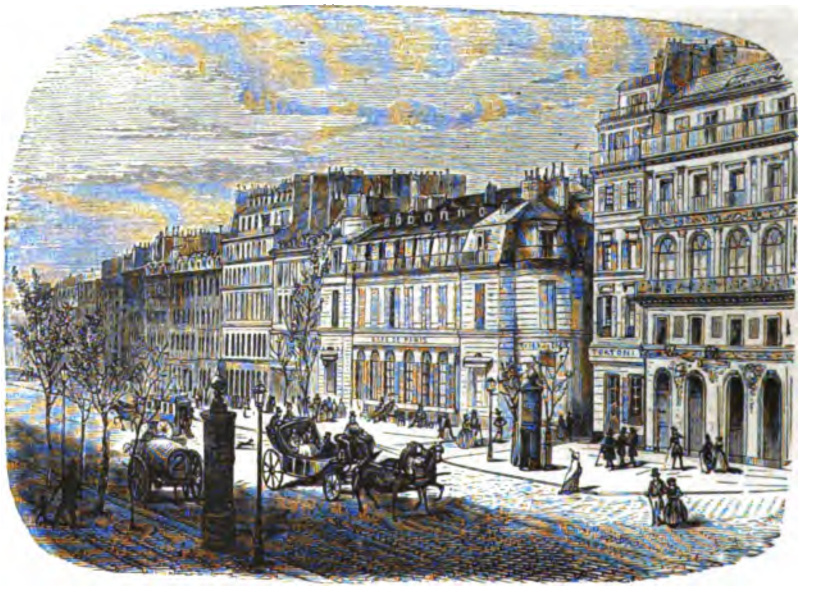
Boulevard des Italiens.



Rue Caumartin (Boulevard).



Pavillon d'Hanovre.



Boulevard des Italiens.

PARIS D'HIER.



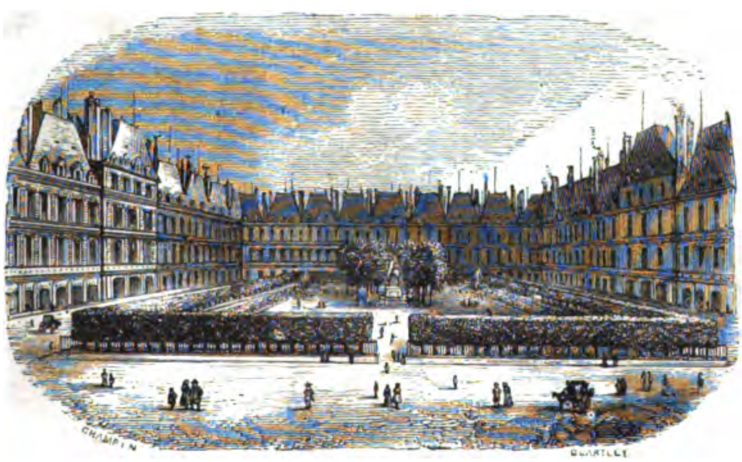
Boulevard de l'Opéra (soir de bal).



Rue Castiglione.



Rue des Colonnes.



La Place Royale.

LES COLLÉGIENS DE PARIS.

CARTE D'ÉCHANTILLON.

ÉTUDES PHYSIONOMIQUES
FAITES DANS LA COUR DE LA SORBONNE



Collége Stanislas.



Un président de grand concours.



Versailles.



Rollin.



Charlemagne.



Saint-Louis.



Henri IV.



Louis-le-Grand



Bourbon.



« Le plaisir rend l'âme si bonne ! »

(Béranger.)



En v'là un bon p'tit bourgeois ben gentil! qui va nous donner que'qu'vieux monarqu' pour y boire à la santé... si c'est son idée à c't homme!... pas vrai, papa?



Amanda !..... prête-moi ton tire-botte.



— Bonsoir, voisine! — Bonsoir, voisin! — Ça va toujours bien, voisine? — Bien. Et vous, voisin? — Dites donc, voisine? — Quoi, voisin? — Je vous aime toujours, voisine! — Bonsoir, voisin! — Bonsoir, voisine!



— Où qu' tu vas, Polyte?

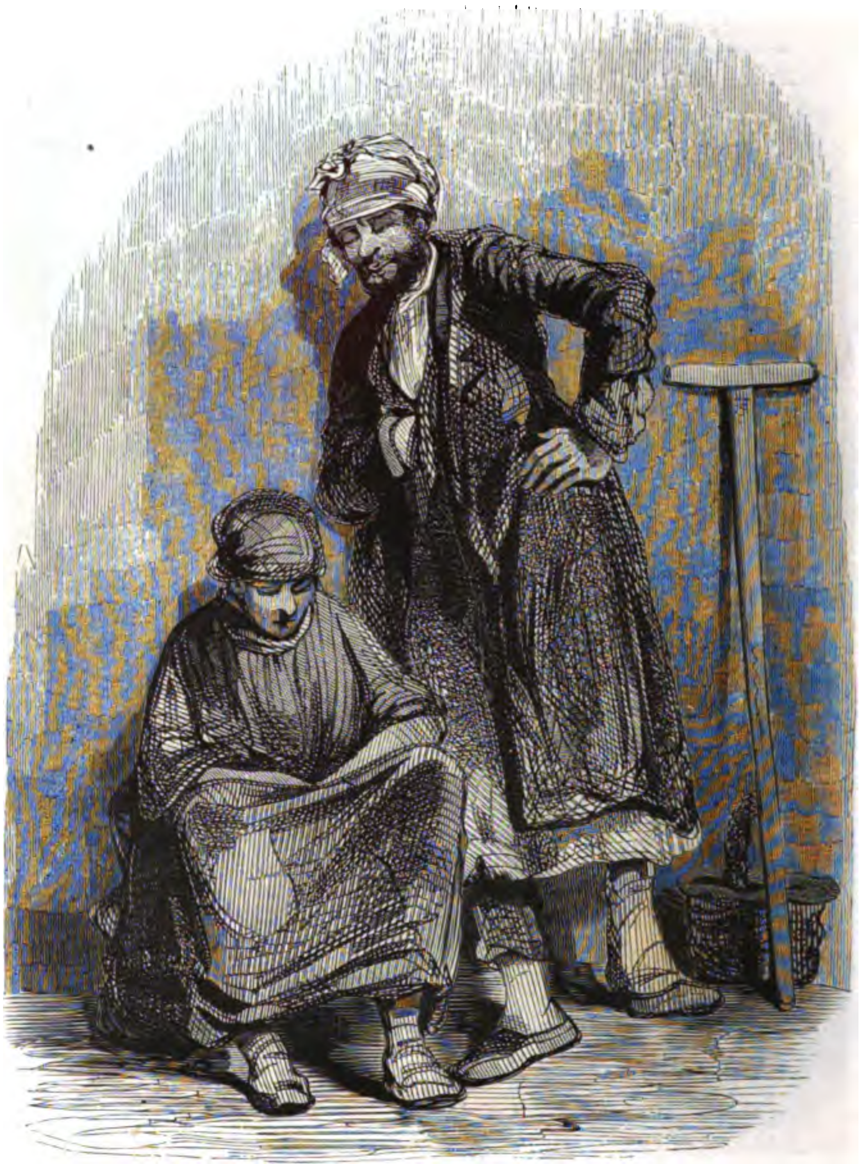
— J' vas tremper un' soupe à ma femme... une faignante! que v'là trois jours qu'a travaille pas.



Comment sapristi ! depuis neuf heures du matin jusqu'à minuit pour aller de Saint-Leu au Père-Lachaise ! Voilà un camarade qui peut se vanter d'être bien enterré : vous y avez mis le temps !... Toutes ces machines-là, vois-tu, c'est de la boustifaille, et pas autre chose... des boustifailles, et pas autre chose !... pas autre chose !



— Vous voyez bien ce fashionable qu'entre là? — Oui! — Savez-vous ce que c'est? — Qu'est-ce que c'est? — Rien du tout.



— J'ai demandé au sortir de vêpres : j'ai rien eu.

— Moi où on danse : j'ai pas mal eu.



Ah! par exemple! voilà qui est bizarre!... ce matin, j'ai fait un nœud à ce lacet-là, et ce soir il y a une rosette!



Souperont-ils ?



N'y a pas gras!



Mosieu le comte Onnesaitki !...
Mosieu le baron Gros-Jean !...



HISTOIRE VÉRIDIQUE DU CANARD

PAR GÉRARD DE NERVAL

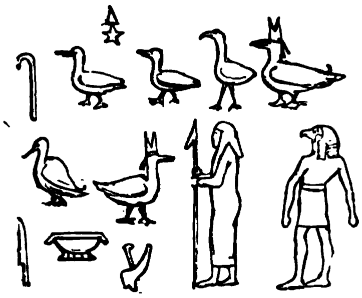
Il ne s'agit point ici du canard privé, ni même du canard sauvage, — ceux-là n'intéressent que M. de Buffon, et M. Grimod de La Reynière. Notre siècle en connaît d'autres que l'on ne consomme, que l'on ne dévore que par les yeux ou par les oreilles, et qui n'en sont pas moins l'aliment quotidien d'une foule d'honnêtes gens.

Le canard est né rue de Jérusalem; il s'élance chaque matin des bureaux de M. Rossignol — et prend sa volée sur la capitale, sous la forme légère d'un carré de papier grisâtre : « Voilà ce qui vient de paraître tout à l'heure... » Entendez-vous ces cris rauques qui fendent l'air et les oreilles? Reconnaissez-vous ces bipèdes au pas tortueux qui suivent le long des rues la ligne du ruisseau? Voici l'origine du nom, tâchons d'apprécier la chose.

Le canard est une nouvelle quelquefois vraie, toujours exagérée, souvent fausse. Ce sont les détails d'un horrible assassinat, illustré parfois de gravures sur bois d'un style naïf; c'est un désastre, un phénomène, une aventure extraordinaire; on paye cinq centimes et l'on est volé. Heureux encore ceux dont l'esprit plus simple peut conserver l'illusion!

Le canard remonte à la plus haute antiquité. Il est la clef de l'hié-

roglyphe, le verbe de ses phrases énigmatiques. Les histoires de tous



les peuples ont commencé par les canards.

Le canard est la base des religions.

Les anciens nous en ont légué de sublimes; nous en transmettrons encore de fort beaux à nos neveux. Hérodote et Pline sont inimitables sur ce point : — l'un a inventé des hommes sans tête, l'autre a vu des hommes à queue. Selon Fourier, l'homme parfait aura une trompe.



Laissons de côté la Mythologie; nous devons à l'Écriture l'ixion et le griffon.

Voltaire n'a jamais pu réussir à se représenter l'ixion, — dont la chair était défendue aux Hébreux. Mais les géologues modernes ont donné raison à la Bible... L'anoplotérium, le mammout, le dinothérium, toute la race des sauriens qui, selon Cuvier, peuplaient, avant le déluge, la vallée même de Paris, valent bien, certes, les aimables créatures contestées à Dieu par Voltaire.

Ceci est le canard fossile, protégé par la science, et qui a encore un bel avenir. — Les vieux savants avaient été moins loin en nous léguant le célèbre *Homo diluvii testis*, et les os gigantesques du roi Teutobocus. Mais qui égalera jamais l'histoire du poisson-évêque, pêché dans la Baltique, qui fut présenté au pape et lui parla en latin?

Les navigateurs antérieurs au XVIe siècle en ont rapporté bien d'autres, sans compter l'eldorado, le poisson kraken, qu'on prenait pour une île flottante, le vaisseau-fantôme, le dragon de Rhodes et le serpent de mer, tel qu'il a été *vu* par M. Jacques Arago.

Que ce dernier, le roi des canards, nous serve de transition pour arriver aux temps modernes.

Il fut encore une époque où les journaux n'étaient pas inventés, quoïqu'on eût trouvé déjà la poudre et l'imprimerie. Alors le canard tenait lieu de journaux. La politique avait peu d'intérêt pour les habitants des villages et des campagnes; l'Hydre de l'anarchie, le Vaisseau de l'État, l'Ouragan populaire, n'étaient pas encore capables d'émouvoir

ces attentions ignorantes; elles se portaient plus agréablement sur des fictions moins académiques. — Le loup-garou, le moine-bourru, la bête du Gévaudan, tels étaient les sujets principaux que la gravure, la légende et la complainte se chargeaient d'immortaliser.



Elle a tant mangé de monde, La beste du Gévaudan!

Ceci est du Louis XV; mais déjà le sieur Renaudot avait fondé la *Gazette de France*, et le sieur Visé le *Mercure galant;* — le canard allait avoir un domicile fixe... le journalisme était créé!

Le premier canard répandu par les journaux a été la dent d'or. Un enfant était né avec une dent d'or; le fait fut constaté, prouvé, étudié par les académies; on publia des mémoires pour et contre. — Plus tard il fut reconnu que la dent était seulement plaquée; mais personne ne voulut croire à cette explication.

Il y eut encore l'accouchement phénoménal d'une comtesse de Hollande, mère de cent enfants, qui furent tous baptisés.

Les journaux officiels s'augmentèrent peu pendant le XVIII[e] siècle; le *Journal de Trévoux*, le *Journal des Savants*, semèrent force canards scientifiques dans la société d'alors; les Mémoires secrets de Collé et le Recueil de Bachaumont ne négligeaient pas non plus ce sous-genre intéressant.

La Révolution avait le culte du vrai. Le canard eût été dangereux à cette époque; on le garda pour des temps meilleurs.

L'Empire en avait beaucoup connu (des canards) le long des temples de Karnac, sur les obélisques et généralement dans les pays étrangers... La grande armée en rapportait quelquefois dans ses foyers, mais en admettait extrêmement peu dans ses lectures.

Il était donné à la Restauration de réinstaller le canard dans la publicité parisienne. — Le premier et le plus beau après 1814 fut la femme à la tête de mort.

Cette créature bizarre avait du reste un corps superbe et deux ou

trois millions de dot. Les journaux donnaient son adresse, mais elle ne recevait pas. On se tuait à sa porte, on soupirait sous ses fenêtres, on attaquait en vers et en prose sa vertu et ses millions. Plusieurs devinrent sérieusement amoureux et la demandèrent sans dot, pour elle-même. — Un Anglais l'enleva enfin, et fut très-désappointé de trouver, au lieu d'une tête de mort, une figure assez jolie, qui avait spéculé sur une réputation de laideur pour se faire trouver charmante. — O illusion!

Qui ne se souvient encore de l'invalide *à la tête de bois?*

Les journaux se multiplièrent... le canard s'agrandit : le *Constitutionnel*, le *Courrier* et les *Débats* étaient encore bien petits cependant.

Mais dans l'intervalle des sessions, durant les longs mois des vacances politiques et judiciaires, ils sentirent le besoin de donner à la curiosité un aliment capable de soutenir l'abonnement compromis. Ce fut alors que l'on vit reparaître triomphalement le grand serpent de mer oublié



depuis le moyen âge et les voyages de Marco Polo, — auquel on ne tarda pas à adjoindre la grande et véritable araignée de mer, qui tendait ses toiles aux vaisseaux et dont un lieutenant portugais coupa vaillamment, à coups de hache, une patte monstrueuse qui fut rapportée à Lisbonne.

Ajoutez à cela une collection intéressante de centenaires et de bicentenaires, de veaux à deux têtes, d'accouchements bizarres et autres canetons des petits jours.

Quelques-uns avaient une teinte politique : tel était le bateau sous-marin destiné à tirer Napoléon de son île; puis le soldat de l'Empire, échappé de la Sibérie, qui se mettait en marche généralement vers le mois de septembre.



D'autres avaient rapport aux arts ou à la science : ainsi l'araignée dilettante, les pluies de têtards, un Anglais couvant des œufs de canard — par affection pour leur mère, — le crapaud trouvé dans un mur bâti depuis plusieurs siècles, et autres qui ont fait le charme de notre enfance constitutionnelle.

N'oublions pas que les journaux n'avaient alors que deux colonnes. Leur agrandissement fut marqué presque à la fois par les histoires de Clara Vendel, de Gaspard Hauser et du brigand Schubry.

On ne pouvait aller plus haut en fait d'intérêt sérieux : notez que jusqu'alors tout le monde croyait au canard, même celui qui l'écrivait.

Le premier qui inventa le canard ironique fut un ennemi des portiers. Il paraît avoir eu à se plaindre d'un de ces fonctionnaires. Sa vengeance fut atroce ; il déposa la note suivante dans la boîte d'un journal :

« Un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, en débitant un bloc d'acajou, a trouvé dans l'intérieur un espace vide occupé par un serpent qui paraissait engourdi et qu'on est parvenu à ranimer... Le serpent et le tronc d'acajou sont visibles rue de la Roquette, n°... Le concierge de la maison se fera un vrai plaisir de les montrer aux curieux. »

Cette mystification, renouvelée depuis sous d'autres formes, eut des suites terribles ; le portier, ahuri par l'insistance quotidienne des visiteurs et surtout de quelques Anglais, qui le soupçonnaient de leur cacher le serpent par un sentiment de haine nationale, finit, dit-on, par attenter à ses jours.



Nous avons successivement fait connaissance avec la négresse Cécily, rivale de Mlle Mars dans la comédie, la femme-corsaire, la chute des rochers du Niagara, *les habitants de la lune*, la découverte, à Nérac, des bas-reliefs de Tétricus, roi des Gaules. Ces derniers, qui furent le sujet d'une foule de dissertations académiques, étaient, comme on sait, l'ouvrage d'un vitrier gascon qui les avait enterrés et qui se fit connaître quand l'Institut se fut prononcé favorablement sur l'antiquité de ces morceaux.



Le canard fut souvent un moyen ministériel pour détourner l'attention d'une question compromettante ou d'un budget monstrueux.

Vous voyez que cela continue à tourner dans le cercle des mystifications. Sous ce rapport, la province sembla un instant détrôner Paris. Le *Sémaphore de Marseille* inventa les

corsaires du Rhône. Ces forbans, venus de la Méditerranée, avaient pu remonter jusqu'à Beaucaire et avaient enlevé toutes les vierges de la ville pour le service du pacha de Négrepont.

C'était à l'époque des *Orientales*, Paris fut épouvanté. Le ministre de l'intérieur écrivit à Nîmes; il réprimanda le préfet, qui écrivit à son tour au procureur du roi de Tarascon, lui demandant ce qu'il faisait en présence de tels événements. Ce dernier se transporta sur les lieux en traversant le Rhône, apprit la fausseté de la nouvelle et répondit que jamais corsaires n'avaient osé enlever des vierges à Beaucaire, et même qu'on doutait qu'il y en eût. — Le préfet se hâta de rassurer Paris, qui ne s'en tint pas plus en garde sur les nouvelles du *Sémaphore*.

C'est à Méry qu'il faut entendre raconter l'histoire du duel de Mascrédati et de Buffi, deux illustres savants italiens, qui sont maintenant dans toutes les biographies, — et n'ont jamais existé, et celle de l'orpheline Juliah, qui, il y a quelques mois, tint Paris en haleine et l'univers en émoi!

Dans cet immense *hoax* méridional toute une province fut complice de son journal favori. Les Marseillais de Paris s'entendaient pour nous mystifier, les autres écrivaient lettres sur lettres pour ajouter à notre anxiété.

On sait qu'il avait été constaté à Marseille, par un congrès de savants, que Juliah ne parlait aucune langue connue.

Mais voici où Paris reconquit sa supériorité :

« Vous dites, fut-il répondu aux descendants des Phocéens, que Juliah ne parle aucune langue connue à Marseille?... Mais peut-être est-ce simplement qu'elle parle le français. »

Le *Sémaphore* n'a point répliqué.

Au fond, si quelquefois le canard naît dans la province, reconnaissons qu'il ne peut exister qu'à Paris; c'est de là qu'il part, c'est là qu'il revient sous une forme nouvelle, après avoir fait le tour du monde. Mais ce qui est étrange, c'est que le canard, fruit de l'accouplement du paradoxe et de la fantaisie, finit toujours par se trouver vrai. — Schiller a écrit que Colomb ayant rêvé l'Amérique, Dieu avait fait sortir des eaux cette terre nouvelle, afin que le génie ne fût point convaincu de mensonge! — Tout génie à part, on peut dire que l'homme n'invente rien qui ne se soit produit ou ne se produise dans un temps donné.

Un journal avait imaginé une petite fille qui portait inscrite autour de ses prunelles cette légende : « Napoléon, empereur. » Trois ans après, l'enfant était visible sur le boulevard : nous l'avons vue.

Gaspard Hauser et le brigand Schubry sont devenus réels à force d'avoir été inventés. — Les poëtes anciens ont cru imaginer le dragon : M. Brongniart en a retrouvé ies ossements à Montmartre, et l'appelle Ptérodactyle. On croyait le dauphin fabuleux, des naturalistes italiens



viennent d'en retrouver un squelette entier dans une gorge des Apennins. On a douté de la sirène antique : — peu de gens savent qu'il en existe trois, conservées sous verre, au musée royal de La Haye, sous le n° 449, et pêchées par les Hollandais dans les mers de Java.

Vous verrez qu'à force de percer la terre avec des outils-Mulot, l'on découvrira dans son intérieur la planète *Nazor*, éclairée d'un soleil souterrain, magnifique canard inventé au XVIe siècle par Nicolas Klimius, dans son *Iter subterraneum*.

Après tout, cette planète Nazor existe sans doute, — et doit être tout bonnement l'enfer... Mais Flammèche le sait mieux que nous!

Ceci est un canard suprême; il n'y a rien au delà.

GÉRARD DE NERVAL.



PARIS D'HIER.



Ancienne Fontaine du Châtelet.



Place des Victoires.



Pont de la Concorde.



Rue de la Paix.



Anciens Bains Chinois.



La Muse grave.



Fontaine Molière.



La Muse enjouée.



LA BELLE FLAMANDE ET LA GENTILLE ESPAGNOLE

Chacune de ces dames est convaincue que l'autre n'est là que pour la faire valoir elle-même.



LES EXTRÊMES SE TOUCHENT

Le poëte l'a dit :

> Il faut des époux assortis
> Dans les doux nœuds du mariage.

Or, on doit le comprendre, l'homme aiguille et la femme pelote, la femme aiguille et l'homme pelote étaient faits pour s'entendre parfaitement.



OU CELA S'ARRÊTERA-T-IL?

La perfection amène la perfection; à mesure que les chevaux s'allongent les jockeys se rapetissent. Nous pouvons saluer l'aurore du jour où les premiers n'étant plus qu'une ligne, les seconds ne seront plus qu'un point. Hélas! hélas! que seront alors les amazones?



LES DEUX FONT LA PAIRE

De tout temps les chiens colosses et messieurs les nains ont fait excellent ménage ensemble, pourvu que ceux-ci ne soient que les Pylades dont les premiers sont les Orestes. Bien qu'il ne soit en réalité que le très-humble serviteur du monstre pyrénéen, le nain parisien croit qu'on croit qu'il l'a dompté et qu'il en est le maître : cela suffit à son bonheur.

UN BAL MASQUÉ

PAR GUSTAVE DROZ

... Six heures sonnèrent à la pendule; Paul de V... se leva et prit son chapeau.

« Je me sauve, me dit-il, voici l'heure de votre dîner; » et il remit un de ses gants qu'il avait ôté pour me montrer un scarabée antique qu'il s'était fait monter en bague.

— Eh bien! mais pourquoi ne dînez-vous pas avec moi?

— Non, vraiment, merci; mais j'ai plusieurs petits préparatifs à faire avant mon départ. Je savais en effet que le lendemain même il allait rejoindre son ambassade à Constantinople. — Et puis, ensuite, il faut que je m'habille pour ce bal... Non, vraiment, je ne peux dîner, mais je compte sur vous pour ce soir; ce sera magnifique.

— Je ne vais plus guère dans ce monde, vous savez...

— C'est convenu, c'est convenu, vous avez la même taille que moi, et j'ai un costume que je me suis fait faire là-bas; il vous ira parfaitement; dans une demi-heure il sera ici. D'ailleurs, vous êtes attendu... C'est masqué, ne l'oubliez pas, ce sera fort amusant; » et, en disant cela, il chercha dans sa poche un porte-cigare dont il tira un londrès trop blond qu'il pressura avec le plus grand soin de ses deux doigts effilés. Son scarabée antique faisait une grosse bosse sous le gant. Je lui offris une bougie. — Tout en causant, il allumait cet affreux cigare trop blond qui m'agaçait. Je les aime noirs. Ses paroles étaient entrecoupées par ses aspirations et semblaient nager dans la fumée de tabac éparses comme des bûches qu'emporte le courant.

« Au fait, dit-il, ouvrez donc ce petit paquet qui est dans mon porte-cigare. C'est une commission dont je me suis chargé... Vous qui avez bon goût... C'est un petit médaillon Louis XVI, ça n'est pas laid, n'est-ce pas?

— Il est fort joli. Vous mettez des cheveux là dedans? »

Il aspira une grosse bouffée et ajouta avec un peu trop d'empressement :

« Comment! j'y mets des cheveux? Je vous dis que c'est une com-

mission !... Sans doute, on y mettra des cheveux. C'est pour madame... Comment diable ? madame, la belle-sœur du mari de cette personne dont je vous ai parlé... une amie de l'ambassadrice... Au fait, non, je ne vous en ai pas parlé... Allons, je me sauve. » Il remit en poche son petit paquet, me tendit la main et partit en soulevant la tapisserie avec sa canne.

« Dans une demi-heure vous aurez le costume. »

Ce costume m'arriva en effet vers les huit heures du soir. C'était un costume de Turc. Rien n'y manquait : babouches, turban, loup en velours noir à longues barbes... « Après tout, me dis-je, si la Providence le veut, habillons-nous en Turc; il y a longtemps que cela ne m'est arrivé. » Les babouches étaient un peu grandes; j'y fis mettre un notable paquet de coton. Le gilet m'était bien un peu juste, mais cela m'amusait tant de me voir en turban, que je passai par-dessus les petits inconvénients des chaussures et du gilet. Vers les onze heures, je faisais mon entrée. Vous connaissez les splendides réceptions de la rue de Grenelle, je ne sais pas dans Paris de salons plus magnifiques et de société plus brillante. Il y avait une foule compacte dès la galerie vitrée, et les femmes, pour pénétrer jusqu'au premier salon, étaient obligées de fendre cette foule, tandis que leurs jupes comprimées les suivaient par derrière comme la queue d'un faisan qui traverse les broussailles. Je me mis à la suite d'une de ces jupes et je pénétrai petit à petit.

C'est un singulier aspect que celui de cette foule bariolée. D'abord on ne distingue rien qu'une confusion étrange de plumes blanches, de pourpoints rouges, de cheveux poudrés, de mollets de coq dans des bas de soie ridés, d'épées qui accrochent, d'éperons qui déchirent et résonnent, puis, dans le lointain, sous les grands lustres, noyées dans une atmosphère lourde, étouffante, odorante, et comme phosphorescentes, des centaines d'épaules nues au milieu des diamants et tous ces masques noirs derrière lesquels brillent les regards. Peu à peu l'œil se fait à cette confusion et l'on distingue. On distingue des gardes françaises cagneux, des toréadors bâtis comme des poulets étiques, des brigands italiens pressés entre deux portes comme des sardines dans leur fer-blanc, des pierrots en soie rose et blanche qui sont vexés, — c'est une chose unique que tous les pierrots ont l'air contrarié, — des grands seigneurs, François Ier et Henri II, myopes comme des photographes et poudrés comme M. de Richelieu. On devine que tous ces gens ne sont pas

dans leur assiette ; ils ont l'aspect d'acteurs sifflés, il n'en est pas un qui, en descendant de voiture, ne se soit dit : « Nous allons bien rire, mon entrée fera sensation. Je n'ai parlé de costume à personne, ce sera divin ; » — et tous ces gens qui ont enfilé des culottes impossibles, qui ont étudié leurs gestes dans la glace, qui ont cherché un costume à pouffer de rire et ont accumulé sur leur corps les détails les plus spirituels, qui se sont fait farder, friser, poudrer, qui se sont mis à la torture dans des cols en carton, dans des cuirasses en fer-blanc, dans des bottes de gendarme, tombent au milieu de cette foule comme une goutte d'eau dans une cuvette pleine. Ils rentrent dans le grand tout. On les presse, on les heurte, on leur marche sur les pieds, personne n'a ri, personne ne les a vus. Il est des volées de coups de bâton qui sont moins cuisantes. Peu à peu les lustres leur paraissent pâles, ils sont désillusionnés et ne pardonnent point aux autres d'éprouver les mêmes sensations qu'eux.

Je ne connais rien au monde de plus comique que le monsieur qui a fait des frais, réfugié dans un petit coin, assis sur un bout de banquette, souffreteux, l'air triste et grignotant une glace en s'essuyant le front. J'ai aperçu un fou couvert de sonnettes des pieds à la tête; son valet de chambre, en lui présentant ses gants et sa marotte, se tenait les côtes pour ne pas éclater; eh bien, ce pauvre fou se faufilait au milieu du bal comme une ombre qui a des remords; il glissait plutôt qu'il ne marchait, dans la crainte d'agiter ses sonnettes. Il eût donné vingt louis pour pouvoir éternuer à son aise et sans vacarme.

Il est à remarquer qu'en général les hommes qui se costument endossent précisément les vêtements qui font le mieux ressortir leurs défauts physiques. Ce que je dis pour les hommes est aussi vrai pour les femmes. Est-ce une gageure? est-ce le hasard? Je faisais ces réflexions lorsqu'un flot de danseurs me poussa dans le salon bleu, et je me trouvai pressé contre la boiserie dans les plis d'un rideau, derrière un groupe de dames, dont l'une se leva pour prendre le bras de son danseur. Son dos effleura mon nez et j'éprouvai une sorte de petit frémissement assez semblable à celui que l'on ressent en coupant un citron. Il y a des épaules satinées dont le voisinage me procure cette sensation. Décolletée extrêmement, mais pas trop, je vous jure, à peine assez, son corsage en satin blanc, qu'elle faisait semblant de relever d'un petit geste pudique, bridait un tant soit peu la naissance de son bras, en sorte qu'il y avait

là une petite ride rose qu'accompagnait une farceuse de petite fossette. C'est joli une peau de femme, quand c'est joli!... mais cela donne faim. Je détournai les yeux et j'aperçus tout près de moi une oreille rose comme une pêche, la peau s'enroulait si gracieusement, elle était si transparente, si coquette, si jeune, cette petite oreille, que j'y prêtai attention. Quelques grains de poudre tombés de la coiffure étaient restés sur les saillies veloutées comme une fleur. Un gros diamant enchâssé dans une monture d'argent pendait à l'extrémité inférieure, tirant un peu la chair qui rougissait à cause de l'effort. — Le cou souple, non pas maigre, mais élancé, devait être celui d'une toute jeune femme; de petites veines bleuâtres, imperceptibles à distance, le sillonnaient en tournant et venaient se perdre sous ce duvet frisottant, qui est l'avant-garde de la coiffure et qui chatouille tant lorsqu'on en approche les lèvres. — Cette dernière observation m'est toute personnelle et est antérieure au bal dont je parle. — Ce cou, que j'aurais voulu voir au microscope, avait à sa base ce léger sillon que vous avez remarqué chez les bébés lorsqu'on les déshabille; sillon charmant qui divise le dos et se perd dans la dentelle comme un sentier qui s'efface sous l'herbe et disparaît. — Cette charmante personne était costumée en Diane, un croissant de diamants étincelait au sommet de sa tête parmi les boucles; son carquois et son arc étaient pendus à l'espagnolette de la croisée. A côté d'elle une grosse bergère Watteau, écarlate et luisante, sous sa coiffure poudrée à blanc, approchait de ses yeux un lorgnon qu'elle soutenait de sa main joufflue, comprimée dans un gant trop tendu, — une engelure, cette bergère Watteau! — du reste, couverte de diamants; mais ces pierres sur cette peau huileuse et cahotée me faisaient l'effet des débris d'une carafe tombés sur un gigot cru.

Le plus beau des hommes passa en ce moment à côté de moi et marcha sur ma chaussure; fort heureusement il n'atteignit que le coton qui en garnissait l'extrémité.

« Mille pardons, » me fit-il, et moi j'exécutai ce geste que vous connaissez, et qui veut dire : « Mais comment donc! à votre aise, je vous en prie, mon cher monsieur. » Ce bel homme avait une culotte courte qu'il emplissait et au delà, et des bas de soie noire dont les mailles se distendaient au mollet. — Je songeai aux bas élastiques et hygiéniques qu'on voit à la quatrième page des journaux. — Ses escarpins à boucles le blessaient visiblement et faisaient boursoufler ses chairs. Du reste, il était beau, relevant de la main gauche son manteau vénitien en soie

rouge, et de l'autre agitant son claque dont la cocarde apparaissait sous une torsade d'acier. Il s'approcha de la bergère Watteau, et, dissimulant sa voix, il lui dit, en se redressant comme un coq qui va chanter :

« Eh bien, baronne, et cette migraine de ce matin?

— Oh! mais voilà que vous m'intriguez furieusement, » et elle s'éventa; elle s'éventa en riant comme une petite folle, de sorte qu'on apercevait ses gencives trop rouges et toutes les grandes dents longues et blanches dont sa bouche était pleine.

Je vis que la conversation allait continuer et je m'éloignai. Au moment où j'essayais de traverser le salon, j'aperçus au milieu de la foule un Turc. Ce Turc, c'était mon Turc... c'était moi. Voilà quelque chose d'étrange! me dis-je. Malheureusement une *Nuée des Alpes*, pendue au bras d'un doge de Venise, dont les favoris roulés apparaissaient sous le capuchon, passa devant moi et me cacha le Turc. En un instànt il se perdit dans la foule. Il n'en est pas moins vrai que cela est tout à fait particulier, me disais-je... lorsque je ressentis dans les régions inférieures du dos une pression violente. Je me retournai, c'était un plateau chargé de verres de punch. Un valet, dans la position d'un chêne que pousse la tempête, le tenait avec effort, tandis que cinquante mains gantées, crispées, étendues, inquiètes, désireuses, avides, s'abattaient vers les verres dont un seul était plein. Qu'on soit chez un ministre ou chez un petit bourgeois, quand les invités ont soif, ils se ressemblent tous. Je regardais ces gens avec leur tête renversée, le nez dans leur verre, la sueur au front et le bout de leurs doigts grisâtre. Il y en avait un qui buvait précisément sous un candélabre placé près d'une porte. Une des bougies, pressée d'en finir, laissait tomber de temps en temps une petite goutte brillante comme la rosée qui s'aplatissait sur son épaule et se laissait boire avidement par le velours noir de son pourpoint. L'homme à la bougie resta là fort longtemps; il causait avec un pêcheur napolitain et agitait, en parlant, son verre vide, dont il avait oublié de se débarrasser. J'aperçus plus tard un verre vide et poissé, placé sur une pendule; ce verre était sans doute le sien.

Je voulais pénétrer dans la profondeur des salons; mais il fallait traverser la salle de danse, et, à chaque pas que je faisais, un groupe m'arrivait en pleine poitrine et me rejetait avec violence sur un cornet à piston de l'orchestre que j'avais derrière moi.

J'étais un Turc bien malheureux! Je me faisais l'effet d'un arbre isolé au milieu d'un tourbillon. Je m'effaçais de mon mieux, mais je ne pouvais pourtant pas m'asseoir sur les genoux du piston, qui paraissait un méchant homme, avec sa joue gonflée, ses cheveux coupés en brosse et sa cravate tordue. Par intervalles, il lançait sur la musique un œil de flamme, ce musicien, et de plus belle il resoufflait dans son appareil.

La danse cessa et, tandis que les danseurs reconduisaient leurs danseuses et que celles-ci, assaillies par de nouveaux venus pliés en deux et se balançant sur une jambe, écrivaient avec précipitation sur leurs tablettes, en approchant de leurs lèvres humides un petit crayon, je profitai de l'occasion, je me faufilai et j'arrivai bientôt au bout de la grande galerie. Un cavalier espagnol d'une taille démesurée bouscula de son épaule mon turban, qui me tomba sur les yeux.

Je venais de mettre ma coiffure à sa place, lorsque je me sentis frôler la main, et j'aperçus à mes côtés une adorable esclave grecque, court vêtue, couverte de sequins; de longues chaînes d'or réunissaient ses bracelets à sa ceinture.

« Paul, me dit-elle d'une voix craintive et vibrante d'émotion, merci pour le vôtre... voici le mien. »

Et je sentis qu'elle me glissait dans la main quelque chose de plat.

J'allais lui dire :

« Belle esclave, vous vous trompez; je ne m'appelle pas Paul, je suis... »

Mais elle me pressa le bout des doigts de sa petite main, fit chut! avec un air de mystère, ses yeux brillaient délicieusement sous son masque; il me sembla qu'elle souriait, et elle s'éloigna avec précipitation.

Je restai là fort intrigué. Il me sembla qu'on regardait, et je n'osais point voir ce que contenait le petit paquet. Je cherchai une poche pour l'y mettre à l'abri; je fouillai, je tâtai... pas une poche dans ce maudit costume. Je poussai donc le petit objet sous mon gant, et je pris à la volée une tasse de café glacé qui passait sur un plateau.

Je n'avais fait qu'apercevoir la jeune esclave grecque, mais elle m'avait paru charmante. Il me semblait entendre encore le bruit des chaînettes d'or, je voyais les deux bracelets qui lui ornaient le haut des bras, et tout au bas de sa jambe ronde et cambrée les anneaux brillants,

signes de son esclavage. J'entrevoyais comme dans un rêve ses petites bottines en satin blanc, perchées sur de hauts talons rouges! Ce n'est pas que cela fût très-grec, mais c'était adorable.

Je suis fou, me dis-je enfin, il y a là une erreur, et tout à coup je me rappelle que Paul était précisément le nom de mon ami de V..., qui m'avait prêté mon costume de Turc. Je me rappelai en outre que j'avais aperçu, dans le commencement de la soirée, un Turc semblable au mien. Je jurai immédiatement sur mon turban de retrouver l'esclave grecque, et je commençai immédiatement mes recherches. Cependant le petit paquet me chatouillait singulièrement, et d'invincibles tentations d'en examiner le contenu me poursuivaient sans relâche.

Je me disais :

« Après tout, cette jeune esclave m'a appelé Paul, mais peut-être a-t-elle voulu dire Henri; il n'y a peut-être pas d'erreur. »

La Providence voulut qu'au moment même où cette pensée me traversait le cerveau, je fusse seul dans un petit boudoir tout rond. Je n'y tins plus, j'enlevai mon gant et je... — que diable voulez-vous, on n'est pas parfait, — j'ouvris le petit paquet. Il contenait un médaillon de forme Louis XVI assez semblable à celui que j'avais vu avant dîner. Ce n'était pourtant pas le même, et celui-ci renfermait une jolie mèche de cheveux blonds. Cette mèche avait été mise à la hâte, et je surpris quelques petits cheveux fins et brillants qui, pris dans la monture au moment où on avait fermé le médaillon, disparaissaient çà et là.

A ce moment, je crus entendre du bruit; j'entortillai bien vite le petit bijou dans son papier et je m'éloignai. Quelques instants encore je cherchai mon esclave grecque et mon Turc introuvable; puis, m'apercevant qu'il était trois heures et demie du matin, et sûr d'ailleurs de pouvoir renvoyer la mèche de cheveux à destination, je gagnai ma voiture et rentrai chez moi. En me déshabillant, j'aperçus sur mon front une large trace rouge causée par la pression de cet affreux turban. J'avais un mal de tête fou. Je me mis au lit et je m'endormis bientôt.

Je rêvai que je commandais une galère admirable. Le piston aux cheveux en brosse, armé jusqu'aux dents, se tenait au gouvernail, lançant sur la boussole son fameux regard terrible. De temps en temps il s'échappait de l'entre-pont des gémissements affreux; le piston grinçait des dents en souriant d'une effrayante façon, et moi je disais la main sur mon poignard :

« Pousse au large, mon pilote fidèle, cette esclave est à moi. »

Il pouvait être midi lorsque je me réveillai. Mon premier soin fut de renvoyer le costume de Turc à mon ami de V... Je glissai le médaillon dans une enveloppe et j'écrivis dessus : « Trouvé dans une poche. » Le soir, en dînant, je me rappelai que le fameux costume n'avait pas de poche, mais qu'importe ?

Je regrette de ne pouvoir vous donner plus de détails sur cette petite histoire, mais je n'en ai jamais su plus long.

GUSTAVE DROZ.





Le soleil est levé depuis vingt minutes, monsieur le baron!



— Je viens déjeuner chez toi. — Ah ! bon ! — Et dîner chez toi. — Ah ! bah !! — Et coucher chez toi ! — Ah ! fichtre !!!



Le portrait du créancier.



Ne donnez pas d'à-compte! voyez-vous, le créancier qu'on ne paye pas n'est qu'un créancier, le créancier qu'on paye est un tigre!



Voyons! pour aller à Tivoli ce soir, il faudrait d'abord payer au greffe dix-huit mille cinq cents francs pour le capital, et onze cent vingt-neuf francs cinquante centimes de frais... et encore, non (je suis bête!). Tivoli coûte trois francs d'entrée, et je n'ai que quarante-deux sous.



Vous le voyez, le chagrin ne m'aigrit pas! et je donnerai un conseil à mes créanciers, dans leur intérêt : s'ils veulent me tirer d'ici, qu'ils se hâtent, car on ne pourrait bientôt plus me passer par la porte.



Voilà un tilbury, Paméla, qui nous a menés, en moins de trois mois, de la rue Saint-Jacques à Clichy... Hein? le bon cheval !



Entends-tu, à Tivoli?... Il y en a deux, ici, des cavaliers seuls, et qui ne demanderaient pas mieux que de faire la chaîne des dames.

CLICHY

C'est tout un monde. — Vous qui entrez, laissez entrer avec vous l'espérance! vous êtes dans une prison d'un jour. Là, vous n'entendez ni le grincement des verrous, ni même le cri du remords. Le remords de la prison pour dettes, c'est tout au plus le regret, tout au plus le repentir. On pense à ce qu'on a perdu, à ce qu'on retrouvera bientôt, on se rappelle les jours de fête, les nuits de bal, les chansons, les festins, les belles paroles, les bons vins, le sourire agaçant, le cheval dans l'arène, la belle dame mollement penchée sur le devant de sa loge, et qui semblait dire : *Regardez-moi, j'appartiens à ce beau jeune homme!* Tels sont les joyeux recors qui vous mènent à Clichy; le char numéroté qui vous traîne est payé par votre créancier lui-même. Bah! dites-vous, la dette est une bonne fille un peu tigresse qu'il me sera facile d'apprivoiser! Que de fois elle m'a montré ses dents et ses griffes, et que de fois j'en suis venu à bout par un bon mot, par une promesse en l'air, par un tendre regard à la femme de mon prêteur! La dette me saisit au corps aujourd'hui; eh bien, à son aise! et qu'elle fasse à sa guise; d'ailleurs, j'ai besoin de solitude et de silence. Enfermez-moi, je le veux bien; j'emporte, pour me consoler, mon poëme commencé, et les dettes de Fanny, ma lionne, partie, on ne sait où, avec mon dernier écu et mon dernier cheval!

Ainsi l'on arrive, presque en chantant, dans l'élégant déshabillé du matin, jusqu'à ce palais entre deux jardins, qui longe le parc de Tivoli, ombrages si chers aux vagabondes amours. *Facilis descensus Averni.* Et en effet, le sentier qui conduit à Clichy est des plus faciles : doux sentier semé de fleurs, d'espérances et de folies. Allons, un peu de patience et de courage! Vous souffrez, jeunes gens, mais pour de bonnes causes, pour de beaux yeux, pour de beaux jours, pour avoir eu, au delà de votre part légitime, votre bonne part dans les sourires des jeunes femmes, dans la mousse pétillante du vin de Champagne, dans le luxe, dans le voyage, dans les plaisirs, dans les diamants, dans le velours; vous avez mené la vie à grandes guides, on vous demande un instant de repos, quoi de plus utile? quoi de plus juste? et ne trouvez-vous pas aussi quelque ennui à vous promener tous les matins à cheval,

à dîner tous les jours au *Rocher*, à vous amuser tous les soirs au théâtre, à courir le bal toute la nuit? De bonne foi, à ce jeu impitoyable de toutes les heures, votre vie entière se fût perdue, votre jeunesse s'évanouissait déjà! Donc bénissez la main prévoyante qui vous arrête dans ces prodigalités insensées; votre père lui-même, vous voyant sur cette pente glissante, n'eût pas mieux fait que de vous condamner à quelques mois de diète, de patience, de sagesse et de repos.

Les joyeux captifs! ne les plaignez pas, ils n'ont besoin ni de vos consolations ni de votre pitié. Laissez la fantaisie les entourer de ses prévenances, laissez l'imagination changer ces cellules en boudoirs. La plupart du temps l'amitié s'arrête sur ce seuil si peu terrible; l'amour, au contraire, qui aime les obstacles, franchit soudain ces barreaux et ces grilles; voyez-les passer, légères comme les Grâces d'Horace au clair de la lune de mai, ces pauvres anges de la rue du Helder. Tendres cœurs! sensibles cœurs! elles ont ruiné, et ruiné sans remords comme sans prévoyance, ces victimes innocentes de la dette; mais à présent que le jeune homme est en prison, les voilà qui lui reviennent plus belles que jamais et plus empressées, l'œil brillant, le sourire à la lèvre, en robe modeste, bien chaussées, bien gantées! Soudain chacun fait place à cette beauté qui passe; on les traite comme des sœurs de charité qui vont visiter le grenier du pauvre. — Est-elle assez jolie? Elle remplit l'espace des odeurs de sa chevelure, le silence, du craquement de son soulier, la longue galarie, du feu de son regard. — Où va-t-elle? — Elle va... là! dans cette cellule mystérieuse. — Le prisonnier la reconnaît à son pas, à son souffle, pendant que la foule des curieux s'éloigne, sur la pointe des pieds, de ce cachot plein de bonheur. — Honnête et hospitalière maison!

Mais, hélas! ces dettes de la jeunesse sitôt faites, sitôt payées, ne sont pas seules à habiter ce Clichy de la joie et des amours. A côté de ces classes qui chantent, tel homme est là, non pas en expiation de ses folies, mais en récompense d'un rude, austère et obstiné travail. Il a lutté cruellement, il a été vaincu dans la lutte. A cette heure, il lui faut donner cinq ans de sa vie et de sa liberté pour satisfaire les rois de l'industrie et du commerce. Ah! si ce malheureux pouvait, en échange de sa liberté, donner une once de sa chair! — Il en offrirait une livre que sa prison ne s'ouvrirait pas. Celui-là, il faut le traiter avec respect : il est malheureux; il a laissé dans sa pauvre maison une femme, des enfants, quelquefois un vieux père, et le voilà séparé de ces êtres si chers,

privé de tout, même de travail ! A l'aspect de cet infortuné compagnon de sa captivité volontaire, plus d'un jeune imprévoyant va comprendre que la dette n'est pas seulement un jeu de couplets et de vaudeville, et qu'un homme d'honneur peut verser des larmes cruelles, même sous les verrous de Clichy.

Les oppositions et les contrastes sont la loi vivante du roman, de l'histoire, de l'étude des mœurs; si donc vous voulez être un moraliste aimable et nécessaire à la fois, montrez-nous les habitants de Clichy tels qu'ils sont à chaque heure de la journée; on vient, on s'en va, on arrive; celui-ci pleure, celui-là rit aux éclats; soyez juste pour l'un et pour l'autre. Montrez-nous ces haillons et ces élégances, — les princes et les marchands, — la mère de famille chargée de consolations et de tendresses, et la maîtresse qui ne s'inquiète guère que du dîner d'aujourd'hui! Surtout, dans votre galerie, gardez-vous d'oublier la cheville ouvrière de cet univers du papier timbré, le roi de ces domaines de la contrainte, — *l'usurier!*

Et enfin, qui que vous soyez, vous les hôtes de ces limbes éclairés qui ne sont pas le jour, qui ne sont pas la captivité pourtant, rassurez-vous : avec la patience, vous êtes sûrs d'être libres, et de rester triomphants sur les ruines de votre créance. — O homme heureux, qui désormais ne doit rien à personne, qui ne doit même pas son dîner d'hier, même pas son loyer d'aujourd'hui! — Consolez-vous, tel jour, à telle heure, et sans que rien s'y oppose ni personne, quelqu'un viendra qui, sans vous demander billets, lettres de change, gage, caution, sans même exiger un *grand merci!* payera immédiatement, rubis sur l'ongle, toutes vos dettes, le capital, les intérêts, les frais, tout; tout, absolument tout. — Ce quelqu'un-là vous dira : *Soyez libres!* Et vous voilà, joyeux, retrouvant Paris plus beau que vous ne l'avez laissé, les femmes plus jeunes, l'art renouvelé, mille joies inconnues, mille fêtes incroyables, des livres, des tableaux, des comédiennes nouvelles, cent mille choses imprévues à aimer, à admirer, à applaudir.

Le temps, c'est son nom! ce grand homme, ce grand-père, cet oncle d'Amérique qui paye toutes les dettes de l'homme en peine, ce bienveillant gardien de Clichy dont les mains sont pleines d'*exeat*, il ne faut pas trop s'y fier; car, voyez-vous, c'est le plus abominable usurier qui soit au monde. Figurez-vous que pour vingt misérables millions de notre monnaie, il a pris à M. Ouvrard cinq années de sa vie! — Vingt millions

pour cinq ans! Fi donc! on n'est pas plus juif que cela. A ce prix-là, jeunes gens, si vous étiez sages, vous ne donneriez pas une heure de votre jeunesse et de votre liberté!

JULES JANIN.

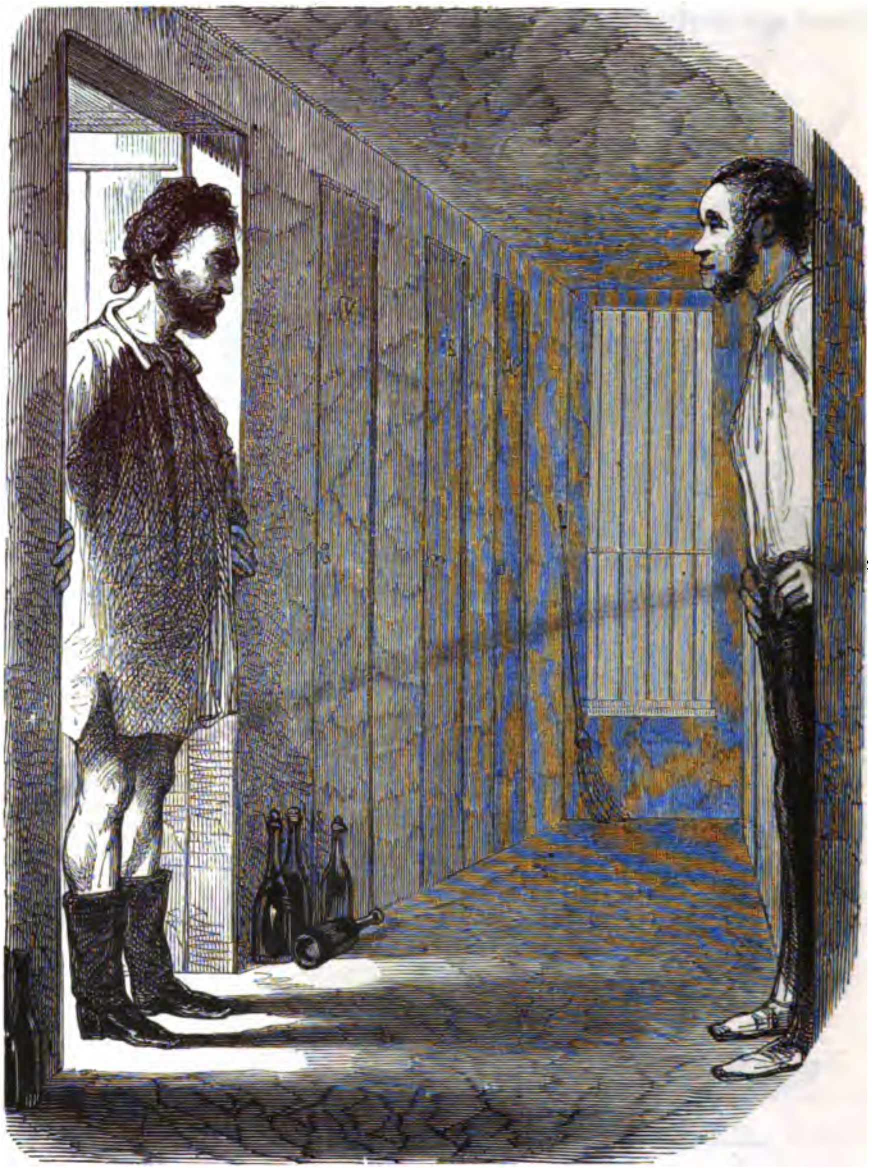
La prison pour dettes n'existe plus. Ce souvenir de barbarie n'est plus que de l'histoire, mais ces charmantes pages si sensées de Janin, aussi bien que les dessins de Gavarni, ne sauraient passer et méritaient d'être conservées.

(Note de l'éditeur.)





« Au moins un dieu sourit encore à la jeunesse
Et lui rend, en ce lieu, de ces jours qu'on lui prend.
Qui n'aurait pas pitié des beaux ans qu'elle y laisse? »



— Dites donc, voisin, on a un peu boissonné chez vous, hier! ça allait rondement! Ça va bien, ce matin?

— Pas mal, et vous?



— Mais comment as-tu pu te laisser prendre comme ça ?

— Demande aux canards sauvages comment ils se laissent prendre !... Il a tiré sur moi le 1er mars, on m'a ramassé le 5 avril : voilà comme ça se fait.



Petit homme, nous t'apportons ta casquette, ta pipe d'écume et ton Montaigne.



— Dites donc, l'ancien, c'est aujourd'hui dimanche. — Qu'est-ce que ça te fait?
— Tiens! (le dimanche, on se fiche du garde du commerce) ça me fait que je pourrais aller me promener, si je pouvais sortir.



— Moi, j'ai signé pour cinq cents francs, et je n'en ai eu que trois cents, et encore en vin de Champagne... et on m'a repris le vin pour les frais... — Ils auraient mieux fait de t'amener ici tout de suite, au moins nous aurions les fioles



Aux gardes du commerce : que le bon Dieu les patafiole !



Enfin, à la fin, je l'ai tant mijoté, je l'ai tant mijoté, qu'il a dit : « Eh bien! qu'il paye seulement les frais et j'accorderai du temps pour le reste. » Et encore il a dit : « Voyez-vous, mademoiselle, c'est par considération pour vous. » Le vieux gueux!... J espère bien que quand tu sortiras, tu lui ficheras une pile soignée à celui-là!



Ici on ne peut pas faire de farces à sa Ninie : v'là ce qui vous chiffonne!



— Sans le mur, cette boule-là irait loin.

— Et ton camarade aussi.



Enfoncé !!!



De l'esprit et du pain pour un jour

LA SEMAINE DE L'OUVRIÈRE

PAR TAXILE DELORD

« Bonjour, la gentille fermière qui passes sur le grand chemin; que tu es heureuse d'être jeune et belle, puisque ta jeunesse et ta beauté sont à toi! Moi, j'ai une maîtresse impitoyable, la misère... Entendez-vous la machine, le bruit de la machine? »

Complainte des fileuses de Manchester.)

Les pauvres gens qui m'ont élevée ne peuvent plus garder une apprentie. Les affaires vont mal, il faut qu'ils nourrissent leurs enfants; ils m'ont mis un métier entre les mains, comme ils disent, je suis d'âge à gagner ma vie. Allons! je la gagnerai. Le messager m'emmènera ce soir, il m'a promis une place dans sa carriole; c'est un si brave homme, et il m'a vue si petite.

Aujourd'hui je ne suis qu'une enfant, demain je serai une ouvrière. Ils manquent de bras à la ville, la grande filature a repris ses travaux; comme je vais être heureuse à Paris!... N'est-ce pas la cloche du village que j'entends? d'où vient qu'elle m'attriste le cœur?

Voici mes compagnes qui vont à la messe avec leurs belles robes du dimanche. On dansera ce soir sous les tilleuls, j'irai ce soir danser pour la dernière fois... Non, je resterai ici à prier Dieu pour qu'il n'abandonne pas l'orpheline.

J'entends le bruit des roues, le messager fait claquer son fouet pour m'avertir. Comme j'ai prié longtemps! Adieu, vous qui m'avez servi de père; Jacques et Jacqueline, un baiser à votre sœur; et vous, ma mère, ne pleurez point, je vous donnerai de mes nouvelles, et puis nous nous reverrons. Ne craignez rien pour moi, je suis forte et courageuse: le ciel me protégera!

La carriole file, nous passons à côté des tilleuls, j'entends le bruit des violons; nous voici près du moulin, le bruit de l'eau me fait pleurer. Nous allons bien doucement, messager. Bon! voilà la jument grise qui

prend le grand trot; le village est déjà loin, mon cœur est moins gros, mes paupières se ferment. Je me trouve devant notre église; monsieur le curé est sur son banc, il me fait signe d'approcher, et prononce quelques paroles en me menaçant du bout du doigt. « Non, monsieur le curé, je vous le jure, Pierre... » Au même instant, je me réveille. « Où sommes-nous ? — A Paris, mamzelle, répond le messager. — Nous sommes à Paris! »

La bonne femme à laquelle on m'avait recommandée m'attendait à la barrière. Il faut que je me présente tout de suite à la filature; demain peut-être il ne serait plus temps; les bras, au lieu de manquer, seront trop nombreux. J'aperçois la noire fumée de la machine à vapeur; me voici devant la porte d'entrée. Ce n'est plus la modeste filature de mon village : comme tout cela est grand! quel mouvement! quel tumulte! Voici les petits garçons et les petites filles qui accourent en files nombreuses; ils ont l'air bien tristes, bien malheureux, bien souffrants; leur pâleur me fait songer aux joues fraîches de mon petit frère Jacques et de ma petite sœur Jacqueline.

Le contre-maître est un gros brave homme qui a souri en me voyant. Ma protectrice m'a recommandée à lui; ce soir, elle viendra me prendre pour me conduire au logis; en me quittant, elle m'a dit qu'il fallait bien travailler si je voulais que dimanche elle me fît voir toutes les belles choses de Paris. M'encourager au travail! je n'en ai pas besoin!

Mes compagnes rient et chantent; je ne sais pourquoi, mais leur joie m'attriste. Ces physionomies tantôt pâles et blêmes, tantôt rouges et couperosées, ces yeux éteints ou effrontés, ces voix, ces gestes, ont quelque chose qui m'effraye. Un moment la gaieté est devenue plus bruyante, on poussait de grands éclats de rire; un enfant de dix ans, qui travaillait avec nous, venait d'achever une chanson sur un air extraordinaire. On m'a demandé pourquoi je ne riais pas comme les autres.

« Je ne comprends rien à cette chanson, ai-je répondu; ce n'est pas ainsi que nous chantions au village.

— Tu comprendras! tu comprendras! » s'est-on écrié de toutes parts. En même temps, j'ai entendu une voix plus douce que les autres : « Tu comprendras! »

Je regardai qui me parlait ainsi; c'était ma voisine de métier, celle qui travaillait à mon côté. Elle semblait plus jeune que ses traits flétris ne l'annonçaient; ses yeux bleus respiraient la douceur ainsi que son

sourire. Je la considérai longtemps avec attention, sans qu'elle parût s'en douter. Sa pensée errait loin des lieux où nous étions, son visage restait immobile, son corps seul suivait les mouvements de son ouvrage.

Les travaux vont cesser; l'heure du départ vient de sonner : tout le monde a quitté l'atelier. La vieille femme m'a conduite dans la chambre qu'elle a louée pour moi. Le contre-maître est content de mon habileté, je gagnerai vingt sous par jour. C'est une bonne nouvelle qu'elle m'apprend; mais pourquoi faut-il qu'elle la gâte en m'annonçant qu'elle est obligée de quitter Paris pour plusieurs jours! Bonne vieille, je l'aimais déjà. Allons, voilà ma première journée de passée; voici le moment de prier Dieu. D'où vient qu'en m'endormant, je songe encore à ces mots de ma voisine : « Tu comprendras? »

Vis-à-vis de moi habite une jeune fleuriste; j'ai aperçu ce matin son établi semé de fleurs parmi lesquelles se jouaient les rayons du soleil. J'ai reconnu des primevères et des pervenches.

> La primevère et la pervenche,
> L'une sourit, l'autre se penche;
> Toutes deux sont des fleurs d'avril.
> Le bien-aimé quand viendra-t-il?

Ce refrain de nos campagnes me fait pleurer malgré moi; allons, du courage, un dernier regard à ces fleurs. Celle qui les fait est bien heureuse! Elle est là, dans sa petite chambre, travaillant seule tout le jour, copiant les lis et les marguerites du bon Dieu, tandis que moi... Pourquoi mes parents ne m'ont-ils pas appris ce métier? Hélas! je n'ai plus de parents, et ceux qui m'ont élevée étaient trop pauvres pour cela. On n'a pas besoin de fleuriste au village.

L'air du matin que j'ai senti en venant ici était bien doux à respirer, et celui de l'atelier est bien lourd. Ma voisine n'a point encore paru; je ne la connais pas, mais elle me manque. Les autres ont l'air si froides, si indifférentes! Pendant que mon métier tourne, qui sait ce que l'on fait à la maison? Bruneau est aux champs, Mathurine file, Jacqueline s'est emparée de mon rouet : elle est assez grande pour gagner de l'argent; Jacques est à l'école ou sert la messe à monsieur le curé. Brave homme! il ne m'a grondée qu'une fois dans sa vie, le jour où il crut que Pierre m'avait pris un baiser; et moi je soutenais que non. Oh! c'est un men-

songe qu'il m'aurait bien pardonné. Pierre ne m'avait-il pas promis de m'épouser quand il serait riche?

> La primevère et la pervenche,
> L'une sourit, l'autre se penche;
> Toutes deux sont des fleurs d'avril.
> Le bien-aimé quand viendra-t-il?

« Que nous chante-t-elle avec ses pervenches, la villageoise?

— Ohé! la villageoise, répète un peu cette chanson.

— La villageoise, donne-moi l'adresse de celui qui t'a appris cet air; je veux qu'on le chante à mon enterrement. »

Tout le monde se moque de moi; on m'entoure, on rit, les petites filles elles-mêmes et les petits garçons; et moi d'être confuse et de rougir. Tu ne sortiras plus de mes lèvres, douce chanson!

Sans le contre-maître, je ne sais pas comment cette scène aurait fini; heureusement il est arrivé pour prendre ma défense; chacun a repris sa place, on m'a laissée tranquille, et on ne m'a rien dit tout le reste de la journée. Seulement une ouvrière qui quittait la filature en même temps que moi, a dit, en me montrant à sa compagne :

« C'est à elle qu'il en veut maintenant. »

De qui voulait-elle parler?

Le contre-maître est un bon cœur, je l'avais bien jugé. Ce soir, pendant que je soupais tristement toute seule, j'ai entendu qu'on frappait à ma porte.

« Qui est là?

— Ouvrez; c'est moi. »

J'ai reconnu la voix du contre-maître, et je l'ai fait entrer.

« Mon enfant, m'a-t-il dit, celle à qui vos parents vous ont recommandée m'a prié de la remplacer près de vous. J'ai accepté volontiers, parce que vous me paraissez sage...

— Je tâcherai de l'être toujours.

— Et puis vous êtes si jolie! » Et son regard se fixa sur moi.

Je baissai les yeux sans répondre.

« Ce logement, ajouta-t-il, ne vous convient pas, nous en trouverons un autre; si le travail vous fatigue, prenez du repos...

— Oh! non, je veux travailler pour gagner ma vie!

— Vous n'en aurez pas besoin, si vous voulez. »



Pont d'Arcole. — Place de l'Hôtel-de-Ville.

PARIS D'HIER.



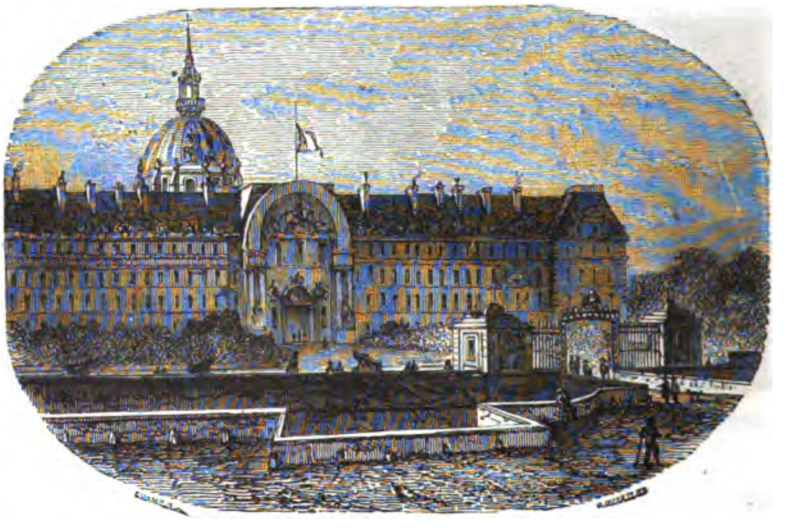
Palais de la Légion d'honneur.



Hôtel des Tournelles.

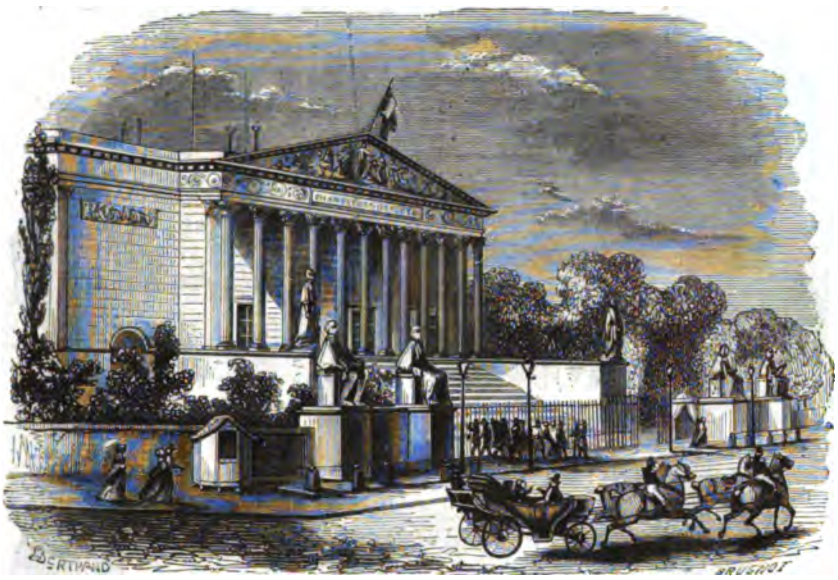


Les Célestins.



Hôtel des Invalides.

PARIS D'HIER.



Façade du Palais de l'Assemblée Législative.



Salle des Conférences.

ÉCOLES ET EXAMEN.



Vue prise sur un examen de baccalauréat, le vendredi 8 août.



École de Droit.



Monument élevé au second bachelier reçu le 8 août!!!



École de Médecine



Petit Séminaire.



Ecole des Beaux-Arts.



École Polytechnique, ancien Barbiste.



École Normale.

LES ARBRES DU LUXEMBOURG

PAR VICTOR DE LAPRADE

Encore un vol fait au printemps,
Un nid qu'on ôte à la pensée!
Du livre cher à nos vingt ans
Encore une page effacée!

Tombez avec nos dieux proscrits,
Avec notre histoire en décombres;
Allez rejoindre, arbres chéris,
Les rêves éclos sous vos ombres!

Allez où vont nos libertés,
Allez où va notre jeunesse!
Des grands souvenirs dévastés
Que pas une fleur ne renaisse!

Tombez sous le fatal niveau
Qui fait ployer hommes et choses,
L'altière cité de l'oiseau
Et le front superbe des roses.

Ce jardin, il était à vous,
Penseurs, amoureux et poëtes!
Jeunes sages et jeunes fous,
C'est là que vous aviez vos fêtes.

Dans ce labyrinthe charmant,
Loin des bruits de la multitude,
Sans troubler son recueillement
Le plaisir coudoyait l'étude.

Ils s'ébattaient, là, par milliers,
Les fils sur les pas des ancêtres,
Maîtres se faisant écoliers,
Écoliers qui seront des maîtres.

Qui de nous en tes frais détours,
Verte et discrète PÉPINIÈRE,
N'a conduit ses graves discours
Ou son idylle printanière?

Autour de ces ruches à miel,
Pauvres abeilles qu'on supprime,
Vous alliez cueillir en plein ciel,
L'une un baiser, l'autre une rime.

Dès qu'avril glissait un rayon,
Tous venaient, joyeux ou sévères,
Roulant sous leurs doigts le crayon
Ou le bouquet de primevères.

Là, sans craindre un passant moqueur,
A l'air libre on se sentait vivre;
On feuilletait un jeune cœur,
On s'absorbait dans un vieux livre.

Qu'ils ont entendu, ces buissons,
De franches voix—souvent les mêmes—
Fredonner toutes les chansons
Et discuter tous les problèmes!

Laissez cette terre à l'esprit,
Ce sol aux divins labourages!
Quel grand livre ne fut écrit
Ou commenté sous ces ombrages?

Dans ce champ qu'on veut lui ravir
La muse, au moins, était chez elle;
Nous venions là pour mieux ouïr
Ou parler sa langue immortelle.

Nous avons tous, jeunes et vieux,
Oubliant les rapides heures,
Du libre écho de ces beaux lieux
Appris nos leçons les meilleures.

Mille essaims, partis tous les ans,
Chargés du miel de la science,
Allaient, joyeux et bienfaisants,
Peupler, d'ici, toute la France.

Nous tous au vieux quartier latin,
Fils de la ferme ou des tourelles,
Nous retrouvions là, le matin,
L'odeur des forêts maternelles.

Et, plus tard, chacun à son tour,
Quand viennent les soucis de l'âge,
Rêve aux arbres du Luxembourg
Sous le Sully de son village.

N'y touchez pas! ils sont sacrés
Ces rameaux, ces fleurs qu'on outrage!
Gardons ces arbres vénérés;
Nos fils ont droit à leur ombrage.

Il est à nous, le vieux jardin,
Nous l'avons payé de nos veilles.
Frelons, cherchez d'autre butin,
Laissez ce parterre aux abeilles!

Pour cet asile humble et caché,
Pour ce seul coin d'ombre fleurie,
Que Paris, ce bruyant marché,
Laisse encore à la rêverie,

Pour ce peu de place au soleil
Que l'âme a dans la ville entière,
Combien de penseurs en éveil
Nous rendaient à flots la lumière!

Laissez ce paisible atelier
A la jeunesse, à l'espérance :
C'est là qu'un démon familier
Parle au cœur même de la France.

Respectez le sentier couvert
Où se passent leurs tête-à-têtes :
Laissez cette ombre et ce désert
A ceux qui seront les prophètes.

Peut-être, en frappant ces rameaux,
Croit-on, sous des haches impies,
Abattre, avec ces nids d'oiseaux,
Le nid des saintes utopies;

Et, comme on fait du rossignol,
Veut-on, sous d'inflexibles mailles,
Enlacer l'esprit dans son vol
Pour l'étouffer sous des murailles?...

Arbre et fleur tomberaient en vain,
L'hôte survivrait au bocage;
Rien n'arrête l'oiseau divin :
D'un coup d'aile il brise la cage.

Laissez aux songeurs inspirés
Ce large ciel où l'éclair passe;
Que l'aspect des balcons dorés
Ne borne pas ce libre espace!

Laissez-nous ces rameaux épais,
Ce colloque avec la nature,
Où l'on s'imprègne de la paix,
Où la rêverie est plus pure;

Où, pendant nos rares soleils,
Aux discordes fermant la lice,
Le peuple a des fleurs pour conseils
Et la lumière pour complice.

VICTOR DE LAPRADE.

AUX OISEAUX DE LA PÉPINIÈRE

Voici le temps du renouveau
Où l'œuvre en fleur jaillit du rêve,
Où le vieux jardin est plus beau,
Où Dieu prodigue à tout la séve.

A l'ombre des bois plus épais
L'âme est de lumière imprégnée;
Ces rameaux implorent la paix...
Et l'homme affile sa cognée.

Quittez vos nids de la saison,
Fuyez, oiseaux, ces branches frêles;
Un espoir brille à l'horizon...
Ouvrez vos ailes!

On respire de toute part
La verte odeur de la jeunesse;
Le sol fermente et, tôt ou tard,
Il faut qu'un jardin vous renaisse.

Partout, narguant les bûcherons,
Se dressent les forêts hardies,
Et, des hêtres aux liserons,
Feuilles et fleurs sont reverdies.

Vous aurez encor des printemps,
Oiseaux, et des amours fidèles
Sur de vieux chênes de cent ans...
Ouvrez vos ailes!

J'en sais un, sur le sol gaulois,
Immortel malgré ses blessures,
Et qui garde, en dépit des rois,
Son ombrage aux races futures.

Arrosé du sang des aïeux,
Il a grandi la tête haute;
Volez au chêne, oiseaux joyeux,
Loin de ces lilas qu'on vous ôte.

Vaillants oiseaux, volez encor
A travers les vents et les grêles!
Pour l'atteindre il faut un essor...
Ouvrez vos ailes!

VICTOR DE LAPRADE.



LE NOUVEAU JARDIN DU LUXEMBOURG

Le sacrilége est consommé!
Cherche, ô muse, un nouvel asile;
En frappant ce sol bien-aimé,
C'est toi, c'est l'esprit qu'on exile.

Au lieu de ce vague horizon
Tout vert de lierre et de charmilles,
Le voilà fermé sous des grilles,
Le vieux jardin mis en prison.

Adieu l'école buissonnière
Où tout un siècle avait rêvé!
Sur tes printemps, ô Pépinière,
On jette un linceul de pavé.

A ces branches qu'on t'a laissées
Nul ne cueillera plus de fruit;
Car la fleur des fines pensées
Meurt de la poussière et du bruit.

Au lieu des treilles abattues,
Du frais verger sans ornement,
On prodiguera vainement
Les boulingrins et les statues :

Nous verrons sur le sable fin
Traîner le velours et la soie...
Ah! notre vieux quartier latin,
Voici le luxe, adieu la joie!

Adieu le sentier des amours
Piétiné par la multitude;
Roulez, chars, canons et tambours,
Plus de silence, adieu l'étude !

Autour du jardin replanté
Le boulevard règne et gouverne :
Le rossignol se sent guetté
Des fenêtres d'une caserne.

La foule encor sous les lilas
Tourbillonne autour des corbeilles;
Mais nous n'entendrons plus, hélas!
Ni les songeurs ni les abeilles.

Où fredonnaient les beaux esprits
Mugiront de lourdes fanfares!
Ce n'est plus là notre Paris,
On l'a refait pour les barbares!

Chaque jour un nouveau décor
Naît de la pierre obéissante :
Les murs se font de marbre et d'or,
Mais l'âme est à jamais absente.

Du passé qu'il ne reste rien!
Que, dans la cité des ancêtres,
L'étranger seul soit citoyen;
Les mieux payants seront nos maîtres!

Vieille idole du souvenir,
Tombe sous les marteaux profanes!
Ces palais neufs vont se garnir
De boyards et de courtisanes.

Mille essaims de riches pervers
S'ébattront dans notre héritage...
Et les sots de tout l'univers
Viendront saluer votre ouvrage.

VICTOR DE LAPRADE.



Musée de Cluny.



Hôpital de Lariboisière.



Ancien arbre de la liberté,
faubourg Saint-Antoine.



Hôtel de Nevers.



Orme Saint-Gervais.



Palais de Justice.

PARIS D'HIER.



Le Grand-Châtelet, anciennement.



Saint-Eustache.



Façade de l'église Saint-Roch.



Théâtre Ventadour.



Théâtre-Français

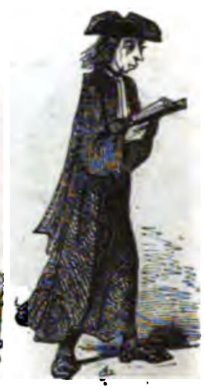
INSTITUTEURS ET INSTITUTIONS.



Professeur
de l'Université.



Élèves soumis au régime de l'entraînement.



Professeur
de l'école des Frères.



Comment M. Gribouillard se dispose à répandre les bienfaits de l'enseignement.



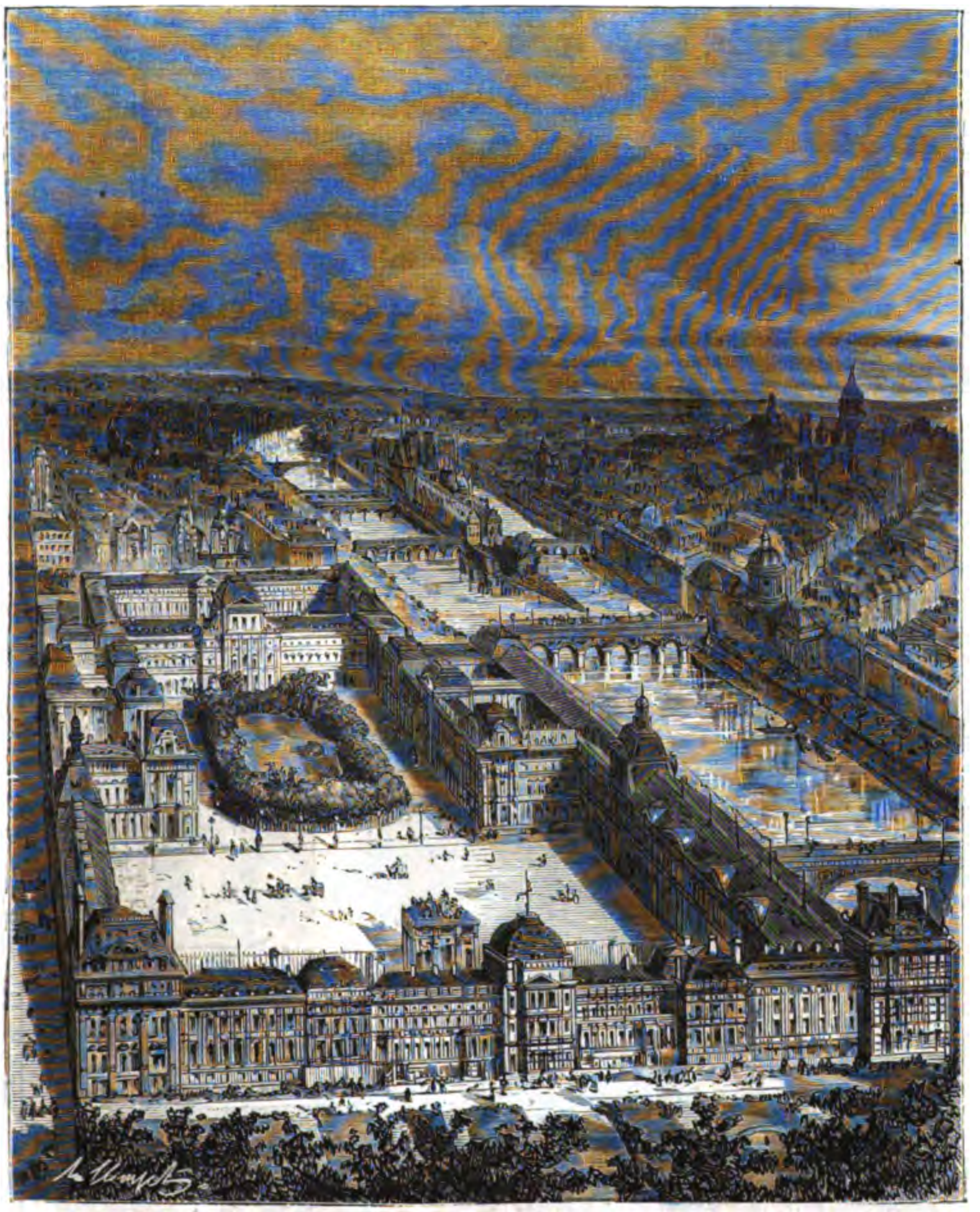
Cependant chacun revient
heureux et satisfait.



M. Gribouillard
compris.



Et le tout finit comme
un vaudeville.



Vue générale du Louvre et du Jardin des Tuileries.



Gros. Géricault. Giraudet.
(Cimetière de l'Est.)



Terre-plein du Pont-Neuf.



La Fontaine. Molière.
(Cimetière de l'Est.)



Place Royale.



Ancienne place Maubert.



Pont au Change.



Les Carmes de la place Maubert.



Ancienne église
de Sainte-Geneviève.



Ancienne église
de Saint-Julien-du-Ménétrier.



Église
de Saint-Étienne-du-Mont.

PARIS D'HIER.



Rue Transnonain.



Barrière du Trône.



Ancienne maison Fieschi.



Ancien quartier du Temple.



Marché du Temple.



Vieille rue du Temple.



Tombeau du général Foy.



Tombeau du général La Fayette à Picpus.



Tombeau de Casimir Perier.

DE LA MANIÈRE A PARIS

POUR SERVIR D'EXEMPLE A LA PROVINCE.



Déployer
toutes les richesses de son port
en faisant son entrée.



Saluer ainsi les dames.



Conduire
galamment au buffet une dame
qui doit donner des bals.



Parler négligemment à sa danseuse de la marquise de B***, de la duchesse de C***, de la princesse de D***. — NOTA. Il n'est pas pour cela nécessaire de les connaître.



Ne pas garder cet extérieur
si l'on veut captiver une héritière.



Prendre un air
gracioso-mélancolique en exécutant
la polka.



Porter son chapeau sur la
cuisse gauche.



Prendre des airs
penchés et mystérieux pour dire :
« Bonjour, madame,
comment vous portez-vous? »



Pour réussir dans une carrière
sérieuse, porter des rouleaux
de papier sous le bras et des
lunettes sur le nez.

FEUILLETS DE L'ALBUM D'UN JEUNE RAPIN

PAR THÉOPHILE GAUTIER

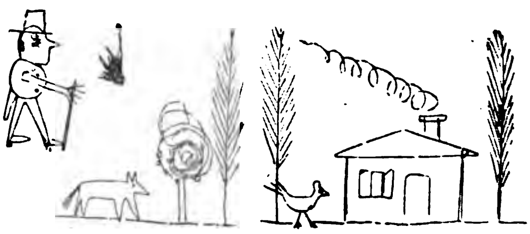
VOCATION.



Je ne répéterai pas cette charge trop connue qui fait commencer ainsi la biographie d'un grand homme : « Il naquit à l'âge de trois ans, de parents pauvres, mais malhonnêtes. » — Je dois le jour (le leur rendrai-je?) à des parents cossus, mais bourgeois, qui m'ont infligé un nom de famille ridicule, auquel un parrain et une marraine, non moins stupides, ont ajouté un nom de baptême tout aussi désagréable. — N'est-ce pas une chose absurde que d'être obligé de répondre à un certain assemblage de syllabes qui vous déplaisent? Soyez donc un grand maître en vous appelant Lamerluche, Tartempion ou Gobillard! A vingt ans l'on devrait se choisir un nom selon son goût et sa vocation. On signerait, à la manière des femmes mariées, Anafesto (né Falempin), Florizel (né Barbochu), ainsi qu'on l'entendrait; de cette façon, des gens noirs comme des Abyssins ne s'appelleraient pas Leblanc, et ainsi de suite.

Mes père et mère, six semaines après que j'eus été sevré, prirent cette résolution commune à tous les parents de faire de moi un avocat, ou un médecin, ou un notaire. Ce dessein ne fit que se fortifier avec le temps. Il est évident que j'avais les plus belles dispositions pour l'un de ces trois états : j'étais bavard, je médicamentais les hannetons, et je ne cassais qu'au jour voulu les tirelires où je mettais mes sous; — ce qui faisait pressentir la faconde de l'avocat, la hardiesse anatomique du médecin et la fidélité du notaire à garder les dépôts. En conséquence, on me mit au collége, où j'appris peu de latin et encore moins de grec; il est vrai que j'y devins un parfait éleveur de vers à soie, et que mes cochons d'Inde dépassaient pour l'instruction et la grâce du maintien ceux du Savoyard le plus habile. — Dès la troisième, ayant reconnu la vanité des études classiques, je m'adonnai au bel art de la natation, et

j'acquis, après deux saisons de chair de poule et de coups de soleil, le grade éminent de caleçon rouge; je piquais une tête sans faire jaillir une goutte d'eau; je tirais la coupe marinière et la coupe sèche d'une façon très-brillante; les maîtres de nage me faisaient l'honneur de m'admettre à leur payer des petits verres et des cigares; je commençai même un poëme didactique en quatre chants et en vers latins, intitulé : *Ars natandi.* Malheureusement la nage est un art d'été; et l'hiver, pour me distraire des thèmes et des versions, j'illustrais de dessins à la plume les marges de mes cahiers et de mes livres; je ne puis évaluer à moins



de six cent mille le nombre de vers à copier que cette passion m'attira; j'avais du premier coup atteint les hauteurs de l'art primitif; j'étais Byzantin, Gothique, et même, j'en ai peur, un peu Chinois; je mettais des yeux de face dans des têtes de profil; je méprisais la perspective et je faisais des poules aussi grosses que des chevaux : si mes compositions eussent été sculptées dans la pierre au lieu d'être griffonnées sur des chiffons de papier, nul doute que quelque savant ne leur eût trouvé les sens symboliques les plus curieux et les plus profonds. Je ne me rappelle pas sans plaisir une certaine chaumière avec une cheminée dont la fumée sortait en tire-bouchon, et trois peupliers pareils à des arêtes de sole frite, qui aujourd'hui obtiendraient le plus grand succès auprès des admirateurs de l'art naïf. A coup sûr, rien n'était moins maniéré.

De là, je passai à de plus nobles exercices : je copiai les quatre saisons au crayon noir, et les quatre parties du monde au crayon rouge. Je faisais des hachures carrées, en losange, avec un point au milieu. Ce qui me donna beaucoup de peine dans les commencements, c'est de réserver le point lumineux au milieu de la prunelle; enfin j'en vins à bout, et je pus offrir à mes parents, le jour de leur fête, un soldat romain qui, à quelque distance, pouvait produire l'effet d'une gravure au pointillé; la beauté du cadre les toucha, et je les vis près de s'attendrir; mais mon père, après quelques minutes de rêverie profonde, au lieu de la phrase que j'attendais : « *Tu Marcellus eris!* » me dit, avec



un accent qui me sembla horriblement ironique : « Tu seras avocat! »

Il me fit prendre des inscriptions de droit qui servirent à motiver mes sorties, et me permirent d'aller assez régulièrement dans un atelier de peinture. Mon père, ayant découvert mon affreuse conduite, me lança un regard gros de menace, et me dit ces foudroyantes paroles qui retentissent encore à mon oreille comme les trompettes du jugement dernier : « Tu périras sur l'échafaud! » C'est ainsi que se décida ma vocation.

D'APRÈS LA BOSSE.



Hélas! voici bien longtemps que je reproduis à l'estompe le torse de Germanicus, le nez du Jupiter Olympien et autres plâtras plus ou moins antiques : à la longue, la bosse et l'estompe engendrent la mélancolie; les yeux blancs des dieux grecs n'ont pas grande expression; la *sauce* est peu variée en elle-même. Si ce n'était l'idée de contrarier mes parents, qui me soutient, je quitterais à l'instant cet affreux métier! Cela n'est guère amusant d'aller chercher des cerises à l'eau-de-vie, du tabac à fumer et des cervelas pour ces messieurs, et de s'entendre appeler toute la journée rapin et rat huppé!

D'APRÈS NATURE.



La semaine prochaine, je peindrai d'après nature. Enfin j'ai une boîte, un chevalet et des couleurs! Comment prendrai-je ma palette, ronde ou carrée? Carrée, c'est plus sévère, plus primitif, plus *ingresque;* la palette d'Apelles devait être carrée! Oh! les belles vessies, pleines, fermes, luisantes! avec quel plaisir vais-je donner dedans le coup d'épingle qui doit faire jaillir la couleur! — Aïe! ouf! quel mauvais augure! le globule trop fortement pressé entre les doigts

a éclaté comme une bombe, et m'a lancé à la figure une longue fusée jaune : il faudra que je me lave le nez avec du savon noir et de la cendre. Si j'étais superstitieux, je me ferais avocat. — Je vais donc peindre, non plus d'après des gravats insipides, mais d'après la belle nature vivante! — Dieux! si c'était une femme! ô mon cœur, contiens-toi, réprime tes battements impétueux, ou je serai forcé de te faire cercler de fer comme le cœur du prince Henri. — Ce n'est pas une femme, au contraire, mais un vieux charpentier fort laid qui est, au dire des experts, le plus beau torse de l'époque, et qui s'intitule premier modèle de l'Académie royale de Dessin et de Peinture; pour moi, il me fait l'effet d'un tronc de chêne noueux ou d'un sac de noix appuyé debout contre un mur. On distribue les places; nous sommes cinquante-trois, la plus mauvaise m'échoit. Entre les toiles et les barres des chevalets, qui font comme une forêt de mâts, j'entrevois vaguement le coude



du modèle. De tous côtés j'entends mes compagnons s'écrier : « Quels dentelés! quels pectoraux! comme la mastoïde s'agrafe vigoureusement! comme le biceps est soutenu! comme le grand trochanter se dessine avec énergie! » Moi, au lieu de toutes ces merveilles anatomiques, je n'avais pour perspective qu'un cubitus assez pointu, assez rugueux, assez violet; je le transportai le plus fidèlement possible sur ma toile, et quand le professeur vint jeter les yeux sur ce que j'avais fait, il me dit d'un ton rogue : « Cela est plein de chic et de ficelles; vous avez une patte d'enfer, et je vous prédis — que vous ne ferez jamais rien. »

COMMENT JE DEVINS UN PEINTRE DE L'ÉCOLE ANGÉLIQUE.

Ces paroles du professeur me jetèrent dans un douloureux étonnement. « Eh quoi! m'écriai-je, j'ai déjà du chic, et c'est la première fois que je touche une brosse... Qu'est-ce donc que le chic? » J'étais près de me laisser aller à mon désespoir et de m'enfoncer dans le cœur mon couteau à palette tout chargé de cinabre; mais je repris courage, et j'entendis au fond de mon âme une voix qui murmurait : « Si ton maître n'était qu'un cuistre!... » Je rougis jusqu'au blanc des yeux, et je crus

que tout le monde lisait sur mon visage cette coupable pensée. Mais personne ne parut s'apercevoir de cette illumination intérieure.

Petit à petit, à force de travail, j'en revins à ma manière primitive, je n'employai plus aucune ficelle, et je fis des dessins qui pouvaient rivaliser avec ceux que je griffonnais autrefois sur le dos des dictionnaires; aussi un jour mon professeur, qui s'était arrêté derrière moi, laissa tomber ces paroles flatteuses : « Comme c'est bonhomme! » A ces mots je me troublai et, suffoqué d'émotion, je courbai ma tête sur ses mains, que je baignai de pleurs. Le tableau qui me valut cet éloge représentait un anachorète potiron tendre dans un ciel indigo foncé, et ressemblait assez à ces images de complaintes gravées sur bois et grossièrement coloriées que l'on fabrique à Épinal. — A dater de ce jour je me fis une raie dans le milieu des cheveux, et me vouai au culte de l'art symbolique, archaïque et gothique; les Byzantins devinrent mes modèles; je ne peignis plus que sur fond d'or, au grand effroi de mes parents, qui trouvaient que c'étaient là des fonds mal placés. André Ricci de Candie, Barnaba, Bizzamano, qui étaient, à vrai dire, plutôt des relieurs que des peintres, et se servaient autant de fers à gaufrer que de pinceaux, avaient accaparé mon admiration : Orcagna, l'ange de Fiesole, Ghirlandago, Pérugin, me paraissaient déjà un peu Vanloo; et ne trouvant plus l'école italienne assez spiritualiste, je me jetai dans l'école allemande. Les frères Van Eick, Hemling, Lucas de Leyde, Cranach, Holbein, Quintin Metsys, Albert Dürer, furent pour moi l'objet d'études profondes, après lesquelles j'étais en état de dessiner et de colorier un jeu de cartes aussi bien que feu Jaquemin Gringoneur, imagier du roi Charles VI. A cette époque climatérique de ma vie, mon père, après avoir payé une note assez longue chez Brullon, rue de l'Arbre-Sec, me fit cette observation, que je devais savoir mon métier et gagner de l'argent; je répondis que le gouvernement, par un oubli que j'avais peine à concevoir, ne m'avait pas encore donné de chapelle à peindre, mais que cela ne pouvait manquer. A quoi mon père répliqua : « Fais le portrait de M. Crapouillet et de madame son épouse, et tu auras cinq cents francs, sur lesquels je te retiendrai cent francs — pour tes trois mois de nourrice que tu me dois encore. »

HURES DE BOURGEOIS!!!...

Madame Crapouillet n'était pas jolie, mais M. Crapouillet était affreux; elle avait l'air d'un merlan roulé dans la farine, et il ressem-

blait à un homard passant du bleu au rouge. Je fis le mari couleur pomme-d'amour peu mûre, et la femme d'un gris-perle tout à fait mélancolique, dans le genre des peintures d'Overbeck et de Cornélius. Ce teint parut peu les flatter, mais ils furent contents de ma manière de peindre, et ils dirent à l'auteur de mes jours : « Au moins monsieur votre fils étale-t-il bien sa couleur et ne laisse-t-il pas un tas de grumeaux dans son ouvrage. » Il fallut me contenter de ce compliment assez maigre; pourtant j'avais représenté fort exactement la verrue de M. Crapouillet et les trous de petite vérole qui criblaient son aimable visage; on pouvait distinguer dans l'œil de madame la fenêtre d'en face avec ses portants, ses croisillons et ses rideaux à franges. La fenêtre ressemblait beaucoup.



Ces portraits eurent un véritable succès dans le monde bourgeois; on les trouvait très-unis et faciles à nettoyer avec de l'eau seconde. Le courage me manque pour énumérer toutes les caricatures sérieuses auxquelles je me livrai. Je vis des têtes inimaginables, groins, mufles, rostres, empruntant des formes à tous les règnes, principalement à la famille des cucurbitacées; des nez dodécaèdres, des yeux en losange, des mentons carrés ou taillés en talon de sabot; une collection de grotesques à faire envie aux plus ridicules poussahs inventés par la fantaisie chinoise.

Je fus à même d'étudier tout ce que laisse de trivial, de laid, d'épaté et de sordide, sur un visage humain, l'habitude des pensées basses et mesquines. La nuit je me dédommageais de ces horribles travaux, dont ceux qui les ont faits peuvent seuls soupçonner les nausées, en dessinant à la lampe des sujets ascétiques traités à la manière allemande, et entremêlés de pantalons mi-partis, de lapins blancs et de bardane.

RENCONTRE.

Un soir j'entrai, près de l'Opéra, dans un divan où se réunissaient des artistes et des littérateurs; on y fumait beaucoup, on y parlait davantage. C'étaient des figures toutes particulières : il y avait là des peintres à tous crins, d'autres rasés en brosse comme des cavaliers et des

têtes rondes. — Ceux-ci portaient les moustaches en croc et la royale, comme les raffinés du temps de Louis XIII; ceux-là laissaient gravement descendre leur barbe jusqu'au ventre, à l'instar de feu l'empereur Barberousse : d'autres l'avaient bifurquée comme celle des christs byzantins; le même caprice régnait dans les coiffures : les chapeaux pointus, les feutres à larges bords, y abondaient; on eût dit des portraits de Van Dick, sans cadre; un surtout me frappa : il était vêtu d'une espèce de paletot en velours noir qui, pittoresquement débraillé, permettait de voir une chemise assez blanche; l'arrangement de ses cheveux et de son poil rappelait singulièrement la physionomie de Pierre-Paul Rubens; il était blond et sanguin, et parlait avec beaucoup de feu. La discussion roulait sur la peinture. J'entendis là des choses effroyables pour moi, qui avais été élevé dans l'amour de la ligne pure et dans la crainte de la couleur. Les mots dont ils se servaient pour apprécier le mérite de certains tableaux étaient vraiment bizarres : « Quelle superbe chose! s'écriait le jeune homme à tournure anversoise; comme c'est tripoté! comme c'est torché! quel ragoût! quelle pâte! quel beurre! il est impossible d'être plus chaud, plus grouillant. » Je crus d'abord qu'il s'agissait de préparations culinaires, mais je reconnus mon erreur, et je vis qu'il était question du tableau de M***, dont le jeune peintre à barbiche blonde se posait l'admirateur passionné. L'on parlait avec un mépris parfait des gens que j'avais jusque-là respectés à l'égal des dieux, et mon maître en particulier était traité comme le dernier des rapins. Enfin l'on m'aperçut dans le coin où je m'étais tapi comme un cerf acculé, tenant un coussin sous chaque bras pour me donner une contenance, et l'on me força à prendre une part active à la conversation. Je suis, je l'avoue, un médiocre orateur, et je fus battu à plate couture. On pluma sans pitié mes ailes d'ange, on contamina de punch et de sophismes ma blanche robe séraphique; et le lendemain le peintre à paletot de velours noir vint me prendre et me conduisit à la galerie du Louvre, dont je n'avais jamais osé dépasser la première salle : je me hasardai à jeter un regard sur les toiles de Rubens, qui m'avaient jusqu'alors été interdites avec la plus inflexible sévérité; ces cascades de chairs blanches saupoudrées de vermillon, ces dos satinés où les perles s'égrènent dans l'or des chevelures; ces torses pétris avec une souplesse si facile et si onduleuse, toute cette nature luxuriante et sensuelle, cette fleur de vie et de beauté répandue partout, troublèrent profondément ma candeur virginale. Le cruel peintre, qui voulait ma perte, me tint une heure entière

le nez contre un Paul Véronèse; il me fit passer en revue les plus turbulentes esquisses du Tintoret, et me conduisit aux Titien les plus chauds et



les plus ambrés; puis il me ramena dans son atelier orné de buffets de la renaissance, de postiches chinoises, de plats japonais, d'armures gothiques et circassiennes, de tapis de Perse, et autres curiosités caractéristiques; il avait précisément un modèle de femme, et poussant devant moi une boîte de pastel et un carton, il me dit : « Faites une pochade d'après cette gaillarde! voilà des hanches un peu Rubens et un dos crânement flamand. » Je fis, d'après cette créature, étalée dans une pose qui n'avait rien de céleste, un croquis où je glissai timidement quelques teintes roses, en retournant à chaque fois la tête pour m'assurer que mon maître n'était pas là. La séance finie, je m'enfuis chez moi l'âme pleine de trouble et de remords, plus agité que si j'eusse tué mon père ou ma mère.

CONVERSION.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir, et je fis des rêves bizarres où je voyais scintiller dans l'ombre des spectres solaires, et s'ouvrir des queues de paon ocellées de pierres précieuses et jetant le plus vif éclat, des draperies fastueuses, des brocarts épais et grenus, des brocatelles tramées d'or et magnifiquement ramagées, se déployant à larges plis; des cabinets d'ébène incrustés



de nacre et de burgau ouvraient leurs portes et leurs tiroirs, et répandaient des colliers de perles, des bracelets de filigrane et des sachets

brodés. De belles courtisanes vénitiennes peignaient leurs cheveux roux avec des peignes d'or, pendant que des négresses, à la bouche d'œillet épanoui, leur tenaient le miroir sous des péristyles à colonnes de marbre blanc laissant entrevoir dans le fond un ciel d'un bleu de turquoise. Ce cauchemar hétérodoxe continua lorsque je fus éveillé, et quand j'ouvris ma fenêtre je m'aperçus d'une chose que je n'avais pas encore remarquée : je vis que les arbres étaient verts et non couleur de chocolat, et qu'il existait d'autres teintes que le gris et le saumon.

COUP D'ÉCLAT.

Je me levai, et ma cravate montée jusqu'au nez, mon chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, je sortis de la maison sur la pointe du pied avec un air mystérieux et criminel; en ce moment je regrettais fort la mode des manteaux couleur de muraille; que n'aurais-je pas donné pour avoir au doigt l'anneau de Gygès, qui rendait invisible! Je n'allais cependant pas à un rendez-vous d'amour, j'allais chez le papetier acheter quelques-unes de ces couleurs prohibées que le maître bannissait des palettes de ses élèves. J'étais devant le marchand comme un écolier de troisième qui achète Faublas à un bouquiniste du quai; en demandant certaines vessies, le rouge me montait à la figure, la sueur me rendait le dos moite; il me semblait dire des obscénités. Enfin je rentrai chez moi riche de toutes les couleurs du prisme. Ma palette, qui jusque-là n'avait admis que ces quatre teintes étouffées et chastes, du blanc de plomb, de l'ocre jaune, du brun rouge et du noir de pêche, auxquelles on me permettait quelquefois d'ajouter un peu de bleu de cobalt pour les ciels, se trouva diaprée d'une foule de nuances plus brillantes les unes que les autres; le vert véronèse, le vert de schéele, la laque garance, la laque de Smyrne, la laque jaune, le massicot, le bitume, la momie, tous les tons chauds et transparents dont les coloristes tirent les plus beaux effets, s'étalaient avec une fastueuse profusion sur la modeste planchette de citronnier pâle. J'avoue que je fus d'abord assez embarrassé de toutes ces richesses, et que, contrairement au proverbe, l'abondance de bien me nuisait. Pourtant, au bout de quelques jours, j'avais assez avancé un petit tableau qui ne ressemblait pas mal à une racine de buis ou à un kaléidoscope; j'y travaillais avec acharnement, et je ne paraissais plus à l'atelier.

Un jour que j'étais penché sur mon appuie-main, frottant un bout de draperie d'un scandaleux glacis de laque, mon maître, inquiet de ma disparition, entra dans ma chambre, dont j'avais imprudemment laissé

la clef sur la porte; il se tint quelque temps debout derrière moi, les doigts écarquillés, les bras ouverts au-dessus de sa tête comme ceux du *Saint Symphorien*, et, après quelques minutes de contemplation désespérée, il laissa tomber ce mot qui traversa mon âme comme une goutte de plomb fondu : « Rubens! »

Je compris alors l'énormité de ma faute, je tombai à genoux et je baisai la poussière des bottes magistrales; je répandis un sac de cendre sur ma tête, et par la sincérité de mon repentir ayant obtenu le pardon du grand homme, j'envoyai au Salon une peinture à l'eau d'œuf représentant une madone lilas tendre et un Enfant Jésus faisant une galiote en papier.

Mon succès fut immense; mon maître, plein de confiance dans mes talents, me fit dès lors peindre dans tous ses tableaux, c'est-à-dire donner la première couche aux *ciels* et aux *fonds*. Il m'a procuré une commande magnifique dans une cathédrale qu'on restaure. C'est moi qui colorie avec les teintes symboliques les nervures des chapelles qu'on a débarrassées de leur odieux badigeon; nul travail ne saurait convenir davantage à ma manière simple, dénuée de chic et de ficelles; — les maîtres du Campo Santo eux-mêmes n'auraient peut-être pas été assez primitifs pour une pareille besogne. — Grâce à l'excellente éducation pittoresque que j'ai reçue, je suis venu à bout de m'acquitter de cette tâche délicate à la satisfaction générale, et mon père, rassuré sur mon avenir, ne me criera plus désormais : « Tu seras avocat! »

THÉOPHILE GAUTIER.



POURQUOI

Pourquoi, souvent, ceux qui parlaient le plus haut à Paris se taisent-ils tout à coup?

Le ruisseau voisin, dont le murmure m'importunait, se tait depuis qu'aucun obstacle n'embarrasse son lit; sur les rouages du moulin qu'il fait mouvoir, un peu d'huile fut à propos versée, et j'ai cessé d'entendre le bruit strident qui blessait mon oreille.

Le silence a donc une cause, mais elle est quelquefois difficile à découvrir.

J'ai vu des hommes, adversaires bruyants de certains ministres, blâmer bien haut leur système, déclamer contre les abus, flétrir de honteuses faveurs, dénoncer des marchés scandaleux, condamner des manœuvres corruptrices, et j'avais pour ces hommes une haute estime. Quelques mois après, rien n'était changé, si ce n'est leur conduite : le mal était le même, mais ils ne le voyaient plus, ils ne voulaient plus le voir.

Quel prodige opéra cette métamorphose? Quel enchanteur ferma tout à coup tant de bouches menaçantes?

Je m'adressais cette question, qui pour moi resta longtemps insoluble. Le hasard, auquel sont dues presque toutes les découvertes, m'a donné, je crois, le mot de l'énigme; de même que les médecins physiologistes découvrent dans les entrailles des animaux les mystères de la vie humaine, de même dans les actions d'un chien j'ai trouvé l'explication du fait qui m'avait tant surpris.

UN CHIEN A LA SOCIÉTE PHILOTECHNIQUE

FABLE.

Dans le comité littéraire
Où brillent nos talents divers,
Nous lisions, comme à l'ordinaire,
De la prose admirable et d'admirables vers;
Une approbation muette,
Donnée à charge de retour,
Venait caresser tour à tour
Et l'orateur et le poëte.

Tout à coup un long aboîment
A la porte se fait entendre :
C'était dans le plus beau moment!
Force fut au lecteur d'attendre.
Attendre est cruel pour l'auteur,
Quand il croit charmer l'assistance;
Et souvent plus cruel, hélas! pour l'auditeur,
S'il faut que l'auteur recommence.
Le maître cependant sort, gronde et bat son chien.
L'instant d'après, le bruit se renouvelle :
Le chien aboyait de plus belle;
Menace et coups n'y faisaient rien..
« Quel parti prendre? Ouvrons-lui; son tapage
« Dans la salle ne peut nous troubler davantage. »
Il entre donc. A peine admis
Auprès de son maître en colère,
Médor, sur son derrière assis,
Se tait, semble écouter, grave comme un confrère.

Combien de gens vous rencontrez
Qui se font ouvrir de la sorte :
Grands aboyeurs tant qu'ils sont à la porte,
Et muets dès qu'ils sont entrés!

S. LAVALETTE.





Place du Châtelet. — Caserne de la Cité - Tribunal de Commerce.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.

— 1re CATÉGORIE, — OU IL FAUT DU PHYSIQUE. —

(*Le moral n'est pas nécessaire.*)



Le mitron.
(Une mise décente est de rigueur.)



— L'homme le plus élevé de sa légion —
6 pieds au-dessus
du niveau du puits de Grenelle.



Le suisse.
Qualités exigées : 5 pieds 8 pouces
et des mollets.



Député
conservateur.



Physique simple,
mais sans agrément.



Un homme qui peut se marier,
et rester garçon.



Protégé
par une danseuse.



Jeune première hors d'âge.



Mme Émile, pose les Vierges et tout ce qui
concerne son état. (4 fr. la séance.)



Jarrets de quinze mille francs.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS

— 2e CATÉGORIE, — OU IL FAUT DU TOUPET. —



Coloriste à tous crins
aspirant à une célébrité
quelconque.



Revue de Paris et de la banlieue.
Rédacteur de n'importe quoi,
pour ou contre n'importe qui.



Prodige de la chimie!!!
Fabricant de pommade du lion
et du chameau.



Homme aux plâtres.
50 kilos de célébrités sur
la tête.



« Achetez les gâteaux de Nanterre!
Voyez, voyez, tout chauds! »
Depuis 3 heures en plein soleil.



« A la glace! à la fraîche!
Qui veut boire? »
Depuis 3 heures en plein soleil.



Un escarpe.
La vue est prise au moment où
l'escarpe se dispose à travailler.



Où le toupet n'est pas
nécessaire.



Sous-genre
de l'escarpe. Marchand de chaînes
de sûreté.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.

— 3e CATÉGORIE, — OU IL FAUT DE LA VOIX. —



Voilà le plaisir, mesdames! voilà le plai..... ir!



A quatre pour un sou les anglais! quatre!



Chif.......fons à vendre! vieux habits, vieux chapeaux à vendre!



Ajhtez tes tattes, manchez tes tattes!



Faites cirer vos bottes.



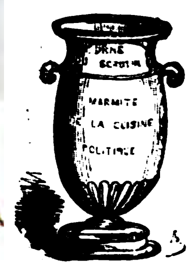
Hareng qui glace! hareng nouveau.......au!



Où il ne faut qu'une voie.



Voyez tous les petits, tous les grands, tous les jolis car....tons, mesdames! Cartons ronds, cartons carrés, cartons à champignons, cartons pour serrer chapeaux d'hommes et de dames! cartons de toute grandeur et de toute couleur! etc., etc.



Où il faut plusieurs voix.



Mairie du I[er] arrondissement. — Église Saint-Germain-l'Auxerrois.

LA MUSIQUE A PARIS.

MUSIQUE D'ARTISTES. — MUSIQUE D'AMATEURS.

MUSIQUE D'ARTISTES
(DANS LES RUES.)



Exemple de musique instrumentale.
Solo de clarinette.



Exemple de musique vocale.
— Les aboyeurs. —



Variété de musique instrumentale
— Solo de muraille. —



Symphonie pastorale.



Devant les cafés.
O toi, ma compagne fidè...è...è...le
FRÉD. BÉRAT.



J'irai revoir ma Normandie!
FRÉD. BÉRAT.



Mélodies des marchandes
de balais.



La caravane musicale.



L'homme-orchestre.
Petit festival aux Champs-Élysées.



La famille mélomane.



Effet produit sur
l'auditeur.



Eh oup, la Catarina!!!!!

MUSIQUE D'AMATEURS.

AUX FENÊTRES.

(MINUIT 25 MINUTES.)



Essai de polka sur
la trompe.



La rifla, fla, fla; la rifla, fla, fla;
la rifla, fla, fla!!!



Effet produit sur
l'auditeur.

A L'INTÉRIEUR.



Ténor léger, inamorato,
chanteur
de petites romances
mélancoliques.



NORMA. POLLIONE.
« *Quale cor perdesti!* » — « *Sublime dona!* »



Lablache de salon
occupé à chercher son *fa*
dans les profondeurs
de sa cravate.



Bluettes sentimentales.
« *Petite fleur des boas.* »



Effet produit sur
l'auditeur.



L'enfant-prodige
et le père de l'enfant-prodige.

VUES DE PARIS NOUVEAU.



Fontaine Saint-Michel. — Pont Viaduc du Point-du-Jour.

CLERGET LE DIABLE A PARIS

VUES DE PARIS NOUVEAU.



Église Sainte-Clotilde. — Église Saint-Augustin. — Flèche de Notre-Dame. — Nouvelle façade de Saint-Laurent. — Flèche de la Sainte-Chapelle.

LES EXPOSITIONS DE PEINTURE.

AVANT.



Dernier jour de réception des tableaux.

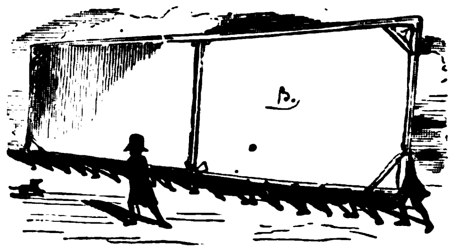


Tableau du genre historique, en route vers le salon.

PENDANT.



Prristi! comme c'est fait tout d'même, qu'on dirait d'un vrai tambour.



Tiens, papa, dada! Maman, toutou!



Comme c'est touché! comme c'est tripoté! Quelle pâte!



Vois-tu, pour faire, dans ce ton-là, ma vieille, prenez du bleu de Prusse et du vermillon, frottez avec ou sans la machine à modeler, — et encadrez.



Enfin, qu'aimes-tu le mieux, au Salon, mon ami?
— Ces banquettes.



UN FEUILLETONISTE. Que de pauvretés! Hors mon ami Croutard, point d'idées, point de dessin, point de couleur.
UN ARTISTE. Tais-toi, bourrrrrrgeois!

LES EXPOSITIONS DE PEINTURE.

PENDANT.



« Tiens, regarde ton petit papa, ma miche.
— Ah, qu'il est laid ! »



Une dame qui doit se faire peindre l'année prochaine.
« Dieu ! comme les portraits de femmes sont laids cette année ! »



« Allons, allons, messieurs, on ferme ! »

APRÈS.



M. Oscar Patouillet, ayant peu réussi dans le genre religieux, se lance dans la peinture monumentale.



« Gueux de public ! c'était pourtant vraiment touché. »



« C'est bien vu, bien entendu, personne ne dit mot ? — Adjugé. »
L'auteur porte sa toile à réimprimer.



Pour être peintre, il faut de la conviction et des couleurs.

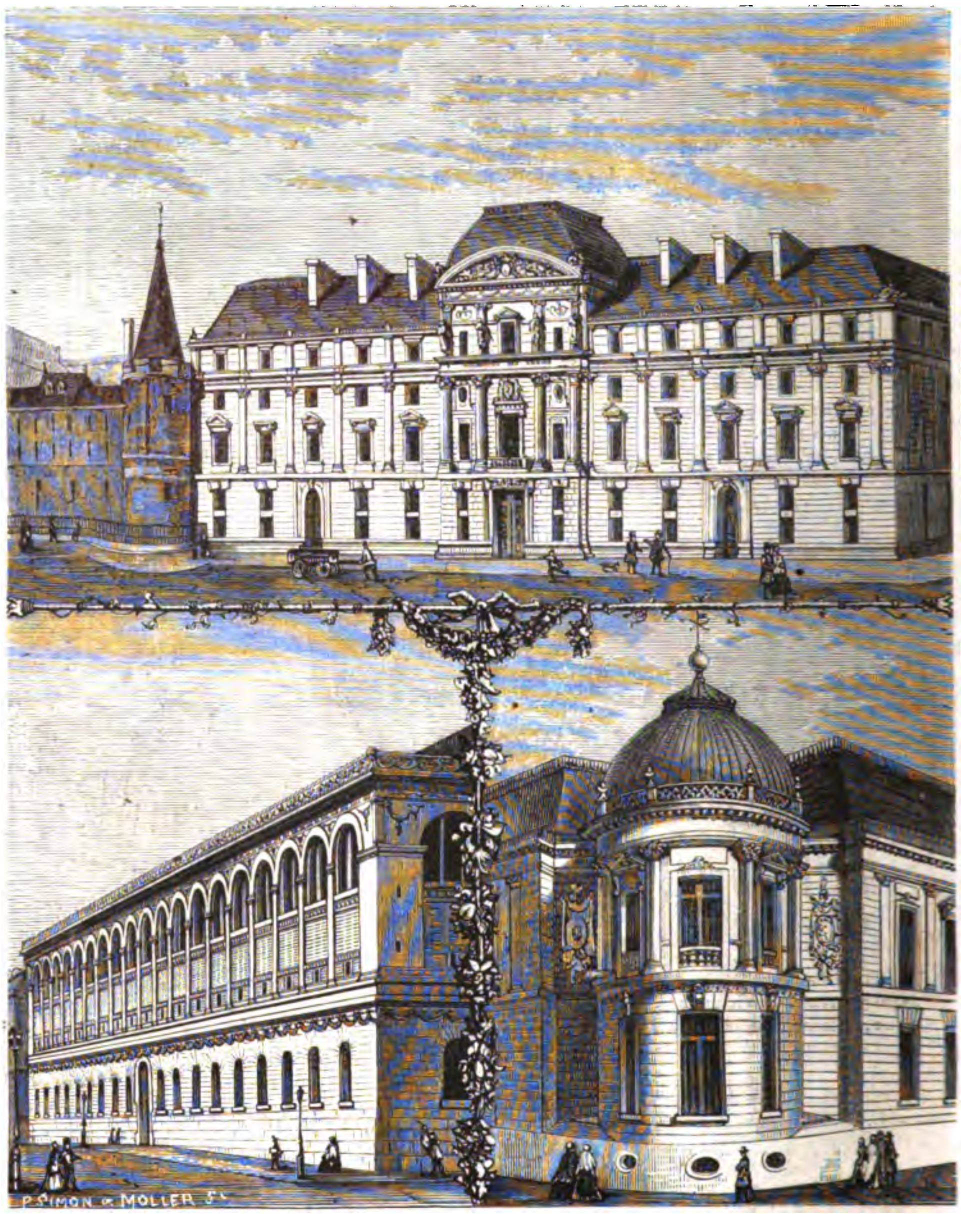


Quel sujet choisir ? Une sainte famille, un combat de taureaux ou un bal masqué ?

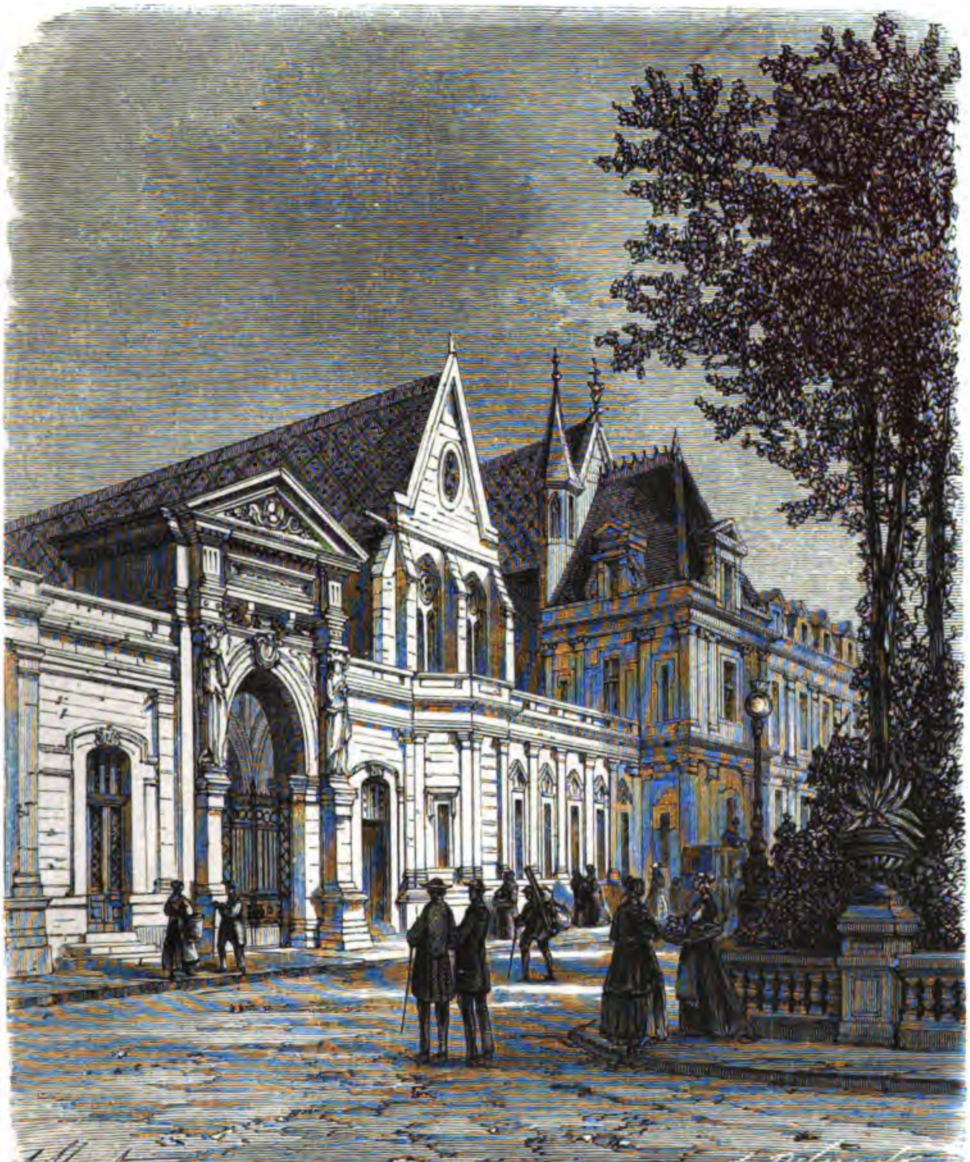


Pour réussir dans les arts, il faut un travail soutenu.

VUES DE PARIS NOUVEAU.



Cour de cassation. — Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Bibliothèque impériale.



Conservatoire des Arts et Métiers.

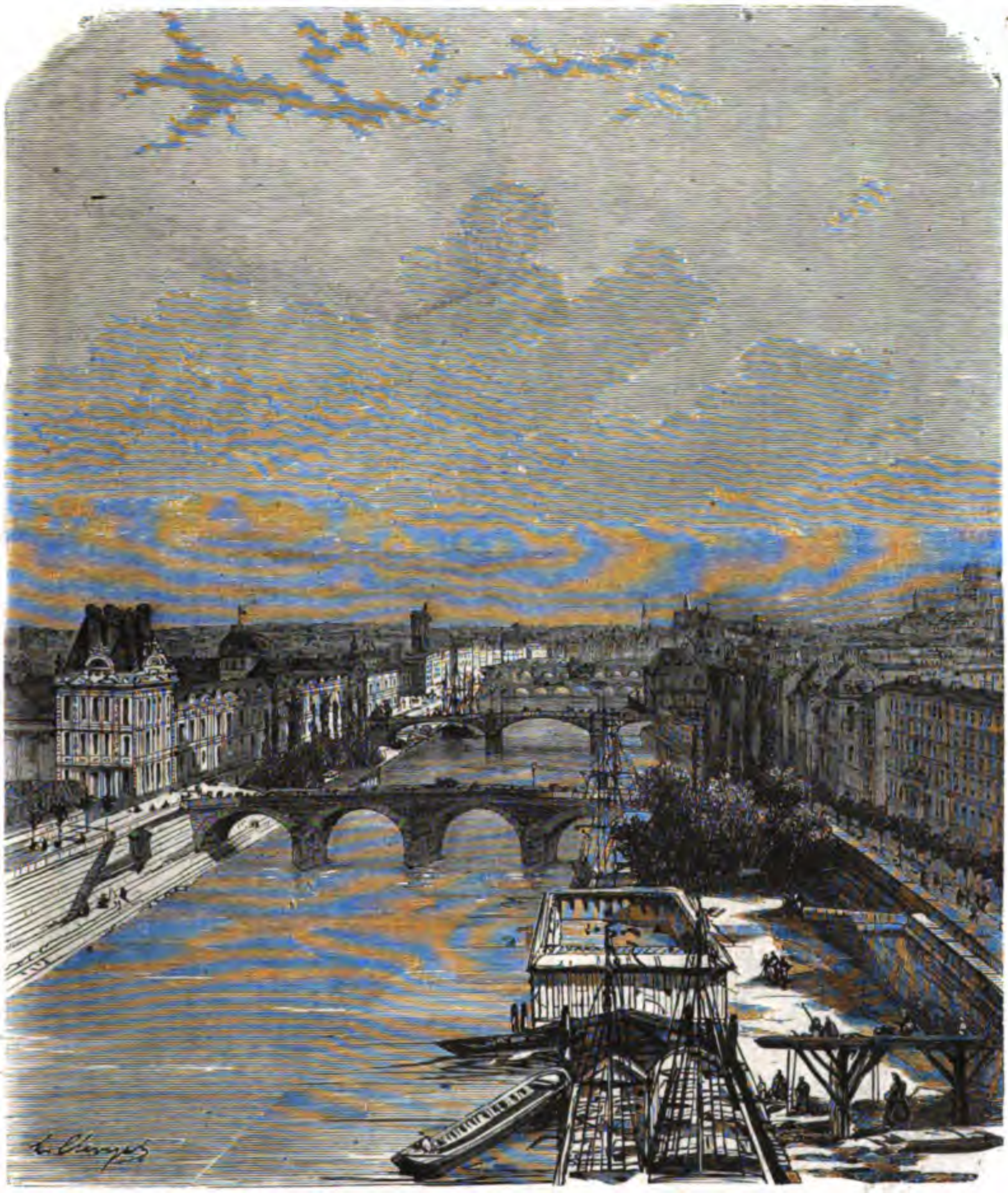
CLERGET

LE DIABLE A PARIS.



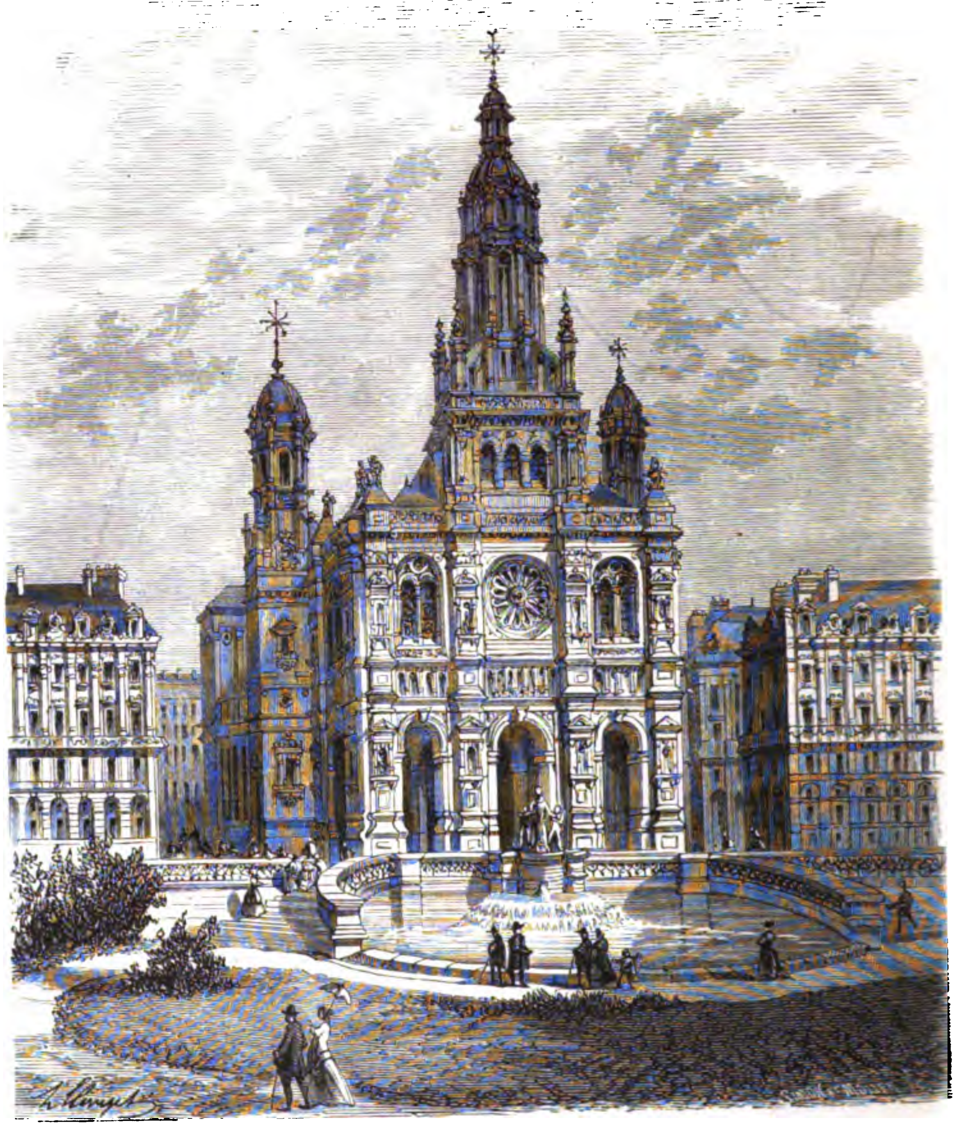
Jardin du Palais-Royal.

VUES DE PARIS NOUVEAU.



Vue prise de la Légion d'honneur.

VUES DE PARIS NOUVEAU.



Église de la Trinité

CLERGET.

UNE MARCHANDE A LA TOILETTE

OU

MADAME LA RESSOURCE EN 1844

LES COMÉDIES QU'ON PEUT VOIR GRATIS A PARIS

PAR H. DE BALZAC

Jusqu'à présent, les peintres de mœurs ont mis en scène beaucoup d'usuriers; mais on a oublié l'usurière des femmes dans l'embarras, la madame *La Ressource* d'aujourd'hui, personnage excessivement curieux, appelée décemment *marchande à la toilette.*

Avez-vous quelquefois en flânant remarqué dans Paris une de ces boutiques dont la négligence fait tache au milieu des éblouissants magasins modernes, boutiques à devanture peinte en 1820 et qu'une faillite a laissées au propriétaire de la maison dans un état douteux? La couleur a disparu sous une double couche imprimée par l'usage et grassement épaissie par la poussière; les vitres sont sales, le bec-de-cane tourne de lui-même, comme dans tous les endroits d'où l'on sort encore plus promptement qu'on n'y entre. Là, trône une femme entre les plus belles parures arrivées à cette phase horrible où les robes ne sont plus des robes et ne sont pas encore des haillons. Le cadre est en harmonie avec la figure que cette femme se compose, car ces boutiques sont une des plus sinistres particularités de Paris. On y voit des défroques que la Mort y a jetées de sa main décharnée, et l'on entend alors le râle d'une phthisie sous un châle, comme on y devine l'agonie de la misère sous une robe brodée d'or. Les atroces débats entre le luxe et la faim sont écrits là sur de légères dentelles. On y trouve la physionomie d'une reine sous un turban à plumes, dont la pose rappelle et rétablit presque la figure absente. C'est le hideux dans le joli! Le fouet de Juvénal, agité par les mains officielles du commissaire-priseur, y a éparpillé les manchons pelés, les fourrures flétries de quelques grandes dames aux abois. C'est un fumier de fleurs où, çà et là, brillent des roses coupées d'hier,

portées un jour, et sur lequel est toujours accroupie une affreuse vieille, la cousine germaine de l'usure, l'occasion du malheur, une harpie retirée, chauve, édentée, et prête à vendre le contenu, tant elle a l'habitude de colporter ou d'acheter le contenant, la robe sans la femme ou la femme sans la robe. La marchande est là comme l'argousin dans le bagne, comme un vautour au bec rougi sur des cadavres, au sein de son élément; plus horrible que ces sauvages horreurs qui font frémir les passants, étonnés quelquefois de rencontrer un de leurs plus jeunes et frais souvenirs pendu dans le sale vitrage derrière lequel grimace une de ces marchandes à la toilette qui ont fait autant de métiers inconnus qu'il y en a de connus.

Ce fut une de ces gémonies de nos fêtes que j'indiquais à un de mes amis.

« Que dites-vous de ceci? n'est-ce pas la femelle de la Mort? » lui dis-je à l'oreille en lui montrant au comptoir une terrible compagnonne.

Nous entrons.

LUI. — Madame, combien cette guipure?

ELLE. — Pour vous, monsieur, ce ne sera que cent écus.

Elle remarque une cabriole particulière aux artistes, et ajoute d'un air pénétré : — Cela vient de la princesse de Lamballe.

MOI. — Comment! si près du Château?

ELLE. — Monsieur, *ils* n'y croient pas

MOI. — Madame, nous ne venons pas pour acheter...

ELLE. — Je le vois bien, monsieur.

MOI. — Nous avons plusieurs choses à vendre, je demeure rue de Richelieu, 112, au sixième. Si vous vouliez y passer d'ici à une heure, vous pourriez faire un marché...

ELLE, en regardant fixement mon camarade. — Monsieur désire peut-être quelques aunes de mousseline bien portées?...

MOI. — Non, il s'agit de savoir à quoi s'en tenir sur une robe de mariage, et l'on a confiance en vos talents.

Deux heures après Mme Nourrisson (elle s'appelait ainsi) vint en robe de damas à fleurs provenant de rideaux décrochés à quelque boudoir saisi, ayant un de ces châles de cachemire passés, usés, invendables, qui finissent leur vie au dos de ces femmes. Elle portait une collerette en dentelle magnifique, mais éraillée, et un affreux chapeau; mais, pour dernier trait de physionomie, elle était chaussée en souliers de peau

d'Irlande, sur le bord desquels sa chair faisait l'effet d'un bourrelet de soie noire à jour.

Nous étions sérieux comme deux auteurs dont la collaboration *n'obtient pas tout le succès qu'elle mérite.*

« Madame, lui dis-je en lui montrant une paire de pantoufles de femme, voici qui vient de l'impératrice Joséphine. »

Il fallait bien rendre à madame Nourrisson la monnaie de sa princesse de Lamballe.

« Ça?... fit-elle; c'est fait de cette année : voyez cette marque en dessous.

— Ne devinez-vous pas que ces pantoufles sont une préface, répondis-je, quoiqu'elles soient ordinairement une conclusion de roman? Mon ami que voici, dans un immense intérêt de famille, voudrait savoir si une jeune personne, d'une bonne, d'une riche maison, et qu'il désire épouser, a fait une faute.



— Combien monsieur donnera-t-il? demanda-t-elle en regardant mon complice.

— Cent francs.

— Merci, dit-elle en grimaçant un refus à désespérer un macaque, plus que ça de gages pour nos petites infamies?

— Que voulez-vous donc, ma petite madame Nourrisson? lui demandai-je.

— D'abord, mes chers messieurs, depuis que je travaille, je n'ai jamais vu personne, ni homme ni femme, marchandant le bonheur. Et puis, tenez, vous êtes deux farceurs, » reprit-elle avec un sourire sur ses lèvres froides et avec un regard glacé par une défiance de chatte.

La familiarité la plus déshonorante est le premier impôt que ces sortes de femmes prélèvent sur les passions effrénées ou sur les misères qui se confient à elles. Elles ne s'élèvent jamais à la hauteur du client, elles le font asseoir côte à côte auprès d'elles sur leur tas de boue.

« S'il ne s'agit pas de votre bonheur, il est question de votre fortune, reprit-elle; et, à la hauteur où vous êtes logés, l'on marchande encore moins une dot. Voyons, dit-elle en prenant un air doucereux, de quoi s'agit-il?

— De la maison Névion, répondit mon ami, bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur une personne qui l'intéressait.

— Oh! pour ça, reprit-elle, un louis, c'est assez...

— Et comment?

— J'ai tous les bijoux de la mère; et, de trois mois en trois mois, elle est dans ses petits souliers, allez! elle est bien embarrassée de me trouver les intérêts de ce que je lui ai prêté. Vous voulez vous marier par là, jobard?... dit-elle; donnez-moi quarante francs, et je jaserai pour plus de cent écus. »

Mon peintre fit voir une pièce de quarante francs, et nous sûmes des détails effrayants sur la misère secrète de quelques femmes dites *comme il faut*. La revendeuse, mise *en gaieté* par notre conversation, se dessina. Sans trahir aucun nom, aucun secret, elle nous fit frissonner en nous démontrant qu'il se rencontrait peu de bonheurs, à Paris, qui ne fussent assis sur la base vacillante de l'emprunt. Elle possédait dans ses tiroirs des grand'mères, des enfants, des défunts maris, des petites-filles mortes et entourées d'or et de brillants. Elle apprenait d'effrayantes histoires en faisant causer ses pratiques les unes sur les autres, en leur arrachant leurs secrets dans les moments de passion, de brouilles, de colères, et dans les préparations anodines que veut un emprunt pour se conclure.

« Comment avez-vous été, dis-je, amenée à faire ce commerce?

— Pour mon fils, » dit-elle avec naïveté.

Presque toujours, les revendeuses à la toilette justifient leur commerce par des raisons pleines de beaux motifs. Mme Nourrisson se posa comme ayant perdu plusieurs prétendus, trois filles qui avaient très-mal tourné, toutes ses illusions, enfin. Elle nous montra, comme étant celles de ses plus belles valeurs, des reconnaissances du mont-de-piété pour prouver combien son commerce comportait de mauvaises chances. Elle se donna pour gênée au Trente prochain. *On la volait beaucoup,* disait-elle.

Nous nous regardâmes en entendant ce mot un peu trop vif.

« Tenez, mes enfants, je vas vous montrer comment l'on nous *refait!* Il ne s'agit pas de moi, mais de ma voisine d'en face, Mme Mahuchet, la cordonnière pour femmes. J'avais prêté de l'argent à une comtesse, une femme qui a trop de passions eu égard à ses revenus. Ça vous a de beaux meubles, un magnifique appartement! ça reçoit, ça *fait,* comme nous disons, *un esbrouffe* du diable. Elle doit donc trois cents francs à sa cordonnière, et ça donnait un dîner, une soirée, pas plus tard qu'avant-hier. La cordonnière, qui apprend cela par la cuisinière, vient me

voir; nous nous montons la tête, elle veut faire un esclandre, moi je lui dis : — Ma petite mère Mahuchet, à quoi cela sert-il? à se faire haïr. Il vaut mieux obtenir des gages. *A râleuse, râleuse et demie!* Et l'on épargne sa bile... Elle veut y aller, me demande de la soutenir, nous y allons.

— Madame n'y est pas.

— Connu. — Nous l'attendrons, dit la mère Mahuchet, dussé-je rester là jusqu'à minuit. Et nous nous campons dans l'antichambre et nous causons. Ah! voilà les portes qui vont, qui viennent, des petits pas, des petites voix. Moi, cela me faisait de la peine. Le monde arrivait pour dîner. Vous jugez de la tournure que ça prenait. La comtesse envoie sa femme de chambre pour amadouer la Mahuchet. « Vous serez payée demain! » Enfin, toutes les colles!... Rien ne prend. La comtesse, mise comme un dimanche, arrive dans la salle à manger; ma Mahuchet, qui l'entend, ouvre la porte et se présente. Dame! en voyant une table étincelante d'argenterie (les réchauds, les chandeliers, tout brillait comme un écrin), elle part comme du *soldavatre* et lance sa fusée : — Quand on dépense l'argent des autres, on devrait être sobre, ne pas donner à dîner. Être comtesse et devoir cent écus à une malheureuse cordonnière qui a sept enfants!... Vous pouvez deviner tout ce qu'elle débagoule, c'te femme qu'a peu d'éducation. Sur un mot d'excuse (pas de fonds!) de la comtesse, ma Mahuchet s'écrie : — Eh! madame, voilà de l'argenterie! engagez vos couverts et payez-moi! — Prenez-les vous-même, dit la comtesse en ramassant six couverts et les lui fourrant dans la main. Nous dégringolons comme un succès!... Non : dans la rue, les larmes sont venues à la Mahuchet, elle a rapporté les couverts, car elle a du cœur, en faisant des excuses......... ils étaient en maillechort!...

— Elle est restée à découvert? lui dis-je.

— Ah! mon cher monsieur, dit M[me] Nourrisson, éclairée par ce calembour, vous êtes un artiste, vous faites des pièces de théâtre, vous demeurez rue du Helder, et vous êtes resté avec M[me] Antonia, vous avez des tics que je connais... Allons, vous voulez avoir quelque rareté dans le grand genre. On ne me dérange pas pour rien.

— Je vous jure, ma chère M[me] Nourrisson, que nous voulions uniquement avoir le plaisir de faire votre connaissance et que nous souhaitons des renseignements sur vos antécédents, savoir par quelle pente vous avez glissé dans votre métier.

— J'étais femme de confiance chez un maréchal de France, le prince d'Ysemberg, dit-elle en prenant une pose de Dorine. Un matin, il vient une des comtesses les plus huppées de la cour impériale, elle veut parler au maréchal, et secrètement. Moi, je me mets aussitôt en mesure d'écouter. Ma femme fond en larmes, elle confie à ce benêt de maréchal (le prince d'Ysemberg, ce Condé de la République, un benêt!) que son mari, qui servait en Espagne, l'a laissée sans un billet de mille francs, que si elle n'en a pas un ou deux à l'instant, ses enfants sont sans pain : elle n'a pas à manger demain. Mon maréchal, assez donnant dans ce temps-là, tire deux billets de mille francs de son secrétaire. Je regarde cette belle comtesse dans l'escalier sans qu'elle puisse me voir; elle riait



d'un contentement si peu maternel que je me glisse jusque sous le péristyle, et je lui entends dire tout bas à son chasseur : — « Chez Leroy! » J'y cours. Ma mère de famille entre chez ce fameux marchand, rue Richelieu, vous savez... Elle se commande et paye une robe de quinze cents francs : on soldait alors une robe en la commandant. Le surlendemain, elle pouvait paraître à un bal d'ambassadeur, harnachée comme une femme doit l'être pour plaire à la fois à tout le monde et à quelqu'un. De ce jour-là, je me suis dit : « J'ai un état! Quand je ne serai plus jeune, je prêterai sur leurs nippes aux grandes dames, car la passion ne calcule pas et paye aveuglément. » Si c'est des sujets de vaudeville que vous cherchez, je vous en vendrai... »

Elle partit après nous avoir montré les cinq dents jaunes qui lui restent, en nous saluant et en essayant de sourire.

Nous nous regardâmes, épouvantés l'un comme l'autre de cette tirade, où chacune des phases de la vie antérieure de Mme Nourrisson avait laissé sa tache.

DE BALZAC.

LE PETIT CHOSE

PAR GUSTAVE DROZ

Le petit A. de B..., plus connu sous le nom du petit Chose, est ce qu'on appelle un fort joli garçon. Il est pâle, blond, favoris clair-semés et roulés comme un tuyau de gouttière. Il a les épaules basses et étroites, le cou long, une poitrine de volaille, les jambes maigres, les genoux un peu en dedans, une voix d'enfant de chœur, l'œil éteint derrière sa vitre. Du reste, mise extrêmement recherchée et peu d'orthographe.

C'est un garçon qu'on voit partout. Il eût été bachelier comme tout le monde sans une liaison qu'il eut en rhétorique et qui fit alors assez de bruit dans Paris. Cette liaison fut, à vrai dire, la seule *toquade* sérieuse qu'il se soit *payée*. Il ne la regrette pas, mais du diable si on l'y *repince*. C'est idiot ces bêtises-là. Il n'en est pas moins le camarade sérieux de la grosse Niniche et de la petite Ninoche et d'une foule d'autres petits *chiens chéris* qui n'ont pas de secrets pour lui. Leur intimité est si grande que cela ressemble à des relations de famille. On se dit *tu*, on se connaît, on s'estime, on jabote ensemble, et au besoin même on se fait une politesse de temps en temps, mais rien de plus; le petit de B... a fait ses preuves et tout le monde sait qu'il n'est point homme à se laisser *repincer*. « On les connaît ces blagues-là! c'est pas plus drôle qu'autre chose et ça coûte trop cher, pas vrai, Niniche! » Et Niniche est bien obligée de dire oui et d'éclater de rire, car le petit de B... a parfaitement raison. Quoi qu'il en soit, ils ne se brouilleront pas pour cela; ils étaient hier au soir à la première du Gymnase, tous deux décolletés et mangeant dans le même sac. Demain vous les verrez encore aux courses. C'est aux courses surtout que le petit de B... est joli et triomphe. Il est partout à la fois, se faufilant au milieu des voitures, passant sous la tête des chevaux, montant sur les marchepieds. En deux heures il a trouvé moyen de serrer deux cents petites mains parfumées, il a bu dans tous les verres, dit une bonne *blague* à toutes, frôlé toutes les jupes, salué du bout des doigts, à l'italienne, un nombre incommensurable d'amis intimes.

Il veut s'en aller, mais voyez, cela ne lui est pas possible :

« Dis donc, de B..., viens donc! — Alfred, mon chien, j'ai quelque chose à te dire! — Voyons, ne fait donc pas la bergère, Alfred! — De B...! Alfred! Eh! là-bas!:.. psst... »

Et l'on ne dira pas que ce soit calcul ou intérêt qui attire ces demoiselles. Elles aiment le petit de B... tout simplement parce qu'il est leur ami; il est dans leur intimité, connaît leurs petites affaires et y prend intérêt; il est au milieu des cancans, des bavardages, des *potains* de tous ces petits anges, comme le poisson dans l'eau, souriant en se faisant les ongles, lâchant de temps en temps le conseil toujours bienveillant de l'homme qui s'en fiche; mais tout en bâillant à deux battants pour conserver sa dignité, il s'amuse beaucoup et prend un vif intérêt à tout cela. Il fait ses visites après son déjeuner, vers une heure et demie, et, tout naturellement, on le reçoit dans le cabinet de toilette où madame achève de s'habiller. La pièce est douillette, parfumée, on y est entre hommes, dans la coulisse pour ainsi dire, et l'on y bavarde tranquillement au milieu d'un luxe épicé qui ne coûte rien et aide à la digestion. C'est dans ce boudoir que le coiffeur de la petite Chose est devenu le sien et qu'il a eu l'idée charmante de porter ses cheveux frisés en boule, sans raie ni séparation. C'est là qu'il a fait connaissance des seuls savons dont un homme élégant puisse se servir, et aussi d'une foule de liqueurs et de pâtes qui, véritablement, donnent à la peau du velouté. C'est là, dans cet endroit béni, qu'un beau jour, en riant comme un fou, il se laissa étaler sur la face une toute petite couche discrète de blanc nymphéa et que, riant toujours de plus en plus, il risqua une pointe de pencil japonais, au coin de l'œil... un rien. Mais cela lui donna si bonne mine qu'il a conservé l'usage du pencil japonais et du blanc nymphéa pour sa toilette du soir.

Je dis toilette du soir, mais il trouve moyen d'en faire bien d'autres en dépit des occupations dont sa journée est pleine comme un œuf.

Vers midi et demi, le petit de B... se réveille à peu près, bâille un instant et sonne son valet de chambre qui fait le jour chez lui. Quelques minutes après il passe dans la pièce voisine où son bain l'attend. C'est, étalé dans cette onde pure et parfumée, qu'il ouvre ses lettres, fume une cigarette, lime ses ongles en chantonnant, gourmande son bottier ou discute avec son tailleur.

Il se lève bientôt, présente au peignoir sa peau trop blanche, son petit dos voûté, et, quelques instants après, chaussé, entortillé dans sa robe de chambre, il se met à table. Sa cuisinière est bonne; c'est une

cuisinière de déjeuner, toute spéciale, et qui s'y entend. Le petit de B..., bien entendu, ne dîne qu'au cabaret : chez Bignon, chez Riche, au Grand-Hôtel, ou, mieux encore, au Cercle. Ne lui parlez pas de la Maison-Dorée ou de n'importe quel autre restaurant... *gargottes infectes* que tout cela ! (Le petit B... est très-entier dans ses opinions, qui rarement, au reste, lui appartiennent en propre.) C'est durant ce déjeuner léger, un peu anglais par la forme, qu'il ouvre les journaux, le *Sport* tout d'abord, qui l'intéresse beaucoup, et puis ensuite la *Vie Parisienne*, qu'il faut lire pour faire comme tout le monde, mais qui choque parfois ses idées religieuses. Cent fois même il eût été sur le point de répondre à certains articles vraiment révoltants, mais sa diable d'orthographe, dont il est un peu embarrassé, l'a toujours retenu, outre que le temps lui manquait.

Après le déjeuner il songe sérieusement à sa toilette ; son coiffeur l'attend. On le frise en boule tandis qu'il choisit un pantalon, un gilet, une veste, puis passe dans un cabinet de toilette, et, au bout de trois quarts d'heure, apparaît transformé, frais comme une rose, sentant bon, le regard brillant. Vers les deux heures il a boutonné ses gants à trois boutons et installé avec soin son chapeau sur sa tête en se regardant dans son armoire à glace. Suivant qu'il va voir Loloche ou monte à cheval, il prend sa canne ou sa cravache. Il n'est pas rare qu'il rentre chez lui vers quatre ou cinq heures pour changer de linge et de vêtements, avant d'aller à l'*Impérial, faire un petit bac*. Il est à la fois de plusieurs clubs (prononcez *cleubs*), ce qui lui permet d'avoir toujours un *petit bac* (lisez *baccarat*) sous la main. La partie se faisant, dans ces différents endroits, à des heures différentes, le petit de B... est à la fois du petit Club, du Sporting, de l'Impérial et du Mirliton. S'il dîne au Cercle, ce qui n'est pas rare, il y arrive à sept heures ou sept heures et demie, en sortant du Bois ; il est brisé, son cheval est rendu. Fort heureusement son valet de chambre, qu'il a prévenu, lui a apporté sa toilette du soir, et rien au monde n'est réparateur et hygiénique comme de changer de linge et de vêtements. Sa toilette du soir est invariablement la même. Qu'il aille à une première des Variétés ou qu'il pousse jusqu'aux Italiens, à l'Opéra, entendre un petit air, qu'il visite Titiche ou qu'il fasse une apparition dans le monde, — car enfin il est du monde, — il est en tenue de bal et décolleté jusqu'à la ceinture. Ses bottines sont des bottines de femme, talon haut et pointu, couture sur le milieu. Pendant longtemps il a porté le soir, à la boutonnière, un bouton de rose orné de sa feuille, mais depuis qu'il a son petit ordre étranger, il risque la chaînette.

C'est de neuf heures du soir à minuit qu'il bâille le plus volontiers. Il y a là dans sa vie un temps d'arrêt, il éprouve parfois une sorte de langueur. Fort heureusement l'idée qu'il va refaire un *petit bac* prochainement le soutient un peu et tant bien que mal il arrive à minuit sans avoir trop souffert; à partir de cette heure il est sauvé. Le club s'emplit, on s'assoit lentement autour d'une grande table, le chapeau sur la tête, et l'on met la banque aux enchères, au milieu des éternelles discussions sur le tirage à cinq et les mille arrangements qui précèdent la partie.

Le petit de B... n'est point un joueur fou, et ce n'est pas lui qu'on verra *partir pour les cent mille* sans dire gare. Il se possède, et n'ayant pas de tempête dans le cœur ni d'orage dans l'esprit, il joue tout simplement pour jouer et gagner de l'argent en homme bien élevé. S'il *attrape une culotte*, soyez sûr qu'elle sera faible, qu'il saura s'arrêter à temps et attendre un sourire de la fortune pour se *refaire*. Du reste, il rentre dans la catégorie des *pontes féticheurs* — on devient légèrement superstitieux lorsqu'on est en compte courant avec le hasard. — Jamais, au grand jamais, le petit de B... ne se servira du râteau. Il a, tout exprès pour cet usage, sa canne de jeu, dont il se sert coquettement. Il est aussi certains individus qu'il ne peut souffrir derrière ou devant lui lorsqu'il a les cartes à la main. Il est convaincu que ces individus lui *porteront la guigne*, et, comme il est prudent, il s'abstient en leur présence.

Ce qu'il a de merveilleux, c'est le sang-froid et le tact; en aucune circonstance il ne se désespère, et, serait-il *culotté* pour de bon, il trouve encore moyen de repasser sa culotte à quelque joueur d'écarté ou de piquet, qu'il choisit toujours avec un extrême bonheur. Avant de s'asseoir, il examine la partie, attend en causant le moment opportun, et s'il taille une banque, c'est que le *ponte* a perdu la tête. La chance est-elle mauvaise? — il s'arrête tout net; — son gain est-il respectable? — il s'arrête avec la même facilité, laissant les culottés se culotter entre eux, tandis qu'on lui sert deux œufs brouillés aux truffes.

D'après ces quelques mots, vous pouvez vous faire une idée juste de ce qu'est la vie du petit Chose : — personne n'a des habitudes plus régulières que les siennes. Ce qu'il fait un jour, il le fera le lendemain. Mais j'oublie de vous dire l'heure à laquelle il se couche : cela varie un peu... entre sept heures et sept heures et demie du matin, mais il est bien rare qu'à huit heures sonnant il ne soit point au lit.

N'allez pas croire, après tout cela, que le cœur et l'esprit du petit de B... soient absolument vides; que ce soit un écervelé, un viveur, un

casse-cou; qu'il jette au vent sa santé, sa fortune et le reste... Pas le moins du monde : à l'approche d'un rhume, il prend de la tisane, et dans son gousset met des bonbons fondants; la nuit, il entoure son cou d'un fichu de mousseline et craint le froid aux pieds comme la peste. Il sait son estomac faible et le soigne; il a renoncé bientôt aux exercices du corps, qui lui donnaient des courbatures. Il est faible, chétif : il le sait, il l'avoue; il éprouve même une joie secrète en constatant que, grâce à sa délicatesse, il lui serait matériellement impossible d'être commissionnaire ou charpentier.

Quant à ses idées, ce n'est pas la franchise et la netteté qui leur manquent. Tout ce qui se dit, s'écrit, se pense à l'heure qu'il est, est incontestablement *infect*, c'est son mot; il ne comprend même pas qu'il puisse y avoir un doute là-dessus. La littérature et la musique, qui sont en ce bas monde les deux seules questions sur lesquelles il discute, — j'excepte, bien entendu, le jeu, les chevaux et les *chiens chéris*, — l'ont fait entrer parfois dans des colères bleues. C'est que, en effet, il a sur la morale et la religion des opinions très-absolues, qui lui rendent insupportables les études parfois un peu crues de notre littérature moderne. Il fait maigre le vendredi, et le jeudi saint se fait voir à Notre-Dame, en veste noire et sans éperons (tenue d'église), avec un petit livre sous le bras. Ce n'est pas qu'il pousse fort loin la dévotion quinteuse et étroite, mais il tient à certains principes sur lesquels il n'a jamais voulu s'expliquer; de sorte que, condamnant au nom de ces principes mêmes la société tout entière, il n'est point toujours aisé de comprendre la cause de son indignation. Du reste, il faut qu'un joueur indispensable soit bien attardé pour qu'il ait l'occasion et prenne la peine d'émettre une opinion sur l'un des sujets dont je viens de parler, car, sincèrement, ce qui domine en lui, c'est la plus profonde des indifférences.

J'ai bien souvent pensé au petit de B...; il m'intriguait beaucoup. Je cherchais vainement à m'expliquer la vie, les goûts et les idées de ce joli garçon, et, finalement, j'en suis venu à penser qu'il était simplement un petit niais.

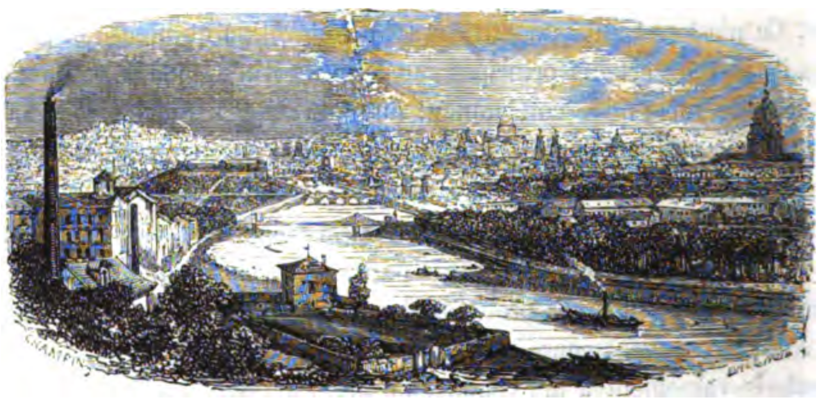
« Niais! me dit un ami commun, pas si niais que vous pourriez croire; c'est un garçon pratique et qui n'est pas fils d'huissier pour rien, il entend les affaires.

— Mais où donc est son but, grand Dieu!

— Son but?... Son but, c'est de gagner de l'argent pour vivre, sans cesser d'être honnête homme et sans érailler le beau blason tout neuf

qu'il s'est fabriqué lui-même. Vous croyez que tout cela est facile? Faites-en donc autant? Et puis, il désire faire un beau mariage, ce garçon, c'est assez naturel; il faut assurer son avenir, et vous pouvez être sûr qu'il y a une grande quantité de maîtres maçons fort riches qui lui donneraient volontiers leur fille; mais il attend, il veut choisir, et il fait bien, il connaît sa valeur! Un mauvais sujet sans passion aucune, un gentilhomme tout frais, il est vrai, mais qui a cette supériorité sur les vieux de savoir compter et d'être économe; qui est grand seigneur par les bottes, par son tailleur, par ses relations, par ses habitudes, par ses convictions politiques et religieuses, et en même temps fils d'huissier par ses goûts intimes et l'adroite façon dont li a fait son chemin; qui, en quelques années, a su faire accepter dans le meilleur monde un nom qui n'en était pas un, et vivre sans rien faire, quoiqu'il ne fût ni capitaliste, ni ecclésiastique. — Cet homme-là, croyez-le bien, n'est pas le premier venu. »

GUSTAVE DROZ.



Paris, vue prise des hauteurs de Chaillot.

Il me regarda de nouveau avec une vivacité qui fit naître en moi un trouble dont je ne pus me rendre compte, mais dont il s'aperçut, car il reprit d'un ton calme.

« Vous avez raison, mon enfant, mais il ne faut pas vous tuer. Vous avez en moi un ami qui vous empêchera de faire cette sottise et qui veillera sur vous. Je vous quitte parce que je vois que vous êtes fatiguée, mais je reviendrai vous voir. »

Et il me laissa surprise autant qu'émue de cette visite.

C'est aujourd'hui le troisième jour de mon arrivée à Paris. Ce matin la fenêtre de ma voisine était fermée; je n'ai pu voir ses fleurs. Le soleil est caché, un brouillard humide descend le long du toit. J'étais seule hier, maintenant j'ai rencontré un homme qui prend intérêt à moi, et pourtant je me sens plus triste que de coutume. Peut-être le travail chassera-t-il tous ces mauvais pressentiments.

La place de ma voisine est encore vide. La pauvre femme serait-elle malade? Je demande pourquoi elle ne vient pas à l'atelier, si on n'a pas de ses nouvelles. Celle à qui je m'adresse me répond, d'un air distrait et étonné :

« De quoi va-t-elle s'occuper? si Marie n'est pas là, c'est qu'elle fait la noce! »

Je n'ose en demander davantage, on se moquerait de moi parce que je ne comprends pas.

Mais d'où vient ce bruit qui s'élève au fond de l'atelier? Les enfants montent sur leur escabeau pour mieux voir; les ouvrières quittent en foule leurs métiers; on se pousse, on se heurte, comme pour jouir plus tôt d'un spectacle. Bientôt la masse reflue de mon côté. Une espèce de cortége s'est formé autour d'une femme, on l'entoure en poussant des cris et des éclats de rire; elle promène autour d'elle un regard qui ne voit pas, un sourire sans vie; ses jambes peuvent à peine la soutenir, elle s'écrie d'une voix haletante : « Mon métier! je veux travailler! » Elle essaye de marcher, mais ses forces la trahissent; elle tombe sans mouvement sur le sol.

J'ai reconnu ma voisine.

Au lieu de la secourir, l'atelier redouble de cris et de rires; les huées recommencent de plus belle.

« Comment a-t-elle pu retrouver le chemin de l'atelier, l'ivrogne, la fainéante? Fais-nous un peu la morale, Marie; deux jours de noce, rien que ça! »

L'infortunée cependant restait toujours étendue; personne ne songeait à la relever. Je m'avance; je soulève sa tête appesantie. Ses yeux se rouvrent peu à peu, elle semble me reconnaître, elle se dresse lentement sur ses pieds, je l'entraîne en la soulevant vers son banc. Je crois entendre un remercîment sortir de sa bouche.

Pendant tout le reste de la journée, Marie a fait les frais des railleries et des conversations de nos compagnes. Elle y restait insensible. Ramassant péniblement toutes ses forces, elle cherchait à faire mouvoir son métier avec une activité fébrile. « J'aurai faim demain, disait-elle tout bas, j'aurai faim : tourne, métier de malheur, tourne... »

Marie m'a suivie en quittant l'atelier.

« Tu es bonne, m'a-t-elle dit, il faut que je te parle. Je veux te raconter mes malheurs; car ils seront les tiens si tu as du cœur. Tu n'y échapperas pas, ni tes enfants non plus, si tu as des enfants. Comme toi, j'ai été jeune, belle, naïve : regarde ce que je suis maintenant, et je n'ai pas trente ans!

« Quand mon père et ma mère moururent, j'étais en apprentissage. Personne ne pouvant plus payer mon entretien, on me dit de gagner ma vie. J'entrai dans cette fabrique maudite. J'étais jolie, le contre-maître me regarda comme son bien; promesses, menaces, il employa tout pour me séduire. Je résistai, car j'aimais quelqu'un, un enfant du peuple comme moi, un pauvre soldat mort en Afrique. Quand j'appris cette nouvelle, le contre-maître redoubla d'instances; mais je voulais rester vertueuse, et je quittai l'atelier.

« Alors j'essayai de tout pour gagner ma vie : je savais un peu coudre, je me mis à faire des chemises, à ourler des torchons ou des draps, à attacher des pattes de bretelles. J'étais habile, je me couchais tard et je me levais de bonne heure, et comme je ne pouvais faire plus de deux chemises, plus de deux paires et demie de draps, je ne gagnais que quinze à dix-huit sous par jour, et encore fallait-il retrancher de cette somme l'argent nécessaire pour acheter de la chandelle, du fil et du coton. Souvent l'ouvrage manquait, et quand j'allais en chercher, on me répondait que les prisons et les couvents travaillant à meilleur compte, on leur avait donné tout ce qu'il y avait à faire.

« Je ne pouvais me mettre en service, personne n'était là pour dire d'où je venais et pour répondre pour moi. Un jour vint où, sans pain, sans espérance, je me trouvai seule avec le désespoir. J'écoutai ses conseils sinistres : j'allumai un réchaud de charbon, et je m'endormis avec

l'espoir de ne plus me réveiller. Pourquoi le ciel n'a-t-il pas voulu qu'i en fût ainsi ?

« Le contre-maître ne m'avait point perdue de vue : il guettait sa proie, et il comptait sur la misère ; il m'épiait et je n'en savais rien. Il apprit, je ne sais comment, ma funeste résolution ; et le lendemain, au lieu de me trouver dans les bras de Dieu, je me réveillai dans une autre chambre que la mienne ; un médecin était à mon chevet. Le premier mot que j'entendis fut celui-ci : — Sauvée !

« J'étais perdue, au contraire. Ce que la séduction n'avait pu m'arracher, je le donnai à la pitié ; je crus être aimée, et j'aimai. Trois mois après, une autre victime m'avait remplacée. Usée par un premier effort, je ne trouvai même plus de force dans le désespoir sur lequel je comptais comme sur un ami fidèle. Je m'estimai trop heureuse de trouver une place dans cette fabrique, où je viens tous les jours gagner un pain arrosé de larmes. J'ai pris peu à peu les habitudes de celles qui vivent avec moi. Ce que tu ne comprends pas encore, moi je le comprends ; honteuse, flétrie, je me console du malheur par un vice. Tu as vu aujourd'hui à quel prix je parviens à oublier.

« Prends garde, jeune fille, prends garde ; les mêmes dangers te menacent. Il te trouve jolie : regarde ce que je suis devenue et apprends à résister. »

Marie me quitta, et moi j'essuyai les larmes qui coulaient de mes yeux.

J'ai rencontré, devant la loge du portier, la fleuriste ; elle racontait qu'elle venait de recevoir une riche commande. Elle a pris sa lumière en chantant, et s'est mise à monter les escaliers d'une façon leste et joyeuse. Tout de suite elle va se mettre au travail. « C'est une brave fille, m'a dit la portière, pendant que je la suivais des yeux, toujours à l'ouvrage, et ne sortant que le dimanche avec son amoureux, qui doit l'épouser lorsqu'ils auront, tous les deux, réuni les économies nécessaires pour se mettre en ménage. »

Et moi aussi j'avais un amoureux qui me conduisait le dimanche cueillir des fleurs dans les bois.

La primevère et la pervenche,
L'une sourit, l'autre se penche ;
Toutes deux sont des fleurs d'avril.
Le bien-aimé quand viendra-t-il

Voilà que je chante au lieu de faire ma prière. Comme je suis triste, ce soir! Les paroles de Marie ont jeté comme un poids sur mon cœur. Non, non, son sort ne sera pas le mien. Je reverrai Pierre, mon village, et le vieux curé, et ceux qui m'ont élevée. J'irai encore danser sous les tilleuls; je me promènerai dans les prés tapissés de violettes du printemps; j'entendrai le bruit des cloches et le tic-tac du moulin; je quitterai Paris, la fabrique, le contre-maître. Je puis être encore heureuse, n'est-ce pas, mon Dieu?

LETTRE DE ROSE A MATHURINE.

Paris, jeudi 16 février 1844.

« Ma bonne mère,

« Vous vous portez bien depuis que je ne vous ai vue, et Bruneau « de même, et les enfants aussi. J'ai fait tout ce que vous m'aviez « recommandé. Je travaille assidûment, je suis sage et je prie Dieu; « mais je ne puis rester davantage à Paris. Je souffre, je ne suis pas « heureuse; je ne puis pas tout vous dire dans une lettre, mais j'ai « peur de me perdre en vivant ici. Je ferai tout ce que vous voudrez au « village; je travaillerai à la terre, s'il le faut, plutôt que de continuer « à demeurer loin de vous. Si vous saviez, je suis bien malheureuse, « allez! Dites au messager de venir me prendre, il m'emmènera dans sa « carriole, et bientôt je pourrai vous embrasser.

« Votre dévouée fille,

« Rose. »

Mon cœur est parti avec cette lettre; je me sens gaie en allant à l'atelier. En me voyant à la fenêtre de ma mansarde, la fleuriste m'a souri: jamais ses fleurs ne m'ont paru plus jolies et plus fraîches que ce matin, c'est d'un heureux présage.

Le contre-maître m'a arrêtée un moment au passage pour me demander comment je me trouvais à Paris.

« Très-bien! lui ai-je répondu avec une franchise qui l'a encouragé.

— En ce cas, vous me permettrez de remplacer votre protectrice, et de vous faire promener dimanche dans Paris?

« Certainement! » Et je l'ai laissé enchanté.

Dimanche je serai sur la route de mon village, et le messager, assis sur le devant de sa carriole, fera claquer son fouet en me disant les nouvelles du pays.

Mon premier soin en me réveillant a été de faire un petit paquet de toutes mes hardes; je veux que le messager me trouve prête quand il viendra me chercher. Puis je suis partie pour remplir ma journée; mais la filature était fermée, les ouvriers stationnaient en foule devant la porte. On murmurait les mots de crise commerciale, de cessation de travaux. Une résignation stupide, mêlée à une consternation profonde, régnait sur tous les visages. Trois cents malheureux étaient là sur le pavé sans savoir où gagner le pain du jour.

Marie s'était assise par terre, cachant son front entre ses mains. Je m'approchai, elle releva la tête.

« Tu le vois, me dit-elle tristement, nous sommes sans ouvrage. Je suis habituée à ce malheur; mais toi, que vas-tu devenir? Tu commenceras aujourd'hui ta lutte contre la misère; pauvre enfant, que je te plains!

— Rassurez-vous, lui répondis-je, je retourne dimanche au village. Mais vous? »

Elle se mit à sourire amèrement.

« Moi, je demanderai l'aumône et l'on me mettra en prison; au moins je trouverai de quoi vivre sans me souiller comme tant d'autres. En échappant à la misère, tu échappes aussi à la honte. Bénis deux fois le ciel. »

En ce moment, j'entendis une cloche. C'était la messe qui sonnait à l'église voisine; j'y entrai, et, me mettant à genoux, je fis mentalement cette prière :

« Soyez clément, mon Dieu, pour la pauvre Marie, et pour toutes celles qui ont péché comme elle. Sa faute fût peut-être devenue la mienne; je vous remercie de m'avoir inspiré le désir de partir. Cette semaine comptera dans mon existence; je ne m'en souviendrai que pour vous bénir et pour vous prier sans cesse en faveur des infortunées qui n'ont pu se soustraire à la tentation. »

Le contre-maître m'attendait à la porte de la maison. Je ne sais si le souvenir de Marie en était cause, mais je trouvai sur sa physionomie un air de fausseté repoussante. Il me dit d'une voix caressante :

« Ne vous effrayez pas de la nouvelle que vous avez apprise ce

matin, le chômage ne sera pas de longue durée; d'ailleurs je pourvoirai à tous vos besoins, comme n'eût pas manqué de le faire celle qui est partie. Dans peu vous quitterez cette vilaine maison. En attendant, prenez ceci jusqu'à dimanche. »

Je sentis sa main qui glissait de l'argent dans la mienne.

« Jamais! m'écriai-je, jamais! en repoussant son offre avec indignation.

— Ne vous fâchez pas, reprit-il, ce que j'en faisais, c'était pour votre bien. Je croyais être votre ami. Vous accepterez quand vous me connaîtrez mieux; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, il faut que je vous quitte. A dimanche. »

Il voulut s'emparer de ma main...

Oh! oui, je la quitterai, cette vilaine maison, mais non pour te suivre; je retrouverai ma chambrette de la chaumière avec ses rideaux blancs. Comme les heures s'écoulent lentement! Enfin voici la nuit. Demain, samedi, je recevrai la réponse de ma mère. Le sommeil arrive; je voudrais que ce fût déjà demain.

« Mamzelle, une lettre! » Ce cri de la portière me réveille en sursaut. Je la prends, je la porte à mes lèvres. Je la lis tout haut.

RÉPONSE DE MATHURINE A ROSE.

« Ma chère enfant,

« Que de malheurs depuis que tu es partie! Bruneau s'est blessé en « faisant du bois à la forêt, Jacqueline est malade; il faut vivre et payer « le médecin, et nous n'avons pour cela que la journée de Jacques, qui « s'est engagé pour servir les maçons. Il nous serait impossible de te « recevoir. Monsieur le curé, qui nous a lu ta lettre, dit que toutes les « petites filles regrettent ainsi le village les premiers jours, qu'il faut « que tu travailles, que tu es grande, et que si tu es sage, Dieu ne t'a- « bandonnera point. C'est là ce qu'espère celle qui se dira toujours

« Ta mère dévouée,

« MATHURINE. »

Je retombe anéantie sur mon lit. Ainsi donc plus d'espoir ; cette

semaine sera donc pour moi la vie entière! Point d'asile contre la honte; que vais-je devenir?

J'oubliais le réchaud de Marie!

Mourir si jeune, c'est affreux! Et cependant la mort vaut mieux que l'existence que j'ai en perspective. Oh! oui, je mourrai!

J'ai passé toute la nuit en prières. Ce matin, le soleil levant m'a fait voir deux têtes derrière le rideau de la fleuriste; c'est dimanche, elle part pour la campagne avec son amoureux; elle sera heureuse tout le jour, et elle rentrera sans remords.

Mais on frappe aussi à ma porte; on vient me chercher. C'est lui! Que le souvenir de Marie me protége! N'est-ce pas, mon Dieu, que vous me donnerez le courage de ne pas ouvrir? . . . . . .
. . . .

TAXILE DELORD.



SIGNES POUR RECONNAITRE LE PARISIEN

On n'est pas Parisien par cela seul qu'on est à Paris. Ne prenez jamais pour des Parisiens les gens que vous rencontrez aux bains de mer et qui vous disent : « Paris... oh! Paris! — il n'est que Paris! — mon Paris! » etc.

On n'a tant d'enthousiasme que pour les choses qu'on espère ou qu'on regrette, — mais jamais pour celles qu'on possède.

On est Parisien comme on est spirituel, comme on est bien portant, — sans s'en apercevoir.

Le vrai Parisien n'aime pas Paris, — mais il ne peut vivre ailleurs.

Le poisson ne se réjouit pas d'être dans l'eau, — mais il meurt dès qu'il en est dehors.

Le Parisien médit souvent de Paris, — mais il ne s'en éloigne jamais pour bien longtemps.

Deux Parisiens se reconnaissent — et s'accueillent à Dieppe — comme feraient deux Français en Sibérie.

Cependant ils ne fatigueront pas les échos de leurs regrets de Paris; — ils savent bien qu'ils y seront bientôt de retour. — Au contraire, ils admireront tout ce que vous voudrez, ils vous féliciteront de ce que vous vivez en province, ils envieront votre sort — et s'en iront.

Le Parisien voyage comme on plonge, chacun plus ou moins, selon son haleine; mais cette haleine varie d'une demi-minute à deux minutes et demie, et ne va guère au delà.

ALPHONSE KARR.



Champ de Mars.



Fête d'ouverture et triomphe du Veau d'or, le seul dieu réel, et sinon palpable, du moins visible à tous. A défaut d'avantages plus solides, chacun aura gagné, à son culte, d'être débarrassé de toutes ces vieilles idées de foi, de vertu, de dévouement, qui ont fait jusqu'ici le malheur de l'humanité.



Les bêtes ont enfin trouvé un art digne de les intéresser.



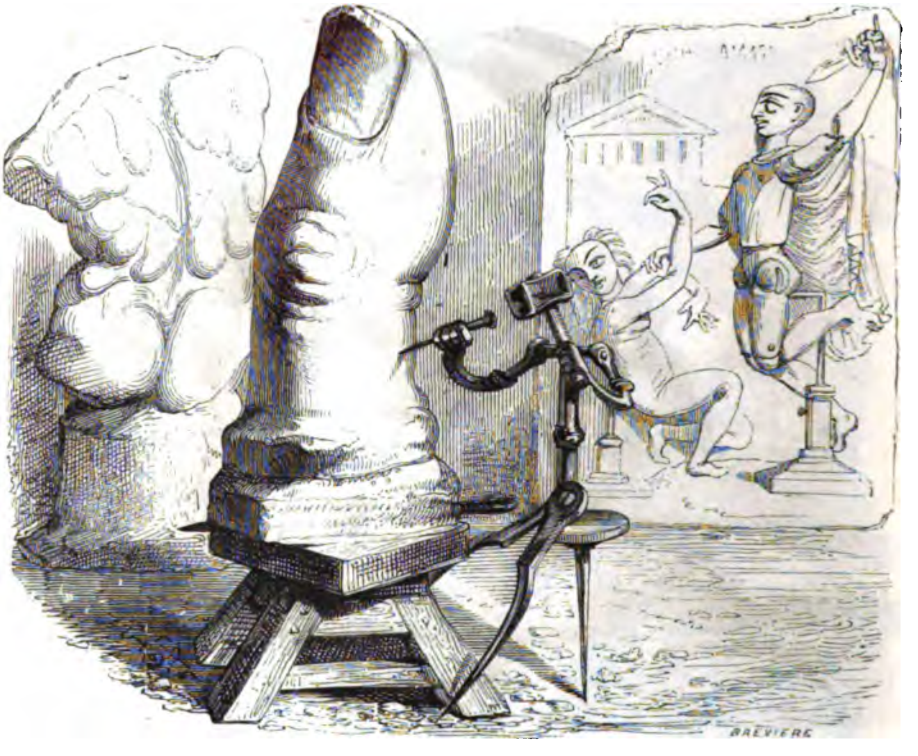
Rien que des chefs-d'œuvre! La peinture, opérant à coup sûr, en enfante tellement qu'on se voit dans l'agréable nécessité de remuer les tableaux à la pelle, ce qui n'ôte rien à leur valeur.



La dernière touche : la peinture étant un art de pure imitation, c'est au singe, l'être imitateur par excellence, qu'il appartient de la pousser à sa plus haute perfection.



Paysage réaliste, à l'usage des femmes de chambre : l'art a enfin compris qu'il devait être à tout et à tous.



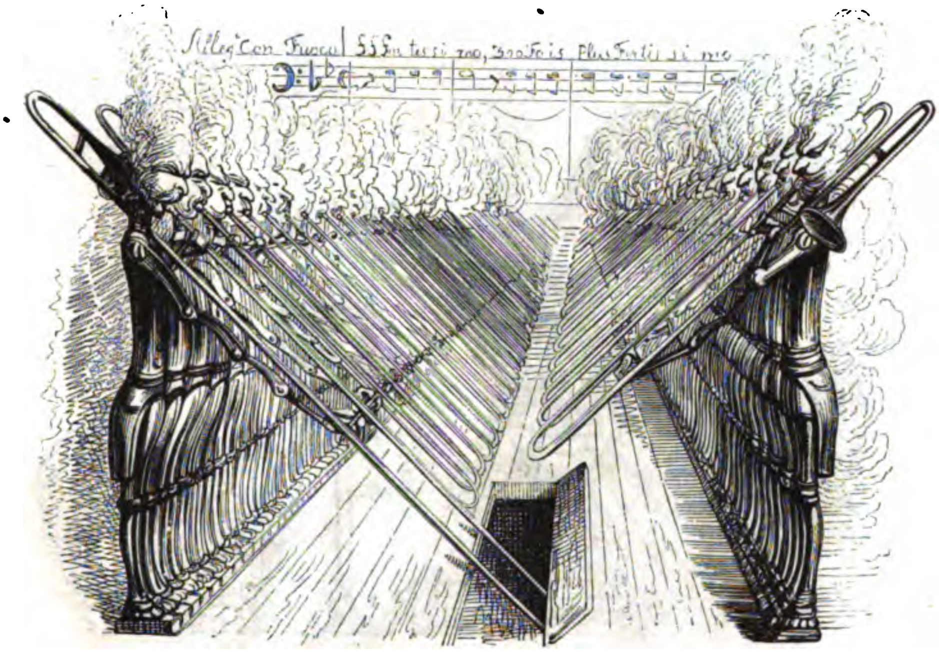
La sculpture ne reste pas en arrière : les figures les plus grandioses ou les plus poétiquement symboliques se modèlent d'elles-mêmes comme par enchantement sous la mécanique *ad hoc*. Ceci vous représente le doigt de Dieu...



Meubles d'atelier : pantographes et homographes. Voulez-vous devenir maîtres à votre tour ? Coiffez le bonnet du maître, chaussez les souliers du maître, copiez sans fin le tableau du maître, et la ficelle vous sera à jamais propice.



Acteur mécanique, exécutant avec un naturel parfait et sans nul danger les chutes les plus pathétiques; ce qui permet aux chanteurs de rester dans la coulisse et de ne pas compromettre leur voix dans les situations trop vio lentes. Il leur suffira, pour que la vraisemblance n'en souffre pas, de joindre à leurs études musicales un peu de ventriloquie.



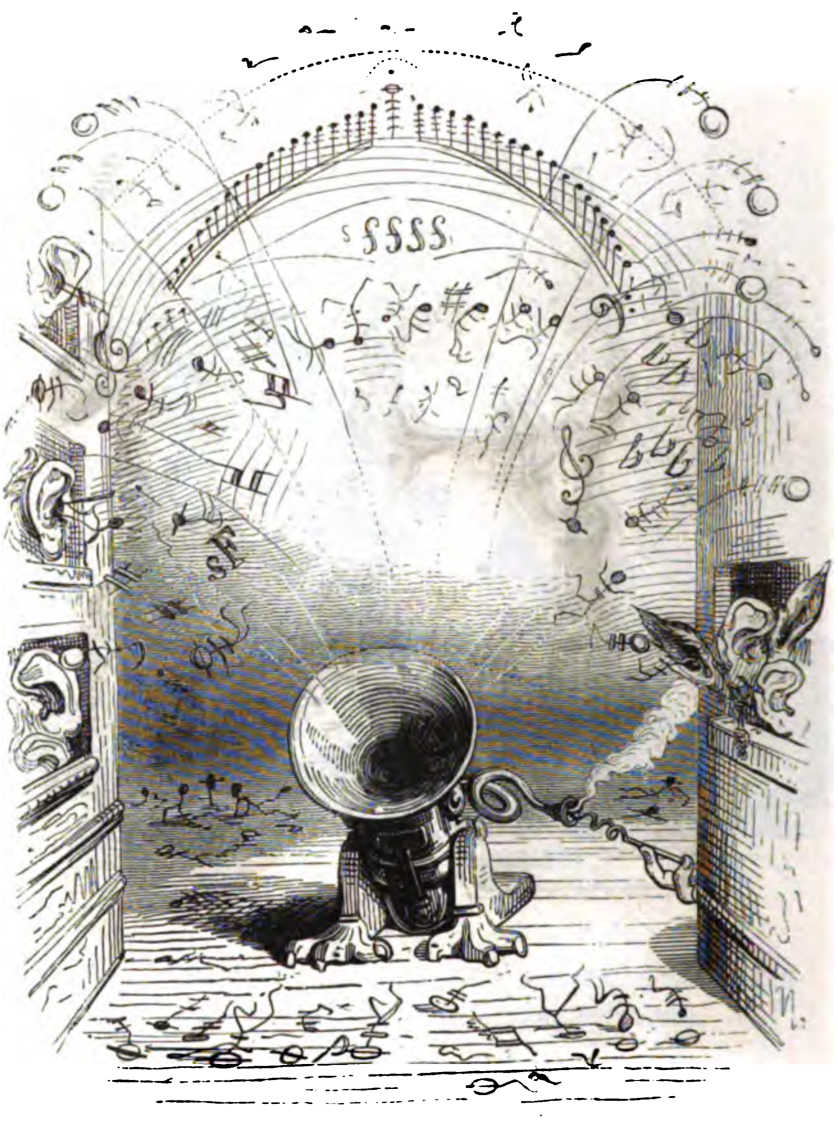
Machine double de deux cents trombones gradués, de la force de vingt-cinq ânes, sans crachoir et sans danger d'explosion, garantie pour dix ans, avec la permission des autorités.



Petites machines portatives pour miauler et vagir dans les cours et attendrir les cœurs les plus rebelles aux doux sentiments de la nature.



Plus de compliments à faire aux virtuoses, après leurs solis. Vivier lui-même est enfoncé ..



Dernier mot du progrès musical : la musique, mise à la portée de toutes les oreilles, porte plus loin que les canons rayés.



Machine littéraire indéfectible pour la fabrication des feuilletons sans points ni virgules. — Enfoncée la pensée et tout ce qui s'ensuit! Style, composition, vérité d'observation, logique etc. : vieux mots qui n'ont plus de sens! Prenez un papier sans fin, appliquez la plume dessus, tournez la manivelle et laissez couler l'encre, puis découpez le produit par morceaux égaux et servez chaud : ce n'est pas plus malin que cela et ce sera toujours excellent.



L'homme, la femme, êtres multiples, capricieux, impossibles à définir, disaient les anciens philosophes. Pauvres gens! L'homme, c'est un chapeau et une canne; la femme, c'est un chapeau et une ombrelle. Une paire d'éperons ou une pipe, un panache ou une cocarde, voilà pour les nuances de caractère. L'habit est tout, on l'a enfin reconnu



La géométrie de la nature. — Objets pour faciliter l'étude de la numération et des sciences exactes en général.

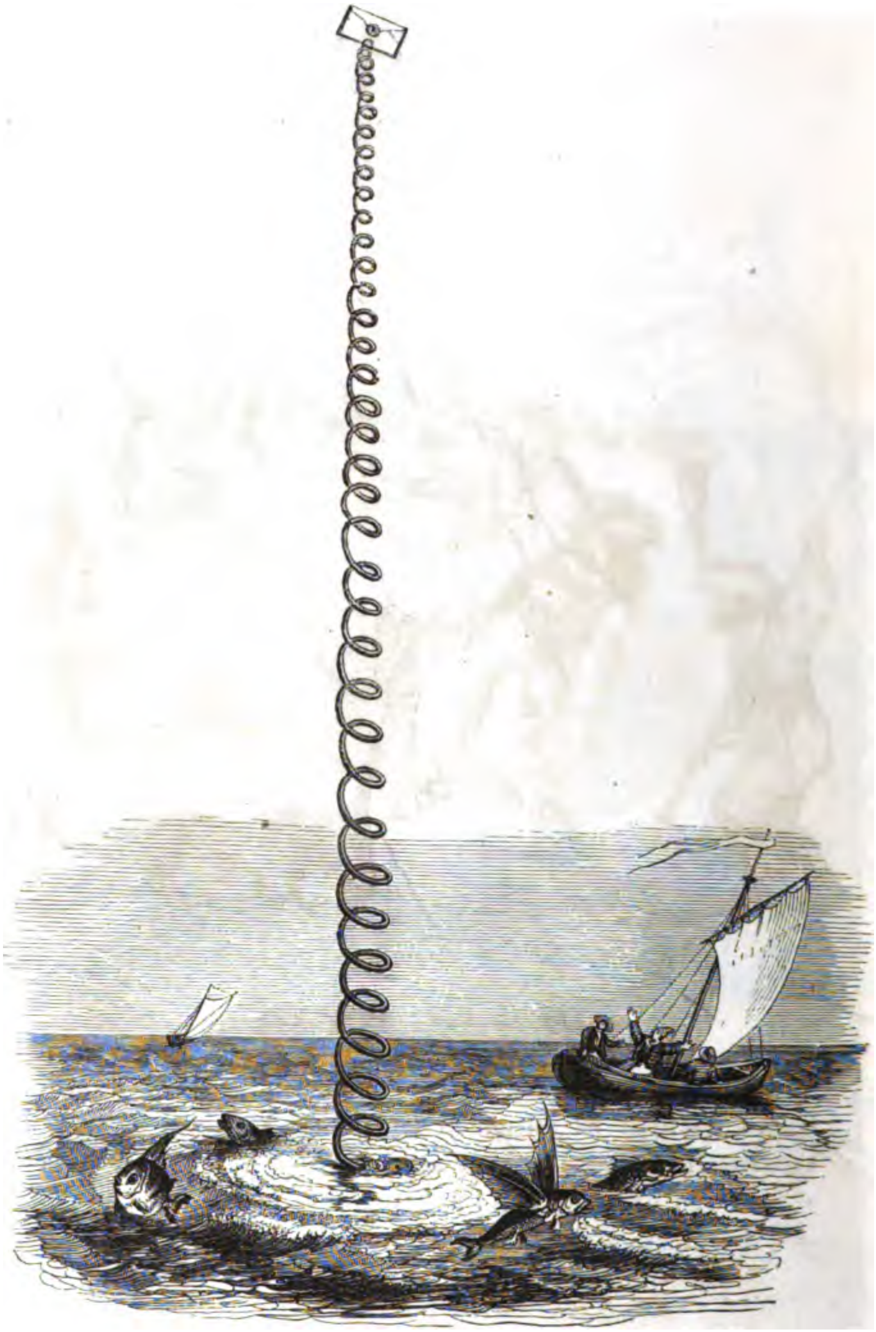


Procédés économiques et électriques pour attirer les plumes et pour faire rouler les boules dans une direction donnée. Tant pis pour les nez mal faits, qui peuvent s'en offusquer.



ESSAI DE PONT SUSPENDU

Le fameux pont de Mahomet réalisé, y compris les houris placées là pour encourager les passants et les préserver des chutes, ce qui auparavant n'était pas précisément leur mission.



PROGRÈS DE LA SCIENCE

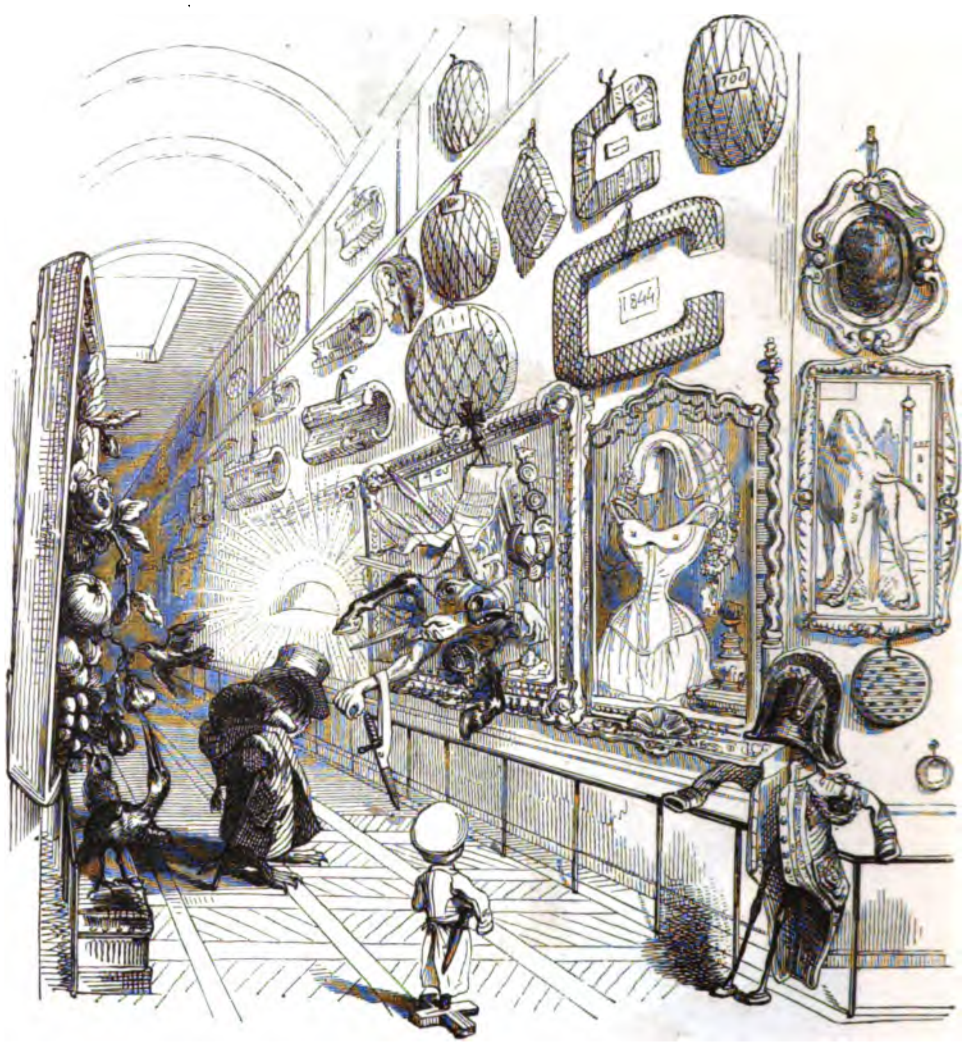
Poste sous-marine et procédé infaillible pour expédier une lettre aux habitants de la lune. et rapporter leur réponse, sans recourir aux facteurs.



LE MAT DE COCAGNE DU MARIAGE

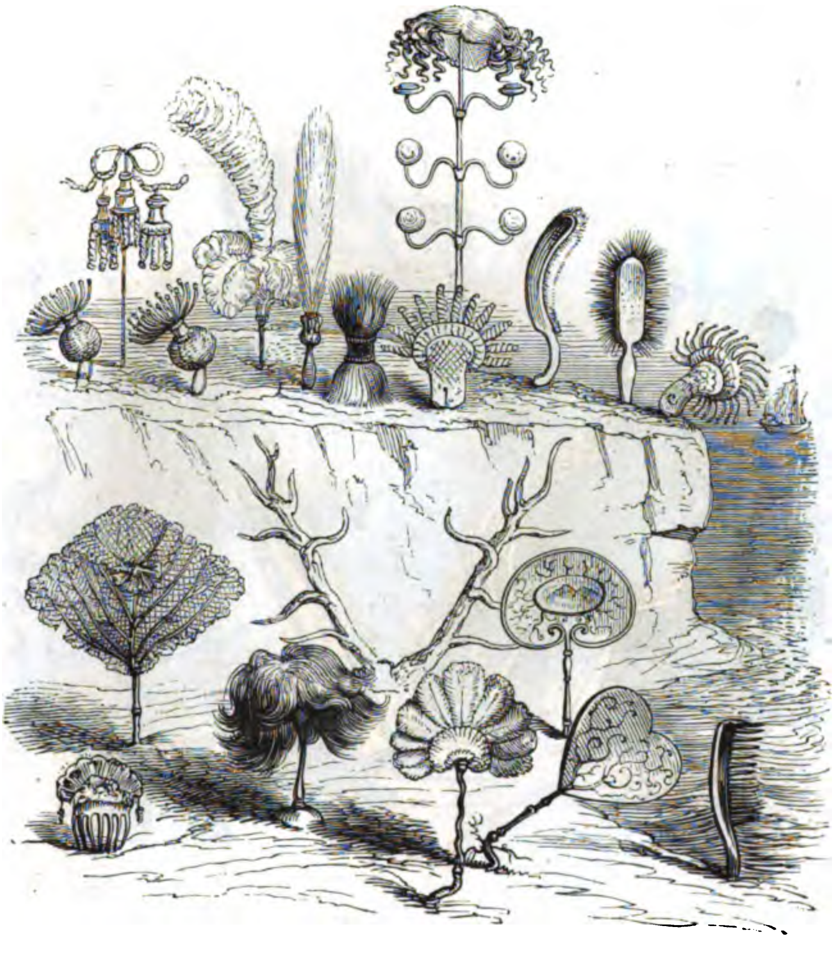
Gymnastique passionnelle : A qui le gros laid ?

GRANDVILLE. LE DIABLE A PARIS



GALERIE DES BEAUX-ARTS

Musée rétrospectif : débris curieux des vieilles industries humaines et de l'art personnel antérieurs à l'ère du grand art unique, mécanique, solidarique et pneumatique.



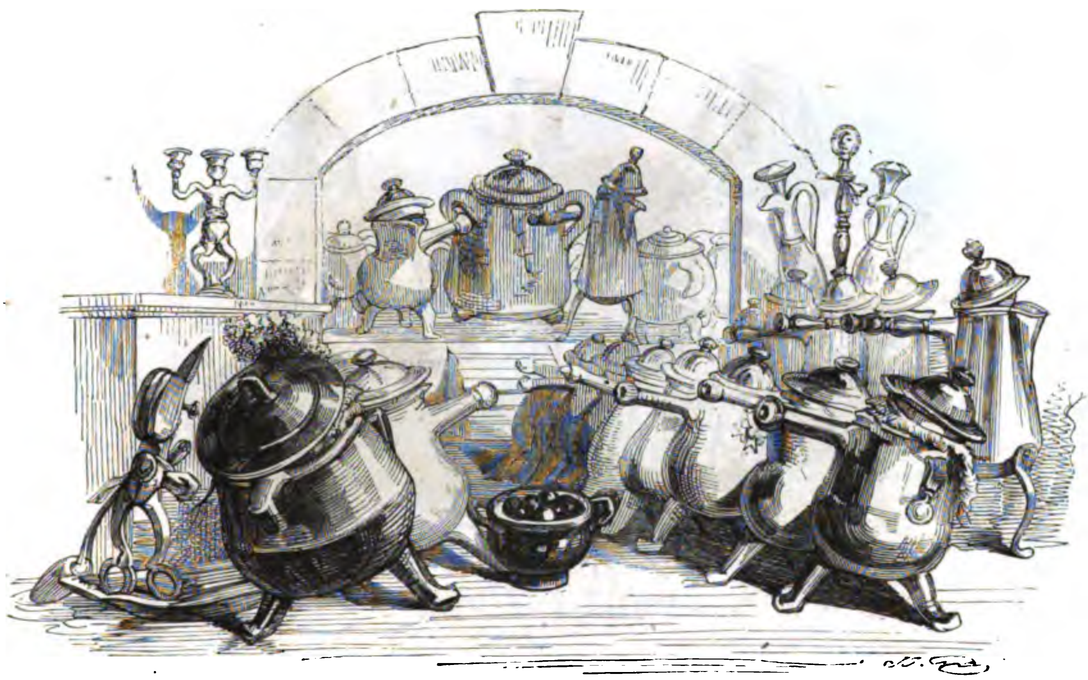
HORTICULTURE NOUVELLE

Brosserie, passementerie et objets divers à l'usage des têtes, obtenus de semis sur des terrains jusqu'alors rebelles à la culture.



SCÈNE D'INTÉRIEUR

LA VIE DE FAMILLE AU MARAIS



SCÈNE D'INTÉRIEUR. — LES GRANDES CUISINES

DOUCEURS DE LA VIE DOMESTIQUE



LES LORETTES D'HIER, LES COCOTTES DE DEMAIN

Fabrique de paniers percés. On n'a pas même besoin de secouer les anses pour en faire tomber les écus.



LE DERNIER CHAPEAU

Chapeau insubmersible, avec lequel vous pouvez sans crainte vous précipiter dans le Maelstrom ou autre gouffre à votre choix, sûr que votre chapeau reviendra donner de vos nouvelles à vos amis. ***Great consolation.***



CE QUE L'EUROPE NOUS ENVIE

Sont-ils assis? sont-ils debout?



ÉGALITÉ SANS LIBERTÉ

Niveau grand modèle ayant pour but de ramener à une égale hauteur toutes les tailles et toutes les intelligences.



LE CONSERVATOIRE DE L'AVENIR

Accessoires dramatiques : poupées, polichinelles se tirant la ficelle à eux-mêmes, tambours battant tout seuls, marionnettes et pantins fonctionnant pour leur propre compte, sans qu'on ait besoin de s'en occuper.



LA BOUTEILLE A L'ENCRE

Appareil de sauvetage, auquel, en cas de naufrage, on pourra confier ses dernières volontés, ses valeurs de portefeuille et ses mémoires. Le tout sera transporté fidèlement à travers l'Océan, et finira toujours par arriver quelque part.



PROGRÈS DE LA LIMONADE

Procédé pour transformer en sorbets les glaciers de la Suisse et infuser aux glaces de l'âge les parfums de l'ananas, de la vanille et autres non moins émoustillants.



CASTIGAT RIDENDO MORES

Le ballet a fait le tour du monde : il fait aujourd'hui les délices des Papous qui ne s'entremangent plus que dans les entr'actes.



UNE DESCENDANTE DE L'OBÉLISQUE

Qu'on ne s'étonne pas de voir une habitante de l'Égypte s'adonner à la profession de laitière : s'il n'y a point de lait en Égypte, on sait qu'en revanche l'eau n'y manque pas, et c'est le principal.

IDÉES D'UN VIEUX GARÇON SUR L'AMOUR

PAR P.-J. STAHL

. . . .

Mes amis, dit Raymond, nous serions mille ici, choisis parmi les jeunes premiers les moins discrets d'un temps où la discrétion en amour ressemble presque au reniement de la personne aimée, je dis mille, racontant à l'envi l'histoire des tentatives faites par chacun d'eux pour rencontrer l'amour vrai ici-bas, que nous n'aurions encore rien dit de définitif sur une matière qui, à elle seule, embrasse et comprend toutes les autres.

L'histoire de l'amour c'est l'histoire de la vie même. Le monde n'a été prêt à vivre que le jour où il s'est senti prêt à aimer. La terre ne tourne que parce qu'elle aime. Notre globe n'est qu'un gros cœur tout rempli de flammes amoureuses. Le soleil, la lune, les astres, la multitude infinie des étoiles, tout cela ne se meut qu'en vertu de la loi suprême qui régit tous les mondes : la loi d'amour.

Cette loi, les savants, retardant en ceci de plusieurs milliers d'années sur les amoureux, se sont, à la fin, décidés à la proclamer.

Tout remonte donc à l'amour, même de par la science. La loi d'attraction, la loi d'amour est, sur la terre comme au ciel, le principe et la fin de tout. Rien ne se peut dire étranger à l'amour dans l'univers créé. L'amour y est nécessaire même aux choses. Tout ce qui des profondeurs du globe s'exhale à sa surface, tout ce qui du haut des cieux descend jusqu'à nous, ce sont les manifestations de l'amour. Par lui, et par lui seul, tout naît, tout se renouvelle, tout se tient et se maintient. Il est le ciment invisible qui relie les montagnes aux vallées, les forêts au sol, les eaux à la terre. Otez-le d'ici-bas, et instantanément vous désagrégez l'œuvre de Dieu. La création n'est plus qu'une immense confusion de choses énormes retournant pêle-mêle à la poussière; les arbres séculaires tourbillonnent dans le vide comme des plumes au vent; les roches reviennent miette à miette à l'atome, les eaux goutte à goutte à la vapeur. Les mers s'en vont en fumée. Les cieux s'éteignent. Tout s'effondre. L'homme et l'animal ont subitement disparu, il n'en est plus question. Le néant est le maître. La terre est morte. L'univers est défunt,

l'âme humaine n'est plus. L'ignoble mélange du chaos recommence. D'où l'amour disparaît, adieu le mouvement, adieu l'ordre et la vie !

L'amour est donc la plus grande des choses en face de la vie universelle. Elle en est la plus grande encore en face de la vie humaine. C'est le seul infini certain que Dieu ait laissé à l'homme dans sa demeure terrestre, c'est son plus irrécusable témoin, c'est son second ici-bas.

Quiconque aime, si humble qu'il soit, il aime en Dieu même, sinon il pervertit l'amour.

Cependant de cette grande chose, rapetissée par nous à notre usage, qu'avons-nous fait? Pour un bel amour vrai, combien de semblants d'amour indignes de ce beau nom !

Convenons-en, au lieu de chercher l'amour comme les grands amants, comme les grands saints de l'amour, toujours plus haut, *excelsior*, et ainsi qu'il convient de chercher les choses dont l'essence est de monter sans cesse, il semble que tous les jours nous l'ayons cherché, voulu plus bas.

Il est triste d'avoir à le dire, mais la France est peut-être de toutes les nations policées la plus coupable de ce grand abaissement de l'amour, celle où l'amour est le plus outrageusement détourné de son sens, éloigné de son but et falsifié.

C'est à croire que l'organisation de la société française ne laisse au Français d'autre emploi que celui de la faquinerie en amour, et que l'amoureux ne puisse être chez nous, comme le disait Bernard, qu'un jeune premier, joli diseur ou éloquent à ses heures, égoïste, corrompu, et rien de plus. Cela a sa séduction au théâtre, cet emploi. Mais après ? mais dans le monde, que reste-t-il pour jouer les grands rôles de la vie à tous ces beaux fils dont la juvénilité est tout le talent ? C'est bien laid la grâce frivole, aussitôt qu'elle vieillit : vous imaginez-vous don Juan cacochyme ?

Nous avons fait du principal l'accessoire, de l'âge d'aimer celui de n'être bon à rien, et de ce qui devrait remplir l'existence son hors-d'œuvre.

Il est nécessaire que l'expérience parle. C'est sa dernière fonction, c'est son devoir. Il faut que les cheveux gris servent à quelque chose; il faut que les têtes blondes ou brunes retirent quelque profit des épreuves et, disons le mot, de la folie et des sottises de leurs aînés.

L'amour nous a été mal appris. Nos poëtes, nos romanciers, sentant que cette vieille religion des âmes allait sombrer dans les fadeurs et les

libertinages du siècle dernier, se sont faits, croyant sauver l'amour, les Tyrtées de la passion. Ils ont cru que tout serait bon qui pourrait raviver la flamme près de s'éteindre.

Comme des catholiques qui prétendraient ressusciter la foi par les bûchers, leurs efforts mal dirigés ont tourné contre leur but. Où ils ne voulaient que ranimer le feu, ils ont amené l'incendie.

En déclarant que la passion avait des droits supérieurs à tous autres, ils ont fait reculer l'amour, qui n'est pas plus la passion que la santé n'est la maladie, que la raison n'est la démence.

Ils ont dit : *passion* et *amour*, comme si ces deux mots pouvaient être synonymes, et ont ainsi aidé à confondre entre elles deux choses si distinctes qu'elles sont ennemies : — l'*amour* qui pense à l'autre, — la *passion* qui ne pense qu'à elle-même.

Sous l'excitation de leurs paroles embrasées, la passion, usurpant la place de l'amour, s'est bientôt emparée des sommets, et l'incendie, après avoir rougi toutes les cimes, a fini par descendre dans la plaine.

Cependant si, de proche en proche, gagnant les maisons même du pauvre et des petits, ce feu destructeur n'a finalement laissé partout que des cendres sur lesquelles pleurent aujourd'hui dans l'ombre des milliers de fantômes attristés, l'œuvre de la passion n'est-elle pas condamnée ?

Si, à l'heure qu'il est, les cœurs déçus s'en prennent à l'amour même des promesses mal remplies de la passion, la faute en est-elle à l'amour ? Si, par une réaction déplorable, nous sommes tout près de retomber dans l'abîme dont un effort plus généreux qu'éclairé avait voulu nous tirer, si la France est en péril de revoir une seconde régence, une régence bourgeoise de l'amour, est-ce bien l'amour qui a tort ?

J'affirme que non.

Remettre les cœurs dans le vrai chemin, montrer aux esprits égarés que le bonheur n'est point où ils le cherchent, qu'il n'est pas inaccessible, qu'il est à la portée des plus humbles, qu'il n'est pas compliqué, qu'il est simple de sa nature, qu'il n'a jamais été dans les choses mauvaises, que, pour le mériter, il suffit de n'aimer que ce qui est *pour de bon* digne d'être aimé, que ce qu'on a le droit et le devoir d'aimer; leur faire comprendre que la passion n'est pas plus l'amour que la violence n'est la force, que la fin de toute passion est une satisfaction égoïste et personnelle, tandis que la fin du plus léger battement d'un cœur amoureux est une pensée de dévouement; que l'amour est le double respect de soi-même et de l'être qu'on aime, et que la passion n'en est que

l'oubli; leur apprendre que si la femme aimée n'est pas pour celui qui l'aime une seconde conscience devant laquelle il lui soit impossible de faillir, c'est qu'elle ne vaut pas d'être aimée; que la règle, en ceci comme en tout, n'a point à s'occuper de l'exception; leur crier cette vérité digne du catéchisme que la passion n'a pas de bonne issue, qu'il n'y a qu'un lâche qui consente à entrer dans la vie d'une femme pour l'empirer, et que ce n'est pas parce que cette lâcheté est quotidienne, parce qu'elle a glissé dans les mœurs qu'elle est moins coupable; leur dire et leur redire que pour commencer il ne faut jamais, non, jamais, aimer les femmes des autres, que pour un galant homme le bonheur et l'honneur d'autrui doivent être plus sacrés mille fois que son argent, que les escroqueries du cœur sont aussi honteuses que l'effraction des caisses; qu'il n'est point de sophisme qui puisse tenir contre ces vérités; que le mal commence aussitôt que le bien finit; qu'entre l'amour de Roméo pour Juliette et celui de Desgrieux pour une Manon quelconque il n'y a pas plus de compromis possible qu'entre l'honneur et l'ignominie, pas plus de relation qu'entre ce qui est noble et ce qui est vil; révéler aux jeunes gens qui se croient précoces que le bien n'a jamais eu l'air aussi bête que le mal, que la morale a toujours été pleine d'esprit, puisque depuis que le monde est monde il a toujours été impossible au plus vicieux d'avoir raison contre elle, qu'elle est le bon sens et la santé du cœur, partant sa bonne humeur et même sa gaieté; que le vice n'est qu'un grand sot, qu'il est laid, qu'il est niais, qu'il est malsain, qu'il n'a à cacher et à montrer que des plaies, que des ordures; que les plaisirs d'où le cœur et le goût sont absents n'ont jamais amusé que des imbéciles, qu'ils ne sont que mensonges, qu'ils sont grossiers, qu'ils mènent à mal, jamais à bien; qu'à leur régime, enfin, on n'a jamais rien gagné, sinon la plus incurable des infirmités : la gastrite morale, cette fausse faim qui désire tout et ne digère ni ne supporte rien : — voilà ce que de vieilles âmes convaincues ont le devoir de faire entendre aux générations nouvelles, voilà ce que leur diront les poëtes nouveaux qui voudront placer haut leur talent. La Courtille n'est pas le Parnasse. Il n'y a pas de muses dans les ruisseaux; il ne s'en trouve pas davantage dans les ruelles, et je sais de bonne part qu'il s'en égare rarement dans les cabinets particuliers.

Ce que je dis là, il n'est aucun de ceux qui se sont trompés avec nous qui ne soit pas prêt à le signer au fond de sa conscience. J'en atteste les morts aussi bien que les vivants, les soldats aussi bien que les

généraux. J'en ai vu plus d'un, parmi ceux qu'on appelait des maréchaux de lettres, qui, plus sensés que leurs admirateurs, savaient de reste qu'ils n'avaient pas dit le vrai, le dernier mot; qu'ils n'avaient pas conclu, et qui sont morts avec le désespoir de n'avoir pu qu'entrevoir cette conclusion, contraire peut-être à l'œuvre de toute leur vie.

Ne sentez-vous pas que si Balzac vivait encore, il serait, à l'heure qu'il est, en travail pour dégager quelque chose de définitif de l'enchevêtrement énorme de ce qu'il a appelé sa *Comédie humaine*, et pour corriger le mal, après l'avoir produit peut-être? Pour en douter, il ne faudrait pas l'avoir entendu parler avec une admiration jalouse de quelques chefs-d'œuvre que ses fanatiques rougiraient de louer comme trop primitifs, de *Paul et Virginie* et de *Quentin Durward* par exemple, pour n'en donner que deux. De la vérité compliquée des détails où il a excellé, il serait arrivé à la vérité simple, il l'eût tenté du moins. Du convenu qui n'est que le vrai temporaire d'une époque circonscrite, il aurait fini par marcher droit au vrai qui ne passe pas, qui ne vieillit pas. Après s'être irrité si singulièrement contre le trop grand succès de la plus simple de ses œuvres, l'auteur d'*Eugénie Grandet* n'eût pas tardé à se mettre d'accord avec le vrai public pour reconnaître qu'il n'est en effet d'ouvrages accomplis que ceux où la santé domine, où l'intérêt appartient à la figure qui le mérite. « J'ai fait autant d'honnêtes femmes que de malhonnêtes, disait-il un jour en se débattant, avec l'ardeur à la fois rusée et candide qui lui était propre, contre le reproche contraire que lui adressait devant moi une femme dont il prisait l'intelligence. Comptons, » et il comptait sur ses doigts...

« Ne comptons pas, lui répondait son interlocutrice. Vous avez trop bien peint, vous avez peint avec trop de plaisir les mauvaises créatures, pour n'avoir pas un faible pour elles. »

Et après une grosse colère d'un instant : « C'est si amusant une jolie femme vicieuse, s'écriait-il, en riant de ce vaste rire qui agitait toute sa personne et que n'ont pu oublier ceux qui l'ont entendu. C'est si amusant et cela sait faire tant de choses auxquelles une honnête femme ne comprend rien.

— Vous avez sur la conscience d'avoir ajouté à leur science, lui répliquait son implacable amie.

— Impossible, vous ne les connaissez pas.

— Vous avez fait pis, mon cher ami, vous vous êtes fait des élèves; je sais des « *femmes de Balzac* » qui n'étaient pas destinées à le devenir,

qui sont le produit de vos livres, et qui n'en sont ni meilleures ni plus heureuses à coup sûr.

— Des élèves! répondit Balzac plus flatté que fâché, envoyez-les-moi, elles en remontreront à leur maître. »

L'évolution a été de droit et toute naturelle dans un autre écrivain de génie, génie moins compliqué, mais pour cela même plus large et plus sincère. Nul à coup sûr, en aucun temps, n'a placé la passion plus haut que George Sand. Il la voulait grande, sublime toujours, si grande que le danger de l'exemple disparaissait presque dans ses hauteurs. Peu de cœurs en effet se sentaient le vol assez hardi pour tenter de la suivre sur les pics quasi inaccessibles où il la transportait. Rendons-lui cette justice qu'elle ne transigeait pas, la passion de celui-là, qu'elle n'était sous cette plume toujours fière, ni accommodante, ni facile, ni flexible et prête à tous les compromis comme celle de Balzac; que si elle réclamait, que si elle exigeait tout, elle donnait tout en revanche. L'auteur de *Jacques* et de *Valentine* sentait bien, dans sa logique exaltée, que la passion ne pouvait faire croire à la légitimité de ses droits qu'en s'offrant à tous les sacrifices, et que la première condition pour qui prétend à planer au-dessus de tout, c'est de ne s'avilir par aucune des duplicités qui sont le châtiment des amours clandestins.

Mais ce génie loyal ne pouvait pas se tromper longtemps; quand on cherche la lumière, on finit toujours par la trouver. Nous devons certes à la maturité de George Sand quelques-uns des plus chastes et les plus doux livres qui puissent honorer une grande littérature.

La passion contemporaine compte une œuvre, une seule peut-être, à laquelle, bien qu'elle ne procède que de la passion et rien que d'elle, on puisse assurer, tant elle est séduisante, tant elle est parfaite dans sa forme, une vie durable, supérieure à son inspiration. Mais, hélas! cette œuvre a tué son auteur. Elle l'a épuisé et comme réduit au silence avant le temps. Je ne puis pas penser sans douleur à Alfred de Musset, morne et muet devant la moisson précoce de ses jeunes ans. De quoi est-il mort, sinon de l'amer chagrin de sentir sa virilité, sa maturité stériles?

La muse brillante, mais ingrate, des amours qui ne peuvent pas durer, des amours qui donnent un démenti à la grande raison d'être de l'amour, et en tous cas à son excuse, à la famille, la muse du célibat avait fait de l'homme qui l'avait le mieux chantée un solitaire devant les devoirs de la vie. Quand cet homme sentit qu'il avait donné toute sa voix, que le souffle bien décidément lui manquait; quand il se trouva, toute sa dépense

faite, insolvable envers son génie; quand il comprit que, n'ayant jamais pleuré que lui-même et ses rêves, toutes ses larmes cependant étaient versées; quand il découvrit avec effroi que nul ne revit en soi seul, et que, comme son cœur, ses bras même étaient vides, il ne songea plus qu'à user une vie dont l'emploi lui manquait.

Qu'elle dut être poignante sa peine quand, dans les dernières années de son silence, mourant lentement et comme volontairement, victime des amours inféconds auxquels il s'était sacrifié, — quand, par-dessus le fracas même d'une révolution, des bruits arrivèrent à ses oreilles qui lui révélèrent que ses aînés étaient restés plus jeunes que lui, et qu'un poëte pouvait avoir de grandes choses à dire qui ne fussent pas ses seules amours! Quel dut être plus cruel encore son étonnement lorsque, après celle de Lamartine, devenu pour une heure suprême chef d'État, la voix de Victor Hugo exilé vint lui prouver que pour qui a famille et patrie il reste d'autres deuils à chanter que ceux des songes évanouis!

Cependant croyez-vous qu'il raillât, lui l'artiste silencieux, les voix qui chantaient encore alors qu'il ne pouvait plus que se taire? Non. N'ayant plus à s'écouter lui-même, il prêtait plus volontiers l'oreille aux accents nouveaux. Les élèves n'ont pas tous l'équité du maître. Il peut être bon de redire quelques mots tombés çà et là de ses lèvres qui pourront faire échec à de juvéniles injustices. On lui apprenait un jour qu'un jeune écrivain semblait marcher avec succès à sa suite, *mais que ce n'était pas ça*. « Comment le nomme-t-on? demanda-t-il.

— Le Musset des familles.

— Ce ne serait pas une injure, dit lentement de Musset, si c'était mérité. »

Une autre fois on venait de jouer une pièce d'Augier. « Celui-ci, dit-il, n'a pas pris la mauvaise place, il est sur le terrain de Molière, et de force à y rester. »

Une autre fois encore, après *Charlotte Corday*, il descendait lentement l'escalier du Théâtre-Français avec un des anciens combattants de l'armée romantique de 1830 : « Ne laissons pas dire du mal de cela; il y a là dedans un quatrième acte qui pourrait bien être l'œuvre d'un maître. »

Et quand il fut arrivé au péristyle, avant de quitter son interlocuteur, confirmant son jugement par une des locutions qui lui étaient le plus familières : « Oui, ajouta-t-il, d'un maître *tout bonnement*. »

Il ne suffit pas d'admirer en artiste l'œuvre de Musset; c'est chose

facile à quiconque a le goût des choses accomplies : il faut la comprendre, et ce ne serait pas la comprendre que de n'y pas lire, avant tout, la cruelle, l'impitoyable leçon qu'elle renferme. Le chantre de *Rolla* fut le plus sombre de nous tous; que les jeunes gens en le lisant se le disent. Je ne souhaite ni sa vie ni sa mort à personne; nous l'avons tous et longtemps pleuré vivant, parce que déjà, pour nous et pour lui-même, il n'était plus.

Cette fin, prématurée pour les autres, fut lente à venir pour lui. Elle le délivrait trop tard peut-être, à son compte, du supplice le plus grand que l'homme puisse infliger à son génie : l'impuissance qui devance la mort.

Dieu garde ceux qui sont jeunes de la jeunesse qui tue, au lieu de conduire à la vie et de préparer la vraie moisson !

A Dieu ne plaise que sortis de la mêlée, que survivants encore à peu près valides de la guerre folle qui a précipité les générations de 1830 dans de brillants, mais, hélas ! trop souvent stériles combats, nous pensions à renier notre drapeau parce que, entraînés par nos élans irréfléchis, nous n'avons pu le planter au sommet du vrai temple ! Si nous avons été fous, notre cause était sainte. Nos défauts ne l'ont pas rapetissée : la question de l'amour reste entière. Ce n'est donc pas au dieu qu'il s'agit de faire ici son procès, mais à ceux qui, travestissant son culte, ont déserté son autel pour celui des idoles. Ce n'est pas à l'amour, c'est aux amants, c'est à nous-mêmes...

« Ah çà ! ah çà ! dit une voix, Raymond, mon cher grand Raymond, est-ce toi, toi notre courage, toi notre entrain, notre belle humeur, notre jeunesse à tous, est-ce bien toi qui viens de parler ainsi ? Je soupçonnais bien, à te voir si oublieux de toi-même, qu'elle recouvrait plus d'une égratignure, ta gaieté; mais c'est comme une blessure béante que tu viens de nous faire entrevoir là, il y a des profondeurs inattendues dans tes paroles; si ce n'est pas vingt ans de souffrance cachée et de résignation méconnue que ton discours trahit, qu'est-ce que c'est? Toi si aimable que tes amis t'aiment comme si chacun d'eux était seul à t'aimer, que les femmes te pardonnent de ne leur rien demander, qu'as-tu fait à l'amour ou que t'a-t-il fait pour que tu parles ainsi et pour et contre lui ?

— Ce que je lui ai fait? dit Raymond, je l'ai méconnu à l'âge où il eût fallu le connaître, et, comme tant d'autres, je l'ai cherché où il était impossible de le trouver.

Ce qu'il m'a fait? — Il ne s'est révélé à moi que quand je n'étais plus digne de l'approcher; j'ai vu trop tard sa vraie lumière. L'amour faux m'a gâté l'amour vrai; l'amour vrai m'a donné l'horreur de l'amour faux, qui seul pourtant me fût resté possible. Si ce n'est pas assez, que me souhaiterais-tu de pis?

— Bon! dit une autre voix, Raymond est un mort d'autrefois qui ne peut plus que faire semblant de vivre.

— Non, dit Max, Raymond vit et je ne sais rien de plus franc que sa vie. Seulement, si je ne me trompe pas, il ne vit plus de sa vie propre. C'est un marin à terre, réformé avant le temps, mais par lui-même. Ce n'est plus de lui qu'il s'agit, et il en a pris son parti.

— J'ai grand'peur que tu ne dises juste, mon vieux Max, répondit Raymond; mais, que veux-tu, tout le monde n'a pas eu comme toi la chance charmante et redoutable de trouver le bien et presque le parfait dans des conditions où d'ordinaire le mal seul se rencontre. J'ai découvert un jour que je m'étais rendu le bonheur impossible; j'ai quitté ce jour-là mon service pour celui des autres, et qui sait si je dois le regretter? Outre que ne plus penser à soi est un fier débarras, c'est encore quelque chose de ne pas se sentir absolument bon à rien. Les rôles d'utilité ont leur douceur secrète. Il est tel capitaine qui, après avoir perdu sa barque, peut faire un passable pilote sur celle du prochain. Quand on a échoué sur un écueil, c'est une fiche de sérieuse consolation que de s'y trouver à portée de crier gare aux imprudents qui s'en approchent.

— Dites donc, Raymond, dit le jeune Robert, c'est inquiétant ce que vous venez de nous dire. A votre sens, qu'est-ce que nous faisons donc quand nous aimons nos maîtresses?

— Quand vos maîtresses sont les vôtres, répondit Raymond, vous faites moins mal que si vous ne les aimiez pas. Vous feriez mieux si vous n'aviez pas de maîtresses à aimer.

— Pas de maîtresses à aimer! s'écria le petit Robert, qu'est-ce que nous aimerions donc alors?

— Dame! dit Raymond, quand vous aimeriez vos femmes comme j'espère que messieurs vos pères ont eu la bonne idée de le faire pour mesdames vos mères, est-ce que vous y verriez grand mal, mon garçon?

— Nos femmes!... nos propres femmes! ah! dit Raymond, vous garçon, vous vieux garçon, vous nous voudriez mariés! c'est d'un traître cela. L'amour et le mariage, vous n'y pensez pas, Raymond, — vous vieillissez...

— Du tout, dit Raymond, je rajeunis. Malheureusement le rajeunissement n'est qu'intérieur; quant au fond, c'est vous qui êtes très-vieux, bons jeunes gens; vos idées ont cent ans. »

Se redressant alors de toute la hauteur de sa grande taille, sa belle et expressive figure, qui tout à l'heure avait je ne sais quoi d'austère et de grave, s'anima du bienveillant et ferme sourire qui lui était familier. C'était le Raymond sauveteur, le Raymond aimé des jeunes gens aux heures de crise qui reparaissait, le vieux combattant de la vie offrant gratis une leçon d'escrime au combattant, novice encore, avant de le laisser s'engager sur le terrain.

« Mon enfant, dit Raymond à Robert, à votre sens, à vous autres, qu'est-ce donc que l'amour ?

— Autant que possible, dit Robert, c'est une très, très-jolie femme.

— Et puis après ?

— Après, dit Robert, c'est une jolie femme encore, blonde si la première a été brune.

— Et encore après ?

— C'est le plus de jolies femmes possible de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de tous les pays et de tous les caractères.

— Et après cet après-là ? dit Raymond.

— Ma foi, dit Robert, après c'est toujours la même chose, avec l'espoir qu'à force d'être toujours la même chose cela pourra devenir nouveau.

— Et enfin ? dit Raymond.

— Enfin, dit Robert, enfin, si vous y tenez beaucoup, cela pourrait bien être la fin, c'est-à-dire ce qu'il faut bien appeler de son vrai nom : la clôture.

— Allons, dit encore Raymond, un peu de courage ! Qu'est-ce que nous entendons par ce joli mot : *la clôture,* dans notre joli monde, mon cher Robert ?

— Je ne resterai pas en chemin pour si peu, répliqua Robert. La clôture, c'est la plus superbe dot possible pour boucher les trous que la vie de garçon laisse après elle; c'est une jeune personne convenable, c'est quelques enfants, en nombre limité, deux par exemple; c'est le cercle pour égayer le sérieux du mariage; c'est la vieillesse ensuite, avec quelques rayons de la vie de garçon par-ci par-là en souvenir du bon temps. Écoutez donc, Raymond, ce n'est jamais très-gai, les fins.

— Je ne vous l'ai pas fait dire, repartit Raymond, votre amour finit où il devrait commencer. Votre amour est garçon, mon pauvre Robert.

Il n'a ni femme ni enfant, il recule tant qu'il peut la famille, il oublie d'où il sort; il est embarrassé devant tout ce qui est légitime; il se cache de son père et de sa mère; la présence de ses sœurs le décontenance; toute femme qui ne peut pas devenir une maîtresse est en dehors du cercle étrange où il se meut, et les jeunes filles lui font peur dont la candeur virginale exigerait le respect; si bien que la femme cesse d'être une femme pour lui, qui seule serait digne qu'il lui donnât sa vie tout entière.

Que si par mégarde il en résulte quelque chose de votre amour, c'est un bâtard, lequel une fois au monde fait ce qu'il peut et peut-être ce qu'il doit : des procès à son origine.

Bref, à votre compte, mon grand garçon, l'amour est soit un jeune drôle, soit un vieux roué, à qui le mal seul est permis, qui ne peut vivre en bon lieu, qu'il est charmant d'introduire chez les autres, mais que pour rien au monde on ne voudrait voir entrer chez soi, et qu'il faudrait tuer comme un chien s'il osait mettre le pied sur le seuil de la maison paternelle. Pardieu! c'est un bien aimable garçon, votre amour! Ah! je le connais, il est le produit de cette littérature de célibataire qui n'écrit que pour ou contre ses maîtresses; qui, ne connaissant qu'elle, ne parle que d'elle-même, qui croit intéresser l'univers en lui racontant tous les matins ce qu'elle fait dans les rues, sur les boulevards ou autres lieux publics où elle est reçue; qui se croit dans le monde au café ou au restaurant; qui révèle avec autant d'importance les prétendus secrets des coulisses des petits théâtres et des cabinets particuliers, que s'il s'agissait des mystères d'Isis et d'Éleusis, essayant de vous émoustiller, mes pauvres innocents, en attendant qu'elle vous écœure, et qui finira par faire penser à l'Europe qu'en France la noble profession des lettres en est arrivée à ce point que les écrivains y seraient une race à part, produit de je ne sais quelles créations spontanées, et tombée d'une lune quelconque, où l'on n'a ni père, ni mère, ni femme, ni enfants. J'enrage quand je vois que les trois quarts de nos livres sont impossibles à laisser sur la table des honnêtes femmes, et qu'elles ne peuvent plus lire que ce qui leur est traduit de l'anglais. Est-ce que cela ne devrait pas être une leçon pour ceux qui ont l'honneur de tenir une plume, que cette acclimatation subite de livres étrangers parmi nous? Le premier roman d'amour d'un Anglais est l'histoire voilée de son mariage. Ils écrivent pour leurs femmes, carrément, les Anglais, non pour les filles, et ils n'en sont pas plus bêtes pour cela, je suppose; l'œuvre de Dickens est là pour le prouver. Mais

quand c'est le notaire seul et non l'amour qui noue l'intrigue, le mariage n'est plus que le plus vilain des romans, un roman d'affaires, c'est-à-dire quelque chose qui contient des procès et mène droit aux tribunaux.

— A votre compte, dit Robert, il faudrait se marier avant d'être né...

— Avant d'être né... né à la sottise, au vice : pourquoi pas ? Avec cela qu'il est beau le stage que vous faites faire à vos cœurs ! Que diriez-vous de magistrats qui, pour faire l'apprentissage de la justice, se feraient escrocs et filous, qui, pour mieux connaître la loi, commenceraient par la violer ? Ce que vous en diriez, dites-le de vous-mêmes et de l'usage que vous faites de votre vie de garçon, car c'est tout un.

Toutefois, décidons-nous; lequel choisiriez-vous, s'il s'agissait de marier votre sœur : d'un jeune ou vieux gandin, experts l'un et l'autre dans l'art de vivre, amoureusement parlant, aux dépens d'autrui, sur le commun, comme on dit, de forcer portes et serrures et de soudoyer les femmes de chambre pour n'avoir à escalader ni murs ni balcons; ou d'un vaillant garçon cherchant du cœur plutôt que des yeux à quelle jeune fille assez pure il pourra confier l'honneur de son nom, l'éducation de ses enfants et le bonheur de sa vie ?

On s'est moqué des pièces où l'amour finissait par un mariage; par quoi donc pourrait-il mieux ou moins mal finir, je vous prie, s'il est vraiment l'amour, et par quoi finit-il, s'il vous plaît, quand ce n'est pas par un mariage ?

Sans parler du coup de poignard démodé d'Antony, trop viril pour nos mœurs, faut-il vous mettre sous les yeux la fin misérable, la fin honteuse et plate, la vieillesse piteuse de tous les amours qui n'ont pas pour résultat l'union solide de deux êtres résolus à constituer la maison, c'est-à-dire à mener l'amour à son but, et dont les plus grands exploits, quand ils ne sont pas stériles, consistent à mettre sur le pavé des enfants à qui la loi refuse le droit de chercher leurs pères ?

Exceptez, je le veux, car il faut être juste, exceptez dans la proportion de un sur mille ces rares amours de vrais anges égarés, non déchus, auxquels une vie manquée par la faute de quelque misérable mari, comme dans l'affaire de Max, auxquels des conditions spéciales et des vertus hors ligne méritent les respects attristés des braves gens, et obtiennent de la sympathie publique elle-même un bill d'immunité contre la loi; n'ai-je pas cent fois raison ? et n'est-ce pas le cas de dire que ces difficiles exceptions ne font que confirmer la règle ?

— Encore faut-il, dit Robert, pour se mettre en ménage, avoir les

grâces de l'état. Qu'est-ce qu'un homme sait de la vie, s'il ne l'a pas pratiquée ?...

— Rien du tout, heureusement ! dit Raymond, rien de ce qui peut la pervertir, mais tout de ce qui peut la rendre digne d'y marcher d'un pied ferme.

Il sent mieux au début, pour peu qu'il ait le cœur bien placé, que rien n'est plus sérieux que le choix du chemin ; il a une secrète terreur du mal et le désir enthousiaste du bien ; il n'est pas refroidi par les calculs de la prétendue sagesse mondaine ; il ignore que l'égoïsme pourra lui être prêché un jour comme une vertu ; il a du vent dans la poitrine, de l'air pur et chaud dans les poumons ; l'idée de la lutte sourit à sa jeune vaillance ; quelque chose lui crie qu'il faut être deux dans la vie, que c'est l'heure ou jamais de chercher ce compagnon, ce témoin devant lequel on sent qu'on ne voudra jamais rougir, ce second qui puisse répondre un jour devant tous que si la bataille a été rude et ses chances diverses, tout s'est bien passé.

Il est digne, enfin, d'être à la fois amant, mari et père.

Non ! elle n'est pas de trop aux côtés de l'homme jeune et fort, la femme courageuse et émue qui peut dire, au matin du combat, au père de ses enfants, comme autrefois les filles de Rome à leurs frères et à leurs époux : « Dût-on te rapporter mort, va tout droit ! » Est-ce qu'elle ne vaut pas, cette honnête femme-là, monsieur Robert, la demoiselle qui toujours nous plante là à la veille de l'assaut ? — Celle qu'après un combat malheureux vous retrouverez au nid, pâle mais ferme, pour panser vos blessures, est-ce qu'elle ne vaut pas la drôlesse éhontée qui au premier revers passera au vainqueur ? — Celle enfin, qui, toute à vous, le jour de la victoire arrivé, peut vous dire : « Tu t'es bien battu, j'apprendrai à nos enfants à être fiers de toi ! Si tu avais succombé, je leur aurais montré à en être dignes ! » Est-ce qu'elle n'est pas de cent mille pieds au-dessus de l'oiseau de proie qui dans le premier cas vous crie tout d'abord : « Où est le butin ? » et dans le second crie aux autres : « Vous m'enlevez ses dépouilles ? » — Tenez, vos amours en garni, au mois, à la semaine, au jour et à l'heure, vos amours à la course, vos amours en participation, en commandite, au cachet, cela nous dégoûte à la fin ; les folies de nos passions romantiques valaient mieux.

— Mais, dit Robert, mais, Raymond, pour mettre toute une famille dans ses meubles, pour constituer le nid dont vous parlez, il faut un peu et même beaucoup de monnaie, j'imagine.

— Je vous attendais là, reprit Raymond. La question d'argent, la question de la dot avant toute autre, n'est-ce pas ?

— Pourquoi non ? dit Robert, est-ce que c'est déjà si honnête d'associer une femme à sa vie quand on n'a pas de quoi lui acheter des robes de cinq cents francs, des bracelets de mille écus et des montagnes de colifichets qui n'ont plus de prix ?

— Est-ce que c'est honnête, dit Raymond, de faire payer tout cela par sa femme et de croire qu'on le lui donne parce que le notaire y a passé? Est-ce que c'est honnête d'exiger cinq cent mille francs d'une jeune fille pour lui apporter en retour des restes dont ne veulent plus mesdemoiselles ci et ça, des demoiselles dont leur portier ne voudrait pas pour arrière-cousines ?

Écoutez-moi, la question de l'âge, la question de la dot, c'est un des crimes des temps modernes, c'est le crime du père qui la donne, de la fille qui la transmet, pour être plus sûre sans doute qu'elle n'est pas aimée pour elle-même, et qu'à la différence de celles qui se vendaient à l'homme qu'elle va épouser, elle ne se vend pas, puisqu'elle achète; mais c'est plus que le crime, c'est la honte du jeune homme, de l'homme fort qui la recherche, ou plutôt c'est la honte de l'état social, qui de l'union des êtres a fait affaire de sacs d'écus.

Pendant combien de temps encore nous laisserons-nous dire, soit en politique, soit en morale, que l'étranger peut ce que nous, Français, nous ne pourrions pas?

Sommes-nous incapables de ce que font les Anglais, de ce que font les Américains, voire les Allemands, de ce que faisaient, pardieu! nos bons aïeux, qui se mariaient et sans le sou, mais non sans cœur, dès qu'ils le pouvaient ?

La dot, la vie de votre femme, si elle n'est pas dans votre cerveau, au bout de vos bras à vingt-cinq ans, si vous prétendez qu'on vous l'apporte toute faite et par un autre, si vous ne sentez pas qu'il est de votre honneur et de votre bonheur de l'édifier miette à miette, grain à grain, sou à sou par vos mains, vous n'êtes bons qu'à la dissiper, c'est moi qui vous le dis, ou à la serrer dans un sac comme pourrait le faire tout prodigue se croyant corrigé parce qu'il est devenu enfin avare, mais avare de ce qu'il n'a pas gagné.

Ah! vous avez peur d'avoir à piocher pour nourrir votre femme légitime, mes petits messieurs! Qui est-ce qui nourrit donc vos maîtresses, car il ne manquerait plus que vous les fissiez nourrir par d'autres? Or,

cela mange, des maîtresses! Cela a de fières dents, des dents d'acier. Les dents des honnêtes femmes mettent plus de temps à grignoter jour à jour la moitié d'un honnête petit revenu que les leurs à mettre en pièces, à avaler un capital. Comptez, Robert, ce qu'ils ont coûté à la plupart de vos bons petits amis, leurs amours qui n'en sont pas, sans omettre, au total, leur temps, leur cœur, leur bon goût et leur bon sens, sans compter leur santé, très-souvent perdus. Est-ce qu'avec tout ça vous et eux n'auriez pas pu mettre sur pied une gentille maison bien à vous, une jolie brave femme, enfin, et quelques marmots pas à d'autres?

Mais les bêtes sont moins bêtes que nous, mais les animaux à quatre et à deux pattes sont plus sensés. Est-ce que le pierrot demande à sa jeune femelle une dot avant de l'épouser? Brin à brin, paille à paille, le petit mari et la petite femme construisent leur nid d'un commun et touchant effort, et, le nid fait, il se trouve toujours et à point tapissé, capitonné de bon et fin duvet, quand la couvée vient à éclore. L'exemple du pierrot est une leçon à l'usage de tous les hommes, monsieur Robert; le notaire qui la donne à tout ce qui respire, cette leçon, c'est le bon Dieu. Cet humble bonheur des pierrots construit à frais communs par le mari et par la femme ne vous a-t-il jamais fait venir l'eau à la bouche, mon enfant? Il y a des pierrots à Paris; les ouvriers qui font comme eux les ont regardés faire, faites comme les ouvriers, mon jeune monsieur. Quant à moi, trop vieux Parisien, j'oserai le dire, je n'ai jamais pu voir deux oiseaux préparer leur chambre nuptiale sans avoir envie de leur ôter, et bien bas, mon chapeau; et quand, repassant devant la maison construite, je voyais le mâle, remplissant sans vergogne ni fierté tous les devoirs que lui imposait ce beau titre de *mâle,* apporter une mouche à son amie, à la jeune mère dont la tête mignonne dépassait le bord du nid, je me suis surpris plus d'une fois, l'âme émue, à lui dire : Chère petite bête, pourquoi sommes-nous de trop grandes bêtes pour vouloir t'imiter?

— Des enfants, dit Robert, des marmots. De près, c'est à faire peur, Raymond, si, vu de bien loin, et peint comme vous venez de le peindre, le tableau est à faire envie.

— Ne vous faites donc pas pire que vous n'êtes, mon grand enfant, dit Raymond. Remontez aux premières années de votre vie. Voyons : c'est hier, c'est tout près de vous, tant tout le reste tient peu de vraie place, j'en suis sûr, dans votre souvenir! Rappelez-vous comme vous étiez bien assis sur les genoux de votre mère et quelle bonne place

c'était ; rappelez-vous sa tête charmante penchée sur vous et son tendre sourire quand vos petits bras cherchaient à se nouer autour de son cou. Rappelez-vous votre père, mon si cher, mon si bon ami, un meilleur Robert que vous, mon pauvre garçon ; revoyez-le des yeux, des yeux de votre âme, puisqu'il ne vous sera plus donné de le revoir autrement ; revoyez-le rentrant d'un pas pressé, presque inquiet, après le travail du jour accompli, si sûr qu'il fût de vous trouver dans le nid bien chaud où il vous avait laissé. Rappelez-vous vos cris de joie à sa rentrée, la chère maman heureuse d'être pour un instant oubliée. Vos bras, vos jambes, votre cœur palpitant, comme tout cela courait vers ce père tant attendu qui rentrait enfin ! Ne vous souvient-il pas de ce front grave si subitement rasséréné sous les mille baisers du retour, du repos déjà trouvé pour son esprit dans vos caresses turbulentes avant même qu'il fût assis, et de votre si jolie mère attendant son retour que vous lui voliez, petit Robert, l'attendant heureuse et patiente parce qu'elle sentait bien que sur les fraîches joues de son impétueux marmot c'était elle encore que son mari déjà embrassait ? Ingrat, ce dont je me souviens, l'aurais-tu oublié ?

— Taisez-vous, Raymond, taisez-vous, s'écria Robert en portant la main à ses yeux. Il y a quinze jours que je n'ai écrit à ma mère, et j'ai là quatre lettres d'elle, des lettres angéliques, à répondre, — à côté d'autres qui sentent le musc et le baccarat, auxquelles j'ai répondu. — Si vous ajoutez un mot, je suis perdu, je vais écrire à ma mère que je suis prêt et lui demander la main de... de Julie !

— Perdu, non, mais sauvé, mon enfant, » reprit Raymond.

Prenant alors les deux mains de Robert et plongeant dans ses yeux son bon grand regard tout chargé d'effluves affectueuses : « Ta mère n'attend, elle ne désire au monde que ton « oui. » Quant à Julie, elle est depuis longtemps déjà la fille de ta mère dans son cœur — et dans le tien, j'en suis sûr. Cherche au fond, débarrasse l'entrée : c'est elle, et elle seule, que tu y trouveras.

— Ah ! vous savez tout, dit Robert en rougissant ; vous pouviez m'écraser d'un mot tout à l'heure.

— Pourquoi aurais-je été le meilleur ami de ton père, reprit Raymond, si ce n'eût été pour demeurer le plus fidèle et le plus respectueux ami de sa maison, si ce n'est pour remplacer auprès de toi, le jour venu, celui qui n'était plus ?

— Celui qui n'est plus, dit Robert, j'ai cru l'entendre pendant que

vous parliez. Vous avez remué bien des choses qui dormaient en moi, et son cher et vénéré souvenir par-dessus tout, Raymond. Je résistais en vain, j'étais avec vous, avec lui, contre moi-même dans ce dialogue où je représentais la sottise.

— La sottise passagère de ton temps, non la tienne propre, Dieu merci ! reprit Raymond. Si je l'ai prise à partie tout à l'heure, la folie moderne, c'est que la leçon particulière ne vaut jamais la leçon générale, mais je n'ai pensé qu'à toi, mon cher, mon grand enfant. Nos amis me le pardonneront. — Entre nous, je ne t'ai amené ici que dans l'espoir que l'heure sonnerait où tu pourrais m'entendre. J'ai été servi à souhait; il ne s'est pas dit un mot par nous tous depuis quelques jours dont tu n'aies pu faire profit. Si tu es convaincu que comme tant d'autres tu étais dans le faux, dis-le sans mauvaise honte, dis-le tout haut. Il n'y a autour de toi que d'honnêtes gens pour recevoir cet aveu, tu dois le comprendre depuis que tu nous écoutes : fais-le donc, ne rougis pas d'être meilleur que tu ne te montres, n'imite pas ces sots qui serrent leurs qualités dans des cachettes et ne donnent de l'air qu'à leurs sottises; tout le monde t'applaudira. Quant à moi, je n'aurai pas perdu ma journée et je serai aussi fier que si j'avais prêché à Notre-Dame.

— Et tu n'aurais fichtre pas tort... s'écria Max.

— Mon bon, mon cher Raymond ! dit Robert en se jetant au cou de celui-ci. Comme ma mère va être contente !... Et Julie !... — Ah ! comme j'ai mal vécu !!! »

Fouillant alors dans sa poche par un geste rapide :

« Je veux pourtant que vous sachiez, s'écria-t-il, à quoi, pour la plupart, nous perdons notre vie. Pour ma punition, lisez ceci, Raymond ; c'est ce qu'on appelle une lettre d'amour, au cercle.

— Tout haut ? dit Raymond, interrogeant Robert du regard.

— Tout haut, dit Robert ; l'auteur adore la publicité. »

Raymond lut :

« Mon petit Roberichon,

« Quelle épreuve que la vie ! Tout y est déveine pour moi depuis ta fuite de Bade, et j'aurais aussi bien fait de te suivre, fût-ce à pied, jusqu'à Dresde, malgré ce grand tigre de Raymond.

« Il est joli le métier qu'il fait, ton monsieur Raymond, ton soi-disant tuteur, de séparer les cœurs et les bourses ! et cela lui convient bien, à

cet ancien farceur de première classe, de se faire le cornac de nos écureuils. Il peut compter que je lui ferai une jolie réputation à mon retour à Paris, par exemple. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai tout perdu, jusqu'à ma montre et ses breloques, chez Benazet. Mes bracelets, mes broches, tout a fondu, et je serais sans robe, si l'on prêtait sur robe dans ces vertes campagnes. Ce n'est pas tout. Hier soir, Moska la Russe a eu l'infernale idée de nous donner à souper et à jouer dans son bête de chalet, et, n'ayant plus rien, j'ai perdu dix mille francs sur parole contre sir Williams. Vrai, la roulette est plus morale que ces petits jeux entre amis, où, sur l'honneur, on peut perdre ce qu'on n'a pas. Il serait superflu de te dire, mon petit, que les dettes de jeu sont sacrées, et qu'une femme serait fichue dans notre monde si elle n'était pas un honnête homme. Ce gros sans cœur de Williams ne s'est pas gêné pour me signifier qu'il se considérait comme ayant prise de corps contre moi. Il m'a expliqué la suspension de l'*habeas corpus*, d'une façon saisissante. — A son compte, c'est dix mille francs qui me manquent même pour être une honnête femme. Si tu comprends, tu es un grand homme; sinon, adieu, mademoiselle Minette sera obligée de passer la Manche avant de repasser le Rhin. — Cela ne m'irait guère pourtant d'avoir à signer : « Milady. » — Je ne peux pas souffrir les Anglais depuis Waterloo.

« MINETTE. »

« La sorcière ! dit Raymond. Jeune, elle ruinait les vieux; vieille, elle ruine les jeunes ! »

Et s'adressant à Robert :

« Dix mille francs, c'est sérieux ! Que de bien on pourrait faire avec cette somme mieux employée ! Nous arrangerons cela cependant. C'est à sir Williams que tu enverras ton bon sur mon banquier. Si tu dois quelque chose à quelqu'un, c'est, garde-toi d'en douter, à lui, dès à présent. Mais qui diable aurait jamais pensé, mes pauvres grands enfants, que cela deviendrait une sorte de manière d'être honnête homme, pour vous autres, que de pouvoir prendre de pareilles créatures pour des femmes ?

— J'en sais de plus bêtes que moi encore, dit Robert d'un ton moitié burlesque, moitié piteux ; ils les prennent pour des anges. Le pauvre Charles de C... est sur le point d'épouser Mlle X...

— Tonnerre et sang ! s'écria Raymond, c'est impossible, car ce n'est pas que sot, c'est ignoble. Il n'a donc personne autour de lui qui l'aime

assez pour lui brûler la cervelle, ce petit-là ? La grande X... est millionnaire, et c'est, avec la femme, l'argent de tout le monde qu'il épouserait, le malheureux ! Si ton monsieur Charles fait cela, c'est un homme à la mer.

— On m'écrit de Paris qu'il pourrait bien être rayé du cercle, répondit Robert, rien que pour l'avoir laissé dire.

— Je veux qu'un loup me croque, dit Max, si je sais à quoi peuvent servir vos cercles de trop jeunes gens quand ils ne nuisent pas. Qu'est-ce qu'on y forme ? Des chevaliers Bayard de l'écarté, des Jean Bart du baccarat, toujours prêts à se faire sauter pour l'honneur de la dame de carreau ! Mais, mille noms d'une bombe ! quand on a la rage de sauter, on peut sauter plus glorieusement. C'est-à-dire que nos estaminets du quartier latin étaient des écoles du paradis à côté de vos cercles; les fils de famille ne s'y ruinaient pas du moins en jouant au domino ou au billard; le double-six ou le carambolage étaient de petits saints dans leurs niches à côté de vos tailles enragées.

— Robert, Robert, dit Raymond, il n'était que temps de nous retirer de tout ça, mon garçon. Tu as été jeune de la mauvaise façon, à la mode de ton temps; il te reste à l'être de la bonne. N'oublie pas qu'en te mariant tu prends charge d'âme, qu'un mari qui ne vaut rien peut faire d'une bonne femme une mauvaise, et qu'il demeure responsable, même avant elle, des fautes de sa vie. Ceci bien pesé, bien fixé dans ta conscience, ne perds pas une minute. Fais tout par le télégraphe : sois père demain et grand-père après-demain, si c'est possible. Il n'y a rien de plus pressé. En vous mariant tous *in extremis*, la veille de votre mort ou à peu près, vous allez contre l'esprit de l'institution, vous ne pouvez voir ni vos enfants ni vos petits-enfants, et vous mettez en danger de se perdre la meilleure chose qui soit au monde, la bonne et utile race des bons vieux grands-pères encore jeunes qui conservent le lien et l'autorité de la saine tradition à la famille. Préparez-vous, jeunes gens, cette joie suprême de pouvoir un jour apprendre l'équitation aux enfants de vos enfants à cheval sur l'extrémité de vos bottes; apprêtez-vous à être grands-pères, puisqu'il n'a pas été donné à l'homme imparfait de pouvoir connaître cette gloire meilleure encore de pouvoir être grand'mère... Être grand-père, être grand'mère surtout, dire que c'était ma vocation et que par ma faute, moi qui prêche, Robert, je ne serai jamais ni l'un ni l'autre ! »

P.-J. STAHL.

PIEUX FRAGMENT

DU JOURNAL D'UNE PARISIENNE

J'ai, je peux le dire, de l'humilité chrétienne, non pas niaise et aveugle, entendons-nous, mais raisonnable et éclairée. Je n'embrasse pas les paillassons crottés comme Emma pendant la semaine sainte, cela est certain, et j'avoue hautement que j'ai quitté un de mes directeurs, parce qu'il s'échappait de son confessionnal des miasmes intolérables; c'était une odeur impossible à définir, mais écœurante à l'excès, une odeur... Oh! je l'ai quitté, et cependant pour la pureté des sentiments, l'expérience du cœur, c'était un directeur excellent. Je me souviens que maman me dit (j'étais jeune fille alors):

« Mais, ma chère amie, c'est un enfantillage! Qu'est-ce qu'il sent donc, ce bon abbé? »

Que voulez-vous répondre à cela?

« Te souviens-tu, dis-je à maman, de ce jour où nous sommes montées en omnibus? Eh bien, le bon abbé*** (n'allez pas croire que je vais dire son nom) sent l'omnibus; mais il y a une nuance... en plus. »

Maman se fâcha tout rouge, et voulut m'obliger à conserver mon directeur; mais je déclarai tout net que je préférais embrasser le protestantisme, et, je me connais, je l'aurais embrassé.

C'eût été un coup de tête impie que je me serais reproché toute ma vie, car je ne crois pas qu'on puisse trouver le bonheur dans le protestantisme; mais aussi pourquoi m'obliger à des choses qui répugnent à la sensibilité de ma nature? Et puis, en quoi pouvait-il être agréable à Dieu que je respirasse ces miasmes? Je suis un peu vive, je l'avoue... quand on ne m'y contraint pas; mais, pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, je vous jure que j'ai une grande humilité. Quand maman était dame de charité, qu'il fallait porter des bons de pain et des consolations au sixième étage, mettre au net les rapports, consulter M. le curé, parler affaires, discuter, parfois se laisser embrasser les mains par tous ces malheureux dont nous étions la providence, supporter tous les jours la vue de la misère, etc... oui, je peux le dire : j'ai fait preuve de dévouement et d'humilité chrétienne quand maman

était dame de charité. Tous mes pauvres m'adoraient, je les considérais comme mes enfants; j'étais ferme, mais pleine de bonté pour eux, et lorsque j'ai cessé de les visiter, j'en connais qui ont pleuré; je le dis parce que je l'ai vu. Malheureusement maman avait donné sa démission officielle en plein conseil, et ne pouvait vraiment pas revenir. Elle avait d'ailleurs des ennemis dans le conseil d'administration, sans quoi elle eût été nommée présidente, lors de la démission de Mme de V... qui était faite pour être présidente comme le grand Turc. Ah! si j'avais tenu la sonnette à cette époque-là! Mais voilà la chose : la belle-sœur de Mme V..., qui était trésorière de l'œuvre de Saint-Valentin, en voulait énormément à maman, à cause d'une femme de chambre qui nous avait été donnée par ce bon abbé Gilon, — depuis évêque. Or, cette femme de chambre avait la malheureuse habitude de se griser comme un joueur de clarinette. Il s'ensuivit que le cocher de Mme de V..., qui voulait épouser cette fille...

... Mais je bavarde et peut-être tous ces détails ne vous intéressent-ils pas. Je voulais tout simplement dire que Mme de V... et maman étaient à couteau tiré, de sorte qu'il n'y eut plus moyen de revenir sur la démission, et je me souviens très-bien que maman me dit, en sortant de cette séance qui avait été si chaude:

« Ma fille, je ne rentrerai dans cette enceinte que pour monter au bureau. »

Elle a tenu parole. Oh! j'aurais fait comme elle; nous avons le même caractère, nous sommes de fer quand il s'agit de dignité.

GUSTAVE DROZ.



LES ANIMAUX DE PARIS

« D'où viens-tu boitant, pauvre cheval gris pommelé ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— Qu'est-ce que tu me diras de Paris ?

— Ah ! je le connais bien ; j'y étais cheval d'omnibus, et je courais du matin au soir le long des boulevards. Une belle ville ! mais n'y va pas, si tu m'en crois : on y a trop de mal. Du monde qui court sans jamais s'arrêter, des voitures les unes sur les autres, de la boue à volonté, et des coups de fouet plus qu'on n'en veut : voilà Paris. C'est un enfer. »

« D'où viens-tu roucoulant, beau pigeon ramier ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— Tu as eu bien du mal à Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? Je connais Paris mieux que personne, je suis un pigeon des Tuileries. C'est bien l'endroit le plus tranquille et le plus ravissant qu'on puisse voir. On y a l'ombre et la liberté ; des grands bois sans éperviers, ni chasseurs, et sans dénicheurs de nids. De jolis enfants qui dansent et qui rient, des dames qui se promènent avec des robes plus belles que l'arc-en-ciel, des messieurs bien polis qui s'en vont le soir pour vous laisser dormir toute votre nuit : voilà Paris. C'est un paradis. »

« D'où viens-tu bêlant, bon mouton blanc ?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— On est bien heureux à Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? J'en suis encore tout tremblant, moi, pauvre mouton du Berry, qui me réjouissais tant de voir Paris. Figure-toi des hommes en veste rouge, avec de grands couteaux reluisants, et les bras tachés de sang jusqu'au coude ; des chiens énormes dont la vue seule te ferait frémir ; et de vilains crochets de fer où les animaux tués sont suspendus la tête en bas. On allait bien sûr me couper la gorge ;

mais j'ai pu me sauver. Je te dis adieu : ils courent peut-être après moi. »

« D'où viens-tu gambadant, jolie levrette café au lait?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— Tu as eu bien peur à Paris?

— Qu'est-ce que tu dis là? Je sais Paris sur le bout du doigt : je suis une levrette de la Chaussée-d'Antin. De quoi, bon Dieu, faudrait-il avoir peur? On y vit sur des coussins de soie et de velours. On y est caressé toute la journée par des petites mains blanches qui sont douces comme du satin. Si l'on sort, c'est en voiture, et les voitures de Paris valent les fauteuils les plus moelleux. Si l'on met pied à terre, c'est pour suivre de belles allées sablées. Toujours à manger! Jamais rien à faire! Qui peut donc se plaindre de Paris? Je te dis adieu : ma chère maîtresse est peut-être inquiète de moi. »

« D'où viens-tu faisant ron, ron, gros chat fourré?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— On ne fait rien à Paris?

— Qu'est-ce que tu dis là? Je puis te renseigner comme pas un; je suis le chat d'un éditeur chez qui l'on voit tout Paris. Tu peux m'en croire, on y a de quoi faire, et si les bras se reposent, la tête travaille joliment. Mais quel plaisir de pouvoir se frotter tous les jours à des gens d'esprit, à des écrivains, à des artistes dont le nom est connu partout! Tout ce monde-là me caresse : c'est qu'aussi je suis beau, et dans ce pays-là on rend hommage à tout ce qui est beau. »

« D'où viens-tu grignotant, petite souris grise?

— Je viens de Paris, mon petit ami.

— On aime bien ce qui est beau à Paris?

— Qu'est-ce que tu dis là? Je suis du cœur de Paris, moi qui te parle; je suis une souris de la rue des Lombards. Vraiment, on y a bien autre chose à faire, et c'est une belle viande creuse que le beau! On y travaille tout le jour dans des magasins qui n'ont jamais eu envie d'être beaux; mais aussi l'on s'y arrondit. Je m'en vais à la campagne : me

voilà grasse pour le reste de mes jours maintenant. Je n'étais pas encore sortie de mon trou, et je viens de traverser Paris pour la première fois. Ah ! que c'est grand, mon cher enfant ! Il y aurait de quoi trotter toute sa vie, si l'on voulait tout voir. »

« D'où viens-tu planant, hirondelle aux ailes bleues ?

— Je viens de passer sur Paris, mon petit ami.

— C'est bien grand, Paris ?

— Qu'est-ce que tu dis là ? On voit bien d'en haut qu'il tient plus de place que les autres villes ; mais qu'est-ce que cela pour une hirondelle ? Il m'a fallu trois minutes pour laisser derrière moi cet amas d'hommes et de pierres. J'ai vu les Alpes ; j'ai vu la mer : voilà qui est grand ! De toutes ces maisons il n'en est pas une dont je voudrais pour bâtir mon nid, et je sais au village un petit toit rouge sous lequel on m'attend. Les moucherons dansent tout autour, et la ménagère se réjouit en me voyant arriver. Reste où tu es, mon enfant, et ne t'inquiète plus de Paris. Il ne vaut pas l'air qui nous vient droit du ciel. »

JEAN MACÉ.





LA CRÉATION RÉFORMÉE PAR L'HOMME

Métis divers de ruminants et d'insectes, d'oiseaux et de solipèdes, qui prouvent à quel point était fausse la vieille hypothèse de l'unité des races, et montrent aussi tout ce qu'on doit attendre d'ingénieux et de joli du génie humain, dirigé uniquement par la grande méthode expérimentale.



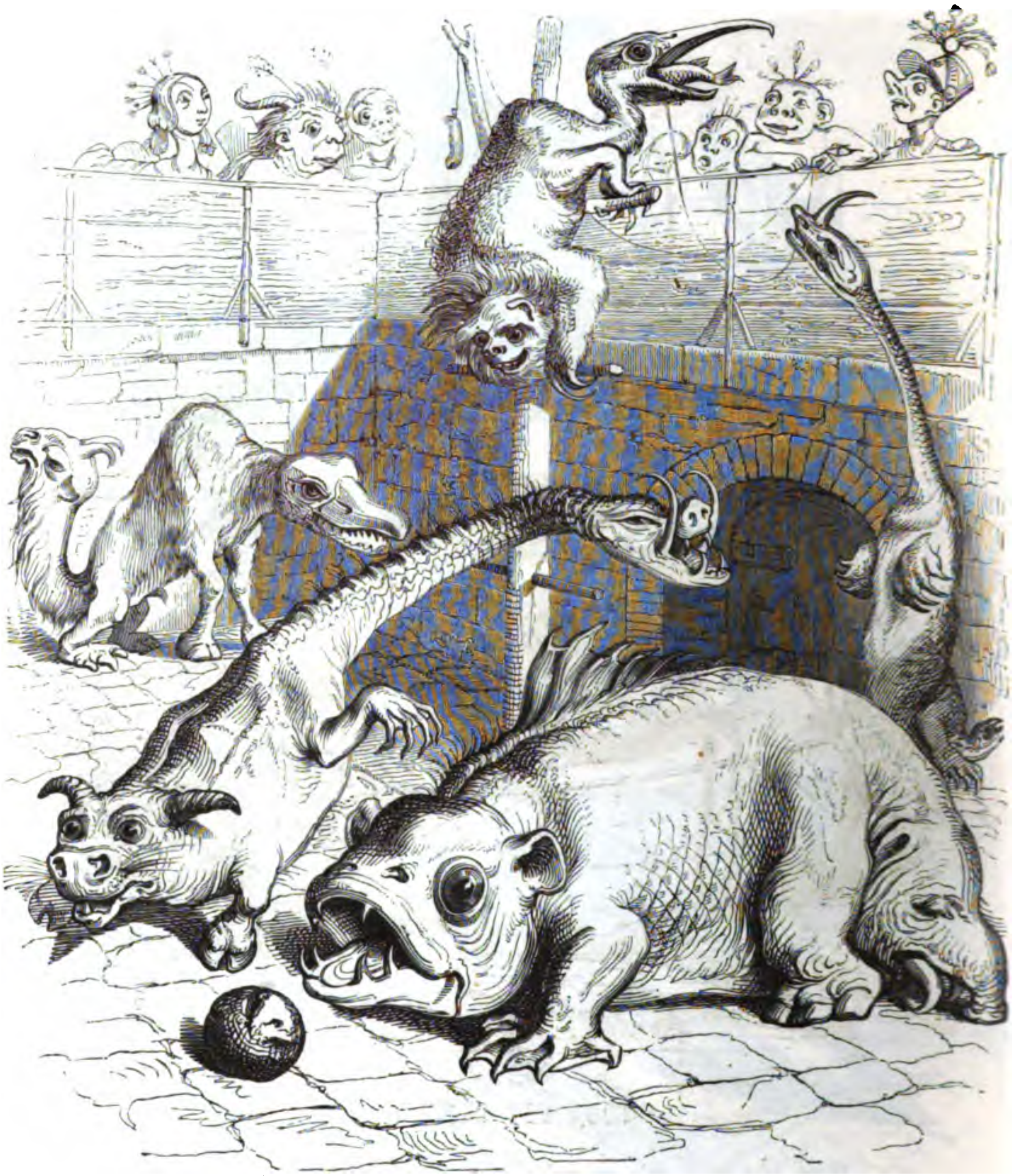
QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE

Rapaces et grimpeurs variés Parmi les spectateurs arrêtés devant les perchoirs des nouveaux volatiles, on en remarque un grand nombre qui pourraient aussi bien figurer dessus.



TOUT EST DANS TOUT

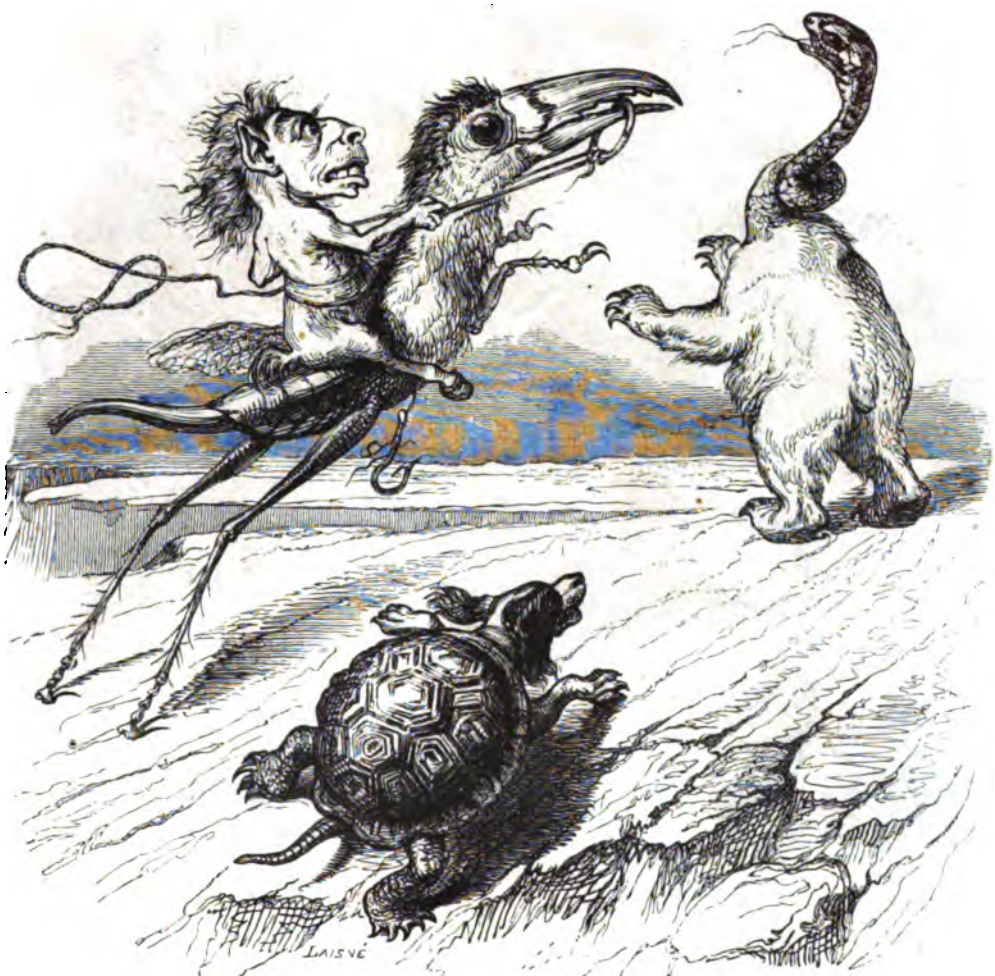
Il est évident, d'après ces spécimens, que ce n'est que par hasard que les insectes s'étaient si longtemps accordé le luxe d'avoir six pattes, et qu'après les avoir amenés, par des croisements artistement combinés, à l'état de quadrupèdes, on pourra plus facilement encore les élever au rang des bipèdes.



LES HÉRITIERS DE MARTIN

Les animaux doubles, dénommés aussi à plus juste titre caudicéphales, sont, de la part du public intelligent, l'objet d'une attention toute particulière. Ceci, en effet, pourrait bien être le dernier mot du progrès zoologique.





UN STEEPLE-CHASE ACCIDENTÉ

La science monstrologique ne se borne pas à des produits curieux et de pur agrément, elle a surtout en vue l'avancement des diverses industries pratiques, notamment de l'équitation et du sport, dont l'influence a été si heureuse pour le progrès des mœurs et de la civilisation.



UN BAL INSIDIEUX

Partant de ce fait bien connu que le bal rapproche les distances et égalise les caractères, les savants ont eu la charmante idée de l'employer pour induire à de premières familiarités les animaux de races différentes. Toutefois il est bon, pour plus de sûreté, de les affubler au préalable de têtes qui leur soient aussi peu naturelles que possible.



APRÈS LE BAL MASQUÉ

L'affaire est bien engagée, la séduction marche grand train, la science n'a plus qu'à attendre l'heureux dénouement de son habile subterfuge.



PRISE DE CORPS PRÉLIMINAIRE

La boxe fera également merveille pour opérer des rapprochements qu'on aurait jugés impossibles. C'est en se pochant les yeux et s'enfonçant réciproquement quelques côtes qu'on apprend à s'estimer, et de l'estime à la tendre affection il n'y a qu'un pas. Procédé infaillible surtout à l'égard des animaux de provenance anglaise.



UNE MÉNAGERIE AMBULANTE.

Spécimen destiné à faire pressentir que les affinités animales s'étendent jusqu'à l'homme inclusivement, et que les bêtes n'y gagnent pas toujours.



FÊTE DÉMONSTRATIVE.

D'où il appert que toutes les bêtes peuvent jouer l'homme au naturel, et réciproquement.



Les plantes ne restent pas en dehors du grand progrès scientifico-animique : pour peu qu'on y prête attention, on se convaincra qu'elles pensent, agissent, posent, grimacent, grognent, reniflent maintenant comme des personnes véritables . . .



UN DRAME POTAGER.

Qu'il en est même qui donnent de cette vitalité multiple les preuves les plus frappantes . . .



DORTOIR ACCIDENTÉ.

Que leur sommeil, au lieu de les tenir inertes, les fait tantôt sourire dans les rêves les plus gracieux et tantôt se tordre en d'horribles cauchemars . . .



LA REINE DU JOUR.

Que la rose sait, aussi bien que n'importe quelle coquette bipède, abuser de ses avantages et de ses épines pour écraser les fleurs moins bien douées et réduire les plantes les plus superbes à lui servir d'estafiers . . .



UN ORPHÉON SUR COUCHE.

Que les courges, concombres et autres cucurbitacées sont particulièrement aptes à la musique et arrivent, sous la direction vigilante et crochue d'il maestro Chardon, à prcduire des effets d'harmonie vraiment extraordinaires . . .



SCÈNE CONJUGALE.

Que certaines plantes trop nerveuses, comme de vraies filles d'Ève, se laissent volontiers aller à des pamoisons et à des syncopes lorsqu'on les transplante ou qu'on les contrarie, mais qu'heureusement aussi il suffit d'une douche bien administrée pour les faire revenir à elles . . .



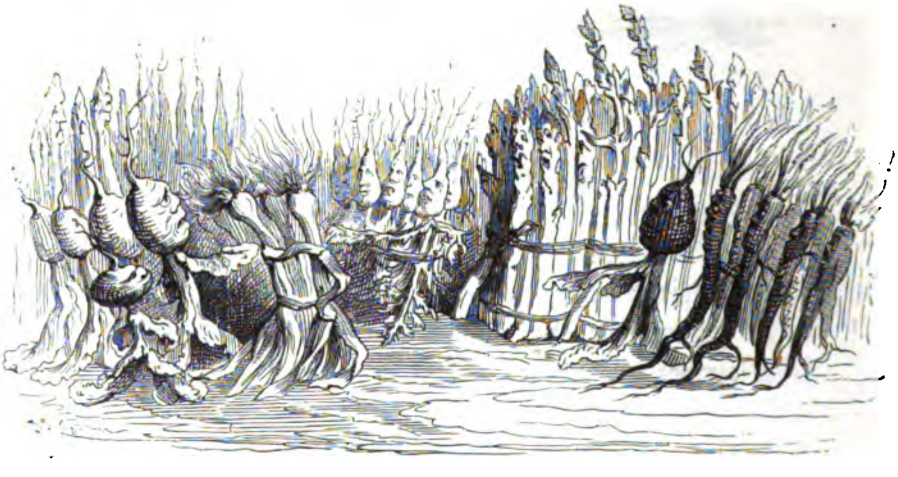
SÉCURITÉ PUBLIQUE.

Que des gueules-de-loup, des tulipes et même de simples œillets peuvent remplir à la satisfaction générale, comme les grognards les plus mal élevés, les fonctions délicates de gardiens des endroits interdits au public . . . .



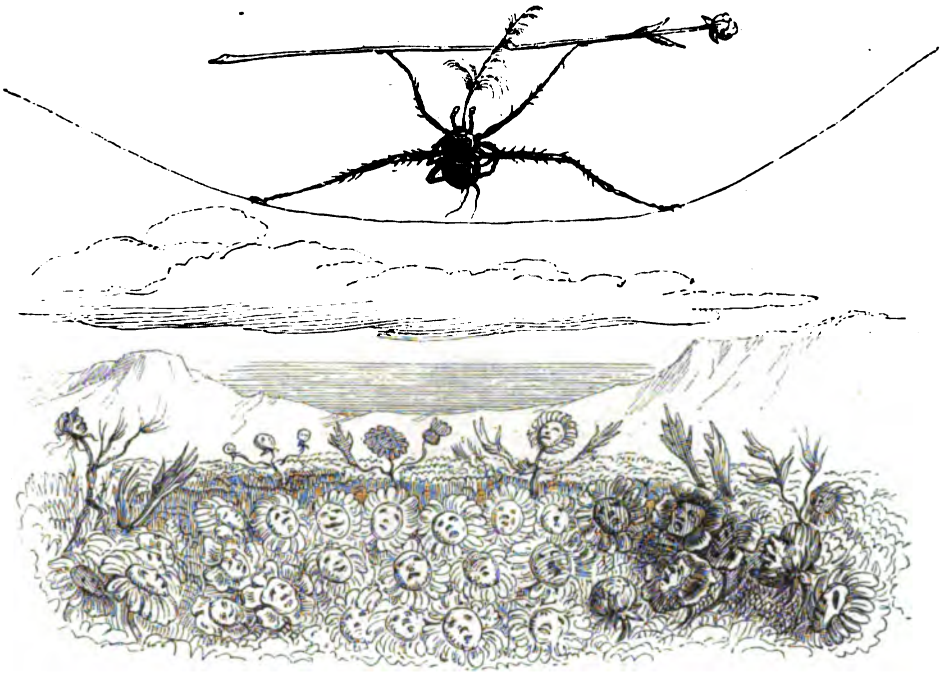
ÉCONOMIE DOMESTIQUE . . .

Que les innocents champignons en sont venus à s'extraire eux-mêmes de leurs couches et à s'arranger tout seuls dans les maniveaux, de façon à y être le moins serrés possible . . .



. . . . PERFECTIONNÉE.

Item les navets, les radis, les poireaux, les asperges, à se ficeler spontanément en bottes fallacieuses, approuvées des plus fins maraîchers et marchands de légumes . . .



SPECTACLE EN PLEIN AIR.

Que les végétaux partagent nos sentiments et nos goûts au point qu'on voit les moins cultivés et les plus rustiques d'entr'eux s'extasier, s'ébahir ou applaudir avec passion aux exercices chorégraphiques d'une araignée funambule et empanachée . . .



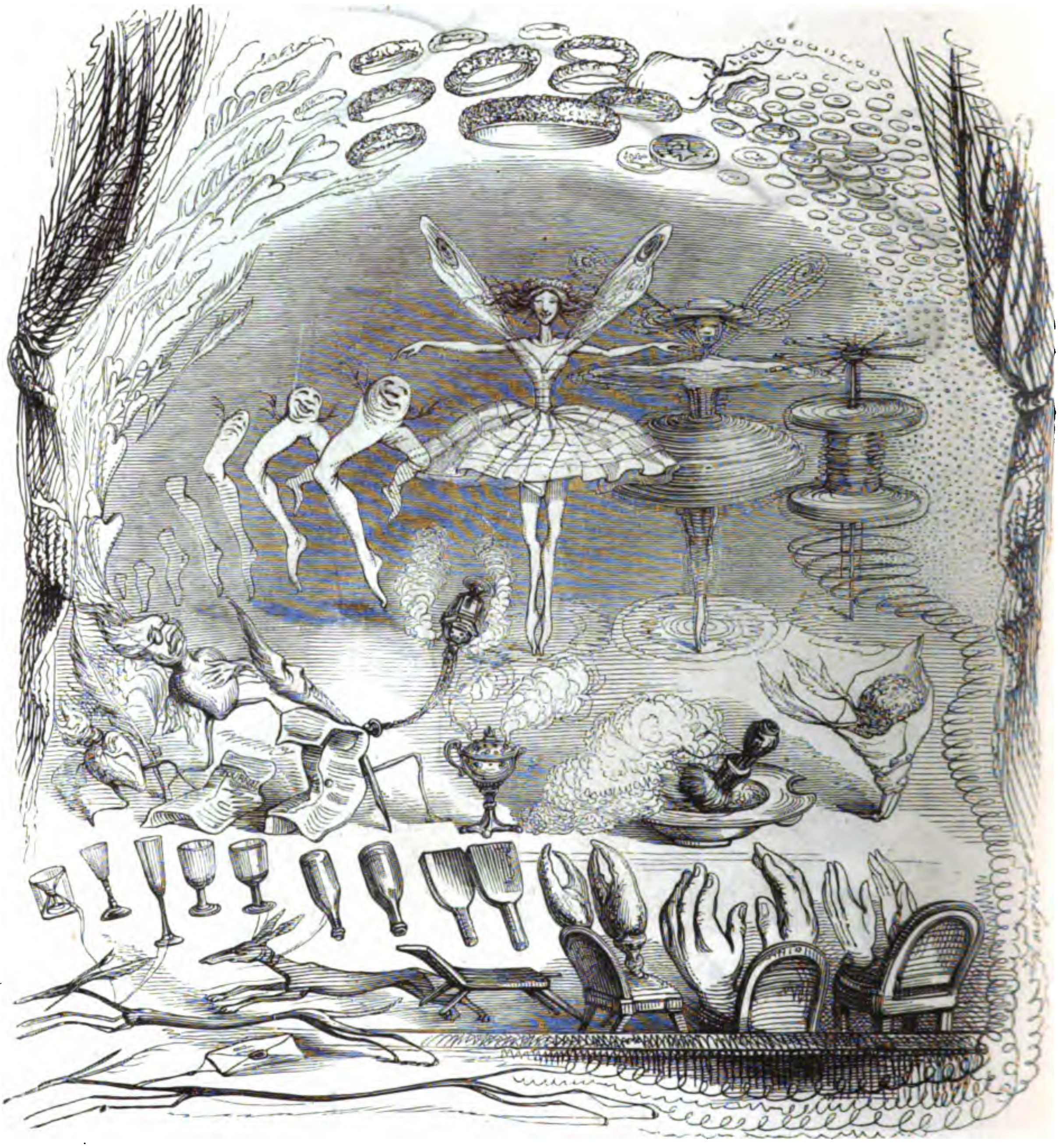
UN ACTEUR A EFFETS.

Et qu'enfin il n'est pas douteux qu'avec du temps et de l'étude un radis noir intelligent ne parvienne à représenter admirablement les Othello et autres traîtres de même couleur.



SÉRIE EMBLÉMATIQUE,

Par laquelle il est établi, entre autres choses, qu'il y a moins de distance d'une fleur sur une caraffe à une jolie femme soutenue de ses jupes que de celle-ci à ce qu'elle sera plus tard.



GRAND DIVERTISSEMENT FINAL.

Pour les vieux.



FÊTE ARCHI-FINALE.

Pour les jeunes.

GRANDVILLE. LE DIABLE A PARIS.



UN DERNIER COUP D'ŒIL.

Dans ce temps-là, comme la nature était différente de ce qu'elle est aujourd'hui !



CE QUI DISPARAIT DE PARIS

PAR H. DE BALZAC

1845

Encore quelques jours, et les Piliers des Halles auront disparu, le vieux Paris n'existera plus que dans les ouvrages des romanciers assez courageux pour décrire fidèlement les derniers vestiges de l'architecture de nos pères; car, de ces choses, l'historien grave tient peu de compte.

Quand les Français allèrent en Italie soutenir les droits de la couronne de France sur le duché de Milan et sur le royaume de Naples, ils revinrent émerveillés des précautions que le génie italien avait trouvées contre l'excessive chaleur; et, de l'admiration pour les galeries, ils passèrent à l'imitation. Le climat pluvieux de ce Paris, si célèbre par ses boues, suggéra les piliers, qui furent une merveille du vieux temps. On eut ainsi, plus tard, la place Royale.

Chose étrange ! ce fut par les mêmes motifs que, sous Napoléon, se construisirent les rues de Rivoli, de Castiglione, et la fameuse rue des Colonnes.

La guerre d'Égypte nous a valu les ornements égyptiens de la place du Caire. — On ne sait pas plus ce que coûte une guerre que ce qu'elle rapporte.

Si nos magnifiques souverains, les électeurs, au lieu de se représenter eux-mêmes en meublant de médiocrités la plupart de nos conseils en

tout genre, avaient, plus tôt qu'ils ne l'ont fait, envoyé quelques hommes d'art ou de pensée au conseil général de la Seine, depuis quarante ans, il ne se serait point bâti de maison dans Paris qui n'eût eu pour ornement, au premier étage, un balcon d'une saillie d'environ deux mètres. Non-seulement alors, Paris se recommanderait aujourd'hui par de charmantes fantaisies d'architecture, mais encore, dans un temps donné, les passants marcheraient sur des trottoirs abrités de la pluie, et les nombreux inconvénients résultant de l'emploi des arcades ou des colonnes auraient disparu. Une rue de Rivoli peut se supporter dans une capitale électrique comme Paris; mais sept ou huit donneraient les nausées que cause la vue de Turin, où les yeux se suicident vingt fois par jour. Le malheur de notre atmosphère serait l'origine de la beauté de la ville, et les appartements du premier étage posséderaient un avantage capable de contre-balancer la défaveur que leur impriment le peu de largeur des rues, la hauteur des maisons et l'abaissement progressif des plafonds.

A Milan, la création de la commission *del ornamento*, qui veille à l'architecture des façades sur la rue, et à laquelle tout propriétaire est obligé de soumettre son plan, date du XIe siècle. Aussi, allez à Milan! et vous admirerez les effets du patriotisme des bourgeois et des nobles pour leur ville, en admirant une multitude de constructions pleines de caractère et d'originalité.

Les vieux Piliers des Halles ont été la rue de Rivoli du XVe siècle, et l'orgueil de la paroisse Saint-Eustache. C'était l'architecture des îles Marquises : trois arbres équarris posés debout sur un dé; puis, à dix ou douze pieds du sol, des solives blanchies à la chaux faisant un vrai plancher du moyen âge. Au-dessus, un bâtiment en colombage, frêle, à pignon, quelquefois découpé comme un pourpoint espagnol. Une petite allée, à porte solide, longeait une boutique, arrivait à une cour carrée, un vrai puits qui éclairait un escalier de bois, à balustres, par lequel on montait aux deux ou trois étages supérieurs. Ce fut dans une maison de ce genre que naquit Molière! A la honte de la ville, on a reconstruit une sale maison moderne en plâtre jaune, en supprimant les piliers. Aujourd'hui les Piliers des Halles sont un des cloaques de Paris. Ce n'est pas seulement la seule des merveilles du temps passé que l'on voie disparaître.

Pour les flâneurs attentifs, ces historiens qui n'ont qu'un seul lecteur, car ils ne publient leurs volumes qu'à un seul exemplaire; puis, pour ceux qui savent étudier Paris, mais surtout pour celui qui l'habite en curieux intelligent, il s'y fait une étrange métamorphose sociale depuis

quelque trentaine d'années. A mesure que les existences grandioses s'en vont, il en est de petites qui disparaissent. Les lierres, le lichen, les mousses, sont tout aussi bien balayés que les cèdres et les palmiers sont débités en planches. Le pittoresque des choses naïves et la grandeur princière s'émiettent sous le même pilon. Enfin, le peuple suit le souverain. Ces deux grandes choses s'en vont bras dessus bras dessous pour laisser la place nette au citoyen, au bourgeois, au prolétaire, à l'industrie et à ses victimes. Depuis qu'un homme supérieur a dit : *Les rois s'en vont!* nous avons vu beaucoup plus de rois qu'autrefois, et c'est la preuve du mot. Plus on a fabriqué de rois, moins il y en a eu. Le roi, ce n'est pas un Louis-Philippe, un Charles X, un Frédéric, un Maximilien, un Murat quelconque, le roi, c'était Louis XIV ou Frédéric II. Il n'y a plus au monde que le Czar, qui réalise l'idée de roi, dont un regard donne ou la vie ou la mort, dont la parole ait le don de création, comme celle des Léon X, des Louis XIV, des Charles-Quint. La reine Victoria n'est qu'une dogaresse, comme tel roi constitutionnel n'est que le commis d'un peuple à tant de millions d'appointements.

Les trois ordres anciens sont remplacés par ce qui s'appelle aujourd'hui des *classes*. Nous possédons les classes lettrées, industrielles, supérieures, moyennes, etc. Et ces classes ont presque toutes des régents, comme au collége. On a changé les tyrans en tyranneaux, voilà tout. Chaque industrie a son Richelieu bourgeois qui s'appelle Laffitte ou Casimir Périer, dont l'*envers* est une caisse, et dont le mépris pour ses mainmortables n'a pas la grandeur d'un trône pour *endroit!*

En 1813 et 1814, époque à laquelle tant de géants allaient par les rues, où tant de gigantesques choses s'y coudoyaient, on pouvait remarquer bien des métiers totalement inconnus aujourd'hui.



Dans quelques années, l'allumeur de reverbères, qui dormait pendant le jour, famille sans autre domicile que le magasin de l'entrepreneur, et qui marchait occupée tout entière, la femme à nettoyer les vitres, l'homme à mettre de l'huile, les enfants à frotter les réflecteurs avec de mauvais linges; qui passait le jour à préparer la nuit, qui passait la nuit à éteindre et rallumer le jour selon les fantaisies de la lune, cette famille vêtue d'huile sera entièrement perdue.

La ravaudeuse, logée, comme Diogène, dans un tonneau surmonté d'une niche à statue faite avec des cerceaux et de la toile cirée, est encore une curiosité disparue.



Il faut faire une battue dans Paris, comme en fait un chasseur dans les plaines environnantes pour y trouver un gibier quelconque, et passer plusieurs jours avant d'apercevoir une de ces fragiles boutiques, autrefois comptées par milliers, et composées d'une table, d'une chaise, d'un gueux pour se chauffer, d'un fourneau de terre pour toute cuisine, d'un paravent pour devanture, pour toiture, d'une toile rouge accrochée à quelque muraille, d'où pendaient de droite et de gauche deux tapisseries, et qui montraient aux passants, soit une vendeuse de mou de veau, d'issues, de menues herbes, soit un rapetasseur, soit une marchande de petite marée.

Il n'y a plus de parapluies rouges, à l'abri desquels fleurissaient les fruitières, que dans les parties de la ville destituées de marchés. On ne revoit ces immenses champignons que rue de Sèvres. Quand la ville aura bâti des marchés là où les besoins de la population les demandent, ces parapluies rouges seront inexplicables, comme les coucous, comme les réverbères, comme les chaînes tendues d'une maison à l'autre au bout des rues par le quartainier, enfin comme tout ce qui disparaît dans le mobilier social. Le moyen âge, le siècle de Louis XIV, celui de Louis XV, la Révolution, et bientôt l'Empire, donneront naissance à une archéologie particulière.

Aujourd'hui, la boutique a tué toutes les industries *sub dio*, depuis la sellette du décrotteur jusqu'aux éventaires métamorphosés en longues planches roulant sur deux vieilles roues. La boutique a reçu dans ses flancs dispendieux, et la marchande de marée, et le revendeur, et le débitant d'issues, et les fruitiers, et les travailleurs en vieux, et les bouquinistes, et le monde entier des petits commerces. Le marroniste, lui-même, s'est logé chez les marchands de vin. A peine voit-on de loin en loin une



écaillère qui reste sur sa chaise, les mains sous ses jupes, à côté de son tas de coquilles. L'épicier a supprimé le marchand d'encre, le marchand de mort aux rats, le marchand de briquets, d'amadou, de pierre à fusil. Les limonadiers ont absorbé les vendeurs



de boissons fraîches. Bientôt un marchand de coco sera comme un problème insoluble quand on verra sa



portraiture originale, ses sonnettes, ses belles timbales d'argent, le hanap sans pied de nos ancêtres, ces lis de l'orfévrerie, l'orgueil des bourgeois, et son château-d'eau pomponné, cramoisi de soieries, à panaches, dont plusieurs étaient en argent.

Les charlatans, ces héros de la place publique, font aujourd'hui leurs exercices dans la quatrième page des journaux à raison de cent mille francs par an, ils ont des hôtels bâtis par le gaïac, des terres produites par des racines sudorifiques; et de drôles, de pittoresques, ils sont devenus ignobles. Le charlatan, bravant les rires, donnant de sa personne, face à face avec le public, ne manquait pas de courage, tandis que le charlatan caché dans un entre-sol est plus infâme que sa drogue.

Savez-vous quel est le prix de cette transformation ? Savez-vous ce que coûtent les cent mille boutiques de Paris, dont plusieurs coûtent cent mille écus d'ornementation ?

Vous payez cinquante centimes les cerises, les groseilles, les petits fruits qui jadis valaient deux liards !

Vous payez deux francs les fraises qui valaient cinq sous, et trente sous le raisin qui se payait dix sous.

Vous payez quatre à cinq francs le poisson, le poulet, qui valaient trente sous.

Vous payez deux fois plus cher qu'autrefois le charbon, qui a triplé de prix !

Votre cuisinière, dont le livret à la caisse d'épargne offre un total supérieur à celui des économies de votre femme, s'habille aussi bien que sa maîtresse quand elle a congé !

L'appartement qui se louait douze cents francs en 1800 se loue six mille francs aujourd'hui.

La vie, qui jadis se défrayait à mille écus, n'est pas aujourd'hui si abondante à dix-huit mille francs !

La pièce de cent sous est devenue beaucoup moins que ce qu'était jadis le petit écu !

Mais aussi, vous avez des cochers de fiacre en livrée qui lisent, en vous attendant, un journal écrit sans doute exprès pour eux.

Mais aussi l'État a eu le crédit d'emprunter le capital de quatre fois plus de rentes que n'en devait la France sous Napoléon.

Enfin, vous avez l'agrément de voir sur une enseigne de charcutier : « Un tel, *élaive* de M. Véro, » ce qui vous atteste le progrès des lumières.

La Débauche n'a plus son infâme horreur, elle a sa porte cochère, son numéro rouge feu qui brille sur une vitre noire. Elle a des salons où l'on choisit comme au restaurant, sur la carte, entre Sémiramis, Dorine, l'Espagne, l'Angleterre, le pays de Caux, la Brie, l'Italie ou la Nigritie. La police a soufflé sur tous les romans en deux chapitres et en plein vent.

On peut se demander, sans insulter Son Altesse impériale l'Économie politique, si la grandeur d'une nation est attachée à ce qu'une livre de saucisses vous soit livrée sur du marbre de Carrare sculpté, à ce que le gras-double soit mieux logé que ceux qui en vivent !

Nos fausses splendeurs parisiennes ont pour produit les misères de la province ou celles des faubourgs. Les victimes sont à Lyon, et s'appellent des canuts. Toute industrie a ses canuts.

On a surexcité le besoin de toutes les classes, que la vanité dévore. Le *quo non ascendam* de Fouquet est la devise des écureuils français, à quelque bâton de l'échelle sociale qu'ils fassent leurs exercices. Le politique doit se demander, avec non moins d'effroi que le moraliste, où se trouve la rente de tant de besoins. Quand on aperçoit la *dette flottante* du Trésor, et qu'on s'initie à la *dette flottante* de chaque famille qui s'est modelée sur l'État, on est épouvanté de voir qu'une moitié de la France est *à découvert* devant l'autre. Quand les comptes se régleront, les débiteurs avaleront les créanciers.

Telle sera la fin probable du règne dit de l'Industrie. Le système actuel, qui n'a placé qu'en viager, en agrandissant le problème, ne fait qu'agrandir le combat. La haute Bourgeoisie offrira plus de têtes à couper que la Noblesse ; et si elle a des fusils, elle aura pour adversaires ceux qui les fabriquent. Tout le monde aide à creuser le fossé, sans doute pour que tout le monde y tienne.

MORALITÉ ARTISTIQUE.

Les ruines de l'Église et de la Noblesse, celles de la Féodalité, du Moyen-Age, sont sublimes et frappent aujourd'hui d'admiration les vainqueurs étonnés, ébahis; mais celles de la Bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-pierre, de plâtres, de coloriages. Cette immense fabrique de petites choses, d'efflorescences capricieuses à bon marché ne donnera rien, pas même de la poussière. La garde-robe d'une grande dame du temps passé peut meubler le cabinet d'un banquier d'aujourd'hui. Que fera-t-on en 1900 de la garde-robe d'une reine Juste-Milieu?... Elle ne se retrouvera pas, elle aura servi à faire du papier semblable à celui sur lequel vous lisez tout ce qui se lit de nos jours. Et que deviendra tout ce papier amoncelé?

DE BALZAC.



PARIS ET LA PROVINCE

Si vous causez de son pays avec un Allemand qui soit en veine de confiance, il vous dira volontiers qu'une chose manque à l'Allemagne, c'est un Paris. Et beaucoup de Français, s'ils descendaient au fond de leur pensée secrète, vous confesseraient qu'il y a quelque chose de trop en France, c'est Paris.

Depuis les Girondins, il s'est fait bien des plaintes contre Paris.

« Paris mange la France et la tyrannise. Il tire à lui toutes les forces vives du pays, et dicte ses volontés à la province soumise, qui ne peut que courber la tête quand il a parlé, et reconnaître humblement, après coup, les gouvernements qu'il improvise à ses heures de caprice. »

C'est là ce que l'on entend tous les jours, et par une raison bien simple, c'est que c'est vrai.

Il est facile de concevoir qu'un pareil état de choses pèse lourdement aux vieilles cités, qui ont été autrefois des centres, et qui ne sont plus que des points perdus dans la circonférence. L'Alsace entre toutes les anciennes provinces, l'Alsace arrivée l'une des dernières, et qui se sent encore un pays à part, derrière ses montagnes, l'Alsace est tourmentée peut-être plus que toute autre par ce besoin de décentralisation qui fait en ce moment son tour de France; besoin légitime, qui doit finir par trouver satisfaction, mais qui ne me paraît pas sur le bon chemin, quand il se traduit par des jalousies et des récriminations contre Paris.

Je voudrais essayer d'indiquer une autre voie, plus large et plus féconde.

Il n'est question, c'est entendu, que de la décentralisation intellectuelle, l'autre n'étant pas ici de notre compétence; mais la première suffirait déjà, en attendant mieux, et si elle était une fois réalisée, le reste suivrait de lui-même, comme une conséquence obligée.

Dans l'état actuel des choses, prêcher des croisades contre Paris, c'est tout simplement conspirer contre la vie nationale, je parle de la vie de l'intelligence, puisqu'elle s'est concentrée là, et qu'on l'attaque dans sa place de refuge, c'est positivement le mot. L'Allemagne aurait demain son Paris, que Dresde, Munich, Stuttgart, Heidelberg et tant d'autres villes, grandes et petites, resteraient encore des centres intellectuels,

vivant de leur vie propre, et faisant rayonner autour d'eux leur pensée. Pourquoi? C'est qu'il y a là des hommes qui savent et qui pensent, qui parlent et qui écrivent, qui sont groupés autour d'institutions sérieuses, et qui par les associations, par les livres, par les journaux, sont en rapports continuels entre eux, d'un bout de l'Allemagne à l'autre. On ne centralise pas l'intelligence quand elle trouve à vivre partout. Que demain Paris cesse d'être ce qu'il est, que restera-t-il à la France pour tenir son rang dans le monde? Où se réfugieront les intelligences pressées de vivre et de grandir, et d'arriver aux places d'honneur qu'on peut conquérir par le travail et le talent?

La province se plaint que tous ses hommes de mérite s'envolent vers Paris, sitôt qu'ils sentent les ailes leur pousser. Se demande-t-elle bien pourquoi? Quelqu'un a-t-il jamais rencontré des racoleurs envoyés par les Parisiens pour aller faire à travers les départements des razzias de leurs grands hommes? Hélas! s'ils osaient, les pauvres Parisiens, ils s'entoureraient plutôt d'un cordon sanitaire pour empêcher les autres d'entrer. Ils s'étouffent tous là dedans. Beaucoup y meurent de faim, et foulent triomphalement l'asphalte des boulevards d'un pied qui n'est pas toujours complétement chaussé. Ils ne veulent pourtant s'en aller à aucun prix; et après quelques années de cette vie de misères, où le pain de chaque jour est un problème sans cesse renaissant, c'est pour eux le chemin de l'exil que celui qui les ramène devant la nappe toujours mise dans la maison qui les a vus naître. Que voulez-vous? l'homme ne vit pas seulement de pain.

Donc ce n'est pas Paris qui est coupable de ces désertions dont la province se dit victime. Il n'appelle personne, et son hospitalité le plus souvent n'a rien d'engageant. Il serait même facile, bien loin d'être dépeuplé par lui, de lui enlever une bonne partie de ce personnel qui l'encombre, qu'on a l'air de lui envier, et dont on serait bien embarrassé présentement, s'il vous prenait au mot. Il suffirait de ne pas lui laisser le monopole de la vie intellectuelle.

On a beau dire, les éléments ne manquent nulle part. Ce sont les plus ardents qui vont à Paris, ce ne sont pas toujours les plus forts. Seulement ceux qui partent sont entraînés là-bas dans le tourbillon de l'activité générale, et ceux qui restent s'endorment la plupart du temps, faute d'occasion. Là est tout le secret de la prépondérance exorbitante de Paris, et si l'on veut la faire cesser, c'est là qu'il faut aller la combattre.

« Réveillez-vous, belle endormie, pourrait-on dire à la province; parlez, agissez. Cela vous déplaît que la poste vous apporte vos opinions toutes faites. Eh bien ! faites-les vous-même, et renvoyez-les au besoin au maître d'école dont vous êtes lasse. Il faudra bien qu'il vous écoute quand vous aurez raison. »

Que la province s'affirme, et qu'elle imprime, si elle veut être lue à son tour, après avoir tant lu. Qu'elle se donne des organes à elle, ou mieux, qu'elle prenne plus au sérieux ceux qu'elle a déjà, et qu'elle les rende importants par un concours énergique et réfléchi. Qu'elle fasse aussi ses livres, et ses brochures, puisque la mode y est. Il est vrai que les auteurs n'y trouvent pas actuellement d'éditeurs, vu que les éditeurs n'y trouveraient pas d'acheteurs; et c'est un cercle vicieux dans lequel on pourrait tourner longtemps si l'on ne prend le parti de le briser par un commencement. Mais il faut bien se persuader que c'est seulement ainsi qu'on rétablira l'équilibre, et c'est en agissant résolûment sur le centre, et non en s'isolant de lui dans une hostilité jalouse dont il ne s'inquiétera jamais, parce qu'elle est impuissante. Pour décentraliser, en un mot, bien loin de restreindre les rapports avec le centre, il faut les multiplier au contraire, en les rendant actifs, de passifs qu'ils ont été jusqu'à présent. Paris restera toujours — à quoi bon se le dissimuler? — le grand marché intellectuel du pays; mais il n'y a pas que les acheteurs qui aillent à un marché, il y a aussi des vendeurs. Seulement pour vendre, il faut avoir produit.

JEAN MACÉ.



HISTOIRE DE DEUX HOMMES RICHES

A BON MARCHE

PAR ALPHONSE KARR

Je connais un petit vieillard toujours proprement vêtu avec un habit noir, des manchettes bien blanches et un jabot parfaitement plissé. Jamais je ne l'ai entendu se plaindre, jamais je ne l'ai surpris à désirer quelque chose.

Il n'est, à mes yeux, qu'une chose au monde plus respectable que l'infortune, c'est le bonheur, à cause de sa sûreté et surtout de sa fragilité. — Je ne crois pas avoir jamais touché étourdiment au bonheur d'autrui, quelque petit qu'il soit, quelque étrange qu'il puisse me paraître. Il m'arrive parfois de ne pas le comprendre, ou même de penser que si je m'avisais de l'essayer, il ne me siérait pas; mais ce ne m'a jamais été une raison de le traiter légèrement ni avec dédain; c'est si souvent une brillante bulle de savon, que, en présence d'un bonheur quelconque, je retiens mon haleine scrupuleusement.

J'aimais beaucoup rencontrer mon petit vieillard, parce qu'il semblait parfaitement heureux; mais je ne m'étais jamais avisé de lui faire une question, lorsqu'un jour, je trouvai sur sa figure le premier nuage que j'y eusse vu depuis que le hasard nous avait fait nous rencontrer.

Je fus plus curieux cette fois, et je voulus savoir quelle épine s'était trouvée parmi les roses de sa vie. Il me parut qu'il n'attendait qu'une occasion pour parler de ce qui le préoccupait tristement, et il me dit :

« Je viens de chez un ancien ami, et j'ai vu des choses qui m'ont fait de la peine.

— Est-il malade? demandai-je.

— Nullement, me répondit-il.

— A-t-il alors perdu un procès ou quelque grosse somme d'argent?

— Moins encore, il a fait un héritage, et cet héritage l'a jeté dans la plus profonde misère. C'est l'aspect de cette misère qui m'a navré le cœur. »

Une fois entré en matière, il me conta toute l'histoire. — La voici :

« Il y a longtemps que je le connaissais, dit-il, je l'avais remarqué souvent à la petite Provence des Tuileries : à force de nous voir, nous

avions fini par nous saluer. Un jour, je lui avais demandé l'heure parce que ma montre s'était arrêtée; le lendemain, pour reconnaître la politesse avec laquelle il m'avait répondu, je lui avais offert une prise de tabac. A quelque temps de là, nous avions fini par causer; et enfin, nous avons *déballé en grand.*

« Depuis, nous nous sommes promenés ensemble pendant dix ans, nos existences se ressemblaient trop pour ne pas végéter admirablement sur le même sol et dans la même atmosphère. Il était veuf et moi j'étais garçon. J'ai onze cents et quelques francs de rente, lui en avait alors douze cents; mais comme il demeurait auprès des Tuileries où les loyers sont chers, cette dépense absorbait le surplus de son revenu et faisait nos fortunes égales.

« Vous n'avez jamais rencontré deux hommes aussi riches et aussi heureux que nous. Quand il faisait beau, il me recevait aux Tuileries. Les Tuileries étaient son jardin. Jamais propriété ne fut plus complète et plus exempte de soucis.

« Qu'est-ce qu'avoir un jardin, si les Tuileries n'étaient pas à mon ami ?

« Il trouvait chaque matin ses allées bien ratissées, et même arrosées si la chaleur formait de la poussière. Il se promenait sous l'ombre épaisse des marronniers, ou s'y asseyait sur un marbre blanc.

« De nombreux jardiniers tenaient en bon état d'immenses corbeilles de fleurs, et remplaçaient sans cesse celles qui étaient fanées et avaient livré leurs graines au vent, quand leur saison d'éclat et de parfum était passée, par les fleurs auxquelles appartient la saison suivante; il respirait le parfum printanier des lilas et le parfum vague et mystérieux des tilleuls. — Il avait fini par faire connaissance avec les jardiniers, et il n'était pas sans quelque influence sur la culture des parterres.

« Pour moi, j'avais le Luxembourg; notre situation était la même dans les deux jardins, je lui ai plusieurs fois donné des graines des fleurs qu'il aimait *chez moi,* en échange de celles qui m'avaient plu *chez lui;* le jardinier qui m'en avait donné pour lui, acceptait volontiers celles que je recevais de mon ami.

« Au Luxembourg, les cygnes du bassin me connaissaient.

« Je mets moins d'importance à la familiarité qu'avait obtenue mon ami de la part des cygnes des Tuileries, parce que leur affection est plus banale, et qu'on peut sans injustice leur reprocher de distinguer tout le monde.

« Je le répète, nos jardins étaient bien à nous; la seule différence qu'on pût trouver entre nous et les gens qui passent pour posséder des jardins et en être plus réellement propriétaires, c'est que nous avions chacun un des plus beaux et des plus riches jardins de l'Europe, et que nous n'avions à payer ni jardiniers, ni embellissements, ni réparations.

« — Mon ami, me disait-il en me quittant le soir, après une promenade chez moi, *vos crocus* sont beaux et variés; mais je vous invite à venir voir *mes* pêchers à fleurs doubles, et dans quinze jours *mes* lilas. — Vous me trouverez au pied de *ma* statue de l'enlèvement d'Orithye. »

« Une autre fois, c'était moi qui l'invitais à venir se promener sur *ma* terrasse du Luxembourg, où il y a de si beaux sorbiers et de si vieilles aubépines à fleurs roses.

« Quelquefois même nous avions des discussions. Il était, je dois l'avouer, un peu trop fier des belles dames en équipage qui venaient se promener dans son jardin; il s'avisa même un jour de se targuer de ce qu'il voyait de temps en temps le roi au balcon du château. Je lui prouvai, clair comme le jour, que *mes cultures* étaient plus soignées, — que *ses* parterres étaient remplis de plantes vulgaires; je citais pour preuve de la supériorité de mon jardin la collection de roses de Hardy, qui est sans contredit la plus riche de l'Europe. Il est vrai qu'il avait chez lui, aux Tuileries, plus de statues et des bronzes plus précieux; mais je fais plus de cas, dans un jardin, des arbres et des fleurs, que du bronze et du marbre.

« Quand il pleuvait, nous allions voir *son* musée des antiques sur la place du Louvre, ou, au moment de l'exposition, les galeries où les peintres modernes soumettaient à son jugement les produits de leurs travaux.

« Quelquefois c'était moi qui l'invitais à venir visiter *mes* galeries du Luxembourg, et ce fut parfois encore l'origine de quelques petits dissentiments sur la valeur respective de *nos* musées, ou seulement parce qu'il réglait sa montre sur *son* cadran de *son* château des Tuileries, qu'il prétendait infaillible, tandis que je voulais souvent la rectifier d'après *mon* cadran solaire de *mon* palais du Luxembourg.

« Mais il était rare que ces discussions tournassent à l'aigreur. D'ailleurs, si nos petites manies de propriétaires nous jetaient l'un et l'autre dans l'exaspération, nous avions beaucoup de propriétés communes et indivises, à propos desquelles nous n'étions exposés à aucun

dissentiment de cette nature, — *notre* ménagerie, *notre* muséum et *nos* serres du Jardin des Plantes, par exemple.

« Je ne vous entretiendrai pas de nos liaisons avec quelques-uns des animaux que renfermait *notre* ménagerie, ni de l'intérêt que nous portions à la santé chancelante de la girafe ou à la grossesse d'une ourse noire.

« Nous applaudîmes de grand cœur lorsqu'on *nous* construisit le fameux palais des singes, et cela ne fut pas sans quelque influence sur notre manière de voir à l'endroit du ministre qui présidait alors le conseil.

« Quand on fit tant de bruit du *paulownia imperialis*, qui, semblable aux enfants trop spirituels, finit en grandissant par n'être qu'un *catalpa*, nous le connaissions depuis longtemps, et nous l'avions vu fleurir dans *notre* jardin des Plantes, lorsque personne en Europe ne savait encore son existence. On nous pardonnera d'avoir été un peu trop fiers de notre *paulownia* qui, après tout, est un arbre d'une admirable végétation tant qu'il est jeune, et conserve pour sa décrépitude l'honneur d'être encore semblable à l'un de nos plus beaux arbres de pleine terre.

« Nous vivions ainsi depuis dix ans, lorsqu'un jour mon ami ne vint pas à un rendez-vous que je lui avais assigné dans *mon* allée de l'Observatoire. C'était la première fois qu'un de nous deux manquait à un rendez-vous, si ce n'est que, cinq ans auparavant, je le laissai m'attendre à *sa* petite Provence, parce que je m'étais quasiment donné une entorse dans mon escalier. Je ne pus attribuer son absence qu'à un accident de ce genre ou peut-être pis encore, et je me *rendis* chez lui. Je le trouvai en bonne santé, mais singulièrement ému. Il avait reçu le matin une lettre qui lui apprenait qu'un sien cousin venait de mourir à deux lieues de Paris, en lui laissant un peu plus de trois mille livres de rentes.

« Il m'embrassa avec effusion, et m'assura que la fortune n'aurait pas le pouvoir de le changer à l'égard de ses amis ; que je le trouverais toujours le même, etc.

« Toujours est-il, cependant, qu'il lui fallut partir pour se faire mettre en possession. — Il y a de cela quatre mois, et je n'avais plus eu de ses nouvelles. Déjà je ne pensais plus à lui qu'avec une sorte d'amertume, — et la loueuse de journaux des Tuileries m'ayant demandé de ses nouvelles, j'avais répondu avec aigreur : « Je ne sais... Il a fait fortune, je ne le vois plus. »

« Lorsque, avant-hier, j'ai reçu une lettre de lui.

« Cette lettre, la voici :

« Mon cher et ancien ami,

« J'aime à croire que vous n'avez attribué mon silence ni à l'indif-
« férence ni à l'oubli, — moins encore à l'accroissement de ma fortune.
« Beaucoup de soins divers ont occupé tous mes loisirs depuis notre
« dernière entrevue.

« D'abord, j'ai décidé que je me fixerais ici, dans *ma* maison. J'ai
« dû y faire quelques réparations et quelques changements.

« De même que je ne pense pas que vous ayez conçu une mauvaise
« opinion de moi, — je me plais à vous penser toujours tel que je vous ai
« connu; s'il serait sot de ma part de vous méconnaître parce que je
« suis devenu si riche, il ne serait guère mieux de la vôtre de me
« négliger à l'avenir pour cette même raison, ce serait gâter mon bon-
« heur, et vous ne le voudrez pas.

« Je vous attends donc demain à déjeuner chez moi.

« Votre ami. »

« C'est un vilain animal que l'homme. — Je me sentis un peu envieux, et je cherchai dans la lettre de mon vieil ami quelque phrase malsonnante, — quelque signe de vanité qui me permît de me fâcher. — Je ne trouvai rien, et je me suis mis en route ce matin.

« Mon ami demeure dans un petit bourg sale et mal bâti. Sa maison, que l'on ne tarda pas à m'enseigner, est petite, blanche, avec des volets verts. On y entre par une porte étroite qui fut loin de me faire l'impression que me causait la grille de son ancien jardin des Tuileries. — J'eus, dès l'abord, le pressentiment que mon ami s'était ruiné en croyant faire fortune.

« Il me reçut on ne peut mieux; — mais tout ce que je vis, joint à sa bonne réception, ne tarda pas à changer en un sentiment de pitié l'envie avec laquelle je m'étais mis en route.

« Je n'oublierai jamais la fierté avec laquelle il me fit faire le tour d'un jardin qui tiendrait à l'aise dans un de ses carrés de fleurs des Tuileries. Quelques baguettes par-ci par-là, quelques manches à balai qu'il appelle des arbres, auraient bien besoin d'un peu d'ombre loin d'en avoir à donner. — Au milieu du jardin, un grand tonneau enfoui en terre s'appelle *le bassin*. Il était à moitié rempli d'une eau verte et

croupie, parce qu'on n'en apporte que tous les deux jours, et le tonneau fuit un peu.

« Jamais vous n'imagineriez quelle joie il ressent d'avoir changé contre cette futaille les grands bassins de marbre des Tuileries; sans compter que ladite futaille lui donne toutes sortes de soucis quand le soleil la dessèche et en disjoint les cercles, tandis que l'on curait ou réparait autrefois ses bassins de marbre blanc sans qu'il eût à s'en préoccuper le moins du monde.

« Quelle secrète joie y a-t-il donc dans *la propriété ?*

« Pour mon ami, *avoir* ce jardin avec ses manches à balai, c'est ne plus avoir les grands marronniers des Tuileries. *Posséder* ce carré entouré de murs blancs jusqu'à aveugler, c'est être exilé de tout le reste de la terre, de tous les beaux pays, de tous les beaux paysages.

« Dans la maison, il m'a montré trois ou quatre mauvaises croûtes dont il a décoré son salon. — Il lui fallait hériter et devenir riche pour être condamné à ne plus voir que ces affreux badigeonnages : quand il était pauvre, il regardait les plus belles peintures de tous les pays et de tous les maîtres, entassées dans nos musées.

« Je suis revenu triste, et j'ai voulu revoir son ancien jardin, celui qu'il est heureux d'avoir quitté. — Il m'a pris de suite une grande frayeur : c'est de devenir riche aussi par hasard, à mon tour, — c'est de devenir propriétaire, c'est de perdre mon beau jardin du Luxembourg, c'est d'être forcé de vivre dans quelque carré entouré de murs, et, qui pis est, d'en être heureux, d'en être fier.

« J'ai passé en revue tous mes parents, et surtout ceux qui sont riches, et, entre ceux-là, ceux dont je dois hériter.

« Il n'y en a qu'un qui m'inquiète : — il est parti pour l'Amérique il y a vingt ans, et, depuis, on n'en a plus entendu parler. Si j'entendais sonner chez moi, je frémirais d'apprendre qu'il est mort millionnaire et que je suis son héritier. J'ai vu une lettre que nous reçûmes deux mois après son départ, il y a vingt ans bientôt; cette lettre nous disait que plusieurs navires avaient péri, corps et biens, dans un coup de vent. Le navire qui portait mon oncle était du nombre; mais comme on n'a pas revu la chaloupe, on pensait qu'une partie de l'équipage avait au moins tenté de se sauver.

« Pourvu que mon oncle ne se soit pas sauvé ! »

ALPHONSE KARR.



Quand Pierre se lève, Paul se couche.



Allons donc! allons donc! en finiras-tu, c'matin, de balayer la cour.. V'là qu'il est huit heures! .. et t'as encore les bottes de l'entre-sol à faire et ton piano à étudier...



— Madame de Saint-Aiglemont, madame, s'il vous plaît ?

— C'est ici, mosieu... M'ame Chiffet !... on te demande.



« On demande un remplaçant »

POURQUOI ON QUITTE PARIS

Écrit en vue de Berg-op-Zoom.

On quitte sa maîtresse pour en prendre une autre; — on cherche bientôt la première dans la seconde. — On quitte Paris pour quelque autre pays; — en quelque lieu qu'on aille, on cherche à retrouver Paris, car Paris est à l'intelligence française ce que la femme est au cœur de l'homme.

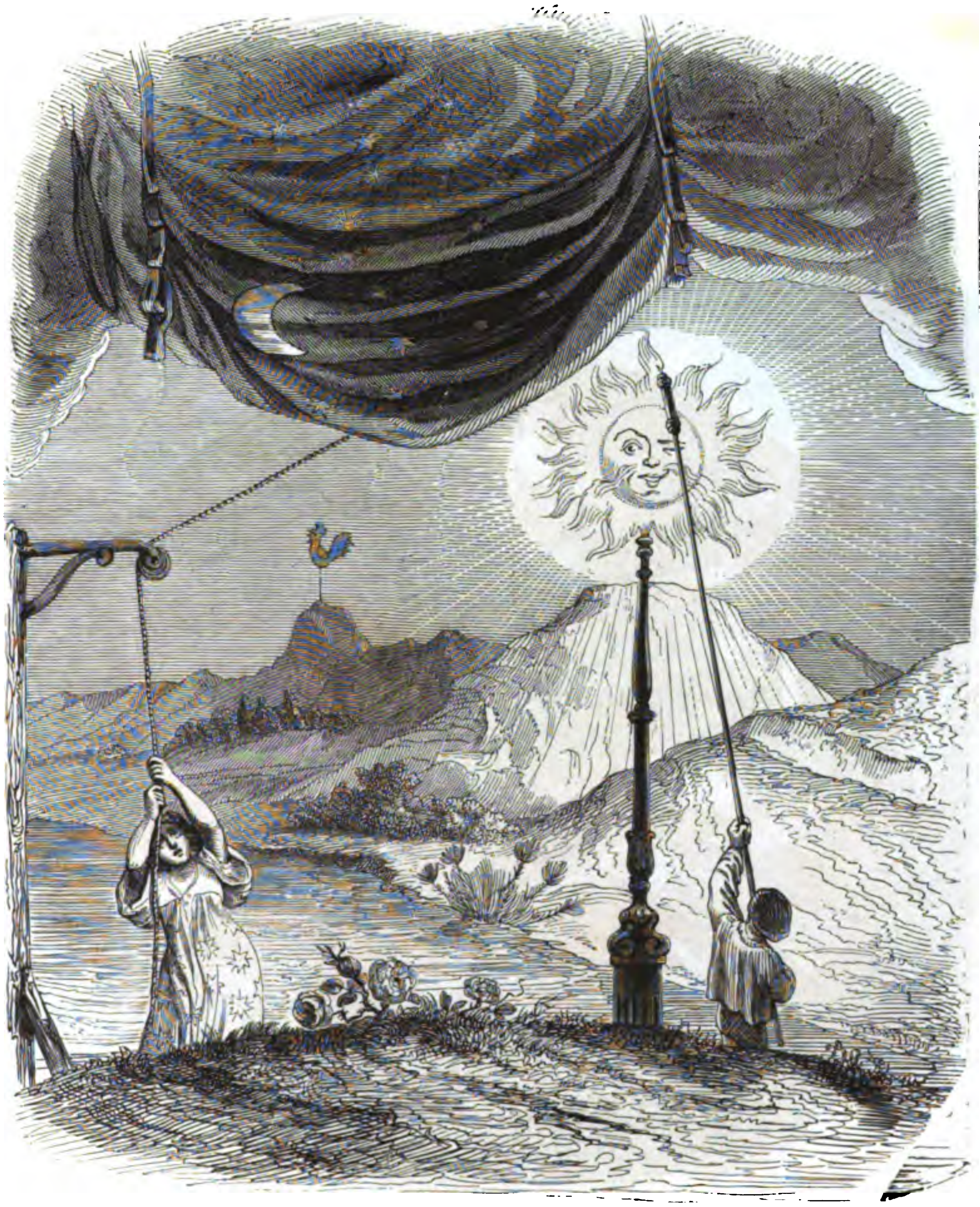
Un beau matin on s'imagine qu'on va s'ennuyer à Paris, un journal vous parle de la mer du Nord, alors vous pensez à l'Orient et vous partez. — Il est toujours bon de partir, ne fût-ce que pour voir un peu ses amis dans le lointain. Vous voilà en route — sur le chemin de fer, en poste, sur le bateau. Vous voyez des arbres qui passent, des troupeaux qui ruminent, des pigeons qui battent des ailes. — Vous allez; vous voyez des oiseaux qui passent, des horizons clairs ou vaporeux, des villes qui ont l'air d'être là à s'ennuyer depuis la création du monde. — Vous allez toujours et toujours les mêmes tableaux. Vous êtes dans l'enthousiasme. Vous regrettez de n'avoir pas la palette d'un Claude Lorrain et d'un Ruysdael. Vous plaignez ces pauvres Parisiens qui étudient le monde en lisant les gazettes et ne voient le ciel qu'en passant le pont des Arts. Vous vous arrêtez dans une ville où tout ce qu'il y a de charmant vient de Paris. La première chose que vous demandez c'est un journal de Paris. Vous vous promenez par la ville; vous finissez par rencontrer une figure de femme qui vous séduit; vous alliez l'admirer quand on vous apprend que c'est une femme qui vient de Paris. On va en Orient pour y étudier les costumes : on y trouve les Turcs qui suivent rigoureusement les modes de Paris; on va en Allemagne pour y étudier la littérature : on y voit représenter sur les théâtres *les Bohémiens de Paris* et on y lit dans les journaux *les Mystères de Paris;* on va à Berg-op-Zoom pour y étudier (il faut bien préparer son chemin à l'Institut) les danses à caractères des matelots hollandais, et on y voit danser la polka de Cellarius. — Toujours Paris, Paris partout. — De sorte que

s'il me fallait répondre à cette question : *Pourquoi quitte-t-on Paris ?* je répondrais : *Pour voir Paris.*

Car, il faut oser le dire, le pays le moins exploré aujourd'hui c'est Paris lui-même. Un poëte a dit aux philosophes : N'allez pas vous perdre dans les mers lointaines de la métaphysique, ô vous qui mourez sans avoir fait le tour de vous-mêmes ! Ne pourrait-on pas dire aux Parisiens qui voyagent : Pourquoi faites-vous tant de chemin avant de voyager dans Paris? L'Orient n'est plus qu'à Paris, à Paris seul sont les forêts vierges ; rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est sous le soleil de Paris.

ARSÈNE HOUSSAYE.

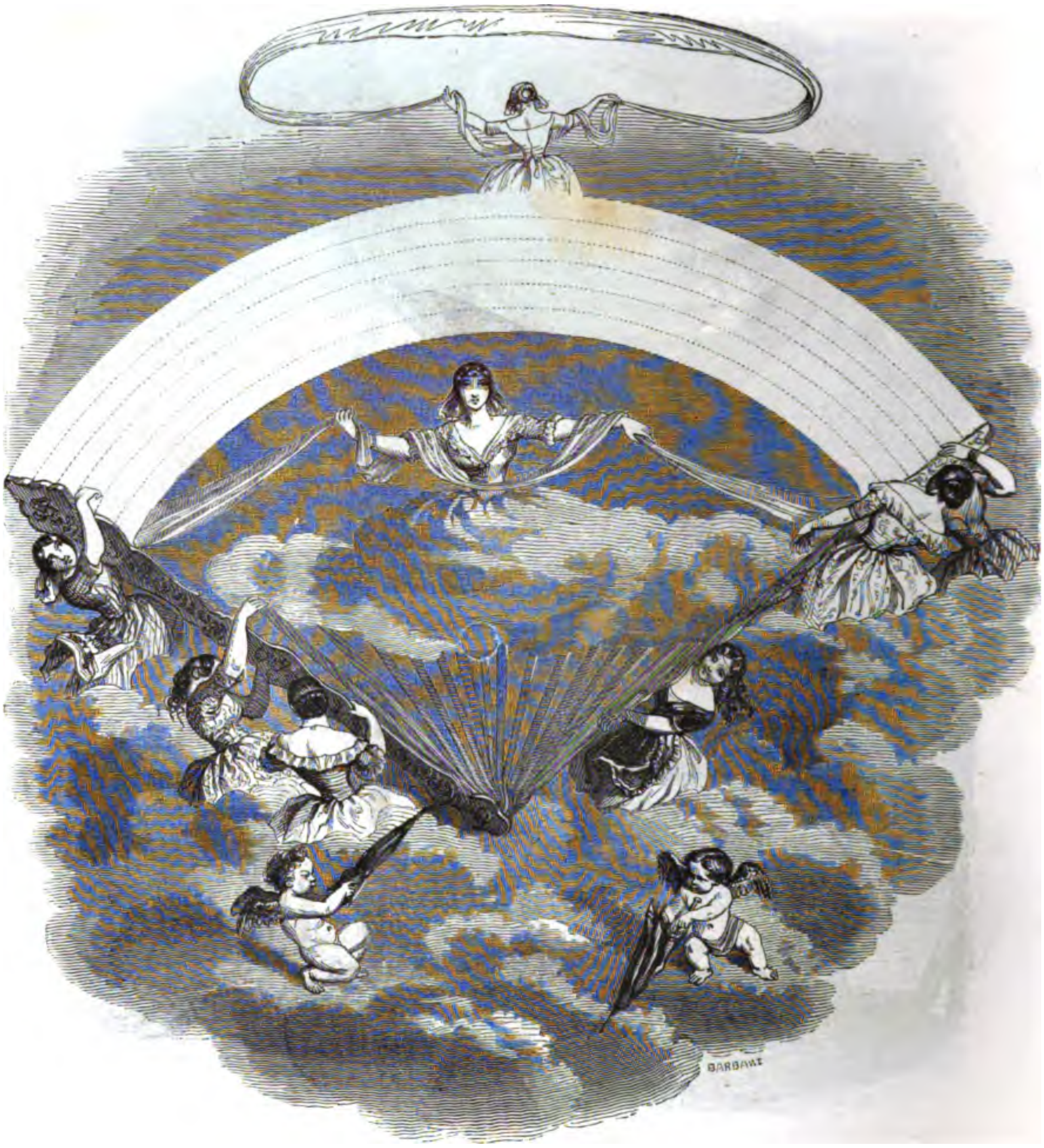




LE MATIN

Lever du rideau et du soleil.

GRANDVILLE. LE DIABLE A PARIS.



LE MIDI.

Où Iris et son écharpe en font voir de toutes les couleurs.



LE SOIR

Monsieur se couche et Madame se lève



LA NUIT

Madame rêve devant son miroir : où est Endymion?



LE PRINTEMPS

Qui fait pousser les fleurs et les parapluies



L'ÉTÉ

Saison où les Juliettes s'ennuient souvent du beau temps et regardent la nuit à leur balcon si la pluie ne va pas empêcher Romeo de venir.



L'AUTOMNE.

Où les zéphyrs deviennent extrêmement régence.



L'HIVER

Donnant gratis du linge blanc à tout le monde
Il pleut des mouchoirs

TABLE DES TEXTES

ET DES VIGNETTES DANS LE TEXTE

DU TROISIÈME VOLUME

TABLE DES VIGNETTES HORS TEXTE

Paris. — J. Claye, imprimeur, rue Saint-Benoit, 7.